REVUE HISPANIQUE

Printed in Germany

REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

TOME XLVI

1919

Reprinted with the permission of the original publishers

KRAUS REPRINT LTD.

VADUZ

1964

»con que ponderar su antigüedad: si la letra es Gothica, ò Longo-»barda, parece que es caracter de verdad...» ([2]).

Quant au Catalogue d'actes, voici quelle en est l'économie générale:

a) Authentiques ou non, tous les diplômes sont rangés en une seule série chronologique. Mais on n'a inventorié que ceux dont on possède soit le texte intégral, soit, à défaut, une analyse suffisante. On a donc exclu, d'une part, les simples confirmations princières ou royales, apposées au bas d'actes royaux ou privés ([3]); d'autre part, les mentions de donations contenues dans des documents postérieurs ([4]).

b) Les analyses sont généralement assez étendues. Toutefois, elles sont loin de reproduire tous les détails significatifs, tous les noms de lieu, tous les noms de personne contenus dans les actes. Reproduire tous ces détails et tous ces noms propres, c'eût été, dans bien des cas, traduire presque *in extenso* de très longs exposés ou des dispositifs plus longs encore ([5]). Au surplus, une analyse ne dispense et ne dispensera jamais, quoi qu'on fasse, de la lecture du texte lui-même.

c) La bibliographie des sources manuscrites a été réduite à l'essentiel ([6]). Quand on possède l'original ou des copies anciennes, on a résolument écarté la masse encombrante des copies modernes; d'abord, parce que ces dernières, prises à l'ordinaire sur les originaux ou copies anciennes dont nous disposons (ou

([2]) *España Sagrada,* IV (1749), p. 115.

([3]) Il en est une cependant que l'on aurait pu, à la rigueur, mentionner: c'est la pseudo-confirmation par Alphonse Ier d'une charte de l'évêque de Lugo Odoario, 15 mai 747 (Risco, *Esp. Sagr.*, XL, app. x, pp. 356-361).

([4]) Voir ci-dessous, Appendice III.

([5]) *Cat.*, n°s 13, 17, 24, 25, 47, 54, 62, 65, etc.

([6]) Cf. *contrà* M. Prou, *Recueil des actes de Philippe Ier* (Paris, 1908, in-4), pp. CCXLIV-CCXLV.

dérivant les unes des autres), ne présentent dans les cas indiqués aucun intérêt au point de vue critique; ensuite, parce que, faute de bons inventaires, il est pratiquement impossible de les atteindre toutes; enfin, parce que, si l'on voulait établir avec soin leur filiation, il faudrait se livrer à des essais de classement aussi méritoires que superflus (7).—En revanche, on n'a omis aucune des éditions et traductions intégrales que l'on a connues; mais il va de soi qu'on n'a pas relevé les analyses et extraits donnés par tel ou tel historien.

Dès 1898, nous avions entrepris un *Recueil des actes des rois asturo-léonais (718-1037)*. Le présent travail n'est qu'un fragment de ce *Recueil*, à l'établissement duquel s'opposent, et s'opposeront longtemps encore, des difficultés de tout genre.

(7) Nous avons eu l'occasion de signaler quelques-uns des plus importants recueils de copies dans *Annuaire de l'École pratique des Hautes Études. Section des Sciences historiques et philologiques*, 1901, pp. 119-126.

PREMIERE PARTIE

RECHERCHES CRITIQUES

I

LES ACTES AUTHENTIQUES

Sur les soixante-huit actes dont on trouvera plus loin l'analyse, il en est seulement dix-neuf qui soient authentiques, ou le paraissent (8). L'un d'eux, émané du roi Silo (774-783), remonte au 23 août 775; un autre, émané d'Ordoño Ier (850-866), date du 20 juin 860; les dix-sept autres, délivrés au nom d'Alphonse III (866-910), s'échelonnent entre le 20 janvier 867 et le 28 août 909.—Les remarques qui suivent ne valent donc, en général, que pour une période d'une cinquantaine d'années et ne s'appliquent guère qu'aux actes d'un seul souverain. Or, la monarchie asturienne a duré pendant près de deux siècles et douze rois ont régné dans les Asturies de 718 à 910.

Sur les dix-neuf documents authentiques, cinq seulement, à notre connaissance, subsistent en originaux (9); les deux plus

(8) *Cat.*, nos 5, 26, 30, 31, 32, 34, 37, 44, 45, 48, 50, 52, 58, 60, 61, 63, 64, 66 et 68.

(9) Actes des 23 août 775 (*Cat.*, n° 5), 28 juin 860 (n° 26), 22 octobre 904 (n° 60), 30 novembre 904 (n° 61), 30 novembre 905 (n° 64). Peut-être découvrirait-on à Leon les originaux des actes des 10 juillet 875 (n° 34) et 3 avril 905 (n° 63). Mais il faut renoncer à l'espoir d'en découvrir beau-

anciens diplômes qui ne soient ni douteux ni apocryphes (775 et 860), nous sont parvenus sous cette forme (10); hasard plus heureux encore, ces cinq documents conservés en originaux correspondent à des types d'actes très nettement distincts (11). Mais on n'a par ailleurs que des copies, anciennes ou modernes, manuscrites ou imprimées, c'est-à-dire des textes *a priori* susceptibles d'avoir subi des altérations et des retouches; dans ces con-

coup d'autres. Les archives de l'église de Compostelle ont été largement mises à profit par M. Antonio López Ferreiro, l'auteur de la belle *Historia de la Santa A. M. Iglesia de Santiago de Compostela* (Santiago, 1898 et suiv.), et cet érudit n'a point signalé d'originaux pour la période qui nous occupe. Les archives de la cathédrale de Leon, à supposer qu'elles en recèlent d'inconnus, n'en recèlent certainement pas beaucoup. Quant aux chartriers des monastères asturiens, léonais et galiciens, on sait qu'ils ont été centralisés à l'*Archivo Histórico Nacional* de Madrid et à la *Torre do Tombo* de Lisbonne, et dans ces deux établissements, entièrement classés, ou presque, des surprises ne sont guère possibles. Resterait, semble-t-il, à explorer les églises d'Astorga, Braga, Lugo, Mondoñedo, Orense et Oviedo. Mais, dès le XVIIIe siècle, les archives d'Astorga (brûlées en 1808 par les Anglais) ne renfermaient plus d'originaux de diplômes asturiens (cf. l'*Indice de las escrituras de la Santa Iglesia de Astorga*, Bibl. Nat. de Madrid, n° 4357); celles de Braga n'ont jamais contenu, en fait de chartes royales asturiennes, que des documents apocryphes; enfin, celles de Lugo (presque complètement transférées à l'*Archivo Histórico Nacional*), de Mondoñedo (aujourd'hui détruites; cf. R. Beer, *Handschriftenschätze Spaniens*, p. 357), d'Orense et d'Oviedo (celles-ci très bien inventoriées par M. C. Vigil, *Asturias monumental, epigráfica y diplomática*, Oviedo, 1887, 2 vol. gr. in-4), auront été privées de leurs originaux à l'époque où l'on a soit fabriqué, soit remanié les actes examinés plus loin; cela nous reporte à la fin du XIe et au début du XIIe siècle.

(10) D'après J. Muñoz y Rivero, *Paleografía visigoda*, p. 28 (suivi par A. Giry, *Manuel de diplomatique*, p. 515), le plus ancien document original daterait seulement du 9 septembre 857 (*Archivo Histórico Nacional*, Doc. de Sahagun, n° 356); c'est une charte privée.

(11) Chartes solennelles: 30 novembre 904 et 30 novembre 905; précepte: 28 juin 860; chartes semi-solennelles autres que des préceptes: 23 août 775 et 22 octobre 904.

ditions, il est impossible d'établir une doctrine sûre jusqu'en ses moindres détails.

§ 1. Caractères externes.

Les originaux sont écrits sur des parchemins rectangulaires, assez irrégulièrement coupés et de dimensions fort diverses; le texte est disposé dans le sens du plus grand côté; l'écriture est la cursive visigothique. En tête vient un chrismon, parfois très mal tracé. Tantôt l'acte est d'une seule teneur (775), tantôt la date et les souscriptions (22 octobre 904, 30 novembre 905), ou ces dernières seules (30 novembre 904), se détachent de façon nette; et au moins sur deux parchemins (30 novembre 904 et 30 novembre 905), les noms des témoins sont rangés en colonnes. A la suite de la souscription royale est une sorte de monogramme.

§ 2. Caractères internes.

1° *Les différentes espèces d'actes.*

D'après les formules, les chartes authentiques se divisent en trois catégories; on a: 1° neuf chartes solennelles ([12]); 2° neuf chartes semi-solennelles ([13]); 3° un jugement ([14]).

([12]) Actes de 885 *(Cat.*, n° 44), 24 juin 886 (n° 45), 25 juillet 893 (n° 48), 29 janvier 895 (n° 50), 25 novembre 895 (n° 52), 30 décembre 899 (n° 58), 30 novembre 904 (n° 61), 30 novembre 905 (n° 64), 22 septembre (?) 907 (n° 66). Cf. actes interpolés des 28 août 886 (n° 46) et 24 janvier 891 (n° 47).

([13]) Actes des 23 août 775 *(Cat.*, n° 5), 20 juin 860 (n° 26), 26 janvier 867 (n° 30), 15 avril 869 (n° 31), 14 février 874 (n° 32), 10 juillet 875 (n° 34), 22 octobre 904 (n° 60), 3 avril 905 (n° 63) et 28 avril 909 (n° 68). Cf. les actes interpolés ou suspects des 11 juin 811 (n° 9), 17 avril 852 (n° 20), 13 juillet 853 (n° 21), 20 mai 856 (n° 23), 880-910 (n° 39), 9 août 883 (n° 40), 17 août 883 (n° 41), 25 septembre 883 (n°s 42 et 43).

([14]) Acte du 6 juin 878 *(Cat.*, n° 37).

Actes solennels.—Rédigés sous forme d'épîtres, à l'imitation des actes similaires des rois visigoths (15), les actes solennels comportent: 1° une invocation à la Trinité; 2° une longue adresse aux saints patrons de l'église ou du monastère; 3° la suscription royale; 4° un préambule ou, à défaut, une formule pieuse insérée en tête du dispositif; 5° le dispositif; 6° des clauses finales; 7° la date; 8° la souscription royale; 9° les souscriptions des témoins. — A la date, ces actes solennels reçoivent le nom de: *scriptura testamenti*, *cartula testamenti*, *scriptura donationis et testamenti*, *testamentum* (16).

Les actes solennels présentent une assez grande régularité, en ce sens qu'ils se composent presque toujours des mêmes éléments et que leurs éléments constitutifs sont toujours rangés dans le même ordre; mais la teneur des formules est loin d'être fixe; bien plus, il y a, suivant les provenances, des dissemblances ou des similitudes assez frappantes. C'est ainsi, notamment, que les diplômes de 885 et des 24 juin 886, 25 juillet 893, 25 novembre 895 et 30 novembre 899, relatifs à l'église de Compostelle, forment un groupe distinct; que les diplômes des 30 novembre 904 et 30 novembre 905, concernant le monastère de Sahagun, sont manifestement rédigés tous deux d'après un modèle unique; enfin, que les actes des 29 janvier 895 et 22 septembre (?) 907 ont chacun leur physionomie propre.—La minute des actes solennels n'était-elle pas préparée dans les établissements bénéficiaires, mais revue ensuite par le notaire royal qui en arrêtait la

(15) Cf. *Formulae visigothicae*, n° 9, dans *Formulae merowingici et karolini aevi*, éd. K. Zeumer, pp. 579-580.

(16) On n'appellera cependant pas ces donations-là des «testaments», car le vocable *testamentum* désigne parfois des chartes privées qui ne sont pas des chartes solennelles; exemples: actes du 1er juin 826, dans *Bol. de la R. Acad. de la Hist.*, XLVI (1905), p. 72; du 28 mars 847, *ibid.*, XLVIII (1906), pp. 135-136; du 13 avril 907, dans *Portugaliae Monumenta Historica. Diplomata et chartae*, n° XV, p. 10, etc., etc.

rédaction définitive? Ainsi s'expliquerait que le notaire Possidonio ait souscrit en ces termes: *Possidonius, qui hoc testamentum scripsi*, l'acte du 29 janvier 895 (Compostelle) aussi bien que ceux des 30 novembre 904 et 30 novembre 905 (Sahagun). Quoiqu'il en soit de cette hypothèse, on constate que le formulaire des donations solennelles n'a pas été employé uniquement pour des donations royales: il se retrouve dans bon nombre de chartes privées des VIIIe, IXe et Xe siècles (17).

ACTES SEMI-SOLENNELS.— Les actes semi-solennels se subdivisent en deux classes: 1° les préceptes (18); 2° les actes autres que les préceptes (19).

Rédigés sous forme d'épîtres, comme les diplômes solennels, les préceptes se distinguent de ceux-ci à la fois par leur extrême brièveté et par le contenu du protocole initial. Dépourvus d'invocation verbale, ils débutent *ex abrupto* en ces termes: *ille rex illi episcopo vel abbati* (à cela sont réduites la suscription et l'adresse). Aussitôt après, sans préambule d'aucune sorte, commence le dispositif qu'annoncent les mots: *per hujus nostrae praeceptionis jussionem, donamus atque concedimus* (d'où la dénomination de «préceptes» que nous assignons à ces documents). Puis viennent, ainsi que dans les diplômes solennels, les clauses

(17) Exemples: chartes des 19 avril 773 (*Port. Mon. Hist. Dipl. et chartae*, n° 1, pp. 1-2), 28 décembre 787 (*Galicia histórica. Colección diplomática*, pp. 626-627), 1er septembre 818 (López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. 1, pp. 3-6), 7 mai 867 (*ibid.*, n° VII, pp. 13-17), 2 janvier 875 (*Port. Mon. Hist. Dipl. et chartae*, n° VIII, pp. 5-6), 19 novembre 894 (*Revue Hispanique*, VII, 1900, pp. 302-304), 4 mars 908 (López Ferreiro, *op. cit.*, app. XXVIII, pp. 61-62), etc. Cf. *Formulae visigothicae*, éd. Zeumer, n° 8.

(18) Actes des 20 juin 860, 25 avril 869, 14 février 874, 10 janvier 875, 3 avril 905. Cf. actes suspects ou interpolés des 17 avril 852, 13 juillet 853, 20 mai 856, 9 août, 17 août et 25 septembre 883.

(19) Actes des 23 août 775, 20 janvier 867, 22 octobre 904, 28 avril 909. Cf. actes suspects du 11 juin 811 et de 880-910.

finales, la date, la souscription royale et les souscriptions des témoins.— Le type décrit est propre aux seuls actes de l'autorité royale (20).

Les actes semi-solennels autres que les préceptes sont caractérisés eux aussi par la concision du protocole initial; mais, ceci posé, il faut avertir que chacun d'eux répond à un formulaire différent. Nulle part nous n'avons rencontré d'actes pareils à ceux des 23 août 775, 20 janvier 867 et 22 octobre 904; par contre, celui du 28 août 909 rappelle de nombreuses chartes privées des IXe et Xe siècles.

JUGEMENT.—L'unique jugement que l'on possède comprend: 1° une invocation à Dieu *(in nomine Domini);* 2° une formule de notification; 3° l'exposé de la cause; 4° une phrase très complexe où sont rassemblées une clause relative à la rédaction de la charte, l'annonce des signes de validation, une formule de corroboration et la date. De très abondantes souscriptions terminent ce document dont il ne subsiste sans doute que peu de répliques (21).

2° *Les formules des actes solennels et semi-solennels.*

INVOCATION.—*a) Actes solennels.*—La formule habituelle est: *in nomine sanctae et individuae trinitatis* (22). On trouve aussi: *in nomine Domini, sanctae et individuae trinitatis* (29 janvier 895) et: *in nomine patris et filii et spiritus sancti, qui in trinitate unus et*

(20) Pas de modèle de «précepte» dans les *Formulae visigothicae.*

(21) Ce jugement ne ressemble ni à celui qui se trouve dans les *Formulae visigothicae,* n° 40, ni à ceux qui émanent des rois de Leon. Voir néanmoins un jugement de Bermude II, en date du 25 février 993 *(Revue Hispanique,* X, 1903, pp. 439-441), qui commence lui aussi par une invocation et une notification.

(22) Actes de 885, 893, 25 novembre 895, 30 décembre 899, 30 novembre 904, 30 novembre 905.

verus Deus (24 juin 886) ([23]). L'acte de 907 n'a pas d'invocation ([24]).

b) Préceptes.—Pas d'invocation, si ce n'est dans des chartes interpolées ou suspectes ([25]).

c) Autres actes semi-solennels.—Nous relevons, en 909, l'usage des mots: *in nomine Domini* et, le 22 octobre 904, la formule: *domnis sanctisimis et gloriosisimis* ([26]). Dans les actes de 775 et de 867, l'invocation fait défaut ([27]).

Suscription.—*a) Actes solennels.*—Invariablement placée après l'adresse ([28]), la suscription s'accompagne toujours du pronom personnel (au singulier ou au pluriel), parfois d'une épithète d'humilité et parfois de la locution *gratia Dei rex;* fréquemment le nom de la reine est cité à côté de celui du roi, mais ce dernier n'indique jamais sur quels états il règne ([29]): *Ego Adefonsus princeps* (899); *Ego Adefonsus rex famulusque tuus* (29 janvier 895); *Ego Adefonsus Dei gratia rex* (907); *Ego Adefonsus rex et Exe-*

([23]) Acte interpolé du 28 août 886: *in nomine Domini Dei et salvatoris nostri Iesu Christi;* acte interpolé de 891: *in nomine patris et filii et spiritus sancti.*

([24]) Cf. *Formulae visigothicae,* n° 9, et certaines chartes privées solennelles; exemples: *Formulae visigothicae,* n° 8; *Port. Mon. Hist. Dipl. et chartae,* n° v, pp. 3-4 et n° viii, pp. 5-6.

([25]) Voy. actes des 13 juillet 853 *(in Dei nomine),* 17 avril 852, 9 août 883, 17 août 883, 25 septembre 883 *(in nomine Domini).*—A noter que certains préceptes léonais s'ouvrent par une invocation; notamment une charte de Fruela II, conservée en original, du 27 septembre 924 *(Revue Hispanique,* X, 1903, pp. 367-369).

([26]) Cette formule, qui a d'abord été une adresse, est devenue ensuite une invocation très usitée dans le midi de la France du viiie au xiie siècle; voir Giry, *Manuel de diplomatique,* p. 858.

([27]) De même, dans les actes suspects de 811 et de 880-910.

([28]) Cf. *Formulae visigothicae,* n°s 8 et 9.

([29]) Cette indication figure parfois à la date: cf. actes solennels du 29 janvier 895 et de 907 et acte semi-solennel de 909. Cf. le précepte interpolé du 9 août 883.

mena regina (25 novembre 895); *Nos famuli [vestri] Adefonsus rex et Exemena regina* (885, 24 juin 886, 893); *Ego Adefonsus gratia Dei rex [una] cum coniuge [mea] Xemena* (30 novembre 904, 30 novembre 905) (30).

Il y a souvent, après la suscription, une formule analogue aux suivantes: *in remissionem nostrorum peccaminum*, *in Domini nostri Iesu Christi amore et honore vestrae perpetuae gloriae*, etc. Dans un cas, cette formule tient lieu de préambule (885); dans deux cas, elle se rattache à un préambule embryonnaire (893 et 25 novembre 895); d'autres fois, elle continue en quelque sorte la suscription, exemple: *Ego Adefonsus... una cum coniuge mea Xemena, in Dei nomine et in Christi amore et in vestro perpetuali honore. Licet primordia bonorum operum*, etc. (30 novembre 904) (31).

b) Actes semi-solennels.—Liée de façon étroite avec l'adresse, la suscription la précède, sauf exceptions douteuses (32). Sans même faire usage du pronom personnel, le roi s'intitule simplement *rex* (33) (ce vocable peut d'ailleurs être omis) (34). Le nom de la reine n'est pas exprimé (35).

(30) Cf. actes interpolés du 28 août 886 *(Nos exigui famuli vestri)* et de 891 *(Nos famuli vestri)*.

(31) Voir dans l'acte interpolé du 28 août 886 une formule analogue.

(32) Acte authentique de 867: *patri Athaulfo episcopo Adefonsus rex.* Acte suspect de 853: *tibi patri Fatali episcopo Ordonius rex.*

(33) A deux reprises (actes interpolés des 9 et 17 août 883), le roi est qualifié de *gloriosus* et de *gloriosissimus*. Quoique ces épithètes aient été appliquées aux rois visigoths (H. Bresslau, dans *Neues Archiv d. Ges. f. ält. dtsche Geschichtskunde*, XII, 1887, p. 360), elles nous paraissent ici constituer une adjonction au texte primitif.

(34) Actes de 775, 860, 874, 10 juillet 875; cf. acte suspect de 811.— Ignorant ce détail, Noguera, *Ensayo cronológico*, dans Mariana, *Historia de España*, éd. de Valence, III, pp. 424-425, insinuait que la charte du roi Silo (775) pourrait n'être pas de ce prince, mais d'un personnage de même nom, le donateur n'étant pas appelé *rex*.

(35) Voir cependant les deux préceptes suspects du 25 septembre 883: *Adefonsus rex et Exemena regina.*

Adresse.—*a) Actes solennels.*—L'adresse prend place avant la suscription; c'est le saint patron de l'église ou du monastère qui est considéré comme le destinataire, et l'emplacement occupé par l'établissement bénéficiaire est fixé avec précision (36). Exemple: *Vobis* (37) *dominis sanctis gloriosisque martiribus nobisque post Christum Ihesum fortissimis patronis Facundi et Primitivi, quorum corpora sepulta venerantur in eclesia in loco Calzata, que est sita super ripam fluminis cui nomen est Ceia, in finibus Gallecie* (30 novembre 904).

b) Actes semi-solennels.—Pas d'adresse dans l'acte de 775. Ailleurs l'adresse suit la suscription, excepté dans des cas douteux. Le destinataire est toujours ici un personnage vivant, ecclésiastique ou laïque (il peut y avoir, du reste, deux destinataires). Comme dans les chartes solennelles, le cas employé est le datif; toutefois, pour certaines adresses, qui rappellent en partie celles des actes solennels, on s'est servi, concurremment avec le datif, de l'accusatif régi par la préposition *ad*. Exemple: *Adefonsus fratri Adefonso abbatis vel ad omni congregationem fratrum de eglesia sanctorum Facundi et Primitivi Zeiensis monasterii* (22 octobre 904) (38).

Salut.—Pas de salut, en dehors d'actes, solennels ou semi-solennels, interpolés ou suspects (39).

---

(36) Cf. *Formulae visigothicae*, n° 8: *Dominis sanctis atque gloriosissimis*, etc.

(37) Les actes de 893 et du 30 novembre 905 fournissent d'autres exemples d'adresses précédées du pronom *vobis*. Mais le pluriel *vobis* de l'acte de 893 s'applique à un saint unique (comparer l'adresse des deux préceptes suspects du 25 septembre 883, où l'on constate même anomalie). — Quant au pronom *tibi*, nous ne l'avons rencontré que dans un précepte suspect, celui de 853: *tibi patri Fatali episcopo.*

(38) Exemples analogues de l'emploi de la préposition *ad*, à relever dans l'acte suspect de 811 et l'acte interpolé du 17 août 883.

(39) Acte solennel interpolé du 24 janvier 891: *in Domino sempiternam salutem;* précepte interpolé du 17 août 883: *in Domino semper salutem;*

Préambule. – *a) Actes solennels.*—Les diplômes des 30 novembre 904 et 30 novembre 905 sont les seuls qui contiennent un préambule en forme: *licet primordia bonorum operum que Deo inspirante in mente gignitur, justitie operibus deputetur*, etc. (40). Les autres actes solennels n'ont qu'un préambule à peine esquissé (41): *in remissionem nostrorum peccaminum* (885); *piaculorum nostrorum cupientes expiari flagitia et peccatorum nostrorum oneris pregravationem orationum vestrarum desiderantes adjutorio sublevari* (29 janvier 895) (42).

b) Actes semi-solennels.— Les exemples qui pourraient être produits seraient empruntés à deux préceptes suspects et qui, de plus, se copient l'un l'autre (43).

Exposé.—Cette partie du discours diplomatique manque dans les actes solennels et, dans les actes semi-solennels, son emploi est fort douteux. Le 20 janvier 867, l'exposé commence par ces

---

préceptes suspects du 25 septembre 883: *in Domino salutem.*—Nombreux sont les préceptes léonais qui renferment un salut; nous n'en citerons qu'un exemple, emprunté à l'original d'une charte de Fruela II, 27 septembre 924, déjà mentionnée: *in Domino Deo eternam salutem.* Rappelons que cet acte de Fruela II s'ouvre par une invocation; donc, au début du xe siècle, sinon auparavant, un précepte avec invocation et salut, comme nos préceptes suspects du 25 septembre 883, n'avait en soi rien d'insolite.

(40) Cf. acte interpolé du 28 août 886; quant au préambule de l'acte interpolé de 891, il est du type: *si beneficiis divinis nostra compensetur oblatio*, etc. (cf. *Formulae visigothicae*, n° 9).— Mêmes formules dans les donations solennelles des rois léonais.

(41) Le préambule est même tout à fait absent du diplôme du 24 juin 886.

(42) Même formule *(piaculorum nostrorum)*, dans *Formulae visigothicae*, n° 8.

(43) Actes du 25 septembre 883: *Inter ceteras actiones quas pro regni nostri utilitatibus pia miseracione exponimus, illud ad remedium anime provenire confidimus, ut sanctis ecclesiis largicionis munera prelargim is.*— Les préceptes léonais sont eux aussi exempts de préambules.

mots: *secundum quod nobis suggessisti;* le 14 février 874, cette proposition est à elle seule toute la *narratio*. Quant aux exposés qu'annonce la formule: *non est dubium sed multis manet notissimum eo quod*, ils appartiennent tous à des chartes notoirement interpolées ou suspectes (44).

Dispositif.—*a) Actes solennels.*—La volonté du donateur s'exprime au moyen des verbes: *offerimus et donamus*, *offerimus atque concedimus*, *litamus*, *donamus atque confirmamus*, etc. (45), termes que suit communément une formule pieuse, servant à marquer la destination des biens concédés; exemple: *pro victu fratrum in loco vestro degentium et sustentatione pauperum seu peregrinorum adveniencium vel ibi commorancium* (893) (46).

b) Préceptes.—Nous avons déjà mentionné le: *per hujus nostrae praeceptionis jussionem donamus atque concedimus*. La teneur de cette formule est à peu pres immuable (47).

---

(44) Actes de 811, 852, 853, 17 août 883. Mais si les actes royaux dont l'authenticité est certaine ne contiennent pas d'exposés, il y en a, et de fort longs, dans certaines chartes privées (exemples: 21 février 897, 11 janvier 906, *Port. Mon. Hist. Dipl. et chartae*, n° XII, pp. 7-8 et n° XIII, pp. 8-9); là encore nous retrouvons la formules: *non est dubium.*—A remarquer que dans certaines donations royales du xe siècle, très brèves et non sans ressemblances avec les préceptes, le dispositif est précédé d'un exposé (exemples: 19 février 9.8, 1er janvier 943, *Revue Hispanique*, X, 1903, pp. 369-370 et 379-380); dans telles autres chartes royales léonaises (par exemple, actes des 6 janvier 935 et 12 mars 977, *ibidem*, pp. 371-373 et 409-411), l'exposé est même devenu, tout comme dans le précepte—interpolé, croyons-nous—du 17 août 883, la partie principale du document.

(45) La conjonction *ideo* relie au préambule le dispositif des diplômes des 30 novembre 904 et 30 novembre 905.

(46) Cf. actes des 29 janvier 895, 25 novembre 895, 30 décembre 899, 30 novembre 904, 30 novembre 905, 907 (et acte interpolé de 891). Comparer *Formulae visigothicae*, n°s 8 et 9.

(47) Précepte authentique de 874: *per nostram iussionem concedimus;* précepte interpolé du 9 août 883: *per huius serenitatis preceptionem con-*

c) Autres actes semi-solennels.—Quatre documents, quatre manières différentes d'amorcer le dispositif. Dans l'acte de 775 se trouvent réunis, en une même phrase, une sorte d'exposé et les premiers mots du dispositif: *Magnum adque preclarum est locum abitacionis propter mercedem anime mee facere donacionem ad fratres et servos Dei ... quia nobis pedes obsculaverunt ipsi servi Dei ut daremus eis*, etc. ([48]). Dans l'acte du 20 janvier 867, aussitôt après l'exposé *(secundum quod nobis suggesisti pro villa*, etc.), on lit: *nos tamen concedimus eam [villam] vobis* ([49]). Dans l'acte du 22 octobre 904, l'adresse terminée, le texte se poursuit de la sorte: *ordinamus vobis ad imperandum*, etc. ([49 a]). Enfin, l'acte du 28 avril 909 contient la formule: *Placuit serenitati nostre atque convenit ut faceremus vobis scribtura commutationis sicuti et facimus*, formule très courante, à quelques variantes près, dans les chartes privées de donation ou de vente ([50]).

Clauses finales.—*a) Actes solennels.*—Presque tous les actes

---

cedimus; préceptes suspects du 25 septembre 883: *per huius serenitatis nostre preceptionem donamus atque concedimus.*—Dans les préceptes suspects de 853 et du 25 septembre 883, le *per huius* est rattaché à l'exposé (853), ou au préambule (883), par la double conjonction *et ideo.*

([48]) Certains actes privés du xe siècle portent: *Magnum est titulus donationis* (ou *venditionis) in qua nemo potest hoc factum largitatis irrumpere.*— A remarquer l'analogie de cette formule avec celle de l'acte archaïque de 775.

([49]) Comparer acte suspect de 811: *nos adjuti divina clementia affirmamus atque concedimus.*

([49 a]) Comparer actes d'Alphonse IV, 16 août 929 *(Esp. Sagr.*, XVIII, n° XIV, p. 330); de Ramire II, 942 *(ibid.*, n° XV, pp. 330-331); d'Ordoño III, 19 mai 955 *(ibid.*, n° XVI, pp. 331-332); d'Ordoño IV, 16 juin 956 *(Esp. Sagr.*, XVI, n° VIII, p. 441).

([50]) Exemples: 18 octobre 796 *(Bol. de la R. Acad. de la Hist.*, XLVI, 1905, pp. 69-70), 1er juin 826 *(ibid.*, XLVI, p. 72), 15 octobre 829 *(ibid.*, XLV, 1904, p. 416), 28 mars 847 *(ibid.*, XLVIII, 1906, pp. 135-136), 9 septembre 857 (Muñoz y Rivero, *Paleografía visigoda*, n° XVI, pp. 124-125), etc.

solennels présentent une double série de clauses finales ([51]), savoir:

1° Une formule de corroboration qui termine le dispositif, auquel elle est généralement rattachée par la conjonction *ita* ou *ita ut* ([52]), et qui a pour objet de garantir la perpétuité de la donation, ainsi que la sécurité de la jouissance; accessoirement, le donateur y manifeste quelquefois l'espoir que sa générosité sera récompensée dans l'autre monde et recommande son âme aux prières des bénéficiaires. Exemple: *ita ut cultores vestre ecclesie de nostro iure in vestro conmutantes sit illis adiumentum ad victum et ad indumentum corporis perhenni iure concessum, quatinus per vestrum suffragium criminum nostrorum veniam consequamur et in futuro nobis remuneracio eveniat copiosa* (25 novembre 895) ([53]).

2° Des clauses comminatoires, banales comme toutes les clauses de ce genre, menaces d'anathème, d'excommunication, de damnation perpétuelle, de réparations pécuniaires, etc., et commençant par: *si quis*, *quisquis vero*, *quod qui*, etc. ([54]). Exemple: *Quisquis vero, quod absit, ad disrumpendum hoc testamentum ausu temerario venire niterit, vivens suis a fronte careat lucernis post-*

([51]) L'acte du 24 juin 886 ne renferme qu'une seule clause finale, et celle-ci fait corps avec le dispositif.

([52]) La conjonction peut être remplacée par un pronom relatif; cf. l'acte du 30 décembre 899: *quas supratáxatas ecclesias et villas sancte aule vestre subditas tradimus iure perhenni.*

([53]) Le diplôme du 30 novembre 905 paraît avoir deux clauses de corroboration: l'une, à la fin de la première partie du dispositif, est identique, sauf variantes de détail, à celles de l'acte solennel du 30 novembre 904 et de l'acte semi-solennel du 22 octobre de la même année *(ita amodo et deinceps omnis ipse populus*, etc.); l'autre *(et secure perenniter manere precipimus)* est mêlée aux recommandations et autorisations adressées et données par le roi à l'abbé et aux moines de Sahagun.

([54]) La formule *ratione servata ut* annonce la clause comminatoire de l'acte de 907. Comparer les mots *tali ratione posita* qui précèdent, dans l'acte de 893, le dernier membre de phrase de la formule de corroboration.

que picea non evadat baratri pena et supradicto monasterio vestro cogatur redere ducentas auri libras (30 novembre 904).

Il arrive qu'on ait intercalé: 1° entre la formule de corroboration et la clause comminatoire une sorte de prière: *Suscipe hoc munus, gloriose et pretiosissime confessor Christi* (29 janvier 895) (55); 2° entre la clause comminatoire et la date, soit une demande de prières: *idem obsecramus... ut pro sospitate nostra vel incolumitate regni orare non desinant* (30 novembre 905) (56), soit une dernière corroboration: *stante ac permanente hac scriptura in omni robore et perpetua firmitate* (885; cf. 893 et 29 janvier 895).

b) Actes semi-solennels.— Abstraction faite du précepte de 860, le dispositif de tous ces actes s'achève, ainsi que celui des actes solennels, par une formule de corroboration (57). Exemple: *ita ut habeatis ipsos villares de nostro dato firmiter et vos et posteritas vestra ad perhabendum* (10 juillet 875) (58).

Mais, à l'inverse de ce que l'on constate dans les actes solennels, il n'y a pas toujours ici une seconde clause (59); d'ailleurs, quand il y en a une (60), on n'y trouve, sauf en 775, ni imprécations, ni anathèmes, ni menaces de l'enfer. Exemples: *neminem vero ordi-*

(55) Cf. *Formulae visigothicae*, n° 9: *Suscipe hoc munus, gloriose martir ill., meritisque tuis divinis vultibus offerre.*

(56) Les préceptes apocryphes des 18 juin 866 et 30 juin 880 ont également une formule de ce genre entre les clauses finales et la date.

(57) Il en est de même pour les actes suspects.

(58) Tout comme dans l'acte solennel du 30 novembre 905, la formule de corroboration peut être placée en plein milieu du dispositif; cf. acte de 869 et préceptes suspects de 853 et 856.

(59) Cf. acte du 20 janvier 867 et préceptes de 874 et du 3 avril 905; voir aussi le précepte suspect de 856 et le précepte interpolé du 9 août 883.

(60) Préceptes de 869 et de 875; actes du 22 octobre 904 et de 909; cf. les préceptes suspects de 852 et de 853 (où la clause prohibitive ne précède pas immédiatement la date). Voir également les préceptes apocryphes des 18 juin 866 et 30 juin 880.

namus qui vos inquietare presumat (10 juillet 875) ([61]); *et qui ad inrumpendum venerit, careat suam portionem quod per hanc accepto commutationem perpetim habiturum* (909).

Signalons encore les clauses où il est fait allusion à la possibilité d'une action en justice: *et qui tibi proinde aliquid apposuerit, in voce nostra vindica et require* (869); *si autem pro eandem loca petitor quislibet evenerit tibi, ad nostram ocurrere presentiam, qualiter cum nostro adsertore par eorum intendas judiciò, et prout est proprium per omnia sit confirmatum tibi et monachis tuis perheniter abiturum* (860) ([62]).

Après les clauses finales, mais avant la date, nous rencontrons deux fois les formules que voici, relatives à la remise des biens concédés: *praesente tanen Ostofredone quem ordinamus et mittimus ut eam [villam] vobis adsignet* (867); *Bonellum abbatem ordinamus qui tibi assignet* (869) ([63]).

Date.—La date est ordinairement annoncée: 1° dans les actes solennels par les mots: *facta scriptura* ([64]); 2° dans les actes semi-solennels par: *notum* (ou *noto) die* ([65]). Mais on trouve aussi: 1° dans les actes solennels, les locutions: *facta cartula* (30 novembre 904), *factum atque datum* (ou *et confirmatum) hunc testamentum* (886, 30 novembre 905) ([66]), *sub die illo* (29 janvier 895);

([61]) Comparer, dans l'acte du 22 octobre 904, la clause: *Tu vero Sanzo non te presumas eos inquietare pro nullaque actione.*

([62]) Voir aussi les préceptes apocryphes des 18 juin 866 et 30 juin 880.

([63]) Cf. le précepte apocryphe du 30 juin 880, où on lit après la date: *praesente Iuliano diacono in facie ordinamus qui vobis omnia adsignet.*

([64]) Actes de 885, 893, 25 novembre 895, 30 décembre 899, 907 (et acte interpolé de 891).

([65]) Préceptes de 860, 869, 874, 10 juillet 875 (cf. préceptes suspects de 853 et 856), et actes du 20 janvier 867 et du 22 octobre 904 (cf. acte suspect de 811).

([66]) Acte interpolé du 28 août 886: *factum atque restauratum* (sic) *hoc testamentum.*

2° dans les actes semi-solennels: *facta scriptura* (3 avril 905, 909) ([67]) et *facta carta* (775).

La date de tous les actes, solennels ou non, se compose régulièrement: 1° de l'indication du quantième d'après le calendrier romain ([68]); 2° de l'indication de l'ère d'Espagne. Rarement on a ajouté celle de l'an du règne ([69]); plus rarement, la date de lieu ([70]). Toute autre mention, anniversaire, quartier de la lune, etc., doit être tenue pour interpolée ([71]).

Souscription royale.—Qu'il s'agisse d'actes solennels ou semi-solennels, la souscription du roi est toujours très simplement libellée. Exemples: *Hordonius* (860); *Adefonsus rex confirmo* (869); *Silo anc escritura donacionis manu mea* (775); *Adefonsus rex hoc testamentum a nobis factum rob.* (30 novembre 904).

La reine, quand elle souscrit,—elle ne souscrit, du reste, que des actes solennels ([72])—, le fait en ces termes: *Xemena regina*

([67]) Cf. préceptes suspects ou interpolés de 852, et des 9 et 17 août 883; on lit, dans les préceptes suspects du 25 septembre 883: *dato dono nostro.*

([68]) Le diplôme solennel de 885 est cependant dépourvu de date de jour.

([69]) Actes solennels du 29 janvier 895 et de 907 (cf. actes interpolés ou apocryphes des 28 août 886, 5 septembre 896, 20 janvier 905, 11 avril 906); précepte du 3 avril 905 et acte de 909 (cf. préceptes interpolés ou suspects du 9 août et du 25 septembre 883).

([70]) Actes solennels du 29 janvier 895 et de 907; acte semi-solennel de 909 (cf. acte interpolé du 28 août 886 et acte apocryphe du 5 septembre 897). Quand la date de lieu est exprimée, elle est suivie de la locution: *residentes troni solium in sedem Oveto* (29 janvier 895, 909), ou: *residentes troni solium in Dei nomine Oveto* (907). Voir aussi, quoique la date de lieu ne soit pas donnée, le précepte suspect du 9 août 883.

([71]) Voir la date des actes authentiques du 24 juin 886 et du 30 décembre 899; cf. celle des préceptes interpolés des 9 et 17 août 883.

([72]) Actes de 885, 24 juin 886, 893, 25 novembre 895, 30 novembre 904, 30 novembre 905; cf. les actes solennels interpolés du 28 août 886 et de 891; cf. aussi les préceptes interpolés et suspects des 17 août et 25

confirmo (30 novembre 904), ou: *Scemena regina hoc testamentum a nobis factum* (30 novembre 905).

Souscriptions des témoins.—Presque tous les actes sont clos par une liste de témoins plus ou moins longue (73), sans que, d'ailleurs, le nombre des souscriptions corresponde à l'importance de la donation. Le nom des témoins, laïques ou ecclésiastiques, est habituellement suivi du mot *confirmo;* le vocable *testis*, la locution *ibi presens fui*, sont moins usités.

Les évêques font souvent précéder leur nom de la formule: *sub Christi nomine* ou *sub Christi clementia*, et souvent aussi disent de quel siège ils sont titulaires: *sub Christi nomine Teudemirus, Visense sedis episcopus, testis.*

Les grands officiers de la couronne, s'ils souscrivent les actes royaux, ne mentionnent pas leur titre (74).

De même, le notaire paraît ne souscrire que tout à fait exceptionnellement; les seuls noms de notaires que nous relevions sont ceux de Félix (874), Argimiro (878) et Possidonio (29 janvier 895, 30 novembre 904, 30 novembre 905) (75).

---

septembre 883.—Morales, *Coronica*, éd. Cano, VIII, p. 42, a remarqué que l'acte du 17 août 883 est le premier que souscrive la reine Chimène.

(73) Les préceptes de 867 et du 3 avril 905 (cf. le précepte suspect de 856) n'en renferment point.

(74) Une seule exception: l'acte de 875 est confirmé par un certain Quiliacus, *strator;* cf. les préceptes suspects des 17 août et 25 septembre 883, que confirment deux majordomes, Sarraceno (17 août) et Hermenegildo (25 septembre).

(75) Possidonio souscrit également les actes interpolés du 17 août 883 et de 891. Il nous semble, en outre, que l'on peut identifier avec ce notaire royal: 1° le témoin de même nom qui souscrit les actes solennels du 24 juin 886 et de 893; 2° le diacre *Possidendus* que nous trouvons dans l'acte interpolé du 28 août 886: *Possidendus diaconus qui hunc testamentum scripsi, testis.*

II

LES ACTES INTERPOLÉS ET LES ACTES SUSPECTS (76)

§ 1. Les actes interpolés.

1° *Charte d'Alphonse III concernant le monastère de San Juan da Coba* (9 août 883).

Ce précepte, que nous a transmis le *Tumbo A* de Compostelle (XIIe siècle), renferme deux formules peut-être anormales (invocation: *in nomine Domini;* suscription: *gloriosus Adefonsus rex*). Il a, de plus, subi quelques interpolations.

a) Dans le dispositif a été insérée une glose relative au Monsagro (77): «...concedimus tibi monasterium... in caverna montis »quam dicunt Montem sacrum, *qui antiquitus vocabatur Yli-*»*cinus...*»

b) A la date, on a indiqué le quantième de la lune et, qui pis est, le nombre des années écoulées depuis l'origine du monde: «Facta scriptura concessionis... *luna currente secunda... computa-*»*tis ab exordio mundi sex millia octoginta et duobus*» (78).

c) Une clause additionnelle au dispositif a été intercalée entre la date et la souscription royale: «Adicimus etiam tibi et eccle-

(76) Nous mentionnerons en temps et lieu les diplômes, très légèrement interpolés, de 885 et du 30 décembre 899; nous estimons inutile de leur consacrer un paragraphe spécial.

(77) Le *Mons Ilicinus* ou Monsagro (aujourd'hui Picosagro) est, comme le dit M. López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, I, p. 254, «uno de los lugares más estrechamente unidos á los sucesos de la tras-»lación del Apóstol.» Cf. *op. cit.*, I, pp. 145-148 et 254-260; II, p. 219 et suiv. et p. 391.

(78) L'ère mondiale adoptée ici est celle de saint Jérôme.

»sias que fuerunt conquistas post partem eiusdem sancti Ioan»nis», etc. (79).

2° *Charte d'Alphonse III pour l'église d'Orense* (28 août 886).

Les formules sont correctes; d'autre part, ni la teneur du dispositif, ni les souscriptions contemporaines de l'original, ni les confirmations postérieures que le document a reçues (80), n'offrent de prise à la critique.

Mais au texte premier du diplôme on a joint, en manière d'exposé, une sorte de chronique des évêques d'Orense, et il est difficile d'imaginer interpolation plus maladroite (81). D'abord,

(79) Voir une addition analogue dans l'acte solennel du 30 décembre 899.

(80) Bien qu'il règne un grand désordre parmi les souscriptions, on voit que le diplôme d'Alphonse III, primitivement souscrit par la reine Chimène, l'infant Ordoño (le futur Ordoño II) et le notaire Possidonio (?), a été successivement confirmé par Ordoño II *(Ordonius serenissimus princeps hanc cartam)*, Ramire II *(Ranimirus serenissimus princeps confirmo)*, par Ramire III et sa tante, la reine Thérèse *(Ranimirus nutu divino a Domino hunctus in sceptrum locatus. Tarasia regina et Christi ancilla hoc signum indidi)*, enfin par Bermude II *(Veremundus princeps confirmo)* et par l'infant Alphonse—le futur Alphonse V—fils de Bermude II *(Adefonsus princeps prolips Veremundi confirmo)*.

(81) M. Fernández Alonso, *El pontificado gallego*, p. 196, note, écrit à propos de ce document: «Tiene... intercalados renglones de letra al pare»cer moderna.» Ces «renglones de letra al parecer moderna» correspondaient-ils à l'interpolation dont nous constations la présence? Par une lettre, en date du 24 septembre 1907, M. Andrés Martínez Salazar, le très érudit conservateur honoraire de l'*Archivo general* de Galice, a bien voulu nous fixer sur ce point: «Las intercalaciones, de letra del siglo XVII, »no alteran el texto del documento; se han hecho debajo de los renglo»nes ocupados por las fórmulas finales y de algunas subscripciones, para »facilitar la lección.»

il est question: 1° de l'évêque Censerico, mauvais pasteur qui aurait dilapidé le patrimoine de l'église; 2° de l'évêque Sumna (destinataire de la charte), sur les instances duquel Alphonse III aurait décidé de doter l'église appauvrie. Ensuite, on a, sans motif, rappelé qu'Ordoño Ier s'empara d'Orense, mais ne put repeupler le territoire d'alentour; qu'Alphonse III expulsa définitivement les Arabes de la région, peupla cette dernière et plaça sur le siège épiscopal d'Orense, en premier lieu, Sebastian, évêque d'Arcavica, chassé de Celtibérie par les «Barbares» (82); en second lieu, Censerico, le dilapidateur déjà nommé; enfin Sumna, auquel on revient ainsi après un long détour.

Le parchemin qui nous a conservé ce diplôme est à *l'Archivo general* de Galice; l'écriture date du xe ou du xie siècle.

3° *Charte d'Alphonse III pour le monastère de Santo Adriano de Tuñon* (24 janvier 891).

Plusieurs formules (invocation, suscription, préambule, annonce de la date) sont strictement correctes. En revanche, les suivantes paraissent remaniées ou ajoutées:

a) Adresse.—Après les noms des saints patrons et l'indication du lieu où reposent leurs restes, l'adresse continue ainsi: «sicut »et abbas Dei servo Samueli *loci ipsius in nomine Domini nostri »Iesu Christi amore et nostrae gloriae perpetuo honore».*

b) Salut.—Après la suscription, on trouve: *in Domino sempiternam salutem.*

c) Clauses finales.—A la suite de la formule: *stante et permanente*, etc., vient l'annonce des signes de validation: *quam subter*

(82) L'évêque Sebastian est mentionné dans un autre endroit de la charte: *secundum quod eam [ecclesiam] empsimus de dato suprini mei Sebastiani episcopi.*

manibus nostris roboravimus et testibus pro firmitate roboranda tradimus.

D'autre part, le dispositif, qui est fort long, a été altéré; vraisemblablement, deux donations différentes ont été fondues en un seul document. En effet, aux termes de l'adresse, le destinataire serait un certain abbé Samuel *(sicut et abbas Dei servo Samueli)*, tandis que l'une des clauses du dispositif mentionne, précisément en qualité de destinataire, un certain abbé Pedro *(et cultoribus ejus atque Petro abbati obtestamur et confirmamus)*.

Enfin, après les souscriptions des témoins ([83]), on a reproduit une inscription commémorative de la consécration du monastère de Tuñon: *Consecratum est templum sanctorum Adriani et Nataliae a tribus pontificibus*, etc. ([84]).

C'est par un cartulaire du XIVe siècle—la *Regla colorada* de l'église d'Oviedo— que cet acte de 891 nous est parvenu.

([83]) L'acte est confirmé par Hermenegildo, évêque d'Oviedo, Sisnando, évêque d'Iria-Compostelle, Ranulfo, évêque d'Astorga, et par la reine Chimène, les infants Fruela, Ramire, Garcia, Gonzalve et Ordoño, ainsi que par le notaire Possidonio. Ces souscriptions n'ont rien qui puisse choquer, puisque, notamment, Hermenegildo occupa le siège d'Oviedo au moins à partir de 881 (Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, pp. 225-227), que Sisnando fut évêque d'Iria-Compostelle de 876 ou 877 jusque vers mai 920 (López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, pp. 162, 165 et 276) et que Ranulfo le fut d'Astorga de 881 environ à 898 (Flórez, *Esp. Sagr.*, XVI, pp. 127-129).

([84]) Voir le texte de l'inscription dans Hübner, *Inscriptiones Hispaniae Christianae*, n° 261, p. 84, ou dans Vigil, *Asturias monumental*, I, p. 596.

§ 2. Les actes suspects (85).

1° *Chartes d'Alphonse II et d'Ordoño Ier concernant le monastère de Samos*

(11 juin 811, 17 avril 852, 13 juillet 853, 20 mai 856).

Isolées les unes des autres, ces chartes paraîtraient authentiques, ou peu s'en faut: groupées au contraire, comparées entre elles et rapprochées de certains documents de même provenance, elles deviennent fort suspectes (86).

a) D'après une tradition, consignée dans un long diplôme d'Ordoño II, les actes de Fruela, Alphonse II, Ordoño Ier et Alphonse III avaient disparu antérieurement au 1er août 922 (87). D'après une autre tradition, que nous fait connaître une notice fort curieuse, le chartrier du monastère de Samos aurait été transféré aux archives de la cathédrale d'Oviedo, et c'est là que se seraient retrouvés, peu avant le 4 octobre 934, les «testaments» d'Alphonse II, de Ramire Ier, d'Ordoño Ier et d'Alphonse III (88).

---

(85) En plus des actes étudiés dans les pages qui suivent, nous considérons comme très suspects les nos 33 et 59 de notre *Catalogue*. On voudra bien se reporter aux notes qui accompagnent l'analyse de ces documents.—Doit aussi être considéré comme douteux le n° 51.

(86) Nous regrettons de n'avoir pu consulter l'ouvrage de Mgr. A. López Peláez: *El monasterio de Samos, estudio crítico*. Lugo, 1894.

(87) Charte d'Ordoño II pour Samos, 1er août 922, dans Flórez, *Esp. Sagr.*, XIV, pp. 367-372. Ayant énuméré les actes de Fruela, Alphonse II, Ordoño Ier et Alphonse III, Ordoño II est censé dire: «Post obitum vero »ejus [Ophili abbatis], iterum vero fratres, qui usque nunc conmorantes »fuerunt ac si pertranseuntes, ob quod omnes ipsos testamentos, pactos »vel dotes monasterii eglesie ejusdem non invenerunt, eo quod, ut arbi»tramus, deperierunt aut illi eos furaverunt», etc.

(88) Notice du 4 octobre 934, dans Risco, *Esp. Sagr.*, XL, app. XXII, pp. 399-402. On lit, p. 401: «Non habebant illas firmitates de ipsa casa,

Comme on ne sait à quelle époque furent rédigés et ce diplôme et cette notice (89), on se bornera à relever ici un simple détail: la notice de 934—qui relate «l'invention» des chartes du IXe et du début du Xe siècle— portait dans le Cartulaire de Samos, aujourd'hui perdu, le n° 35; or, la charte d'Alphonse II (811) et l'une des chartes d'Ordoño Ier (853)—apparemment deux des actes retrouvés vers 934—étaient transcrites sous les nos 36 et 41 (90). S'agit-il là d'un voisinage fortuit?

b) Laissons provisoirement de côté la charte d'Alphonse II et supposons que les chartes d'Ordoño Ier soient authentiques; en ce cas, le monastère de Samos a été régi, dans le court espace de quatre années environ, par trois abbés différents, savoir: X... (852), Fatal (853), Ofilon (856) (91). Mais, d'une donation attribuée à

»quae fuerunt de prima populatione, quia in thesauro Sancti Salvatoris »erant. Direxit dominus Berila [abbas monasterii Samonensis] ad Oveto »suos fratres ad regem domino Froila [II], Sandina Sandiniz et Leoval- »do; et suggesserunt ei omnia per ipsa, et petierunt ei ipso cartulario. »Ille vero qui habebat multaque caritate in domino Berilali, una volun- »tate cum domino Oveco episcopo, ordinaverunt ipso cartario de the- »sauro domini Salvatoris, et direxerunt ad domino Berila cum illo libro »moralio, et in illo cartario sedebant kartas LX, minus una: primo testa- »mento domini Adefonsi cognomento Casti; secundo domini Ranimiri, et »tertio domini Ordonii; quarto domini Adefonsi...»

(89) Ni le pseudo-original du diplôme d'Ordoño II (Flórez l'avait vu; cf. *Esp. Sagr.*, XIV, p. 367), ni le cartulaire du monastère de Samos (dénommé parfois *becerro gótico)* ne nous sont parvenus.

(90) Bibl. Nat. de Paris, esp. 321 *(Monasticon Hispanicum)*, fol. 276 r., 273 r. et 274 r.

(91) Nous désignons par la lettre X le premier des deux destinataires du précepte de 852 *(Ordonius rex... a* (sic) *presbitero et Audofrido)*. Ce personnage, pas plus que son compagnon Audofredo, ne sont cités nulle part ailleurs. Il n'en va pas de même de Fatal et d'Ofilon. Fatal, ou du moins un des ses homonymes, souscrit en qualité d'évêque, non en qualité d'abbé de Samos, deux actes apocryphes, datés l'un de 849 (reproduit dans *Monasticon Hispanicum*, fol. 273 v.-274 r.; analysé dans Risco, *Esp. Sagr.*, XL, p. 213), l'autre de 914 (analysé dans *Monasticon Hispa-*

Ofilon lui-même (872), il résulte que le monastère de Samos était presque abandonné et désert au moment où ledit Ofilon s'y installa (92). Entre ces deux légendes, laquelle choisirait-on?

c) Au témoignage des chartes de 852 et de 853, l'abbé X.... et l'évêque-abbé Fatal étaient des mozarabes immigrés en territoire galicien (93). D'autre part, s'il faut en croire le diplôme d'Ordoño II, Argerico, qui fut abbé sous le règne de Fruela (757-768) et Ofilon, destinataire de l'acte de 856, étaient eux aussi des mozarabes (94). Ainsi, pendant plus d'un siècle, le monastère de

---

nicum, fol. 274 v. et dans Risco, *loc. cit.*, p. 215). Quant à Ofilon, il concéderait le 25 juillet 872 divers biens au monastère de Samos (texte dans *Monasticon Hispanicum*, fol. 275 r.-276 r.; analysé dans Risco, *loc. cit.*, p. 216); mais cette charte est manifestement fausse, elle aussi.

(92) *Monasticon Hispanicum*, fol. 275 v.: «... et quoniam monasterium »culmini vestri in locum istum ab antiquis patribus fundatum fuisse dig»noscitur, postea tamen per torporem negligentie clericorum a laicis est »violatum atque nihil ut pridem sanctae regulae exhibentes obsequium. »Nos itaque... venimus temporibus domni Ordonii principis... qui etiam »in sua servitia ob nostram fragilitatem tolerando concesit nobis loca et »monasteria de illius ratione qua dicunt Samanos», etc. La charte d'Ofilon a été datée par Sandoval du 8 des kalendes d'août 881 et analysée par lui dans les *Cinco Obispos*, pp. 141-142.

(93) L'acte de 853 ne laisse subsister aucun doute sur l'origine de l'évêque Fatal: «... concessit tibi illud genitor meus dominus Ranemirus »rex, dum de ipsa Hispania in regione ista ingresus fuisti.» En revanche, l'acte de 852, qui est mutilé, est moins explicite; mais on devine très aisément le sens de l'exposé incomplet que voici: «Dubium quidem non est »sed multis cognitum manet... advenae Cordubenses ex qua patria pro»perantes, temporibus nostris pervenientes ad urbem Galletiae...»

(94) *Esp. Sagr.*, XIV, p. 369: «Modo vero cognoscimus eo quondam »sacerdos nomine Argerigus abba et soror ejus nomine Sarra venerunt »de finibus Spanie tempore dive memorie proabii mei domni Frollani »principis.» *Ibid.*, p. 369: «Ad multorum vero tempus venit Ophilus abba »cum Deo vota nomine Maria de Spania, et posiderunt ipso monasterio »ab integro per concessione abii mei domini Hordonii.» Cf. charte d'Ofilon, dans *Monasticon Hispanicum*, fol. 275 v.: «Nos itaque... ducti sumus

Samos eût été spécialement affecté à des évêques ou abbés exilés de l'Espagne musulmane; et par une coïncidence étrange, deux de ces abbés seraient venus en terre chrétienne accompagnés de leurs sœurs: Argerico avec sa sœur Sarah, Ofilon avec sa sœur Maria.

d) Les chartes de 811, 852 et 853 renferment chacune un exposé.—Autant qu'on en peut juger par les analyses de Sandoval (95) et de Risco (96), tous les diplômes postérieurs à celui d'Ordoño II auraient également contenu un exposé plus ou moins étendu.

e) Sur les quatre actes de 811, 852, 853 et 856, il n'en est pas un seul où l'on ne remarque une allusion précise à quelque document antérieur: en 811, on mentionne une charte du roi Fruela; en 852, une donation de Ramire Ier à l'évêque Fatal (?); en 853, on cite de façon explicite cette charte de Ramire Ier et une autre charte d'Alphonse II; enfin, tant en 853 qu'en 856, on rappelle le souvenir de l'abbé Argerico, c'est-à-dire que l'on se réfère implicitement à la donation que Fruela aurait concédée à cet abbé.—Et le 13 août 931, Ramire II mentionne, à son tour, les chartes de ses prédécesseurs, en particulier celles d'Ordoño II, son père; le 19 mars 951, Ordoño III énumère les actes de Fruela, Alphonse II, Ramire Ier, Ordoño Ier, Alphonse III, Ordoño II et Ramire II; le 17 juin 962, Sanche Ier fait un dénombrement analogue; de même, Bermude II, le 13 août 993 (97). Si bien que ces

»et pervenimus de regione in finibus Galecie, eo quod nos nationes fui»mus et cives Cordubae.»

(95) Sandoval, *Cinco Obispos*, p. 143 (charte de Ramire II, 31 août 931); pp. 148-149 (charte d'Ordoño III, 19 mars 951) et p. 149 (charte de Sanche Ier, 17 juin 962).

(96) Voy. *Esp. Sagr.*, XL, pp. 135-136 (charte de Ramire II); p. 143 (charte d'Ordoño III); p. 145 et pp. 219-220 (charte de Sanche Ier); p. 220 (charte de Bermude II, 13 août 993).

(97) *Esp. Sagr.*, XL, p. 135: «... una copiosa donacion del Rey Don »Ramiro [II]... en que concedió, à imitacion de sus predecesores, y en

chartes royales du IXe et du Xe siècles forment un ensemble singulièrement cohérent.

f) Dans l'acte de 811, il est question, à trois reprises, d'exactions que certains laïques auraient commises ou pourraient commettre au préjudice des moines de Samos; en outre, aux termes de cet acte, il est stipulé que l'espace compris dans un rayon d'un mille et demi autour du monastère appartiendra pour toujours à ce dernier (98).—Le 13 juillet 853, le 25 juillet 872, le 31 août 931 et le 13 août 993, il est à nouveau question d'exactions commises par des laïques ou dont ils pourraient se rendre coupables (99); et, quant à la donation d'un mille et demi

»especial de su padre Don Ordoño [II].»—*Ibia.*, p. 143: «... Ordoño III... »dice, que à todos era notorio, que en los tiempos de D. Fruela [I] y D. »Alonso el Católico *[lire: Alphonse III]*, y de los sucesores D. Ramiro [I], »y su hijo D. Ordoño [I], D. Alonso [III] y D. Ordoño II, y despues de »él D. Ramiro» [II], etc.—*Ibid.*, p. 145: «... Don Sancho el Gordo... expre- »sando los nombres de sus progenitores hasta su hermano D. Ordo- »ño III....» Cf. pp. 219-220: «... Don Sancho... nombra en el principio à »sus progenitores, Fruela [I], Alonso el Casto, à quien dá el nombre de »Católico, Don Ramiro [I], y su hijo Don Ordoño [I], à Don Alonso [III], »Don Ordoño [II], y últimamente à Don Ramiro [II], padre del mismo »Don Sancho, y à Don Ordoño [III] su hermano», etc.—*Ibid.*, p. 220: «... Don Bermudo II, despues de nombrar à sus predecesores», etc.

(98) *Esp. Sagr.*, XL, pp. 368-369: «sed quia post mortem illius [domini »Froilae] per intervalla temporum homines laici ibidem inquietationem »fecerunt, sicut et modo faciunt;—ut amodo et deinceps nullus laicus vel »cujuslibet gravis homo postea inquietationem faciat;— prae ceteris, ut »supra diximus, nullus laicus reddita sua ibidem ad gubernandum ducere »presumat aut nullam inquietationem ibi faciat; sed quantum continet »milliarium et semis ex omni parte per gyrum idem ecclesiae sanctae »illud perpetim habiturum obtineat.»

(99) Acte de 853: «ad ipsum locum tamen S. Juliani in Samanos nullus »laicus ibidem reddita sua ad gubernandum ducere presumat aut quam- »libet inquietationem ibidem faciat.»—Acte de 872, dans *Monasticon Hispanicum*, fol. 275 v.: «et quoniam monasterium... postea... a laicis est vio- »latum.»—Charte de 931, analysée dans Risco, *Esp. Sagr.*, XL, p. 136:

de terrain, elle reparaît le 13 juillet 853, le 19 mars 951, le 17 juin 962 et le 13 août 993 (1).

D'un autre côté, loin d'avoir pour objet, comme il serait naturel, la donation banale de tels ou tels biens au monastère de Samos, les actes de 852, 853 et 856 ont pour objet l'attribution dudit monastère et de ses dépendances à tel ou tel abbé (2). Il est déjà étrange que seuls des documents de cette nature nous soient parvenus; mais, chose plus surprenante encore, les chartes d'Ordoño II, Ramire II, Ordoño III, Sanche Ier et Bermude II ne sont, au demeurant, que de simples confirmations des actes d'Alphonse II et d'Ordoño Ier (3).

«destinando [Ramiro II] para casa de oracion aquel lugar [de Samos], »donde dice se habian cometido grandes maldades.»—Charte de 993, *ibid.*, p. 220: «y por quanto algunos hombres malignos se atrevieron à »usurpar parte de los términos que sus progenitores habian señalado »*per funiculum distributionis.*»—Cf. la charte de l'abbé Adelfio, du 31 mai 834, analysée par Sandoval, *Cinco Obispos*, p. 147.

(1) Acte de 853: «sed quantum continet milliarium et semis ex omni »parte per girum idem ecclesia illud perpetim habiturum obtineat.»—Charte de 951, dans Sandoval, *Cinco Obispos*, p. 148: «todo quanto ha »sido del dicho Monasterio de Samos que es milla y media, *ex omni* »*parte Monasterij.*»—Charte de 962, dans *Esp. Sagr.*, XL, p. 220: «dicien»do [Sancho el Gordo], que todos ellos [sus predecessores] confirmaron »la milla y media que se habia señalado por término del Monasterio.»—Charte de 993, *ibid.*, *loc. cit.*: «... Don Bermudo II... dice, que... compre»hendiendo la referida milla y media», etc.

(2) Acte de 852: «damus atque concedimus vobis monasterium quod »est in Samanos.» Acte de 853: «donamus atque concedimus tibi ipsum »jam dictum monasterium.» Acte de 856: «donamus atque concedimus »tibi illas ecclesias quas Argericus abbas obtinuit in Samanos.»

(3) Charte de Ramire II, analysée dans Risco, *Esp. Sagr.*, XL, p. 135: «una copiosa donacion del Rey Don Ramiro... en que concedió, à imita»cion de sus predecesores... el lugar del Monasterio con todos sus tér»minos.»—Charte d'Ordoño III, *ibid.*, p. 143: «confirma el expresado Rey »esta concesion de sus progenitores», c'est-à-dire, «la posesion del terri»torio de Samos.»—Charte de Sanche Ier, *ibid.*, p, 145: «... el Rey Don

En vérité, les notaires de Samos ont développé un bien petit nombre de thèmes (4).

g) L'acte de 811 est souscrit, entre autres personnages, par l'évêque Flancentio; l'évêque Placentio souscrit la charte d'Ofilon de 872 (5).—L'acte de 852 est confirmé par divers témoins, Nepociano, l'abbé Bonello, Nuño, etc. Nepociano, Bonello, Nuño, etc., confirment également la susdite charte d'Ofilon (6). Pareilles rencontres sont-elles accidentelles? (7).

»Sancho... dice, que todos ellos [sus progenitores] confirmaron en favor »de los Monges el lugar del Monasterio con los fueros, villas è Iglesias »que le pertenecian por los testamentos antiguos de sus predecesores.» Cf. pp. 219-220.—Charte de Bermude III, *ibid.*, p. 220: «... Don Bermudo, »despues de nombrar à sus predecesores, dice, que, queriendo continuar »su devocion, venia en confirmar todas las posesiones del Monasterio.»

(4) Signalons encore un autre de ces «thèmes». Vers 872, 922 et 934, donc trois fois en soixante ans environ, il aurait fallu procéder au rétablissement de la discipline, fort compromise par suite du relâchement des moines.

(5) Acte de 811: «Sub Christi nomine Flancentius episcopus ibi pre»sens fuit conf.» Acte de 872: «Sub Christi nomine Placentius episcopus »conf.» Noter qu'un prêtre appelé Flacentio confirme le précepte de 852 et qu'un abbé nommé Placentio valide la charte de l'infant Fruela relative au monastère de Samos, 29 août 975 (*Revue Hispanique*, X, pp. 406-409).

(6) Acte de 852: «Nebocianus presens fuit; Bonellus abba conf.; *Nu*»*nus* conf.; Ovecus Didaci conf.: Flacentius presbiter; Censerigus testis; »Justus testis.» Acte de 872: «... Bonellus abbas presens fui... Nepocianus »presens fui; *Muma* Dona confirmo... Obecus Didaci confirmo; Cense»rigus presbiter testis; Justus testis; Flacentius testis.»

(7) Autre rencontre, tout aussi peu fortuite. On lit, dans le précepte de 852, après la souscription d'Ordoño Ier: «Adefonsus *secundum quod* »*genitrix nostri fecit, ita et nos illum confirmamus.* Sub Christi nomine »Rodesindo episcopo quod vidi conf. Sub Christi nomine Gumillus »episcopus presens vidi.» Mais on lit, dans l'acte de 872: «Adefonsus »rex confirmo... Sub Christi nomine Gumelus episcopus presens vidi... »hunc testamentum confirmo. Besterla diaconus in hunc testamentum »*secundum quod abi mei fecerunt et ego confirmo.*» Il est hors de doute

h) Entre les chartes de 811 et de 853 on constate des rapports très étroits; de part et d'autre, les premiers mots de l'exposé sont les mêmes, sauf un ([8]); de plus, certaines expressions employées dans l'adresse de l'acte de 811 ont passé dans l'exposé de celui de 853, ou vice-versa ([9]); en outre, la formule qui termine la charte de 811 termine également celle de 853 ([10]); peut-être, enfin, y aurait-il lieu de comparer les dates de jour ([11]).

i) Entre la charte de 852 et celle de 853 il existe des contradictions manifestes ([12]): le 17 avril 852, un prêtre—dont le nom finissait en *a*— et un certain Audofredo recevraient des mains d'Ordoño Ier le monastère de Samos: *secundum quod dudum obtinuit... sive... lix* (sic) *episcopus per donationem genitoris nostri divae memoriae dominus Ranemirus.* Mais le 13 juillet 853, le même Ordoño Ier confirmerait à l'évêque Fatal la possession de ce monastère, que Ramire Ier avait antérieurement concédé au susdit évêque: *concessit tibi illud genitor meus dominus Ranemirus rex dum de ipsa Hispania in regione ista ingresus fuisti.* Or il est évi-

que ces derniers mots sont déplacés et doivent suivre la souscription du roi Alphonse; mais il n'est pas moins certain que les souscriptions des actes de 852 et de 872 sont copiées les unes sur les autres.

([8]) Acte de 811: «Non est dubium, sed multis manet *notissimum.*» Acte de 853: «Non est dubium, sed multis manet *cognitum.*»

([9]) Adresse de l'acte de 811: «Adefonsus ad omnes fratres in *locum* »Samanos *juxta fluvium* Sarriae ad baselicam Sancti Juliani in Dei servitio »consistentes.» Exposé de l'acte de 853: «Non est dubium... eo quod »*locum* quem dicunt Samanos, ubi monasterium est Sancti Juliani *juxta* »*fluvium* Sarriae.»

([10]) Les variantes, de l'un à l'autre document, sont insignifiantes; seuls les premiers mots diffèrent; au lieu de: «prae ceteris, ut supra »diximus» (811), il y a dans l'acte de 853: «ad ipsum locum tamen S. Julia»ni in Samanos.»

([11]) Acte de 811: «Notum die III IDUS *junii.*» Acte de 853: «Notum »die III IDUS *julii.*»

([12]) Risco, qui a longuement analysé ces deux documents (*Esp. Sagr.*, XL, pp. 213-215), ne s'en est pas aperçu.

dent que l'évêque -*lix* cité en 852 et l'évêque Fatal *(Fatalis)* de 853 ne forment qu'un seul et même personnage.

Est-ce à dire cependant que les chartes étudiées ici aient été fabriquées de toutes pièces? Nous ne le pensons pas, et cela pour trois raisons.

D'abord, quoi qu'il ne soit pas toujours absolument correct, le formulaire employé diffère en somme très peu de celui des actes authentiques: si l'on excepte l'invocation et l'exposé, les actes de 852 et 853 sont des préceptes rédigés de façon normale;—les formules de l'acte de 856 sont rigoureusement impeccables;— l'acte de 811, abstraction faite de l'exposé, pourrait n'être suspect que parce qu'il ne ressemble à aucun autre; mais si la charte de 775, autre spécimen d'acte isolé, ne nous était point parvenue en original, garantirions-nous sans hésitation son authenticité?

En second lieu, bien qu'émaillés de souscriptions équivoques, les diplômes de 811, 852, 853 et 856 en renferment qui ne peuvent être incriminées: l'évêque Quendulfo, l'abbé Bonello et l'évêque Oveco, dont le nom figure au bas des chartes de 811, 852 et 853, apparaissent en d'autres actes d'Alphonse II et d'Ordoño Ier (13);—rien ne s'oppose à ce que l'acte de 852 ait

(13) Quendulfo—évêque de Salamanque d'après Flórez, *Esp. Sagr.*, XIV, p. 279; évêque d'Iria-Compostelle d'après López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, p. 19 (cf. Flórez, *Esp. Sagr.*, XIX, pp. 68-69) —souscrit deux chartes remaniées d'Alphonse II en faveur de l'église d'Oviedo, novembre 812 *(Cat.*, nos 10 et 11); il souscrit aussi une donation du comte Alvito au monastère de San Vicente de Vilouchada, 1er septembre 813 (López Ferreiro, *op. cit.*, app. I, pp. 3-6). —L'abbé Bonello figure dans les actes suivants: diplôme remanié d'Ordoño Ier pour Oviedo, 20 avril 857 *(Cat.*, r° 24); charte fausse d'Alphonse III pour Compostelle, 862 *(Cat.*, n° 27); donation authentique d'Alphonse III au prêtre Sisnando, 15 avril 869 *(Cat.*, n° 31). Voir l'épitaphe d'un abbé Bonello († 876), dans Hübner, *Inscriptiones Hispaniae Christianae*, n° 266, p. 85;

été confirmé par Alphonse III et les évêques Rosendo et Gomelo (14).

Enfin, si l'on était tenté de suspecter la clause qui termine le dispositif de l'acte de 856: *ordinamus tibi de calendis in calendas facias collationes per omnia ipsa monasteria in territorio illo*, etc. (15), il faudrait se souvenir que telle disposition de l'acte de 853 se retrouve, à quelques variantes près, dans une donation d'Ordoño Ier et ne se retrouve que là; or, cette donation d'Ordoño Ier (28 juin 860) est indubitablement authentique—nous en avons l'original—et n'a pu être connue des scribes de Samos (16).

Un dernier mot: il serait utile de savoir quand et pourquoi ces chartes ont été remaniées; mais, sur ce point, nous en sommes réduit aux hypothèses.

---

cf. Vigil, *Asturias monumental*, I, p. 603.—L'évêque Oveco valide deux chartes refaites d'Ordoño Ier pour Oviedo, 20 avril et mai 857 (*Cat.* nos 24 et 25) et une charte authentique d'Alphonse III, 10 juillet 875 (*Cat.*, no 34).

(14) Rosendo aurait été évêque de Mondoñedo de 877 environ jusque vers 907, d'après Flórez, *Esp. Sagr.*, XVIII, pp. 66-70; et d'après Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, pp. 255-259, un certain Gomelo II aurait occupé le siège épiscopal d'Oviedo sous Alphonse III.

(15) Sur le sens de cette clause, voir Yepes, *Coronica general de la orden de San Benito*, III, fol. 216 r. et v.; Sandoval, *Cinco Obispos*, p. 141; Huerta, *Anales de Galicia*, II, p. 371; Risco, *Esp. Sagr.*, XL, pp. 215-216.

(16) Voici les deux textes:

Acte de 853:

De cetero terras quas de ipsa supradicta loco monachi negligentes vendiderunt et de ecclesia extraneaverunt post mortem Argerici abbatis, aprehendi omnia sigiliter post partem idem ecclesiae...

Acte de 860:

... tam quod odie ibi videtur permanere, quam quod etiam quod homines laici inclite de ipsa ratione optinent vel monachi neclegenter ex ipsa loca extraneaverunt, omnia sigiliter (*Risco:* rigiliter) aprehende et post partem ecclesie restitue...

2° *Chartes d'Alphonse III relatives à l'église de Compostelle* (17 août 883, 25 septembre 883, 880-910).

1° *Acte du 17 août 883.*—Cet acte qui, dans le *Tumbo A* de Compostelle, est placé (fol. 3) entre celui du 9 août 883 (fol. 2 v.) et celui du 25 septembre 883 (fol. 3 v.), présente avec eux quelques coïncidences verbales, sans doute peu fortuites: comme eux, il s'ouvre par une invocation; comme dans l'acte du 9 août, le nom du roi est accompagné, à la suscription, d'une épithète et le quantième de la lune est noté à la date; comme dans l'acte du 25 septembre, il y a une formule de salut.

Ces trois actes des 9 août, 17 août et 25 septembre 883 ont-ils été rédigés par le même notaire ou retouchés par le même scribe? Peu importe. Ce qui importe davantage, c'est l'allure générale de l'acte du 17 août.

Ce document est caractérisé en quelque sorte par la présence d'un exposé fort long, qui rappelle les *narrationes* de tels jugements du xe et du xie siècle; et tandis que l'exposé, très développé, forme l'essentiel du document, le dispositif, réduit au minimum, tient tout entier en quelques mots ([17]). Semblable formulaire a-t-il été en usage dès la fin du ixe siècle? Nous l'ignorons, faute de termes de comparaison.

A tout le moins, les souscriptions de cet acte du 17 août sont parfaitement valables ([18]).

([17]) «Hunc tamen adfuit iussio clementie nostre, ut pro id ante »Deum remuneratio per intercessionem eiusdem sancti Iacobi apostoli »nobis eveniat copiosa, ut, quod superius est adnotatum, per huius scrip»ture seriem sit perhenniter confirmatum.»

([18]) L'acte est souscrit par Mauro, évêque de Leon (à partir de 878; cf. Risco, *Esp. Sagr.*, XXXIV, pp. 151-155); Nausto, évêque de Coïmbre de 867 à 912, d'après Flórez, *Esp. Sagr.*, XIV, pp. 78-82; Sebastian, évêque d'Orense (il l'était en 881; cf. Chronique d'Albelda, ch. xi, dans Flórez, *Esp. Sagr.*, XIII, p. 437); enfin par le notaire Possidonio.

2° *Actes du 25 septembre 883.*—Ces deux actes, transcrits l'un dans le *Tumbo A* de Compostelle (*Cat.*, n° 42), l'autre dans le *Livro Preto* de Coïmbre (*Cat.*, n° 43), présentent les mêmes formules, la même date et les mêmes souscriptions.

Les souscriptions des deux évêques, Hermenegildo et Nausto, sont admissibles, car nous savons par la Chronique d'Albelda (ch. xi) que, dès 881, Hermenegildo était évêque d'Oviedo et Nausto évêque de Coïmbre.

Les éléments chronologiques de la date concordent; en effet, la dix-huitième année du règne d'Alphonse III *(anno gloria regni nostri feliciter octavo decimo)* commence le 27 ou 28 mai 883 [19] *(discurrente era DCCCCXXI)*.

Par contre, diverses formules—invocation, suscription, adresse, salut, préambule— paraissent insolites.

Examinons maintenant le dispositif de ces deux actes de 883. Celui de la charte du *Tumbo A* de Compostelle est d'une banalité rassurante: Alphonse III concède à l'évêque Sisnando le domaine de Cerrito, à charge pour le bénéficiaire d'édifier en cet endroit une église dédiée à saint Jacques. On peut donc admettre que seules les formules ont été remaniées.—Il n'en va pas de même pour l'acte du *Livro Preto*. Aux termes de ce document, Alphonse III concéderait à l'église de Compostelle diverses terres situées dans les environs de Coïmbre. Sans doute, Coïmbre tomba au pouvoir des Chrétiens vers 877 ou 878 [20]; mais nous possédons d'un autre côté un diplôme du 30 décembre 899 (*Cat.*, n° 58), par lequel Alphonse III attribue à Compostelle précisément les domaines qu'énumère le précepte en litige de 883.

---

(19) Les années du règne d'Alphonse III sont comptées à partir du 26 ou du 27 mai 866.

(20) Voir *Chronicon Laurbanense* (dans *Port. Mon. Hist. Script.*, I, p. 20), qui date de 878 la prise de Coïmbre: «Era DCCCXᵛVI prendita est »Conimbria ab Ermegildo comite.» Comparer Chronique d'Albelda, ch. 61, qui place avant l'année 877 la conquête et le repeuplement de la ville.

En dépit de quelques interpolations ou propositions douteuses (21), le diplôme de 899 semble authentique. Dès lors, comment Alphonse III aurait-il pu concéder à deux reprises, en 883 et en 899, les mêmes domaines? Ou bien le diplôme solennel de 899 n'est qu'une confirmation du précepte de 883, bien qu'il ne renferme aucune allusion à une donation antérieure; ou bien l'acte de 883 qui se trouve dans le *Livro Preto* est extrêmement suspect.

3° *Acte de 880-910.*—Serait-ce là un mandement, de beaucoup le plus ancien de tous les mandements hispaniques? Est-ce un précepte altéré ou une supercherie habile à force d'être naïve? Comme d'une part l'original fait défaut, comme d'autre part ce document ne peut être ramené à aucun des types connus, il y aurait quelque imprudence à prendre parti, surtout en faveur de l'authenticité. Au surplus, le texte que M. López Ferreiro a tiré du *Tumbo A* de Compostelle n'est pas seulement étrange: il est par surcroît assez inintelligible (22).

(21) La date de ce diplôme est ainsi libellée: «Facta scriptura testa»menti *in die festivitatis supradicti patroni nostri sancti Iacobi.*» De plus, entre la date et les souscriptions, est insérée une clause additionnelle au dispositif: «Adicimus etiam atque confirmamus ecclesias quas Itila »abba... concessit.»

(22) C'est le début qui est inintelligible: «Adefonsus rex et Lucido et «Aldroito. Dum istam nostram ordinationem acceperitis, secundum quod »in faciem presenti Gutino hordinavimus adsignare post partem sancti »Iacobi apostoli patronis nostri villam Cesari, sanctum Iulianum et Pala»tium cum habitatoribus earum et patri Sisnando episcopo», etc. M. López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, p. 175, écrit: «El *Tumbo* »*A*... trae una carta de D. Alfonso III dirigida á Lucido y á Aldroito, en »que les hace saber que había ordenado de palabra á Gutino, que entre»gase á la iglesia de Santiago y al Obispo Sisnando las villas de César», etc. Le même auteur, *op. cit.*, app., p. 26, donne une interprétation différente: «Orden expedida por don Alonso III á Lucido y Aldroito »para que entreguen y señalen á esta iglesia y al Obispo Sisnando la »villa de César», etc.

III

REFAÇONS ET FALSIFICATIONS ANCIENNES

§ I. Charte d'Alphonse II pour l'église de Valpuesta (21 décembre 804).

Ce document est, à n'en pas douter, un acte apocryphe ou du moins récrit (23).

Il existe une charte de Juan, évêque de Valpuesta, qui porte la même date, soit 21 décembre 804 (24) et nous est parvenue par un fragment de cartulaire de la fin du IXe ou du début du Xe siècle (25). Cette charte, sur l'authenticité de laquelle nous n'avons pas à nous prononcer, mentionne à trois reprises le roi Alphonse II.

a) Ego Ihoannes episcopus... feci ibi fita *sub regimine domino Adefonso principe Obetau.*

b) Et construxi ibi cenobium cum meos gasalianes et tenui eas [ecclesias] iure quieto, *sub regimine iam dicto domino Adefonso rex in Obetau.*

c) Facta scriptura... *regnante rex Adefonsus in Obetau,* QUI ISTAS HEREDITATES DEDI[T] ET CONFIRMAVI[T].

En s'autorisant de ces quelques passages, et surtout du dernier — lequel constitue peut-être une interpolation fort ancienne —

(23) Quand nous avons republié ce diplôme dans la *Revue Hispanique,* VII (1900), pp. 289-293, nous ne doutions pas de son authenticité. Celle-ci a été contestée par M. Francisco Macho y Ortega, *La Iglesia de Valpuesta en los siglos IX y X,* dans *Revista de Archivos,* 3ª época, XXXVI (1917), pp. 378-385 (inachevé).

(24) *Revue Hispanique,* VII, pp. 282-288. — D'après Flórez, *Esp. Sagr.,* XXVI, p. 84-88, Juan aurait été évêque de Valpuesta de 804 à 844.

(25) *Becerro gótico* de Valpuesta, fol. 73 v.-76 v. Cf. *Revue Hispanique, loc. cit.,* p. 276, texte et note.

un scribe a tenté de reconstituer le diplôme dudit Alphonse II; et, pour ce faire, il a plagié et retouché, comme nous allons le voir, la charte de l'évêque Juan.

a) Le faussaire a reproduit dans ses grandes lignes le dispositif de cet acte épiscopal; mais, d'une part, il en a séparé très nettement, en trois tronçons, les éléments constitutifs (délimitation du diocèse de Valpuesta, donation de biens sis à *Losa* ou *Losaciella*, donation d'églises situées à *Potancre)*; d'autre part, pour mieux isoler ces clauses les unes des autres, il a fait suivre chacune d'elles d'une concession de privilèges; enfin, il a procédé à certaines additions, suppressions ou compressions.

Charte de l'évêque Juan (26).

Ego Ihoannes... feci ibi presuras cum meos gasalianes mecum comorantes: id [est] illorum terminum de Meuma usque collatu de Pineto, et per sum penna usque ad Villa Alta; et de alia parte, de illo moiare usque ad Cancellata, et exinde ad Sancti Emeteri et Celedoni, ista calzata qui pergit ad Valle de Gaubea et suos molinos in flumine Flumenzello, cum montibus et frutibus vel paludibus, ingressum vel regressum.

Et exinde in alio loco que vocitant Lausa, nomine Fraxino, de Rranta usque ad eraza (?) Sancta Marie subtus carraria, usque ad val-

Charte d'Alphonse II.

Dono etiam huic prefate ecclesie proprios terminos de Mioma usque ad collatum de Pineto, et per soma penna usque ad Villam Altam; et de alia parte, de illo molare usque ad Cancellatam, et exinde ad Sanctum Emeterium et Celedonium pro calçada que pergit ad Vallem de Govia usque in Penniellam... cum montibus et fontibus et paludibus et pascuis, cum exitu et regressu. *Si quis igitur infra hos terminos pro aliquo homicidio vel culpa confugerit*, etc.

Super hec adicio in loco que vocitant Losaciella *Formale cum suos terminos et suos directos, et Villa Luminoso cum suos directos* (27), et

(26) Nous citons ces documents d'après l'édition que nous en avons donnée; mais nous corrigeons en plusieurs endroits soit des graphies défectueuses, soit la ponctuation.

(27) Additions propres à la charte d'Alphonse II.

lilio de fonte Carrcizeto et inde usque ad calzata, cum suos montes et suas fontes vel paludibus, totum ad integrum; *et edificabi ibi eglesia vocabulo Sanctorum Iusti et Pastoris* (28)

Et hic comorantes exibimus ad populatione [*var.* exivimus ad Potançre] ad Adtonne (?), et presimus ibi pressuaras de pena usque ad flumine de Horone cum suos molindinos. Et inveni ibi eglesias antiquas, id est Sanctorum Cosme et Damiani et Sancti Stefani et Sancti Cipriani et Sancti Ihoannes et Sanctorum Petri et Pauli et Sancti Caprasi, et adfirmabi eas in meo iure. *Et construxi ibi cenobium cum meos gasalianes, et tenui eas iure quieto sub regimine iam dicto domino Adefonso rex in Obetau* (29).

Fresno cum terminis nominatis de Reianta usque ad Sanctam Mariam subtus karrera, usque ad vallilium de fonte Karsiçedo, et deinde usque ad calçada, cum suis montibus et fontibus vel paludibus, totum ad integrum. *Habeantque insuper licenciam pascendi per omnes montes meos hac pro illis locis pro quibus alii pascuerint.*

Tribuo etiam in loco qui vocatur Potançar ecclesias Sanctorum Cosme et Damiani et Sancti Stefani et Sancti Cipriani et Sancti Ihoannis et Sanctorum Petri et Pauli et Sancti Caprasii, cum suis hereditatibus et terminis de penna usque ad flumen de Orone, cum molendinis et ortis et pratis et cum exitibus et regressibus adque cum omnibus sibi pertinentibus. *Precipio quoque ut abeatis plenariam libertatem ad incidenda ligna in montibus meis, ad construendas ecclesias sive ad edificandas domos, aut cremandum, vel ad quodcumque necesse fuerit..., absque ullo montadgo adque portatico. Adicio autem huic prefate ville seu monasteria vel ecclesias sive divisas que suprascripte sunt...* [*ut*] *non habeant kastellaria*, etc.

b) Le faussaire a transcrit diverses souscriptions de la charte de l'évêque Juan; mais il n'a pas su distinguer les souscriptions contemporaines de l'original des confirmations postérieures, si

(28) Détail supprimé dans l'acte d'Alphonse II.
(29) Même remarque.

bien qu'il en est résulté l'anomalie suivante: tels évêques ou abbés qui ont successivement validé la charte de l'évêque Juan sont censés avoir souscrit tous ensemble le diplôme d'Alphonse II (30).

Charte de l'évêque Juan.	*Charte d'Alphonse II.*
Didacus episcopus (31), qui in ista casa Valle Conposita comorabi et istum testamentum congnobi, manum meam roborabi.	Didacus episcopus testis.
Ego Felemirus episcopus (32), qui in ista casa Valle Conposita comorabi et istum testamentum congnobi, manum meam roborabi.	Felemirus episcopus testis.
Ego Fredulfus episcopus (33), qui in ista casa Valle Conposita comorabi et istum testamentum congnobi, manum meam roborabi.	Fredulfus episcopus testis.
Ego Albarus abba (34), qui in ista casa Valle Conposita comorabi et testamentum congnobi, manu mea roborabi.	Albaro abba testis.

A quelle époque cet acte a-t-il été forgé ou récrit? C'est par un fragment de cartulaire du XIe siècle qu'il nous a été conservé (35), et c'est évidemment au XIe siècle qu'il a vu le jour. Rien de plus caractéristique à cet égard que l'incipit du dispositif, les clauses d'immunité et la date.

(30) Voir à ce propos *Revue Hispanique*, VII, p. 287, n. 3.

(31) Diego, évêque de Valpuesta vers l'an 900. Cf. Flórez, *Esp. Sagr.*, XXVI, p. 96.

(32) Felmiro, évêque de Valpuesta de 852 à 855. Cf. *ibid.*, pp. 90-92.

(33) Fredulfo, évêque cité en 804 et en 844. Cf. *ibid.*, p. 94.

(34) Alvaro, abbé de Valpuesta de 957 à 975 environ. Cf. *Revue Hispanique*, VII, p. 287, n. 2.

(35) *Becerro gótico* de Valpuesta, fol. 70 r.-72 r. Cf. *Revue Hispanique*, VII, p. 276.

a) Suscription, préambule et exposé embryonnaires, enfin annonce de la donation sont réunis en une seule formule, comme cela se voit dans certains diplômes d'Alphonse VI (1065-1109) (36):

Ego Adefonsus, gratia Dei rex Ovetensium, pro amore Dei et remissione peccatorum meorum et animabus parentum meorum, facio testamenti privilegium, cum consilio et consensu comitum et principum meorum, ad ecclesiam Sancte Marie de Valleposita et tibi Iohanni venerabili episcopo et magistro meo, etc.

b) Comme dans certains diplômes octroyés soit par Ferdinand Ier, soit par Alphonse VI, le donateur accorde au donataire le privilège de l'immunité (37); mais ici la formule d'immunité, très complète et très complexe, a été scindée en deux fragments.

α) Le roi, après avoir déterminé les limites du diocèse de Valpuesta, dirait:

Si quis igitur infra hos terminos pro aliquo homicidio vel culpa confugerit, nullus eum inde audeat abstraere, sed salvetur ibi omnino, et ecclesie clerici nullo modo proinde respondeant. Si vero inter hos ter-

(36) Exemples: charte d'Alphonse VI pour Silos, 20 janv. 1096-1098 et 19 mai 1097, dans Férotin, *Recueil des chartes de l'abbaye de Silos* (Paris, 1897, gr. in-8), nos 24 et 25, pp. 30-31 et 31-32.

(37) Le plus ancien exemple authentique d'immunité que je connaisse remonterait au 12 avril 920. Voy. Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, p. 268, et *Revue Hispanique*, XVI (1907), p. 546; il s'agit du: «Testamen»tum quod fecit rex domnus Hordonius et Geloira regina ut non abuis»sent villas de Sanctorum Cosme et Damiani super se omicidium nec »fossataria nec rossum.» Au XIe siècle, la formule d'immunité est devenue très courante et presque banale. Exemples: chartes de Ferdinand Ier pour San Pedro de Arlanza, 31 mars 1039 (Bibl. Nat. de Madrid, ms. Q. 96, fol. 247-248); pour l'évêque Gómez, 1er juillet 1042 (Berganza, *Antigüedades de España*, II, Madrid, 1721, *escr.* 87, pp. 423-424), etc., etc. Chartes de Sanche II pour Silos, 16 avril 1067 (Férotin, *op. cit.*, no 16, pp. 15-17); d'Alphonse VI pour Silos, 16 juillet 1073 (*ibid.*, no 18, pp. 18-20), etc., etc.

minos aliquis fuerit interfectus, nec clerici ecclesie nec laici qui ibi fuerint populati respondeant pro ipso homicidio, neque pignus inde ullo modo abstraatur.

β) A la fin de l'acte, juste avant les clauses finales, on lit:

Adicio autem huic prefate ville seu monasteria vel ecclesias sive divisas que suprascripte sunt, vel que tu aut successores tui adquirere potueritis, [ut] non habeant kastellaria aut annubda vel fossadera, et non paciantur iniuriam saionis neque pro fossato neque pro furto neque pro homicidio neque pro fornicio neque pro calumpnia aliqua. Et nullus sit ausus inquietare eos pro fossato, annubda sive labore castelli vel pro aliquo fiscale vel regale servicio.

c) Comme dans divers actes de Ferdinand Ier et d'Alphonse VI, on mentionne à la date le règne du souverain qui octroie le diplôme: *regnante rex Adefonsus in Obetu* ([38]); mais ici ce simple détail trahit le faussaire de la façon la moins douteuse:

Charte de l'évêque Juan.	*Charte d'Alphonse II.*
Facta scriptura sub die quod erat XII kalendas ianuarias, era DCCCXII, *regnante rex Adefonsus in Obetau*, qui istas hereditates dedi[t] et confirmavi[t].	Facta testamenti cartula sub die quod erit XII kalendas ianuarias, era DCCCXII, *regnante rex Adefonsus in Obetu.*

On pourrait encore signaler les particularités suivantes:

a) L'invocation—*in nomine sancte et individue trinitatis, patris et filii et spiritus sancti*—se termine par le mot *amen.*

b) La souscription royale est accompagnée de l'annonce des

([38]) Exemples: chartes de Ferdinand Ier pour Arlanza, 1er juillet 1037 *Arch. Hist. Nac.*, Doc. de Arlanza, 26 R., vidimus d'Alphonse X, 18 février 1255); pour Garcia Eneco, 22 mai 1038 *(Arch. Hist. Nac.*, Doc. de San Juan de la Peña, I, n° 42 R.), etc., etc. Charte d'Alphonse VI pour San Pedro de Eslonza, 14 mars 1099 (Vignau, *Cartulario del monasterio de Eslonza*, Madrid, 1884, gr. in-8, n° VI, pp. 10-13), etc.

signes de validation: «Ego memoratus rex Adefonsus, qui testa»menti privilegium facere iussi, coram Deo et coram testibus »signum † inieci hac roboravi *et testibus ad roborandum tradidi.*»

c) Bon nombre de souscripteurs portent—évidemment par anticipation—un double nom: «Comes Didaco Didaz testis... Comes »Nunno Nunniz testis; Tello Telliz testis; Gudistio Pedriz testis; »Severo Nunniz testis; Osoro Petriz testis; Petro Annaiaz testis; »Didaco Pelaiz, armiger regis.»

d) Notons enfin, tant elle est insolite, la souscription du notaire: «Altemirus *pinxit*».

§ 2. Chartes d'Alphonse II, Ordoño Ier et Alphonse III pour l'église d'Oviedo (39).

Le célèbre évêque d'Oviedo, Pélage (1101-1129), ne s'est pas contenté d'interpoler des documents narratifs; il s'est également avisé de remanier les documents diplomatiques conservés dans les archives de son église; et les actes ainsi revus et augmentés par le trop imaginatif prélat ont pris place dans le cartulaire, appelé *Libro gótico*, qu'il fit compiler au début du XIIe siècle (40). Sur neuf chartes émanées de rois asturiens et concernant l'église d'Oviedo, cinq nous sont parvenues par ce cartulaire, tandis que les quatre autres semblent n'être, au total, que des amplifications, des résumés ou des imitations des cinq premières.

(39) Actes de 791-842, 16 ou 25 novembre 812 (*Cat.*, n° 10), 16 novembre 812 (*Cat.*, n° 11), 20 avril 857, mai 857, 5 septembre 896, 20 janvier 905, 11 avril 906 et 10 août 908.

(40) Ce cartulaire n'inspirait pas confiance à Ferreras, *Synopsis historica*, 2e éd., IV (Madrid, 1775), pp. 281-282, qui écrivait: «en mi juicio »los principales privilegios Reales ó son supuestos ó estan viciados.»— L'authenticité des documents d'Oviedo a été aussi mise en doute, mais toujours incidemment, par M. J. Somoza García Sala, *Gijón en la historia general de Asturias*. Oviedo, 1908, 2 vol. in-8.

I° DOCUMENTS DU *LIBRO GÓTICO*.

Les diplômes que Pélage a forgés ou falsifiés (791-842, 16 ou 25 novembre 812, 20 avril 857, mai 857 et 20 janvier 905), sont reconnaissables à première vue; ce qui les distingue, c'est d'abord la teneur du protocole initial et c'est ensuite la manière dont le préambule commence.

a) L'invocation habituelle—*in nomine sanctae et individuae trinitatis*—a été ou bien remplacée par une autre formule, ou bien développée contre toute vraisemblance (41). On aura:

In nomine patris et filii et spiritus sancti (791-842).

In nomine patris et filii et spiritus sancti, cujus regnum et imperium sine fine permanet in saecula saeculorum, amen (20 janvier 905).

In nomine sanctae et individuae trinitatis, *per infinita saeculorum saecula regnantis* (16 ou 25 novembre 812).

In nomine sanctae et individuae trinitatis, *patris et filii et spiritus sancti, cujus regnum permanet in saecula saeculorum, amen* (20 avril 857).

In nomine sanctae et individuae trinitatis, *patris et filii et spiritus sancti, cujus regnum et imperium sine fine permanet in saecula saeculorum, amen* (mai 857).

b) La suscription a été systématiquement remaniée de la façon suivante (42):

(41) Comparer les invocations de divers diplômes léonais, également remaniés par Pélage: chartes de Fruela II, 24 octobre 912 (*Libro gótico*, fol. 32 v.; *Esp. Sagr.*, XXXVII, app. XIII, pp. 343-348); de Ramire II, 23 septembre 926 (*Libro gótico*, fol. 40; *Esp. Sagr.*, XXXVII, app. XIV, pp. 348-351); de Ramire III, 23 septembre 978 (*Libro gótico*, fol. 45; *Esp. Sagr.*, XXXVIII, app. IV, pp. 276-278), etc.

(42) Il semble que les suscriptions des diplômes léonais du *Libro gótico* aient été moins interpolées que celles des diplômes asturiens. Exemples: «Ego Froyla rex, filius Adephonsi regis et Xemenae reginae; »Ego Ranimirus rex, filius Adephonsi regis et Xemenae» (chartes de 912 et de 926, déjà citées), etc.

Ego Adefonsus, *cognomine Castus*, Dei gratia *Hispaniae princeps catholicus* (791-842).

Ego rex Aldephonsus, *indigne cognominatus Castus, nepos Adephonsi Magni et Fruelani regis filius* (16 ou 25 novembre 812).

Ego Ordonius, Dei gratia rex *Hispaniae catholicus, Ranimiri regis filius, ab Abdephonso rege cognomine Casto princeps Hispaniae tertius* (20 avril 857).

Ego Christi famulus, Ordonius, Dei gratia rex *Hispaniae catholicus, Ranimiri regis filius, ab Adefonso rege cognomine Casto princeps Hispaniae tertius* (mai 857).

Ego Adefonsus rex, *filius Ordoni regis, quartus in successione regni Casto Adefonso* (20 anvier 905).

c) Ainsi que dans certains actes royaux du XIe et du début du XIIe siècle, la souscription, l'adresse et, à l'occasion, la formule indiquant le consentement des grands et des évêques ou les motifs pieux de la donation, enfin les premiers mots du dispositif ont été groupés en une seule phrase; bien plus, on a presque toujours inséré dans cette phrase, déjà fort encombrée, une clause portant confirmation générale des donations antérieurement faites à l'église destinataire (43).

Ego Adefonsus... ecclesiae Ovetensi, quam ego ipse fabricavi, cum consensu omnium episcoporum et optimatum mei regni, subscriptam dioecesim iure hereditario concessi (791-842).

Ego rex Aldephonsus... tibi *(sic)* et ecclesiae tuae Ovetensi et salvatori meo Iesu Christo, qui regit simul coelestia et terrestia cum patre et spiritu sancto, cupiens ecclesiam tuam meis facultatibus dotari, considerans et credens pro parvis quae tibi possunt largiri mihi a te Deo meo magna et inefabilia perpetuitatis gaudia impendi... *confirmans et corroborans ce-*

(43) Mêmes altérations dans les diplômes léonais. Exemples: «Ego Ra»nimirus rex... facio hoc testamentum Ovetensi ecclesiae S. Salvatoris, »confirmans et corroborans ea quae in testamentis regalibus antecesso»res mei dedere et concessere; insuper de regno meo, pro animae meae »et parentum meorum et ipsorum antecessorum meorum remedio, mo»nasteria, ecclesias, villas, haereditates et familias praefatae sedi tribuo «atque concedo» (charte de 926, déjà citée).

tera quae tibi et ecclesiae tuae Ovetensi prius concessi, etc. (16 ou 25 novembre 812).

Ego Ordonius... cum conjuge mea Mumaonna, tibi redemptori mundi domino et salvatori nostro Iesu Christo, quidquid in testamentis ipsius Abdephonsi Casti est concessum ecclesiae tuae Ovetensi, jure haereditario dono ac perpetua firmitate concedo (20 avril 857).

Ego... Ordonius... cum conjuge mea Mumadona regina, tibi redemptori mundi domino Deo nostro Iesu Christo et Serano pontifici facimus hanc cartulam testamenti in qua primum, pro remedio animarum nostrarum nostrorumque antecessorum, *concedimus et confirmamus ea quae Ovetensi ecclesiae ipsi antecessores nostri testamentis regalibus sive decretis concessere* (mai 857).

Ego Adefonsus rex... una cum conjuge mea Semena regina necnon filiis nostris Garsea, Ordonio, Gundisalvo, Ovetano archidiacono, Froila, Ranemiro, facimus cartam testamenti Ovetensi ecclesiae S. Salvatoris.... *confirmamus etiam privilegia testamenti, sicut sunt confirmata et concessa ab antecessoribus nostris regibus* (20 janvier 905).

* * *

L'intervention de Pélage ne s'est point bornée à ces remaniements de style; le dispositif en effet a été moins épargné encore que les formules initiales.

1° *Acte de 791-842.*—Dépourvu de clauses finales, de date et de souscriptions, cet acte—qui figure parmi les premières pièces du *Libro gótico* (fol. 2 v.)—est une simple délimitation du diocèse d'Oviedo (44); et les limites qu'Alphonse II assignerait à ce diocèse coïncident exactement avec celles que le roi Wamba, dans la division des évêchés espagnols qu'on lui attribue, aurait assignées au diocèse de Lugo des Asturies. Mais on sait: 1° que cette division des évêchés espagnols est un texte apocryphe (45),

(44) Voir une autre délimitation au fol. 7 v. du même Cartulaire; transcrite par Vigil, *Asturias monumental*, I, p. 49.

(45) Cf. Flórez, *Esp. Sagr.*, IV, pp. 181-252. M. Antonio Blázquez a essayé de réhabiliter ce document dans un travail intitulé: *La Hitación de Wamba. Estudio histórico geográfico.* Madrid, 1907, in-8, 95 pp.

sinon fabriqué, du moins augmenté (en ce qui concerne l'évêché de Lugo des Asturies) par l'évêque Pélage ([46]); 2° que l'établissement, au temps des Vandales, d'un évêché dans la ville asturienne de Lugo et que le transfert de cet évêché à Oviedo, par les soins du roi Fruela (757-768), constituent deux légendes que Pélage tenta d'accréditer ([47]). Dans ces conditions, comment la charte d'Alphonse II, qui donne à Oviedo ce que la division de Wamba donne à Lugo des Asturies, serait-elle tenue pour authentique?

2° *Acte de 812.* — De ce diplôme ont été systématiquement retranchés presque tous les détails caractéristiques qu'il devait renfermer, si bien qu'on l'a partiellement réduit à l'état amorphe de «formule». En conséquence, il comporte aujourd'hui: 1° des clauses précises, mais étranges, telles que: «offero igitur, »Domine, ob gloriam nominis tui•sancto altario tuo in praefata »ecclesia fundato *atrio quod est in circuitu domus tuae*, OMNEMQUE »OVETI URBEM, quam muro circumdatam, te auxiliante, peregi»mus, sive omnia cum aquaeductibus intrinsecus domos, vel cunc»ta aedificia quae ibidem construximus ([48])»; 2° des clauses nor-

([46]) D'après Flórez, *op. cit.*, pp. 209-210, l'auteur ne serait autre que Pélage; mais Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVIII, pp. 118-120, a combattu cette opinion, tout en concédant que «este Prelado puso de suyo en el referi»do instrumento todo lo que pertenece á la fundacion del Obispado de »la ciudad de Lugo en Asturias, y á la dotacion de la misma Iglesia.»

([47]) Flórez, *Esp. Sagr.*, IV, pp. 216-227; cf. Risco, *op. cit.*, XXXVIII, pp. 120-122.

([48]) On ne saurait passer sous silence la donation faite par Alphonse II de la *ville* d'Oviedo à l'église San Salvador. Semblable concession se retrouve dans un acte de la reine Urraca, en date du 27 mars 1112 ou 1114: «et insuper facimus cartulam testamenti suprafatae sedi de *toto* »*Oveto cum suo castello et tota sua mandatione et cum suo sagione et cum* »*toto suo foro et directo*» (*Libro gótico*, fol. 110; Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVIII, app. XXXII, pp. 347-349, à l'année 1114; cf. Vigil, *Asturias monumental*, I,

males, mais extrêmement vagues, dans le genre des suivantes: «haereditates et familias utriusque sexus et ordinis benigne et »humiliter in dote offero;—ad decorandam autem ipsius aulae »tuae faciem, offero ornamenta aurea, argentea et aerea et Sa»crae Scripturae diversa volumina;—foris autem murum civita»tis, concedo exitus per circuitum, sernas multas et magnas, »terras cultas vel incultas, fontes, montes, azoreras», etc.

Nous aurons l'occasion d'examiner plus bas une charte qui n'est qu'une réplique de celle-ci.

3° *Acte du 20 avril 857* (49).—Tous les biens, fort nombreux, que mentionne ce diplôme, ont-ils été réellement donnés par Ordoño Ier à l'église d'Oviedo? Il serait téméraire de le prétendre, car une pareille énumération ne peut être contrôlée en toutes ses parties (50). Cependant, deux observations s'imposent.

a) Par cet acte de 857, Ordoño Ier concéderait à l'église d'Oviedo divers monastères ou églises sis en Galice, et notamment à Neira, Sárria, Flamoso et Abiancos. Or, les mêmes localités et les mêmes établissements religieux sont cités dans

pp. 86-87, à l'année 1112). En outre, s'il faut en croire Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, p. 165,—lequel s'appuie sur Marañon de Espinosa, archidiacre de Tineo,—Alphonse VII aurait donné lui aussi à l'église d'Oviedo la ville même d'Oviedo; mais Risco n'a pas insisté sur ces faits; il se borne à rapporter l'opinion de l'archidiacre de Tineo, lequel «advierte, que... »jamás tuvo la Iglesia de Oviedo el dominio de la ciudad, y que si lo »tuvo, duró muy poco, quedandole al Obispo y Cabildo la facultad sola »de alternar en el nombramiento de un juez ordinario.»

(49) Sur ce document, voir Somoza, *op. cit.*, II, pp. 433-434; cf. p. 591.

(50) Plusieurs diplômes asturiens ou léonais, concernant l'église d'Oviedo, renferment de très abondantes énumérations de domaines et de biens de toute espèce. Aux actes étudiés ici, comparer les donations de Fruela, 24 octobre 912 (*Esp. Sagr.*, XXXVII; app. XIII, pp. 343-348); d'Ordoño II, 8 août 921 (*Libro gótico*, fol. 26 v.; imprimée dans la *Cédula* de Philippe V); de Ramire II, 23 septembre 926 (*Esp. Sagr.*, XXXVII, app. XIV, pp. 348-351).

un autre texte, sorti lui aussi de l'officine de Pélage, c'est-à-dire dans les actes du deuxième concile d'Oviedo (51); et cela suffirait à éveiller les soupçons de la critique.

Charte d'Ordoño Ier. *Esp. Sagr.*, XXXVII, pp. 325-326.	*Actes du 2e Concile d'Oviedo.* *Apud* Sampiro, ch. 13; *Esp. Sagr.* XIV, p. 446.
In Galletia, monasterium S. Mariae in Valle Longa.	His peractis, jam dictus rex... subscriptam dioecesim jure perpetuo tradidit Ovetensi ecclesiae. In Gallaecia... Vallem Longam et possessionem Sanctae Mariae cum omnibus appenditiis.
In territorio Nera, monasterium S. *Petri* de Asperella (*var.* Esperella).	Neyram cum possessionibus Sancti *Martini* de Esperella.
In Sarria, monasterium S. Mariae de Corbelio.	Totam Sarriam et possessionem Sanctae Mariae de Corvella.
In Flomoso (*lire:* Flamoso) monasterium S. Martini de Perellinos cum decem villis et suis ecclesiis.	Layosam (*lire:* Flamosam) et possessionem Sancti Martini de Perellinos.
In Abiancos, monasterium S. Crucis de Sancto (*var.* Sauto) Senatore cum adjacentiis et apraestationibus suis.	Aviancos et possessiones ecclesiae Sanctae Crucis de Soto Senatori, cum omnibus suis appenditiis.

Mais il est facile de constater en outre que le passage des actes du deuxième concile d'Oviedo, auquel nous faisons allusion, est en rapports étroits avec la charte de délimitation du diocèse d'Oviedo, que nous venons d'étudier; en sorte que cette charte

(51) Attaqués par Flórez, défendus par Risco, les actes du premier et du deuxième concile d'Oviedo ont été rejetés par Vicente de la Fuente, *Historia eclesiástica de España*, 2e éd., III, pp. 484-487, et par Gams, *Die Kirchengeschichte von Spanien*, II2, pp. 347-349 et 398-399. On s'en tiendra pour le moment aux conclusions de ces auteurs.

de délimitation, le diplôme du 20 avril 857 et les actes du deuxième concile d'Oviedo sont apparentés indéniablement.

Charte de délimitation du diocèse d'Oviedo (52).

In Galletia, Vallis Longa, Suarna, Neira, tota Sarria usque ad flumen Mineum, cum Paramo;... tota Lemos cum Vinitia et Verosma et Saviniana et Froiare usque ad flumen Silum, Asma, Camba, Castella, Ensania, Barbantes, Aviancos, Avia et Avion; Limia cum ecclesiis de Petraio, quae aedificatae sunt vel fuerint inter Arnovium flumen et Silum, a termino montis Buron et per aquam Zorae usque in flumen Arnoiae, et per ipsum decursum usque in flumen Minium, in Veza, usque portellum de Venati, et ecclesias de Salas inter Arnoiam et Silum, cum ecclesiis de Barrosa.

Actes du 2e Concile d'Oviedo.

In Gallaecia, Suarnam... Vallem Longam... Neyram... Paramum usque ad flumen Mineum; totam Lemos, cum Undio *(var.* Unicio, Vintio) et Verosino et Savinnano et Froiane usque ad flumen Silum; totam Limiam, cum ecclesiis de Petraio, quae aedificatae sunt vel fuerint inter Arnoium flumen et Silum, a termino montis Naron et per aquam Zorae usque in fundum Arnoiae, et per ipsum discursum usque in flumen Mineum; in Veza, usque in portellam de Banati, et ecclesias de Sallar inter Arnoiam et Silum, cum ecclesiis de Barrosa Castellani et possessiones Sancti Salvatoris de Ilbasmosas, Cusancam, Barbantes, Avia et Avion, Asma, Caniba *(lire:* Camba), Aviancos, etc.

On se demandera cependant quel but l'évêque Pélage visait ici. Nous n'ignorons pas que, pendant de longues années, l'église de Lugo et celle d'Oviedo se disputèrent les localités qu'énumèrent les trois textes indiqués ci-dessus (53). Le débat ne prit fin

(52) D'après le ms. 6957 de la Bibliothèque Nationale de Madrid (ancien T. 120), p. 160.

(53) Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVIII, pp. 147-148 et 241; XLI, pp. 23-24; F. Fita, *Concilios nacionales de Salamanca en 1154 y de Valladolid en 1155*, dans *Bol. de la R. Acad. de la Hist.*, XXIV (1894), p. 449 et suiv. (Voir aux pp. 449-466 ce qui a trait au concile de Salamanque).

qu'en janvier 1154, au concile de Salamanque, par l'attribution définitive à l'église de Lugo des possessions galiciennes que revendiquait Oviedo (54). A défaut d'autres mérites, les trois textes que nous avons relevés montrent quels étaient, du temps de Pélage, les territoires galiciens que l'église d'Oviedo tentait de soustraire à la juridiction de sa rivale (55).

b) L'acte du 20 avril 857 se termine par une assez longue énumération de *fueros*, concernant les hommes qui, à un titre quelconque, dépendaient de l'église d'Oviedo. Mais les mêmes *fueros* auraient été de nouveau accordés aux mêmes hommes, d'abord par le même souverain, à savoir Ordoño Ier, et cela dans le mois qui aurait suivi l'expédition de l'acte qui nous occupe (voir le diplôme de mai 857), ensuite par Ferdinand Ier, le 1er mai 1036 (56).

(54) L'accord intervenu entre l'évêque d'Oviedo Martin Ier (1143-1156) et l'évêque de Lugo Juan (1152-1181), a été publié par Risco, *Esp. Sagr.*, XLI, app. x, pp. 312-315 et republié par le P. F. Fita, *loc. cit.*, pp. 453-458, d'après la *Regla colorada* de l'église d'Oviedo, fol. 24 r.-25 v. L'acte est daté de Salamanque, 19 janvier 1154 (Vigil, *Asturias monumental*, I, p. 89, A 134, le date du 29 du même mois). Voici le passage essentiel: «et Lucensis ecclesia diocesim Gallecie, de qua inter utrasque »sedes dudum erat contentio, per terminos statutos, scilicet Neiram su»periorem et inferiorem, Val Longa, Flamosum, Sarriam, Proianus, Le»mos, Verosino, Savinianos, Paramos, Asma [*Fita,* Asina], Camba, [*F.,* »Canba], Dezon [*F.,* Deron] et Aviancos usque in mundi terminum »irrefragabiliter potiatur.»

(55) On étudiera plus loin un diplôme apocryphe d'Alphonse II pour l'église de Lugo (27 mars 832), qui se rapporte aux mêmes affaires.

(56) Sur l'authenticité du diplôme de Ferdinand Ier (texte dans Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVIII, app. xv, pp. 300-304 et Vigil, *Asturias monumental*, I, pp. 66-68), voir notre *Note sur un diplôme de Ferdinand Ier octroyé à l'Église d'Oviedo en mai 1036*, dans *Revue Hispanique*, IX (1902), pp. 468-472. — On observera qu'un autre diplôme de Ferdinand Ier, pour le monastère de San Andrés de Espinareda, 24 avril 1043 (Yepes, *Coronica general de la orden de San Benito*, VI, *escr.* XII, fol. 457 r. et v.), contient exactement les mêmes *fueros*.

4° *Acte de mai 857.*—Le dispositif de cette charte se compose de deux parties:

a) Les *fueros* dont il vient d'être question;

b) Un dénombrement de domaines, situés en grande partie, semble-t-il, dans les Asturies de Santillana. Or, le prédécesseur de Pélage sur le siège d'Oviedo, l'évêque Martin Ier (1094-1101), avait eu avec l'évêque de Burgos, Garcia (1095-1114), une grave querelle, précisément au sujet des Asturies de Santillana; et ce fut Pélage qui, tout au début de son pontificat, prit possession de ce territoire, adjugé à l'église d'Oviedo par une sentence de Bernard, archevêque de Tolède (57).

Accessoirement, on notera encore un procédé de rédaction assez bizarre. Après chaque mention d'église ou de monastère concédé, le scribe aurait répété, avec une constance infatigable, une formule qui, sauf variantes minimes, est ainsi libellée:

> cum omnibus suis appenditiis ab integro, cum calice argenteo et sacerdotali veste et cum libris de toto anni circulo, cum domibus, orreis, cubis torcularibus et cum... paribus boum, cum... vaccis et... inter oves et capras et... porcos, rozas felgarias, prata, pascua, montes, fontes, aquas aquarum cum eductibus earum, sedilia, molinaria sive et piscaria in praedicto flumine (*ou* in mari).

5° *Acte du 20 janvier 905.*—Les interpolations et les invraisemblances tourmillent dans le dispositif de ce très long diplôme. Voici les plus notoires:

a) Alphonse III, ou plus exactement Pélage, transcrit une inscription placée sur le château fort que le roi avait fait construire pour la défense d'Oviedo (58).

(57) Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVIII, pp. 97-99 et 99-100. (Comparer Flórez, *Esp. Sagr.*, XXVI, p. 230.)

(58) Sur cette inscription, aujourd'hui conservée à la cathédrale d'Oviedo, voir Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, p. 216; Hübner, *Inscriptiones Hispaniae Christianae,* n° 259, p. 84, et surtout Vigil, *Asturias monu-*

b) Alphonse III donnerait à l'église d'Oviedo celle de Santa Maria de Lugo, «cum suos muros antiquos integros»,—donation qui ne peut avoir été portée au compte d'Alphonse III que par l'évêque Pélage (59).

c) Le roi concéderait, outre la ville d'Aviles *(villam Abilies)*, la *civitate Gegione*, concession dont l'énormité est manifeste (60).

d) Alphonse III déclarerait que les corps du roi Silo et de la reine Adosinda reposent dans le monastère de San Juan de Pravia, — déclaration qui revient de droit à Pélage, lequel a,

---

mental, I (texte), pp. 7-8 et II (planches), n° A 1. Le texte de l'inscription a été modifié sur un point (cf. Risco, *loc. cit.*, p. 217). L'inscription porte: *duobusque pigna natis*, et le diplôme: *quinque natis*, ce qui prouverait, dit-on, qu'Alphonse III aurait eu, entre temps, trois autres enfants.

(59) En dehors de la fausse délimitation du diocèse d'Oviedo et de la présente charte, l'église Santa Maria de Lugo est citée dans trois autres textes, sur lesquels Pélage a également marqué son empreinte: 1° Note placée au fol. 2 v. du *Libro gótico* (cf. Vigil, *op. cit.*, I, p. 49): «Guntamundus catholicus Euandalorum rex successit in regno... Rex »iste in Asturiis civitatem hedificavit era CCCLX^VIIII, quam Lugo id est »Luceo vocavit, in honore beate Marie semperque Virginis ecclesiam »fundavit», etc.—2° Chronique dite d'Alphonse III (rédaction interpolée), ch. 16: «Rex iste [Froila] episcopatum in Ovetum transtulit a Lu»censi civitate, quae est in Asturiis et ab Wandalis aedificata fuit.» Cf. Flórez, *Esp. Sagr.*, XIII, p. 483, note.— 3° Acte de répartition des paroisses asturiennes (annexe aux faux conciles d'Oviedo), dans Flórez, *Esp. Sagr.*, XIV, p. 401: «Ad Bracharensem archiepiscopum et Dumien»sem Episcopum et Tudensem episcopum, ecclesiam Sanctae Mariae »de Lugo.»—Rappelons encore, pour mémoire, la division de Wamba.

(60) *Esp. Sagr.*, XXXVII, p. 331: «... et villam Abilies secus Oceani »maris, cum ecclesia S. Joannis Baptistae et ecclesiam S. Mariae in Abi»lies... *Civitate Gegione* cum ecclesiis quae intus sunt cum omni integri»tate sua, et foris muros ecclesiam S. Juliani et ecclesiam S. Thomae de »Vadones cum sua villa», etc. Voir, sur ce point, Somoza, *Gijón en la historia general de Asturias*, II, pp. 435-437, lequel, du reste, doute de l'authenticité de l'acte de 905 (cf. *op. cit.*, p. 606).

d'autre part, inséré ce détail dans la Chronique dite d'Alphonse III ([61]).

e) Alphonse III partagerait entre les églises d'Oviedo et de Leon un certain nombre de paroisses situées entre Astorga, le Carrion, le Pisuerga et Zamora,—allusion évidente à des faits qui, d'ailleurs, ne nous sont connus par aucun autre témoignage ([62]).

f) Alphonse III attribuerait à l'église d'Oviedo non seulement la ville, mais encore le diocèse de Palencia,—autre donation exorbitante, et d'autant plus étrange que, selon la tradition, Palencia ne fut restaurée qu'au début du XIe siècle ([63]).

([61]) La charte dit, *loc. cit.*: «In territorio Praviae, monasterium S. Joannis Evangelistae, ubi jacet Silus rex et uxor ejus Adosinda regina.» On lit dans la Chronique dite d'Alphonse III, éd. Flórez, ch. 18: «et sepultus »[Silus] cum uxore sua regina Adosinda in ecclesia S. Joannis Apostoli »et Evangelistae in Pravia fuit.» Nous avons montré ailleurs que presque toutes les mentions de sépultures royales consignées dans la Chronique dite d'Alphonse III sont des interpolations dues à Pélage d'Oviedo. Voir *Revue des Bibliothèques*, XXIV (1914), pp. 216-219; cf. *Crónica de Alfonso III*, éd. Z. García Villada (Madrid, 1918, in-8), pp. 15-16.

([62]) D'après Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, pp. 266-267, un certain nombre d'églises, sises dans le périmètre indiqué, auraient été données par Ordoño II à l'église de Leon, le 16 avril 916 (*Esp. Sagr.*, XXXIV, app. VI, pp. 435-438). Il ne semble pas que Risco ait trouvé trace d'un différend survenu entre les églises d'Oviedo et Leon; Vigil non plus ne mentionne aucun texte qui puisse nous éclairer. Et cependant, ce n'est pas sans motif que l'on a inséré dans ce diplôme de 905 une phrase aussi tendancieuse.

([63]) Voy. Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, p. 267 et XXXVIII, p. 46. Inutile de dire que Risco accepte aveuglément le témoignage du diplôme de 905.—Comme l'évêque d'Oviedo Ponce (1028-1035) paraît avoir pris une part active à la restauration de l'évêché de Palencia (*Esp. Sagr.*, XXVI, pp. 186-187; XXXVIII, pp. 42-50), on comprend que Pélage, faussaire éminemment soucieux de la gloire de son église, ait introduit dans l'acte de 905 la phrase concernant la ville et le diocèse de Palencia.

***

Il serait aisé de démontrer que Pélage n'a pas mieux respecté les clauses finales des actes sur lesquels il opérait. Mais au lieu de s'attarder à l'examen de cette pure phraséologie, mieux vaut sans doute dire quelques mots des dates et des souscriptions.

En règle générale, il semble que Pélage ait fidèlement transcrit les dates: celles des actes des 16 ou 25 novembre 812, du 20 avril 857, de mai 857 sont correctes; celle de l'acte du 20 janvier 905 le serait également si, entre les mots *facta scriptura testamenti* et *die* XIII *kal. februarii*, on n'avait pas inséré le membre de phrase que voici: *et tradita ecclesiae S. Salvatoris sedis Oveto illius in praesentia episcoporum atque orthodoxorum, quorum subtus habentur signacula.*

Quant aux souscriptions, s'il en est parmi elles qui sont admissibles, il en est d'autres qui paraissent interpolées ou suspectes, et d'autres qui échappent à tout contrôle.

a) *Souscriptions admissibles.*—Nous citerons, à titre d'exemples, celles de l'abbé Bonello (20 avril 857) ([64]), de «Theode-»gutus Biacencis archidiaconus» (20 janvier 905) ([65]), celles enfin de cinq prélats: Quendulfo (16 ou 25 novembre 812), Oveco (20 avril 857) ([66]), Nausto, évêque de Coimbre ([67]), Sisnando, évê-

([64]) Voir ci-dessus, II, § 2, n° 1, Chartes pour Samos.

([65]) Le même personnage souscrit les diplômes originaux des 30 novembre 904 et 30 novembre 905 (*Cat.*, nos 61 et 64); il souscrit aussi un acte de Garcia Ier pour San Isidro de Dueñas, 15 février 911 (Yepes, *Coronica general de la orden de San Benito*, IV, *escr.* 23). Sur cet archidiacre énigmatique, voir Sandoval, *Cinco Obispos*, p. 249; Flórez, *Esp. Sagr.*, VII, p. 109 et XIV, p. 254; Escalona, *Historia del monasterio de Sahagun*, p. 19 et Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII. p. 259.

([66]) Sur Quendulfo et Oveco, voir ci-dessus II, § 2, n°1, Chartes pour Samos.

([67]) Nausto, rappelons-le, aurait occupé le siège de Coïmbre de 867 à 912.

que d'Iria ([68]) et Recaredo, évêque de Lugo (20 janvier 905 ([69]).

b) Souscriptions interpolées. —Il s'agit de souscriptions royales.

Ordonius servus Christi hunc testamentum quem confirmavi ex personis atavi nostri domini Abdefonsi et genitoris mei domini Ranimiri, et ego fieri elegi.—Mumaonna, vernula Christi, hunc testamentum confirmans (20 avril 857).

Ego iam dictus serenissimus rex Ordonius, simul cum coniuge mea Mumadona regina, hanc cartulam testamenti propriis manibus roboravimus (mai 857).

c) Souscriptions suspectes. —Quelques prélats, témoins des actes de 812 et de 857, auraient eu des homonymes parmi les évêques qui assistaient soit au premier, soit au deuxième concile d'Oviedo. Ce sont: deux évêques nommés Adulfo et cités l'un en 812, l'autre le 20 avril 857 ([70]); ce sont, en outre, un certain Argimundo et un certain Theodorindo, qui valident le diplôme du 20 avril 857 ([71]).

([68]) Sisnando I, évêque d'Iria-Compostelle de 878 environ jusqu'en 920, d'après López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, pp. 165-166 et p. 252.

([69]) Recaredo, évêque de Lugo de 875 à 922, d'après Risco, *Esp. Sagr.*, XL, pp. 122-133.

([70]) Charte du 16 novembre 812: «Sub Xpti nomine Ada... episco»pus.» (Morales, *Coronica*, éd. Cano, VII, p. 196, a lu: Adulfus, évêque d'Iria).—Charte du 16 ou 25 novembre 812: «Sub Christi nomine Audul»fus Ovetensis episcopus conf.»—Charte du 20 avril 857: «Adulfus epis»copus testis.»—Actes du premier concile d'Oviedo, *Esp. Sagr.*, XXXVII, app. I, p. 295 et p. 300: «gloriosissimi regis Adephonsi Casti et Adulphi »Ovetensis episcopi solerti consideratione... Adulfus Ovetensis episco»pus conf.» Sur Adulfo, évêque d'Oviedo, voy. Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, pp. 163 et suiv., lequel n'a d'ailleurs pas connu d'autres documents que ceux qui viennent d'être rapportés.

([71]) Charte du 20 avril 857: «Argimundus episcopus testis. Theodo»rindus (*var.* Theodesindus) episcopus testis.»—Actes du premier con-

Signalons aussi, mais sous réserves, le notaire de l'acte de 905; il s'appellerait Adulfo, diacre. Or, le seul notaire que l'on rencontre dans les diplômes authentiques de cette époque aurait nom Possidonio.

d) *Souscriptions qui ne peuvent être contrôlées.*—D'assez nombreux personnages qui souscrivent ces actes d'Oviedo ne nous sont connus soit par aucun autre document, soit par aucun document de provenance autre que le *Libro gótico.* Tels sont: le diacre et notaire Sisnando (20 avril et mai 857) et les évêques dont voici la liste: Cintila (72), Ermigius (73), Recaredo, évêque de Calahorra (74) (16 ou 25 novembre 812); Serrano, évêque

cile d'Oviedo: «Super hoc convenimus Oveti negotio nos hic subscripti »pontifices... Argimundus Bracarensis... Theoderindus Iriensis... Argi»mundus Bracarensis ecclesiae episcopus conf... Theoderindus Iriensis »ecclesiae episcopus conf.» — Comparer les actes du deuxième concile d'Oviedo dans Sampiro, ch. 9, *Esp. Sagr.*, XIV, p. 442: «Tunc constituit »[rex Adephonsus III]... concilium celebrandum apud Ovetum cum om»nibus episcopis qui in illius erant regno: ... *Argimirus* Lamecensis, »*Theodoricus (var.* Theodemirus) Visensis... *Argimirus* Braccharensis... »*Theodesindus* Britoniensis», etc.

(72) La charte du 16 ou 25 novembre 812 *(Cat.* n° 10) porte simplement: «Sub Christi nomine Cintila episcopus conf.» Mais Morales avait lu: Suintila, évêque de Leon. Aussi Risco, *Esp. Sagr.*, XXXIV, pp. 136-137, a-t-il admis ce Cintila ou Suintila dans l'épiscopologe léonais. On remarquera, mais sans insister autrement ici, que Risco, *op. cit.*, pp. 138-140, prétend qu'un certain Quintila, distinct de Cintila, aurait été évêque de Leon de 811 à 820. Mais Cintila, Suintila, Quintila, n'est-ce point trois formes différentes d'un même nom?

(73) Personnage non identifié.

(74) Voy. Risco, *Esp. Sagr.*, XXXIII, p. 177. En revanche, Vicente de la Fuente, *Esp. Sagr.*, XLIX, p. 118, n'admet pas la présence de cet évêque de Calahorra, pas plus que celle d'un évêque de Saragosse que nous rencontrerons plus loin: «Los embusteros de Oviedo, en los falsos docu»mentos publicados por el fabulista Don Pelayo, á pesar de que hicieron »ir allá á los Obispos de Zaragoza, Calahorra y otros puntos inmedia»tos», etc.

d'Oviedo (75) et Cixila, évêque de Leon (76) (20 avril et mai 857); Gudila (20 avril 857) (77); Oveco, «Oscensis episcopus» (78) (mai 857); enfin Gomelo (II), évêque d'Oviedo (79), et Froylan, évêque de Leon (80) (20 janvier 905).

2° Documents de provenances diverses.

1° *Charte d'Alphonse II, 16 novembre 812* (81).—Cette charte n'est qu'une rédaction très emphatique de l'acte du 16 ou 25 no-

(75) Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, pp. 204-210. En dehors des diplômes du 20 avril et de mai 857, Risco n'a connu qu'un seul document mentionnant cet évêque; c'est la charte, fort suspecte, des évêques Severino et Ariulfo, 22 avril 853 (*Libro gótico*, fol. 15 v.; *Esp. Sagr.*, XXXVII, app. IX, pp. 319-322), où on lit: «Serranus Ovetensis testis.»

(76) Cet évêque de Leon (Risco, *Esp. Sagr.*, XXXIV, pp. 141-145), ressemble singulièrement, quoiqu'en ait pensé Risco, au Suintila mentionné ci-dessus. Il souscrit la charte des évêques Severino et Ariulfo: «Cixila Legionensis testis.»

(77) Personnage non identifié.

(78) Un «episcopus Oscensis» (var. *Aucensis*) figure dans les actes des deux conciles d'Oviedo; ce serait un certain Juan. Mais s'agit-il d'un évêque de Huesca ou d'un évêque d'Oca?

(79) D'après Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, pp. 199-200 et pp. 255-259, il y aurait eu, à peu de distance l'un de l'autre, deux évêques d'Oviedo du nom de Gomelo: l'un, qui aurait occupé le siège d'Oviedo sous Ramire Ier, est cité dans la charte des évêques Severino et Ariulfo: «sicut »nobis concessit rex dominus Ranimirus, pater domini Ordonii regis, «similiter cum domino Gomelo Ovetensi episcopo»; l'autre, qui aurait été évêque d'Oviedo sous Alphonse III, n'est cité que dans le diplôme du 20 janvier 905.

(80) Selon Risco, *Esp. Sagr.*, XXXIV, pp. 159-203, S. Froylan fut évêque de Leon de 900 à 905. Mais, outre la *Vie* de ce personnage, Risco n'a pas vu d'autre document que le diplôme du 20 janvier 905.

(81) Sur cet acte, voir Somoza, *Gijón en la historia general de Asturias*, II, pp. 460-461.

vembre de la même année, transcrit au fol. 6 v. du *Libro gótico*, et le fait est si patent, qu'il nous paraît inutile d'établir les rapprochements d'usage ([82]).

Le style de la charte en question, vivement admiré par certain critique ([83]), dénonce un rhétoriqueur du XIe siècle. En voici un spécimen:

Fons vitae ([84]), o lux, auctor luminis, alpha et omega, initium et finis, radix et genus David, stella splendida et matutina, Christe Jesu, qui cum Domino Patre et Spiritu Sancto es super omnia Dominus benedictus in secula. Adefonsus in omnibus et per omnia vernulus, famulus, immo servus tuus. Ad te loquor, quia et de te loquor, verbum Patris concurro ad te, occurre mici, etc.

Pour tenter de convaincre les incrédules, nous reproduirons encore le passage suivant, emprunté à l'exorde (on n'ose pas employer ici le terme technique d'*exposé*):

([82]) Cependant Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, p. 164, a cru que la charte du fol. 6 v. du *Libro gótico* était non pas le prototype, mais une simple confirmation de la charte commençant par *Fons vitae;* ce qui a trompé Risco, c'est la phrase: «hereditates et familias utriusque sexus et ordinis »benigne et humiliter in dote offero, confirmans et corroborans cetera »quae tibi et ecclesiae tuae Ovetensi prius conccessi.» Par contre, il a bien vu que les deux actes renferment les mêmes concessions.

([83]) Tailhan, *Bibliothèques espagnoles du haut moyen âge*, dans Cahier et Martin, *Nouveaux mélanges d'archéologie*, IV, p. 279, note 3: «Voici »maintenant un fragment de sa donation [d'Alphonse II] à la basilique »de Saint-Sauveur qui fait autant d'honneur à sa science théologique »qu'à son goût littéraire.» En revanche, Vicente de la Fuente, *Historia eclesiástica de España*, 2e éd., III, p. 122, qui, après Ferreras, a rejeté ce document, dit au sujet du style: «El testamento de D. Alfonso es una »especie de prefacio en estilo altisonante y enfático, y por el estilo de »la *Angélica* que se canta el Sábado Santo.»

([84]) Comparer un incipit analogue dans deux chartes d'Ordoño II pour Leon, 9 janvier 916 et 8 janvier 917 (*Esp. Sagr.*, XXXIV, pp. 433-434 et 443-445).

Cujus dono inter diversarum gentium regna, non minus in terminis Spaniae clara refulsit Gothorum victoria, sed quia te offendit eorum prepotens jactantia, in era DCC X^v VIIII simul cum rege Roderico regni amisit gloria; merito etenim arabicum sustinuit gladium; ex qua peste tua dextera, Christe, famulum tuum eruisti Pelagium; qui in principis sublimatus potentia, victorialiter dimicans, hostes perculit, et Christianorum Asturumque gentem victor sublimando defendit; cujus ex filia filius clarior, regni apicem Froila extitit decoratus. Ab illo etenim in hoc loco qui nuncupatur Ovectao, duo fundata nitet ecclesia tuo nomine sacra tuoque sacro nomini dedicata, etc.

L'«original» *(sic)* de cette charte est conservé aux archives de la cathédrale d'Oviedo: c'est un cahier de sept feuillets de parchemin ([85]), et l'écriture ne remonte pas au delà du XIe siècle.

On notera que ce diplôme a été transcrit, d'autre part, à la fin du recueil de chroniques dénommé *Liber chronicorum* ([86]): l'évêque Pélage a ainsi contribué à le propager.

2° *Charte d'Alphonse III, 5 septembre 896.*—Ce diplôme, que nous fait connaître un vidimus de Jean Ier (15 août 1379), suscite diverses remarques.

a) L'invocation, l'incipit du dispositif, et surtout les clauses finales et la formule qui encadre la date sont manifestement imités des formules parallèles du diplôme du 20 janvier 905.

b) Comme dans le diplôme de 905, le roi concéderait à l'église d'Oviedo un château fort situé près de la cathédrale (*damus etiam atque concedimus hic in Ovetum illud nostrum castellum quod ad defensionem thesauri huius sancte ecclesie construximus);* mais, en outre, il lui donnerait un grand palais, bâti avec l'argent provenant de redevances que les Asturiens du IXe siècle ignoraient certainement: *iuxta illud castellum, palacium*

([85]) Voir ci-dessous, *Cat.*, n° 11.

([86]) Bibl. Nat. de Madrid, n° 1513 (ancien F. 134, XIIIe siècle), fol. 116 r.-117 v.

magnum quod ibi fabricavimus cum nostras ADRIAS, *videlicet unum sestarium de cibaria de unoquo*[*que*] *iugo boum per totas Asturias, que a religiosis nostris predecessoribus fuerunt statute pro castellis et palaciis regalibus reparandis.* Il y a là, semble-t-il, comme un ressouvenir du fameux *privilegio de los Votos de Santiago* (87), dont nous ne tarderons pas à dire un mot.

c) A quelques exceptions près, les noms des évêques et comtes souscripteurs se retrouvent à la fois dans les actes aprocryphes du deuxième concile d'Oviedo (88) et dans un document, non moins apocryphe, daté de 899 et relatif à l'église de Compostelle (89).

3° *Charte d'Alphonse III, 11 avril 906.*— Ce diplôme (*Regla colorada*, fol. 8 v.) n'est qu'un simple extrait de l'acte de 905, à moins que ce dernier ne résulte de la fusion de plusieurs documents, parmi lesquels celui de 906. Cependant, entre ces deux actes on constate quelques divergences, sinon en ce qui concerne l'invocation, la suscription, le dispositif et les clauses finales, du moins en ce qui touche la date et les souscriptions.

a) La formule qui englobe la quadruple date de jour, d'année, de règne et de lieu est la même que dans le diplôme de 905, mais le quantième diffère (90); en outre, si la date de lieu n'a

(87) On lit dans le *privilegio de los Votos:* «Statuimus ergo per »totam Hispaniam... vovimus observandum quatinus *de unoquoque iugo* »*boum* singule mensure de meliori fruge», etc.

(88) Le diplôme de 897 est souscrit par un comte *(Cintila, comes in Asturias)*, qui n'est pas mentionné dans les actes du deuxième concile d'Oviedo.

(89) *Cat.*, n° 56. Comparer aussi les souscriptions de l'acte du 6 mai 899 *(Cat.*, n° 55), où nous retrouvons Nausto, évêque de Coïmbre, Sisnando, évêque d'Iria-Compostelle, Argimiro, évêque de Lamego, Recaredo, évêque de Lugo, ainsi que le comte Erus.

(90) Acte de 905: «die XIII kal. februarii». Acte de 906: «die III idus »aprilis».

pas été modifiée, par contre le chiffre de l'ère d'Espagne a été augmenté d'une unité (91).

b) A côté de personnages qui souscrivent et l'acte de 905 et celui de 906,—entre autres, Sisnando, évêque d'Iria; Rodolfo, abbé d'Oviedo; Flacino, prêtre; Frankila, prêtre; Theodegutus, archidiacre; Sabarico, diacre,—on rencontre en 906 trois évêques dont les noms n'apparaissaient pas en 905: Eleca, évêque de Saragosse; Fredulfo, «Auzense sedis [episcopus]» (92) et Froalengo, évêque de Porto (93). De plus, le notaire qui, en 905, est un diacre appelé Adulfo, serait en 906 le personnage nommé Possidonio, que nous avons rencontré dans plusieurs actes authentiques et dans quelques actes suspects.

4° *Acte d'Alphonse III, 10 août 908.*—Au diplôme du 20 janvier 905 nous serions tenté de rattacher également celui du 10 août 908, analysé par M. Vigil d'après deux copies, conservées à la cathédrale d'Oviedo «entre escrituras sueltas». En dehors de la donation d'une croix d'or,—laquelle fait songer à la fameuse «Croix des Anges»,— le roi concéderait des «iglesias, »villas y lugares en Zamora, León, Coyanza, que es Valencia de »Don Juan, y en Asturias.» Or, des églises et des domaines situés à Zamora, Leon et Valencia de Don Juan sont mentionnés dans

(91) Mais le chiffre de l'année du règne est resté le même, alors que le 11 avril 906 tombe non pas dans la trente-neuvième, mais dans la quarantième année du règne d'Alphonse III.

(92) Au dire de Flórez, *Esp. Sagr.*, XXVI, p. 95, Fredulfo, évêque de *Osca* (Huesca? Oca?), serait le successeur probable de l'*episcopus Occensis* appelé Juan, qui figure dans les actes du deuxième concile d'Oviedo (Sampiro, ch. 9) et dans l'acte de consécration de l'église de Compostelle *(Cat.*, n° 56).

(93) Le diplôme du 30 novembre 905 est confirmé par un certain Froarengo, évêque de Coïmbre, que Flórez, *Esp. Sagr.*, XIV, pp. 85-86 a cru devoir attribuer à l'église de Porto.

l'acte de 905. Mais il va de soi que nous nous servons ici de renseignements trop vagues pour qu'il nous soit possible de formuler une opinion bien nette.

IV

REFAÇONS ET FALSIFICATIONS ANCIENNES (Suite)

§ I. Chartes d'Alphonse II, Ramire Ier, Ordoño Ier et Alphonse III pour l'église d'Iria-Compostelle (94).

1° *Privilegio de los Votos* (25 mai 844).

Le plus célèbre de tous les faux concernant l'église de Saint Jacques de Compostelle est assurément le *privilegio de los Votos*, attribué à Ramire Ier. Sur cet acte, il existe toute une littérature, fort abondante, assez curieuse, mais que l'on se contentera de rappeler d'un mot: si l'on voulait en effet dresser la bibliographie complète de ces productions tendancieuses, les analyser, les exposer, puis discuter les opinions émises depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours, et faire l'historique des procès auxquels a donné lieu le document incriminé ici, on écrirait sans peine un gros volume; ce qui n'empêcherait en aucune manière notre texte d'être une des supercheries les plus grossieres qui soient (95).

La plus ancienne copie que l'on possède de ce prétendu diplôme de Ramire Ier date du XIIe ou du XIIIe siècle.

---

(94) Actes du 4 septembre 829, du 25 mai 844, de 854, de 862, du 6 mai 899 et de 899.

(95) M. López Ferreiro, le dernier historien de Compostelle, défend longuement l'authenticité de ce diplôme, dans son *Historia de la iglesia de Santiago*, II, pp. 83-146.

2° *Actes du 4 septembre 829, de 854 et de 862.*

Ces trois actes font partie d'un groupe de documents apocryphes, qui comprend en outre les diplômes des 29 janvier 915, 28 juin 924, 21 février 934 et 30 mars 1019 (96). Aux termes de ces documents, que nous a conservés le *Tumbo A* de Compostelle, les rois asturiens Alphonse II et Alphonse III, les rois léonais Ordoño II, Fruela II, Ramire II et Alphonse V donnent ou confirment à l'église de Saint Jacques trois, six, douze ou vingt-quatre *millia* autour du tombeau de l'Apôtre.

Le moins qu'on puisse dire de la charte du 4 septembre 829, c'est qu'elle a été écrite très postérieurement aux événements qu'elle rapporte (97); et c'est qu'elle a été rédigée avec une insigne maladresse. Les premiers mots *(Adefonsus rex. Per huius nostre serenitatis iussionem, damus et concedimus huic beato Iacobo apostolo et tibi patri nostro Teodomiro episcopo)* sont imités d'un modèle correct; mais, aussitôt après avoir exprimé l'objet de la donation *(tria milia in giro ecclesie beati Iacobi apostoli)*, le faussaire ouvre une parenthèse et commence le récit suivant: «Huius

(96) López Ferreiro, *op. cit.*, app., nos XXXVII, pp. 82-85 *(Esp. Sagr.*, XIX, pp. 349-352); XLVII, pp. 105-106 *(Esp. Sagr.*, XIX, p. 358); LV, pp. 119-121 *(Esp. Sagr.*, XIX, pp. 362-364); LXXXVI, pp. 209-214.

(97) Cf. Flórez, *Esp. Sagr.*, XIX, pp. 67-68 et López Ferreiro, *op. cit.*, II, pp. 18-19. D'après Flórez, *loc. cit.*, p. 69, l'invention du corps de saint Jacques serait antérieure à 814; d'après López Ferreiro, *op. cit.*, p. 19, cet événement aurait eu lieu entre la fin de 812 et l'année 814. Mgr Duchesne, dans *Annales du Midi*, XII (1900), p. 178, place le fait vers 830 seulement; mais si l'on accepte cette dernière date—laquelle est d'ailleurs aussi hypothétique que les autres—l'acte de 829 n'en est pas moins faux pour cela et n'en a pas moins été rédigé de nombreuses années après l'invention des restes de l'Apôtre.

»enim beatissimi apostoli pignora, videlicet sanctissimum corpus, »revelatum est in nostro tempore», etc. (98).

L'acte de 854, qui renferme une allusion précise à la donation de 829 *(tria millia, que dive memorie predecessor meus dominus Adefonsus catolicus ad honorem eiusdem sanctissimi Apostoli contulit)* et qui d'emblée porte à six milles l'espace concédé *(addo alia tria milia ut sint sex milia integra)*, débute par une phrase qui vaut qu'on la reproduise, même sans commentaire: «Mitti»mus tibi [Athaulpho episcopo] per hanc nostram preceptionem »nostros pueros et familiares nuntios qui pro reverentia et ho»nore beatissimi Jacobi Apostoli, nostri et totius Hispaniae pa»troni», etc. (99).

L'acte de 862 est une notice très courte (1), où l'on se réfère, non plus à la charte de 829 (c'était inutile, puisqu'elle avait déjà été citée dans l'acte de 854), mais bien à ce dernier acte de 854 *(vidimus et pertractavimus et recoluimus ordinationem et cartam eiusdem domini Ordonii gloriosissimi principis, per quam concessit ad ipsum locum villas et in eis homines habitantes, de termino de sex milibus ad infra)*. Ajoutons que cette notice de 862 mention-

(98) On signalera quelques ressemblances entre l'acte de 829 et le *Chronicon Iriense*, lequel date du XIIe siècle:

Charte de 829.	*Chronicon Iriense*, ch. 4. *Esp. Sagr.*, XX, p. 601.
Quod ego audiens, cum magna devocione et supplicatione ad adorandum... tam preciosum tesaurum... cucurrimus et eum... cum lacrimis et precibus multis adoravimus.	Et tota sponte cum summa reverentia venit causa orationis ad B. Jacobum Apostolum, et ibi cum lacrymis et assiduis orationibus, etc.

(99) Comparer les mots *patronum et dominum totius Hyspaniae* de l'acte de 829.

(1) Et qui est passée inaperçue: on ne la cite ni dans le diplôme de 915, ni dans celui de 934, ni dans celui de 1019.

ne la tenue d'une assemblée, d'un *concilium: (quam [cartam] Adefonsus rex... communi consilio tocius concilii confirmavit)*. Or, la mention d'un *concilium* semble être un des clichés favoris des faussaires compostellans.

Dans les diplômes dont nous aurons désormais à nous occuper, il ne sera plus question des *tria* ou des *sex millia* (2) concédés à l'église de Saint Jacques. Au fait, que comportait cette concession? En 829, il est dit simplement: «damus et concedimus... »tria milia in giro ecclesie beati Iacobi Apostoli». En 854, on précise: «addo alia tria milia ut sint sex milia integra, ut *omnis* »*populus* qui ibi abitaverit serviat loco sancto.» En 862, nouveau détail: «vidimus... cartam... domini Ordonii... per quam concessit »ad ipsum locum *villas et in eis homines habitantes* de termino de »sex milibus ad infra.» — Les faussaires des diplômes de 915, 924, 934 et 1019 ont repris ou complété ces définitions (3).

(2) Si les actes de Compostelle nous étaient tous parvenus, nous aurions peut-être à faire état d'une charte d'Alphonse III concédant *douze* milles à Saint Jacques. Cf. une charte d'Ordoño II du 29 janvier 915 (López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. XXXVII, pp. 82-85) et une autre charte d'Alphonse V, du 30 mars 1019 (*ibid.*, n° LXXXVI, pp. 209-214).

(3) Cf. López Ferreiro, *Fueros municipales de Santiago y de su tierra*, I (Santiago, 1895, in-8), p. 53: «Dos cosas comprendía esta concesión [la de »las tres millas]: el régimen y señorío político de aquel territorio, y la »cesión de todos los censos y pechos que correspondían al Fisco, tanto »por razón de las personas, como por razón de las tierras. Además, de esta »manera la ciudad del Apóstol quedó como aislada y libre del contacto in»mediato con otros señoríos.» Cf., du même, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, p. 39: «El Rey Casto no dió la propiedad de todo este territorio, »sino ciertos derechos jurisdiccionales que pueden reducirse á dos: 1.°, »el de percibir todos los tributos reales y personales, gravasen ora sobre »las personas, ora sobre las tierras, que se debían al fisco regio; y, 2.°, ad»ministrar justicia, hacer efectivas las multas y ejecutar embargos sin »intervención alguna de toda persona extraña á la Iglesia.»

3° *Actes des 18 juin 866 et 30 juin 880.*

Ces deux documents, établis d'après un formulaire correct dans l'ensemble, sont étroitement apparentés entre eux; d'autre part, ils sont en relation avec tels actes portant des dates antérieures.

a) En 866, Alphonse III donne à l'évêque Adulfo II: 1° le «sanctissimum locum *patroni nostri sancti Iacobi Apostoli*»; 2° le siège épiscopal d'Iria; 3° le diocèse d'Iria.—En 880, Alphonse III donne à l'évêque Sisnando. 1° le siège d'Iria; 2° le diocèse d'Iria; 3° la «domum *sancti Iacobi Apostoli patroni nos»tri.*» Donc, même dispositif de part et d'autre.

b) En 866, Alphonse III concède à Adulfo le siège d'Iria «quemadmodum illud habuerunt antecessores vestri Dominus »Teodomirus et Dominus Athaulfus episcopus».—En 880, Alphonse III concède à Sisnando le diocèse d'Iria «sicut illud ob»tinuerunt antecessores vestri dive memorie preteriti episcopi».

c) En 866, il est question d'un *concilium* tenu à Compostelle peu avant la rédaction de l'acte; à propos du diocèse d'Iria, il est dit: «seu etiam diocesem quam hic in concilio notamus vel deli»beramus».—En 880, il est à nouveau question d'une assemblée tenue peu auparavant: «secundum quod in concilio per collatio»nem fuit deliberatum, concedimus vobis atque adfirmamus se»dem Hiriensem». Et comme, décidément, le vocable *concilium*, qui apparaissait déjà dans l'acte de 862, semble familier aux scribes de Compostelle, les clauses finales de l'acte de 866 se terminent de la sorte: «ut qui adversarius de iusticia fuerit, illud acci»piat quod *in concilio* dignus est accipere».

d) En 866, Alphonse III se recommande aux prières d'Adulfo II et de son clergé: «pro nobis more solito orare non deficiatis »cum omni congregatione vestra».—En 880, même recommandation adressée à Sisnando: «sanctitatem vestram et omnium sa»cerdotum ecclesiae Beati Iacobi precibus effragitamus, ut crebro »pro nobis orationi insistere non pigeatis».

e) En 866, tout au début de l'acte, allusion est faite au document de 862: «vel nos ipsi fecimus per ordinationem genitoris »nostri, que omnia scriptis firmavimus».—En 880, allusion est faite à l'acte de 866: «quod dudum per nostre praeceptionis »iussionem ibidem concessimus».

f) En 866, Compostelle est désignée en ces termes: «sanctissi»mum locum patroni nostri», etc.—En 829, nous trouvons une expression analogue: «et Iriensem sedem cum eodem *loco sancto* »coniunximus».

On relèvera, pour finir, dans la charte de 880, un passage qui paraîtrait très tendancieux au critique le plus indulgent: «conce»dimus vobis adque adfirmamus sedem Hiriensem, *ubi electus et »ordinatus estis pontifex*».

4° *Actes du 6 mai 899 et de 899.*

Les deux documents qui précèdent avaient peut-être pour objet d'établir les dates initiales du pontificat d'Adulfo II et de Sisnando Ier; les deux documents que nous allons examiner ont été forgés dans le but de commémorer le souvenir de la consécration de la basilique compostellane.

La charte du 6 mai 899, octroyée en présence des évêques et des comtes «in medio ecclesie Dei, die consecrationis templi», est intéressante à deux égards: d'abord, parce qu'elle résume plusieurs donations que les rois asturiens semblent avoir faites à l'église de Compostelle (4); ensuite, parce qu'elle contient une liste des évêques et des comtes qui auraient assisté à la cérémonie de la consécration (5). Mais il est clair que jamais pareil do-

(4) Voir les notes du n° 55 du *Catalogue d'actes*.

(5) Aucun des sept comtes nommés ici—à savoir, Pélage, Fruela, Lucidio, Nuño Núñez, Osorio, Erus et Gonzalve—ne saurait être identifié avec certitude, quoique les actes du deuxième concile d'Oviedo

cument n'a été rédigé sous le règne d'Alphonse III: il suffit de le lire pour acquérir, sur ce point précis, une conviction inébranlable.

L'acte de 899, sorte de procès-verbal, relate en un style étrange ([6]) la construction ainsi que la consécration du nouveau temple, bâti par Alphonse III, et il dénombre en outre les reliques déposées dans les divers autels. Alors que tous les documents étudiés jusqu'à maintenant (exception faite du *privilegio de los Votos)* proviennent du *Tumbo A* de Compostelle, celui-ci n'y figure point; c'est d'après un parchemin en écriture visigothique, conservé à la cathédrale d'Oviedo, qu'il a été publié pour la première fois par Castellá Ferrer. Mais pourquoi une copie de ce texte qui, au total, n'intéressait que Compostelle, avait-elle échoué aux archives de l'église d'Oviedo? Nous constatons le fait,

---

citent, parmi les comtes ayant assisté à la consécration de l'église de Compostelle, «Pelagius Breganciae Comes», et «Erus in Lugo comes». Quant aux évêques, il est plusieurs d'entre eux que nous avons déjà rencontrés (Nausto, évêque de Coïmbre; Sisnando, évêque d'Iria; Recaredo, évêque de Lugo), ou que nous rencontrons dans des documents certainement authentiques (Jacobo, évêque de Coria jusqu'en 905; cf. Flórez, *Esp. Sagr.*, XIV, pp. 59-60 et le diplôme d'Alphonse III pour Sahagun, 30 novembre 905). En revanche, nous ne connaissons que par cette charte du 6 mai 899 ou que par des textes suspects (notice de 899, *Cat.*, n° 56; diplôme d'Alphonse III du 30 juin 897, actes du deuxième concile d'Oviedo, etc.) les prélats dont les noms suivent: Teodomiro, évêque d'Idanha (ou de Vizeu; cf. Flórez, *Esp. Sagr.*, XIV, p. 151 et 318); Gomado, évêque de Vizeu (ou d'Idanha, d'après le *Chronicon Iriense);* Eleca, évêque de Saragosse (Risco, *Esp. Sagr.*, XXX, pp. 216-217); Argimiro, évêque de Lamego (Flórez, *Esp. Sagr.*, XIV, pp. 160-161).

([6]) V. de la Fuente, *Historia eclesiástica de España*, 2e éd., III, p. 134 et pp. 135-136. Ayant constaté que certains passages sont écrits en vers, ou mieux en prose rimée, l'auteur pense, p. 136, que «de un poema sobre »la consagración de la Basílica Compostelana se hiciese un inofensivo »diploma para acreditar con la firma del Rey y de los Obispos lo que »no podía testificar el poeta».

sans pouvoir l'expliquer; et nous constatons aussi que Pélage a dû se servir de notre texte, d'abord pour rédiger un passage des actes du deuxième concile d'Oviedo (7), ensuite pour insérer dans le *Liber Chronicorum* une notice partiellement analogue à l'acte compostellan de 899 (8).

On notera, en outre, avec Vicente de la Fuente (9), que le nombre des évêques présents à Compostelle, le jour où le nouveau temple fut consacré, est, d'après cet acte de 899, double de celui que nous fournit le diplôme du 6 mai de la même année; inutile d'ajouter que, parmi ces nouveaux venus, plusieurs semblent assez problématiques (10); on notera enfin que, de l'un à

(7) Sampiro, ch. 9, *Esp. Sagr.*, XIV, pp. 442-443. L'ordre suivi pour l'énumération des évêques est notamment le même dans les deux textes.

(8) Cette notice est analysée par Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVIII, p. 100 (texte, pp. 371-372). Aussitôt après sa nomination, Pélage d'Oviedo aurait procédé à la réfection partielle de son église; il aurait, entre autres choses, reconstruit les autels, lesquels furent «dedicados al »Salvador del mundo [899: *in altare sancti Salvatoris*], á los Apóstoles »Pedro y Pablo [899: *in altare quoque dextro... sunt reliquiae, id est sanc-»torum Petri et Pauli Apostolorum*], á San Juan Apóstol y Evangelista »[899: *in altare II sancti Ioannis Apostoli et Evangelistae*], á San Nico-»lás Obispo, etc. Concluyese esta relacion pidiendo á los fieles y Sacer-»dotes que hiciesen oracion en los referidos altares, y se empleasen en »cantar salmos y en celebrar los divinos misterios, no dexasen de hacer »memoria dia y noche del Obispo Don Pelayo...» [899: *Tu quoque, meus Sisnande, sedis apostolicae pontifex, preces iubeas fundere Christo ut post corpus depositum concedat mihi veniam et requiem aeternam, amen*].

(9) V. de la Fuente, *Historia eclesiástica de España*, 2ª éd., III, p. 135.

(10) Si l'on excepte Hermenegildo, évêque d'Oviedo (Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, pp. 225-227), Teodomiro, évêque de Vizeu, et Teodesindo, ou mieux Rosendo, évêque de Mondoñedo, seul cet acte de 899 ou des textes non moins suspects, tels que le diplôme du 5 septembre 897 et le deuxième concile d'Oviedo, mentionnent: Juan, évêque de Huesca? (La Fuente, *op. cit.*, III, p. 135); Vicente, évêque de Leon (Risco, *Esp. Sagr.*, XXXIV, pp. 155-158); Gomelo, évêque d'Astorga (Flórez, *Esp. Sagr.*,

l'autre de ces deux actes de 899, tels évêques ont changé de siège (11).

§ 2. Chartes d'Alphonse II et d'Alphonse III concernant les églises de Lugo et de Braga (12).

Les sept actes qui concernent l'église de Lugo et, par incidence, celle de Braga, sont tous apocryphes, et cela n'a pas besoin d'être démontré, le fond étant aussi inacceptable que la forme. Il convient toutefois de donner quelques renseignements sur la teneur et l'origine de ces faux.

1° *Acte de 831.*

C'est un simple extrait, plus ou moins fidèle, du diplôme du 1er janvier 841, lequel sera étudié ultérieurement (13).

XVI, pp. 124-126); Dulcidio I, évêque de Salamanque (Flórez, *Esp. Sagr.*, XIV, pp. 279-280); Argimiro, évêque de Braga (La Fuente, *op. cit.*, III, p. 135); Diego, évêque de Tuy (Flórez, *Esp. Sagr.*, XXII, pp. 38-40); Egila, évêque d'Orense (Flórez, *Esp. Sagr.*, XVII, pp. 58-60).

(11) Les «Teodemirus Egitaniensis episcopus», «Gomadus Viscensis »episcopus» et «Argimirus Lamecensis episcopus» du diplôme du 6 mai 899, deviennent ici: «Theodemirus Vesensis», «Gumaedus Portucalensis» et «Argimirus Bracharensis.»

(12) Actes de 831 (?) et des 27 mars 832, 27 avril 832, 28 janvier 835, 1er janvier 841, 30 juin 897, 6 juillet 899.— Noguera, *Ensayo cronológico*, dans Mariana, *Historia de España*, éd. de Valence, III, p. 422 et p. 439, a suspecté l'authenticité des actes du 27 avril 832 (qu'il date de 745), du 27 mars 832 et du 1er janvier 841.

(13) La notice de 831 n'a pas été servilement copiée sur le diplôme de 841, mais les variantes ne valent pas qu'on les relève.

2° *Charte du 27 mars 832.*

On sait, fort mal d'ailleurs, qu'à la fin du XIe et au début du XIIe siècle, deux évêques de Lugo, Amor (1088-1095) et Pedro II (1095-1113), refusèrent de reconnaître l'autorité du nouveau métropolitain de Braga et revendiquèrent hautement pour leur église la dignité de métropole (14). En cela, ils n'imitaient guère l'exemple de leur prédécesseur, Vistrario (1060-1086), qui s'était activement employé, dit-on, à la restauration temporelle et spirituelle de Braga (15). Après diverses péripéties, l'évêque de Lugo, Pedro II, fut contraint de se soumettre, lors du concile de Palencia, lequel se tint du 5 au 8 décembre 1100, sous la présidence du cardinal Richard, légat pontifical (16). Mais cette soumission ne mit nullement fin au conflit: Calixte II (1119-1124) intervint à son tour, paraît-il (17); et c'est seulement, affirme-t-on, sous le pontificat d'Alexandre III (1159-1181) que la querelle se termina de façon définitive (18).

On sait d'autre part,—et nous l'avons déjà dit,—que les églises

---

(14) Risco, *Esp. Sagr.*, XL, p. 190 et pp. 200-201.—Risco fait état d'une histoire manuscrite de l'église de Braga, écrite par Gerónymo Roman,—lequel fut un des plus intrépides faussaires espagnols du XVIe siècle.

(15) Risco, *op. cit.*, pp. 180-181.

(16) Consulter F. Fita, *El concilio nacional de Palencia en el año 1100...*, dans *Bol. de la R. Acad. de la Hist.*, XXIV (1894), pp. 215-226. Dès le 28 décembre 1099, Pascal II avait expédié une bulle enjoignant à tous les évêques d'Espagne de reconnaître l'autorité du nouvel archevêque de Braga, saint Géraud (Fita, *loc. cit.*, pp. 216-217).

(17) Voy. une bulle singulière, et non datée, publiée par U. Robert, *Bullaire du pape Calixte II*, II (Paris, 1891, gr. in-8), n° 428, pp. 235-236; Jaffé-Loewenfeld, n° 7090.

(18) Risco, *Esp. Sagr.*, XL, p. 201..

de Lugo et d'Oviedo se disputèrent jusqu'au concile de Salamanque de 1154 la juridiction d'un certain nombre de paroisses galiciennes.

Or, le dispositif de la charte du 27 mars 832 se compose de deux parties: dans la première, le donateur, soit Alphonse II, concéderait à l'église et à la ville de Lugo les villes et diocèses de Braga et d'Orense, en d'autres termes ferait de Lugo la métropole de la Galice (19). Dans la seconde partie du dispositif, il déclarerait, entre autres choses, que s'il donne à l'église et à la ville de Lugo les villes et diocèses de Braga et d'Orense, que si, par conséquent, il érige l'église de Lugo en métropole de Galice, c'est pour dédommager ladite église de Lugo de la perte de diverses paroisses galiciennes, cédées au siège d'Oviedo (20).

Pareille supercherie n'a pu être commise qu'à l'époque où l'évêque de Lugo contestait à celui de Braga le titre de métro-

(19) *Esp. Sagr.*, XL, p. 371: «Huic ego jam supradictus Adefonsus »ecclesiae S. Mariae seu urbi Lucensi caeteras dono et concedo civita»tes, Bracharam scilicet metropolitanam et Auriensem urbem, quae om»nino a paganis destructae esse videntur et populo et muro, et non »valeo eas recuperare in pristino honore. Has itaque urbes seu sibi sub»ditas provincias, cum ecclesiis S. Reginae, concedo Virginis Mariae Lu»censis sedi, ut pontificalem ab ipsa accipiant ordinem seu benedictionem »quam ipsae caruerant, peccato impediente, et reddant debitum censum »secundum decreta canonum eidem ecclesiae, id est tertiam partem.»

(20) *Ibid.*, pp. 371-372: «Ab ipsa vero Lucensi civitate necessitate »compulsus, terras et provincias Sancti Salvatoris Ovetensis concedo »ecclesiae, quae ante fuerant subditae Lucensi ecclesiae, per cuncta »saeculorum tempora. Haec sunt autem nominatae proviciae, *etc.* Has »itaque provincias, quae populatae sunt in diebus domini Adefonsi ma»joris et nostris et quae fuerant subditae civitati Lucensi, Sancti concedi»mus Salvatoris Ovetensis ecclesiae, *ex parte ecclesias, non quidem omnes...* »Dantes et concedentes pro integratione Lucensi urbi pro istis ecclesiis »praedictas civitates Bracharam et Auriensem cum suis provinciis et »familiis», etc.

politain (21) et où, d'un autre côté, l'évêque de Lugo contestait à celui d'Oviedo la juridiction des paroisses galiciennes en litige, c'est-à-dire entre 1088 et 1154. Resterait à fixer avec plus de précision la date de ce faux.

On possède encore l'original supposé du document; il est en écriture visigothique et il semble bien qu'il émane d'un scribe de la fin du XIe siècle. Si tel était certainement le cas, non seulement nous serions en droit de croire qu'il avait été forgé avant le concile de Palencia de 1100, mais encore nous serions sûr que, dès les dernières années du XIe siècle, les églises de Lugo et d'Oviedo étaient entrées en conflit (22). Le malheur est qu'en matière de paléographie galicienne il importe d'être très prudent, car l'écriture visigothique n'a disparu de Galice que postérieurement à 1120 (23). Des caractères externes du pseudo-original on ne peut donc tirer aucune conclusion bien certaine; l'examen de la teneur de l'acte nous fournira-t-il des indices moins vagues?

Dans ce diplôme du 27 mars 832, nous voyons l'église de Lugo composer, du moins en apparence, avec celle d'Oviedo: il est stipulé, en effet, que les paroisses contestées dépendront au spirituel de l'église de Lugo, mais que c'est à l'église d'Oviedo qu'elles payeront, sinon toutes, du moins presque toutes, le cens

(21) Il serait intéressant de savoir si quelque évêque de Lugo du IXe siècle a réellement porté le titre d'archevêque. Voir les remarques très judicieuses de Flórez, *Esp. Sagr.*, XV, pp. 175-177.—Il faudrait savoir également pourquoi le faussaire accole au nom de Braga celui d'Orense. Nous n'avons pas connaissance du moindre litige où ce dernier évêché ait été en jeu.

(22) Nous ignorons la date initiale de ce conflit.

(23) Se reporter, notamment, aux exemples que nous avons cités dans la *Revue des Bibliothèques*, X (1900), p. 24 (charte de 1124), p. 25 (charte de 1120), p. 26 (chartes de 1123 et 1128).—M. A. Martínez Salazar a même signalé dans *Galicia histórica*, p. 791, n. 1, une donation de l'année 1234 «escrita en caracteres visigóticos con alguna influencia de la letra »francesa.»

ecclésiastique (24). Etant donné cette clause, ne pourrait-on pas supposer que l'évêque de Lugo, au cours de sa querelle avec le métropolitain de Braga, a désiré obtenir l'appui moral de l'évêque d'Oviedo et que, dans ce but, il lui a accordé les avantages, d'ailleurs restreints (25), que mentionne le diplôme de 832? Si cette hypothèse était recevable, notre acte serait antérieur à 1101, —date à laquelle Pélage prit possession du siège d'Oviedo (26),— car Pélage a toujours soutenu des théories absolument contraires à celles que le diplôme de 832 expose en termes si naïfs.

Au demeurant, la question qui se pose est celle-ci: les actes des conciles d'Oviedo sont-ils une sorte de réplique au diplôme de 832? Est-ce au contraire ce diplôme de 832 qui constitue une sorte de riposte aux actes desdits conciles? Sans essayer de conclure,—le problème ne nous paraît pas comporter de solution absolument inattaquable (27),—nous allons signaler les contradictions flagrantes qui existent entre la charte attribuée à Alphonse II et les documents sortis de l'officine de Pélage.

a) Le faussaire de l'acte de 832 prétend qu'Alphonse II érigea l'église de Lugo en métropole. Or, d'après les canons du premier concile d'Oviedo, l'église d'Oviedo aurait été érigée en

(24) *Esp. Sagr.*, XL, p. 372: «Et quia longe positae sunt ab Ovetensi »sede, ideo nobis visum est et rectum ut benedictionem et omnem episcopalem ordinem a sede recipiant Lucensi, dentque censum omnem »ecclesiasticum Sancto Salvatori, ex ipsis ecclesiis supra nominatis, *non »pene ex omnibus.*»

(25) On n'aura pas manqué de remarquer les expressions: «ex parte »ecclesias, non quidem omnes» et «ex ipsis ecclesiis supra nominatis, non »pene ex omnibus».

(26) Du 29 décembre 1098 à 1101, Pélage fut sans doute coadjuteur de l'évêque Martin Ier (Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVIII, p. 99). Toutefois il est peu probable que, dès 1098, il ait manifesté ses opinions.

(27) Nous serions néanmoins porté à croire que l'acte de 832 est postérieur aux élucubrations de Pélage; à ce point de vue, voir ci-dessous les alinéas *c* et *d*.

métropole précisément sous le règne d'Alphonse II ([28]). Pélage ne conteste d'ailleurs pas que l'église de Lugo ait été jadis métropolitaine; mais il déclare très nettement, au canon 4, qu'elle ne l'est plus; bien plus, il affirme qu'Oviedo l'est devenue à sa place ([29]).

b) Le faussaire de l'acte de 832 stipule, répétons-le, que les paroisses galiciennes en litige relèveront au spirituel de l'évêché de Lugo, mais qu'elles payeront—non pas toutes cependant—le cens ecclésiastique à l'église d'Oviedo; en outre, il prévoit le cas où ces paroisses pourraient faire retour à l'église de Lugo ([30]): il y a là une restriction et une allusion très clairement exprimées ([31]). —Pélage, tant dans les actes du deuxième concile d'Oviedo que dans les chartes de 791-842 et du 20 avril 857, attribue résolument ces paroisses à l'église d'Oviedo, sans faire la moindre allu-

([28]) Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, pp. 295-296: «... nos hic subscripti »pontifices... rege [Adephonso Casto] praesente et universali Hispanien»sium concilio nobis favente, Ovetensem urbem metropolitanam eligimus »sedem.»

([29]) *Esp. Sagr.*, XXXVII, p. 297: «... quae quidem sedes metropoli»tana [sedes Ovetensis] ex Lucensi sede archiepiscopali est translata. »Lucensis namque sedes, prius metropolitana, Bracarae fuit deinde »subdita: Bracara vero a genti[li]bus destructa, Lucensis sedes in conci»lio sancto Ovetensi archiepiscopo pio est subdita.»

([30]) *Esp. Sagr.*, XL, p. 372: «tali tenore scripturae firmitatis, ut si, »auxiliante Deo, post nos civitates supradictae, quae destructae esse vi»dentur, a Christianis fuerint possessae et ad proprium redierent decus, »ut Lucensi ecclesiae suae provinciae supra nominatae restituantur et »unicuique civitati similiter, quia dedecus est, quod nunc pro animarum »salute necessitate compulsi facimus, ut post nos ecclesiae divaricatae »inter se litigent.»

([31]) On dirait que le rédacteur de cette phrase pressentait le règlement de 1154 qui,—Braga et Orense ayant été repeuplées depuis longtemps et, depuis longtemps aussi, respectivement dotées d'un archevêque et d'un évêque,—attribua à l'église de Lugo les paroisses galiciennes contestées.

sion ni à l'autorité spirituelle de l'évêque de Lugo, ni à une restriction quelconque (32).

c) Le faussaire de l'acte de 832 écrit, sans motif apparent, tout à la fin du dispositif: «et ipsam sedem Ovetensem feci»mus eam et confirmamus pro sede Britoniensi, quae ab His»maelitis est destructa et inhabitabilis facta» (33). — Pélage a tenté d'établir que l'évêché transféré au IXe siècle à Oviedo était, non point celui de Bretoña, mais bien celui de Lugo des Asturies.

d) Le faussaire de l'acte de 832 écrit, immédiatement avant la date: «et haec scriptura, quam *in concilio* edimus et deliberavi»mus», etc. (34) S'il n'a pas connu et voulu réfuter les actes du deuxième concile d'Oviedo, quelle raison avait-il de mentionner ici la tenue d'un concile?

Trois remarques, pour finir.

a) Tout ce qui, dans l'exposé, concerne l'usurpation de Mauregato, les victoires d'Alphonse Ier, l'établissement à Oviedo de la capitale du royaume asturien, la construction par Alphonse II de l'église cathédrale d'Oviedo, enfin la révolte de Mahmoud de Mérida (laquelle se place d'ailleurs, non pas vers 832, mais au

(32) A remarquer, incidemment, que la charte de 832 et les actes du deuxième concile d'Oviedo énumèrent les susdites paroisses galiciennes sensiblement dans le même ordre.

(33) Ces mots ont fourni à Flórez, *Esp. Sagr.*, XVIII, pp. 21-26, le sujet d'une courte dissertation. L'auteur a voulu prouver que si la ville de Bretoña était devenue inhabitable, il y eut cependant des évêques de *Britonia*.

(34) V. de la Fuente, *Historia eclesiástica de España*, 2e éd., III, pp. 127-129, s'est servi de ce diplôme de 832 et de celui de 841 pour démontrer la fausseté du concile d'Oviedo de 812; p. 128, à propos des quelques mots que nous venons de reproduire, il va même jusqu'à formuler cette hypothèse: «¿Sería que hubiese entónces algún concilio »en 832, y sobre las actas de este verdadero se fraguára el apócrifo »de 812?»

mois de mai 840) (35), tout cela est sinon copié dans la Chronique dite d'Alphonse III, du moins inspiré d'elle. Exemples:

Charte de 832.	*Chronique d'Alphonse III.*
Esp. Sagr., XL, p. 369.	Éd. Z. García Villada.
Postquam... regni totius Galleciae et seu Hispaniae suscepi culmen, quod *fraude* Mauregati *calide* amiseram.	Ch. 19. Sed praeuentus *fraude* Maurecati [Adefonsus]... a regno deiectus... Maurecatus autem regnum, quod *callide* inuasit, etc.
Ibid., p. 370.	
Placuit animo meo ut *solium regni Oueto firmarem* et ibi ecclesiam *construerem* in honorem Sancti Salvatoris.	ch. 21. Iste prius *solium regni Oueto firmauit.* Basilicam quoque in nomine Redemptoris nostri, Salvatoris Iesu Christi, miro *construxit* opere.
Ibid., p. 370.	
Accidit ut *quidam* rebellis *fugiens* ante *faciem* Abderrahman regis ab Emerita civitate, nomine Mahamut, veniret ad me, et pietate regia *susceptus est* a me, ut in eadem provincia Galleciae *commoraretur*, etc.	ch. 22. Subsequente itaque huius regni tempore, aduenientes *quidam* uir nomine Mahmuth *fugitiuus* a *facie* regis spaniensis Abderrahman, cui rebellionem diuturnam iniecerat, ciuis quondam emeritensis, *susceptus est* clementia regia in Gallecia; ibique per septem annos *moratus est*, etc.

b) L'acte est souscrit par trois évèques: Adulfo, Deoderedo et Leolalio, qu'il serait téméraire de tenter d'identifier (36).

(35) Dozy, *Recherches*, 3e éd., I, p. 140. Notons que Dozy écrivait: l'authenticité «de ce document [de 832] me paraît fort contestable.»

(36) D'après Risco, *Esp. Sagr.*, XL, p. 114, Adulfo ne serait autre que l'évêque qui aurait occupé le siège de Lugo de 811 environ à 832 (voy. *op. cit.*, pp. 111-115). Mais cette assertion ne peut être contrôlée.

c) Ajoutons que ce faux a été utilisé par le rédacteur du Catalogue ancien des évêques de Lugo (XIIe siècle) (37).

3° *Chartes d'Alphonse II, 27 avril 832 et 28 janvier 835.*

Par cet acte du 27 avril 832, Alphonse II déciderait le repeuplement de la ville et déterminerait les limites du diocèse de Braga (38). Mais un mois auparavant, jour pour jour, le susdit Alphonse II était censé dire: «et concedo civitates Bracharam sci»licet metropolitanam et Auriensem urbem, quae omnino a pa»ganis destructae esse videntur, et populo et muro, *et non valeo* »*eas recuperare in pristino honore.*» Notons encore que non seulement cet acte, ou mieux cette notice, du 27 avril 832 est rédigé

(37) Le Catalogue ancien des évêques de Lugo, publié par Risco, *Esp. Sagr.*, XL, app. XXX, pp. 426-427, s'arrête à Pedro II (1095-1113). Il est donc vraisemblable qu'il fut rédigé sous l'épiscopat dudit Pedro, et cela est d'autant plus intéressant que le diplôme du 27 avril 832 a peut-être été forgé sur l'ordre de ce personnage. On lit, *loc. cit.*, p. 426: «Adaulfus vero, suscepta vice prelationis, facta commutatione inter Ove»tensem et Lucensem ecclesiam ex quibusdam parrochiis pro Auriensi »et Bracharensi ecclesiis, quae tunc temporis destructae erant, interve»niente rege A., pro tributis parrochiarum more pacifico benedictionem »et earumdem parrochias obtinuit; quin etiam tributa per manum sui »vicarii, quantum in cartula inter eos de commutatione facta ita legitur, »quod eodem confirmavit; ita tamen ut si quando Auriensis seu Bracha»rensis ecclesiae ad pristinum honorem revocarentur, Lucensis ecclesia »jura comitatu suae potestati vindicaret.» On observera qu'il est fait allusion ici à un accord passé entre les églises de Lugo et d'Oviedo.

(38) Le peuplement de Braga n'a été opéré que par Alphonse III, antérieurement à 877. Cf. Chronique d'Albelda, ch. 62: «Ejus tempore »ecclesia crescit, et regnum ampliatur. Urbes quoque Bracharensis, Por»tucalensis... a Christianis populantur... Parvoque procedente tempore, »era DCCCCXV...»

en un style singulier ([39]), mais que, de plus, il est confirmé à la fois par des évêques imaginaires, tels que Jubario et Fredosindo ([40]), et des prélats, tels que Sisnando de Compostelle et Justo de Porto ([41]), qui n'ont vécu que sous le règne d'Alphonse III.

S'il faut en croire la charte hybride du 28 janvier 835,—nous disons hybride, car elle est formée de deux morceaux, mal soudés entre eux, une notice et un acte semi-solennel de donation ([42]),—ce n'est qu'en 835 qu'Alphonse II aurait fait procé-

([39]) Exemples: «Sed plurimorum manet notissimum eo quod tem»poribus persecutionis in partibus Hispaniae atque Gallaetiae fuerunt »multas urbes atque provincias destructas a paganis esse videntur: dum »venit elegans imperator sanctissimus Adefonsus, *etc.*— Haec vero con»sumptum, intervenit ad civitas Brachara, quae prius metropolita nos»cuntur, sicut in libris antiquitas Patris Sancti praestaverunt.»

([40]) Flórez, *Esp. Sagr.*, XV, pp. 168-169, cite un évêque de Braga nommé Fredosindo et il le place en 745. Sur ce personnage, Flórez n'a connu qu'un seul document, et c'est la charte qui nous occupe. Mais cette charte, il ne l'a connue que par une analyse due à Gerónymo Roman, dans son histoire, restée manuscrite, de l'église de Braga: or Roman, qui n'avait pas pu lire la date «por estar muy comida», avait très inexactement analysé l'acte. Qu'on en juge: «... *el Rey D. Alfonso el Ca»tholico en el año septimo de su reynado* trató volver à poblar las Ciudades »que estaban destruidas: y... dió este cargo à Fridesindo, Arzobispo de »Braga», etc., etc. Ainsi s'explique l'erreur de Flórez, autrement dit la date de 745.

([41]) Sur Justo, voir Chronique d'Albelda, ch. xi; cf. Flórez, *Esp. Sagr.*, XXI, pp. 35-36.

([42]) Dans Argote, l'acte débute ainsi: «Adefonsus rex vobis patri »Froilano episcopo secundum quod Deo auxiliante temporibus nostris »plurimas etiam civitates in partibus occidentis. In aera DCCC^{a}LXX^{a}III^{a}, »v^{o} kls. februarii», etc. Suit le texte de la notice, qui se termine par: «et hoc termino ei constitutum est quod ei non praeteriri non potest.» Après quoi, viendrait la donation proprement dite, laquelle commencerait par la phrase qui se trouve déjà en tête de l'acte, soit: «Adefonsus »rex vobis patri Froilano episcopo», etc. Le texte a été sans doute mal imprimé, et l'acte doit débuter par la date.

der à la délimitation du diocèse de Braga (43); de plus, Alphonse II aurait, en 835, confirmé à l'évêque de Lugo Froylan (44) la donation du diocèse de Braga (45). Il nous paraît inutile de relever les contradictions que notre document présente avec l'acte du 27 avril 832; mais nous remarquerons qu'il est souscrit, comme ce dernier, par des contemporains d'Alphonse III, à savoir, Nausto et Froarengo (46).

A quelle époque a-t-on forgé ces pièces, qui du reste semblent anciennes? On l'ignore, car Argote, qui seul nous les fait connaître, ne donne aucun renseignement sur leur provenance.

---

(43) Les limites que fixe le document de 835 ne seraient-elles pas plus étendues que celles qu'indique la notice de 832? Ce serait là un point à vérifier; en tout cas, une simple lecture montre qu'il y a divergence entre les deux textes.

(44) Froylan, évêque de Lugo à partir de 835 (c'est-à-dire à partir de la date de notre charte), s'il faut en croire Risco, *Esp. Sagr.*, XL, pp. 115-118.

(45) L'acte de 835 contient une phrase qui est amphibologique: «Ipsa »civitas metropolitane sedis Braccare, quam non dudum concessimus »per seriem scriptura *ad antecessori vestro patri Froylani episcopi et ad »ipsa sedis Lucense,* ita et nos modo concedimus ipsam sedem jam supra »nominatam ubi jam prius caput fuit, ad locum Sanctae Mariae Lucensi »sedis et ad vos pontifex Froylanus episcopus», etc. Les mots imprimés en italique signifient-ils: «à votre prédécesseur, l'évêque Froylan, et à »l'église de Lugo», ou bien: «à votre prédécesseur, ô évêque Froylan, et »à l'église de Lugo»? Si l'on adopte la première version, Alphonse II aurait concédé une première fois cette ville de Braga à un évêque de Lugo nommé Froylan; puis le même Alphonse II aurait confirmé la possession de la même ville à un autre évêque de Lugo, successeur du susdit Froylan, mais appelé Froylan lui aussi. Cela est simplement absurde. Si l'on préfère la seconde version, l'acte contient alors une allusion très claire au diplôme du 27 mars 832.

(46) Noter, en outre, que les souscriptions de cet acte de 835, ou du moins une bonne partie d'entre elles, sont empruntées à une notice du 28 septembre 911 (*Port. Mon. Hist. Dipl. et chartae*, I, n° XVII, pp. 11-12), laquelle était conservée également aux archives de l'église de Braga.

4° *Charte d'Alphonse II, 1er janvier 841.*

Le dispositif de ce diplôme comporte une longue énumération de domaines soi-disant donnés par Alphonse II à l'église de Lugo. Ce dispositif présente quelques analogies avec celui d'une charte apocryphe que l'on attribue à l'évêque Odoario et que l'on date du 15 mai 747 (47): c'est ainsi, par exemple, que plusieurs noms de lieu se retrouvent de part et d'autre (48) et que l'on prend soin d'indiquer, dans l'acte de 841, que tel ou tel domaine a appartenu audit évêque Odoario (49). Mais, pour peu que l'on y regarde de près, ces ressemblances ne sont guère intéressantes, car le faussaire écrit, sans ambages, au nom du roi Alphonse II: «ac restitui quod fuerat ante possessum a rectoribus »ejusdem ecclesiae... similiter etiam et a glorioso viro Odoario, »ejusdem sedis archiepiscopo».

Il est une autre catégorie d'emprunts mieux dissimulés, mais cependant très visibles: ce sont ceux que l'on a faits au diplôme du 27 mars 832 (50).

(47) Publiée par Risco, *Esp. Sagr.*, XL, app. x, pp. 356-361. Odoario aurait été évêque — ou archevêque — de Lugo de 740 à 786. Cf. Risco, *op. cit.*, pp. 89-105.

(48) Alphonse II concéderait notamment, après Odoario, le monastère de San Esteban de Atan, avec ses dépendances (San Pedro de *Corvasia*, Santa Maria — ou Marina — de Villaquinte, San Julian de *Ageredo*, Santa Cecilia et Santa Eolalia de Licin), ainsi que le monastère de Santa Maria de Amandi.

(49) *Esp. Sagr.*, XL, p. 375: «quod monasterium [S. Stephani] in pri»mis de escalido rure venerabilis Odoarius sedis praefate episcopus »apprehendit ac propria familia radicavit.» *Ibid.*, p. 376: «ecclesia S. Pe»tri de Corvasia vobis restituimus... cum ipsa villa de Corvasia... et eam »obtinuit imprimis dominus Odoarius episcopus et est modo destructa.» *Ibid.*, p. 377: «vobis confirmo ecclesias omnes in eodem territorio Savi»niano, quas prehendit dominus Odoarius episcopus imprimis.»

(50) En dehors de ces emprunts, nous signalerons le détail suivant: dans cette charte du 1er janvier 841, nous voyons Alphonse II concéder

a) L'exposé du diplôme de 832 contient, entre autres choses, une brève mention relative à l'usurpation de Mauregato et à l'établissement de la cour à Oviedo, ainsi qu'un long récit de la révolte de Mahmoud de Mérida.—Ici, on a cru bon de rappeler ces événements: «post peractam victoriam de inimicis, Mahamut »videlicet interempto ac regni mei solio Oveto firmato».

b) Le diplôme de 832 renferme, tout au début de l'exposé, une allusion transparente au concile apocryphe de Lugo de 569 ([51]): «et placuit mihi ut principatum totius Galleciae ipsa »Luco obtineret civitas, in qua ecclesia sancta Dei genitrix ob»tinuerat principatum ab antiquo ante ingressum Sarracenorum »in Hispania, *tempore pacis*».—Le diplôme de 841 insiste sur ce que le diplôme de 832 indique simplement; d'abord, il est dit: «sequens principum priorum vestigia, pristinam restituo funtio»nem ab antiquis principibus eidem ecclesiae Lucensi condona»tam»; puis l'on évoque de la façon la plus claire le souvenir du concile de 569: «ac restitui quod fuerat ante possessum a recto»ribus ejusdem ecclesiae, id est, a venerabilissimo Nitigio ([52]), »*qui archiepiscopatum primus in eadem tenuit urbe* plurimis annis, »*temporibus Theodomiri regis;* similiter etiam et a glorioso viro »Odoario... et a ceteris videlicet episcopis sunt possessae tricenis »et centenis annis». Enfin, dans les dernières phrases du disposi-

à l'église de Lugo diverses églises sises au territoire de Asma, de Sabiñan et *in litore Sardinaria.* Or Asma, Sabiñan et Sardinaria sont cités, le 27 mars 832, parmi les «provinciae» attribuées à l'église d'Oviedo.

([51]) Sur les actes des conciles de Lugo, et spécialement sur ceux du concile de 569, voir Flórez, *Esp. Sagr.,* IV, pp. 130-176, qui combat leur authenticité, et Risco, *op. cit.,* XL, pp. 229-284, qui tente de les défendre; jusqu'à nouvel ordre, on doit s'en tenir à l'argumentation de Flórez. Ajouter d'ailleurs que ces conciles de Lugo ont pour objet de démontrer, —tout comme les diplômes de 832 et de 841,—que l'église de Lugo fut, à un moment déterminé, érigée en métropole.

([52]) Sur Nitigio, ou mieux Nitigisio, évêque — ou archevêque — de Lugo, de 561 environ à 585, cf. Risco, *Esp. Sagr.,* XL, pp. 66-76.

tif, le faussaire, perdant toute prudence, s'exprime ainsi: «ut »honorem et omnem ecclesiastici ordinis decus, quem ipsa ca»ruerat Brachara, ad Lucensem transferre[m] ecclesiam, quae »illibata steterat tempore persecutionis, et sicut *in tempore pa»cis*, in diebus videlicet Theudamiri seu Ranemiri, jam electione »omnium magnatum ejusdem provintiae praesulatum acceperat »summum».

c) Signalons enfin quelques rapports de texte indéniables entre ces deux diplômes de 832 et de 841.

841	832
α) Esp. Sagr., XL, pp. 377-378.	*α) Esp. Sagr.*, XL, p. 371.
Ajicimus vero in hoc nostro privilegio scripturae, *auctoritate* etiam *sedis apostolicae* sancti Petri communitus, necnon sacrorum canonum *fretus* auxilio, ubi nobis permittitur, ut *sedes* seu ecclesias ab incredulis *destructas ad tutiora* seu utiliora *loca* transmutari debeamus, *ne* deleatur omnino christianitatis *nomen*.	Haec nempe facio pro salute animarum omnium, *auctoritate* canonicali *sedis apostolicae fretus*, ut ecclesiae aut *sedes destructae* a paganis aut a persecutoribus auctoritate regali seu pontificali *ad* alia *tutiora* transferantur *loca*, *ne* christiani *nominis* decus devacuetur.
β) *Esp. Sagr.*, XL, p. 378.	β) *Esp. Sagr.*, XL, p. 371.
...quia, peccato impediente, sedis metropolitana Brachara *a paganis* est *destructa*, et ad nihilum omnino redacta, *et populo et muro* solo tenus prostrata.	...dono et concedo civitates Bracharam scilicet metropolitanam et Auriensem urbem, que omnino *a paganis destructae* esse videntur *et populo et muro*.
γ) *Esp. Sagr.*, XL, p. 378.	γ) *Esp. Sagr.*, XL, p. 371.
...*visum est* etiam rectum mihi et omnibus pontificibus seu *magnatis* totius Galletiae ut, *etc.*	...placuit mihi ex animo, Deo inspirante, ac omnibus *magnatis visum est*, tam nobilium personarum quam etiam infirmarum ut, *etc.*

Le diplôme de 841 est confirmé par un évêque nommé Adulfo, qui nous est absolument inconnu (53), et par deux autres prélats, Suario, évêque de Mondoñedo, et Fortis, évêque d'Astorga. Or, sans tenir compte d'un Sabarico Ier assez problématique, il y a eu à Mondoñedo,—mais de 907 environ à 922, —un évêque appelé Sabarico, lequel est, selon toute vraisemblance, le prototype de notre Suario (54); d'autre part, il y a bien eu à Astorga un évêque du nom de Fortis, mais seulement entre 920 et 929 (55). — Il serait d'ailleurs possible de relever d'autres souscriptions formant anachronisme (56).

Il est évident que ce diplôme de 841 a été fabriqué très peu de temps après celui du 27 mars 832 et partiellement pour les mêmes motifs, car, à la fin du dispositif, Alphonse II est censé confirmer à l'église de Lugo la dignité de métropole (57).

---

(53) Au sujet de ce personnage, Risco, *Esp. Sag.*, XL, p. 118, écrit: «Si es el que precedió à Froylán, à quien se dirige el privilegio, se colige »que se habia retirado de su ministerio pastoral». La remarque est, sans nul doute, superflue.

(54) Sur Sabarico [II], voir Flórez, *Esp. Sagr.*, XVIII, pp. 70-74. Risco pense, au contraire de nous, *Esp. Sagr.*, XL, p. 118, que le nom de Suario doit être rétabli dans la liste des évêques de Mondoñedo et placé avant celui de Sabarico I.

(55) Sur Fortis, évêque d'Astorga en 920 et 929, voir Flórez, *Esp. Sagr.*, XVI, pp. 148-150. Bien entendu, d'après Risco, *Esp. Sagr.*, XL, p. 118, «el nombre de Fortis debe ponerse en el Catálogo de Astorga, antes de »Novidio, cuya presidencia se establece en el año de 842.»

(56) Exemples: le comte Hermenegildo, qui souscrit l'acte de 841, est évidemment le personnage qui, en 878, reprit Coïmbre, d'après le *Chron. Laurbanense;* de même, le comte Odoario paraît être le personnage qui, en 872, reçut d'Alphonse III mission de repeupler une partie de la Galice (cf. un acte du 1er oct. 982, dans López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago,* II, app. LXXV, p. 176).

(57) Risco, qui croyait très fermement à l'authenticité des actes du premier concile d'Oviedo, et qui croyait aussi à l'authenticité du diplôme de 841, a été visiblement embarrassé par cette confirmation; aussi dit-il, *Esp. Sagr.*, XL, p. 117: «En el Concilio de Oviedo se habia deter-

5° *Charte d'Alphonse III, 30 juin 897.*

Il n'est plus question ici des prérogatives de l'église de Lugo; il est question des biens que possédait ladite église,—et non pas au IXe siècle, mais sans doute au XIIe ou au XIIIe. Devant une telle surabondance de noms de lieu, la critique (nous l'avons déjà remarqué) se trouve désarmée: comment déterminer en effet l'époque à laquelle ces innombrables terres, églises, etc., ont été réellement incorporées au domaine de l'établissement bénéficiaire?

Que ce diplôme de 897 offre, par endroits, des ressemblances frappantes avec la charte d'Odoario de 747 et le diplôme de 841, cela ne surprendra guère, puisque ces actes de 747 et de 841 dénombrent les possessions de l'église cathédrale de Lugo. En revanche, ce qui est plus curieux, c'est que le rédacteur du diplôme de 897 pour Lugo paraît avoir eu sous les yeux la donation soi-disant faite par Alphonse III, le 6 mai 899, à l'église de Compostelle.

a) L'adresse de l'acte de 899 et la formule qui suit la suscription royale rappellent, de tous points, les formules correspondantes du diplôme de 897.

30 juin 897.	6 mai 899.
Coelicole, gloriose domine ac patrone vernule, Virgini Sancte Ma-	*Celicolo, glorioso domino ac patrono* sancto Jacobo apostolo, *cuius*

»minado que la Sede Metropolitana de Lugo se trasladase à aquella »Ciudad, que entonces era Corte de los Reyes, y que la misma Iglesia »Lucense fuese sufraganea de la de Oviedo. Sin embargo de esta deter- »minacion, vemos que los Reyes continuaron despues en honrar à la »Iglesia de Lugo con la dignidad de Metropoli, y esto con la autoridad »de la Silla Apostolica, y de lo establecido por los sagrados Cánones.» Cf. *ibid.*, p. 124.

rie, *cujus venerabiles reliquiae* sunt recondite in ecclesia Lucensi *in provincia Gallecie.*

venerabile sepulchrum est sub arcis marmoricis *in provincia Gallecie.*

Nos famuli tui Adephonsus princeps, filius Ordonii regis, et Exemena regina, una cum domino Recaredo Lucensi episcopo, per *cujus instinctum studuimus* ecclesie tue statum *reparare et ampliare*, et quod [pre]decessores nostri Lucensi sedi dederunt, confirmare *pro Christi amore et in tuo perpetuo honore.*

Nos Adefonsus rex et Exemena regina, una cum patre nostro Sisnando episcopo, *cuius instinctu studuimus* aulam tumuli tui *instaurare et ampliare, et in Christi amore et in tuo perpetuali honore.*

b) La conclusion du dispositif et les clauses finales,—depuis *has vero supra taxatas ecclesias, hereditates et familias* jusqu'à *et instanter strenueque complexuit*,—sont identiques dans les deux documents.

c) Presque toutes les souscriptions seraient communes aux deux actes de 897 et de 899. Tel est le cas pour les infants Garcia, Ordoño, Gonzalve le diacre, Fruela et Ramire; pour la plupart des évêques, savoir Nausto (Coïmbre), Sisnando (Iria-Compostelle), Eleca (Saragosse), Recaredo (Lugo), Argimiro (Braga), Jacobo (Coria) (58); enfin pour les comtes, abstraction faite du patronymique et du titre de la majorité d'entre eux: Nuño Núñez, Osorio, Pélage, Fruela (59).

(58) On observera que l'évêque Recaredo souscrit en ces termes: «Recaredus, Lucensis *metropolitanus*, conf.» le diplôme de 897, tandis qu'il souscrit celui de 899 de la manière suivante: «Recaredus, Lucensis »episcopus, conf.». Ajoutons que, en 897, nous trouvons un évêque de Vizeu appelé Teodomiro et un évêque d'Idanha appelé Toniando, alors qu'en 899 les titulaires de ces deux églises portent respectivement les noms de Gomado (Vizeu) et de Teodomiro (Idanha).

(59) Acte de 897: «Nunno Munionis, comes Castellae, conf. Osorius, »Suarii filius, conf. Pelagius comes, filius Petri, conf. Froila comes, filius »Suarii, conf.» — Acte de 899: «Pelagius comes, conf. Froila comes, conf. »Munio Muniz comes, conf. Osorius comes, conf.»

6° *Charte d'Alphonse III, 6 juillet 899.*

Il est avéré qu'Alphonse III repeupla les villes de Braga et d'Orense avant 877. Dès lors, comment ce roi aurait-il pu écrire, le 6 juillet 899, au sujet de ces deux villes, «quae nunc destruc»tae esse videntur»? Bien plus, nous savons qu'en 881 il y avait à Braga un évêque nommé Flaiano et à Orense un évêque appelé Sebastian (60); nous savons même qu'en 886 le siège épiscopal d'Orense était occupé par l'évêque Sumna (61); dans ces conditions, comment Alphonse III aurait-il pu, en 899, donner ou redonner à l'église de Lugo les villes et diocèses de Braga et d'Orense? Il faudrait admettre une seconde destruction de Braga, survenue entre 881 et 889, et une seconde destruction d'Orense, survenue postérieurement à 886; mais le rédacteur de l'acte de 899 ne fait allusion à aucun événement de ce genre: il suppose les deux villes détruites depuis longtemps, depuis l'époque de l'invasion arabe (62).

(60) Chronique d'Albelda, ch. XI: «Flaianus Bracarae... Sebastia»nus quidem sedem Auriensem [tenens].» Consulter sur Sebastian, Flórez, *Esp. Sagr.*, XVII, pp. 53-56, et sur Flaiano, évêque de Braga, Flórez, *op. cit.*, XV, pp. 174-175.— Risco n'a pas constaté sans quelque déplaisir l'existence de ce Flaiano, évêque de Braga, et il avertit, *Esp. Sagr.*, XL, p. 122, qu'il ne faut pas confondre ce personnage avec un autre, nommé Flaviano, qui aurait été évêque de Lugo aux environs de 867 et dont il s'occupe, *ibid.*, pp. 120-122. Puis, revenant sur Flaiano, évêque de Braga, il prétend, *ibid.*, p. 125, qu'il était «solo Obispo titular de Braga, sin »exercicio de la jurisdiccion Episcopal, el qual tocaba à los Obispos de »Lugo... Los titulares de Braga hacian su residencia en Oviedo», etc.

(61) Cf. le diplôme d'Alphonse III en faveur de l'église d'Orense, 28 août 886.

(62) Non sans habileté, mais inutilement, Flórez (voy. Risco, *Esp. Sagr.*, XL, pp. 127-128), a essayé de concilier cet acte du 6 juillet avec celui du 28 août 886: «Este privilegio [de 899] se reduce à confirmar el de Don »Alonso el Casto... Por tanto dice de Braga y de Orense: *quae nunc des-*

Pareils anachronismes s'expliquent aisément, si l'on observe que notre acte de 899 n'est qu'une imitation servile du diplôme du 27 mars 832; au surplus, ce diplôme de 832 est mentionné dans notre acte, et le roi est censé déclarer qu'on le lui a présenté à Compostelle, le jour de la consécration du temple (63). Mais pourquoi le faussaire mentionne-t-il le «concilio episcopo»rum et nobilium virorum congregato in apostolica ecclesia »sancti Jacobi, die ejus consecrationis?» Peut-être avait-il lu les actes du deuxième concile d'Oviedo, où se trouvent, au § 9, un récit de la consécration dudit temple de Compostelle, et au § 13, des clauses très précises relatives aux paroisses galiciennes rattachées au siège d'Oviedo (64).

»*tructae esse videntur,* y esto se verificaba y se expresa en la escritura »de D. Alfonso el Casto, pero no en tiempo de D. Alfonso el III, sino »precisamente en quanto à la de Braga: pues la de Orense estaba resta»blecida por el mismo Rey, dotada de bienes, y ennoblecida con Obispo. »Por tanto, la expresion de que yacia arruinada, y su aplicacion à Lugo, »denotan el estado de D. Alonso el Casto, cuyo privilegio confirma D. »Alonso III. por medio del que hablamos», etc. Mais on se souviendra que, le 1er septembre 915, Ordoño II confirmerait encore à l'église de Lugo la possession des diocèses de Braga et d'Orense (Risco, *Esp. Sagr.*, XL, app. XXI, pp. 396-399). On a donc fabriqué toute une série de textes relatifs à Lugo métropole.

(63) *Esp. Sagr.*, XL, p. 395: «in quo videlicet loco, in presentia pene »omnium qui aderant tantae dedicationi, a vobis mihi presentatam pre»[de]cessoris mei domini Adephonsi regis seriem testamenti manu valida »confirmavi et magnum vobis scriptum tribui, ut si post discessum meum »aut vestrum e seculo supradictae ecclesiae et provinciae, Deo propi»tiante, ad canonicalem redierint gradum et ecclesiae omnes sua reci»pient charitative diocesalia jura, et ditioni vestrae ecclesiae Lucensis, »quas substraximus, restituantur ecclesiae et provinciae, sicut in pre»[de]cessoris mei gloriosissimi regis Adephonsi continetur scriptura tes»tamenti», etc.

(64) *Esp. Sagr.*, XIV, pp. 442-443 et 446.

§ 3. Chartes d'Alphonse III pour l'église de Mondoñedo.

1° *Charte du 28 août 866 ou 867.*

a) La suscription est ainsi rédigée: «Ego Adefonsus totius »Hispaniae imperator, qui licet indigne vocitor Catholicus».—Le titre de *Hispaniae imperator* n'apparaît dans les actes authentiques que sous le règne d'Alphonse VI, vers 1073-1080 ([65]); en outre, l'épithète *catholicus* s'applique, en réalité, non pas à Alphonse III, mais à Alphonse Ier ([66]).

b) La formule initiale de l'exposé n'est pas moins étrange. A l'exemple de ses successeurs du xie et du xiie siècle, Alphonse III dirait: «mihi et omnibus Hispaniae principibus satis notum est.»

c) Le roi concéderait à l'évêque Sabarico—lequel avait dû abandonner l'évêché qu'il gouvernait antérieurement et s'installer à Mondoñedo ([67])—le «diocèse» de Trasancos, *Besancos*, Pruzos et les églises de Seaya. Or, dans les premières années du xiie siècle, l'évêque de Mondoñedo Gonzalvo et l'évêque de Compostelle Diego Gelmírez se disputèrent ce «diocèse». L'*Historia Compostellana* et diverses bulles nous font connaître les phases du procès qui, commencé en 1102 ou 1103, réglé provisoirement en 1110, ne se termina qu'en 1122, soit dix ans après la mort de l'évêque Gonzalvo ([68]).

([65]) Cf. Delaville Le Roulx, dans *Nouvelles Archives des Missions*, IV (1893), p. 235.

([66]) Dans d'autres documents apocryphes, on a confondu comme ici Alphonse Ier et Alphonse III.

([67]) Sur cet évêque Sabarico [I], voy. Flórez, *Esp. Sagr.*, XVIII, pp. 62-66, qui le place «despues del 866. y antes del 877».

([68]) *Historia Compostellana*, I, ch. 34-36 et II, ch. 56, dans *Esp. Sagr.*, XX, pp. 74-86 et 374-378; Flórez, *Esp. Sagr.*, XVIII, pp. 120-122 et 130,

Le diplôme de 866 ou 867 n'aurait-il pas été remanié ou fabriqué au cours des débats ([69])?

d) Le roi donnerait à l'église de Mondoñedo le «diocèse» indiqué ci-dessus «propter diœcesim de Asturias, quam *Ovetensi* »sedi praebuimus». Mais le texte de cette phrase obscure n'est même pas établi avec certitude: toutes les copies portaient, paraît-il, «quam *Lucensi* sedi praebuimus», à l'exception d'une seule, qui fournissait la variante *Ovetensi*, adoptée par Flórez ([70]). Au demeurant, qu'il s'agisse d'Oviedo ou de Lugo, la phrase n'en est pas moins tendancieuse; et si nous ignorons à quels faits précis elle se rapporte, on se souvient, en la lisant, que le diplôme du 27 mars 832, délivré en faveur de l'église de Lugo, mentionne, lui aussi, des compensations de même genre.

e) A côté du notaire (Argimiro) figure un scribe (Félix).

Cet acte a-t-il été forgé de toutes pièces, ou simplement récrit? ([71])

---

et XIX, pp. 236 et 280-281; F. Fita, *Concilios nacionales de Carrión en 1103 y de León en 1107*, dans *Bol. de la R. Acad. de la Hist.*, XXIV (1894), pp. 299-342; López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, III, pp. 258-267 et IV, pp. 58-59.

([69]) L'acte qui établissait les droits de l'église de Compostelle n'est guère moins suspect: il s'agit d'un inventaire des biens appartenant à ladite église qu'aurait dressé, en 830, sur l'ordre d'Alphonse II, un certain «Tructinus». Voir le texte dans López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. II, pp. 6-8.

([70]) Flórez, *Esp. Sagr.*, XVIII, pp. 64-65 (cf. p. 8 et 25). Les raisons par lesquelles Flórez, p. 65, justifie son choix sont très faibles. En voici une: «estando ya erigido el Obispado de Oviedo, à éste y no à Lugo, tocaban »las Iglesias de Asturias.» Voici l'autre: «... la Escritura de D. Alfonso II »[27 mars 832] dice que hizo à Oviedo Sede en lugar de la Britoniense »destruida, y por tanto aplicaria à Oviedo las Iglesias que Britonia, y »no Lugo, tenia en Asturias. Llegando pues el tiempo de erigir Obispa»do en el territorio de Britonia, se debia resarcir lo aplicado à Ovie»do», etc.

([71]) M. López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, p. 155, note, estime que ce diplôme «parece de los *renovados* en el siglo XII».

Il est souscrit par trois évêques, Felmiro, Nausto et Adulfo, qui furent, à n'en pas douter, des contemporains d'Alphonse III et occupèrent respectivement les sièges d'Osma, de Coïmbre et d'Iria-Compostelle (72). Les noms du notaire Argimiro et du scribe Félix ont également été portés par des personnages de l'époque, occupant mêmes fonctions (73).

2° *Charte du 10 février 877.*

Le diplôme de 877 offre de grandes ressemblances avec celui de 866 ou 867. D'abord, il a même structure, c'est-à-dire qu'il est rédigé en forme d'acte semi-solennel, mais avec invocation, salut et exposé adventices; ensuite, il renferme par endroits soit les mêmes expressions, soit des locutions similaires; enfin, tels faits à peine indiqués dans l'acte de 866 ou 867 sont ici complaisamment développés.

a) La suscription porte: «Adefonsus Hispaniae imperator». (867: «Ego Adefonsus totius Hispaniae imperator»).

b) Au début de l'exposé, on lit: «cognitum quod propter per»secutionem Sarracenorum». (867: «notum est propter Sarrace»norum persecutionem»).

c) En 867, l'exposé notait la fuite de l'évêque Sabarico et son installation à Mondoñedo; mais, par un singulier oubli, on ne spécifiait pas de quelle ville Sabarico avait été contraint de s'enfuir: «notum est... te a sede tua discessisse, et sedem in loco qui »Mindunietum vocatur fundasse, me concedente et corroborante».

(72) Sur Felmiro, cf. Chronique d'Albelda, ch. XI.

(73) Un notaire, nommé Argimiro, souscrit le jugement authentique du 6 juin 878 (*Cat.*, n° 37); un notaire ou scribe, appelé Félix, souscrit l'acte, également authentique, du 14 février 874 (*Cat.*, n° 32). Ce qui est choquant ici, ce n'est pas le nom de ces personnages; c'est le fait qu'ils souscrivent ensemble.

—En 877, on rappelle ces événements, mais on se garde de commettre la même inadvertance, et l'on précise avec soin: «unde »civitatem vel villam quam dicunt Dumio, ubi ipsa sedes anti»quitus noscitur esse fundata, a qua jam Sabaricus episcopus ob »eorumdem persecutionem Sarracenorum secesserat, et nostri »jussione confiniumque episcoporum laudatione alias, id est in »villa Mindunieto, sibi locum elegerat» (74).—Ajoutons que, pour légitimer en quelque sorte ce transfert, on invoque l'autorité des conciles et de l'Ecriture sainte (75), de même que, dans tels diplômes concernant l'église de Lugo, on invoquait en des circonstances analogues l'autorité des conciles et du Saint-Siège (76).

d) En 867 et en 877, les clauses finales, la formule qui encadre la date et la souscription royale sont identiques.

e) L'acte de 877 est validé, entre autres prélats, par les évêques Felmiro, Nausto et Adulfo, que nous avons déjà rencontrés dans

(74) Les mêmes faits sont également rapportés dans une charte de l'évêque Sabarico en faveur de l'évêque de Lugo Flaviano, 1er mai 867. Mais l'authenticité de cet acte, analysé longuement par Risco, *Esp. Sagr.*, XL, pp. 121-122, a été justement mise en doute par M. J. Villaamil y Castro, *Iglesias gallegas de la edad media* (Madrid, 1904, in-8), pp. 27-28.

(75) *Esp. Sagr.*, XVIII, p. 313: «sicut canonum auctoritas edocet, quod »si quis episcopus in sua persecutus fuerit ecclesia fugiat ex illa ad »alteram, dicente Domino: *Si vos persecuti fuerint in una civitate, fugite »in aliam.*» La même citation, médiocrement exacte, de Mathieu, x, 23, se retrouve avec la même faute *(fuerint)* dans la charte de Sabarico mentionnée à la note ci-dessus.

(76) Charte du 27 mars 832: «Haec nempe facio... auctoritate canonica»li sedis apostolicae fretus ut ecclesiae aut sedes destructae a paganis »aut a persecutoribus, auctoritate regali seu pontificali ad alia tutiora »transferentur loca, ne christiani nominis decus devacuetur» *(Esp. Sagr.*, XL, p. 371). Charte du 1er janvier 841: «... auctoritate etiam sedis Apostoli»cae Sancti Petri communitus, necnon sacrorum canonum fretus auxilio, »ubi nobis permittitur ut sedes seu ecclesias ab incredulis destructas ad »tutiora seu utiliora loca transmutari debeamus, ne deleatur omnino »christianitatis nomen» *(Esp. Sagr.*, XL, pp. 377-378).

l'acte précédent; entre autres témoins, par le notaire Argimiro et le scribe Félix, dont les souscriptions ont été d'ailleurs complétées et allongées de la façon la plus maladroite (77).

En faveur de ce diplôme, on présentera les observations que voici.

a) Le roi déclarerait, au début de l'exposé, qu'il vient de reconquérir et de repeupler le territoire de Braga: il est certain que cette opération eut lieu avant 877.

b) Les noms de tous les évêques souscripteurs, sauf ceux de Adulfo et de Fralasio, se retrouvent dans le catalogue épiscopal que contient la Chronique d'Albelda (881) (78).

c) Les éléments chronologiques concordent: l'acte est daté du 4 des ides de février 877, et le scribe Félix déclare l'avoir écrit «die prima feria»; le 10 février 877 est bien tombé un dimanche (79).

On se demandera donc, ici encore: l'acte est-il intégralement apocryphe ou partiellement remanié? Dans une notice du 28 septembre 911, laquelle n'est pas à priori suspecte et porte délimitation du territoire dépendant du monastère-évêché de Dumium (80), on remarque la phrase suivante: «Fecit sagessionem

(77) «Felix nomine, cognomento Busianus, qui hanc cartam scripsi »die prima feria *et praesens fui quando eam tradidit dominus Adefonsus »rex domino Rudesindo episcopo roboratam in illo pulpito de palatio majore, »qui est in Oveto, testis...* Argimirus notarius, *filius Didaci,* testis.»

(78) Ce sont les évêques Alvaro *(Alvarus Velegiae),* Felmiro (Osma), Nausto (Coïmbre), Sebastian (Orense), Branderico (Lamego). Nous avons déjà cité ces différents personnages sauf Alvaro, duquel A. Fernández Guerra *(Cantabria,* Madrid, 1878, in-8°, p. 55) avait voulu faire un évêque de Cantabrie, et Branderico, au sujet duquel on pourra voir Flórez, *Esp. Sagr.,* XIV, p. 160.

(79) Cf. Flórez, *Esp. Sagr.,* XVIII, p. 315, note.—La mention de la première férie se trouve dans la souscription du scribe Félix.

(80) *Port. Mon. Hist. Dipl. et chartae,* I, n° XVII, pp. 11-12, sous la date 911; antérieurement publiée par Argote, *Memorias para a historia*

»D. Savaricus ([81]) episcopus pro locum sancti Martini, episcopi »Dumiense sedis, territorio Bracarense, et hostendit testamentum »ipsius loci, quo dudum fecerat dive (?) memorie domnissimus »Adefonsus princeps ([82]), pater ipsius Hordoni princeps, tempore »D. Rudessindi episcopi, per omnes suos antiquiores terminos». Le diplôme que nous étudions pourrait n'être qu'un remaniement ou une reconstitution de cet acte aujourd'hui perdu, concédé par Alphonse III à l'évêque Rosendo ([83]).

Mais si le diplôme de 877 a été fabriqué, dans quel but l'a-t-il été? Il s'agissait très manifestement d'accréditer la tradition concernant le transfert à Mondoñedo de l'évêché de Dumium; peut-être aussi les archevêques de Braga auront-ils, à un moment donné, revendiqué la possession du monastère-évêché de Dumium, très voisin de leur ville. N'oublions pas que le fougueux évêque de Mondoñedo, Gonzalvo, que nous avons déjà vu lutter contre l'évêque de Compostelle, batailla également contre son métropolitain, l'archevêque de Braga, saint Géraud, dont il ne voulait pas reconnaître l'autorité ([84]).

---

de Braga, III, doc. v, pp. 408-410, avec la date: «era DCCCCXVIIII», et par Flórez, *Esp. Sagr.*, XVIII, pp. 320-322, avec la date: «era DCCCCLVIIII.»

([81]) Il s'agit ici de Sabarico II.

([82]) Nous suivons le texte des *Port. Mon. Hist.* et non pas celui de Flórez. Ce dernier, *loc. cit.*, p. 320, imprime: «quod dudum fecerat *eidem*... »memoriae domnissimus Adefonsus princeps».

([83]) D'après Flórez, *Esp. Sagr.*, XVIII, pp. 66-70, Rosendo aurait été évêque de Mondoñedo «desde antes del 877. hasta cerca del 907». On notera, en passant, que le prédécesseur et le successeur de ce Rosendo se nomment tous deux Sabarico, et que le cinquième évêque de Mondoñedo se nomme également Rosendo (S. Rosendo, 928-942; † 1er mars 977 cf. Flórez, *loc. cit.*, pp. 75-108); peut-être sera-t-on frappé de l'alternance des vocables Sabarico et Rosendo.

([84]) Flórez, *Esp. Sagr.*, XVIII, pp. 122-123. Selon Flórez, qui utilise l'histoire de Braga (ms.) de Gerónimo Roman, ce différend avec saint Géraud serait antérieur, mais de peu, au différend avec l'évêque de Compostelle. Il n'est pas impossible que les deux affaires se soient simultanément poursuivies.

3° *Charte du 27 février (ou 29 avril) 877.*

Ainsi que les précédents, ce diplôme est un acte semi-solennel, auquel sont joints une invocation et un exposé (le salut fait défaut).

Dans l'exposé, on mentionne, pour la seconde fois, le nom de Dumium (voy. 877) et pour la troisième, la création de l'évêché de Mondoñedo (voy. 867 et 877) ([84 a]). Ce simple détail montre que le rédacteur avait sous les yeux les documents étudiés ci-dessus; au reste, notons encore, à ce point de vue, que le diplôme en question est souscrit lui aussi par les évêques Alvaro, Felmiro, Nausto, Adulfo et Sebastian, déjà rencontrés soit en 867 soit en 877 ([85]).

Mais le rédacteur a commis quelques bévues, qui lui sont propres: tandis que les évêques souscripteurs sont tous des personnages de la fin du IXe siècle, dans l'exposé le donateur s'exprimerait ainsi: «Barbaris autem insurgentibus... iussit *avus meus Adephonsus* dominus ac *catholicus*...» Seul, Alphonse IV, qui a régné, non pas à la fin du IXe siècle, mais au début du Xe,—de 924 ou 925 à 931,—et qui était, en effet, petit-fils d'Alphonse III, aurait pu parler de la sorte,—bien qu'il n'eût sans doute pas appliqué l'épithète *catholicus* à son aïeul.

([84 a]) «Notum omnibus est eo quod in peccatis pravis coeperunt »vi Sarraceni terram ac provinciam Gallecię cum eius capite, quę est »Bragara, etiam vicinam eius nomine Dumio, in qua antecessores vestri, »Domino annuente, pontificatu functi fuerunt in pace. Barbaris autem »insurgentibus ac provincias capientibus, necnon et episcopis fugam »petentibus, iussit avus meus Adephonsus dominus ac catholicus locum »sancti Martini edificare Menduniensis in loco episcopali, ad cuius nomen »et honorem meam oblationem et vestre securitati offerre volo.»

([85]) Les témoins autres que les évêques, à savoir «Quiriacus strator, »Didacus presbyter, Ermenegildus, Puricellus, Argiricus», se retrouvent également dans les actes de 866 ou 867 et du 10 février 877.

Autre inadvertance. Un peu plus loin, on prête au donateur cette déclaration: «idcirco, quia restituit Dominus regnum». Quel est donc le souverain qu'on a voulu mettre en scène? Est-ce Alphonse III qui, au début de son règne, fut détrôné par l'usurpateur Fruela? Est-ce Alphonse IV qui, à la mort de son père Ordoño II, fut évincé par son oncle Fruela II? Si c'est Alphonse III, les mots «avus meus Adephonsus» constituent une erreur bien grosse, car le grand'père d'Alphonse III fut Ramire Ier; et si c'est Alphonse IV, les souscriptions des évêques précités deviennent inadmissibles.

L'objet de cet acte est fort modeste: il s'agit d'établir que les évêques de Mondoñedo ont possédé la villa de Arenas; mais on se rend compte que, par ses formules, ce diplôme est apparenté à ceux de 867 et du 10 février 877 (86).

V

QUELQUES SUPERCHERIES MODERNES.

1° *Charte de Pélage en faveur du monastère de Santillana (26 ou 27 février, 718-737).*

Ego Don Pelayo... trado mea haereditate Deo et a Sancta Juiiana in Planes et ad abbate Don Pero et ad seniores qui in eodem loco die noctuque serviunt...

(86) Il conviendrait de rapprocher de ces trois actes les diplômes royaux léonais de même provenance, et en particulier les deux donations d'Ordoño II, du 18 juin 922 (*Esp. Sagr.*, XVIII, app. x et xi, pp. 322-323 et 323-325). Il n'est pas impossible que l'on ait procédé en bloc à la réfection de tous ces documents.

Sans insister sur l'emploi des termes *don* et *seniores*, observons que l'abbé «Don Pero» est un personnage fictif, inventé par le Pseudo-Hauberto, soit par Gerónimo de Argaiz ([87]).

Sic trado et affirmo stabile per semper omne firmamentum, quod do in censum in meas harmanas (*sic*) Dosinda et Anna et pos (*sic*) obitum suum.

Les noms des sœurs de Pélage ne sont mentionnés nulle part ailleurs, à moins qu'ils ne se retrouvent—ce que nous n'avons pas vérifié — dans quelque fausse chronique ([88]). Quant à la phrase elle-même, elle signifierait, d'après Sota qui, le premier, publia ce document, que les sœurs de Pélage percevront jusqu'à leur mort les revenus du domaine à elles concédé par leur frère ([89]).

De nunc si habuerit aver vivo, non det maneria, nin det anuba de heredad, nin albrero, nin cuxhu, non intret in praestamo, non det conduchu, non intre merino, nin sayon, nisi prior de Santa Juliana.

Sota a commenté longuement, et non sans fantaisie, cette formule étrange ([90]); toutefois il a passé sous silence l'expression *non intret in praestamo*. Ignorait-il cependant qu'un acte de septem-

([87]) Pseudo-Hauberto, à l'année 736, dans Argaiz, *Poblacion eclesiastica de España*, II, 2e partie, p. 530 (cf. Sota, *Chronica de los principes de Asturias*, p. 417): «Florebant per hoc tempus... Petrus Abbas in Monaste»rio Sanctae Julianae, viri doctissimi.»

([88]) Cf. Huerta, *Anales de Galicia*, II, p. 213: «Por este Privilegio te»nèmos noticia de las dos Hermanas de Don Pelayo Adosinda, y Ana, »de las quales no ay memoria en otra alguna de las antiguas.»

([89]) Sota, *op. cit.*, p. 415 et p. 417, où il écrit: «Dize tambien [el rey »Don Pelayo], que dà la dicha hazienda para que reditue a sus hermanas »Dosinda, y Ana, y que despues de ellas difuntas, quede al Monasterio.»

([90]) Sota, *op. cit.*, p. 416.—Pour une autre formule,—non moins étrange, mais fort à propos mutilée,—laquelle termine l'acte, voir Sota, *loc. cit.*

bre 1238 énumère les prébendes *(préstamos)* susceptibles d'être répartis entre les chanoines de la collégiale de Santillana (91)?

Cette charte a dû être fabriquée postérieurement à l'année 1668, date de la publication du Pseudo-Hauberto, auquel est emprunté, nous venons de le dire, le nom de l'abbé «Don »Pero» (92).

2° *Chartes d'Alphonse Ier en faveur du monastère de Covadonga (31 octobre 740, 11 novembre 741).*

L'authenticité de ces deux actes a été justement mise en doute par Risco (93).

L'acte de 740 renferme une sorte d'exposé où sont accumulés, comme à plaisir, les détails les plus inattendus et les plus précis. Il y est parlé de la fondation du monastère de Covadonga, du trésor du Monsagro (94), de la consécration dudit monastère par douze évêques et douze abbés, de la victoire remportée par Pélage sur les Arabes, le 1er mai 718. Risco s'est contenté d'analyser cette charte, mais une simple analyse suffit.

En rapports étroits avec le précédent, l'acte de 741 ne mérite

(91) Cf. Flórez, *Esp. Sagr.*, XXVII, pp. 30-31.

(92) Le faussaire, qui n'était peut-être autre que Sota lui-même, a-t-il voulu légitimer le droit de patronage que la couronne d'Espagne avait ou prétendait avoir sur la collégiale de Santillana? Voici à ce sujet un passage assez curieux tiré de Sota, *op. cit.*, p. 417: «El Rey nuestro Señor, »es, y ha sido siempre Patron de la Iglesia Colegial de Santillana, y como »tal presenta su Abad; y el libro de su Real Patronato, dize, que le toca »este derecho por ser fundacion de dos hermanas del Rey Don Pelayo»·

(93) *Esp. Sagr.*, XXXVII, pp. 94-96. Voir aussi Somoza, *Gijón en la historia general de Asturias*, II, pp. 483-485.

(94) C'est sur le Monsagro, montagne voisine d'Oviedo, que, d'après une légende, auraient été transportés, dans les premiers temps de la monarchie asturienne, les reliques provenant de Tolède.

pas un examen approfondi. Pour le juger, il suffirait de signaler quelques-uns des anachronismes qu'il contient: Risco y relève notamment l'emploi insolite des vocables *Covadefonga*, *Guixo*, *Sauso*, *Benavente* et la mention, non moins surprenante, du monastère de San Vicente de Leon, lequel ne fut fondé qu'au début du XIe siècle (95).

Ces deux chartes de 740 et de 741 semblent avoir été forgées à une époque récente. En 1572, Morales écrivait: «En el monasterio [de Covadonga] no hay una sola letra de privilegios, porque los que había los llevó un abad á Castilla para confirmarlos, y murió presto, sin que dejase dicho donde estaban, y asi no han parecido» (96). Malgré cela, en 1778, un abbé de la collégiale, Nicolas Antonio Campomanes, imprimait les deux actes dans une brochure de circonstance dont le titre seul est fort suggestif: «Noticia de la antiguedad y situacion del Santuario de Santa Maria de Covadonga, en el principado de Asturias, con las del cronista Ambrosio de Morales en su Viage santo: se expresa el incendio acaecido en el mismo Santuario à el amanecer del dia 17. de Octubre de 1777, y el permiso de pedir limosna en estos Reynos, y los de las Indias para su reedificio, que se ha dignado conceder S. M., que Dios guarde, à tan justo fin, concurriendo su Real munificencia, y catholico zelo à el auxilio de la obra». *En Barcelona*, por Francisco Suriá y Burgada, s. d., pet. in-4, 26 pp. (97).

(95) Sur ce monastère, qui était situé tout près de la Cathédrale, voir Risco, *Esp. Sagr.*, XXXV, p. 15 et, du même, *Iglesia de Leon*, p. 126.

(96) Morales, *Viage á los reynos de Leon y Galicia*, éd. Flórez (Madrid, 1765, in-fol.), p. 66; cf. *Coronica*, éd. Cano, VII, p. 35; cf. aussi Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, pp. 94-95.

(97) Il serait téméraire de soutenir que Campomanes est l'auteur de ces deux actes de 740 et de 741; mais on rapprochera des indications bibliographiques que donne l'abbé de Covadonga (voy. ci-dessous, *Cat.*, n° 2), ce que dit Risco, *op. cit.*, p. 96 au sujet de la provenance de ces

3° *Charte d'Alphonse Ier pour le monastère de San Pedro de Villanueva (21 février 746).*

On lit dans le *Viage* de Morales, écrit peu après 1572 (98): «Villanueva. Monasterio de Benitos... No tienen una sola letra »de privilegios, y dicen que lo fundó el rey D. Alonso el Católico.» Mais, en 1615, Sandoval analysait la charte d'Alphonse Ier dans les termes que nous rappellerons plus loin (*Cat.*, n° 4) (99). La fabrication de ce faux se place donc, vraisemblablement, entre 1572 et 1615 (1).

---

chartes: «hallandose *como testifican los que las han comunicado* en solo un papel, aunque viejo y estropeado». — D'après Vigil, *Asturias monumental,* I, p. 311, il y aurait à la Bibliothèque Nationale de Madrid, dans un ouvrage ms. de la fin du XVIe siècle (Tirso de Avilés, *Historia de Asturias y Sumario de linages de este Principado)*, une copie des deux actes de 740 et 741; le fait est exact, mais le ms. de Madrid (n° 6261; ancien R 106) est une copie du XVIIIe siècle, et il est aisé de voir que les prétendues chartes d'Alphonse Ier ont été ajoutées à l'ouvrage de Tirso; le ms. a 377 pages et nos chartes occupent les pp. 374-377, sans qu'elles se rattachent en quoi que ce soit à ce qui précède. Quant aux copies que l'on rencontre aux fol. 296 r., 297 r. et v. et 298 r. et v. du *Tumbo nuevo* de Lugo, il n'est pas impossible qu'elles dérivent, directement ou non, des textes publiés en 1778 par Campomanes; en tout cas, on notera bien qu'elles ne sont point dans la partie du *Tumbo nuevo* de Lugo qui fut achevée en 1763.

(98) Morales, *Viage,* éd. Flórez, p. 69.

(99) Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, pp. 102-103, a relevé la contradiction qui existe entre les affirmations de Morales et celles de Sandoval.

(1) Sur ce document, voir Noguera, *Ensayo cronologico,* pp. 422-423, et Somoza, *Gijon,* II, p. 485.

4° *Charte d'Alphonse II* (2) *pour le monastère de Calogo (791-842).*

Cet acte, soi-disant émané d'Alphonse II, à moins que ce ne soit d'Alphonse Ier ou d'Alphonse IV (2), est très manifestement l'œuvre d'un faussaire moderne; il ne supporte pas un seul instant l'examen, et ce serait perdre sa peine que d'en discuter les détails (2a). Nous ignorons d'ailleurs pourquoi il a été forgé.

5° *Charte de Ramire Ier pour le monastère de Lorvão (mars 848).*

Il n'y a pas lieu non plus de démontrer la fausseté de ce diplôme, si bizarrement rédigé (3) et si bizarrement souscrit par

(2) La souscription porte: «Nos gloriosissimus et *catholicus* princeps »dominus Adefonsus», ce qui pourrait faire songer à Alphonse Ier, surnommé *le Catholique* (il est vrai que dans d'autres actes apocryphes cette épithète s'applique à Alphonse III). La souscription est ainsi libellée: «Ego rex *Adephonsus Castus*», ce qui désigne très clairement Alphonse II. Mais au nombre des témoins est un certain *Hermegildus sedis Yriensis ephiscopus (sic);* or, Hermenegildo occupa le siège épiscopal de Compostelle de 923 ou 924 à 951 ou 952 (López Ferreiro, *Historia de la Iglesia de Santiago,* II, p. 285 et 316), c'est-à-dire sous le règne d'Alphonse IV, lequel fut roi de Leon de 924 ou 925 à 951.

(2a) Cet acte commence ainsi: «In nomine Genitoris, Geniti filiique, »ex ambobus procedens Spiritus Sanctus, qui est terminus *(sic)* in uni»tate et unus in deitate, quem unum esse columus *(sic)* creatu[ra]rum, »cui famulantur coelestia, deserviunt et terrigena, ob cuius imperio obe»diunt maria, a quo cuncta creata sunt, qui ante mundi confessionem »constitutionem redemit, et mittens sanctos apostolos suos predicari »Evangelium in universum mundum et confirmare in fide credentes »Christo, ex quibus unus Zebedei filius Hispanie sortitus», etc.

(3) Voici un échantillon du style de cette charte: «Donationis et tes»tamenti carta haec est, eam facere statui ego Rex Ramirus... vobis

plusieurs rois maures, prétendus vassaux de Ramire Ier (4). On se contentera de rappeler: 1° que le destinataire n'est autre que le légendaire abbé Juan de Montemayor (5); 2° que cette charte fait pendant à une fausse donation du susdit abbé, datée du 27 décembre 850 (6); 3° que l'acte de 848 n'a pas été transcrit — et pour cause — sur le cartulaire du monastère de Lorvão appelé *Liber Testamentorum* (7); 4° enfin, que Brito, qui le premier édita ce document, se garde bien de dire où était conservée la copie dont il prétend avoir fait usage.

VI

FAUSSES ATTRIBUTIONS

Nous n'avons point le désir de cataloguer à cette place tous les actes qui, en dehors des textes apocryphes, ont pu être portés par erreur au compte de tel ou tel roi asturien. Voici toutefois quelques exemples, notés au cours de nos lectures.

1° On trouve dans les *Portugaliae Monumenta Historica. Diplomata et chartae*, I, nos II et III, deux actes attribués à Ordoño Ier (850-866). Mais l'acte n° II est souscrit par Oveco, lequel fut

»Joanni Abbati... de possessionibus illis totis, quas tuli ego de manibus »Albamath Dominus Colimb., prope Monte Magiore, dum currit fluvius »Mondeco, et reliquiae de reliquis Mauris», etc.

(4) «Mahomat Cid Atauf dominus Cale, domini Regis vasallus, contra »hoc non veniam. Haluf Iben Mahomat contra hoc non ibit. Abdala Iben »Zebi contra hoc non ibit. Zuleim Iben Muça dominus Lameta, Regis »Ramiri vasallus, contra hoc non veniam», etc., etc.

(5) Sur ce personnage, consulter R. Menéndez Pidal, *La leyenda del abad Don Juan de Montemayor*. Dresden, 1903, in-8 *(Gesellschaft f. roman. Liter.*, n° 2).

(6) Cf. Menéndez Pidal, *op. cit.*, pp. LVIII-LX.

(7) Voir l'inventaire sommaire que nous avons donné de ce cartulaire dans la *Revue des Bibliothèques*, XII (1902), pp. 478-481.

évêque de Leon de 928 à 950 (8) et par Dulcidio, lequel occupa le siège de Vizeu de 937 à 950 environ (9); quant à l'acte n° III, il est confirmé, en plus d'un certain prélat nommé Jubario, par Nausto, évêque de Coïmbre de 867 à 912, par Froarengo, évêque de Coïmbre ou de Porto de 905 ou 906 à 911, par Rccaredo, évêque de Lugo de 875 à 922 et par Sabarico [II], évêque de Mondoñedo de 907 environ à 922. L'acte n° II émane peut-être d'Ordoño III (roi de Leon de 950 ou 951 à 956 ou 957); l'acte n° III émane peut-être d'Ordoño II (roi de Leon de 914 à 924 ou 925)—toutes réserves étant faites d'ailleurs sur la souscription de l'évêque Froarengo, et sur celle de l'évêque Nausto, personnage qui mourut le 21 novembre 912 (10). En tout cas, ni l'un ni l'autre ne sont d'Ordoño Ier (11).

2° On lit dans Sandoval, *Cinco obispos*, p. 160: «y quien mas »hizo [pour le monastère de San Juan del Poyo] fue el Rey don »Vermudo el Diacono [789-791] tio del Rey don Alonso el »Casto, que le acotò la juridiction de los vassallos, y tierra que »esta en contorno del Monasterio casi dos leguas, y le diò otros »cotos, de los quales la Rey[na] doña Vrraca hija de don Alonso »el Sexto le tomò gran parte; aunque despues en el año 1116, »a primero de Abril siendo Abad deste Monasterio don Froma»rico le boluiò la villa de Simis, como la auia tenido en tiempo »del Rey don Vermudo su aguelo, que assi le llama, y añade las »villas, y Iglesias, que en el testamento del Rey le auian sido »dadas quando se restaurò el Monasterio.» Sandoval publie, *ibid.*, pp. 161-162, la charte d'Urraca: cette charte ne contient pas la moindre allusion au diplôme de Bermude Ier.

3° Autre méprise. Vicente de la Fuente, *Historia eclesiástica*

(8) Risco, *Esp. Sagr*, XXXIV, pp. 237-256.

(9) Flórez, *Esp. Sagr.*, XIV, p. 320.

(10) Cf. López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, p. 179.

(11) Cf. Tailhan, *Bibliothèques espagnoles du haut moyen âge*, dans Cahier et Martin, *Nouveaux mélanges d'archéologie*, IV, p. 342, n. 3.

de España, 2e éd., III, pp. 121-122, écrit: «Concluída la iglesia »de San Salvador á principios del siglo XI, y adornada con riquí»simas alhajas, don Alfonso el Casto dotóla liberal y generosa»mente en escritura de donacion, que llamó testamento, segun »la costumbre de aquel tiempo (802). Cinco Obispos firman la »carta dotal (1) y entre ellos no está el de Oviedo, de donde se »infiere que no lo había; pero firma en otro documento diez años »despues, de modo que viene á fijarse el orígen del episcopado »en los años 802-811. El Rey expresa que la silla de Oviedo no »es de nueva creacion, y que tampoco es la de Lugo, sino la de »Britonia, que estaba desierta (2).»

»(1) El bueno del P. Risco no dió este documento en el tomo XXXVII, »de Oviedo, escrito con mucho descuido y con ánimo de no romper »lanzas.»

»(2) *Et ipsam civitatem Ovetensem facimus eam, et confirmamus pro »Sede Britoniensi, quae ab Ismaelitis est destructa et inhabitabilis facta.* »Y ¿por qué había de ser inhabitable? Quería decir *inhabitada.*»

«El bueno del P. Risco» a eu singulièrement raison de ne pas admettre l'acte dont parle V. de la Fuente, car si cet acte renferme les mots «et ipsam civitatem Ovetensem facimus eam», etc., ce ne peut être qu'un très vulgaire succédané du faux diplôme du 27 mars 832. V. de la Fuente a confondu les deux chartes du 16 ou 25 novembre 812 et du 27 mars 832, et, prenant ici et là, forgé inconsciemment un acte nouveau.

4° Berganza, *Antigüedades de España*, I, p. 175, écrit: «Reno»vò... [Alfonso III] el Monasterio [de Cardeña], y le señalò por »hazienda, y jurisdicion, el Lugar de Villafria con sus terminos; »como consta de la Confirmacion del Rey D. Alonso el Quarto, »de que à su tiempo darèmos quenta.» Berganza a publié, *ibid.*, p. 197, cette charte, laquelle est datée du 27 juin 931 (12), et ne

(12) Ce document a été republié par L. Serrano, *Becerro gótico de Cardeña* (Silos, 1910, in-8. *Fuentes para la historia de Castilla*, III), pp. 209-210.

renferme aucun détail rappelant une donation antérieure d'Alphonse III.

5° Morales, *Coronica*, éd. Cano, VIII, p. 8: «En este año ocho»cientos y setenta y dos en principio de Agosto dió el Rey Don »Alonso, por su privilegio, mucho á la Iglesia de Santiago y á »su Obispo Hermenegildo, confirmándole tambien todo lo que »sus pasados le habian dado, como se ve en privilegio del tumbo »de aquella Santa Iglesia.» Hermenegildo a été évêque de Compostelle de 923 ou 924 à 951 ou 952. L'acte auquel se réfère Morales est publié dans López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. LII, pp. 114-115; il émane d'Alphonse IV (8 août 929 ?), mais l'éditeur nous apprend que «en el *Tumbo*, »este Privilegio se halla por equivocación entre los de D. Alfon»so III». On comprend dès lors l'erreur de Morales.

6° M. J. Eloy Díaz Jiménez analyse de la façon suivante (*Bol. de la R. Acad. de la Hist.*, XX, 1892, p. 124) un diplôme d'Alphonse III: «En 25 de Julio de 910, el mismo D. Alfonso »confirmó en la posesión del monasterio de Samos (Galicia) y »sus propiedades al abad Ofilón, el cual, acompañado de varios »religiosos, entre ellos el presbítero Vicencio y la monja María, »todos procedentes de Córdoba, había restaurado y poblado de »nuevo, en el año 860, el citado monasterio.» M. Díaz Jiménez renvoie à Morales, mais l'acte analysé par Morales dans les passages allégués (éd. Cano, VII, p. 406, et VIII, p. 8) n'est pas un diplôme d'Alphonse III; c'est la charte d'Ofilon, Vicente et Maria, datée du 25 juillet 872, *ère 910*. «La data desta escritura... »es á los veinte y cinco de Julio en la Era novecientos y diez, »año de nuestro Redentor ochocientos y setenta y dos», dit Morales, VII, p. 406.

7° Nous empruntons la citation que voici à Dom M. Férotin, *Recueil des chartes de l'abbaye de Silos*, p. 23, note 2: «Lorenzo »Calvete (*Historia de San Frutos patrono de Segovia*, 1610, fol. 118) »prétend que le roi Alphonse III (866-909) *[sic]* donna aux moi»nes de Silos le monastère de San Frutos, donation qui aurait

»été confirmée au XIe siècle par Alphonse VI.—Castro (*[El glo-*»*rioso thaumaturgo español... Santo Domingo de Silos*, 1688], »p. 362) ajoute foi à l'affirmation de Calvete, tout en confessant »qu'il n'a pas vu le diplôme d'Alphonse III. Il suffit de lire les »quelques mots que l'historien de San Frutos nous a fait con-»naître du prétendu document du IXe siècle, pour s'apercevoir »qu'il attribue à Alphonse III la charte d'Alphonse VI [Férotin, »n° 20] et à ce dernier la confirmation d'Alphonse le Savant» [*ibid.*, n° 226].

DEUXIEME PARTIE

CATALOGUE D'ACTES

1.—718-737, 26 ou 27 février (1).—*Faux.*

«Don Pélage» offre au monastère de Santillana (2), sis à *Planes* (3), à l'abbé «Don Pero» et aux *seniores* de la communauté un domaine à Camplengo (4), au lieu dit *El Valengo;* ce domaine étant donné *in censum* aux sœurs du roi, Adosinda et Anna, et exempté des droits de *mañeria*, *anubda*, *heredad*, *obrero*, *cuxhu*, etc. — «Facta charta instius testamenti sub era ... CC ... »quarto kalendas martias.»

a. Sota, *Chronica de los principes de Asturias y Cantabria* (Madrid, 1681, in-fol.), p. 415, d'après un «pergamino suelto» des archives de la collégiale de Santillana, lequel était, paraît-il, en «letra Gotica muy dificultosa de leer» et «por su mucha antiguedad... despintada en algunas partes».— *b.* Huerta, *Anales de Galicia*, II (Santiago, [1736], in-fol.), *escr.* VII, p. 390, sous l'année 736, d'après *a* (cf. p. 212).

TRAD. Huerta, *loc. cit.*, pp. 212-213.

(1) Sota, *Chronica de los principes de Asturias*, p. 417, place l'acte en 736, «poco mas o menos», simplement parce que l'abbé de Santillana «Don Pero» est cité dans le Pseudo-Hauberto à l'année 736.

(2) Santillana del Mar, prov. de Santander, *part. jud.* de Torrelavega.

(3) Localité aujourd'hui disparue, qui était située près de Santillana. Cf. Flórez, *Esp. Sagr.*, XXVII, p. 29 et p. 401.

(4) Camplengo, prov. de Santander, *part. jud.* de Torrelavega, *ayunt.* de Santillana.

2.—740, 31 octobre. —*Faux.*

Ayant édifié dans les Asturies le monastère de Santa Maria de Covadonga (5), et transféré en ce lieu la statue de la Vierge du Monsagro (6); ayant fait consacrer ladite basilique par douze évêques et douze abbés, en présence des palatins et des grands du royaume, et cela pour commémorer la victoire remportée par Pélage en cette caverne le 1er avril 718; ayant installé à Covadonga une communauté de douze moines et d'un abbé, soumise à la règle de saint Benoît, et bâti dans l'église trois autels dédiés à la Vierge, à saint Jean Baptiste et à saint André;—Alphonse III et sa femme Hermesenda donnent au monastère de Covadonga et à l'abbé Adulfo des ornements d'église, des vêtements sacerdotaux, du bétail, le terrain sur lequel s'élève le monastère, ainsi que le monastère lui-même; ils leur cèdent en outre leurs droits sur la montagne de Covadonga.—«Facta carta in ipso capitulo »pridie kalendas novembris era DCCLXXVIII. Avitus presbyter, »qui notavit, † feci.»

a. Noticia de la antiguedad ... de Santa Maria de Cobadonga, [1778], pp. 12-14, d'après les «traslados que todavia se conservan en el archivo [de San Benito] ..., confrontados con los que ha sacado el Abad actual Don Nicolás Antonio Campomanes.» Cf. p. 1, note.—*b.* Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, app. III, pp. 303-304.—*c.* Escandon, *Historia monumental del heróico rey Pelayo* (Madrid, 1862, in-8), n° III, pp. 443-444, d'après *b.*

Ind. Vigil, *Asturias monumental*, I (Oviedo, 1887, in-4), p. 311, J. 1a, avec la date: 3 octobre.

(5) Covadonga, prov. d'Oviedo, *part. jud.* et *ayunt.* de Cangas de Onis.

(6) Monsagro, «monte dos leguas distante de Oviedo á la parte me»ridional entre los rios Lena, y Quiros, que no lejos de allí entran en el »Nalon». Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, p. 283.

3.—741, 11 novembre.—*Faux.*

Alphonse Ier et sa femme Hermesenda donnent au monastère de Covadonga et à leur oncle, l'abbé Adulfo, diverses églises à *Ponteferrato*, *Benavente*, *Ponte Reginae*, Onis, etc., et toutes les églises, avec leurs dépendances, sises entre Covadonga, Gijon (7), Gozon (8) te la mer Cantabrique; ils confèrent audit monastère le privilège de l'immunité, et lui accordent en outre toutes les églises comprises dans un rayon de douze mille pas, ainsi que le monastère de San Vicente à Leon, et les pêcheries situées sur la mer Cantabrique.—«Facta charta ... III idus novembris era DCCLXXIX.—»Abbas Adulfus praefati monasterii, qui notavit, † feci.»

a. Noticia de la antiguedad ... de ... Cobadonga, pp. 15-16.—*b.* Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, app. IV, pp. 304-305.—*c.* Escandon, *Historia ... del ... rey Pelayo*, n° IV, pp. 445-446, d'après *b.*

Ind. Vigil, *Asturias monumental*, I, p. 311, J. 2ª.

4.—746, 21 février.—*Faux.*

Alphonse Ier et sa femme Hermesenda dotent le monastère de San Pedro de Villanueva (9).

Analysé par Sandoval, *Cinco Obispos* (Pamplona, 1615, in-fol.), p. 96: «Dotaron los Reyes don Alonso, y doña Hermesenda, este Monasterio, y »dieronle todo el termino, que dizen de Villanueva, que parte desde la »peña de la Morca, a la peña de Vermeja ... y buelue a la dicha peña de la

(7) Gijon, prov. d'Oviedo, ch.-l. de *part. jud.*

(8) Gozon, prov. d'Oviedo, *part. jud.* de Avilés.

(9) L'ancien monastère de San Pedro de Villanueva est situé sur les bords du Sella, à deux kilomètres au sud de Cangas de Onis. Cf. Vigil, *Asturias monumental*, I, p. 309.

»Morca. Dentro de los quales terminos esta incluso el Monasterio. Es la »data del priuilegio desta dotacion año de Christo 746. a veinte y uno de »Hebrero... Dieron los Reyes demas desto el patronazgo de la Iglesia de »santa Cruz, que el Rey Don Fauila auia edificado.»

Ind. Vigil, *Asturias monumental*, I, p. 312, J. 3ª.

5.—775, 23 août.

Silo, à la requête de plusieurs religieux, leur donne, pour qu'ils y fondent un monastère (10), le lieu de *Lucis* (11), situé entre l'Eo et le Masma (12).—«Facta karta donacionis sub die x kalendas »setenberes era DCCCXIIIª.»

A. Original aux archives de l'église cathédrale de Leon. Dimensions approximatives: om 140 (hauteur) × om 490 (largeur). Écriture fine et pointue, avec un assez grand nombre de ligatures (13). Parchemin bien conservé, quoique très froissé et légèrement déchiré dans le bas. Au dos de l'acte, traces de confirmations dues à Ramire Ier, Alphonse III et Ordoño II; on lit, non sans peine, l'encre étant très effacée: *Ranimirus confirmans. Adefonsus confirmans. Hordonius confirmans* (cf. Flórez, *Esp. Sagr.*, XVIII, p. 10).

a. Flórez, *Esp. Sagr.*, XVIII, pp. 306-307, d'après *A.*—*b.* A. M[artínez] S[alazar], dans *Galicia histórica*, II (Santiago, 1903, in-8), pp. 784-785, d'après *A.*

Fac-sim. *Galicia histórica*, *loc. cit.*

(10) Ce fut le monastère de San Martin de Esperautano, lequel dépendit pendant un certain temps de l'église de Leon avant d'être rattaché au monastère de San Salvador de Lorenzana. Voy. Flórez, *Esp. Sagr.*, XVIII, pp. 9-11, et les chartes de Ramire II (3 juillet 935) et d'Ordoño IV (11 novembre 958) publiées *ibid.*, pp. 308-309 et 310-311.

(11) Sur l'emplacement donné par Silo, consulter A. Martínez Salazar, dans *Galicia histórica*, p. 786.

(12) L'Eo et le Masma, petits fleuves de Galice qui se jettent dans la mer Cantabrique.

(13) Au sujet des particularités graphiques de ce parchemin, consulter Martínez Salazar, *loc. cit.*, p. 787.

6.—791-842.—*Faux.*

Alphonse II donne au monastère de San Cipriano de Calogo (14) divers domaines, confirme ses possessions et lui concède en outre les salines sises à *Ulla* (15).—«Facta series testamenti ac dona»tionis sub die IV idus maii era DX^c X^c X^c X^c VII et series dena» *(sic)*.

B. Copie du XVIIIe siècle: Madrid, Bibliothèque particulière du Roi *Coleccion de Privilegios*, V, fol. 281 v.-282 v.

7.—791-842.—*Faux.*

Alphonse II, dit le Chaste, prince catholique d'Espagne, détermine les limites du diocèse d'Oviedo.

B. Copie du XIIe siècle: *Libro gótico* de l'église d'Oviedo, fol. 2.
IND. Vigil, *Asturias monumental*, I, p. 57, A. 10, sous l'année 822.

8.—804, 21 décembre.—*Faux.*

Alphonse II confirme à l'église de Valpuesta (16) et à l'évêque Juan la possession de tous ses biens présents et à venir; il détermine les limites du diocèse et fixe les privilèges dont les habitants jouiront en matière criminelle; il donne, à Losa, les domai-

(14) Calogo, prov. de Pontevedra, *part. jud.* de Cambados, *ayunt.* de Villanueva de Arosa.

(15) Ou, peut-être, sur les bords de l'Ulla, petit fleuve de Galice qui se jette dans la baie de Arosa.

(16) Valpuesta, prov. de Burgos, *part. jud.* de Villarcayo, *ayunt.* de Berberana.

nes de *Formal*, Villalumnos ([17]) et Fresno de Losa ([18]), avec le droit de pacage sur toutes les terres royales; il donne diverses églises situées à *Potancre* ([19]); il accorde le droit de couper du bois sur tous les monts appartenant à la couronne, avec exemption du *montazgo* et du *portazgo*; enfin, il confère à Valpuesta et à ses dépendances le privilège de l'immunité.—«Facta testa»menti cartula sub die quod erit XII kalendas ianuarias era »DCCC^{a}X^{v}II^{a}, regnante rex Adefonsus in Obetu.—Altemirus »pinxit.»

B. Copie du XIe siècle: *Becerro gótico* de Valpuesta, fol. 70 r.-72 r.—*C. Ibidem*, autre copie de même époque, fol. 26 r.-28 r.—*D.* Copie du XIIIe siècle: second cartulaire de Valpuesta, fol. 1 r.—2 v., d'après *C.*

a. Flórez, *Esp. Sagr.*, XXVI, app. 1, pp. 442-444, d'après *B* et *D.*—*b.* Llorente, *Noticias históricas de las tres provincias vascongadas*, III (Madrid, 1807, pet. in-4), n° IV, pp. 18-20, d'après *D.*—*c.* González, *Coleccion de privilegios, franquezas, exenciones y fueros concedidos á varios pueblos de la Corona de Castilla* (continuation de la *Coleccion de documentos concernientes á las provincias vascongadas*), VI (Madrid, 1833, pet. in-4), pp. 1-5, avec une confirmation de saint Ferdinand et diverses autres, d'après le *Libro de privilegios y confirmaciones* n° 346 des Archives de Simancas, *articulo* 9.—*d.* Muñoz y Romero, *Coleccion de fueros municipales y cartas pueblas*, I (Madrid, 1847, in-4), pp. 13-15, d'après *a.*—*e.* E. J. de Labayru y Goicoechea, *Historia general del señorío de Biscaya*, I (Bilbao-Madrid, 1895, gr. in-4), app. VII, pp. 844-845.—*f.* L. Barrau-Dihigo, *Chartes de l'Église de Valpuesta du IXe au XIe siècle*, dans *Revue Hispanique*, VII (1900), pp. 289-293, d'après *B*, *C* et *D.*—*g.* Francisco Macho y Ortega, *La iglesia de Valpuesta en los siglos IX y X*, dans *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, 3.ª época, XXXVI (1917), pp. 378-381, d'après *C.*

Trad. Garibay, *Los XL libros del compendio historial*, I (Anveres, 1571, in-fol.), pp. 410-411; 2e éd., I (Barcelona, 1628, in-fol.), pp. 345-346; sous

([17]) Villalumnos, «lugar despoblado en el valle de Losa». Llorente, *Noticias históricas de las tres provincias vascongadas*, III, p. 86.

([18]) Fresno de Losa, prov. de Burgos, *part. jud.* de Villarcayo, *ayunt.* de Junta de San Martin de Losa.

([19]) Sur l'emplacement de *Potancre*, localité voisine, semble-t-il, de Miranda de Ebro, voir *Revue Hispanique*, VII (1900), p. 284, n. 2.

la date du 21 mai 774.—Argaiz, *La Soledad laureada*, VI (Madrid, 1675, in-fol.), pp. 623-624, d'après *B* et *C*, avec souscriptions en latin.

9.—811, 11 juin.—*Suspect.*

Alphonse II confirme aux moines du monastère de San Julian de Samos ([20]) la possession dudit lieu de Samos, lequel appartenait au monastère de San Julian, ainsi qu'il ressortait d'une donation du roi Fruela, mais avait été à plusieurs reprises depuis la mort de ce roi l'objet d'exactions commises par des laïques; il donne en outre l'espace compris dans un rayon d'un mille et demi autour du monastère ([21]).—«Notum die III idus junii era »DCCCX^a^VIIII.»

B. Copie du XVIIIe siècle: Paris, Bibliothèque Nationale, esp. 321, fol. 273 r. et v., d'après le *Becerro* (perdu) de Samos, *escr.* 36.—*C*. Copie du XVIIIe siècle: *Tumbo nuevo* de Lugo, fol. 323 r., 325 r. et v. et 326 r. et v.

a. Huerta, *Anales de Galicia*, II, *escr.* XVI, p. 402, d'après le *Becerro* perdu (cf. p. 307).—*b*. Risco, *Esp. Sagr.*, XL, app. XIV, pp. 368-369.

TRAD. Huerta, *loc. cit.*, p. 308.

10.—812, 16 ou 25 novembre ([22]).—*Refait.*

Alphonse II, surnommé le Chaste, petit-fils d'Alphonse Ier le Grand et fils de Fruela, offre à l'église d'Oviedo des biens-fonds

([20]) Samos, prov. de Lugo, *part. jud.* de Sárria.

([21]) Cette charte est mentionnée dans le diplôme d'Ordoño II pour Samos, 1er août 922, publié par Flórez, *Esp. Sagr.*, XIV, pp. 367-372: «Postquam confirmatus fuit [Adefonsus II] et unctus in regno, iterum »confirmabit eis [fratribus] adque contestabit ipsum monasterium et »ipsas villas per suis terminis et locis antiquis».

([22]) La copie du *Libro gótico* donne la date: «16 des kalendes de décembre», soit 16 novembre; l'édition de Flórez: «7 des kalendes de décembre», soit 25 novembre.

et des familles serves, confirme ses donations antérieures et celles de son père Fruela, offre à Dieu l'atrium, «quod est in cir-»cuitu domus tuae», et toute la ville d'Oviedo avec les aqueducs, édifices et maisons qu'il y a bâtis; donne enfin des ornements d'église, des manuscrits de l'Écriture Sainte, et des champs, terres, etc., situés hors de la ville.—«Facta scriptura testamenti »vel confirmationis die XVI kalendarum decembris era DCCCL.— »Justus notavit.»

B. Copie du XIIe siècle: *Libro gótico* de l'église d'Oviedo, fol. 6 v., sous le titre: *Testamentum Regis Adephonsi cognomine Casti*, et avec la date: *die XVI kalendarum decembris.*

a. Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, app. VIII, pp. 316-318, avec la date: «die septima kalend. decembris».—*b.* Escandon, *Historia ... del ... rey Pelayo*, n° VIII, pp. 456-458, d'après *a.*

IND. Vigil, *Asturias monumental*, I, p. 56, A. 4ª, avec la date: 16 novembre.

II.—812, 16 novembre.—*Refait.*

Rappelant la chute de l'empire goth en 711, la victoire de Pélage sur les Arabes, et les constructions pieuses du petit-fils de Pélage, Fruela, à Oviedo, Alphonse II confirme à l'église d'Oviedo les donations faites par Fruela, lui offre l'*atrium* qu'il avait édifié lui-même autour de ladite église, avec les aqueducs, maisons et autres édifices y renfermés, lui donne en outre des vêtements et ornements d'église, des manuscrits, et des serfs tant clercs que laïques.—«Facta scriptura testamenti vel confirmationis die XVI »kalendas decembris era DCCCL.—Justus [notavit].»

B. Copie de la fin du XIe siècle, aux archives de l'église cathédrale d'Oviedo, ainsi décrite par Vigil, *Asturias monumental*, I, p. 56, A. 3ª: «Este documento, original primitivo, consta de siete hojas de pergamino de 0m 46 centímetros de alto, por 0m 25 de ancho: se halla extendido á dos columnas, en letra Gótica ó Isidoriana, con tinta bastante negra, y principia á la vuelta de la hoja primera, concluyendo las firmas en la cara de la sexta. Está muy bien conservado, aunque con faltas ligeras al mar-

gen superior derecho de las hojas, y encuadernado en pasta verde, con dorados.—Puede reputarse como el más notabilísimo y preciado en la provincia [de Asturias].»

C. Copie du XIIIe siècle: Madrid, Bibliothèque Nationale, ms. 1513 (=F. 134; *Liber Chronicorum*), fol. 116 r.-117 v.

a. Mariana, *Historia general de España*, éd. de Valence, III (1787, in-fol.), pp. 511-513, d'après *B.*—*b.* Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, app. VII, pp. 311-316, d'après *B.*—*c.* Escandon, *Historia ... del ... rey Pelayo*, n° VII, pp. 451-455, d'après *b*.

TRAD. Morales, *Los cinco libros postreros de la Coronica general de España* (Cordova, 1586, in-fol.), fol. 68 v.-69 v.; éd. Cano, VII (Madrid, 1791, pet. in-4), pp. 194-197, d'après un «libro viejo» de l'église d'Oviedo.

IND. Vigil, *Asturias monumental, loc. cit.*

12.—829, 4 septembre ([23]).—*Faux.*

Alphonse II donne à l'apôtre saint Jacques et à l'évêque Teodomiro un espace de trois milles autour de l'église de l'apôtre ([24]); il rapporte que le corps de ce dernier ayant été récemment découvert, il était accouru en compagnie de ses palatins; avec des larmes et des prières, il avait adoré les reliques de saint Jacques, l'avait reconnu comme patron et seigneur de toute l'Espagne, lui avait fait l'offrande des trois milles, avait bâti une église en son honneur et finalement rattaché le siège d'Iria ([25]) à ce saint lieu ([26]).—«Facta scriptura testamenti in era DCCCLXVII »et quot pridie nonas septembris».

([23]) La date de ce document a été lue de façons très diverses; on s'en tiendra à celle du *Tumbo A* de Compostelle, soit 829.

([24]) Le texte porte: «in giro ecclesie beati Jacobi apostoli», et non pas, comme l'imprime Flórez, *Esp. Sagr.*, XIX, p. 329: «in giro *tumbae* »ecclesiae». Le mot *tumbe* a été récrit au XIIIe siècle, en surcharge, sur le mot *ecclesie*. Cf. López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, p. 38, n. 1.

([25]) Iria, aujourd'hui El Padron, prov. de La Corogne, ch.-l. de *part. jud.*

([26]) L'*Historia Compostellana*, I, ch. 2, § 1, dans Flórez, *Esp. Sagr.*, XX,

B. Copie du XIIe siècle: *Tumbo A* de l'église de Compostelle, fol. 1 v. *a.* Castellá Ferrer, *Historia del Apostol de Jesuchristo Sanctiago Zebedeo* (Madrid, 1610, in-fol.), fol. 219 v., avec la date: «era DCCCLXVII».—*b.* González de Acebedo, *Memorial y discurso del pleyto, que las Ciudades, Villas y Lugares del Arzobispado de Burgos, y Toledo de Tajo a esta parte, y Obispados de Calahorra, Palencia, Osma, y Siguenza tratan en la Real Chancilleria de Valladolid con el Arzobispo, Dean y Cabildo de la Santa Iglesia de Santiago de Galicia* (Pinciae, 1611, in-fol.; 2e éd., Madrid, 1771) n° 124.—*c.* Huerta, *Anales de Galicia,* II, *escr.* XXII, p. 411, avec la date «era DCCCLXII», d'après *B* (cf. p. 339).—*d.* Flórez, *Esp. Sagr.,* XIX, p. 329, d'après *B.*—*e. Representacion contra el pretendido Voto de Santiago* (Madrid, 1771, in-fol.), app. II, p. 5, d'après «[Executoria del Pleito general de Granada]. Memorial Ajustado [del Pleito] de los Concejos [de los cinco Obispados de Toledo, Burgos, Sigüenza, Osma y Calahorra], Num. 212», avec la date: «aera DCCCLXXIII».—*f.* López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago de Compostela,* II (Santiago, 1899, in-8), p. 38, d'après *B.*

TRAD. Morales, *Coronica general de España,* liv. IX, ch. 7; éd. Cano, IV, pp. 365-366, avec la date: ère 873, d'après un cartulaire de Compostelle (27).—Castellá Ferrer, *op. cit.,* fol. 220 r.—Carvallo, *Antiguedades y cosas memorables del Principado de Asturias* (Madrid, 1695, in-fol.), p. 194.—Argaiz, *La Soledad laureada,* III, p. 329.—Huerta, *op. cit.,* II, p. 339.—*Representacion contra el pretendido Voto de Santiago,* app. III, p. 6, d'après Morales.—Zepedano y Carnero, *Historia y descripción arqueológica de la Basílica compostelana* (Lugo, 1870, pet. in-8), pp. 36-37.

---

pp. 8-9, paraît faire allusion à cet acte. Celui-ci est formellement mentionné: 1° dans une charte de Ramire II, 21 février 934 (López Ferreiro, *op. cit.,* II, app. LV, pp. 119-121); 2° dans un jugement d'Alphonse V, 30 mars 1019 (López Ferreiro, *op. cit.,* II, app. LXXXVI, pp. 209-214), où on lit: «primum testamentum domini Adefonsi catholici principis prioris »de tribus milibus in giro tumbe ecclesie beati Iacobi apostoli». Noter les mots «in giro *tumbe* ecclesie» signalés plus haut.

(27) Le cartulaire dont s'est servi Morales n'est certainement pas le *Tumbo A.* Cf. la description sommaire qu'il en donne, *loc. cit.,* p. 365.

13.—831-871 ([28]).—*Faux.*

Inventaire dressé par ordre d'Alphonse II des biens que l'église de Lugo possédait à Lemus ([29]), Saviñao ([30]) et Brosmos ([31]), savoir: 1° le monastère de San Esteban de Atan ([32]), fondé jadis par l'archevêque Odoario, puis détruit par les Maures et rendu enfin à l'église de Lugo par Alphonse II; 2° les *villae* et églises dépendant du susdit monastère.

B. Copie du XIIIe siècle: *Tumbo viejo* de l'église de Lugo, fol. 3, n° 4, sous le titre: *Inventarium hereditatum de Lemos ad Lucensem ecclesiam spectantium* (cf. *Revue Hispanique,* XII, 1905, p. 593).

a. Huerta, *Anales de Galicia,* II, *escr.* XIX, p. 405, à l'année 831, d'après *B* (cf. p. 331).

TRAD. Huerta, *op. cit.,* pp. 331-332.

([28]) Risco, *Esp. Sagr.,* XL, pp. 122-123, place cette notice en 871, évidemment parce qu'on y lit: «sed postea, peccato impediente, a paga»nis destructum [monasterium S. Stephani] et a rege domino Adephon»so vindicatum, S. Mariae est restitutum in era DCCCCVIIII». L'édition de Huerta, *Anales de Galicia,* II, p. 405, présente en cet endroit la variante: «in era DCCCLXVIIII». L'acte étant un simple faux, il n'y a pas lieu d'insister sur la divergence des textes.

([29]) Le vocable de Lemus ou Lemos s'appliquait à une petite région de la Galice, dont la ville principale était Monforte de Lemus, prov. de Lugo, ch.-l. de *part. jud.*

([30]) Saviñao, prov. de Lugo, *part. jud.* de Monforte.

([31]) Brosmos (Santa Cruz de), prov. de Lugo, *part. jud.* de Monforte, *ayunt.* de Sober.

([32]) Atan (San Esteban), prov. de Lugo, *part. jud.* de Monforte, *ayunt.* de Panton.

14.—832, 27 mars (33).—*Faux.*

Etant monté sur le trône de Galice et d'Espagne que lui avait ravi Mauregato; ayant pris possession de tous les territoires qu'Alphonse Ier, fils du duc Pierre, avait enlevés aux Arabes, tant en Galice qu'en Bardulie; ayant décidé d'établir sa capitale à Oviedo et de construire en cette ville une église dédiée au Saint Sauveur sur le modèle de l'église Santa Maria de Lugo; ayant décidé également de placer la ville de Lugo à la tête de la province de Galice et de restaurer ainsi l'état de choses existant avant l'invasion arabe,—Alphonse II, fils du roi Fruela, avait eu à combattre le rebelle Mahmoud de Mérida, fortifié en son château de Santa Cristina (34). Mahmoud vaincu et le château pris, le roi avait résolu de réaliser sans délai le dessein qu'il avait formé au sujet de Lugo, seule ville dont les murs n'eussent pas été abattus par les Arabes, des mains desquels l'avait arrachée Alphonse Ier, fils du duc Pierre et descendant de Récarède. En conséquence, il donne à l'église Santa Maria et à la ville de Lugo la ville de Braga, jadis métropole de Galice, et celle d'Orense, que les Arabes avaient détruites et qu'il ne pouvait présentement restaurer; ces deux villes, avec leurs diocèses, devant payer à Lugo le cens habituel, soit le tiers de leurs revenus. D'autre part, il enlève à l'église de Lugo, pour les rattacher à celle d'Oviedo, les paroisses de *Balbonica*, Neira (35),

(33) La date de cet acte n'a pas toujours été correctement lue; mais, de toute évidence, il faut adopter celle que contient le pseudo-original, soit 832.

(34) Santa Cristina, prov. de Lugo, *part. jud.* de Sárria, *ayunt.* de Paradela.

(35) Neira. Il existe diverses localités de ce nom dans la prov. de Lugo, *part. jud.* de Becerreá et *part. jud.* de Sárria.

Flamoso, Sárria (36), Páramo (37), Froyan (38), Saviñao, *Sardinaria*, *Abiancos*, Asma (39), Camba (40) et Deza (41); ces paroisses devant continuer à dépendre de Lugo au spirituel, mais devant presque toutes payer le cens ecclésiastique à Oviedo. Le roi déclare que c'est en compensation de la perte de ces paroisses que l'église de Lugo reçoit les villes de Braga et d'Orense, mais qu'elles lui feront retour si Braga et Orense viennent à être repeuplées. Alphonse II mentionne enfin que le siège épiscopal érigé à Oviedo l'a été en remplacement de celui de Bretoña (42), cette dernière ville étant détruite et inhabitable.— «Facta series testamenti hujus die quod erit VI kalendas aprilis »era DCCCLXX. — Gersenondus presbiter ubi praesens fui et »notavi».

A. Pseudo-original à l'*Archivo Histórico Nacional*, doc. de Lugo, *Libro I de foros en pergamino*, fol. 82. Dimensions approximatives: $0^m 290$ (hauteur) × $0^m 460$ (largeur). Écriture de la fin du XIe siècle, très claire, un peu petite, ronde; c'est de la minuscule caroline mélangée de lettres visigothiques. Chaque souscription est suivie d'un monogramme.

B. Copie du XIIIe siècle: *Tumbo viejo* de l'église de Lugo, fol. 7, n° 8, sous le titre: *Testamentum domini Adefonsi regis de Sancta Cristina*, et avec la date: «era DCCC et LXX». Cf. *Revue Hispanique*, XII (1905), p. 593.

C et *C'*. Copies du XIIe-XIIIe siècle: *Liber Fidei* de l'église de Braga; l'une de ces copies, identique à *A* et *B* (nous la nommons *C*), l'autre, assez

(36) Sárria, prov. de Lugo, ch.-l. de *part. jud.*

(37) Páramo, prov. de Lugo, *part. jud.* de Sárria.

(38) Froyan (San Pedro) ou Froyan (San Saturnino) ou Froyan (San Vicente), prov. de Lugo, *part. jud.* et *ayunt.* de Sárria.

(39) Asma. Ce vocable subsiste dans cinq localités du *part. jud.* de Chantada, prov. de Lugo.

(40) Camba (San Juan) ou Camba (San Salvador) ou Camba (Santa Eulalia), prov. de Pontevedra, *part. jud.* de Lalin, *ayunt.* de Rodeiro.

(41) La Deza, pays de la prov. de Pontevedra, situé entre le Deza et l'Arnego, affluents de gauche de l'Ulla.

(42) Bretoña (Santa Maria de), prov. de Lugo, *part. jud.* de Mondoñedo, *ayunt.* de Pastoriza. Cf. Flórez, *Esp. Sagr.*, XVIII, p. 6.

différente et datée des ides de mars ère DCCCLXVIII, soit 15 mars 830 (nous la nommons *C'*) (43).

D. Copies du XVIIIe siècle: *Tumbo nuevo* de Lugo, fol. 1 r.-2 v., 271 r. et v., 332 r.-333 r., d'après *A*.

a. Sandoval, *Cinco Obispos*, pp. 171-174, d'après *C'*.—*b.* Aguirre, *Collectio maxima conciliorum omnium Hispaniae*, III (Romae, 1694, in-fol.), pp. 129-130, d'après *a*; 2e éd., IV (1754), pp. 128-129.—*c.* Contador de Argote, *Memorias para a historia ecclesiastica de Braga*, tit. I, t. II (Lisboa, 1734, in-4), pp. 787-791, d'après une copie prise sur *C* par Diogo Borges Pacheco (les souscriptions manquent), et *ibid.*, pp. 838-843, d'après une copie prise sur *C'* par Luis Alvares de Figueiredo.—*d.* Huerta, *Anales de Galicia*, II, *escr.* XXI, pp. 409-411, d'après *B*.—*e.* Risco, *Esp. Sagr.*, XL, app. XV, pp. 369-373.—*f. Diploma de Ramiro I* (Madrid, 1804, pet. in-4), *escr.* IV, pp. 299-303, d'après *A*.—*g.* La Fuente, *Historia eclesiástica de España*, 2e éd., III, n° 19, pp. 451-453.

TRAD. Contador de Argote, *loc. cit.*, pp. 843-848 (traduction de *C'*).—Huerta, *loc. cit.*, pp. 336-338 (traduction de *B*).

15.—832, 27 avril (44). Braga.—*Faux.*

Procès-verbal de la délimitation du diocèse de Braga, opérée par ordre de l'*elegans imperator sanctissimus* Alphonse II, lequel avait décidé de repeupler Braga et son territoire.—«Fac-

(43) Les différences sont les suivantes. En premier lieu, après les mots: «concedo civitates, Bracarensem videlicet metropolitanam», le texte *C'* du *Liber Fidei* continue ainsi: «cum suo episcopatu et in »circuitatis. Sunt autem nomine ecclesiarum memoratae civitatis Bra»charae», etc.; suit une longue énumération des églises dépendant du diocèse de Braga. En second lieu, tout le passage compris entre *concedo Virginis Mariae Lucense sedis* et *temporum. Haec sunt autem nomina provinciae*, a été supprimé. En troisième lieu, non seulement la date, mais aussi les souscriptions sont dissemblables; l'acte *C'* du *Liber Fidei* est confirmé, notamment, par les évêques Nausto, Froarengo, Lucidio, Flaviano et Valeriano.

(44) Rappelons que Flórez, *Esp. Sagr.*, XV, pp. 168-169, date cet acte de 745.

»ta est haec divisio inventario notum die v kalend. maii aera »DCCC^aLXX^a, et hoc scriptum concessis episcopis ibi commo»rantibus cum omni suburbio episcopatui ejus.— Et oculis meis »praesens vidi Arnulphus praesbyter qui scripsi».

a. Contador de Argote, *Memorias para a historia de Braga,* III, doc. I, pp. 385-386.

Trad. Contador de Argote, *loc. cit.,* pp. 387-388.

16.—835, 28 janvier.—*Faux.*

Ayant réuni, le 28 janvier 835, une assemblée d'évêques, de comtes, d'abbés, de prêtres, de moines et de nonnes dans le but de décider du sort de Braga, l'ancienne métropole de la Galice, et ayant fait procéder à la délimitation du diocèse, Alphonse II confirme à l'église de Lugo et à l'évêque Froylan la donation qu'il avait antérieurement faite de la ville de Braga, avec son diocèse et toutes ses dépendances.—«In aera DCCC^aLXX^aIII^a, »v° kls. februarii ... Factum titulum nostrum notum die quod »est aera desuper.—Florentius presbyter notavit».

a. Contador de Argote, *Memorias para a historia de Braga,* III, doc. III, pp. 395-398.— *b.* Risco, *Esp. Sagr.,* XL, app. XVII, pp. 379-380, d'après *a* (le début manque dans l'édition de Risco).

Trad. Contador de Argote, *loc. cit.,* pp. 398-400.

17.—841, 1er janvier (45).—*Faux.*

Ayant vaincu Mahmoud et établi sa capitale à Oviedo, Alphonse II restitue à l'église de Lugo et à l'évêque Froylan tous les

(45) Le P. Pablo Rodríguez a tenté de démontrer que le diplôme du 1er janvier 841 était en réalité antérieur d'une année à celui qu'on date du 27 mars 832. Voy. *Diploma de Ramiro I,* pp. 289-298. Cette démonstration n'a aucune raison d'être, les deux diplômes étant apocryphes.

biens qu'avaient possédés pendant plus de trois cents ans les prélats de cette église, notamment le premier archevêque, Nitigisio, qui vécut sous Theudimer, et l'archevêque Odoario. Enlevés et dévastés par les Arabes, reconquis par le roi, dispersés dans toute la Galice, ces biens comprenaient: le château de Santa Cristina, avec son église et ses dépendances; le monastère de San Esteban de Atan, fondé par Odoario; les *villae* et églises dépendant du susdit monastère; le monastère de Santa Maria de Amandi, (46) situé non loin du château de Francos (47). De plus, il décide, avec le consentement des évêques et des grands de Galice, que Lugo sera désormais, à la place de Braga détruite, la métropole de toute la Galice et de la province de Portugal, comme elle l'avait été au temps des rois Theudimer et Radimir. —«Facta series testamenti die quod erit kalendas januarias era »DCCCLXXVIIII.»

A. Pseudo-original, «escrito en caracteres goticos y antiquissimos», conservé au *Libro X de pergaminos* de l'église de Lugo; cf. *Tumbo nuevo*, fol. 5 r.

B. Copie du XIIIe siècle: *Tumbo viejo* de l'église de Lugo, fol. 4, n.° 5, sous le titre: *Privilegium regis domini Adefonsi de restauratione Lucensis ecclesie et possessionum eiusdem Lucensis ecclesie*, et avec la date: «era DCCCCVIIII»; cf. *Revue Hispanique*, XII (1905), p. 593.

C. Copies du XVIIIe siècle: *Tumbo nuevo* de Lugo, fol. 3 r.-5 r. et 328 r.-331 v., d'après *A*.

a. Huerta, *Anales de Galicia*, II, *escr.* XX, pp. 406-409, à l'année 832.—*b.* Risco, *Esp. Sagr.*, XL, app. XVI, pp. 373-379, d'après *B* et une copie prise en 1268 sur le «primer original» (cf. p. 118).—*c. Diploma de Ramiro I*, *escr.* III, pp. 282-288, à l'année 831, d'après *A* (?).—*d.* La Fuente, *Historia eclesiástica de España*, 2e éd., III, n° 20, pp. 453-456.

Trad. Huerta, *loc. cit.*, pp. 332-335.

(46) Amandi (Santa Maria de), prov. de Lugo, *part. jud.* de Monforte, *ayunt.* de Sober.

(47) Francos, prov. de Lugo, *part. jud.* de Monforte, *ayunt.* de Sober.

18.—844, 25 mai, Calahorra ([48]).—*Faux.*

Ayant livré combat aux Musulmans pour abolir le tribut annuel des cent vierges, et les ayant vaincus à la bataille de Clavijo ([49]) grâce à l'intervention de l'apôtre saint Jacques, Ramire Ier, de concert avec sa femme Urraca, son fils Ordoño et son frere Garcia, décide que, désormais, dans toute l'Espagne et sur tous les territoires qui seront repris aux Infidèles, seront annuellement attribuées, comme prémices, aux chanoines de l'église de Compostelle une mesure de blé et une mesure de vin par arpent de terre *(de unoquoque jugo boum)*. Il établit en outre que, dans toute l'Espagne, les Chrétiens, après chaque expédition contre les Musulmans, devront offrir à l'apôtre une partie du butin conquis *(ad mensuram portionis unius)*.—«Facta scriptura consolatio»nis, donationis et oblationis huius, in civitate Kalaforra, noto »die VIII kalendarum iunii era DCCCLXXII.»

B. Copie du milieu (?) du XIIe siècle, conservée aux archives de l'église cathédrale de Compostelle, et provenant de celles de l'église d'Orense.

C. Copies du XIIIe siècle *(Tumbo negro de Santiago)*: Madrid, Bibliothèque Nationale, ms. 1358 (= F. 86; *Compiutensis*), fol. 69 r.-73 r; ms. 2805 (= I. 323); Leyde, Bibliothèque de l'Université, *Vossius* O 91, fol. 105 v.-112 v.

a. Castellá Ferrer, *Historia del Apostol Sanctiago*, fol. 252 r.-255 r.—*b.* Huerta, *Anales de Galicia*, II, *escr.* XXIV, pp. 412-415.—*c.* Flórez, *Esp. Sagr.*, XIX, pp. 329-335.—*d. Representacion contra el pretendido Voto de Santiago*, app. I, pp. 1-4, d'après «la piel que presentó la Santa Iglesia en la Chancilleria de Valladolid en el pleito con los Concejos de los cinco Obispados de Toledo, Burgos, Sigüenza, Osma, i Calahorra».—*e.* La Fuente, *Historia eclesiástica de España*, II, pp. 493-498; 2e éd., III, n° 23, pp.

([48]) Calahorra, prov. de Logroño, ch.-l. de *part. jud.*
([49]) Clavijo, prov. et *part. jud.* de Logroño.

461-465.—*f.* López Ferreiro, *Historia de la Iglesia de Santiago*, II, pp. 132-137, d'après *B*.

Trad. «Provision del Señor D. Enrique II para el pago del Voto de Santiago en el Reino de Toledo, Extremadura, Andalucia, i Murcia», Valladolid, 8 février 1378, dans *Representacion contra el pretendido Voto de Santiago*, app. xli, pp. 72-78.— *Privilegio del rey Ramiro y de los votos de Sanctiago con la confirmacion del Papa Celestino* (Valladolid, por Diego Fernandez de Cordoua, 1578, in-fol., 6 ff.), fol. A 2 r.-A 4 r., traduction due à Hernán Núñez de Guzmán.—Morales, *Coronica general de España*, liv. ix, ch. 7; éd. Cano, IV, pp. 369-375, d'après les copies contenues dans le cartulaire de Compostelle déjà cité (cf. *Catalogue*, n° 11) et le *Codex Complutensis* (cf. ci-dessus, *C*).—Salinas, *Sumario de la batalla de Clavijo* (Madrid, 1601, in-4), fol. 2 r.-6 v.—Castellá Ferrer, *op. cit.*, fol. 255 r.258 v., d'après la traduction de Valladolid, 1578.

19.—848, mars.—*Faux*.

Ramire Ier donne à son oncle paternel, l'abbé Juan, et aux moines du monastère de Lorvão (50) tous les biens qu'il a enlevés à Albamath, seigneur de Coïmbre, près de Montemayor (51), et tous ceux qu'il a enlevés à d'autres Maures; il lui concède de plus, sur la terre de Santa Maria, une rente annuelle de cinq cents sous, cinquante bœufs, cent brebis et cent chèvres.—«Tes»tamenti series fit mense martio era DCCCLXXXVI.»

a. Brito, *Monarchia Lusytana*, 2[a] parte (Lisboa, 1609, in-fol.) (52), fol. 311 v.-312 r., d'après «hum antigo treslado... por não ser iá o primeiro original capaz de se poder ler.»—*b*. Manrique, *Cisterciensium... libri* (Lugduni, 1642-1649, 4 vol. in-fol.), à l'année 1195, d'après *a*.—*c*. *Representacion contra el pretendido Voto de Santiago*, app. iv, p. 7, d'après *b*.

(50) Lorvão, *comarca* de Coïmbre, *concelho* de Penacova.

(51) Nous avons conservé à dessein la forme espagnole de ce vocable, en raison de la légende de Juan de Montemayor. La ville ainsi dénommée est Monte-Mor-Velho, distr. de Coïmbre, ch.-l. de *concelho*.

(52) Autres éditions, Lisbonne, 1690, in-fol., et 1808-1809, 2 vol. in-8.

Trad. Brito, *Primeira Parte da Chronica de Cister* (Lisboa, 1602, in-fol.) (53), fol. 443.—Brito, *Monarchia Lusytana*, 2ª parte, fol. 312 r. et v.

20.—852, 17 avril.—*Suspect.*

A la suite d'une immigration de prêtres cordouans en Galice, Ordoño Ier concède à X—a, prêtre, et à Audofredo le monastère de Samos, avec tous les biens précédemment possédés par l'évêque X—lix, auquel ils avaient été donnés par Ramire Ier.—«Facta scriptura venditionis vel donationis xv kalendas majas »in era DCCCLX^v^.»

B. Copie du xviiie siècle: *Tumbo nuevo* de Lugo, fol. 353 r. et v.

21.—853, 13 juillet.—*Suspect.*

Ordoño Ier confirme à l'évêque Fatal la possession du monastère de Samos et de tous les biens qui avaient appartenu à l'ancien abbé Argerico, le susdit monastère et ses dépendances ayant été concédés par Ramire Ier à Fatal, lorsque ce prélat, fuyant l'Espagne musulmane, s'était réfugié en terre chrétienne. Ordoño Ier enjoint en outre à Fatal de recouvrer les terres que les moines avaient aliénées après la mort du susdit abbé Argerico, et déclare que tout l'espace compris dans un rayon d'un mille et demi autour du monastère de Samos appartiendra pour toujours à ce dernier.—«Notum die iii idus julii era DCCCLX^v^I.»

B. Copie du xviiie siècle: *Tumbo nuevo* de Lugo, fol. 354 r. et v.

C. Copie du xviiie siècle: Paris, Bibliothèque Nationale, esp. 321, fol. 274 r. et v., d'après le *Becerro* de Samos, *escr.* 41.

a. Huerta, *Anales de Galicia*, II, *escr.* xxv, pp. 415-416, d'après «l'archivo de Samos», c'est-à-dire, d'après le *Becerro* perdu.

Trad. Huerta, *op. cit.*, pp. 367-368.

(53) Autre édition, Lisbonne, 1720, in-fol.

22.—854.—*Faux.*

Ordoño Ier confirme, par messagers (54), à l'évêque de Compostelle Adulfo la possession des trois milles antérieurement concédés par Alphonse II, et il y ajoute trois autres milles (55).—«Facta scriptura in era DCCCLXXXXII» (56).

B. Copie du XIIe siècle: *Tumbo A* de l'église de Compostelle, fol. 1 v *a.* Castellá Ferrer, *Historia del Apostol Sanctiago,* fol. 341 r.—*b.* Huerta, *Anales de Galicia,* II, *escr.* XXVI, p. 416, d'après «l'archivo de Santiago».—*c.* Flórez, *Esp. Sagr.,* XIX, p. 335.—*d. Representacion contra el pretendido Voto de Santiago,* app. VI, p. 9, d'après *c.*—*e.* López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago,* II, app. III, p. 9, d'après *B.*

TRAD. Huerta, *op. cit.,* pp. 368-369.

23.—856, 20 mai.—*Suspect.*

Ordoño Ier confirme à l'abbé Ofilon tous les biens qui avaient appartenu à l'abbé Argerico, soit le monastère de Samos et ses dépendances. Le roi ordonne à l'abbé de visiter le premier de

(54) Le texte porte: «pueros et familiares nuntios». M. López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago,* II, p. 68, n. 1, signale les contresens de traduction auxquels ces mots ont donné lieu; certains auteurs ont cru qu'il s'agissait nécessairement des fils d'Ordoño Ier.

(55) López Ferreiro, *op. cit.,* pp. 68-69: «Por desdicha no se conserva »el acta de esta acotación; pero creemos que á ella debe referirse el »*Cronicon Iriense* cuando habla del coto que señaló Don Alfonso II alre»dedor de la Iglesia de Santiago por Sionlla, Lestedo, Villestro y el »Tambre... Justamente estos puntos cardinales que cita el *Cronicon Irien*»*se* distan de Santiago... las seis millas». Mais n'oublions pas que l'acte de 854 est apocryphe.

(56) Cette charte est mentionnée: 1° dans un diplôme d'Ordoño II, 29 janvier 915 (López Ferreiro, *op. cit.,* II, app. XXXVII, pp. 82-85); 2° dans

chaque mois les monastères dépendant de Samos, afin d'y maintenir la discipline; il ordonne aux moines vivant dans ces monastères ou aux alentours d'assister à la visite de l'abbé; il donne à celui-ci plein pouvoir pour châtier les coupables et lui enjoint d'emprisonner, puis de renvoyer devant le tribunal royal les rebelles et les contumaces, à titre d'exemple (57).—«Notum die XIII »kalendas iunias era DCCCLX^VIIII.—Aspidius presbiter notarius.»

B. Copie du XVIIIe siècle: *Tumbo nuevo* de Lugo, fol. 355 r.

C. Copie du XVIIIe siècle: Paris, Bibliothèque Nationale, esp. 321, fol. 274 v.-275 r., d'après le *Becerro* de Samos, fol. 3.

a. Huerta, *Anales de Galicia*, II, *escr.* XXVII, pp. 416-417, d'après le *Becerro* (cf. p. 370), avec la date: 14 des kalendes de juin.

TRAD. Huerta, *op. cit.*, pp. 370-371.

24.—857, 20 avril.—*Refait.*

Ordoño Ier—roi catholique d'Espagne, fils de Ramiro Ier, troisième roi d'Espagne depuis Alphonse le Chaste — et la reine Nuña confirment les do..ations faites à l'église d'Oviedo par Alphonse le Chaste et lui concèdent des ornements et vêtements sacerdotaux, des monastères, des *villæ* et d'autres biens, avec les serfs qui en dépendent. Ils lui donnent, en outre: à Oviedo, la moitié des droits de porte et la moitié des droits de marché; sur les flancs du mont Naranco (58), la villa de Lillo (59), les églises San Miguel, Santa Maria de Naranco (60), etc. De plus, ils lui

un diplôme de Ramire II, 21 février 934 (*ibid.*, app. LV, pp. 119-121); 3° dans un jugement d'Alphonse V, 30 mars 1019 (*ibid.*, app. LXXXVI, pp. 209-214), où on lit: «secundum testamentum domini Hordonii regis de VI milibus in giro».

(57) Cette donation est brièvement rappelée dans la charte déjà citée d'Ordoño II pour Samos, 1er août 922 (Flórez, *Esp. Sagr.*, XIV, pp. 367-372).

(58) Le mont Naranco, montagne voisine d'Oviedo.

(59) Lillo (San Miguel), prov., *part. jud.* et *ayunt.* d'Oviedo.

(60) Naranco, prov., *part. jud.* et *ayunt.* d'Oviedo.

offrent, en les énumérant, de très nombreux monastères, églises et biens fonciers situés dans les Asturies, le Leon, en Liébana (61), en Trasmiera (62), en Castille, dans le Vierzo (63) et jusqu'en Galice, notamment sur les bords de l'Eo et à Neira, Sárria, *Flamoso* et *Abiancos*. Ils accordent enfin divers privilèges aux hommes dépendant de l'église d'Oviedo.— «Facta scriptura »testamenti vel confirmationis die XII kal. majas era DCCCLX^{v}V. »—Sisnandus diaconus, qui hunc testamentum scripsit, testis».

B. Copie du XIIe siècle: *Libro gótico* de l'église d'Oviedo, fol. 8 v., sous le titre: *Testamentum regis Ordonii, filii regis Ranimiri, et Mumadonne uxoris sue quod fecerunt Ovetensi ecclesie.*

C. Copie du XIVe siècle: *Regla colorada* de l'église d'Oviedo, fol. 4, avec la date: «era DCCC^{a}.LX^{a}.V^{a}».

a. Cédula de Philippe V [portant confirmation de divers privilèges. S. l. (1744), in-fol., 81 ff.], fol. 9 v.-12 r. et 31 r.-34 r., d'après *B*, avec la date «era 865».—*b.* Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, app. x, pp. 323-329.—*c.* Muñoz y Romero, *Coleccion de fueros municipales*, pp. 19-24, d'après *b.*—*d.* Escandon, *Historia ... del ... rey Pelayo*, n° x, pp. 462-467, d'après *b.*—*e.* Sangrador y Vitores, *Historia de la administracion de justicia y del antiguo gobierno del principado de Asturias* (Oviedo, 1864, in-8), p. 342 et suiv.; 2e éd. (*ibid.*, 1879), n° III, pp. 298-302.

Ind. Vigil, *Asturias monumental*, I, p. 58, A. 14; cf. p. 57, A. 11.

25.—857 (64), mai.—*Refait.*

Ordoño Ier—roi catholique d'Espagne, fils de Ramire Ier, troisième roi d'Espagne depuis Alphonse le Chaste — et la reine

(61) La Liébana, pays de la prov. de Santander, compris dans le *part. jud.* actuel de Potes.

(62) La Trasmiera, pays de la prov. de Santander, correspondant aux *part. jud.* de Entrambasaguas et de Laredo.

(63) Le Vierzo, pays de la prov. de Leon, situé dans le bassin supérieur du Sil.

(64) La date: «era DCCCLV» n'est pas moins altérée que le diplôme lui-même; nous proposons de lire: «era DCCCLX^{v}V», comme à l'acte précédent, les deux documents étant en relation étroite.

Nuña confirment à l'évêque Serrano et à l'église d'Oviedo les privilèges antérieurement concédés aux hommes dépendant de ladite église; ils donnent en outre de nombreux monastères, situés dans les Asturies de Santillana, à Piélagos (65), à Camargo (66), en Trasmiera, etc.—«Facta scriptura et confirmatio tes»tamenti huius mense maio era DCCCLV.—Sisnandus diaconus, »qui hoc testamentum scripsit, test:

B. Copie du XIIe siècle: *Libro gótico* de l'église d'Oviedo, fol. 12 v., sous le titre: *Testamentum Ordonii regis de monasteriis que sunt in partibus Sanctae Iulianae, in Pelagos, in Camargo, in Transmera.*

IND. Vigil, *Asturias monumental*, I, p. 56, A. 6^a.

26.—860, 28 juin.

Ordoño Ier donne à l'évêque de Leon, Frunimio, l'église de Santa Eulalia de *Villausio*, sur les bords du Lena (67), la basilique de Santa Maria et le monastère de San Martin de *Villa Sauceta*, sur l'Aller (68), avec toutes ses dépendances.—«Noto die »IIII kalendas iulias era DCCCLXVIII».

A. Original aux archives de l'église cathédrale de Leon. Dimensions approximatives: 0^m160 (hauteur) × 0^m255 (largeur). Écriture assez grosse, ronde, avec un assez grand nombre de hastes. Parchemin bien conservé. La souscription du roi Ordoño et une souscription confirmative d'Alphonse III sont en caractères allongés.

a. Risco, *Esp. Sagr.*, XXXIV, p. 426.

(65) Piélagos, prov. et *part. jud.* de Santander.
(66) Camargo, prov. et *part. jud.* de Santander.
(67) Le Lena, ou Caudal, affluent de gauche du Nalon.
(68) L'Aller, affluent de gauche du Lena.

27.—862 ([69]).—*Faux.*

Une assemblée ayant été tenue à saint Jacques de Compostelle par ordre d'Ordoño Ier, Alphonse III, avec le consentement unanime de cette assemblée, confirme, après l'avoir lue et examinée, la charte par laquelle son père, le susdit Ordoño, avait donné à saint Jacques les *villae*, avec leurs habitants, situées dans un rayon de six milles autour du tombeau de l'apôtre.— «In era DCCCC».

B. Copie du XIIe siècle: *Tumbo A* de l'église de Compostelle, fol. 2.

a. Castellá Ferrer, *Historia del Apostol Sanctiago,* fol. 433 v.-434 r.— *b.* Huerta, *Anales de Galicia,* II, *escr.* XXIX, p. 418, d'après l'«archivo de Santiago». — *c.* López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago,* II, app. IV, p. 10, d'après *B.*

TRAD. Huerta, *loc. cit.,* p. 377.—López Ferreiro, *loc. cit.,* p. 153.

28.—866, 18 juin.—*Faux.*

Alphonse III confirme à l'évêque Adulto II la possession de l'église de saint Jacques et de tous les biens que ses prédécesseurs et que lui-même, par ordre de son père, avaient donnés à ladite église; il lui concède en outre le siège d'Iria, avec l'église Santa Eulalia et les serfs y attachés, tel que l'avaient jadis occupé les évêques Teodomiro et Adulfo I; il lui concède également le diocèse d'Iria, après délibération d'une assemblée. — «Notum »die XIIII kal. iulii era DCCCCIIII».

([69]) Alphonse III n'a commencé à régner qu'en 866, et cet acte, soi-disant émané d'Alphonse III, est daté de 862. M. López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago,* II, p. 153, n'hésite pas à écrire: «En el año »862 envió [Ordoño I] á Compostela á su hijo primogénito D. Alfonso con »el carácter de Rey de Galicia».

B. Copie du XIIe siècle: *Tumbo A* de l'église de Compostelle, fol. 2.

a. Argaiz, *La Soledad laureada,* III, p. 346.—*b.* Flórez, *Esp. Sagr.,* XIX, p. 336.—*c.* La Fuente, *Historia eclesiástica de España,* 2e éd., III, n° 21, p. 457.—*d.* López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago,* II, app. v, pp. 11-12, d'après *B.*

TRAD. Argaiz, *loc. cit.*

29.—866 ou 867 (70), 28 août.—*Faux.*

Alphonse III, empereur de toute l'Espagne, surnommé le Catholique, concède à l'évêque Sabarico, réfugié avec l'assentiment du roi à Mondoñedo (71), et à ses successeurs, le «diocèse» de Trasancos (72), *Besancos* (73) et Pruzos (74), ainsi que les égli-

(70) La date de ce diplôme est inadmissible. Flórez, *Esp. Sagr.,* XVIII, p. 64, propose une correction: «La data de las copias es en las Kalendas »de Setiembre de la Era 902. en que sin duda falta numero, porque en »aquel año de 864. no reynaba D. Alfonso que empezó dos años despues: »y asi es creible que algun copiante (pues no existe el original) puso II. »en lugar de V. que se equivocan quando la parte inferior del V. no se »conserva bien señalada». Mais M. López Ferreiro, *op. cit.,* II, app. VII, pp. 13-17, publie une charte en date du 7 mai 867, émanée d'un évêque Rosendo, et p. 155, note, il écrit: «Pusimos este Diploma [d'Alphonse III]... »no en el año 867, como lo puso Flórez, sino en el 866; porque á 7 de »Mayo de 867 ya era Obispo de Mondoñedo Rudesindo I, como consta »de la escritura de Almerezo [c'est l'acte mentionné ci-dessus]; la cual, »además de señalar en la fecha la Era DCCCCV, año 867, acusa también »el primer año completo del reinado de D. Alfonso en Asturias».

(71) D'après Flórez, *Esp. Sagr.,* XVIII, pp. 52-53, l'emplacement primitif de l'évêché de Mondoñedo fut à l'endroit qui se nommait, au XVIIIe siècle, San Martin de Mondoñedo.

(72) Est-ce Trasancos, *ayunt.* de Naron, ou Trasancos, *ayunt.* de Serantes, localités situées toutes deux dans la prov. de La Corogne, *part. jud.* du Ferrol?

(73) M. López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago,* II, p. 63, III, p. 258, etc., traduit: «Besoucos».

(74) Pruzos, prov. de La Corogne, *part. jud.* de Betanzos, *ayunt.* de Irijoa.

ses de Seaya (75), ces différents biens étant donnés à l'évêque de Mondoñedo en compensation de l'attribution qui avait été faite du diocèse des Asturies au siège d'Oviedo.—«Facta cartu»la v kal. seps. era DCCCCII.—Argimirus notarius testis. Felix »cognomine Busianus hanc cartulam notavit».

B. Copie du XVIIIe siècle: Madrid, Bibliothèque Nationale, ms. 9194 (=Cc. 80), fol. 196 r., avec la date: «x kal. Sept.», d'après un parchemin des archives de l'église de Mondoñedo.

C. Copies du XVIIIe siècle: Bibliothèque particulière du Roi, *Coleccion de Privilegios,* IV, fol. 269 r., d'après un parchemin des archives de l'église de Mondoñedo, et VI, fol. 207 r. et v.; avec la date: «x kal. Sept.» de l'ère CMII (fol. 269 r.) ou de l'ère CMXXII (fol. 207 v.).

a. Argaiz, *La Soledad laureada,* III, p. 480, avec la date: «x kal. Sept.». —*b.* Flórez, *Esp. Sagr.,* XVIII, *escr.* IV, pp. 312-313.—*c.* La Fuente, *Historia eclesiástica de España,* 2e éd., III, n° 22, pp. 457-458.

30.—867, 20 janvier.

A la prière de l'évêque de Compostelle Adulfo II, Alphonse III restitue à ce dernier la villa de Carcacia (76), dont s'était emparé le rebelle Fruela et qu'avait jadis possédée l'évêque Teodomiro.—«Notum die XIII kal. februarii era DCCCCV».

B. Copie du XIIe siècle: *Tumbo A* de l'église de Compostelle, fol. 2.

a. Flórez, *Esp. Sagr.,* XIX, pp. 336-327.—*b.* López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago,* II, app. VI, pp. 12-13, d'après *B.*

(75) Seaya, prov. de La Corogne, *part. jud.* de Carballo, *ayunt.* de Malpica.

(76) Carcacia (San Pedro), prov. de La Corogne, *part. jud.* et *ayunt.* de Padron.

31.—869, 15 avril.

Alphonse III donne aup rêtre Sisnando l'église de Santa Maria de Tiñana (77), avec ses dépendances, que son oncle le roi Alphonse II avait obtenue par jugement et qui avait appartenu au roi Pélage.—«Noto die XVII kalendarum maii era DCCCCVII».

a. Flórez, *Esp. Sagr.*, XIX, p. 337.

32.—874, 14 février.

Alphonse III, à la requête du prêtre Sisnando, donne à ce dernier et à sa communauté les églises de Santa Maria de Cosgaya (78), en Liébana, Santa Eulalia de Aleje (79) et San Martin de Verdiago (80); il lui confirme la possession du monastère de San Cristobal de Cremenes (81), et de l'église de San Martin de *Alione*. —«Notum die XVI kal. martis era DCCCCXII.—Felix qui notuit, »conf.»

B. Copie du XIIe siècle: *Tumbo A* de l'église de Compostelle, fol. 2 v.

a. López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. XI, pp. 23-24, d'après *B.*

(77) Tiñana (Nuestra Señora de la Visitacion), prov. et *part. jud.* d'Oviedo, *ayunt.* de Siero.—Sur cette identification, voir Saavedra, *Pelayo*, p. 26, texte et note 3.

(78) Cosgaya, prov. de Santander, *part. jud.* de Potes, *ayunt.* de Camaleño.

(79) Aleje, prov. de Leon, *part. jud.* de Riaño, *ayunt.* de Villayandre.

(80) Verdiago, prov. de Leon, *part. jud.* de Riaño, *ayunt.* de Villayandre.

(81) Cremenes, prov. de Leon, *part. jud.* de Riaño, *ayunt.* de Villayandre.

33.—875, 1er mars.—*Douteux* (82).

Alphonse III restitue à Flancencio Tritoniz et à Aldoreto Tritoniz l'église de San Julian de *Mallones*, que leur avait confisquée le roi à la suite de révoltes survenues en Galice.

Analysé par Risco, *Esp. Sagr.*, XL, pp. 123-124: «La memoria del ilus»tre prelado Recaredo... comienza por el año de 875. à que pertenece un »privilegio del Rey Don Alonso III. que se conserva en letra gótica en el »archivo de la dignidad Episcopal de Mondoñedo, de que se sacó copia »para la Iglesia de Lugo. En este instrumento refiere el Rey Don Alonso »la conspiracion que un Conde llamado Flacidio levantó contra él, aña»diendo, que despues de su muerte tomó posesion de todos los castillos »y fortalezas en la forma que Don Alonso el Católico las ganó à los Sa»rracenos. Dice luego, que poseyendo ya pacificamente las Provincias de »su Reyno, y cuidando de extinguir las rebeliones de sus enemigos, y de »sacar con el auxilio divino à los Christianos del poder de los Sarrace»nos, fue con todo su exército à la Ciudad de Lugo, donde hizo averigua»cion de las conspiraciones que se habian levantado contra él, para dar »sentencia conforme à las leyes contenidas en el libro 2. tit. 2. contra las »personas desobedientes à los Reyes. Halló que algunas personas come»tieron grandes maldades en el tiempo de la rebelion en Galicia y en »otras partes, y señaladamente nombra à los que habitaban en la Iglesia »ò Parroquia de San Julian de Mallones, à los que castigó apoderandose »de la misma Iglesia y sus bienes. Flancencio Tritoniz, y Aldoreto Trito»niz, de quienes era la Iglesia con sus heredades, hicieron una represen»tacion al Rey, querellandose de lo que se hizo contra ellos; pero pi»diendo este piadoso Príncipe la multa que se debia por los homicidios »cometidos; y no teniendo los culpados bienes suficientes para la satis-

(82) L'analyse que Risco a donnée de cette charte suffit à nous convaincre qu'elle ressemble beaucoup à un acte apocryphe. Le début rappelle les exposés des diplômes faux du 27 mars 832 et du 1er janvier 841: ici encore, on mentionne en effet les conquêtes d'Alphonse Ier et la venue à Lugo du roi qui concède la donation. Noter, de plus, la souscription de Recaredo, *métropolitain* de Lugo.

»faccion, se humillaron al Rey è intercediendo por ellos los magnates del »palacio, se contentó con recibir dos caballos, cuyos colores se expresan »con estos nombres, *maurcello* y *rosello* apreciados en 500. sueldos. Hi- »zose escritura de reintegracion en favor de Flancencio Tritoniz y Aldo- »reto Tritoniz en primero de Marzo de la era 913. año de 875. y firman »despues del Rey y de la Reyna el Obispo de Dumio, el Iriense, y el de »Lugo, cuya subscripcion dice: *Recaredus Lucense qui et Metropolitanus* »*Episcopus.*»

34.—875, 10 juillet.

Alphonse III donne à Beato, prêtre, et à Cesareo, dit Caubello, le domaine d'Abelgas (83), dont ils avaient conjointement pris possession, sous le règne d'Ordoño Ier, alors qu'il était inculte et abandonné; il donne de plus à Cesareo personnellement un autre domaine, dont ledit Cesareo avait seul pris possession.—«Notum »sexto idus julias era DCCCC^a^XIII^a^.»

a. Risco, *Esp. Sagr.*, XXXIV, pp. 431-432.

35.—877, 10 février. Oviedo.—*Faux.*

Ayant reconquis le territoire de Braga, la capitale détruite de la Galice, et repris notamment Dumium (84), jadis siège de l'évêché de Braga, et ville d'où l'évêque Sabarico avait dû s'enfuir pour se réfugier par ordre du roi à Mondoñedo, Alphonse III, empereur d'Espagne, donne à l'église de Mondoñedo et à l'évêque Rosendo, Dumium et ses dépendances.—«Facta cartula tes- »tamenti die IIII idus februarii era DCCCCXV.—Felix nomine, »cognomento Busianus, qui hanc cartam scripsi die prima feria, et

(83) Abelgas, prov. de Leon, *part. jud.* de Murias de Paredes, *ayunt.* de Láncara.

(84) Sur le monastère-évêché de Dumium, qui était situé «à une demi-lieue de Braga», voir Flórez, *Esp. Sagr.*, XVIII, p. 27 et suiv.

»praesens fui quando eam tradidit dominus Adefonsus rex domi-»no Rudesindo episcopo roboratam in illo pulpito de palatio ma-»jore, qui est in Oveto, testis. Argimirus notarius, filius Didaci, »testis.»

B. Copie du XVIIIe siècle: Madrid, Bibliothèque Nationale, ms. 9194 (= Cc. 80), fol. 196 v.-197 r.

a. Flórez, *Esp. Sagr.*, XVIII, *escr.* V, pp. 313-315.—*b.* La Fuente, *Historia eclesiástica de España*, 2e éd., III, n° 36, pp. 494-495.

36.—877, 27 février ou 29 avril (85).—*Faux.*

Alphonse III donne à Rosendo, évêque de Mondoñedo, la villa de Arenas (86), [sur le territoire de Vivero (87), avec le val de Juances] (88).—«Facta est a me concessio III kal. martii era »DCCCCXLXV *(sic)*.»

B. Copie du XVIIIe siècle: Madrid, Bibliothèque Nationale, ms. 9194 (=Cc. 80), fol. 197 r., avec la date ci-dessus indiquée.

IND. Analysé par Flórez, *Esp. Sagr.*, XVIII, p. 67, avec la date: «III Kal. »Ma... Era CMXV», d'après une note communiquée par Francisco Antonio Villaamil y Saavedra, chanoine de Mondoñedo, et tirée de l'Histoire

(85) La copie du ms. 9194 de la Bibl. Nat. de Madrid porte: «III kal. »martii»; de son côté, Flórez, *Esp. Sagr.*, XVIII, p. 67, imprime: «III Kal. »Ma...» On peut donc hésiter entre le 3 des kalendes de mars (27 février), et le 3 des kalendes de mai (29 avril).—Quant à la date d'année, elle est évidemment inexacte dans la copie précitée; par contre, Flórez indique l'ère CMXV, soit année 877, ce qui est acceptable, toutes réserves étant faites cependant sur la notation *CM*XV.

(86) «Hoy no existe la Villa (que estuvo en la Ria de Vivero) por haberla arruinado el mar». *Esp. Sagr.*, XVIII, p. 67.

(87) Vivero, prov. de Lugo, ch.-l. de *part. jud.*

(88) Juances (San Pedro), prov. de Lugo, *part. jud.* de Vivero, *ayunt.* de Jove. Les mots placés entre crochets sont empruntés à l'analyse de Flórez, *loc. cit.* La copie que nous avons vue porte simplement: «villam de Arena sub Montefaro», etc.

(manuscrite) des évêques de Mondoñedo due à Manuel Navarrete, évêque de la susdite ville de 1699 à 1705.

37.—878, 6 juin. Leon.

Jugement rendu en présence d'Alphonse III par le tribunal royal, lequel confirme à Indisclo, évêque d'Astorga, la possession de la villa de Brimeda ([89]), contestée par Baroncello et les enfants de Catelino, ceux-ci prétendant que Catelino avait acheté le domaine en litige sous le règne d'Ordoño Ier, lors du peuplement d'Astorga par Gaton, comte du Vierzo.—«Et presentavit dom»nus episcopus hic in Legione in presentia nostri domini octavo »idus junias... quod factum est in supradicta quoto VIII idibus »junias era DCCCCXVI.—Argimirus notarius, qui assertor fuit »de parte domni Indiscli episcopi, manu sua scripsit.»

a. Flórez, *Esp. Sagr.*, XVI, *escr.* I, pp. 424-426.

IND. Analyse du XVIIIe siècle: *Indice de las escrituras de la Santa Iglesia de Astorga*, d'après le *Tumbo negro* d'Astorga, n° 246, fol. 72 v.

38.—880, 30 juin.—*Faux.*

Alphonse III, en exécution des décisions d'une assemblée, confirme à l'évêque Sisnando le siège d'Iria,—où ledit Sisnando avait été élu et consacré,—avec les serfs, abbayes, domaines et îles qui en dépendent; il lui confirme également le diocèse d'Iria, tel que l'avaient administré les prédécesseurs de Sisnando, et le temple de saint Jacques, avec toutes les redevances et tout le territoire y afférent.—«Facta concessio et contestatio die II kal. »iulii era DCCCCXVIII.»

(89) Brimeda, prov. de Leon, *part. jud.* de Astorga, *ayunt.* de Otero de Escarpizo.

B. Copie du XIIe siècle: *Tumbo A* de l'église de Compostelle, fol. 2 v.
a. Flórez, *Esp. Sagr.*, XIX, p. 338.—*b.* La Fuente, *Historia eclesiástica de España*, 2e éd., III, n° 37, pp. 495-496.—*c.* López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. XII, pp. 25-26, d'après B.

39.—880-910 (90).—*Suspect.*

Alphonse III notifie à Lucido et Aldroito qu'il a ordonné la restitution à l'église de Compostelle et à l'évêque Sisnando des domaines de César, *Sanctus Julianus* et *Palatium* (91), jadis concédés à Compostelle par Alphonse II; il donne en outre à ladite église le *commissum* qu'avait tenu Julian Diligato (92).

B. Copie du XIIe siècle: *Tumbo A* de l'église de Compostelle, fol. 5 v.
a. López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. XIII, pp. 26-27, d'après *B.*

40.—883, 9 août (93).—*Interpolé.*

Alphonse III donne à l'abbé Panosindo le monastère de San Juan [da Coba] (94), sis sur le Picosacro, l'ancien *Mons Ilicinus*,

(90) Le diplôme du 30 juin 880 *(Cat.*, n° 38) implique que Sisnando avait été élu depuis peu évêque d'Iria-Compostelle. Notre document serait donc postérieur au 30 juin 880.

(91) «Las villas de César, San Julián y Pazo ó Palacio en el territorio de Sárria», traduit M. López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, p. 175 (cf. pp. 43-44). La première de ces *villae* serait donc César (San Salvador de), prov. de Lugo, *part. jud.* et *ayunt.* de Sárria.

(92) M. López Ferreiro, *loc. cit.*, traduit les mots: «commissum quod »Ilianus Diligatus habuit», par: «los derechos señoriales ó *commissum* sobre dichas villas, según lo había tenido Julián Diligato».

(93) La date «11 août» est certainement une faute d'impression dans López Ferreiro, *op. cit.*, II, app., p. 27 (cf. texte, p. 257).

(94) Sur l'emplacement de ce monastère, voir López Ferreiro, *op. cit.*, II, p. 257; cf. p. 223, n. 2.

non loin du tombeau de saint Jacques; il lui concède en outre les églises rattachées audit monastère. — «Facta scriptura concessionis sub die v idus augusti era DCCCCXXI, luna currente secunda, anno feliciter xviii gloriosi regni nostri in Dei nomine Oveto, computatis ab exordio mundi sex millia octoginta et duobus.»

B. Copie du xiie siècle: *Tumbo A* de l'église de Compostelle, fol. 2 v.
a. López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. xiv, pp. 27-28, d'après *B*.

41.—883, 17 août.—*Suspect.*

Alphonse III confirme à l'évêque Sisnando et à l'église de Compostelle la possession du monastère de San Salvador de Montelios (95), fondé jadis par saint Fructueux et donné à ladite église par le prêtre Cristobal, lequel l'avait occupé lors du peuplement récent de la région qui va de Tuy à *Eminium* (96). Le roi confirme en outre la possession de la villa de *Nogaria*, où Sisnando avait fait construire l'église San Cristobal, et qu'avait naguère donnée Romarico, dit Cerva, lequel avait occupé, lors du peuplement ci-dessus mentionné, plusieurs *villae* sur les bords du Miño, dans les faubourgs de Tuy. — «Facta scriptura »concessionis et confirmationis sub die xiii kls. septembris, »luna x[a], era DCCCCXXI.—Posedonius notarius testis».

B. Copie du xiie siècle: *Tumbo A* de l'église de Compostelle, fol. 3.
a. López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. xv, pp. 29-30, d'après *B* (publication incomplète).

(95) Ce monastère est mentionné dans la vie de saint Fructueux par Valère, ch. 21, dans Flórez, *Esp. Sagr.*, XV, p. 463. Cf. *ibid.*, p. 151.

(96) *Eminio*, «en la actual Coimbra, á x millas de la antigua», d'après E. Saavedra, *Discursos leídos ante la Real Academia de la Historia* (Madrid, 1862, in-8), p. 83.

42.—883, 25 septembre (97).—*Suspect.*

Alphonse III donne à l'évêque Sisnando et à l'église de Compostelle le domaine de *Cerrito*, sis à *Vaorres*, à charge d'y construire une église dédiée à saint Jacques.—«Dato dono nostro »septimo kls. octubris discurrente era DCCCCXXI, anno glo»ria regni nostri feliciter octavo decimo».

B. Copie du XIIe siècle: *Tumbo A* de l'église de Compostelle, fol. 3 v.
a. López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. XVI, p. 31, d'après *B* (publication incomplète).

43.—883, 25 septembre.—*Suspect.*

Alphonse III et la reine Chimène donnent à l'évêque Sisnando et à l'église de Compostelle diverses *villae* situées sur le territoire de Coïmbre, dont une sur les bords du *Viaster*, avec l'église São Martinho; une autre, dite *Villa Crescemiri*; une autre sur les bords du Certoma (98), avec l'église São Lourenço; enfin, le tiers de la *Villa Travazolo* (99), située entre l'Agueda (1) et le Vouga (2).—«Dato dono nostro septimo kls. octubris discur»rente era DCCCCXXI, anno gloria regni nostri feliciter octa»vo decimo».

B. Copie du XIIIe siècle: *Livro Preto* de Coïmbre, fol. 7 r.
a. Ribeiro, *Dissertações chronologicas*, I (Lisboa, 1810, pet. in-4) (3), p. 25.—*b. Portugaliae Monumenta Historica. Dipl. et chartae*, I, n° XI, p. 7, d'après *B*.

(97) Flórez, *Esp. Sagr.*, XIX, p. 91, date cet acte du 1er octobre.
(98) Le Certoma, affluent de gauche de l'Agueda.
(99) Peut-être Vouzella, prov. de Beira Alta, ch.-l. de *comarca*.
(1) L'Agueda, affluent de gauche du Vouga.
(2) Le Vouga, fleuve de Portugal qui se jette dans la baie d'Aveiro.
(3) Autre édition, Lisboa, 1857-96.

44.—885 (4).

Alphonse III et la reine Chimène donnent à l'église de Compostelle l'église San Roman, sise dans les faubourgs de Leon, «in villa vocitata Gerontiana (5)», une terre près de l'Orbigo (6), non loin d'Alcoba de la Rivera (7), et une autre terre située aux environs de *Sublantium* (8), et confisquée au rebelle Hanno, lequel avait conspiré contre la vie du roi.— «Facta scriptura »testamenti era DCCCCXXIII».

B. Copie du XIIe siècle: *Tumbo A* de l'église de Compostelle, fol. 3 v.

a. Flórez, *Esp. Sagr.*, XIX, pp. 339-340 (incomplet).—*b.* López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. XVII, pp. 32-33, d'après *B* (texte complet).—*c.* F. Fita, dans *Bol. de la R. Acad. de la Hist.*, XLI (1902), pp. 334-336.

45.—886, 24 juin.

Alphonse III et la reine Chimène donnent à l'église de Compostelle et à l'évêque Sisnando des salines, avec leur installation,

(4) Cet acte est légèrement interpolé. On lit en effet à la fin du dispositif: «ut ita habeant illud monachi vestri qui in laudem vestram »ibi commorantes simul cum antistite Sisnando, qui nostro tempore *per »concilium electus et ordinatus est in eodem loco*». Ainsi trouvons-nous, une fois de plus, mention d'un *concilium* dans un document provenant de Compostelle.

(5) Cette donation est rappelée dans une charte d'Ordoño II, 6 décembre 914 (López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. XXXVI, pp. 80-81).

(6) L'Orbigo, affluent de droite de l'Esla.

(7) Alcoba de la Rivera, prov. et *part. jud.* de Leon, *ayunt.* de Cimanes.

(8) Cette localité, aujourd'hui disparue, était située non loin de l'Esla.

sises entre *Plataneto* et Lanzada (9), et confisquées au rebelle Hermenegildo Pérez et à sa femme Iberia, lesquels s'étaient révoltés contre le roi.— «Factum atque datum hunc testamentum »Deo omnipotenti et sancto Iacobo apostolo necnon Sisnando »pontifici, Iriense sedis episcopo, sub die VIII kal. iulii discur»rente era DCCCCXXIIII.—Possedonius [notarius] testis».

B. Copie du XIIe siècle: *Tumbo A* de l'église de Compostelle, fol. 3 v. *a.* Flórez, *Esp. Sagr.*, XIX, p. 340 (très incomplet).—*b.* López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. XIX, pp. 34-35, d'après *B* et d'après une copie du XVe siècle, conservée à l'«Arch. Arzobispal».

46.—886, 28 août (10). *Cortuloces.—Interpolé.*

Rappelant la conquête d'Orense et du territoire environnant par son père Ordoño Ier, le repeuplement de cette région opéré par ses propres soins, et le souvenir des deux premiers évêques, Sebastian, ancien évêque d'Arcavica (11), et Censerico, mauvais pasteur qui dilapida les biens dont il avait la garde, Alphonse III, à la requête du troisième évêque Sumna, confirme à celui-ci les anciennes possessions de l'église d'Orense, soit *Pala*

(9) Lanzada, «ant. jurisd. en la prov. de Santiago», dit Madoz, *Diccionario geográfico*, s. v°.

(10) M. Martínez Salazar voulait bien m'écrire, le 24 septembre 1907, au sujet de la date de ce document: «En el pergamino sólo se ve la D... »inicial, por estar roto, pero debajo y á la derecha de aquella letra se ha »escrito: «Era 935, año 897», habiendo señales de haber sido enmendadas »las dos últimas cifras de ambas fechas». Au demeurant, la date est facile à calculer d'après l'indication des années de règne; c'est 886, ainsi que l'avait établi Flórez.

(11) L'emplacement de cette ville n'a pas été déterminé avec précision. Voir, par exemple, Flórez, *Esp. Sagr.*, VII, pp. 63-66; Madoz, *Diccionario geográfico*, s. v°; *Bol. de la R. Acad. de la Hist.*, I (1877), p. 134; VI (1885), pp. 341-350, et XLI (1902), pp. 325 et 332.

aurea, Limia ([12]), etc. ([13]); il y ajoute l'espace compris dans un rayon de quatre-vingt-deux pas autour de l'église cathédrale, donne en outre divers ustensiles sacerdotaux, et confirme la donation, qu'il avait antérieurement faite, de l'église Santa Eugenia, sise près d'Orense, sur les bords du Miño, et achetée par lui à son neveu, l'évêque Sebastian.—«Factum atque restauratum »hoc testamentum sub die v kalendas septembris discurrente »era D... anno feliciter in Dei nomine glorie regni nostri XXI, »comorantes in possesione nostra Cortuloces, suburbio civitatis »Gegionensis.—Possidendus diaconus... qui hunc testamentum »scripsi, testis».

A. Pseudo-original à l'*Archivo general* de Galice, coté I. 2; $0^m 710 \times 0^m 490$; cursive visigothique du xe ou du xie siècle; la première ligne et quelques souscriptions sont en caractères allongés. Texte, souscriptions, seings manuels et plusieurs des confirmations royales postérieures sont de la même main et de la même encre ([14]).

a. Flórez, *Esp. Sagr.*, XVII, *escr.* i, pp. 243-246, «ex tabulario Auriensi». —*b.* La Fuente, *Historia eclesiástica de España*, 2e éd., III, n° 38, pp. 496-498.—*c.* B. Fernández Alonso, *El Pontificado gallego, seguido de una crónica de los Obispos de Orense* (Orense, 1897, in-8), pp. 191-195, d'après *A.*

47.—891, 24 janvier.—*Interpolé.*

Alphonse III et la reine Chimène donnent au monastère de Santo Adriano de Tuñon ([15]), fondé par eux, et à l'abbé Samuel de très nombreux domaines, énumérés dans l'acte et auxquels ils accordent le privilège de l'immunité; ils donnent en outre des ornements d'église, des livres liturgiques, des *villae*, églises, etc.,—parmi lesquelles la *villa* Falamosa, avec l'église San

([12]) Limia, «territorio en la prov. de Orense, situado al S. de la misma y al O. de la sierra de San Mamed». Madoz, *op. cit.*, s. v°.

([13]) Les localités mentionnées dans l'acte de 886 le sont également, à peu de chose près, dans une charte de Sanche II et de sa sœur Elvire pour Orense, 31 juillet 1071 (*Esp. Sagr.*, XVII, pp. 247-250).

([14]) Je dois ces renseignements à l'obligeance de M. Martínez Salazar.

([15]) Tuñon, prov. et *part. jud.* d'Oviedo, *ayunt.* de Santo Adriano.

Martin ([16]), — situées tant dans les Asturies que sur le territoire du Leon, aux bords du Torio ([17]), du Cea ([18]) et du Duero. Alphonse III et la reine Chimène remettent au monastère de Santo Adriano et à l'abbé Pedro tous les titres concernant ces concessions; ils lui offrent enfin diverses familles serves, des pâturages, — situés notamment sur le territoire d'Astorga, — ainsi que du bétail. — «Facta scriptura testamenti vel confirmationis die nono »kalendas februarii era DCCCCXXIX. — Possidensus (*lire* Pos-»sidonius) notarius, qui hunc testamentum scripsit, testis».

A. Pseudo-original, perdu, signalé par Morales, *Coronica*, liv. XV, ch. XXI; éd. Cano, VIII, p. 61: «como yo lo he visto en la escritura original de letra Gótica».

B. Copie du XIVe siècle: *Regla colorada* de l'église d'Oviedo, fol. 2, avec la date: «era DCCCXXVIIII».

a. Cédula de Philippe V, fol. 28 r.-31 r. — *b.* Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, app. XII, pp. 337-343. — *c.* Escandon, *Historia ... del ... rey Pelayo,* n° XII, pp. 475-481, d'après *b.*

IND. Vigil, *Asturias monumental*, I, p. 529, Jb. 2.ª.

48. — 893, 25 juillet.

Alphonse III et la reine Chimène donnent à l'évêque Sisnando et à l'église de Compostelle l'église de Santa Maria de Arnoso (ou de Areas) ([19]), près du Tea ([20]), avec tout l'espace compris

([16]) San Martin de la Falamosa, prov. de Leon, *part. jud.* d'Astorga, *ayunt.* de Las Omañas.

([17]) Le Torio, affluent de droite de l'Esla.

([18]) Le Cea, affluent de gauche de l'Esla.

([19]) Le *Tumbo A* de Compostelle porte: «ecclesiam sancte Marie... »que es fundata in villa quam dicunt Arenosium», et, en marge, «de letra poco posterior: *de sancta maria de arenis*» (López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago,* II, app., p. 38, texte et note 1). M. López Ferreiro identifie, *op. cit.*, II, p. 174, *Arenosium* avec *Arnoso* (prov. de Pontevedra, *part. jud.* et *ayunt.* de Puenteáreas); mais, à la p. 38 de l'appendice, il traduit ce même vocable par Areas (*part. jud.* et *ayunt.* de Puenteáreas). Topographiquement, les deux identifications sont possibles.

([20]) Le Tea, affluent de droite du Miño.

dans un rayon de quatre-vingt-quatre pas autour de l'édifice concédé. — «Facta scriptura testamenti sub die VIII kalendas »augusti era DCCCCXXXI.—Possidonius [notarius] testis.»

B. Copie du XIIe siècle: *Tumbo A* de l'église de Compostelle, fol. 4.
a. López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. XXI, pp. 38-39, d'après *B.*

49.—894, 25 janvier (21).—*Douteux.*

Alphonse III et la reine Chimène donnent au monastère de Santo Adriano de Tuñon leur villa de San Martin de Falamosa. —«Die VIII kalendas februarias era DCCC^a^XXX^a^II^a^.»

B. Copie du XIVe siècle: *Regla colorada* de l'église d'Oviedo, fol. 120 v.
IND. Vigil, *Asturias monumental*, I, p. 529, Jb. 3^a^.

50.—895, 29 janvier ou 2 février (22). *Castrotutela* (23).

Alphonse III donne au monastère de San Martin, situé dans les faubourgs d'Astorga (24), *in villa quam dicunt Parata et*

(21) La date que donne la *Regla colorada* est fausse; Vigil, *Asturias monumental*, I, p. 529, dit avec raison qu'il faut ajouter une centaine, soit: «era DCCCC^a^XXX^a^II^a^».

(22) Le chiffre de l'an du règne ne correspond pas avec celui de l'ère. Si l'acte a été délivré en 895, il faut lire: «anno Christi gloriae regni »nostri XXVIIII». S'il a été délivré dans la vingt-huitième année du règne d'Alphonse, il faut lire: «era DCCCCXXXII», soit a. 894. Nous adopterons cependant la date de 895; d'abord, parce qu'elle se trouvait dans le *Tumbo negro* d'Astorga; ensuite, parce que le domaine concédé avait été acheté par Alphonse III en 894.—Quant à la date de jour, soit: «4 des kalendes de février», elle nous est fournie par deux copies; mais l'index du *Tumbo negro* porte: «4 des nones de février».

(23) Serait-ce Tudela, prov., *part. jud.* et *ayunt.* d'Oviedo?

(24) Ce monastère de San Martin, dont Flórez, *Esp. Sagr.*, XVI, p. 66, dit incidemment un mot, ne doit pas être confondu avec un autre mo-

Cebraria, ladite villa qu'il avait achetée à Ensila, fils de Dulciano ([25]).—«Sub die IIII kalendas februarias aera DCCCCXXXIII, »anno Christi gloriae regni nostri XXVIII, in Dei nomine com»morantes in Castrotutela, residentes troni solium in sedem Ove»to.—Possidonius, qui hoc testamentum scripsi, testis.»

B. Copie du XVIIIe siècle: *Privilegios de Astorga*, fol. 171 v.-173 v.

C. Copie du XVIIIe siècle: Madrid, Académie de l'Histoire, est. 25, gr. 1, C. n° 2, *Coleccion de privilegios de las Iglesias de España*, II, fol. 287 v.-289 v.

IND. Analyse du XVIIIe siècle: *Indice de las escrituras de la Santa Iglesia de Astorga*, d'après le *Tumbo negro*, fol. 41 v., n° 132, avec la date: «4 Non. Februarii».

51.—895, 11 juillet.—*Douteux* ([26]).

Alphonse III échange divers biens avec une certaine Stocia de Pinoto, à qui il donne la villa de Trasariz ([27]), confisquée au rebelle Vitiza.

Analysé par Morales, *Coronica*, liv. XV, ch. XXIV; éd. Cano, VIII, p. 69: «Tambien el Rey Don Alonso el Magno... hace mencion deste levanta»miento de Vvitiza brevemente en un su privilegio, su data á los once »de Julio del año de nuestro Redentor ochocientos y noventa y cinco. En »este privilegio hace el Rey un trueque con una dueña Stocia de Pinoto

nastère de même nom, mais situé à l'intérieur d'Astorga, près de la cathédrale *(ibid.*, p. 68).

([25]) L'acte de vente passé entre Ensila et Alphonse III est analysé dans le ms. 4357 de la Bibl. Nat. de Madrid, d'après le *Tumbo negro* de Astorga, fol. 41, n° 131 (cf. Flórez *Esp. Sagr.*, XVI, p. 127). Cet acte est daté du 4 des nones d'octobre 894.

([26]) La date est-elle exacte? Il semble bien qu'Alphonse III ait eu à combattre vers 895 un rebelle appelé Vitiza. Voir un jugement d'Alphonse V du 1er février 1007, dans Yepes, *Coronica general de la orden de San Benito*, V, *escr.* V., fol. 428 r.-429 r.

([27]) Dans les provinces de La Corogne, Orense et Pontevedra, il y a cinq localités de ce nom, entre lesquelles nous ne saurions choisir.

»dándole la villa de Trassariz, y prosigue, la qual fué de nuestro infiel »Vvitiza, y se le quitó por su culpa.»

52.—895, 25 novembre.

Alphonse III et la reine Chimène donnent à l'église de Compostelle les domaines de Parada ([28]), Lindoso ([29]) et le *villare Decemiani* ([30]), confisqués aux enfants de Sarraceno et de Sendina pour cause de rebellion contre le roi; ils donnent également une vigne située dans le Vierzo, à *Montemasedo*, et un pâturage sis au pied du mont Capeloso ([31]).—«Facta scriptura die »VII kls. decembris era DCCCCXXXIII.»

B. Copie du XIIe siècle: *Tumbo A* de l'église de Compostelle, fol. 4.

a. López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. XXII, pp. 40-41, d'après *B.*

53.—896, 5 septembre ([32]). Oviedo.—*Faux.*

Alphonse III, fils d'Ordoño Ier, la reine Chimène et leurs fils Garcia, Ordoño, Gonzalve, Fruela et Ramire donnent à l'église

([28]) Peut-être Parada de Soto, prov. de Leon, *part. jud.* de Villafranca del Vierzo, *ayunt.* de Trabadelo.

([29]) Lindoso, prov. de Leon, *part. jud.* de Villafranca del Vierzo, *ayunt.* de Vega de Valcarce.

([30]) M. López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, p. 176, propose interrogativement l'identification *villare Decemiani* = Trabadelo (prov. de Leon, *part. jud.* de Villafranca del Vierzo).

([31]) Capeloso, «monte en la prov. de León, part. jud. de Villafranca del Vierzo». Madoz, *Diccionario geográfico*, s. v°.—La donation de Parada et de Bustomayor est rappelée dans une charte déjà citée d'Ordoño II, 6 décembre 914 (López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. XXXVI, pp. 80-81).

([32]) L'ère est manifestement altérée; l'acte ayant été soi-disant octroyé dans la trente-unième année du règne d'Alphonse III, on le datera, non pas de 897, comme le dit Vigil, *Asturias monumental*, I, p. 59, mais de 896.

d'Oviedo toutes les églises sises à Oviedo, et notamment celle de San Tirso (33), le château fort construit par eux pour la défense du trésor de la cathédrale, le palais voisin du susdit château fort, les rentes établies par leurs prédécesseurs pour la réparation des châteaux et palais royaux, enfin les églises de San Juan Bautista (34) et de Santullano (35).—«Facta scriptura testamenti et tra»dita ecclesie Sancti Salvatoris in presentia episcoporum atque »ortodoxorum virorum, quorum supter habentur signacula, era »DCCCC^{a}, discurrente nonas septembris, anno feliciter regni »nostri xxxi°, in Dei nomine commorantes in Oveto.—Adulfus, »qui hunc testamentum scripsit, testis.»

B. Copie du xive siècle: Archives de l'église d'Oviedo, vidimus de Jean Ier, roi de Castille, Burgos, 15 août 1379. o^{m}350 (hauteur, y compris le repli du bas) × o^{m}330 (largeur). Traces de sceau pendant sur lacs rouge, vert et jaune.

a. Vigil, *Asturias monumental*, I, pp. 58-59, A. 15, d'après *B.*

Ind. Vigil, *loc. cit.*

54.—897, 30 juin (36).—*Faux.*

Alphonse III, fils d'Ordoño Ier, la reine Chimène et leurs fils Garcia, Ordoño, Gonzalve le Diacre, Fruela et Ramire s'offrent à la Vierge de Lugo; confirment à l'église de Lugo et à l'évêque Recaredo les anciennes limites fixées par les rois antérieurs; donnent deux mille sous d'argent pour la réparation des vases sacrés et du toit du temple; offrent des ustensiles et des vêtements

(33) San Tirso est aujourd'hui une des paroisses d'Oviedo.

(34) Une des paroisses actuelles d'Oviedo.

(35) «Iglesia parroquial de San Julian de los Prados, vulgo *Santullano*, inmediata á la ciudad». Vigil, *op. cit.*, I, p. 212.

(36) Risco, *Esp. Sagr.*, XL, p. 126, date ainsi cet acte: «Hizose esta »escritura de donacion en el año 34. del Reynado de Don Alonso en »el dia 6. de Mayo de la era 937. año de 899». Risco a confondu, du moins quant à la date, le présent acte et le n° 55.

sacerdotaux, des livres liturgiques, ainsi que cinquante esclaves musulmans; restituent tous les biens indûment aliénés, et soit concédés par les prédécesseurs d'Alphonse III, soit possédés avant l'invasion arabe; ils donnent la ville de Lugo, avec ses dépendances *extra-muros*, et les serfs royaux fixés sur le territoire du diocèse; ils délimitent à nouveau le diocèse, opération rendue nécessaire par les déprédations des rebelles, et donnent enfin un très grand nombre d'églises, de domaines et de familles serves.—«Facta testamenti serie, ecclesie dote, secundo kalendas »julii era DCCCCXXXV.—Posidonius notavit et conf. Menendus »transtulit.»

B. Copie du XIIIe siècle: *Tumbo viejo* de Lugo, n° 57, sous le titre: *Inventarium donationis principis domini Adefonsi.* Cf. *Revue Hispanique*, XII, (1905), p. 597.

C. Copie du XVIIIe siècle: *Tumbo nuevo* de Lugo, fol. 8 r.-12 r., d'après l'*original en el exemplar gotico del Obispo;* autre copie, *ibid.*, fol. 20 r.-23 v.

a. Risco, *Esp. Sagr.*, XL, app. XIX, pp. 384-393.

55.—899, 6 mai ([37]).—*Faux.*

Le jour de la consécration de l'église de Compostelle, Alphonse III et la reine Chimène donnent à l'évêque Sisnando et à l'apôtre saint Jacques un grand nombre d'églises, domaines et monastères, dont la villa de *Nogaria* ([38]), l'église Santa Maria de Areas ([39]), le monastère de Montelios ([40]), la villa de Carcacia ([41]),

([37]) Sur la date de ce document, qui a été souvent transcrite de façon inexacte, voir López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, pp. 196-198.

([38]) Cf. la charte du 17 août 883 *(Cat.*, n° 41).

([39]) Cf. la charte du 25 juillet 893 *(Cat.*, n° 48).

([40]) Cf. la charte du 17 août 883 *(Cat.*, n° 41).

([41]) Cf. la charte du 20 janvier 867 *(Cat.*, n° 30).

les îles de Ons, Arosa et Sálbora [42], des *villae* sises à Bama [43], et qui avaient été partagées entre le roi et les enfants de Suario [44]; les domaines de Parada, Lindoso et le *villare Decemiani* [45]; l'église de San Roman, dans les faubourgs de Leon [46]; deux *villae* à *Vaorres* [47]; l'église de Santa Maria de Tiñana [48]; les églises et domaines que l'abbé Reterico avait donnés au roi, à Présaras [49]; plusieurs *villae* sur le territoire de Coïmbre, dont une sur les bords du *Viaster*, avec l'église São Martinho, une autre, dite *villa Crescemiri*, une sur les bords du Certoma, avec l'église São Lourenço, et le tiers de la *villa Travazolo*, située entre l'Agueda et le Vouga [50]; enfin, les églises que l'abbé Itila avait antérieurement concédées à Compostelle. En outre, le roi et la reine confirment toutes les donations faites par leur bisaïeul Alphonse II,

---

(42) Les îles de Ons, Arosa et Sálbora sont situées, la première à l'entrée de la baie de Pontevedra, les deux autres dans la baie de Arosa. La donation de ces îles est rappelée: 1° dans une charte d'Ordoño II pour Compostelle, 20 avril 911 (López Ferreiro, *op. cit.*, II, app. xxx, pp. 64-66); 2° dans une charte d'Hermenegildo, évêque de Compostelle, non datée, analysée par Yepes, *Coronica general de la orden de San Benito*, IV, fol. 45 r.

(43) Bama, prov. de La Corogne, *part. jud.* de Arzúa, *ayunt.* de Touro.

(44) Par une charte d'Ordoño II du 30 mai 912 (López Ferreiro, *op. cit.*, II, app. xxxiii, pp. 72-74), nous savons comment s'opéra le partage entre les enfants de Suario, d'une part, et, d'autre part, la reine Chimène (et non pas Alphonse III).

(45) Cf. la charte du 25 novembre 895 (*Cat.*, n° 52).

(46) Cf. la charte de 885 (*Cat.*, n° 44).

(47) Cf., au moins partiellement, la charte du 25 septembre 883 (*Cat.*, n° 42).

(48) Cf. la charte du 15 avril 869 (*Cat.*, n° 31).

(49) Sans doute Présaras (San Pedro), prov. de La Corogne, *part. jud.* de Arzúa, *ayunt.* de Vilasantar. Voir la donation de l'abbé Reterico à Alphonse III, 17 septembre 870, dans López Ferreiro, *op. cit.*, II, app. viii, pp. 18-19. Cf. texte, p. 260, n. 1.

(50) Cf. les chartes des 25 septembre 883 (*Cat.*, n° 43) et 30 décembre 899 (*Cat.*, n° 58).

leur aïeul Ramire et leur père Ordoño.—«Facta donationis car-»ta anno XXXIIII regni gloriosi principis Adefonsi, presentibus »episcopis et comitibus in medio ecclesie Dei, die consecra-»tionis templi II nonas maii era DCCCCXXXVII.»

B. Copie du XIIe siècle: *Tumbo A* de l'église de Compostelle, fol. 4 v.-5 v. *a.* Castellá Ferrer, *Historia del Apostol Sanctiago*, fol. 466 v.-468 v.—*b.* Flórez, *Esp. Sagr.*, XIX, pp. 340-344.—*c. Representacion contra el pretendido Voto de Santiago*, app. VII, pp. 10-12.—*d.* López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. XXV, pp. 46-50, d'après *B.*

Trad. Castellá Ferrer, *op. cit.*, fol. 468 v.-470 v.

56.—899, 6 mai. Compostelle.—*Faux.*

Procès-verbal de la consécration de l'église de saint Jacques de Compostelle, opérée le 6 mai 899, sous le pontificat de Sisnando, en présence d'Alphonse III, de la reine Chimène et de Juan, évêque d'Oca; Vicente, évêque de Leon; Gomelo, évêque d'Astorga; Hermenegildo, évêque d'Oviedo; Dulcidio, évêque de Salamanque; Nausto, évêque de Coïmbre; Argemiro, évêque de Lamego; Teodomiro, évêque de Viseu; Gumado, évêque de Porto; Jacobo, évêque de Coria; Argemiro, évêque de Braga; Diego, évêque de Tuy; Egila, évêque d'Orense; Sisnando, évêque d'Iria; Recaredo, évêque de Lugo; Rosendo, évêque de Mondoñedo, et Eleca, évêque de Saragosse.—«...Ideoque II nonas maii, anno incarnationis Domini DCCCLX^v^VIIII, secunda feria, deducebat annum ad lunae cursum III, luna XI...»

a. Castellá Ferrer, *Historia del Apostol Sanctiago*, fol. 460 r.-461 v., d'après «un privilegio del mismo Rey Magno, que esta en la santa Iglesia de Ouiedo *(sic)*, escripto en letra Gothica».—*b.* Da Cunha, *Catalogo e historia dos bispos de Porto* (Porto, 1623, in-fol.) (51), pp. 124-127.—*c.* Flórez,

(51) Autre édition, Porto, 1742, in-fol.

Esp. Sagr., XIX, pp. 344-346.—*d.* López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. xxv, pp. 50-53, d'après *a.*

Trad. Castellá Ferrer, *op. cit.*, fol. 461 v.-463 r. — Da Cunha, *op. cit.* pp. 127-131.

57.—899, 6 juillet.—*Faux.*

Alphonse III et la reine Chimène confirment à l'église de Lugo la dignité d'église métropolitaine que lui avaient conférée leurs prédécesseurs; ils lui confirment également, ainsi qu'à l'évêque Recaredo, les villes détruites de Braga et Orense, qui avaient été données par Alphonse II; cette confirmation étant faite pour compenser la perte des églises et territoires rattachés au siège d'Oviedo et au sujet desquels l'évêque de Lugo et son clergé avaient adressé une plainte au roi, tout en présentant à celui-ci la donation d'Alphonse II, lors de l'assemblée tenue à Compostelle le jour de la consécration du temple de saint Jacques.—«Facta donatio testamenti regis religiosi principis Ade»phonsi episcopis et comitibus II nonas julii era DCCCC»XXXVII.»

B. Copie du XIIIe siècle: *Tumbo viejo* de l'église de Lugo, fol. 9, n° 13, sous le titre: *Testamentum Adefonsi regis.* Cf. *Revue Hispanique*, XII (1905), p. 593.

a. Contador de Argote, *Memorias para a historia de Braga*, III, doc. II, pp. 389-392.—*b.* Risco, *Esp. Sagr.*, XL, app, xx, pp. 394-396.

Trad. Argote, *loc. cit.*, pp. 392-395.

58.—899, 30 décembre ([52]).

Alphonse III donne à l'église de Compostelle diverses *villae* sises dans les faubourgs de Coïmbre et récemment enlevées aux

([52]) La date de ce document n'est pas certaine. D'après Flórez, *Esp. Sagr.*, XIX, pp. 92-93, qui suit l'opinion de Castellá Ferrer, ce serait:

Arabes, savoir: une villa sur les bords du *Viaster*, avec l'église São Martinho; la *Villa Crescemiri*; une villa avec l'église de São Lourenço et le tiers de la *Villa Travazolo*, sise entre l'Agueda et le Vouga. Il confirme en outre la donation faite par l'abbé Itila.— «Facta scriptura testamenti in die festivitatis supradicti patroni »nostri sancti Iacobi, III° kls. ienuarii era DCCCCXXXVII.»

B. Copie du XIIe siècle: *Tumbo A* de l'église de Compostelle, fol. 4 v.
a. López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. XXIV, pp. 44-45, d'après *B*.

59.—902, 1er janvier (53).—*Douteux* (54).

Alphonse III confirme à l'archiprêtre Teonando l'église (ou le monastère) de San Esteban de *Villadilano*.

«era DCCCCXXXIII», soit a. 895; d'après le *Tumbo A* de Compostelle, fol. 4 v., ce serait: «era DCCCCXXXVII», soit a. 899. M. López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, texte, p. 174, adopte la date de 895, et à l'appendice n° XXIV, p. 44, celle de 898. Il adopte la date de 895, parce que «es fácil que esta variante [era DCCCCXXXIII] estuviere »tomada del original, existente entonces [à l'époque de Castellá Ferrer], »y en tal supuesto debe ser preferida» (*loc. cit.*, p. 174, n. 1). Il adopte la date de 898, et non pas de 899, parce que «si se tiene en cuenta que »entonces probablemente el año se empezaba á contar desde el 25 de »Diciembre, resulta el año 898, que es el que pusimos en el Apéndice» (*loc. cit.*, même page et note).—Pour notre part, nous suivons la leçon du *Tumbo A*.

(53) Morales datait ce document «del primero dia de Enero del año »de nuestro Redentor novecientos y diez, y está la Era por año de naci»miento.» L'erreur a été corrigée par Sandoval, *Cinco obispos*, p. 143. Cf. *Esp. Sagr.*, XIX, p. 103; XXX, p. 217; XL, p. 130, etc.

(54) Sur l'authenticité de ce document, il y aurait lieu de faire les plus expresses réserves. Nous retrouvons ici le type—classique dans les actes de Samos—du Mozarabe immigré en terre galicienne; d'autre part, nous constatons, encore une fois, que les moines de Samos se faisaient remarquer par leur indiscipline et leurs mauvaises mœurs.

Analysé en ces termes par Morales, *Coronica general de España*, liv. XV, ch. xxxi; éd. Cano, VIII, p. 91: «Un Arcipreste, llamado Teo»nando, cuenta allí como un su bisabuelo poseia la villa de Adilano desde »el tiempo del Rey Don Fruela, con Iglesia de Santo Esteban y San Mar»tin, y agora, porque los Clérigos vivian mal, el Rey Don Alonso con su »Corte, á quien se quejó Teonando, le dió la Iglesia y rentas della. Con»firman los cinco hijos del Rey, nombrados por tales, y los Obispos »Nausto de Coimbra, Sisenando de Iria, Eleca de Zaragoza, y Reccaredo »de Lugo. Dice era éste el dichoso año treinta y seis del Reyno y de la »gloria del Príncipe nuestro Señor Don Alonso en Oviedo.»

Analysé également par Sandoval, *Cinco Obispos*, pp. 142-143: «... En »este año [de 902] el Rey don Alonso el Magno estaua en Samos, y con»cediò vna escritura a vn Priorato, y Monasterio desta casa que se dize »Santisteuan de Villa Dilani: y dize el Rey que era muy notorio que en »tiempo del Rey don Froylano de diuina memoria vinieron de las partes »de España Egila con su mujer y hijos, y que hizo su assiento en el lu»gar que del nombre de vn hijo deste Egila llamado Adilano, se llamò »villa del señor Adilano, y que el lugar era montuoso, y lo labrò y plantò, »y edificò vn Monasterio a los santos Esteuan, san Martin, y se pusieron »en el Monges de Samos, y se vniò con el Monasterio, confirmò el Rey »la fundacion, y vnion, y dize ser el año treynta y seys de su glorioso »Reynado en Ouiedo. Firman Nausto Obispo de Coimbra; Sisnando Obis»po de Iria... Era patron deste Monasterio de san Esteuan de Villadilano, »Teodenando, y diole muchas heredades, y otros bienes hablando con »gran deuocion con los santos; sujetalo al Monasterio de Samos, con que »los Monges de Samos enseñen a los de Santisteuan la vida monastica» (55).

60.—904, 22 octobre.

Alphonse III donne aux moines du monastère de Sahagun (56) et à l'abbé Alfonso droit de juridiction sur les habitants présents

(55) L'acte a été analysé par d'autres auteurs, notamment par Flórez, *Esp. Sagr.*, XXX, p. 217, et par Risco, *Esp. Sagr.*, XL, pp. 129-130 et pp. 216-217.—L'acte est tantôt attribué à Alphonse III, tantôt à Teonando ou Teodenando.

(56) Sahagun, prov. de Leon, ch.-l. de *part. jud.*

et à venir de la villa de *Zacharias*, sise à Calzada (57); défense est faite à un certain Sancho de molester lesdits habitants pour un motif quelconque.—«Notum die XI klds. nbras. era DCCCCX^VII^a.»

A. Original à l'*Archivo Histórico Nacional* doc. de Sahagun, n° 1-R. Dimensions approximatives: 0^m170 (hauteur) × 0^m310 (largeur). Écriture assez ronde, irrégulière, parchemin froissé. Au dos, trois analyses, dont une paraît être du XIIIe siècle; les deux autres sont modernes. Ancienne cote (aux archives du monastère de Sahagun): «Cax. 1, leg. 1, num. +.»

B. Copie du début du XIIe siècle: *Becerro gótico* de Sahagun, fol. 120r., col. 2.-120 v., col. 1, sous le titre: *Testamentum regis Adefonsi de villa de Calzata infra cautum.*

a. Escalona, *Historia del real monasterio de Sahagun* (Madrid, 1782, in-fol.), app. III, *escr.* 1, p. 376, d'après *A.*—*b.* Muñoz y Rivero, *Paleografía visigoda* (Madrid, 1881, in-8), pp. 126-127, d'après *A.*

Fac.-sim. Muñoz y Rivero, *op. cit.*, pl. XIX (58).

Ind. Vignau, *Indice de los documentos... de Sahagun* (Madrid, 1874, in-8), n° 1, p. 1.

61.—904, 30 novembre.

Alphonse III et la reine Chimène donnent à la communauté de Sahagun le monastère de Saelices del Rio (59), lui transfèrent le droit, jusqu'alors exercé par le roi, de capter en tous lieux l'eau nécessaire aux moulins installés dans les alentours de Saelices, et lui concèdent toutes les dépendances du monastère susdit, avec droit de juridiction sur les habitants.—«Facta cartula »testamenti II kalds. decemb. era DCCCC^aX^vaII^a.—Posidonius »notarius, qui hunc testamentum scripsit, testis, testis.»

(57) Calzada del Coto, prov. de Leon, *part. jud.* de Sahagun.

(58) Cette reproduction ne donne pas une idée exacte de l'original: on pourrait croire que celui-ci comporte quinze lignes de texte (y compris la souscription royale), alors qu'il en comporte six seulement; en outre, les souscriptions des témoins ont été omises.

(59) Saelices del Rio, prov. de Leon, *part. jud.* de Sahagun.

A. Original à l'*Archivo Histórico Nacional,* doc. de Sahagun, n° ɛ-R. Dimensions: $0^{m}280$ (hauteur) × $0^{m}590$ (largeur). Écriture très régulière, avec d'assez longues hastes. Au dos, deux cotes, dont l'une du XVe siècle, presque complètement effacée, et l'autre moderne. Ancienne cote (aux archives du monastère de Sahagun): «Cax. 1, leg. 1, num. 1».

B. Copie du début du XIIe siècle: *Becerro gótico* de Sahagun, fol. 134 r., col. 2-134 v., col. 2, sous le titre: *Testamentum de Afonso* (sic) *rege de Sancto Felice super Ceia subtus Autero Maurisco.*

C. Copie de la fin du XIIe siècle: *Archivo Histórico Nacional,* doc. de Sahagun, n° 3-R, d'après *A.* Ancienne cote: «Cax. 1, leg. 6, num. 2».

Trad. *Ibid.,* n° 4-R. Traduction qui, d'après M. Vignau, *Indice,* p. 2, «tanto por el lenguaje, como por el carácter de letra, parece hecha á »principios del siglo XIII». Ancienne cote: «Cax. 1, leg. 6, num. 1».

a. Escalona, *Historia del monasterio de Sahagun,* app. III, *escr.* II, pp. 376-377, d'après *A.*

Ind. Vignau, *Indice de los documentos de Sahagun,* n° 2, p. 1, et n°s 3 et 4, p. 2.

62.—905, 20 janvier. Oviedo.—*Refait.*

Alphonse III, — fils d'Ordoño Ier, quatrième roi depuis Alphonse le Chaste,—la reine Chimène et leurs fils Garcia, Ordoño, Gonzalve, archidiacre d'Oviedo, Fruela et Ramire, offrent à l'église d'Oviedo des châteaux, monastères et domaines, et confirment les donations de leurs prédécesseurs. Ils donnent le château fort bâti par eux à Oviedo et sur la porte duquel a été placée une inscription commémorative, et, à côté dudit château, le grand palais, lieu de leur résidence, qu'ils ont également bâti. Ils donnent des ornements d'église, des vêtements sacerdotaux et des manuscrits de l'Évangile. Ils donnent, sur le mont Naranco, l'église San Vicente et ses dépendances, ainsi que Lillo, avec ses palais, ses bains, l'église San Miguel, etc. Ils donnent également de très nombreux domaines, des villes, monastères, églises, champs, salines, pêcheries, le tout sis dans les Asturies, notamment Santa Maria de Lugo (60), avec ses anciennes

(60) Lugo (Santa Maria), prov. et *part. jud.* d'Oviedo, *ayunt.* de Llanera.

murailles; la ville de Gozon et ses églises; le monastère de San Miguel de Quiloño (61) et ses dépendances; la ville d'Avilés (62) et ses églises; la ville de Gijon et ses églises; le monastère de San Juan de Pravia (63), lieu de sépulture du roi Silo et de la reine Adosinda; le monastère de Santa Maria de Tineo (64), près de l'Arganza (65), avec ses dépendances en Galice; le monastère de San Martin, au territoire de Pesoz (66), près de Cangas (67), et le monastère de Santa Colomba (68), entre le Navia (69) et l'Eo. Ils donnent aussi d'autres monastères, domaines, etc., situés sur le territoire du Leon, à Orbó (69a), *Gordon*, Eslonza (70), *Celisca*, *Curonio*, près du Torio et du Bernesga (71), à Valdoncina (72)

(61) Quiloño, prov. d'Oviedo, *part. jud.* d'Avilés, *ayunt.* de Castrillon.

(62) Avilés, prov. d'Oviedo, ch.-l. de *part. jud.*

(63) C'est aujourd'hui l'église paroissiale de San Juan Evangelista de Santianes, située à deux kilomètres de Pravia (prov. d'Oviedo, ch.-l. de *part. jud.*). Cf. Vigil, *Asturias monumental*, I, p. 474.

(64) C'est aujourd'hui l'église paroissiale d'Arganza (prov. d'Oviedo, *part. jud.* et *ayunt.* de Tineo).

(65) L'Arganza, affluent de gauche du Narcea.

(66) Pesoz, prov. d'Oviedo, *part. jud.* de Tineo.—Sur le territoire de Pesoz, voir Somoza, *Gijón en la historia general de Asturias*, I, pp. 115-116, p. 129 et suiv., p. 167.

(67) Cangas de Tineo, prov. d'Oviedo, ch.-l. de *part. jud.*

(68) Ce serait aujourd'hui, d'après Vigil, *op. cit.*, I, p. 585, le «convento de religiosos Bernardos de Nuestra Señora de Villanueva de »Oscos, en lo antiguo de Santa Colomba, erigido en el pueblo de su »nombre» [prov. d'Oviedo, *part. jud.* de Tineo]. Mais M. Vigil, *loc. cit.*, remarque que la donation d'Alphonse III pourrait s'appliquer «á otro »[monasterio] del mismo nombre cerca del rio Porcía, que no existe, tres »leguas distante de este de Villanueva».

(69) Le Navia, fleuve côtier asturien qui se jette dans la baie de Navia

(69 *a*) Orbó, prov. de Palencia, *part. jud.* de Cervera de Pisuerga, *ayunt.* de Brañosera.

(70) Eslonza, prov. et *part. jud.* de Leon, *ayunt.* de Gradefes.

(71) Le Bernesga, affluent de droite du Torio.

(72) Valdoncina, prov. et *part. jud.* de Leon, *ayunt.* de Valverde del Camino.

et à Valencia de Don Juan (73). Ils décident que la moitié des églises situées entre les confins du territoire d'Astorga, la source du Carrion (74), le confluent du Carrion et du Pisuerga (75) et la ville de Zamora, dépendra de l'église d'Oviedo, et l'autre moitié de l'église de Leon. Ils donnent enfin à l'église d'Oviedo la ville et le diocèse de Palencia, les bains royaux de Zamora, avec leur revenu mensuel de vingt sous (76), un domaine dans les faubourgs de Zamora, un autre près de l'Araduey (77), et le monastère de San Juan Bautista, près de l'Orbigo.—«Facta scriptura testamen»ti et tradita ecclesiae S. Salvatoris sedis Oveto illius, in praesen»tia episcoporum atque orthodoxorum quorum subtus habentur »signacula, die XIII kal. februarii discurrente era DCCCCX'III, »anno feliciter gloriae regni nostri XXXVIIII, in Dei nomine com»morantes in Oveto.—Adulphus diaconus, qui hunc testamen»tum scripsi».

B. Copie du XIIe siècle: *Libro gótico* de l'église d'Oviedo, fol. 18 v., sous le titre: *Testamentum Adefonsi regis et Xemene regine.*

C. Copie du XIVe siècle: *Regla colorada* de l'église d'Oviedo, fol. 6.

D. Trois copies du XIVe siècle, avec la date: «era DCCCCXIII», conservées aux archives de l'église d'Oviedo.

a. Cédula de Philippe V, fol. 12 v.-15 v. et fol. 34 r.-37 r., d'après *C.*—*b.* Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, app. XI, pp. 329-337.—*c.* Escandon, *Historia... del... rey Pelayo*, n° XI, pp. 467-475, d'après *b.*—*d.* La Fuente, *Historia eclesiástica de España*, 2e éd., III, n° 52, pp. 511-513.

IND. Vigil, *Asturias monumental*, I, p. 60, A. 18

(73) Valencia de Don Juan, prov. de Leon, ch.-l. de *part. jud.*

(74) Le Carrion, affluent de droite du Pisuerga.

(75) Le Pisuerga, affluent de droite du Duero.

(76) Au sujet de ces bains, voir l'acte du 22 septembre 907 *(Cat.*, n° 66).

(77) L'Araduey, ou Valdearaduey, affluent de droite du Duero.

63.—905, 3 avril.

Alphonse III donne à l'abbé Cixila et aux moines du monastère de San Cosme y San Damian (78), situé aux bords du Torio, sur le territoire de Leon, le monastère lui-même, avec ses dépendances.—«Facta scriptura donationis sub die III ns. aprilis era »DCCCC^{a}X^{va}III^{a}, anno feliciter glorie regni nostri xxx^{o}VIII°».

B. Copie du XIIe siècle: *Becerro mayor* de l'église de Leon, fol. 388 r.

64.—905, 30 novembre.

Alphonse III et la reine Chimène, soucieux de restaurer le monastère de Sahagun qu'avait détruit une armée musulmane, lui donnent, ainsi qu'à l'abbé Recesvinto, le terrain sur lequel s'élève le susdit monastère, avec toutes ses dépendances, dont la villa de Zonio (79), celle de *Zacharias*, appelée Calzada, celle de Villamol de Cea (80) et celle de Patricio, aux bords du Cea, le droit de juridiction sur ces domaines étant accordé à Sahagun. Ils donnent en outre les églises de Boadilla (81), San Andrés, Saelices del Rio, Santa Eugenia, près du Calaveras (82) et San

(78) Ce monastère de San Cosme y San Damian était situé «en un »valle, que se decia Abeliar, à la ribera del rio Torio», dans les faubourgs de Leon. Risco, *Esp. Sagr.*, XXXIV, p. 204.

(79) Zonio, «antigua villa dentro del coto de Sahagun junto á Calzada». Vignau, *Indice de los documentos de Sahagun*, p. 690.

(80) Le texte porte: «Villa de Mozrore». M. Vignau, *op. cit.*, pp. 660-661, identifie cette localité avec Villamol de Cea, prov. et *part. jud.* de Leon, *ayunt.* de Sahagun.

(81) Boadilla de Rioseco, prov. de Palencia, *part. jud.* de Frechilla.

(82) Le Calaveras, affluent de gauche du Cea.

Fructuoso de Rioseco (83); le pâturage de Tronisco (84), situé au col de Muezca del Campo (85), et un autre pâturage à Fontasquesa (86). Ils stipulent enfin que, dans toutes les villes du royaume, le monastère de Sahagun sera exempt des droits de porte. —«Factum et confirmatum hunc testamentum sub die II klds. »dcbrs. discurrente era DCCCCX^{a}III^{a}.—Possidonius notarius, »qui hunc testamentum scripsi, testis, testis».

A. Original à l'*Archivo Histórico Nacional*, doc. de Sahagun, n° 5-R. Dimensions: o^{m}540 (hauteur) × o^{m}680 (largeur). Belle écriture, assez ronde, un peu grosse, très régulière. Parchemin fatigué, troué par endroits. Encre rougeâtre et, par places, dans les souscriptions, un peu verdâtre. La souscription du roi et celle de la reine sont en caractères allongés. Ancienne cote (aux archives du monastère de Sahagun): «Cax. 1, leg. 1, num. 2».

A'. Copie contemporaine, semble-t-il, de l'original. *Ibid.*, n° 6-R. Dimensions: o^{m}520 (hauteur) × o^{m}670 (largeur). Écriture très belle, ronde et grosse. Parchemin en très bon état, fort bien conservé à part quelques petits trous. Ancienne cote: «Cax. 1, leg. 1, num. 3». Cette copie se dis-

(83) San Fructuoso de Rioseco, «segun Escalona [p. 19], se llama hoy »Villada, en la provincia de Palencia, part. jud. de Frechilla». Vignau, *op. cit.*, p. 671.

(84) Tronisco, «puerto ó collado que conduce á Maraña. Está situado »en el término de Cofiñal, prov. de Leon, part. jud. de Riaño». Vignau, *op. cit.*, p. 676.—Le 25 juin 923, Ordoño II concède à nouveau ce pâturage au monastère de Sahagun (Escalona, *op. cit.*, app. III, *escr.* XII, pp. 384-385); mais dans cet acte de 923, il n'est fait aucune allusion à la donation de 905. Par contre, on lit dans une charte de Ramire II pour Sahagun, 934 (Escalona, *op. cit.*, app. III, *escr.* XVIII, pp. 388-389): «id »est bustum quam vocitant Pinzon, qui jacet circa alium quam dicunt »Troniscum, quam dudum aule vestre avus noster dive memorie sere»nissimus princeps domnus Adefonsus per seriem testamenti plenissime »confirmavise (*lire* confirmavit)».

(85) Ne serait-ce pas le col appelé aujourd'hui «Muezca del Corugo»? Voir Vignau, *op. cit.*, p. 649, s. v°. Caso (Portus de).

(86) «Fontasquesa ó Valdelascasas. Despoblado en el término de Co»fiñal [prov. de Leon, *part. jud.* de Riaño]». Vignau, *op. cit.*, p. 653.

tingue de *A* par l'absence d'un certain nombre de souscriptions; c Vignau, *Indice*, p. 2.

B. Copie du début du XIIe siècle: *Becerro gótico* de Sahagun, fol. 7 v., col. 2-8v., col. 1, sous le titre: *Testamentum regis Adefonsi de cauto de Sancto Andres, de Sancta Eugenia in Ceia, de Sancto Felice, de Tronisco, de portatico.*

a. Sandoval, *Primera parte de las fundaciones de los monesterios del glorioso Padre San Benito* (Madrid, 1601, in-fol.), § Sahagun, fol. 47 v.-48 r. — *b*. Escalona, *Historia del monasterio de Sahagun*, app. III, *escr.* III, pp. 377-379, d'après *A*.

TRAD. Yepes, *Coronica general de la orden de San Benito*, III, fol. 169 r. et v., sous la date: 21 août.—Sandoval, *loc. cit.*, fol. 48 r.-48 v.

IND. Vignau, *Indice de los documentos de Sahagun*, n° 5, p. 2.

65.—906, 11 avril ([87]). Oviedo.—*Faux.*

Alphonse III,—fils d'Ordoño Ier, quatrième roi depuis Alphonse le Chaste, — la reine Chimène et leurs fils Garcia, Ordoño, Gonzalve, archidiacre d'Oviedo, Fruela et Ramire, offrent à l'église d'Oviedo des monastères et domaines et confirment les donations de leurs prédécesseurs. Outre des ornements d'église, des vêtements sacerdotaux et des manuscrits de l'Évangile, ils donnent les monastères de Santa Maria de Tineo, avec ses dépendances en Galice, San Martin de Pesoz, près de Cangas, et Santa Colomba, entre le Navia et l'Eo. Ils donnent aussi d'autres monastères, domaines, etc., situés sur le territoire du Leon, à Orbó, *Gordon*, Eslonza, *Celisca*, *Curonio*, près du Torio et du Bernesga, à Valdoncina et à Valencia de Don Juan. Ils décident que la moitié des églises situées entre les confins du territoire d'Astorga, la source du Carrion, le confluent du Carrion et du Pisuerga et la ville de Zamora, dépendra de l'église d'Oviedo, et

([87]) S'il s'agissait d'un document authentique, il conviendrait de discuter la date de 906, la trente-neuvième année du règne d'Alphonse III allant du 26 ou 27 mai 904 au 26 ou 27 mai 905.

l'autre moitié de l'église de Leon. Ils donnent enfin à l'église d'Oviedo la ville et le diocèse de Palencia, les bains royaux de Zamora, avec leur revenu mensuel de vingt sous, un domaine dans les faubourgs de Zamora, un autre près de l'Araduey, et le monastère de San Juan Bautista, près de l'Orbigo.—«Facta »scriptura testamenti et tradita ecclesie Sancti Salvatoris sedis »Oveto illius, in presentia episcoporum atque orthodoxorum »quorum subter habentur signacula, die tercio idus aprilis era »DCCCC^{a} quadragesima quarta, anno feliciter gloriose regni »nostri XXXVIIII, in Dei nomine commorantes in Oveto.— »Possidonius, qui hunc testamentum scripsi».

B. Copie du XIVe siècle: *Regla colorada* de l'église d'Oviedo, fol. 8 v.
a. Cédula de Philippe V, fol. 53 v.-55 v.
IND. Vigil, *Asturias monumental,* I, p. 60, A. 19.

66.—907, 22 septembre (?) ([88]) Zamora.

Alphonse III donne au monastère de San Pedro y San Pablo de *Turris* ([89]), situé sur le territoire de Zamora, le domaine de *Perdices.* — «Facta scriptura donationis et testamenti die x klds. »*(sic)* era DCCCC^{a}X^{va}V^{a}, anno feliciter regni nostri X^{vi}°, commo- »rantes in civitate Zamora, residentes troni solium in Dei nomine »Oveto.»

B. Copie du XIIIe siècle: *Tumbo* de Celanova, fol. 149 r., col. 2-149 v., col. 2.

([88]) La copie du *Tumbo* de Celanova est dépourvue d'indication de mois. En revanche, une analyse qui se trouve dans le ms. 712 (ancien D. 41) de la Bib. Nat. de Madrid porte: «x. kal. octobr. DCCCCXV». Il est clair qu'il faut lire: «DCCCCX^{v}V»; mais il est non moins certain qu'il y a discordance entre le chiffre de l'ère (907) et l'an du règne, la 41e année du règne d'Alphonse III allant du 26 ou 27 mai 906 au 26 ou 27 mai 907.

([89]) Est-ce «Tunis» ou «Turris»? La lecture est douteuse.

67.—908, 10 août.—*Douteux.*

Alphonse III et la reine Chimène offrent à l'église d'Oviedo de nombreux ornements d'église, entre autres une «crucem princi»palem tota ex purissimo cotto auro sobrefacta, diuersas gema»rum uridum gembus ornatam, a pretiosis lapilis insutam»; ils lui donnent également des livres liturgiques, des églises et des domaines situés à Zamora, Leon, Valencia de Don Juan et dans les Asturies.—«Die IIII° iduum augustarum era DCCCC^{a}X^{a}VI^{a}.»

B. Deux copies, dont une du XIVe siècle, avec la date: ère 916, aux archives de l'église d'Oviedo.

IND. Vigil, *Asturias monumental*, I, p. 60, A. 20.

68.—909, 28 avril. Leon.

Échange conclu entre Alphonse III, d'une part, et, de l'autre, Sarraceno, Falcon et Dolquito (90). Le roi donne la villa d'Alcamin (91), sur les bords du Duero, au territoire de Tordesillas (92), telle qu'il l'avait, avec ses fils, enlevée aux Infidèles (93); il reçoit une villa sur les bords du Cea, au territoire de Sahagun, avec

(90) Les destinataires sont-ils au nombre de deux ou trois? L'adresse est ainsi libellée: «Vobis Sarraceno Falconi et Dolkito». M. Vignau, *op. cit.*, p. 109, a traduit: «Sarraceno, Falcon y Dolquito».

(91) «Alcamin alto y bajo. Desp[oblado] en la prov. y part. jud. de »Zamora». Vignau, *op. cit.*, p. 642.

(92) Tordesillas, prov. de Valladolid, ch.-l. de *part. jud.*

(93) Le texte porte: «secundum nos illut de squalido de gente bar»barica manu propria cum *pueris* nostris adprehendimus». Ici, le mot *puer* semble bien avoir le sens d'enfant, et non celui de familier, comme dans l'acte de 854 (*Cat.*, n° 22).

l'église San Justo y San Pastor. —«Facta scribtura commutatio-»nis IIII klds. majas era D^a^CCCC^a^X^v^VII^a^, anno feliciter regni nos-»tri X^v^III^o^, in Dei nomine commorantes in civitate Legione, resi-»dentes troni solium in sedem Oveto.»

B. Copie du XIIe siècle: *Becerro gótico* de Sahagun, fol. 120 r., col. 1 et 2, sous le titre: *Carta de Sancto Iusto infra cautum Sancti Facundi.*

a. Escalona, *Historia del monasterio de Sahagun*, app. III, *escr.* IV, p. 379, d'après l'original, aujourd'hui perdu et coté anciennement: «Cax. 31, leg. 2, num. 12.»

IND. Vignau, *Indice de los documentos de Sahagun*, n° 441, p. 109 (94).

SUPPLÉMENT

1.—780, 17 janvier.—*Faux* (95).

Adelgastro, fils du roi Silo, et sa femme Brunildi donnent au monastère de Santa Maria de Obona (96), qu'ils avaient fondé et soumis à la règle de saint Benoît, ainsi qu'à l'abbé Félix, le territoire d'Obona avec toutes ses dépendances, exception faite de Villatrid (97), qui est attribué à «Doña Elo»; hors du territoire d'Obona, ils concèdent Semproniana (98), Borres (99), *Piando* et *Laenes*; ils donnent également plusieurs familles de serfs, en fixant

(94) M. Vignau a classé ce document parmi les actes privés.

(95) La fausseté de cet acte ne saurait être mise en doute. A titre de curiosité, voir Pellicer, *Annales de la monarquia de España* (Madrid, 1681, in-fol.), pp. 387-388; cf. Flórez, *Reynas Catholicas*, I, p. 52; Somoza, *Gijón*, II, pp. 413, 421, 486, 490, 535-539.

(96) Obona (San Antolin), prov. d'Oviedo, *part. jud.* et *ayunt.* de Tineo.

(97) Villatrid, prov. d'Oviedo, *part. jud.* et *ayunt.* de Tineo.

(98) Semproniana (Santa Maria), prov. d'Oviedo, *part. jud.* et *ayunt.* de Tineo.

(99) Borres, prov. d'Oviedo, *part. jud.* et *ayunt.* de Tineo.

d'une part la quantité de nourriture que lesdits serfs recevront quand ils travailleront au monastère, d'autre part les châtiments qu'ils encourront s'ils frappent, blessent ou tuent l'un des moines; ils offrent en outre au monastère du bétail, des instruments agricoles et des vêtements, ornements et livres sacerdotaux.— «Facta charta testamenti XVI kalendas februarii era DCCCXVIII, »regnante principe nostro Silone cum uxore sua Odisinda.»

a. Yepes, *Coronica general de la orden de San Benito*, III, *escr.* XVIIe fol. 24 v.-25 r., «sacado de su Archivo». — *b.* Sandoval, *Cinco Obispos*, pp. 129-133, d'après l'original *(sic)*; cf. p. 129: «Esta carta vi yo originalmente, y està con muy buena letra Gotica, o Lombarda de la mas clara que he visto, sana no *(sic)* rota ni en alguna parte cancelada» (1). — *c.* Aguirre, *Collectio maxima conciliorum omnium Hispaniae*, III (1694), pp. 89-90; 2e éd., IV (1754), pp. 91-92.— *d.* Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII. app. V, pp. 306-309.—*e.* Muñoz y Romero, *Coleccion de fueros municipales*, pp. 9-12, d'après *c.*—*f.* Escandon, *Historia... del... Rey... Pelayo*, n° V, pp, 446-449, d'après *c.*—*g.* Sangrador, *Historia de la administracion de justicia de Asturias*, p. 339 et suiv. 2e éd., pp. 295-297, d'après *c.*

TRAD. Sandoval, *op. cit.*, pp. 133-136.

IND. Vigil, *Asturias monumental*, I, p. 576, Qb. 1^a^.

2.—896, 22 juin.

Gonzalve, archidiacre de l'église d'Oviedo, fils du roi Alphonse III et de la reine Chimène, donne à la susdite église celles de San Martin de Cornellana (2), Santa Maria de Boinas (3), San Pedro de Vigaña (4), les monastères de Santa Maria de *Moral*

(1) Morales, *Coronica*, éd. Cano, VII, p. 112, qualifie également de «escritura original» le parchemin qu'il avait vu.

(2) Cornellana, prov. d'Oviedo, *part. jud.* de Belmonte, *ayunt.* de Salas. La paroisse de San Martin est située sur les bords du Narcea, à deux lieues de Salas. Cf. Vigil, *Asturias monumental*, I, p. 510.

(3) Boinas, prov. d'Oviedo, *part. jud.* de Belmonte, *ayunt.* de Miranda.

(4) Vigaña de Arcello, prov. d'Oviedo, *part. jud.* de Belmonte, *ayunt.* de Miranda.

et San Cristobal de *Roboreto*, à Tineo; enfin l'église de San Félix de Pedregal (5), située au delà des monts, entre l'Orbigo et l'Omaña (6). — «Facta cartula testamenti VI kalendas julias »era DCCCC[a]XXXX[a]IIII[a], regnantibus genitoribus meis Adefon»sus rex et Xemena regina.—Adulfus diaconus, qui hunc testa»mentum scripsit, testis.»

B. Copie du XIIe siècle: *Libro gótico* de l'église d'Oviedo, fol. 23 v°.' sous le titre: *Testamentum Gundisalvi archidiaconi.*

a. Cédula de Philippe V, fol. 77 r. et v.

IND. Vigil, *Asturias monumental*, I, p. 60, A. 17.

APPENDICE I

INDEX DES CARTULAIRES ET RECUEILS MANUSCRITS CITÉS DANS LE CATALOGUE D'ACTES (7)

ASTORGA (Église d').—*Indice de las escrituras de la Sancta Iglesia de Astorga, dentro y fuera de los tumbos.* XVIIIe siècle. Papier. Non folioté. 310 × 210 mm.—Madrid, Bibliothèque Nationale, n° 4357 (ancien P. 309).—Décrit dans *École pratique des Hautes Études. Section des Sciences historiques et philologiques. Annuaire 1901* (Paris, 1900, in-8), pp. 121-123.

Privilegios de Astorga. XVIIIe siècle. Papier. 44 cahiers de 10 feuillets chacun. 220 × 210 mm. Copies d'actes royaux faites d'après celles qu'avait prises en 1608 D. Antonio Quintela.—

(5) Pedregal, prov. de Leon, *part. jud.* de Murias de Paredes, *ayunt.* de Las Omañas.

(6) L'Omaña, affluent du Luna, qui est lui-même un affluent de l'Orbigo.

(7) Abstraction faite de volumes isolés de grandes collections de copies.

Madrid, Archivo Histórico Nacional, n° 1197 B.—Décrit dans *Revue des Bibliothèques*, X (1900), p. 27. Cf. *Annuaire* déjà cité, p. 120.

Braga (Église de).—Cartulaire dit *Liber Fidei*, XIIe-XIIIe siècles.—Archives de la Cathédrale.—Voy. Pedro A. de Azevedo, O «Liber Fidei» *da mitra de Braga*, dans *Academia das Sciências de Lisboa. Boletim da segunda classe*, V (1911), pp. 460-469. Cf. une courte description dans *Boletim bibliografico da Academia das Sciências de Lisboa*, 2ª serie, I (Lisboa, 1911-1916), p. 421 (8).

Celanova (Monastère de).—*Tumbo*. XIIIe siècle. Parchemin. 198 feuillets numérotés, écrits tantôt à longues lignes, tantôt à deux colonnes. 405 × 300 mm.—Madrid, Archivo Histórico Nacional, n° 986 B.—Décrit dans *Revue des Bibliothèques*, X (1900), pp. 29-30. Cf. *Guia histórica y descriptiva de los Archivos, Bibliotecas y Museos arqueológicos de España. Sección de Archivos. Archivos históricos* (Madrid, 1916, in-8), p. 89.

Coïmbre (Église de).—*Livro Preto*. XIIIe siècle. Parchemin. 255 feuillets (non compris 46 feuillets de papier), écrits à longues lignes, sauf les ff. 15-20. 310 × 195 mm.—Lisbonne, Torre do Tombo.—Décrit dans *Revue des Bibliothèques*, XII (1902), pp. 476-477.

Leon (Église de).—*Libro del Tumbo*. XIIe siècle. Parchemin. 474 feuillets écrits à longues lignes. 310 × 200 mm.—Leon, Archives de la Cathédrale.—Décrit par R. Berr [et] J. Eloy Díaz Jiménez, *Noticias bibliográficas y Catálogo de los Códices de la Santa Iglesia Catedral de León* (León, 1888, in-8), p. 13.

Lugo (Église de).—*Libro 1 de Pergaminos*. XIe-XVe siècles. 133 feuillets (non compris 69 feuillets de papier). Dimensions appro-

(8) Les éditeurs des *Portugaliae Monumenta Historica* n'avaient pas pu prendre connaissance de ce cartulaire, le chapitre de l'église de Braga s'y étant formellement refusé. Voy. *Port. Mon. Hist. Dipl. et chartae*, I, p. VI.

ximatives: 410 × 280 mm. Recueil formé par des cahiers de parchemin et des documents originaux, ou des copies anciennes, montés sur onglets et foliotés. Madrid, Archivo Histórico Nacional, doc. de Lugo.—Décrit dans *Revue des Bibliothèques*, X (1900), pp. 22-23.

Tumbo viejo. XIIIe siècle. Parchemin. 73 feuillets. — Madrid, Archivo Histórico Nacional.—Décrit dans *Guía... de los Archivos... de España*, pp. 89-90. Cf. notre *Note sur le Tumbo viejo de l'Église cathédrale de Lugo*, dans *Revue Hispanique*, XII (1905), pp. 591-602.

Tumbo nuevo. XVIIIe siècle. Papier. 335 feuillets. 340 × 210 mm. Recueil formé dans sa partie essentielle (fol. 1-267) par les soins du P. Pablo Rodríguez, régent du collège d'Eslonza, et achevé en septembre 1763 (9).—Madrid, Archivo Histórico Nacional, n° 267 B.—Décrit dans *Revue des Bibliothèques*, X (1900), pp. 31-33.

Oviedo (Église d').—*Libro gótico.* XIIe siècle. Parchemin. 113 feuillets écrits à deux colonnes. 370 × 230 mm. Miniatures (10). —Oviedo, Archives de la Cathédrale (11). — Décrit par Vigil, *Asturias monumental*, I, p. 47.

Regla colorada. XIVe siècle (recueil formé en 1383). Parche-

(9) La Cathédrale de Lugo possède, semble-t-il, un autre exemplaire du *Tumbo nuevo*. Cf. *Bol. de la R. Acad. de la Hist.*, XLVIII (1906), p. 388.

(10) Il existe plusieurs copies intégrales du *Libro Gótico*, conservées soit à Madrid, soit à Gijon. Voir *École pratique des Hautes Études... Annuaire* 1900 (Paris, 1899, in-8), p. 81, et 1901, pp. 124-125, et J. Somoza de Montsoriú, *Catálogo de manuscritos é impresos notables del Instituto de Jove-Llanos en Gijón* (Oviedo, 1883, in-8), pp. 20-21.

(11) Le P. Tailhan, *Bibliothèques espagnoles du Haut Moyen Age*, dans Cahier et Martin, *Nouveaux mélanges d'archéologie*, IV, p. 304, supposait bien à tort que ce cartulaire avait «sans doute... disparu pour »devenir aux mains des agents du fisc révolutionnaire un instrument de »spoliation».

min. 155 feuillets. 360 × 240 mm (12).—Oviedo, Archives de la Cathédrale.—Décrit par Vigil, *loc. cit.*

Sahagun (Monastère de).—*Becerro gótico.* XIIe siècle (compilé en majeure partie dans l'année 1110). Parchemin. 246 feuillets utiles, écrits à deux colonnes. Minuscule visigothique de transition entre la minuscule visigothique proprement dite et la *letra francesa.* 360 × 230 mm.—Madrid, Archivo Histórico Nacional, n° 989 B.—Décrit dans *Revue des Bibliothèques*, X (1900), pp. 34-35. Cf. *Guía... de los Archivos... de España*, p. 91.

Santiago de Compostela (Église de).—*Tumbo A.* XIIe-XIIIe siècles (compilé de 1129 à 1255). Parchemin. Miniatures.—Santiago, Archives de la Cathédrale.—Décrit par A. López Ferreiro [et] F. Fita, *Monumentos antiguos de la Iglesia Compostelana* (Madrid, 1883, in-8), pp. 54-58. Cf. R. Beer, *Handschriftenschätze Spaniens* (Wien, 1894, in-8), pp. 131-132.

Valpuesta (Église de).—*Becerro gótico.* Xe-XIIIe siècles. Parchemin. 113 feuillets. Recueil formé de cahiers d'inégales dimensions, variant de 170 × 125 mm. à 240 × 160 mm.—Madrid, Archivo Histórico Nacional, n° 1166 B.—Décrit dans *Revue Hispanique*, VII (1900), pp. 274-279.

Tumbo nuevo. XIIIe siècle (écrit en 1236). Parchemin. 65 feuillets. 250 × 195 mm. Copie légèrement augmentée du cartulaire précédent.—Madrid, Archivo Histórico Nacional, n° 1167 B.—Décrit dans *Revue Hispanique*, VII (1900), pp. 279-280.

Varia.—Madrid, Bibliothèque Nationale, n° 9194 (ancien Cc. 80). XVIIIe siècle. Papier. 212 feuillets numérotés. Dimension maxima: 310 × 200 mm. Recueil de copies concernant, entre autres, l'Église de Mondoñedo (13).

(12) Sur une transcription de ce ms., voir *École pratique des Hautes Études... Annuaire* 1901, p. 125.

(13) Il y eut, à Mondoñedo, un cartulaire du XVe siècle. Transporté à l'*Archivo de Hacienda* de Lugo, il tomba en morceaux «por efecto de la

Paris, Bibliothèque Nationale, esp. 321. XVIIIe siècle. Papier. 476 feuillets. 372 × 260 mm. «Recueil de documents et de mémoires historiques sur les abbayes bénédictines d'Espagne».— Décrit par A. Morel-Fatio, *Bibliothèque Nationale. Catalogue des manuscrits espagnols et des manuscrits portugais* (Paris, 1892, in-4), n° 447, pp. 136-137.

Appendice II

Pièces justificatives (14).

N° 20.—852, 17 avril.

Texte (15) d'après *Tumbo nuevo* de Lugo, fol. 353 r. et v.

In nomine Domini. Ordonius rex... *a* presbitero et Audofrido. Dubium quidem non est, sed multis cognitum manet... advenae Corduvenses, ex qua patria properantes, temporibus nostris pervenientes ad urbem Galletiae... jussionem damus atque concedimus vobis monasterium quod est in Samanos circa rivulum Sarriae... (16) Iuliani et Baselisae cum bonis ipsius, villas vel monasteria, quidquid ad ipsum locum de Samanos... villas in territorio Bergido, villam vocabulo Viegio (17), ecclesia vocabu-

»perniciosa influencia del clima y malas condiciones del local en que »desde muy antiguo se guardaba», dit J. Villaamil y Castro, *Los códices de las iglesias de Galicia en la edad media* (Madrid, 1874, in-8), pp. 75-76.

(14) Nous croyons inutile de publier, pour l'instant, le texte des actes apocryphes ou douteux encore inédits.

(15) Ce texte est très mutilé, comme on en pourra juger.

(16) Le Sárria, affluent de gauche du Neira.

(17) En marge du fol. 353 du *Tumbo nuevo*, on lit: «nunc vulgo... Vi»llapalos» *(sic)*. Ce serait donc Villadepalos, prov. de Leon, *part. jud.* de Villafranca del Vierzo, *ayunt.* de Carracedo.

lo S. Ioannis et S. Stephani..., villa in locum Naragiae ([18]), villa juxta rivulum Laurem ([19]) quae vocitatur Survetum ([20]), ecclesia vocabulo..., villas qui sunt vel villares et ecclesias circa ribulum Louzara ([21]), ecclesia vocabulo S. Christophori ([22]), villa... in ripa Minei ubi dicunt Cella hic orantes ([23]), in territorio Saliniensi ([24]) villa qui vocitant Lustris ([25]), et ecclesia S. Petri, et salinas Samanenses integras, vel omnia quidquid ad ipsum locum de Samanos pertinet, sive erga arborum... Cuniarrum ([26]) cum ecclesia S. Marinae habeatis de nostrum datum ipsum monasterium de Samanos cum omne sua adjacentiam, qui ad ipsum locum pertinet jure perenni, secundum quod dudum obtinuit... sive... *lix* episcopus per donationem genitoris nostri divae memoriae dominus Ranemirus; ita et nos illum vobis vendimus atque concedimus, jure quieto illum obtineatis absque ulla inquietatione vos et omnis posteritas vestra perpetim habiturum; et qui hunc factum nostrum ausus fuerit irrumpere, pariet illum vobis vel posteritas vestra quantum irrumpit de quo agitur in duplum; et pro id quod superius resonat, accepimus de vos in munificentiis nostris duo auri talenta in aurum et argentum. Facta scriptura

([18]) D'après le *Tumbo nuevo, loc. cit.*, il s'agit de Camponaraya, prov. de Leon, *part. jud.* de Villafranca del Vierzo.

([19]) Le Lor, affluent de droite du Sil.

([20]) Sobredo, prov. de Lugo, *part. jud.* de Quiroga, *ayunt.* de Caurel

([21]) Le Lozara, affluent de droite du Lor.

([22]) Sans doute Lozara (San Cristobal), prov. de Lugo, *part. jud.* de Sárria, *ayunt.* de Samos.

([23]) Celaguantes, prov. et *part. jud.* d'Orense, *ayunt.* de La Peroja.

([24]) Le territoire de Salnes, qui forma plus tard un archidiaconé, était situé près de Pontevedra.

([25]) Le *Tumbo nuevo* identifie «Lustris» avec le «Coto de Villalonga». Ce serait donc Villalonga (San Pedro), prov. de Pontevedra, *part. jud.* de Cambados, *ayunt.* de Sangenjo.

([26]) Peut-être Cumeiro, prov. de Pontevedra, *part. jud.* de Lalin, *ayunt.* de Carbia, ce qui correspondrait au «Comaro en Deza», identifié en marge du *Tumbo nuevo*.

venditionis vel donationis xv kalendas majas in era DCCCLX^{v}. Ordonius rex confirmat. Adefonsus secundum quod genitrix nostri fecit, ita et nos illum confirmamus. Sub Christi nomine, Rodesindo episcopo quod vidi cf. Sub Christi nomine, Gumillus episcopus presens vidi. Nebocianus presens fuit. Bonellus abba cf. Nunus cf. Ovecus Didaci cf. Flacentius presbiter cf. Censerigus, testis. Iustus presbiter, testis.

N° 50.—895, 29 janvier ou 2 février.

Texte d'après *Privilegios de Astorga*, fol. 171 v.-173 v.

In nomine Domini, sanctae et individuae Trinitatis. Domno (*a*) sancto (*b*) glorioso et post Dominum nobis fortissimo patrono venerando (*c*) confessori sancto Martino episcopo, cuius basilica fundata (*d*) esse dignoscitur in villa quam dicunt Parata et Cebraria, in suburbio Astoricensi. Ego Adefonsus rex famulusque tuus, piaculorum nostrorum cupientes expiari flagitia et peccatorum (*e*) nostrorum oneris pregravationem orationum vestrarum desiderantes adjutorio sublevari (*f*), offerimus devote parva (*g*) atque exigua munuscula (*h*) sacro sancto (*i*) altari vestro pro sustentatione monachorum gloriae vestrae deservientes (*k*), pro (*l*) luminaria ecclesiae (*m*), stipendia pauperum et peregrinorum vel hospitio advenientium (*n*), id est ipsa iam dicta (*o*) villa Parata Exebaria ubi ecclesia (*p*) vestra est fundata (*q*), cum terris cultis et incultis, exitus, adiacentias (*r*), pratis, pascuis, paludibus, accessum et recessum (*s*), cunctisque praestationibus

(*a*) *Ms.* Donno.—(*b*) sanctto.—(*c*) beneramo:—(*d*) fumata.—(*e*) pecatorum.—(*f*) sublebari.—(*g*) parba.—(*h*) muluscula.—(*i*) sanctto.—(*k*) deserbientes.—(*l*) per.—(*m*) ecclessiae.—(*n*) advententium.—(*o*) dictta.—(*p*) ecclessia.—(*q*) exfundata.—(*r*) adiecentias.—(*s*) recesum.

quidquid ad eandem villam pertinet, de termino de Vallesico et per strata quae discurrit and Vergidum, et per congustum de prato qui fuit Gatoni (*t*), omnia quidquid ipsi termini includunt ab integro, secundum quod eam comparavimus de Ensila, filio Duciliani (*u*) et... (*v*) in octoginta solidos de nostro justo precio, ita ub ab hodierno die, sicut nostrae oblationis continent forma, cultores ecclesiae (*w*) vestrae pro vestro vendicent jure, et nec vendere nec donare nec modicum aliquis alienare (*x*) praesumat. Suscipe hoc munus, gloriose (*y*) et praetiosissime (*z*) confessor (*a*) Christi, meritisque (*b*) tuis quod prona voluntate et sincera devotione offerimus, qualiter per hoc sancto suffragio (*c*) tuo adiuti mereamur a nostrorum nexibus absolvi (*d*) peccaminum et in gremio patriarcharum collandos nos statuissi concedas. Quod si quispiam ex cultores basilicae (*e*) vel quilibet homo de hac suprataxata munuscula vendere, donare vel alienare (*f*) praesumpserit, sit anathema marenata in conspectu Dei Patris omnipotentis, et cum Iuda Christi proditore loca baratri esuriendus (*g*) obtineat, et insuper damna secularia... (*h*) inferat per partem ecclesiae (*i*) tantum quantum auferre conaverit (*k*), stante et permanente huius testamenti scripturae textum in omni robore et perpetua firmitate, sub die IIII kalendas (*l*) februarias era (*m*) DCCCCXXXIII, anno Christi gloriae regni nostri XXVIII, in Dei nomine commorantes in Castrotutela, residentes troni solium in sedem Oveto. Adefonsus rex hoc testamentum a nobis factum confirmo. Garsia conf. Ordonius conf. Gundisalbus conf. Froyla (*n*) conf. Ranimirus conf. Adefonsus conf. Petri conf. Froilissendus conf. Oveco Sindini (*o*) conf. Nepotianus diaconus

(*t*) Gatom. — (*u*) Duciliam. — (*v*) laudem. — (*w*) ecclessiae. — (*x*) allienare. — (*y*) gloriosae. — (*z*) praeciossissimae. — (*a*) confesor. — (*b*) meritasque. — (*c*) sufragio. — (*d*) absolbi. — (*e*) baselicae. — (*f*) allienare. — (*g*) erudiendas. — (*h*) afructius. — (*i*) ecclessiae. — (*k*) connaverit. — (*l*) L'*Indice* du *Tumbo negro* porte: 4 des nones de février. — (*m*) aera de. — (*n*) Froylas. — (*o*) Sindim.

conf. Fros Ariati conf. Monio Placenti, testis. Sub Christi nomine, Elleca Caesaraugustanae sedis episcopus conf. Justus abbas et thesaurarius Sancti Salvatoris (p), testis. Facinus presbiter, testis. David (q) presbiter, testis. Ioannes presbiter. Fla Sthefani, testis. Veremundus decanus de Liebana, testis. Petrus diaconus, testis. Felix presbiter, testis. Flos Theremiae, testis. Godegisus presbiter, testis. Felix Puriceli, testis. Egns. Altanarici, testis. Runifracus Sentani, testis. Possidenius, qui hoc testamentum scripsi, testis.

N° 63.—905, 3 avril.

Texte d'après le *Becerro mayor* de l'église de Leon, fol. 388 r.

Testamentum quod fecit rex Adefonsus de monasterium Sanctorum Cosme et Damiani ad Cixilani abbati et ad collegio fratrum de monasterio.

Adefonsus rex Cixilani presbitero vel ad omnem congregationem fratrum de monasterio sanctorum Cosme et Damiani, cuius baselica fundata esse dinoscitur super ripam fluvio Turio, territorio Legionense. Per huius nostre preceptionis iussionem donamus atque concedimus vobis ipsum memoratum monasterium cum terris, ortis, pomeriis, molinis, pratis atque ductis, exitus et adiacentiis, seu cum omni prestancia sua, quicquid ad eundem monasterium pertinet per cunctis terminis atque locis suis ab omni integritate; ita ut ex presenti die et tempore tu, supradictus Cixila, hunc locum de nostro adprehendas iure, habeas, teneas, regas atque defendas, et secundum regula beati Benedicti precipit, cum ceteris fratribus qui tecum ibidem in vita sancta commorare voluerint, eum obtineas et in perpetuum vindices atque possideas. Facta scriptura donationis sub die III ns. aprilis

(p) Salbatoris.—(q) Deuud.

era DCCCC^{a}X^{va}III^{a}, anno feliciter glorie regni nostri XXX°VIIII°. Adefonsus rex hanc donationem a nobis factam *(mon.)*.

N° 66.—907, 22 septembre (?).

Texte d'après *Tumbo* de Celanova, fol. 149 r., col. 2-149 v., col. 2.

Domnis (*a*) sanctissimis atque post Deum nobis fortissimis patronis beatissimorum apostolorum Petri et Pauli, in cuius honore scitum est monasterio in locum predictum, que dicitur Turris, territorio Camore. Ego Adefonsus Dei gratia rex, vicem omnipotentie tue, bone Ihesu, non ob nostro merito apicem regni subire tribueris et nos dominos esse concesseris, de his bonis que nobis adtribuisti, in honore sanctorum apostolorum tuorum offerre non parcimus, donamus atque confirmamus supradicto monasterio, pro sustentatione fratrum in eodem locum Deo servientium atque pauperum peregrinorum ospicio ibidem advenientium, villa que vocitant Perdices cum suis terminis et adiacentiis, id est: de orientale parte de termino aque discurrente contra villa quem dicitur Cornutellas, et discurrente valle que descendet de Zuizfel usque ad molino de Abolgamar, et inde per carrale usque in via qui discurrit de monasterio ad Enendola, et usque ubi descendet ipsa via in flumine Estola ubi sunt arbores olmos, et per termino de nostro orto ubi levat Naragos; de septentrionale parte, de rivulo Alisti usque ad molino de Maurentane; itemque de occidente parte aqua discurrente de villa que dicent Vite; et de meridiana parte valle descendentem quem dicunt Viperas, ubi est alia villella, et descendit intus ipsem terminum usque in flumine Estola ad alio nostro orto pergentem quousque ubi sunt pescarias. Ita omnia servo Deo abbati qum suis fratribus vel qui post eum successerit, in eodem locum fue-

(*a*) *Ms.* Domis.

rit in vita sancta deservientium abbate, ecclesie sancte perpetualiter concedimus ut pro nostra delicta in eodem loco Deo exorare non cessent; ratione servata ut si quis episcopus, abba vel clericus aut etiam qui post nostrum discessum in regno adeptus fuerit exinde alienare, violare vel dirumpere voluerit, et hunc votum nostrum infringere temptaverit, sit reus ad corpus et sanguinis Domini nostri Ihesu Christi et in perpetuo cum transcessoribus picea optineat gehenna, et in futuro non evadat baratri pena. Facta scriptura donationis et testamenti die x klds. [octobris] (*b*) era DCCCC^{a}X^{ma}V^{a}, anno feliciter regni nostri x^{m}i^{o}, commorantes in civitate Zamora, residentes troni solium in Dei nomine Oveto. Adefonsus rex hunc testamentum donationis a nobis factum. Hordonius rex hanc seriem testamenti conf. Adefonsus rex manum meam conf. in ipso monasterio sancti Petri. Sub Christi nomine, Adtila episcopus ibi presens fui. Teodeulfus archidiaconus. Ikila abbas. Superus abba. Martinus abba. Iustus abba, testis. Stephanus archipresbiter. Froiellus presbiter. Guisindus presbiter. Elias presbiter. Ciprianus presbiter, testis.

Appendice III

Quelques mentions d'actes perdus (27).

I

Fruela Ier (757-768) dote l'église d'Oviedo.

a. Charte d'Alphonse II pour l'église d'Oviedo, 16 ou 25 novembre 812. *(Cat.,* n° 10).

(*b*) Restitution d'après une analyse du ms. 712 de la Bibliothèque Nationale de Madrid.

(27) Distribuées par règnes, ces mentions sont classées par ordre alphabétique de destinataires, les établissements religieux étant toujours

b. Charte d'Alphonse II pour l'église d'Oviedo, 16 novembre 812. (*Cat.*, n° 11).

2

Fruela Ier donne à perpétuité à l'église de San Julian le lieu de Samos ([28]).

a. Charte d'Alphonse II pour le monastère de Samos, 11 juin 811. (*Cat.*, n° 9).

3

Fruela Ier donne à l'abbé Argerico et à sa sœur Sarah, qui avaient dû s'enfuir de l'Espagne musulmane, le lieu de Samos ([29]).

a. Charte d'Ordoño II pour le monastère de Samos, 1er août 922, dans Flórez, *Esp. Sagr.*, XIV, app. IV, pp. 367-372.

4

Aurelio (768-774) donne à l'archidiacre Damondo le lieu de Atan.

---

cités les premiers.—Il va de soi que nous donnons la liste de ces mentions uniquement à titre documentaire, et sans supposer le moins du monde que toutes les mentions de donations correspondent à l'expédition d'un acte. Cf. M. Prou, *Recueil des actes de Philippe Ier*, p. XL: «... inscrire au nombre des témoignages d'actes perdus tous les textes »qui mentionnent des donations ou confirmations..., serait risquer d'at»tribuer à la chancellerie royale l'expédition d'actes qu'elle n'a jamais »délivrés. Sans compter que des rois postérieurs ont pu affirmer, sur la »simple déclaration des intéressés, que tel bien, tel privilège avait été »donné à ceux-ci..., sans qu'on leur ait présenté aucun acte écrit».

([28]) Cette donation est-elle ou non distincte de la suivante? On ne sait.

([29]) Morales avait eu connaissance de cet acte; mais, comme il le dit lui-même, *Coronica*, éd. Cano, VII, p. 94, il n'avait pas pu voir le «previle»gio original... por estar fuera del Monesterio á la sazon, y en el tumbo »faltaba la primer hoja donde estuvo».

a. Charte de l'archidiacre Damondo pour San Esteban de Atan (s. d.), publiée par A. López Ferreiro, *Colección diplomática de Galicia histórica*, I (Santiago, 1901-03, in-8), n° LXXXII, pp. 387-391.

5

Alphonse II (791-842), avec l'assentiment de l'évêque Teodomiro, fonde et dote le monastère d'Antealtares, sis à Compostelle (30).

a. Charte de l'évêque de Compostelle Diego Peláez, 17 août 1077, dans López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, III, app. I, pp. 3-7.

b. Charte d'Alphonse VII pour le monastère d'Antealtares, 11 juillet 1147, dans López Ferreiro, *op. cit.*, IV, app. XVII, pp. 46-48.

6

Alphonse II attribue aux moines du monastère d'Antealtares les offrandes déposées devant les autels du Sauveur, de saint Jean et de saint Jacques.

a. Charte de Bernard Ier, archevêque de Compostelle, 29 janvier 1152, dans López Ferreiro, *op. cit.*, IV, app. XXI, pp. 57-59. (Cf. *op. cit.*, II, p. 59).

7

Alphonse II donne à l'église de Compostelle, peu de temps après l'invention du corps de saint Jacques, le territoire com-

(30) Ce monastère était situé à l'Est de l'église de saint Jacques. Cf. López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, pp. 31-32. Sur l'étendue du territoire concédé par Alphonse, voy. *ibid.*, pp. 40-41.

pris entre Sionlla (31), Lestedo (32), Villestro (33) et le Tambre (34).

a. Chronicon Iriense, ch. 4, dans Flórez, *Esp. Sagr.*, XX, p. 601 (35).

8

Alphonse II donne à l'église de Compostelle les domaines de César, *Sanctus Julianus* et *Palatium* (36).

a. Charte d'Alphonse III pour l'église de Compostelle, 880-910. *(Cat.,* n° 39).

9

Alphonse II dote le monastère de San Cristobal y San Juan de Lozara.

---

(31) Peut-être Sionlla, prov. de La Corogne, *part. jud.* de Santiago, *ayunt.* de Enfesta.—Nous empruntons cette identification et les deux suivantes à M. López Ferreiro, *op. cit.*, II, p. 40.

(32) Peut-être Lestedo (Santa Maria), prov. de La Corogne, *part. jud.* de Santiago, *ayunt.* de Boqueijon.

(33) Villestro, prov. de La Corogne, *part. jud.* de Santiago, *ayunt.* de Conjo.

(34) Le Tambre, fleuve côtier galicien qui débouche dans la baie de Noya.

(35) D'après López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago,* II, p. 40: «á todos estos sitios desde Santiago hay por lo menos seis millas; »por lo tanto, es de creer que el autor del *Cronicón* confundió la acota»ción de D. Alfonso el Casto con la que hizo D. Ordoño I al alargar el »coto hasta seis millas».

(36) Parlant de cette charte soi-disant perdue, M. López Ferreiro, *op. cit.*, II, p. 44, suppose que la donation des susdites *villae* «pudo muy »bien ir incluida en la Carta de dote otorgada al tiempo de la consagra»ción de la Iglesia del Apóstol». Or, cette «carta de dote» aurait été, s'il faut en croire M. López Ferreiro, *op. cit.*, II, p. 35, distincte de la donation des trois milles et fort analogue, quant à sa teneur, à la charte de 812 en faveur de l'église d'Oviedo.

a. Charte d'Ordoño Ier pour le monastère de Samos, 13 juillet 853. (*Cat.*, n° 21).

10

Alphonse II, antérieurement à novembre 812, dote l'église d'Oviedo.

a. Charte d'Alphonse II pour l'église d'Oviedo, 16 ou 25 novembre 812. (*Cat.*, n° 10).

11

Alphonse II confirme à l'archidiacre Damondo le lieu de Atan qu'Aurelio avait antérieurement concédé audit archidiacre.

a. Charte déjà citée de l'archidiacre Damondo (voy. ci-dessus, n° 4).

12

Alphonse II donne à un certain Ordoño des biens sis en Liébana.

a. Charte dudit Ordoño et de sa femme Porfluina, 25 janvier 831, publiée par Ed. Jusué dans *Bol. de la R. Acad. de la Hist.*, XLVIII (1906), pp. 131-133.

13

Ramire Ier (842-850), avec l'assentiment d'Adulfo, évêque d'Iria-Compostelle et du chapitre de cette église, confirme au monastère d'Antealtares l'acte par lequel Alphonse II avait doté ledit monastère.

a. Charte déjà citée d'Alphonse VII, 11 juillet 1147 (voy. ci-dessus n° 5).

14

Ramire Ier donne diverses terres à Gladila, évêque de Braga.

a. Charte dudit Gladila pour le monastère de Santo Adriano de Tuñon, 30 octobre 863. Cf. Vigil, *Asturias monumental,* I, pp. 528-529, Jb. 1ª (37).

15

Ramire Ier confirme et augmente la donation par laquelle Alphonse II avait concédé à l'église d'Iria-Compostelle un espace de trois milles autour du tombeau de saint Jacques.

a. Charte de Ramire II, 21 février 934, dans López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago,* II, app. LV, pp. 119-121.

16

Ramire Ier donne à l'évêque — *lix* le monastère de Samos, avec ses dépendances.

a. Charte d'Ordoño Ier pour le monastère de Samos, 17 avril 852. *(Cat.,* n° 20).

17

Ramire Ier donne à l'évêque Fatal, qui avait dû s'enfuir de l'Espagne musulmane, le monastère de Samos, avec tout ce qui avait appartenu à l'abbé Argerico.

a. Charte déjà citée d'Ordoño Ier, 13 juillet 853 (voy-ci-dessus, n° 9).

18

Ramire Ier, d'accord avec Gomelo, évêque d'Oviedo, concède aux évêques Severino et Ariulfo le droit de puiser chaque dimanche, avant toute autre personne, trois seaux de sel à des sali-

(37) Cette charte de Gladila est manifestement apocryphe. Voir notamment l'analyse qu'en donne Trelles, *Asturias ilustrada,* II (Madrid, 1739, in-fol.), pp. 24-25.

nes appartenant au roi et situées à Treceño ([38]) et à *Mariego* ([39]).

a. Charte des évêques Severino et Ariulfo, 22 avril 853 (?) ([40]), dans Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, app. IX, pp. 319-322.

19

Ordoño Ier (850-866) déclare que les habitants laïques du territoire de Compostelle payeront désormais à l'église d'Iria-Compostelle les redevances qu'ils payaient jusque là au fisc royal.

a. Charte d'Ordoño II pour l'église de Compostelle, 22 avril 911, dans López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. XXXI, pp. 67-68.

20

Ordoño Ier donne à l'église de Leon et à l'évêque Frunimio ([41]) les églises situées entre l'Eo et le Masma.

a. Charte d'Ordoño II pour l'église de Leon, 14 décembre 916, dans Risco, *Esp. Sagr.*, XXXIV, pp. 438-439.

b. Charte de Ramire II pour l'église de Leon, 3 juillet 935, dans Flórez, *Esp. Sagr.*, XVIII, *escr.* II, pp. 308-309.

21

Alphonse III (866-910) et la reine Chimène, confirmant la donation d'Ordoño Ier, concèdent à l'église d'Iria-Compostelle

([38]) Treceño, prov. de Santander, *part. jud.* de San Vicente de la Barquera, *ayunt.* de Valle de Valdáliga

([39]) D'après Risco, *Esp. Sagr.*, XXXIV, p. 142, ce serait Miengo (prov. de Santander, *part. jud.* et *ayunt.* de Torrelavega).

([40]) Sur la date, voy. Risco, *Esp. Sagr.*, XXXIV, pp. 141-143.

([41]) Rappelons que c'est en 860 que l'on trouve pour la première fois mention de Frunimio, évêque de Leon (voy. Risco, *Esp. Sagr.*, XXXIV, p. 146). Si donc cet acte a jamais existé, il devait être postérieur à 860.

un espace de douze milles autour du tombeau de l'Apôtre, — espace compris entre l'Ulla et le Tambre.

a. Charte d'Ordoño II pour l'église de Compostelle, 29 janvier 915, dans López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. XXXVII, pp. 82-85.
b. Charte d'Alphonse V pour l'église de Compostelle, 30 mars 1019, dans López Ferreiro, *op. cit.*, II, app. LXXXVI, pp. 209-214.

22

Alphonse III confirme les donations faites à l'église d'Iria-Compostelle par son père, Ordoño Ier; il concède en outre à ladite église divers biens, *villae*, églises, serfs, etc.

a. Charte déjà citée d'Ordoño II, 22 avril 911 (voy. ci-dessus, n° 19).

23

Alphonse III donne à l'église d'Iria-Compostelle les îles de Ons, *Framio*, Sálbora, Arosa, *Cias* (42) et Tambo (43).

a. Charte d'Ordoño II pour l'église de Compostelle, 20 avril 911, dans López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. XXX, pp. 64-66.
b. Charte d'Hermenegildo, évêque de Compostelle, (s. d.), analysée par Yepes, *Coronica general de la orden de San Benito*, IV, fol. 45 r., cette charte d'Hermenegildo attribuant la donation à Alphonse II.

24

Alphonse III concède à l'église d'Iria-Compostelle la villa de Valga, qui avait été donnée audit roi par un certain Baltario.

(42) Peut-être s'agit-il de l'île de Seyas, à l'entrée de la baie de Vigo.
(43) L'île de Tambo est située dans la baie de Pontevedra.

a. Charte de Fruela II pour l'église de Compostelle, 25 octobre 912 ou 924 (44), dans López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. XLIX, pp. 109-110.

25

Alphonse III et la reine Chimène donnent, vers 910, à l'église d'Iria-Compostelle — et cela par l'intermédiaire des évêques Genadio et Frunimio (45) — une somme de cinq cents sous d'or.

a. Charte d'Ordoño II pour l'église de Compostelle, 30 janvier 915, dans López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. XXXVIII, pp. 85-87.

b. Charte d'Ordoño II pour l'église de Compostelle, 30 janvier 915, dans López Ferreiro, *op. cit.*, II, app. XXXIX, pp. 87-89.

26

Alphonse III confirme à l'église de Leon et à l'évêque Frunimio la possession des églises sises entre l'Eo et le Masma (46).

a. Charte déjà citée d'Ordoño II, 14 décembre 916 (voy. ci-dessus, n° 20).

b. Charte déjà citée de Ramire II, 3 juillet 935 (voy. ci-dessus, n° 20).

---

(44) Sur cette date, cf. López Ferreiro, *op. cit.*, II, p. 288.

(45) Genadio a été évêque d'Astorga depuis 899 environ jusqu'en 920; cf. Flórez, *Esp. Sagr.*, XVI, pp. 129-147. Quant à l'évêque Frunimio mentionné ici, ce doit être, comme l'indique M. López Ferreiro, *op. cit.*, II, p. 246, le personnage qui occupa le siège de Leon de 915 à 928 (Risco, *Esp. Sagr.*, XXXIV, pp. 222-236).

(46) L'acte devrait être antérieur à 875, car la dernière mention que l'on possède de l'évêque Frunimio est du 10 juillet de cette année-là. Voy. Risco, *Esp. Sagr.*, XXXIV, p. 148.

27

Alphonse III confirme à l'église de Leon et à l'évêque Mauro la possession des églises sises entre l'Eo et le Masma (47).

a. Charte de l'évêque Mauro pour l'église de Leon, «circa annum 878», dans Risco, *Esp. Sagr.*, XXXIV, p. 432.

b. Charte déjà citée d'Ordoño II, 14 décembre 916 (voy. ci-dessus, nos 20 et 26).

c. Charte déjà citée de Ramire II, 3 juillet 935 (voy. ci-dessus, nos 20 et 26).

28

Alphonse III et sa femme la reine Chimène donnent à l'église d'Oviedo le monastère de Santa Eugenia de *Moreta*.

a. Charte de Bermude II pour l'église d'Oviedo, 2 septembre 992, dans Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVIII, app. v, pp. 278-280.

29

Alphonse III fonde et dote le monastère de San Pedro de Rocas (48), édifié sur l'emplacement d'un ermitage où s'était retiré un certain Gemondus.

a. Charte d'Alphonse V, 28 avril 1007, publiée par A. Vázquez Núñez, dans *Boletín de la Comisión provincial de Monumentos históricos y artísticos de Orense*, nos 19-20 (1901), pp. 338-342.

(47) L'évêque Mauro aurait occupé le siège de Leon de 878 jusque vers 899. Voy. Risco, *Esp. Sagr.*, XXXIV, pp. 152-155. C'est donc entre ces deux dates que se placerait le document perdu.

(48) Rocas (San Pedro), prov. et *part. jud.* d'Orense, *ayunt.* d'Esgos.

30

Alphonse III fonde et dote le monastère de Sahagun (49).

a. Chartes de Ramire II pour le monastère de Sahagun, 3 avril 945, dans Escalona, *Historia del monasterio de Sahagun,* app. III, *escr.* XXII, pp. 391-393; de Ramire II, même date, *ibid., escr.* XXIII, pp. 393-394; de Ramire III, 19 mai 980, dans *Revue Hispanique,* X (1903), pp. 419-421 (50).

b. Chartes d'Alphonse V pour le monastère de Sahagun, 19 novembre 1018, dans Escalona, *op. cit.,* app. III, *escr.* LXXVI, p. 445, et de Bermude III, 20 janvier 1036, *ibid., escr.* LXXXIV, pp. 452-454 (51).

31

Alphonse III confirme à l'abbé Ofilon la possession du monastère de Samos, que lui avait concédé Ordoño Ier.

a. Charte déjà citée d'Ordoño II pour le monastère de Samos, 1er août 922 (voy. ci-dessus, n° 3).

32

Alphonse III donne au prêtre Ermemiro la villa de Noalla (52), avec ses dépendances.

---

(49) Morales, *Coronica,* éd. Cano, VIII, p. 15, date cet acte de décembre 874, mais ne l'analyse pas d'après les documents que nous citons: «Y el Rey en el privilegio cuenta en particular como vino allí, y mandó »labrar una Iglesia de admirable grandeza, que así dice, y los Monges »dicen que es la que agora llaman de la Magdalena», etc.

(50) Entre ces trois textes, il n'y a que des variantes de peu d'importance.

(51) Ici encore, les variantes n'offrent pas d'intérêt.

(52) Peut-être Noalla (San Esteban), prov. de Pontevedra, *part. jud.* de Cambados, *ayunt.* de Sangenjo.

a. Charte déjà citée d'Ordoño II pour l'église de Compostelle, 20 avril 911 (voy. ci-dessus, n° 23).

33

Alphonse III donne au comte Hermenegildo Gutiérrez les terres du rebelle Vitiza.

a. Jugement d'Alphonse V, 1er février 1007, dans Yepes, *Coronica general de la orden de San Benito*, V, *escr.* v, fol. 428 r.-429 r.

34

Jugement rendu par Alphonse III au sujet du litige survenu entre Lupela et Muzurri, Lupela prétendant que Muzurri et sa famille lui appartenaient en qualité de serfs.

a. Charte d'Ordoño II pour l'église de Compostelle, 2 juin 912, dans López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. xxxiv, pp. 74-76.

35

Alphonse III donne à Nuño (53) une église située dans le voisinage du monastère de San Pedro de Eslonza (54).

a. Charte de Garcia Ier pour le monastère de Eslonza, 30 août 912, dans V. Vignau, *Cartulario de Eslonza* (Madrid, 1882, in-8), n° 1, pp. 1-2.

b. Charte de Garcia Ier pour le monastère de Eslonza, 30 août 912, dans *Revue Hispanique*, X (1903), pp. 350-353.

(53) Nuño Fernández, comte d'Amaya. Voy. *Revue Hispanique*, X (1903), p. 351, n. 3 et p. 352, n. 1.

(54) Sur cette villa, qui était peut-être Santa Olaja de Eslonza (prov. et *part. jud.* de Leon, *ayunt.* de Gradefes), voir *Revue Hispanique*, X (1903), p. 351, n. 4.

36

Alphonse III donne à l'abbé Reterico sa villa de Mezonzo (55), située entre le Tambre et le *Nantón*, à charge pour le susdit abbé d'y construire un monastère (56).

a. Charte de l'abbé Gundesindo pour l'église de Compostelle, 30 mars 955, dans López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. LXVI, pp. 151-154.

37

Alphonse III donne à l'abbé Sigerico une villa située entre le Miño et le Ladra (57).

a. Charte de l'abbé Fulgaredo pour le monastère de Mezonzo, 5 juin 871, dans López Ferreiro, *op. cit.*, II, app. X, pp. 22-23.

SUPPLÉMENT.

I

La reine Chimène confirme à l'église de Compostelle la donation de cinq cents sous d'or que le roi Alphonse III avait faite à ladite église.

(55) Mezonzo (Santa Maria), prov. de La Corogne, *part. jud.* de Arzúa, *ayunt.* de Vilasantar.

(56) Ce document serait antérieur à 870; car on possède un acte de l'abbé Reterico, daté du 17 septembre 870 et relatif au monastère de Mezonzo (López Ferreiro, *op. cit.*, II, app. VIII, pp. 18-19), acte que M. López Ferreiro analyse ainsi: «El abad Reterico paga la *offertionem*, infur»cion ó censo debido por este monasterio al rey Don Alonso III, y se »obliga á pagárselo durante toda su vida».

(57) Le Ladra, affluent de gauche du Miño.

a. Charte déjà citée d'Ordoño II pour l'église de Compostelle, 30 janvier 915 (voy. ci-dessus, n° 25 *b*).

2

Gonzalve le Diacre, fils d'Alphonse III, donne peu avant sa mort à l'église de Compostelle la villa de Láncara (58), sur les bords du Neira.

a. Chartes d'Ordoño II pour l'église de Compostelle, 17 janvier 916 et 27 février 922, dans López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, app. XL, pp. 90-91 et XLIV, pp. 98-100 (59).

L. Barrau-Dihigo.

(58) Láncara (San Pedro), prov. de Lugo, *part. juá.* de Sárria.

(59) De l'un à l'autre de ces deux actes, les variantes sont peu appréciables, en ce qui concerne la mention de la donation faite par Gonzalve le Diacre.

TABLE

Pages.

Avertissement. 1

PREMIERE PARTIE: RECHERCHES CRITIQUES. 4

I. Les Actes authentiques. 4

II. Les Actes interpolés et les actes suspects. 21

III. Refaçons et falsifications anciennes. 38

IV. Refaçons et falsifications anciennes (suite). 64

V. Quelques supercheries modernes. 98

VI. Fausses attributions. 104

DEUXIEME PARTIE: CATALOGUE D'ACTES. 109

APPENDICES. 168

NOTES POUR UNE ÉDITION DES POÉSIES DE LUIS DE LEÓN

M. Federico de Onís, professeur à l'Université de Salamanque, a, dans un intéressant article de la *Revista de filología española* intitulé: «La trasmisión de la obra literaria de Fr. Luis de León» (année 1915, tome II, p. 217-257), examiné les sources du texte des poésies du célèbre augustin.

M. Onís semble promettre une édition critique de ces poèmes, qui, jusqu'à présent, nous sont parvenus dans des conditions si défectueuses, qu'une étude véritablement scientifique et définitive en est actuellement presque impossible. A ce travail de longue haleine, qui ne peut être entrepris que par un érudit vivant en Espagne et disposant du temps et des relations nécessaires pour compulser à loisir tous les manuscrits intéressants, je désire apporter ma modeste contribution, en publiant les quelques remarques qui m'ont été suggérées, tant par la lecture de l'article de M. Onís, que par les travaux préliminaires de l'étude biographique et critique, presque entièrement achevée, que j'espère publier sur Luis de León.

I

Le point de départ de M. Onís est un texte de la célèbre poésie «Qué descansada vida», contenu dans un recueil manuscrit

de la Biblioteca de Palacio (2-B-8. Papeles varios, II). L'Index qui se trouve en tête du volume porte sous le numéro 21 la mention suivante: «N.° 21. Desprecio del Mundo. Composiciones poéticas al recogimiento y retiro al Emperador Carlos V». Et, dans le corps du volume, le numéro 21 n'est autre que la poésie «Qué descansada vida» reproduite, sans indication d'auteur, avec un titre postiche: *Despreçio del mundo. Al recogim.° de Carlos quinto.*

Cette copie est intéressante à plusieurs titres. D'abord le texte de la poésie est chargé de corrections écrites de la même main; en second lieu, cinq strophes, les quatrième, sixième, onzième, quatorzième et quinzième du texte imprimé, primitivement omises, ont été transcrites en marge, en caractères différents de ceux du corps du texte.

M. Onís suppose, sans toutefois oser l'affirmer: 1° que le texte, avec ses corrections, est un autographe de Luis de León; 2° qu'il est demeuré entre les mains de l'auteur, et que les cinq strophes ajoutées en marge seraient également autographes, bien que l'écriture en soit d'aspect différent.

Nous serions donc en présence d'un document véritablement précieux, puisqu'il nous donnerait d'abord la forme originale sous laquelle Luis de León avait conçu ce petit poème, ensuite la série des corrections qu'il lui aurait fait subir, enfin les additions qu'il y aurait faites plus tard et successivement. Ainsi la méthode de composition de l'auteur serait prise sur le vif et contresignée, pour ainsi dire, de sa propre main.

M. Onís, après avoir comparé ce texte à celui d'un certain nombre d'autres manuscrits non autographes présentant de multiples variantes, essaie d'établir la filiation de ces différentes copies, et arrive à la conclusion suivante: que les poésies de Luis de León sont pleines de problèmes insoupçonnés. «Un exemple typique, dit-il, en est donné par l'erreur que commet le P. Merino (à qui l'on doit l'unique effort sérieux et consciencieux pour la connaissance du texte de notre poète), lorsqu'il

rejette comme apocryphes les leçons authentiques de l'édition de Quevedo et leur préfère celles d'un autre manuscrit qu'il croyait plus conforme à l'original, sans se rendre compte qu'elles procédaient de deux rédactions différentes, mais également originales de l'auteur, et que son travail a consisté, par suite, à corriger Fr. Luis de León avec Fr. Luis de León lui-même. Il y a donc lieu de rejeter l'idée, à laquelle nous étions accoutumés, que l'édition de Merino est préférable partout où elle s'éloigne des autres éditions: ces dernières, abstraction faite des erreurs qu'elles renferment, sont l'unique représentation imprimée du texte dernier et définitif qu'écrivit Fr. Luis de León, tandis que les corrections et les améliorations apparentes de celle de Merino ne sont que la reproduction d'une rédaction antérieure que Fr. Luis de León désavoua».

Cette conclusion ne me paraissant nullement démontrée, j'en proposerai moi-même une autre un peu différente.

Les facsimilés publiés par M. Onís me portent à considérer, avec lui, comme étant véritablement autographes la rédaction primitive et les corrections interlinéaires de la poésie. Peut-être même ne serait-il pas impossible, en comparant soigneusement le manuscrit autographe de l'Exposition de Job, conservé à Salamanque, d'en donner une preuve matérielle convaincante. L'absence de nom d'auteur en tête du texte me paraît apporter une preuve supplémentaire de son authenticité: car, si ce n'eût été qu'une copie, le scribe n'aurait certainement pas omis de noter le nom du poète.

Quant aux cinq strophes ajoutées en marge, je ne les crois pas de la main de Luis de León.

En conséquence, je suppose que le texte primitif, avec les corrections interlinéaires, passa en d'autres mains que celles de l'auteur, et qu'au fur et à mesure qu'il eut connaissance des additions faites par celui-ci, le possesseur du manuscrit le compléta soigneusement.

II

Observations sur la poésie *Qué descansada vïda.*

M. Onís semble avoir négligé d'examiner la valeur du titre postiche donné par le manuscrit: «A la retraite de l'empereur Charles-Quint». Il porterait à croire que l'ode fut composée à l'occasion de l'abdication de l'Empereur et de sa retraite au monastère de Yuste en 1556.

Ce titre, étant d'une autre main que le texte, ne peut assurément donner aucune certitude. Mais si l'on admet, comme il le semble, que le recueil qui contient cette ode a été formé par le bénédictin Prudencio de Sandoval, et que l'annotation n'est pas de son écriture, on est porté à considérer qu'elle remonte à une date assez ancienne pour n'avoir pas été ajoutée sans raison.

L'abdication du vieux monarque était un évènement de nature à frapper tous les esprits. Fernando de Herrera, alors âgé de vingt-deux ans, y consacra le sonnet suivant:

Dexad ya de seguir el passo incierto
d'el militar onor, i aquel cuidado
d'igualar al abuelo celebrado,
i en paz tomad, Señor, seguro puerto.
Ya vuestro Sol va'l Ocidente cierto,
de dolencia i afan i años cargado;
¿qu'esperais? Romped ya el embaraçado
camino, i escoged el mas abierto.
Harta gloria aveis dado a nuestra España
con el valor i la real largueza,
que sin igual en vos conoce'l suelo.
Creed que no serà menor hazaña
vivir con vos d'oi mas, i dar al cielo
parte de vuestras obras i grandeza. (Liv. III, Son. 33).

Bien que ce sonnet ne porte pas d'épigraphe dans l'édition des *Versos de Fernando de Herrera* donnée par Pacheco en 1619, il ne semble pas douteux qu'il se rapporte à l'abdication de Charles-Quint. L'allusion à Ferdinand le Catholique, «el abuelo celebrado», celles à la vieillesse de l'Empereur (v. 5-6), à la gloire qu'il a donnée à l'Espagne (v. 9-11), au sentiment religieux qui lui fait abandonner le pouvoir (v. 12-14), le démontrent suffisamment. Il est intéressant de rapprocher l'expression *vivir con vos*, du v. 13, de celle qu'emploie Luis de León: *vivir quiero conmigo*, dans la huitième strophe: peut-être ont-elles toutes deux une même origine.

Bien que Luis de León affecte en quelque sorte de se désintéresser des évènements politiques de son temps, il est impossible que celui-là, qui répondait si bien aux préoccupations habituelles d'un religieux, ne l'ait pas ému, alors surtout qu'il ne devait être question d'autre chose autour de lui. En effet, pendant l'année scolaire 1556-1557, Luis de León était étudiant à l'Université d'Alcalá.

Or, Charles-Quint avait débarqué le 28 septembre 1556 à Laredo; il en était parti le 6 octobre pour gagner Burgos, puis Valladolid, qu'il quitta le 4 novembre pour se rendre à Jarandilla, où il attendit, dans le palais du comte d'Oropesa, que les préparatifs de son installation au Monastère fussent achevés: le 3 février 1557 il prenait possession de son logis de Yuste. Tous ces détails assurément passionnaient la curiosité des étudiants d'Alcalá et ne pouvaient manquer d'émouvoir l'imagination de Luis de León. Pour ma part, il me semble infiniment vraisemblable que le texte publié par M. Onís, sous sa première forme, c'est-à-dire, abstraction faite des cinq strophes ajoutées en marge, se rapporte à ce grand évènement.

En effet, si Luis de León s'est inspiré de l'Ode d'Horace *Beatus ille qui procul negotiis* (Epod. II), il n'y fait qu'un nombre infime d'emprunts, mais il y ajoute des traits qui conviennent parfaitement à Charles-Quint. Ainsi les vers 58-60:

las hojas le menea
con un manso ruido
que *del cetro y del mando* pone olvido,

s'expliquent parfaitement s'il est question de la retraite d'un souverain, mais deviendraient ridicules s'il s'agissait d'un particulier ou d'un simple religieux.

On en peut dire autant des vers 76-80:

Y mientras miserablemente se están los otros abrasando
con sed insaciable
del no durable *mando*.

Cette allusion à la soif du pouvoir serait déplacée dans la bouche du poète s'il parlait de lui-même.

Mais il est probable qu'en relisant plus tard cette poésie, Luis de León, oubliant l'occasion qui la lui avait inspirée, s'en fit l'application à lui-même: ce serait l'origine des cinq nouvelles strophes, qui ne sauraient convenir au monarque retiré à Yuste. Ainsi la première:

¿Qué presta a mi contento,
si soy del vano dedo señalado?
si tras aqueste viento
ando desalentado
con ansias, riñas y mortal cuydado? (V. 16-20)

fait allusion à un genre de renommée qui n'a rien à voir avec celle d'un monarque, mais qui convenait parfaitement au candidat aux chaires de Salamanque: en particulier le mot *riñas* est caractéristique à ce point de vue. Et de même les vers 28-30:

no quiero ver el zeño
vanamente severo
del que la sangre sube o el dinero,

ne sauraient convenir qu'à un homme de condition moyenne.

On en peut dire autant de la cinquième strophe:

A mi vna pobrecilla
mesa de amable paz bien abastada
me vasta: la bajilla
de fino oro labrada
tenga la quien la mar no teme ayrada.

En se retirant à Yuste, Charles-Quint n'entendait nullement vivre comme un ascète, et sa table, en particulier, semble avoir toujours été fournie, non seulement avec la plus grande abondance, mais encore avec la plus grande recherche.

M. Onís suppose que, dans le paysage que décrit cette petite pièce, il faut voir celui de La Flecha, la maison de retraite des augustins de Salamanque, si célèbre par le début des *Nombres de Cristo*..

¡O campo! ¡O fuente! ¡O rio!

dit en effet le poète (v. 21). Mais Yuste possédait également une campagne, une source, un cours d'eau qui s'appelle le Yuste. La source était même célèbre sous le nom de Fuente Santa et jaillissait d'une hauteur au nord du monastère. Plus bas coulait le Yuste. Le tout était dominé par de hautes montagnes qui rendent fort exacte l'épithète de *alto* donnée au rocher d'où sourd la fontaine auprès de laquelle s'étaient établis les premiers ermites qui devaient fonder plus tard le monastère; les rigueurs de l'hiver les forcèrent à chercher plus bas dans la montagne l'emplacement de leur demeure.

La source de La Flecha, au contraire, ne descendait pas d'une haute montagne, mais d'une modeste colline qui se trouvait derrière la métairie. La campagne voisine, dont nous avons la description fort exacte dans les *Nombres de Cristo*, était plantée d'arbres fruitiers, comme on en trouve dans le nord de la péninsule, et parsemée de fleurs champêtres dont le parfum n'est pas particulièrement pénétrant: tandis que la campagne de Yuste

était plantée d'orangers dont les fleurs exhalaient leur arome puissant; ce détail donne toute sa valeur aux vers 56-57:

El ayre el huerto orea
y ofrece mil olores al sentido.

Et de même l'allusion aux périls de la mer (v. 61-65) et surtout les v. 23-25:

roto qasi el nauio
a vuestro almo reposo
huyo de aqueste mar tempestuoso,

cessent d'être des lieux communs si l'on songe que la traversée qu'avait faite Charles-Quint avait été mauvaise, que ses domestiques avaient été en grande partie malades et que quelques-uns même étaient morts en route.

L'empereur lui-même s'occupait à Yuste d'un petit jardin fleuriste qui égayait sa demeure, ce qui rend compte de l'idée que la source a hâte de venir couler au milieu des fleurs, exprimée dans le texte primitif:

Vna fontana pura
para regar las flores se apresura (v. 49-50).

Une première correction a substitué aux mots *para regar las flores* ceux *hasta llegar corriendo*, qui sont certainement moins heureux.

Tous ces détails rendent fort acceptable l'hypothèse que la poésie fut réellement inspirée par le retraite de Charles-Quint.

Les marques évidentes de précipitation du texte primitif plaident également en faveur de son authenticité: il est clair qu'on se trouve en présence d'une improvisation.

Ainsi les vers 34-35:

no los cuidados grabes
de aquel que sometido.
el que al ageno arbitrio está rendido,

sont impossibles à construire grammaticalement, et la première correction *del que anda vonvatido, | del que*, d'ailleurs mauvaise, n'a eu pour but que de donner une forme plus correcte au vers 35.

De même la synaphie des vers 76-77:

> y mientras miserable-
> mente...

n'est certainement pas due à une intention raffinée ni artistique, mais à la négligence de l'improvisation.

A ce point de vue la dernière strophe est particulièrement intéressante. Je la reproduis avec le dernier vers de la précédente sous la forme primitive que lui avait donnée l'auteur:

> tendido yo a la sombra esté cantando.
>
> A la sombra tendido,
> de lauro y *plecto* eterno coronado,
> puesto el atento oído
> al son dulce, acordado,
> del *plecto* dulcemente meneado. (v. 80-85).

Comment peut-il se faire que ce mot *plecto*, qui n'existe pas et n'a jamais existé en espagnol, soit répété à trois vers de distance?

Fernando de Herrera a bien employé le mot *pletro* dans un passage de ses *Anotaciones*, p. 147: «Movio con *pletro* el amarillo reino». Mais il prétendait réformer l'orthographe conformément à la prononciation, idée bien étrangère à Luis de León; et l'on sait que la prononciation andalouse était beaucoup plus molle que celle de Castille. En tout cas il ne fit pas disparaître la liquide, alors surtout qu'il supprimait déjà la gutturale étymologique.

Il est certain que le dernier vers exige l'emploi du mot *plectro*: le poète chante, en s'accompagnant de la cithare sur laquelle il

promène son archet, *plectrum*. Le latiniste qu'était Luis de León n'a pas pu se tromper, et ce ne peut être qu'une distraction qui lui fit omettre la lettre *r* à la dernière syllabe.

Mais le vers 82 offre une difficulté autrement grave: en effet, si l'on suppose que la même étourderie s'est produite à cet endroit et qu'il faille lire également *plectro*, on arrive à une phrase absurde: comment le poète pourrait-il être couronné de lauriers et d'un archet? Il est manifeste qu'il faut chercher une autre explication.

Je crois qu'il ne faut voir dans ce mot *plecto* que le mot grec πλεκτός, et, dans la construction employée, qu'une tournure poétique bien connue sous le nom d'hendiadys.

Que veut dire l'auteur? Evidemment ceci: «Qu'étendu à l'ombre, couronné de laurier (symbole de la victoire, tout naturel s'il s'agit de Charles-Quint et non d'un poète) et d'une guirlande éternelle, je prête l'oreille aux doux accords du *plectrum* doucement balancé!» La dissociation des mots *laurier* et *guirlande* constitue justement la tournure de l'hendiadys, pour dire *une guirlande de laurier*. On la rencontre même en prose, chez Cicéron, par exemple, qui a écrit: «et sertis redimiri jubebis, et rosa». (Tusc. III, 18), pour *sertis rosarum* ou *rosis*.

Comment expliquer maintenant que l'idée de guirlande soit rendue par le mot *plecto*? Si l'on remonte au mot grec πλεκτός, adjectif verbal du verbe πλέκω, qui veut dire *tresser*, et qui est employé souvent avec le mot qui signifie *couronne*, rien n'est plus simple. Euripide, dans son *Hippolyte*, v. 73, emploie précisément les mots πλεκτὸν στέφανον. Luis de León, étant helléniste, aurait pu saisir ce mot qui lui venait à la mémoire et le rendre espagnol. Mais l'opération ne laisserait pas d'être surprenante si le latin ne possédait justement le verbe *plecto*, qui a le sens de *tresser*: dans la rapidité de l'improvisation, le poète, rapprochant les deux mots dont il sentait le radical identique, forma le barbarisme *plectus* au lieu du mot correct *plexus* qui est souvent employé à côté de *corona: Plexis coronis*, dit Lucrèce (v. 1398). Ayant écrit ce mot *plecto* au début de la strophe, l'auteur, en

vertu d'une loi mécanique bien connue, l'écrivit également à la fin, quoique ce fût bien cette fois le mot *plectro* qu'il avait l'intention d'employer.

En se relisant il vit l'impossibilité de laisser le premier *plecto* et le remplaça par *yedra*, le lierre étant souvent uni au laurier par les anciens: *Inter victrices hederam tibi serpere lauros*, a dit Virgile (Egl. VIII, 13). Il a donc écrit «de yedra y lauro eterno coronado», ce qui s'applique moins heureusement à Charles-Quiut, si vraiment il était question de lui, mais offre cependant un sens acceptable.

Des fautes et des incertitudes de cette nature ne sauraient se trouver que dans un brouillon original; un copiste aurait essayé de les faire disparaître.

Rien ne semble donc s'opposer à ce que, sous sa forme primitive, cette poésie remonte à l'année 1556 ou 1557, pas même la perfection avec laquelle est maniée la strophe adoptée.

C'est un ensemble de cinq vers de sept et de onze syllabes dont les rimes sont disposées dans l'ordre: aBabB. On peut constater que sur les vingt premières poésies publiées par Merino dans son tome VI, dix-sept sont écrites sur ce modèle: c'est donc le rythme de prédilection de l'auteur. Il l'a pratiqué dès sa jeunesse.

C'est, en effet, celui de l'Ode à la vie religieuse (Merino, t. VI, p. 103): *Mil varios pensamientos*. Il n'y a pas lieu de suspecter l'authenticité de cette poésie, qui se rapporte au début de la vie monastique de Luis de León et sans doute à l'année 1544, où il fit profession. Il en avait trouvé le modèle dans Garcilaso, dont les poésies venaient d'être publiées en 1542. C'était un premier essai, un peu gauche, qui fut suivi sans doute de bien d'autres: pour s'en rendre compte on n'a qu'à comparer cette poésie de 1544 avec la *Profecía del Tajo*, que je crois remonter à 1551-1552, alors que le poète avait vingt-trois ou vingt-quatre ans. Il est donc concevable qu'en 1557 Luis de León possédât déjà merveilleusement le maniement de ce rythme.

Reste à expliquer comment je rends compte des strophes ajoutées par l'auteur.

A mon avis, ces additions ont été faites en plusieurs fois, au hasard des lectures du poète qui, se rappelant vaguement avoir exprimé déjà en vers l'idée qui le frappait dans un auteur antique, recherchait dans ses anciennes poésies, et complétait ou retouchait les vers qu'il avait jetés une première fois sur le papier. La poésie «Qué descansada vida» est, en effet, une mosaïque d'images ou de pensées tirées d'auteurs latins: on y retrouve des souvenirs d'Horace, de Virgile, de Perse, de Tibulle, de Cicéron.

A mesure qu'il ajoutait un trait nouveau, il oubliait plus complètement l'idée première qui l'avait déterminé à composer, c'est-à-dire, l'abdication de l'empereur, pour développer un lieu commun qui lui était particulièrement cher. Sous la dernière forme qu'a prise ce poème, on peut donc reconnaître l'expression des sentiments personnels de Luis de León et même une transformation du paysage de Yuste en celui de La Flecha.

III

De la rédaction définitive des poésies de Luis de León.

M. Onís pose en fait que Luis de León prépara effectivement une impression de ses œuvres poétiques, que le manuscrit qu'il avait rédigé a cette intention a disparu, mais qu'il survit dans un certain nombre de copies plus ou moins fautives qui ont pour terme l'édition donnée par Quevedo en 1631 et la seconde édition qui parut à Milan la même année.

La question n'est certes pas aussi simple, et mérite un examen attentif.

Pour obtenir quelque lumière sur ce sujet, il faut, partant de l'édition de Quevedo, rechercher quelle en fut la source et reconstituer l'histoire des différents manuscrits que l'on connait aujourd'hui, ou dont l'existence a été connue du P. Merino ou du P. Méndez, qui ont consacré à l'étude de Luis de León les travaux les plus considérables.

§ 1.

Le titre de l'édition de Quevedo est le suivant:

Obras propias, y traducciones latinas, griegas, y italianas; con la paráfrasi de algunos psalmos y capítulos de Job; autor el doctísimo y reverendísimo padre fray Luis de León, de la gloriosa órden del grande doctor y patriarca san Agustin, sacadas de la librería de don Manuel Sarmiento de Mendoza, canónigo de la magistral de la santa iglesia de Sevilla. Dalas a la impresion don Francisco de Quevedo Villegas, caballero de la órden de Santiago. Ilústralas con el nombre y la protección del Conde-Duque, gran canciller, etc. En Madrid, en la imprenta del reino, año 1631 (1).—In-16.

Dans sa Dédicace à Don Manuel Sarmiento de Mendoza, Quevedo indique que le chanoine lui remit ces poésies afin de les publier comme un antidote non littéraire, mais moral: «Dejóme vuesamerced estas obras grandes en estas palabras doctas y estudiadas, para que sirviesen de antidoto, en publico, a tanta inmensidad de escandalos que se imprimen, donde la ociosidad estudia desenvolturas, cuanto mas sabrosas, de mas peligro».

Quoi qu'il en soit, Manuel Sarmiento de Mendoza possédait un manuscrit des poésies de Luis de León: était-il autographe et qu'est-il devenu?

(1) N'ayant pu voir l'original, je donne le titre d'après la Biblioteca de Autores Españoles, tome XXXVIII, p. x.

Le chanoine Manuel Sarmiento, originaire de Burgos, avait été, d'après Nicolás Antonio, recteur de l'Université de Salamanque, sans doute au commencement du XVIIe siècle. En effet, Juste-Lipse, qui mourut en 1606, lui adressa une lettre latine, durant son rectorat: or on sait que les fonctions de recteur étaient généralement confiées à des jeunes gens de grandes familles. Si l'on considère d'autre part que Manuel Sarmiento mourut vers 1650, il semble difficile de reculer la date de son rectorat plus loin que les premières années du siècle. Il avait donc pu être en rapports avec des personnes qui avaient connu Luis de León de très près, et se faire communiquer les recueils les plus authentiques de ses poésies, dont il prit copie.

Une des sources, les plus précieuses pour l'étude de Luis de León est la biographie composée par le P. Méndez au XVIIIe siècle, conservée aujourd'hui à l'Académie de l'Histoire et publiée par le P. Cámara dans les tomes I, II et III de la *Revista Agustiniana*, en 1881-1882. Je renverrai aux pages de la *Revista* en citant le P. Méndez.

Celui-ci, parmi les manuscrits de Luis de León, qu'il avait eus entre les mains, en cite un, conservé dans la Bibliothèque du couvent de San Felipe el Real à Madrid: c'était un in-quarto, qui «contenait presque la même chose que le petit volume imprimé par Quevedo, et dans la même ordre: à ce qu'il semble, dit Méndez, ce fut celui que Quevedo eut à sa disposition et qui était préparé pour l'impression. Il a *deux pages de titre* qui, par leurs jeux de mots, leur style et leur écriture, montrent clairement qu'ils sont de la main même de Quevedo». (*Revista*, vol. I, p. 61). Une note du P. Méndez affirme que l'écriture de Quevedo avait été reconnue par Juan Antonio Pellicer.

Ce texte offre, comme j'espère le montrer, une importance considérable. Le P. Méndez nous a conservé la copie des deux pages de titre ajoutées au manuscrit primitif. La première était ainsi rédigée:

«Poesias castellanas de Luis mayor a continuados ruegos de oficiosos amigos que las deseaban impresas: inclinó la cabeza, escondió el cuerpo, ambas cosas manifiesta bien la hoja siguiente. Nególe la muerte ejecución y modo. Zelo del bien comun restituye esta de sus obras a la estampa, su nombre parte al propio, parte al debido».

J'aurai l'occasion de revenir sur cette page de titre, que je reproduis telle qu'elle est donnée dans la *Revista Agustiniana*. Je crois qu'il faudrait mettre deux points après le mot *mayor* et une virgule après *impresas*. Je pense également que les mots *Poesias castellanas de Luis mayor* devaient être d'une autre main que le reste du titre. La *hoja siguiente* dont il est question n'est autre que la Dédicace à D. Pedro Portocarrero.

La seconde page de titre était un peu différente: la voici d'après le P. Méndez.

«Poesias castellanas del Mtro. Fr. Luis de Leon. Continuos ruegos de oficiosos amigos le inclinaron a estamparlas. Temor docto, presunción decente, religioso recato le movia a disimular su nombre con el de uno de ellos. Nególe la muerte execucion y modo. Zelo del bien comun las restituye hoy a la estampa a su nombre».

Lorsqu'en 1816, dans le sixième volume des Œuvres de Luis de León, le P. Merino publia les Poésies, il fit usage de dix manuscrits dont il donne la description: le troisième était précisément celui qu'avait signalé le P. Méndez; il était encore conservé à San Felipe el Real et avait pu être soustrait à l'incendie qui avait détruit l'édifice. Il semble donc infiniment probable que ce manuscrit repose actuellement dans les archives de quelque couvent d'augustins.

Merino le décrit minutieusement: comme il ne parle pas de la première page de titre, il faut croire qu'elle avait déjà disparu. Il cite au contraire la seconde, avec une seule variante: *inclinaron* au lieu de *inclinan*.

C'était un in-quarto dont l'écriture semblait appartenir aux

dix dernières années du XVIe siècle. Il consistait en deux parties bien distinctes:

1° D'abord 128 pages renfermant les poésies publiées par Merino dans son sixième tome, écrites de la même main, mais non autographes.

2° De la page 129 à la page 195 inclusivement, le manuscrit était de la main de Luis de León et renfermait quelques arguments de l'Exposition de Job et presque tous les tercets. Les chapitres 18, 21, 22, 23 et 24 de Job manquaient. Au chapitre 18 se lisait l'annotation: «Vease en el borrador», et entre parenthèses les initiales f. B. de L. répétées également à la page 162 où manquaient les chapitres 21-24.

Merino prétend que ces initiales doivent se lire: fr. Basilio de León, et désignent le neveu du poète qui aurait été chargé de publier ses œuvres inédites.

Cette explication me paraît hasardeuse, car le neveu en question s'appelait Basilio Ponce de León, et son véritable nom était par conséquent plus encore *Ponce* que *León*. Il paraît donc étrange qu'il ait ainsi fait disparaître l'initiale P.

Ce manuscrit ne renfermait ni le dernier chapitre des Proverbes, ni le Psaume 11.

Il contenait la Dédicace à Pedro Portocarrero, ainsi que l'Avis qui précède la troisième partie; les Odes d'Horace I, 4 et 13; II, 12 et 18; III, 16; les Psaumes 1, 4 et 24; une seconde traduction du Psaume 44; les Psaumes 103, 113, 129, 136 et 147.

De ce qui précède on peut conclure avec vraisemblance que les 128 premières pages du manuscrit de San Felipe el Real faisaient partie du texte dont Quevedo se servit et appartenaient sans doute au manuscrit de Sarmiento de Mendoza. Il ne semble même pas impossible que ce manuscrit ait été réellement entre les mains de Luis de León.

Les deux premiers manuscrits cités par Merino méritent aussi l'attention.

Le premier appartenait à Gaspar de Jovellanos. C'était un in-

quarto de 223 feuillets, sans compter l'index ni la page de titre: très beau travail de la fin du XVIe siècle, dans lequel les titres des pièces, les noms des personnages à qui elles sont adressées, les initiales des odes latines et des psaumes et la pagination étaient en lettres de carmin. Il ne contenait ni la Dédicace à Portocarrero, ni l'Avis de la troisième partie. Il ne renfermait que les chapitres 3-12 de Job. Il semble donc qu'il fût d'une date antérieure à celui de San Felipe el Real, puisqu'il contenait moins que celui-ci. On ignore ce qu'il est devenu; mais il faut remarquer que, lui non plus, il n'était pas autographe. Sa page de titre, d'une main moderne, portait: *Obras de Fr. Luis de León, de la orden de San Agustín.*

Le second manuscrit appartenait à Estanislao Lugo, ancien directeur des Estudios Reales de San Isidro de Madrid.

Il avait 175 feuillets sans compter ceux du début qui portaient ce titre: *Las obras del M. R. P. Fr. Luis de León.* Il ressemblait en tout point à celui de Jovellanos; mais la table était plus complète et généralement mieux ordonnée, ce qui semble indiquer qu'il lui était postérieur.

Ces deux manuscrits étaient donc antérieurs à celui de San Felipe el Real.

§ 2.

On pourrait se demander si les ressemblances étroites qui existaient entre ces trois manuscrits ne résultaient pas de ce qu'ils n'étaient que les copies d'un texte primitif autographe ou tout au moins soigneusement revu par l'auteur.

Mais cette hypothèse se heurte à une objection très forte. Comment expliquer en effet que l'Ode à la naissance de la fille du Marquis de Alcañices se trouve répétée à quelques pages d'intervalle, sans que d'ailleurs les deux textes offrent des différences sensibles? L'auteur s'en serait forcément aperçu s'il avait

procédé lui-même à la confection du recueil, ou s'il l'avait personnellement revu.

On trouve, il est vrai, des étrangetés de même nature dans l'édition des Poésies de Fernando de Herrera que donna Pacheco en 1619: certains sonnets, soit sous la même forme, soit sous des formes légèrement dissemblables, sont répétés dans des livres différents (1). Mais je crois avoir nettement démontré que cette édition de Herrera ne fut pas faite sur un manuscrit définitif préparé par le poète lui-même.

Une autre objection se tire de la date des poésies publiées par Quevedo.

§ 3.

Date des poésies originales de Luis de León.

Si l'on examine en effet successivement les pièces de ce recueil, on arrive à cette constatation: qu'aucune des compositions originales qu'il renferme n'est antérieure à 1551 ni postérieure à 1583, bien que l'auteur, dans la Dédicace, prétende que plusieurs de celles qu'il publie sont l'œuvre de sa prime jeunesse: «Entre las ocupaciones de mis estudios en mi mocedad, *y casi en mi niñez*, se me cayeron como de entre las manos estas obrecillas», dit-il en propres termes.

Pour le montrer, je vais passer en revue les différentes poésies originales publiées par Merino dans son tome VI, en essayant d'en fixer la date approximative.

Ode I. *Qué descansada vida.*—On a vu plus haut que cette pièce sous sa forme primitive peut être, avec quelque vraisemblance, attribuée à l'année 1556 ou 1557; que les cinq strophes qui y

(1) Voir *Fernando de Herrera (El divino)*, par A. Coster; p. 140-194.

furent ajoutées plus tard, et sans doute successivement, laissent à penser qu'elle fut reprise et augmentée par Luis de León tout le long de sa vie: il était naturel en effet que le poète éprouvât une certaine prédilection pour la première de ses œuvres qui lui avait donné la réputation, d'autant plus qu'elle traitait un de ses sujets de prédilection.

Ode II. *Virtud hija del cielo.*—Cette pièce fut dédiée à D. Pedro Portocarrero lorsqu'il était gouverneur de Galice, fonctions qu'il exerça de 1571 à 1580: les deux dernières strophes le prouvent. Elle paraît antérieure a l'emprisonnement du poète, qui fut arrêté le 26 mars 1572, et qui n'y fait aucune allusion à ses malheurs. On peut donc en fixer la date entre 1571-mars 1572.

C'était une imitation de l'Hymne à la Vertu d'Aristote, d'où sont tirés les deux premiers vers, ainsi que l'allusion à Hercule et à Castor et Pollux.

Mais pourquoi ne pas supposer que cette ode date d'une époque postérieure à la libération du poète? C'est d'abord, comme je l'ai dit, qu'il n'y est fait aucune allusion à son infortune, ensuite qu'une circonstance précise dut lui en suggérer l'idée première. Or l'Hymne à la Vertu n'était connu, au XVIe siècle, que par la transcription qu'en avait donnée Diogène Laërte (V, 7). Et précisément, en 1570, Henri Estienne avait fait paraître à Paris une édition de cet auteur, accompagnée d'une traduction latine: toujours à l'affût des nouveautés de ce genre, Luis dut la connaître dès son apparition, et séduit par les beaux vers d'Aristote, en tirer le point de départ de sa composition.

Ode III. *La cana y alta cumbre.*—Elle fut adressée au même Portocarrero, lors d'un séjour qu'il faisait à Grenade au moment de la révolte des Morisques: il est fait allusion à ces évènements dans les strophes 5-7. Il y est aussi question d'Alfonso (1), frère

(1) Voir: *Historia genealógica y heráldica de la Monarquía española, Casa real y Grandes de España*, por Francisco Fernández de Bethencourt. Madrid, 1897-1912. Tome II, p. 335.

cadet de Portocarrero et de sa brillante conduite lors de la prise de Poqueira en 1569 (strophes 9 et suivantes).

On peut donc lui assigner la date de 1569 ou 1570.

Ode IV. *No siempre es poderosa.*—Cette poésie, adressée au même Portocarrero, est postérieure, et sans doute de très peu, à la libération du poète, qui célèbre avec une joie sans mélange l'inévitable triomphe de l'innocence. Ses adversaires León de Castro et Bartolomé de Medina y sont désignés, le premier sous le nom de «tigre», par allusion à son prénom de *Leon*, le second sous celui de *basilisco emponzoñado* ou de *sierpe:*

> por más que la fiereza
> del tigre ciña un lado
> y el otro el basilisco emponzoñado (strophe 4).
> ... a la sierpe, al tigre fiero
> vencidos los condena (strophe 7).

Luis ayant été libéré en décembre 1576, on peut assigner à cette poésie la date de décembre 1576 ou janvier 1577.

Ode V. *El ayre se serena.*—Cette poésie est adressée au professeur de Musique à l'Université de Salamanque, Francisco Salinas. Les rapports du poète et du musicien remontaient à l'année 1567. En effet, en déposant au procès, le 17 janvier 1573, Salinas déclare connaître Luis de León «de trato é conversación de seis años a esta parte». (*Colección de Documentos inéditos para la Historia de España*, tome XI, p. 302-303). On n'y trouve pas d'allusion bien nette à l'emprisonnement de Luis de León, si ce n'est le dernier vers de l'avant-dernière strophe:

> que todo lo visible es triste lloro.

Cette note pessimiste ne se trouve guère en effet que dans les poésies postérieures au procès.

D'autre part ce fut en 1577 que Salinas publia son grand ouvrage *De Musica:* il est assez naturel qu'à cette occasion Luis,

sorti de prison, ait revu Salinas et lui ait adressé cette belle Ode, que je serais tenté de fixer à cette année 1577.

Plusieurs rapprochements permettent en effet de penser qu' elle est postérieure à l'acquittement de Luis de León et antérieure à 1580.

La troisième strophe renferme des vers qui offrent une difficulté de construction:

> El oro desconoce
> que el vulgo ciego adora,
> la belleza caduca engañadora.

On a proposé de remplacer *el* du premier vers par *del*. Mais c'est en prendre trop à son aise avec le texte pour n'aboutir, en définitive, qu'à un sens un peu niais et à une construction forcée. En réalité *el oro* et *la belleza* sont au même titre compléments directs de *desconoce*, bien qu'ils ne soient pas réunis par une conjonction. L'explication de ce passage se trouve dans la phrase suivante des *Nombres de Christo* (Nombre de Rey, libro II, Merino, t. III, p. 308): «No estima, y est-il dit du chrétien, lo que con amor ciego adora únicamente la tierra, *el oro y los deleytes:* huella sobre la ambicion de las honras, hecho verdadero señor y rey de sí mismo: pisa el vano gozo, desprecia el temor, no le mueve el deleyte, ni el ardor de la ira le enoja».

Il est assez naturel de penser que les deux passages furent écrits vers la même époque. Or les *Nombres de Christo* furent conçus sans doute par Luis pendant son emprisonnement, mais ils étaient achevés seulement en avril 1583.

Cette explication du nom de *Rey* contient une allusion à un commentaire sur Zacharie, qui semble bien être celui que Diego de Zúñiga publia, en 1577, à Salamanque (1), ce qui donne

(1) «Algunos, Sabino, que vos bien conoceis, y á quien todos amamos y preciamos mucho por la excelencia de sus virtudes y letras, han querido decir que este imperio de los moros y de los turcos que agora se esfuerza, etc.» (Merino, t. III, p. 324).

une indication sur la date à laquelle fut composé au plus tôt ce chapitre.

Le chapitre suivant, qui est le troisième, est consacré à l'explication du nom de: *Prince de la paix*. On y retrouve une série d'expressions qui font partie de la strophe 2:

A cuyo son divino
el alma que en olvido está sumida,
torna á cobrar el tino,
y memoria perdida
de su origen primera esclarecida.

«Y veremos, dit Luis dans les *Nombres de Christo*, que ansí como ellas (las afecciones turbadas) se humillan y callan, ansí lo principal y lo que es señor en el alma, que es la razon, se levanta, y recobra su derecho y su fuerza, y como alentada con esta vista celestial y hermosa, concibe pensamientos altos y dignos de sí, y como en una cierta manera se recuerda de su primer orígen, y al fin pone todo lo que es vil y baxo en su parte, y huella sobre ello». (Merino, t. III, p. 343-344).

Or la composition du chapitre 3 ne saurait être d'une date sensiblement différente de celle du chapitre 2: il est permis de croire qu'il est aussi de 1577.

Enfin, la strophe 3:

Y como se conoce,
en suerte y pensamientos se mejora.

est en somme commentée dans le passage suivant du quatrième chapitre de l'Exposition de Job:

«Y á la verdad aquel tiempo (la nuit) es muy aparejado tiempo para tratar con el cielo: porque suelo, y sus cuidados impiden menos entónces. Que como las tinieblas le encubren á los ojos, ansí las cosas dél embarazan ménos el corazon, y el silencio de todo pone sosiego y paz en el pensamiento. Y como no hay quien llame á la puerta de los sentidos, sosiega el alma retirada en sí misma; y desembarazada de las cosas

de fuera, éntrase dentro de sí, y puesta allí, conversa solamente consigo, *y reconócese.* Y como es su orígen el cielo, avecínase á las cosas del, y júntase con los que en él moran; los quales influyen luego en ella sus bienes, como en sugeto dispuesto, por cuyo medio se adelanta *y mejora:* y subiendo sobre sí misma, desprecia lo que estimaba de día, y huella sobre lo que se precia en el suelo, al qual con ello todo vé sepultado en tinieblas; y súbese al cielo, que entónces por una cierta manera se le abre resplandeciente y clarísimo, y mete todos sus pensamientos en Dios, y en medio de la escuridad de la noche le amanece la luz. Y con ser ansí que la noche es reparo de los miembros cansados, y que con el sueño della lava el corazon sus tristezas; y con ser ansí que templa el ayre encendido, y que con su templada y saludable humedad los árboles y las plantas se rehacen del dia, y que su rocío baña y fertiliza las yerbas: ni las plantas, ni los árboles, ni los animales, y cuerpos se reparan ansí con la noche, quanto *las tinieblas della acarrean mejoramiento, y salud al alma* que en ellas vela. Porque la templan los afectos que la encendian en fuego, y la olvidan de lo que entre dia hace afan y trabajo, y la renuevan, y la fortalecen, y la bañan con el rocío del bien, que mezclado con gozos dulcísimos sobre ella desciende: con que no solamente se alienta y esfuerza, mas tambien se empreña y hace fértil para mil partos bienaventurados, que saca á luz á su tiempo». (Merino, t. I, p. 102-104.—Job, IV, 13).

Or on sait par une annotation du manuscrit autographe de Salamanque que les chapitres XXXIII-XLII furent achevés entre le 8 novembre 1580 et le 19 février 1591. Le chapitre IV, dans sa forme actuelle, doit donc être antérieur à 1580, et, les rapprochements précédents faisant voir que la poésie ne saurait être antérieure à 1577, il reste un espace de trois ans dans lequel doit être placée la date de sa composition. J'estime pour mon compte que la date de 1577 est la plus vraisemblable.

Il semble que cette poésie ait subi quelques retouches au cours des ans: en effet, la strophe 5 de l'édition de Merino *Vé como el gran maestro* n'existait pas dans l'édition de Quevedo. Mais il est impossible de présumer à quelle époque remonte cette addition.

Ode VI. *Inspira nuevo canto.*—Cette pièce, composée à l'occasion de la naissance de Doña Tomasina, fille du Marquis d'Al-

cañices Alvaro de Borja et de sa femme Elvira Enríquez, se présente sous deux formes, pages 5 *a* et 46 *a* de l'édition de Quevedo, avec des différences d'ailleurs peu importantes.

Béthencourt, dans son Histoire généalogique, ne donne pas la date de la naissance de Tomasina: mais on peut, par approximation, limiter la période dans laquelle put être composée cette poésie de circonstance.

La strophe 13 fait allusion à deux personnes de la famille, sa grand-mère et une de ses tantes:

> La soberana abuela,
> dechado de virtud y hermosura;
> la tia, de quien vuela
> la fama, en quien la dura
> muerte mostró lo poco que el bien dura, etc...

Or Tomasina Enríquez de Borja, qui devint comtesse de Grajal par son mariage avec Juan de Vega, était fille d'Elvira Enríquez de Almansa y Borja, cinquième marquise d'Alcañices. Cette dernière était la fille unique de Juana de Borja ou de Aragón, fille du quatrième duc de Gandía et premier marquis de Lombay, qui n'était autre que saint François de Borja. Nous ne connaissons pas la date de son mariage: mais sa mère Juana, mariée vers 1550, était restée veuve vers 1559 et mourut le 3 septembre 1575. Il en résulte qu'Elvira ne put naître avant 1551, ni se marier avant quinze ans, c'est-à-dire, avant 1566, à son oncle Alvaro de Borja, troisième fils de saint François. Tomasina, étant le quatrième enfant issu de cette union, ne put donc naître avant 1570 ou 1571.

Luis de León fait allusion à la grand-mere comme encore vivante, et celle-ci mourut en 1575 tandis que l'auteur était en prison; il est donc clair que la poésie est antérieure à son arrestation en 1572.

Quant à la tante dont il est question dans la strophe 13, c'était Isabel de Borja, sixième enfant de saint François, née à

Medina del Campo en 1532, mariée en 1548 à D. Francisco Gómez de Sandoval y Rojas, IVe marquis de Denia, IIIe comte de Lerma. Réputée par sa beauté et ses vertus, fort aimée de son mari, elle mourut subitement en 1558 à vingt-six ans. Elle fut la mère du cardinal Duc de Lerma (1).

La naissance de Tomasina se plaçant donc en 1570 ou 1571, et l'arrestation de Luis de León en 1572, la poésie est par suite de la même époque.

Ode VII. *En vano el mar fatiga.*— Adressée à Felipe Ruiz de la Torre y Mota, elle traite de l'avarice. Les renseignements faisant à peu près complètement défaut sur ce personnage, il est impossible de fixer une date, même approximative, à cette poésie.

Ode VIII. *Quando será que pueda.*—Cette composition, adressée au même personnage, ne renferme pas non plus d'évidence intrinsèque de la date à laquelle elle fut écrite. Cependant les souvenirs bibliques qu'on y relève, permettraient peut-être de la rapprocher de l'époque où l'auteur rédigeait son chapitre 38 de l'Exposition de Job. Ainsi l'expression:

> do los tesoros tiene
> de nieve Dios, y el trueno donde viene (strophe 7)

est tirée du § 22: «Por ventura has entrado en tesoros de nieve, y tesoros de granizo has mirado?»

L'image suivante de la strophe 8:

> Y entre las nubes mueve
> su carro Dios, ligero y reluciente,

est inspirée de la traduction du Psaume XVII citée au verset 23:

(1) Voir: *Historia genealógica y heráldica de la monarquía española, Casa real y Grandes de España, por Francisco Fernández de Bethencourt.* Madrid, 1897-1912. Tome IV, p. 123-124; 244 et 251.

Los cielos doblegando descendia,
calzado de tinieblas, y en ligero
caballo por los aires discurria,
en querubin sentado, etc.

Il est vrai que le manuscrit autographe de Salamanque prouve que ce chapitre 38 a été achevé à Madrid le 14 décembre 1590. Mais l'Ode à Felipe étant déjà citée dans le manuscrit de la Biblioteca de Palacio, 2-H-5, qui porte la datè de 1583, il est évident qu'elle fut composée entre 1577 et 1583. La date de 1577 résulte de l'aspiration à la paix éternelle qui marque toutes les œuvres du poète postérieures à sa sortie de prison. La date du manuscrit de Salamanque indique seulement l'époque où fut achevée la rédaction définitive.

Ode IX. *Que vale quanto vee.*—Cette ode, adressée au même Felipe de la Torre, date également des années qui suivirent la libération du poète: on y trouve traduite la strophe d'Horace d'où Luis de León avait tiré la devise qui servit d'épigraphe à ses premières publications: *Ab ipso ferro.*

Les cinq dernières strophes semblent inspirées du passage du Περὶ Στεφάνων de Prudence (Hymne V à Saint Vincent) où le martyr, s'adressant au tyran Dacien, l'excite à déchirer son corps de ses propres mains et le défie de venir à bout de son âme:

Quin imo nunc enitere
Illum secare ac plectere:
Qui perstat intus, qui tuam
Calcat, tyranne, insaniam.
Hunc, hunc, lacesse, hunc discute
Invictum et insuperabilem
Nullis procellis subditum
Solique subjectum Deo.

Mais on ne saurait supposer que cette imitation lui fut inspirée par l'apparition d'une édition nouvelle de Prudence: les plus

récentes qu'il put connaître sont en effet celles de Bâle, d'Anvers et de Cologne, qui datent de 1564.

La septième strophe est la traduction des vers d'Horace d'où Luis de León tira la devise: *Ab ipso ferro* (Horace, IV, 4, v. 59-60). Or le Commentaire latin du Cantique des Cantiques, qui fut le premier de ses ouvrages, parut en 1580. La licence du Provincial est du 22 décembre 1576, mais est évidemment antérieure à la rédaction définitive du Commentaire. La licence royale est du 22 mars 1580. L'approbation de Sebastián Pérez n'est malheureusement pas datée. Je placerais donc la composition de cette Ode entre le 22 décembre 1576 et le 22 mars 1580. D'ailleurs la strophe *Bien como la ñudosa* se trouve avec quelques variantes dans l'Exposition de Job, chapitre VIII, v. 20. Or on a vu précédemment que le chapitre XXXIII de cette Exposition fut achevé le 6 novembre 1580: le chapitre VIII est donc antérieur à cette date, ce qui confirme l'hypothèse que l'ode IX est de l'époque 1577-1580.

La strophe 4: *Quien de dos claros ojos*, donnée par Merino, ne se trouve que dans un manuscrit et constitue un remaniement postérieur, et malheureux à mon avis.

Ode X. *Recoge ya en el seno.*—Cette poésie, adressée à Juan Grial, est également postérieure à la libération du poète, comme l'indique la dernière strophe:

> Que yo de un torbellino
> traidor acometido, y derrotado
> de en medio del camino
> al hondo, el plectro amado,
> y del vuelo las alas he quebrado.

Il semble même qu'elle soit une des premières que l'auteur ait composées à ce moment: elle serait donc de 1577-1578.

Ode XI. *Prophétie du Tage.*—Il est assez légitime de supposer que cette pièce fut inspirée au poète par une promenade au bord du Tage, dans laquelle on lui montra le Bain de la Cava, où la

tradition place le début de l'intrigue qui devait amener la ruine du roi Rodrigo. Or Luis de León n'alla que deux fois dans cette ville: la première en 1551-1552, lorsqu'il y prit le grade de bachelier; la seconde en 1584, lorsqu'il y vint recevoir du Grand-Inquisiteur Gaspar de Quiroga la semonce qui mit fin au second procès que lui avait intenté l'Inquisition. Il est évident que la première date est la plus vraisemblable; car depuis sa sortie de prison, Luis ne semble avoir écrit que des poésies adressées à des amis, ou d'un caractère religieux; de plus, en dépit des éloges exagérés dont est généralement gratifiée cette ode célèbre, il est permis de trouver qu'elle dénote quelque inexpérience. Elle sent le jeune étudiant, encore tout pénétré de ses souvenirs classiques, imitant avec conviction le *Pastor cum traheret* d'Horace, et ne sachant pas encore se limiter à un petit nombre de strophes. J'estime donc que cette pièce est une des plus anciennes que nous possédions et qu'il faut lui assigner la date de 1551-1552, alors que le poète n'avait encore que vingt-trois ou vingt-quatre ans.

Ode XII. *Quando contemplo el cielo.* — Cette poésie, fameuse sous le titre de *Nuit sereine*, est adressée à Diego Loarte, archidiacre de Ledesma et ami de l'auteur. Lorsque Loarte déposa au procès de Luis de León, le 27 janvier 1573 (Colección de documentos históricos para la Historia de España, T. XI, p. 301-302), il déclara être âgé d'environ trente-quatre ans, né par suite vers 1539, et connaître l'accusé depuis quatorze ans, par conséquent depuis 1559. Il avait donc dix ans de moins que Luis de León. Il est peu vraisemblable que cette poésie, dans laquelle il n'est pas fait la moindre allusion aux chagrins de Luis et à son procès, ait été adressée à un jeune homme de vingt ans: la confiance qu'elle respire ne pouvait résulter que de rapports déjà anciens et ne s'explique que si Loarte était déjà parvenu à la maturité. On remarque que les strophes 8, 10, 11 et 12 sont manifestement inspirées du Songe de Scipion raconté par Cicéron au VIe livre de sa République. Ainsi les vers:

¿Es mas que un breve punto
el baxo y torpe suelo, comparado
con ese gran trasumpto

rappellent l'étonnement de Scipion lorsque son aïeul lui fait voir la terre du haut du ciel: «Jam ipsa terra ita mihi parva visa est, ut me imperii nostri, quo quasi punctum ejus attingimus, poeniteret». (VI, 9).

La luna como mueve
la plateada rueda, y va en pos de ella
la luz dó el saber llueve,
y la graciosa estrella
de amor le sigue reluciente y bella:

évoquent le passage: «Hunc ut comites consequuntur alter Veneris, alter Mercurii cursus; in infimoque orbe luna, radiis solis accensa, convertitur». (VI, 11).

Et les vers:

Y como otro camino
prosigue el sanguinoso Marte ayrado,
y el Júpiter benino
de bienes mil cercado
serena el cielo con su rayo amado,

cet autre: «deinde est hominum generi prosperus et salutaris ille fulgor, qui dicitur Jovis; tum rutilus horribilisque terris, quem Martium dicitis». (VI, 11).

Rodéase en la cumbre
Saturno, padre de los siglos de oro,

dit Luis de León; et Cicéron donne justement le premier rang à Saturne: «Ex quibus unum globum possidet illa, quam in terris Saturniam nominant.» (VI, 11).

Or, précisément en 1570, un des collègues de Luis de León, maître Bartolomé Barrientos, avait publié un commentaire sur le

Songe de Scipion, sous le titre: *Brevissimae in somnium Scipionis Explanationes*, per Magistrum Barrientum concinnate... Salmantice expensis Simonis a Portonariis, cum privilegio, 1570.— Il est naturel de supposer que la publication de ces observations fut connue de Luis de León et que ce fut sous l'impression qu'il en avait éprouvée qu'il composa sa belle Ode à Loarte, par conséquent entre 1570 et son emprisonnement, le 26 mars 1572. En 1570 Loarte avait une trentaine d'années et ses rapports avec Luis de León pouvaient être sur le pied d'égalité.

Ode XIII. *No te engañe el dorado.*—Cette pièce porte comme titre: Les Sirènes, et est adressée à un certain Cherinto. Je ne connais aucun détail sur ce personnage, qui n'a pas laissé de trace dans la vie de Luis de León. Peut-être ce nom est-il un pseudonyme adopté par l'ami du poète dans quelque Académie, et serait-il emprunté aux poésies de Tibulle, dont Cerinthus était l'ami, ou plus simplement au grec *kèrinthos*, qui désigne une fleur que butinent les abeilles.

Les premiers vers de l'Ode sur les Sirènes:

> No te engañe el dorado vaso,
> ni de la puesta el bebedero
> sabrosa miel cebado:
> dentro al pecho ligero,
> Cherinto, no traspases el postrero
> Asensio...

reproduisent la fameuse comparaison que Lucrèce a répétée deux fois dans son poème (I, 395, et IV, 11):

> nam veluti puereis absinthia tetra medentes
> quom dare conantur, prius oras, pocula circum
> contingunt mellis dulci flavoque liquore,
> ut puerorum aetas improvida ludificetur
> labrorum tenus, &c...

C'est évidemment ce passage qui a inspiré Luis de León, mais à quelle date? On peut remarquer que cette image avait été repri-

se par le Tasse dans le premier chant de sa *Jérusalem délivrée*, stance 3, vers 5-8:

> Cosi all'egro fanciul porgiamo aspersi
> Di soave licor gli orli del vaso:
> Succhi amari ingannato intanto ei beve
> E dall'inganno suo vita riceve.

La *Jérusalem*, sous le titre de *Il Goffredo*, fut publiée pour la première fois sous une forme imparfaite en 1581. Il est donc possible que la lecture de cette stance, que Luis de León connut sans doute, ait évoqué dans son esprit la mémoire du passage de Lucrèce, auquel il se reporta, et que ce soit là l'occasion de son imitation. Cette poésie était déjà écrite en 1583, puisqu'elle se trouve dans le manuscrit de la Biblioteca de Palacio qui porte cette date. On pourrait donc être tenté de la placer en 1582 si le sujet ne semblait la situer à une date bien antérieure. Il est clair en effet que Cherinto était un ami avec lequel Luis de León était assez lié pour ne rien ignorer de sa conduite légère, et probablement un camarade de son âge. Or il lui fait remarquer que maintenant qu'il atteint l'âge mûr, il est temps pour lui de songer à acquérir une gloire véritable:

> Pasó tu primavera,
> ya la madura edad te pide el fruto
> de gloria verdadera; &c...

Or en 1565 parut la seconde édition que Lambin donna de Lucrèce: Luis de León, toujours en quête de ce genre de nouveautés, dut l'acquérir peu de temps après son apparition et put y prendre l'idée qu'il traduisit dans sa treizième Ode.

Si l'on admet que Luis et Cherinto étaient à peu près du même âge, en 1565 Cherinto était arrivé à la maturité et les vers de son ami s'expliquent facilement: il serait plus difficile de les comprendre si l'on supposait qu'ils ont été écrits vers 1581, ou même peu après la sortie de prison de l'auteur, en 1577 par exemple.

De même les strophes 9, 10 et 11 reproduisent le chant des Sirènes au livre XII de l'Odyssée. Or ce souvenir du poète grec se place plus naturellement aux temps qui précèdent son emprisonnement, bien que, durant sa captivité on le voie demander qu'on lui apporte un Homère de sa bibliothèque. J'estime donc que cette composition se place entre 1565 et 1572.

Ode XIV. *Aunque en ricos montones.*—Cette virulente attaque contre un juge corrompu ne contient aucun trait qui permette d'en fixer la date.

Ode XV. *O ya seguro puerto.*—Cette pièce porte en titre: A[1] apartamiento. Il est manifeste qu'elle a été composée à la sortie de prison de l'auteur, et même immédiatement, car il paraît faire allusion à l'état déplorable de sa santé, que cette longue détention avait éprouvée, dans la septième strophe:

> En ti, casi desnudo
> de este corporal velo
> . . . . . .
> traspasaré la vida.

Ces mots ne semblent pas devoir être pris au sens figuré. La poésie daterait donc de la fin de 1576 ou de 1577.

Ode XVI. *Alma region luciente.*—Cette ode, intitulée De la vie du ciel, respire la sérénité la plus profonde et paraît inspirée en partie par le souvenir du Cantique des Cantiques. La description du Bon Pasteur pourrait faire songer que Luis, le dimanche ainsi nommé, dans un accès de ferveur, aurait composé ces beaux vers durant sa captivité. Il semble plus difficile d'admettre qu'il les ait écrits au temps où il s'occupait du Cantique pour la première fois, c'est-à-dire en 1560; mais on pourrait rapprocher cette composition du moment où, après son acquittement, il se préparait à donner son Commentaire latin de ce Livre Saint, entre 1577 et 1580.

Ode XVII. *Y dexas Pastor santo.*—Cette poésie, consacrée à l'Ascension, ne saurait être datée avec certitude: je serais tenté

cependant de la placer le jour de l'Ascension de 1572, alors que Luis de León, qui avait été arrêté le 26 mars, était encore plein d'espoir dans la conclusion rapide de son procès et le triomphe de son innocence. Elle fut retouchée sans doute plus tard, et accrue de quatre strophes qui ne font que la gâter.

Ode XVIII. *Las selvas conmoviera.*—Cette poésie, à la gloire de Saint Jacques et de l'ordre de Saint-Jacques, peut, sans doute, être fixée à l'époque où Pedro Portocarrero, gouverneur de Galice, eut occasion de visiter Santiago de Compostela. Portocarrero occupa ce poste de 1571 à 1580: on peut donc hésiter entre les années 1571-1572 et 1577-1580. La longueur de la composition me porte à préférer la première de ces dates: la seconde appartient à une époque où Luis de León était trop occupé pour rimer si longuement.

Ode XIX. *Que santo o que gloriosa.*—Cette ode à tous les saints fut composée en prison, comme il résulte des deux dernières strophes:

Da paz á aqueste pecho
que yerbe con dolor en noche oscura,
que fuera de este estrecho
diré con más dulzura
tu nombre, tu grandeza y hermosura.
No niego, dulce amparo
del alma, que mis males son mayores
que aqueste desamparo, etc...

Cette ode est inspirée au début par celle d'Horace, I, 12: *Quem virum aut heroa.* Le poète lui fait subir une transposition en remplaçant Jupiter par la Sainte Trinité et les héros par des saints. Cette transposition se poursuit, et de très près, jusqu'au moment où, selon son habitude et son procédé, le poète, dans le moule emprunté aux anciens, coule les idées et les sensations qui lui sont personnelles, appliquant par avance la méthode de Chénier:

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Cette imitation d'Horace ne donnerait aucune indication sur le temps où Luis de León aurait écrit cette poésie durant son emprisonnement. Mais il faut noter que le 16 juillet 1575, il avait demandé qu'on lui apportât un certain nombre des livres restés dans sa cellule, et, entre autres, un Pindare gréco-latin. Aucun document de son procès ne prouve qu'il les ait reçus; mais comme il ne semble pas qu'on lui ait jamais refusé les ouvrages qu'il demanda ainsi à plusieurs reprises, j'estime qu'il entra en possession de ce Pindare, qui devait être le texte de Plantin (Anvers 1567). Or l'Ode d'Horace n'est au début qu'une imitation du mouvement par où commence la deuxième Olympique:

Ἀναξιφόρμιγγες ὕμνοι,—τίνα θεόν, τίν' ἥρωα, τίνα δ'ἄνδρα κελαδήσομεν;

Etant données ses habitudes, on peut supposer que c'est après avoir reçu ce Pindare qu'il fut tenté d'en traduire quelques pièces. Il aurait commencé par la traduction de la première Olympique que nous possédons: *El agua es bien precioso*, dans laquelle, rompant avec son rythme préféré, il essaya d'employer une strophe longue et compliquée, et qui daterait par conséquent de septembre ou d'octobre 1575.

Est-il imprudent de conjecturer, qu'après la première Olympique il passa à la seconde, et que le début de celle-ci le ramena à Horace, dont il adopta le modèle, plus en rapport que celui de Pindare avec le sujet qu'il voulait traiter? C'est le jour même de la Toussaint de 1575 que je serais tenté de donner pour date précise de la composition de l'Ode à tous les saints.

On pourrait aussi proposer celle de novembre 1576, puisque Luis de León ne fut acquitté que le 11 décembre 1576.

Ode XX.—*Elisa ya el preciado.* Cette Ode porte en titre: A la Madeleine. Rien ne permet de la dater: Elisa est-elle un personnage fictif ou une femme réelle? Ce mot serait-il l'abréviation du mot Elisabeth, dont la forme espagnole est Isabel? En ce cas on pourrait supposer qu'il s'agit d'une des parentes que Luis de

León eut de ce nom: sa tante Isabel Osorio, femme du docteur Francisco de León, ou sa belle-sœur Isabel de Haro, femme de Miguel de León, ou encore sa cousine germaine, fille du licencié Antonio de León, héritière du majorat de Polvoranca et mariée à Gaspar Chacón. Mais la brutalité des reproches adressés à Elisa ne permet guère d'adopter cette hypothèse, en sorte qu'il ne reste aucun élément qui permette de dater même de la façon la plus vague cette poésie.

Ode XXI.— *Virgen que el sol mas pura.* Cette pièce fut écrite en prison, comme le prouvent les premiers vers:

> y mira un miserable en carcel dura
> cercado de tinieblas y tristeza (v. 5-6).

Elle appartient assurément aux premiers temps de sa détention, alors que, mis au courant des accusations portées contre lui, il cherchait à découvrir le nom de ceux qui l'accusaient:

> Como terrero puesto,
> los brazos presos, de los ojos ciego,
> a cien flechas estoy que me rodean,
> que en herirme se emplean;
> siento el dolor, mas no veo la mano,
> ni puedo huir, ni me es dado escudarme,

dit-il (strophe 7, v. 4-9). Or jusqu'à la publication des témoignages à charge, qui eut lieu le 3 mars 1573, Luis semble n'avoir pas reconnu ses accusateurs, tandis que, dans son *Amplia defensa*, du 14 mai de la même année, il les nomme tous, ou à peu près, sauf les trois témoins supplémentaires qui l'avaient accusé de plaisanterie sacrilège et dont les imputations lui avaient été signifiées le 3 avril. Luis de León ne parvint jamais à deviner les noms de ces trois derniers dont l'accusation l'exaspéra. Il est donc assez vraisemblable que c'est à eux qu'il pensait en écrivant sa septième strophe. De plus le P. Méndez (vol. I, p. 264, note 1), dit que la cinquième strophe: *Virgen, por quien vencida*,

était écrite sur un exemplaire de la Biblia Complutense, tome I, que Luis avait eu à sa disposition dans sa prison. Or sur la liste des livres qu'il demanda et qu'on lui remit, on ne voit pas citée cette Bible. Mais le 4 avril 1573 il avait demandé une Bible en hébreu, qui lui fut apportée le 8 mai *(Doc.* T. X, p. 389). Il est possible que ce soit celle dont parle le P. Méndez. En ce cas l'Ode serait postérieure au 8 mai 1573 et antérieure au mois de décembre 1576.

L'existence de cette cinquième strophe isolée sur l'exemplaire de la Bible d'Alcalá démontre que cette poésie, dont le rythme est assez compliqué, ne fut pas écrite en une seule fois, mais reprise et développée à loisir.

Ode XXII.—*Huid contentos de mi triste pecho.*—Cette ode fut également composée en prison, comme le montrent clairement les expressions employées dans les strophes 4 et 15: «soy del malhechor, ay prisionero» dit-il. Il semble qu'elle dut être écrite au moment où, croyant son procès terminé, il le vit recommencer, c'est-à-dire en 1573, ou qu'ayant obtenu la production de la Bible de Vatable, qu'il croyait avoir signée, il dut constater, le 12 février 1574, que sa signature était, au contraire, la seule qui fît défaut.

Ode XXIII.—*Aqui la envidia y mentira.*—Cette décima fut écrite évidemment en décembre 1576, au moment où Luis sortait de prison.

Ode XXIV.—*Vuestra tirana exencion.*—Cette imitation de plusieurs poètes ne contient aucun détail qui permette de la dater.

On peut cependant constater que dans le Commentaire de Herrera le sonnet XXIII de Garcilaso est illustré par des citations d'auteurs italiens qui font penser à l'ode de Luis de León (Voir les *Anotaciones*, p. 181 et 182). Or les *Anotaciones* sont de 1580.

Ode XXV.—*Mi trabajoso dia.*—Cette imitation de Pétrarque est également impossible à dater.

Ode XXVI.—*No siempre descendiendo.*—C'est une imitation

de celle d'Horace, II, 9: *Non semper imbres*. Les deux dernières strophes manquent dans certains manuscrits, par exemple dans celui de Jovellanos, et n'ont rien à voir avec Horace. L'Ode de Luis de León est adressée à une certaine *Nise*, au lieu qu'Horace s'adresse à Valgius, et le jeune Mystes est remplacé par la mère de *Nise*. Ce nom de Nise, employé par Luis de León dans plusieurs de ses poésies, est à mon avis une allégorie: si l'on en découvrait l'explication, peut-être serait-il possible de dater approximativement cette pièce.

En 1577, le dominicain Jerónimo Bermúdez, professeur de théologie à Salamanque, publia, sous le nom d'Antonio de Silva, sa *Nise lastimosa* et sa *Nise laureada*. Est-il l'inventeur de cet anagramme du nom d'Inés, ou le doit-il à Luis de León? La question est pour le moment insoluble.

Ode XXVII. *Al canto y lira mia.*— Cette imitation de l'ode d'Horace *Nolis longa ferae bella Numantiae* (II, 12) est adressée à Juan Grial, un des amis de l'auteur. Le sixième vers en donne la date:

ni el mar con turca sangre hora bañado.

Ces mots désignent en effet la bataille de Lépante, du 7 octobre 1571. C'est en conséquence une des dernières poésies composées avant l'arrestation de Luis de León. Là encore il est question de la mystérieuse Nise, qui est représentée comme aimée du poète. Peut être faut-il voir dans ce mot le grec Nikè et une personification du succès. La victoire, en effet, aime à être forcée, comme le dit le vers 29:

amando el ser forzada.

Il serait vain de rechercher la date des sonnets XXVIII-XXXI. Ce sont des traductions et par suite des œuvres impersonnelles, qui ne fournissent en conséquence aucune trace de l'époque où elles ont été écrites.

La rapide revue que nous venons de faire nous amène aux constatations suivantes:

La plus ancienne de ces poésies originales semble être la *Profecía del Tajo* (Ode XI), qui daterait de 1551-1552.

L'Ode I, *Qué descansada vida*, serait de 1557 sous sa première forme, mais aurait été remaniée dans la suite.

L'Ode XVI, *De la vida del cielo*, serait peut-être de 1560.

L'Ode III, *La cana y alta cumbre*, de 1569-1570.

Les Odes II, *Virtud hija del cielo;* VI, *Inspira nuevo canto;* XII, *Quando contemplo el cielo;* XVIII, *Las selvas conmoviera*, datent approximativement de 1571.

L'Ode XXVIII, *Al canto y lira mía*, est postérieure au 7 octobre 1571.

Quant aux autres, ou bien on ne saurait leur assigner de date, ou bien elles ont été composées manifestement pendant ou depuis l'emprisonnement du poète, sans qu'aucune puisse être postérieure à l'année 1583, puisqu'elles se retrouvent dans le manuscrit de la Biblioteca de Palacio qui porte cette date.

Il est assez remarquable que sur les vingt-sept pièces que nous avons examinées, douze sont adressées à des amis: les Odes II, III, IV et sans doute XVIII, à Pedro Portocarrero; VII, VIII et IX, à Felipe de la Torre; X et XXVII, à Juan Grial; V, à Salinas; XII, à Diego Loarte; XIII, à Cherinto; VI, au marquis d'Alcañices.

Les autres ont été manifestement entre les mains d'amis ou de confrères du poète.

Aucune n'appartient à son enfance, puisqu'il aurait eu vingt-trois ou vingt-quatre ans lorsqu'il écrivit la première.

Comment expliquer ce fait, surtout si l'on admet que l'Ode I, sous sa forme première, déjà si exquise, remonte à 1557? Il est clair en effet que ce n'est pas l'œuvre d'un débutant et que l'auteur avait déjà bien des fois dû employer ce rythme avant d'avoir rencontré l'heureuse inspiration qui devait le classer au rang des poètes les plus aimés.

Nous savons par ses propres déclarations qu'il gardait la copie d'un certain nombre de vers espagnols: ainsi lorsqu'on lui présenta le 9 novembre 1573 des papiers pris dans sa cellule, pour qu'il en reconnût les auteurs (1), il signala dans un porte-feuille sous le numéro 14, un paquet de lettres et de vers latins ou *espagnols*, qui, manifestement, étaient de lui, bien qu'il ne l'ait pas dit (2).

Mais il est naturel de supposer que, pendant son emprisonnement, toute une partie de ses papiers disparurent, soit que des amis indélicats s'en fussent emparés avant l'apposition des scellés, ou que Pedro de Uceda eût pris possession du rectorat de San Guillermo, soit même qu'ils fussent restés entre les mains des Inquisiteurs.

Comment, dans ces conditions, Luis aurait-il pu faire une collection complète de ses poésies? Il est fort vraisemblable que lorsqu'il en fut prié, il chercha d'abord à rassembler les textes épars en s'adressant en premier lieu aux personnes à qui il les avait dédiées et qui les avaient jalousement conservées, puis à celles qui en avaient pris copie pour former ces recueils poétiques dont on trouve tant d'exemples au XVIe siècle. Il est peu vraisemblable qu'il ait eu le loisir ou la volonté de retoucher les textes ainsi recueillis.

(1) On versa au procès les pièces qu'il jugeait utiles à sa défense et dont il faisait état devant le tribunal. Quant aux autres, elles furent sans doute remises à ses supérieurs: mais on ne trouve aucun document constatant qu'elles lui aient été restituées lors de sa libération. Ceci ne prouve d'ailleurs pas qu'il ne soit pas rentré en possession de ces papiers, car, lors de son acquittement, on lui laissa emporter, sans formalité semble-t-il, ce qu'il avait composé en prison, en particulier son commentaire du Psaume XXVI, qu'il publia plus tard sous la forme même où il l'avait alors écrit.

(2) «14.—Item un legajo que tiene num. 14. Hay en el cartas misivas y versos en latin y en romance, y otras cosas que ninguna dellas toca en cosa de teulugia. Son de diferentes personas.» (*Colección de documentos inéditos*, t. X, p. 480.)

M. Onís nous présente Luis de León comme soumettant ses poésies à une révision constante et méthodique, ainsi que pouvait le faire, à l'autre extrémité de l'Espagne, Fernando de Herrera. C'est assurément une erreur. J'ai signalé que Herrera était à ce point de vue une exception; que le type d'homme de lettres n'existait pour ainsi dire pas de son temps; et quiconque aura étudié de près la vie de Luis de León, pénétré son détachement des choses de la terre, son dédain pour tout ce qui ne sert pas la cause de la religion ou des mœurs, sera persuadé que, réellement, il ne versifia que par jeu et lorsque son esprit, accablé par un travail inmense, éprouvait l'impérieux besoin d'un court délassement.

Evidemment il ne jetait pas ses œuvres au panier: il les conservait et parfois les revoyait pour se distraire; c'est alors que se présentait à son esprit, comme il arrive à tout auteur qui se relit après un certain temps, la correction ou l'addition qu'il notait sur le champ. Mais rien de systématique dans ce genre de travail. La preuve en est dans les nombreuses imperfections, on pourrait même dire incorrections, que renferment ses plus admirables poésies, et qui trahissent la promptitude avec laquelle il écrivait.

Une anecdote nous renseigne sur cette rapidité: on connaît l'épisode du défi poétique que se lancèrent un jour Espinosa, Sánchez de las Brozas et Almereyda: ces trois lettrés s'étaient amusés à traduire en vers espagnols l'Ode d'Horace: *O navis, referent in mare te novi.* Ils envoyèrent leurs traductions à Luis de León, en le priant de décider quelle était la meilleure. Très finement, l'augustin répondit qu'il aimait mieux en la circonstance être concurrent que juge et envoya son appréciation discrète accompagnée d'une version en vers de l'Ode, qu'il avait faite le soir même.

J'ai parlé d'imperfections dénotant la précipitation: que de négligences, en effet! que de constructions latines, complètement étrangères à l'espagnol on relèverait dans ces poésies! Que d'hy-

perbates! Il en est qui rendent le texte inintelligible au premier abord. On en trouve un exemple caractéristique dans les premiers vers de l'Ode XIII à Cherinto:

> No te engañe el dorado
> vaso, ni de la puesta el bebedero
> sabrosa miel cebado.

Ce texte, qui est celui de Quevedo et des manuscrits, a paru inintelligible au P. Merino, qui s'est déclaré incapable de comprendre les vers 2 et 3. Il s'est risqué à les corriger en écrivant: puesta *al* bebedero, correction qui ne rend pas la construction plus facile. Il est évident que l'auteur a bien réellement écrit ce que portent les manuscrits, car il suffit de construire: no te engañe el dorado vaso, ni el bebedero cebado de la sabrosa miel puesta. Il n'en est pas moins vrai que cette construction, possible en latin, ne s'explique que si l'auteur ne s'est pas relu à loisir.

L'emploi de l'asynaphie doit être attribué à la même cause et non à une intention raffinée:

> Y mientras miserable-
> mente se estan los otros abrasando. (Ode V, str. 16).

On en peut dire autant de l'asyndète:

> Y como se conoce
> . . . . . .
> el oro desconoce,
> la belleza caduca engañadora. (Ode V, str. 3).

J'ai eu l'occasion précédemment de rendre compte de ces vers, mais le fait même qu'ils ont besoin d'un commentaire prouve qu'ils n'ont pas été revus à loisir par l'auteur.

Enfin, si l'on admet que l'édition de Quevedo fut faite sur une copie de ce manuscrit définitif, dont M. Onís suppose l'existence, il reste inexplicable que l'Ode VI, à la naissance

de la fille du Marquis d'Alcañices, se trouve répétée deux fois sans que les deux textes offrent des différences sensibles. L'auteur s'en serait forcément aperçu s'il avait présidé lui-même à la formation de ce recueil. J'ai rappelé que la même négligence se retrouve dans l'édition que Pacheco donna des poésies de Herrera, précisement sous les auspices de Quevedo.

Bref, à mon avis, Luis de León, sollicité par ses amis, songea peut-être en effet à publier ses poésies, et, dans ce but, en recueillit les copies éparses. Mais, soit qu'il n'éprouvât aucune hâte de procéder à cette publication, soit que les travaux de toute sorte, dont il s'occupait par ailleurs, l'eussent empêché d'exécuter son projet, il laissa le tout de côté. Nous savons que ses plans ne se réalisaient pas toujours très vite et que, par exemple, ayant reçu d'Arias Montano, en 1561, une traduction espagnole du Cantique des Cantiques, qu'il promit de mettre en latin, il n'avait pas encore tenu sa promesse en 1572. Quant à son Comentaire du Livre de Job, il y travailla pendant au moins vingt ans.

Pourquoi ne pas supposer que quelqu'un de son entourage, sachant qu'il avait rassemblé des brouillons de ses poésies, s'appropria ceux qu'il avait renfermés dans un tiroir et en prit copie, pour son propre compte d'abord, puis pour celui d'autres amateurs? C'est ainsi qu'avait procédé naguère Diego de León pour la traduction du Cantique des Cantiques, qu'il avait copiée et divulguée à l'insu de Luis de León. Sur ces copies auraient été exécutés les manuscrits de Jovellanos et de Lugo, voire même celui de San Felipe el Real, sans qu'un texte authentique et surtout définitif ait jamais existé.

IV

La dédicace à Pedro Portocarrero.

Dans l'édition de Quevedo et dans les manuscrits autres que les deux premiers cités par Merino, le recueil des poésies est précédé d'une Dédicace fort intéressante par les problèmes qu'elle pose.

Tout d'abord il est remarquable qu'elle porte pour épigraphe «A D. Pedro Portocarrero», sans qu'il soit fait mention d'aucun des titres de ce grand personnage. La plus tardive des poésies que l'on puisse dater semble être l'Ode à Salinas, que je suppose de l'année 1577. A ce moment Pedro Portocarrero était depuis six ans Gouverneur de Galice, et il semble que ce titre important eût bien valu d'être mentionné sur un manuscrit rédigé pour l'impression. Si l'on suppose la collection postérieure à 1583, date du manuscrit de la Biblioteca de Palacio, Portocarrero était alors membre du Conseil Suprême de l'Inquisition et, par conséquent, ce titre était une protection de la plus haute importance pour l'auteur: il serait inconcevable qu'il n'en eût pas fait état. L'absence de tout titre paraît donc indiquer que le manuscrit primitif n'émanait pas de Luis de León.

Bien des phrases de cette dédicace semblent en contradiction formelle avec ce que nous savons des poésies et du caractère de Luis de León.

Une étrangeté qui a frappé quiconque s'est occupé de ces poèmes c'est l'affirmation par laquelle débute la Dédicace: «Entre las ocupaciones de mis estudios en mi mocedad, y *casi en mi niñez*, se me cayeron como de entre las manos estas obrecillas» (1). Or on a vu que la poésie la plus ancienne du recueil

(1) Je cite d'après le texte de Merino, tome VI.

serait la *Profecía del Tajo* et remonterait à 1551-1552. A cette date Luis avait vingt-trois ans: ce qui ne répond guère à l'affirmation que ces poésies sont l'œuvre *presque d'un enfant.* D'ailleurs la plupart sont bien postérieures et datent, comme on a vu, de la maturité de l'auteur, qui avait alors dépassé la quarantaine.

D'autres phrases sonnent étrangement dans la bouche du religieux: «Conocia los juicios errados de nuestras gentes, y su poca inclinacion á todo lo que tiene alguna luz de ingenio ó de valor». Luis connaissait son mérite, mais il n'en parlait que lorsqu'il était obligé de le faire pour sa défense. Ce ton orgueilleux et méprisant à l'égard des autres est en contradiction avec tout ce que nous connaissons de lui; et le ton cavalier de la phrase suivante ne lui convient pas davantage: «Entendia las artes y maña de la ambicion y del estudio del interes propio, y de la presuncion ignorante, que son plantas que nacen siempre y crecen juntas, y se enseñorean agora de nuestros tiempos». Ces attaques, que rien ne provoque, sont en opposition formelle avec le caractère de l'auteur, qui aurait pu tout au plus écrire la phrase suivante: «Tenia por vanidad excusada, á costa de mi trabajo, ponerme por blanco á los golpes de mil juicios desvariados y dar materia de hablar á los que no viven de otra cosa».

L'explication qu'il donne des raisons qui le firent hésiter à publier ses poésies est manifestement absurde: «Y señaladamente siendo yo de mi natural tan aficionado al vivir encubierto, que despues de tantos años como ha que vine á este Reyno, son tan pocos los que me conocen en él, que, como Vmd. sabe, se pueden contar por los dedos».

En 1580 ou 1583, après avoir occupé la chaire de Saint-Thomas, celles de *Durand*, de Philosophie et de Bible, pris une part active aux soutenances, aux délibérations de l'Université, avoir été chargé par elle de diverses missions, et surtout après avoir été pendant quatre ans prisonnier de l'Inquisition, héros d'un procès retentissant d'où il était sorti triomphant, faut-il

admettre que Luis de León ait pu dire sérieusement qu'il n'y avait pas en Castille plus de dix personnes qui le connussent?

Assurément il menait une vie retirée, ses liaisons et encore plus ses amitiés véritables étaient rares; mais ce n'était pas le désir de rester inconnu, c'était celui de ne pas perdre son temps en bavardages, nuisibles d'ailleurs à la vie ascétique, et l'énormité de son labeur qui le tenaient ainsi à l'écart. Quant au reste, ses amis connaissaient bien ses poésies, puisqu'il en avait dédié plusieurs à quelques-uns d'entre eux.

En quoi la publication de poèmes qui couraient ainsi de main en main aurait-elle modifié cette situation?

Il n'est pas plus aisé d'expliquer le motif qui l'aurait déterminé à les publier. D'après lui, il les aurait laissées courir sans y prendre garde, sous le nom d'un religieux qui, par complaisance, n'aurait pas protesté et aurait laissé dire. Mais enfin, persécuté, et, grâce à la protection divine, ayant échappé à cette persécution, il aurait prié Luis de León d'assumer la paternité de ses poésies, et c'est pour le satisfaire que l'auteur aurait résolu de les publier sous son nom.

Les termes dont il se sert méritent d'être examinés de près:

«Como suele acontecer á algunos mozos, que maltratados de los padres ó ayos se meten frayles, ansí estas mis mocedades, teniéndose como por deshechadas de mí, se pusieron, segun parece, en religion, y tomaron nombre y hábito muy más honrado del que ellas merecían; y han andado debajo del muchos dias en los ojos y en las manos de muchas gentes, haciendo agravio á una persona religiosa y bien conocida de Vmd., á quien se allegaron, con la qual yo en los años pasados tuve estrecha amistad, y no la nombro aquí por no agravialla.»

L'invraisemblance de cette histoire est manifeste: si ces vers avaient couru *bien des jours* sous le nom d'autrui, il en devrait rester quelque trace; quelques manuscrits porteraient le nom de cet ami généreux qui consentit si longtemps à endosser la responsabilité de ces poèmes. Mais tous ceux que l'on connaît attri-

buent au seul Luis de León les pièces célèbres du recueil. Le manuscrit de la poésie *Qué descansada vida*, que publie M. Onís, ne porte pas, il est vrai, de nom d'auteur: j'ai expliqué ce qu'il faut penser de cette omission, qui d'ailleurs ne détruit pas le raisonnement que je viens de faire.

Et de plus, quel pouvait être cet ami complaisant connu de Portocarrero? On a supposé qu'il s'agissait d'Arias Montano: mais le terme d'étroite amitié semble bien impropre pour caractériser la liaison des deux savants qui furent presque toujours séparés.

D'après la dédicace, cet ami aurait été persécuté: «fatigado ya con otras cosas que la malicia y envidia de algunos hombres pusieron a sus cuestas (de las quales Dios le descargó como ha parecido), trató conmigo que si no me era pesado le librase yo tambien de esta carga.»

Certes Arias Montano fut l'objet d'une attention malveillante de la part de l'Inquisition; il fut même dénoncé par León de Castro; mais ses puissants protecteurs empêchèrent qu'il ne fût réellement poursuivi, ni même inquiété.

Enfin, si les poésies de Luis de León avaient couru pendant des années sous le nom d'un personnage aussi universellement connu qu'Arias Montano, et d'un mérite aussi incontesté comme poète, il lui eût été impossible de les revendiquer avec succès, à moins qu'Arias ne les eût formellement et publiquement répudiées.

Dans ces conditions, pourquoi donc se refuser à nommer le personnage à qui, jusqu'alors, elles avaient été attribuées? N'était-ce pas le moyen tout indiqué de le débarrasser d'une responsabilité gênante? Quel mal pouvait résulter pour lui d'être nommé? Ce mystère est inexplicable.

«La ocasion de este error Vmd. la sabe, dit Luis, y porque es para pocos, y decilla aquí sería comunicalla con muchos, no la digo.» Quel intérêt y avait-il à ne pas divulguer la cause de cette erreur? Pourquoi Portocarrero la connaissait-il si bien?

Il n'est pas moins surprenant et illogique d'entendre Luis de León déclarer que ses poésies couraient sous un nom et un habit plus respectables que les siens: «Tomaron nombre y hábito muy más honrado del que ellas merecian.» En supposant qu'il s'agisse d'Arias Montano, est-il admissible qu'un augustin déclare que l'habit d'un autre ordre était plus honorable que le sien?

Comment également expliquer cette phrase: «Y porque no se queje de que le he sacado de la iglesia adonde él se tenía por seguro, envíole á Vmd. para que le ampare como cosa suya, pues yo lo soy»? Il est clair qu'en reconnaissant la paternité de ses poésies Luis de León no les tirait de l'Eglise que pour les y faire rentrer.

Enfin, si l'on observe que ni le manuscrit de 1583, ni celui de Jovellanos, ni celui de Lugo, ne contiennent cette dédicace, on est tout d'abord tenté de la tenir pour apocryphe, et, si le style en était un peu plus alambiqué, de l'attribuer à Quevedo en personne, à qui l'on prêterait volontiers de pareilles supercheries.

Je ne crois pas cependant qu'il faille aller jusque-là, et je suggérerai une autre explication qui permet de considérer la Dédicace comme authentique.

Luis de León aurait effectivement songé à préparer une édition de ses poésies: il n'eut pas le temps ou le loisir d'en constituer un manuscrit autographe et définitif, mais il en composa la Dédicace qui devait, dans sa pensée, tenir un rôle essentiel dans cette publication.

C'est en effet sous un pseudonyme qu'il songeait à les faire paraître, car il considérait que ces délassements, si graves qu'ils fussent, juraient un peu avec les austères travaux dont il était préoccupé.

Ce pseudonyme n'aurait pu tromper ni Portocarrero, ni ses amis, ni même la plupart de ceux qu'il avait occasion de rencontrer à Salamanque; mais il aurait égaré ceux qui, loin de l'Université, auraient lu l'ouvrage, et c'était là tout ce qu'il souhaitait.

Si cette hypothèse est juste, les difficultés qui nous ont arrêtés s'éclaircissent parfaitement.

D'abord le religieux sous le nom de qui coururent si longtemps les poésies, qui fut persécuté, puis, grâce à Dieu, sauvé de cette persécution, n'est autre que Fr. Luis de León, augustin.

Luis avait l'intention de les présenter en prenant un pseudonyme, comme étant l'œuvre d'un laïc: il les tirait donc de l'Eglise et les dépouillait d'un habit (celui des augustins) trop honorable pour elles.

Tout cela, Portocarrero et quelques intimes le savaient, et celui-ci avait même des raisons particulières de connaître le religieux sous le nom de qui avaient couru les poésies, puisqu'il n'était autre que son familier Luis de León.

Chacun étant le meilleur ami de soi-même, Luis était autorisé à dire qu'il avait eu d'étroites relations avec ce religieux.

Bref, le désir de se débarrasser à jamais de la réputation profane que lui donnaient ces poèmes, et non celui d'en donner un texte définitif et parfait, était le vrai motif de la publication.

Tout cela n'est qu'hypothèse, dira-t-on: sans doute, mais non sans fondement.

On se rappelle en effet que le P. Méndez, en décrivant le manuscrit de San Felipe el Real, avait signalé deux pages de titre différentes, et que la première commençait: «Poesías castellanas de Luis Mayor, a continuados ruegos, etc.»

Ce début paraît inintelligible, surtout avec la ponctuation donnée dans la *Revista Agustiniana:* je n'ai malheureusement pu consulter le manuscrit du P. Méndez, qui se trouve à l'Académie de l'Histoire, mais je signale que Sedano, dans son *Parnaso español* (T. V, p. XXVIII) a reproduit ce titre comme il suit: «Poesías Castellanas de Luis Mayor.» «A continuados ruegos etc.» Il est remarquable que Sedano ait écrit Mayor avec une majuscule, bien qu'il n'ait ajouté aucun commentaire. La ponctuation qu'il donne est en tout cas rationnelle. J'ai déjà suggéré que, sans doute, les cinq premiers mots n'étaient pas de la même main

que les suivants, et je suppose qu'ils devaient être de celle de Luis de León.

En effet, le mot Mayor n'est à mon sens qu'un nom propre, et précisément le pseudonyme choisi par Luis de León, peut-être en souvenir du majorat que Lope de León avait fondé en faveur de son fils aîné.

Que l'on remarque que ce mot *mayor* n'existe pas dans la seconde page de titre; que, dans la première, non seulement la situation de l'auteur, mais même le simple titre de Frère, sont soigneusement supprimés; tandis que la seconde, rédigée sans doute par Quevedo, mentionne le titre et le nom véritables: «Poesías castellanas, del Mtro. Fr. Luis de León.»

A ceux qui s'étonneraient de tant de modestie, je répondrai que Luis de León n'attachait, quoi qu'on en ait dit, que peu de prix à ces vers et qu'il disait la vérité lors qu'il écrivait: «Nunca hice caso de esto que compuse, ni gasté en ello más tiempo del que tomaba para olvidarme de otros trabajos, ni puse en ello más estudio del que merecía lo que nacía para nunca salir á luz; de lo qual, ello mismo y las faltas que en ello hay dan suficiente testimonio.»

L'idée qu'il s'en faisait nous est révélée à son insu par une lettre de Sánchez de las Brozas à Vázquez del Mármol, du 25 janvier 1574. Elle est citée par Gallardo, p. 449, tome IV de son *Ensayo*. Sánchez, qui préparait son édition de Garcilaso et la soumettait d'avance, avant l'impression, à Juan Vázquez, avait noblement décidé d'y insérer des traductions d'Horace de Luis de León, alors en prison, sans toutefois nommer l'auteur. Vázquez ayant voulu en faire supprimer une, sans savoir d'ailleurs de qui elle était, Sánchez répondit: «Esta pusimos por ser del mismo autor que las demás que Vmd. no quita; y porque el autor es conocido y no le pesará de que se imprima, aunque no consentirá que su nombre se divulgue en este caso, por ser hombre dotísimo, y de quien mucho más se espera.»

Comment faut-il entendre ce *mucho más se espera*? S'agit-il

d'autres poésies plus parfaites que Sánchez attendait de l'auteur? Non. Si Luis de León s'opposait à la publication de ces traductions sous son nom, c'est parce qu'il méditait des ouvrages plus sérieux, des Commentaires d'auteurs sacrés ou des imitations comme celles des chapitres de Job.

Ce serait donc une erreur de se figurer que Luis de León a pu préparer une édition définitive de ses poésies: s'il les donnait sous un pseudonyme, leur perfection lui importait peu.

Il n'y a pas lieu non plus de s'étonner qu'il ait songé à prendre un pseudonyme: ne l'avait-il pas fait déjà dans ses *Nombres de Christo*, où il s'est représenté lui-même sous les trois aspects différents de Marcelo, de Juliano et de Sabino? Marcelo, en effet, est le professeur de Bible, Juliano le scolastique, et Sabino le poète. C'était d'ailleurs un procédé très logique et très naturel dans un ouvrage où Dieu lui-même était envisagé successivement sous chacune des images par lesquelles les écrivains sacrés figuraient ses qualités.

Bien que, je le répète, ce ne soient là que des hypothèses, elles me semblent seules capables de rendre compte des nombreuses difficultés que soulève la Dédicace.

V

L'avis du troisième livre.

Le troisième livre des poésies qui contient les traductions ou les imitations d'auteurs sacrés était précédé d'une préface qui n'existait ni dans le manuscrit de Jovellanos, ni dans celui de Lugo ni dans celui de 1583. Il ne semble pas qu'il y ait lieu d'en mettre en doute l'authenticité, bien que nous ne sachions pas si elle était autographe dans le manuscrit de San Felipe el Real. Ni le ton, ni le style ne dénotent une intervention étrangère, et les idées qui la terminent reproduisent sous une forme plus nette et

plus vive celles que Luis de León avait exprimées au début de sa préface des *Nombres de Christo*. Il y disait en effet que, privés de la lecture des Écritures, devenue dangereuse pour eux, les fidèles l'avaient remplacée par celle des romans, infiniment plus corruptrice, et que, par conséquent, il fallait que ceux qui en étaient capables missent à leur disposition des ouvrages inspirés de l'Écriture, de façon à les occuper tout en les instruisant. Il est évident que les imitations des psaumes, dans la pensée de Luis de León, pouvaient aspirer à remplacer les chansons d'amour, les romances alors si en vogue.

VI

L'édition de Quevedo et celle de Milan.

Ce qui précède peut faire admettre que, lorsque Quevedo donna son édition des poésies de Luis de León en 1631, il se servit du manuscrit de San Felipe el Real, et que ce manuscrit n'était autre que celui du chanoine Sarmiento ou qu'une copie de ce manuscrit.

L'année même où il avait publié son édition, en parut une autre à Milan sous le titre suivant: «Obras propias y Traduciones con la Parafrasi de algunos Salmos de David y capitulos de Job. Auctor el doctisimo y Reverendisimo P. Fr. Luis de Leon, de la gloriosa orden del grande Doctor y Patriarca San Agustin.—En Madrid, este año 1631, las hizo imprimir D. Francisco de Quevedo Villegas, ilustrandolas con la direccion, proteccion y nombre del Excmo. Sr. Conde Duque, Gran Canciller, etcétera.—En Milan por Felipe Guisolfi, año 1631; con licencia de los superiores.» Je donne le titre reproduit par Gallardo dans son *Ensayo*, T. III, col. 376, n° 2682, d'après un exemplaire de la Bibliothèque de l'Infant D. Luis. C'est un in-12 de XII + 312 pp. Il en existe un exemplaire dans la bibliothèque Ticknor à

Boston, un autre dans celle de l'Hispanic Society à NewYork, et un troisième à la Biblioteca Nacional de Madrid.

Il semblerait à première vue que ce ne fût qu'une réimpression du livre de Quevedo. Au second feuillet on lit en effet: «Porque la primera impresion era de letra menuda, y solo un libro, se volvió á imprimir en Milan por Felipe Guisolfi, á la señal del Salvador, el mismo año 1631.—Se tasa como primero en 58 maravedis en papel, y encuadernado en pergamino blanco, se dará por dos reales, de aplicar para obras pias. Omitense en esta impresion los privilegios, aprobaciones y dedicaciones por no necesarias.»

On peut être surpris de la suppression du privilège, des approbations et des dédicaces, s'il s'agit simplement d'une réédition faite pour présenter ces œuvres sous un aspect plus séduisant.

Puis viennent les errata, la table et une Préface au Lecteur dans laquelle l'éditeur dit: «Aunque la obra es tan grande que qualquier pudiera preciarse mucho de dar su nombre á la estampa para eternizarse con ella, la humildad del que la ha dispuesto para la impresion, quiere disimularlo, para que salga mas el de su autor; y para que la fama no tenga que ocuparse con otro.»

Si j'entends bien ce passage, il signifie que l'éditeur de Milan n'a pas voulu donner son nom, par modestie: il ne saurait donc être question de Quevedo, qui avait imprimé le sien tout au long et qui, l'ayant fait une première fois, n'avait pas de raison de ne pas le faire une seconde: par conséquent l'éditeur est un autre personnage, et l'édition de Milan est distincte de celle de Madrid.

Mais alors quelle en est la source? Le mystérieux éditeur s'est-il borné à prendre l'édition de Quevedo et à corriger selon son inspiration les fautes qui sautaient aux yeux d'un lecteur attentif? Aurait-il recouru lui-même à un des manuscrits?

La Préface au Lecteur continuait ainsi: «Llegó á manos del Excmo. Sr. Duque de Feria, y su Excelencia, como quien tambien

sabe la veneracion que se debe á la antiguedad en el ingenio, Letras y virtud del P. Maestro fr. Luis de Leon y lo que le está bien á la posteridad gozar de Poesia aunque en lenguaje antiguo, tan docta, tan moral y tan divina, me mandó darla segunda vez á la luz comun, porque saliese mejor en mayor volumen y impresion mas esparcida; y porque la primera que remitieron á Su Excelencia de Madrid, no se ajustaba, por mal impresa, con lo bueno de la materia.»

Le duc de Feria dont il est ici question serait, d'après Gregorio Mayans y Siscar, D. Gómez Suárez de Figueroa y Córdoba, IIe duc de Feria. Il aurait donc eu connaissance du recueil préparé par l'éditeur anonyme et l'aurait fait imprimer plus luxueusement que n'avait fait Quevedo; ainsi les poésies paraissaient pour la seconde fois, mais d'après un manuscrit différent.

Il est évidemment impossible de découvrir actuellement quel était l'auteur de ce recueil, ni sur quel manuscrit il s'était fondé: le fait qu'il n'édita que les poésies déjà données par Quevedo, dans l'ordre où celui-ci les avait classées, indique en tout cas un lien commun entre les deux éditions.

Merino, dans l'exposé qu'il fait des sources de son édition, cite sous le numéro 4 un manuscrit in-quarto ordinaire, soigneusement écrit, trouvé par Juan Agustin Cean Bermúdez chez les revendeurs de Séville.

La première page portait comme titre:

«Obras del Mtro. Fr. Luis de Leon, recogidas por Don José Pellicer de Salas y Tovar, Señor de la Casa de Pellicer, Coronista de los Reyes de Castilla y Leon, dedicadas al Excmo. Sr. Condestable de Castilla, Duque de Frias, Marqués de Berlanga: en Madrid año de 1631.»

«Ce manuscrit, dit Merino, plus exact et plus correct que la copie de Quevedo, était semblable à celui de San Felipe et paraissait avoir été copié sur lui, à *l'exception des chapitres de Job*». Ainsi Pellicer aurait lui aussi préparé un recueil des poésies de

Luis de León destiné à paraître à Madrid justement cette année 1631.

Le personnage auquel il l'avait dédié n'était autre que Don Bernardino Fernández de Velasco y Tobar, douzième Connétable de Castille, sixième duc de Frias, cinquième marquis de Berlanga, huitième comte de Haro, etc., fils de Juan Fernández de Velasco (mort à Madrid le 15 mars 1613) et de Juana de Córdova sa seconde femme. Il se maria deux fois: la première avec Isabel de Guzmán, fille de Gabriel Núñez de Guzmán, premier marquis de Toral, et de Francisca de Guzmán; la seconde avec María Henríquez Sarmiento de Mendoza, fille de Diego Sarmiento de Mendoza, neuvième comte de Ribadavia, et d'Isabel Manrique de Mendoza, septième comtesse de Castroxeriz et Villazopeque. Il mourut le 31 mars 1652.

J'ignore malheureusement la date du deuxième mariage de Bernardino Fernández de Velasco; mais je constate que sa seconde femme était une Sarmiento de Mendoza, parente probablement du chanoine de Séville. Sarmiento aurait-il prêté son manuscrit des œuvres de Luis de León à son parent le duc de Frias, et celui-ci l'aurait-il remis à Pellicer pour préparer une édition dont le duc aurait fait les frais? Cette hypothèse est assez vraisemblable.

Mais comment se fait-il que l'édition n'ait pas paru, alors qu'elle était toute prête? Le duc de Frias, voyant que Quevedo avait pris les devants, renonça-t-il à faire la publication et Pellicer trouva-t-il en la personne du duc de Feria un Mécène mieux disposé? Ceci expliquerait pourquoi le nom du collecteur aurait été supprimé dans l'édition de Milan.

En somme, les deux éditions de Madrid et de Milan seraient issues de deux manuscrits différents; ces deux manuscrits auraient d'ailleurs pour source commune le manuscrit de San Felipe el Real; ce dernier n'était lui-même qu'une copie, faite peut-être sous les yeux et la direction de Luis de Leon, de poésies dont les originaux avaient été prêtés par leurs possesseurs.

Mais il n'a jamais exité de collection définitive, faite par l'auteur en personne de ses poésies originales.

VII

Au cours de cette étude j'ai présenté un grand nombre d'hypothèses que j'ai données pour telles. Quelques-unes me paraissent avoir de grandes marques de vraisemblance. Les autres, plus hasardées, peuvent mettre sur la voie de recherches qui aboutiront à des découvertes et à des certitudes. Je souhaite en tout cas que les érudits qui s'intéressent à Luis de León les examinent et les critiquent: si je me suis trompé, je leur saurai un gré infini de me le montrer.

En attendant, il me paraît que la conclusion suivante s'impose: on ne saurait avoir aucun espoir de faire une édition définitive des poésies originales de Luis de León. Il est possible qu'on en retrouve quelques-unes autographes; mais, dans ce cas, comme l'a montré M. Onís, il y a bien des chances pour qu'on se trouve en présence d'une rédaction primitive qui fut, au cours des ans, sucessivement modifiée ou accrue. Quant à trouver le texte définitif, il n'y faut pas songer par la simple raison qu'il n'a jamais existé. Si Luis de León avait vécu plus longtemps, en s'occupant de ces petits poèmes, nul doute qu'il n'y eût apporté de nouvelles modifications au hasard de l'inspiration du moment. Il l'aurait fait avec d'autant moins de retenue que ces poésies, comme il le déclare très sincèrement à mon avis, n'étaient pour lui qu'un jeu et qu'il n'avait, en les composant, jamais eu l'intention de les publier.

Ad. Coster.

SOMMAIRE

I. 193
II. Observations sur la poésie *Qué descansada vida*. . 196
III. De la rédaction définitive des poésies de Luis de León. 204
IV. La dédicace à Pedro Portocarrero. 235
V. L'avis du troisième livre. 242
VI. L'édition de Quevedo et celle de Milan. 243
VII. 247

ENQUESTA SOBRE EL TROVADOR VILARNAU AMB ALGUNES NOVES DE GUILLEM DE BERGADÀ, RAMON DE MIRAVAL I GUILLEM DE MUR

Les uniques composicions avui conegudes d'un quasi desconegut *trovaire de Villarnaut* son dues que publicà Bartsch. Sembla que se 'l considera provençal o llenguadocià pel seu naixement i familia. Anglade, en son interessant llibre *Le troubadour Guiraut Riquier, étude sur la décadence de l'ancienne poésie provençale*, ha provat que En Vilarnau era coetani d'En Riquier i que ambdos es trovaben a Narbona pels voltants de l'any 1257, endreçant bells i galants homenatges a Felipa d'Andusa, muller del vescomte Amalric.

Cap altra nova es tenia del *trovaire de Villarnaut* quan nosaltres el descobrirem en el seguici de l'infant Pere, fill i hereu del rei Jaume el Conqueridor. Efectivament, en l'anotació del rebosser del citat princep, de certes despeses i pagaments fets en desembre de 1267, trobant-se a Barcelona, hi figura una partida de 30 sous donada al *trovador de Vilarnau*. En publicar aquesta curiosa noticia en *Viatges de l'Infant Pere, fill de Jaume I, en els anys 1268 i 1269* (1), erròniament afirmàrem qui aital trovador no era conegut dels tractadistes perqué ignoravem que dos anys

1) Botlleti del Centre Excursionista de Catalunya. Barcelona, 1908.

abans havia fet M. Anglade les esmentades indicacions, primerament en el citat llibre i poc després en l'article dels *Mélanges Chabaneau*, titulat «Les troubadours à Narbonne».

Apunta M. Anglade la questió de si En Vilarnau imità en les seves composicions a Guerau Riquier o si fòu a l'inversa, o encara si ambdós tingueren un model comù. No anem a aportar noves per aclarir aquest dubte, puix nostre proposit es limita a presentar dades per esbrinar si Vilarnau tenia origen o nacionalitat catalana, materials que algun dia podrán utilitzar millor aquells que estudien l'historia literaria migeval.

Considerant el Rosselló com a terra catalana, començarem senyalant l'existencia en la XIII^a^ centuria del castell de Vilarnau, enfeudat en 1312, pel rei Sans de Mallorca a Guillem de Canet. En el Rosselló trovem en el segle XII^è^ ja una familia amb el cognom de Vilarnau, i abans de 1164, en cert conveni sobre la honor de Pujols entre el comte Gausfret i el vescomte de Tatzo, figura entre 'ls testimonis un Berenguer de Vilarnau. En 1221, surt també un cavaller anomenat Ramon de Vilarnau venent al priorat de Sant Pere de Fenolledes l'esglesia d'Arcià amb tots els drets de justicia; i, finalment, a les darreries de la XIV^a^ centuria subsistien encara els Vilarnau del Rosselló, doncs el rei Joan, en 1389, nomená l'escrivá perpinyanés Pere de Vilarnau per a regentar l'escrivania d'Esteve Massa.

No podem precisar, encara que ho sospitem, si d'aquesta familia rossellonesa procedia altra del mateix cognom, la qual desde la primera meitat del segle XIII^è^ apareix establerta prop de Banyoles i proprietaria del mas dit de Vilarnau, en la diocesi de Girona.

Tampoc pot dir-se si el Guillem de Vilarnau que en 1264 posseia l'esmentada terra en el terme de Sant Vicens de Camós, era el mateix Vilarnau que en 1272 tenia drets en els fruits i rendes de la castlania d'Aramprunyà, castell situat en la diocesi de Barcelona, o el Guillem de Vilarnau, militar, que figura entre els testimonis de cert manament dictat pels prohoms i bisbe de

Tortosa, en 1285, per a fer inquisició sobre lligues i maquinacions secretes dels habitants d'aquella ciutat.

Tots aquets personatges, si son diferents, ens demostren que el cognom Vilarnau era assats frequent a Catalunya en el temps del trovador.

En l'anotació dels usus i drets del castlà d'Aramprunyà, publicada per F. de Bofarull en la monografía d'aquest castell, es llegeix: «En Vilarnau pren un quart del blat de la cullita». I en els documents de la familia Vilarnau, de Camós, s'anomena al proprietari del mas també «En Vilarnau», en els mateixos anys.

Com tenim per mes probable que el citat trovador pertanyia a la familia establerta a Camós, prop de Banyoles, o que procedia aquesta familia de la rossellonesa ja indicada, será convenient apuntar les principals noves que havem aplegat de la mateixa.

Els mes vells pergamins del mas Vilarnau de Camós son dels anys 1264 i 1292, on apareix per primera vegada En Guillem de Vilarnau. En el segon, el citat Guillem i son fill atorgan la donació *propter nupcies*, aportant la muller del darrer, entre altres coses luxoses, robes franceses, indici potser de relacions amb el Llengadoc o altra comarca ultrapirenenca. Atesa la molta curiositat reproduim el document:

«Notum sit omnibus: quod ego Garsendis filia quondam R. de Olivariis de Matamors, parrochie Sancti Vincencii de Camonibus consilio et voluntate Barchenoni de Olivariis fratris mei et... amicorum meorum dono in dotem tempore nupciarum tibi Vilarnaldo filio quondam G. de Vilarnaldo eiusdem parrochie sponso meo quingentos solidos Barchinone de terno et vestes scilicet capa de bissa parisiensi et tunicam et supertunicale de bissa Sancti Dionisii et aliud supertunicali de panno de Limos et duos lectos pannorum scilicet quatuor flaciatas, quatuor linteamina et duos capcialia et sereneum cum suis apparatibus que omnia donat mihi dictus frater meus pro mea hereditate et legitima paterna et materna ut ipsa omnia habeamus et teneamus ego et tu

simul dum vixerimus et post nos infantes nostri ex nobis ambobus comune procreati... Simili modo ego dictus Vilarnaldus consilio et voluntate amicorum meorum dono in donacionem propter nupcias tibi dicte Garsendi sponse mee alios quingentos scilicet eiusdem monete... obligo et assigno tibi et tuis mansum meum de Vilarnaldo cum hominibus et pertinenciis suis qui et que tenentur pro domino abbate Balneolis et omnia bona mea mobilia et semovencia... Actum est hoc XIIII calendas madii anno Domini MCC° nonagesimo secundo». Signes de Garsendis, Barceló *(Barchinon)* d'Olivers, Vilarnau i el frare Pere, sagristá de l'esglesia i procurador d'Arnau, abad del monastir de Banyoles (1).

En altres escriptures del mateix temps es fá també menció del *torrent de Vilarnau*, del *plà de Vilarnau* i del *mas Vilarnau*, tot noms geogràfics, probablement anteriors al familiar, ço que fá pensar si aquesta familia Vilarnau era indigena ó nativa en aquella comarca.

Aixi veiem que en un document de 1307, Pere Camp, de Banyoles, i J. Bardoner, per a complir l'encàrrec del difunt Pere Bosquet i satisfer deutes, venem «tibi Vilarnaldo, parrochie de Camonibus et uxori tue Guillelme... quandam fexiam terre laboratam que P. de Boscheto predictus habebat et tenebat ad pla-

(1) Pergamins del mas Vilarnau, de Camós; actual propietari D. Joan Riera i Vilarnau, darrer representant d'aquesta antiga familia.

En l'indicat pergami de 1264 (7 de les calendes de novembre), Pere de Roca de Juygues, fill del militar Ramon de Roca, «dono et stabilio tibi Guillelmo de Palacio, ville de Balneolis uxorique tue Bernarde et vestris... in perpetuum ipsum totum campum meum vocatum de manso Flux quem habeo et teneo in parrochia Sancti Vincencii de Camonibus. Et afrontat ab oriente in camino publico qui inde transit; a meridie in terra G. de Vilarnallo; ab occidente in fexia G. de Ferigola et in torrente de Vilarnallo». Ultra els atorgants la signaren la escriptura En Vilarnau i altres: Signum G. de Vilarnallo de Camonibus. Signum Castilionis roquerii de podialibus rusticorum.

num de Vilarnaldo in predicta parrochia sub dominio officie sacristie Monasterii Sancti Stephani balneolensi». Del mateix any 1307 es la venda de terra situada igualment a Camós, junt al «torrente de Vilarnaldo», atorgada pel cavaller Dalmau de Fortià, a favor de Joan Destorrent, terra que anteriorment havia sigut de Boneta de Vilarnau i del seu fill Anglès.

Es també interessant l'afranquiment d'En Guillem de Vilarnau, concedit en 1325, per l'abat del monestir de Sant Esteve de Banyoles, que diu: «diffinimus et absolvimus et ad dominio nostro et dicti monasterii penitus eycimus te Guillelmum filium Vilarnalli Sancti Vincencii de Camonibus et Garsendis condam prime eius uxoris absente ut presentem videlicet personam tuam et totam prolem ex te descendentem et nascituram et omnia bona tua presencia et futura ubique ita ut semper a modo sis liber et immunis et a dominio nostro et dicti monasterii penitus absolutus... et pro hac difinicione... recepimus de bonis tuis ad bonum et utilitatem nostram et dicti monasterii centum solidis barchinonensis de terno...»

El citat Vilarnau tenia un fill de nom Pere, i tres filles, Beatriu, muller de B. Boneta; Astruga, casada amb A. Safrou, i Brunisenda, esposa de J. Ris (1).

Pere de Vilarnau vivia en 1333 i 1344; però en 1335 existia encara son pare. Ho prova l'escriptura de venda que li atorga Ramon de Vall, mercader barceloni: «vendo et corporaliter trado vel quasi vobis Vilarnallo de Vilarnallo, parrochie Sancti Vincencii de Camonibus et vestro filio Petro et vestris... quadam condaminam meam terre alodialem quam habeo et possideo juxta ortum mansi vestri de parrochia supradicta...» També ho prova el contracte matrimonial de la seva filla Brunisenda, del mateix

(1) En l'escriptura de dot, de 1329, En Vilarnau donà a sa filla Beatriu 600 sous «et duos vestitus scilicet capam et tunicam de panno valenti per canna XVIII solidos et IIII linteamina et duo capcialia et scrineum apparatum».

any 1335: «Notum sit omnibus quod ego Vilarnallus de Vilarnallo, parrochie Sancti Vincencii de Camonibus et filius eius Petrus ex certa sciencia damus tibi Jacobo filio A. Rissi de Matamors, parrochie supradicte et Brunisendis eius uxoris, Brunisendam filiam meam dicti Vilarnalli, sororem mei dicti Petri in uxorem et cum ea damus et constituimus tibi in dotem... in bonis nostris et que olim fuerunt Guillelme matris sue et mei dicti Petri uxorisque mei dicti Vilarnalli comperenti mille ducentos quinquaginta solidos Barchinone et duos vestitos scilicet capam et tunicam de panno valenticanna viginti duos solidos.»

En 1338 ja trovem el fill de Pere de Vilarnau, anomenat Guillem. Diu la donació del pare al fill: «Notum sit omnibus quod ego Petrus de Vilarnallo, parrochie Sancti Vincencii de Camonibus... dono et remito donacione pura et irrevocabili intervivos tibi Guillelmo dilecto filio meo tanquam bene merito et tuis in perpetuum totum violarium et usufructum...» (1).

Dit Guillem, fill d'En Pere es casà, en 1352, amb Berenguera, filla de Pere de Roca, també de Camós, i vivia encara en 1380. Guillem i Berenguera foren pares d'altre Pere de Vilarnau, el qual contragué matrimoni, en el citat any 80, amb Bonanata de Torrent i d'una noia, Caterina, muller de Joan Destorrent.

No interessa proseguir la genealogia d'aquesta familia de Vilarnau i tant sols afegirem que, en 1449, sortia un Francesc Vilarnau anomenant-se en alguns documents, «dominis utilis et proprietarius mansi Vilarnau», titol que, en 1576, continuava usant-se per Donya Marguerida Vilarnau, darrera representant de la linea mascle directa.

Un altre lloc tenim encara dintre de Catalunya anomenat Vilarnau. Era antiguament castell i quadra prop del riu Anoia, en

(1) Pere de Vilarnau tenia una filla, de nom Guillema, la qual abans de 1357 contragué matrimoni amb F. Alech, de la vila de Sant Andreu, prop de Terradelles.

la diocesi de Barcelona, entre els pobles de Gelida i Sant Sadurni i corresponent ara al terme municipal d'aquesta darrera vila.

En el *Speculum decanatuum Penitensis et Appiaria*, de la Seu de Barcelona (fulls 426 a 431), havem descobert que, en 1196, els consorts Arnau de Sa-bleda i Anglesa edificaren un altar i capella dedicats a la Verge Maria en el lloc anomenat Vilarnau, consignant cases situades en el castell del propi nom, immediates a la porta forana, una vinya, el mas de Calerises, un hort, la meitat del delme del terme de Vilarnau i altres drets, i disposant que el capellà habités en aquelles cases de Vilarnau i romangués obligat a entregar tots els anys una lliura de cera al bisbe de Barcelona.

Consta també que el donzell Asbert de Vilarnau atorgà testament en la vila de Castelló a 8 de desembre de 1386, autoritzat pel notari de Tortosa Guillem Feliu, disposant la dotació del benefici de Sant Antoni en la capella de Vilarnau i la construcció d'una capelleta contigua baix la advocació del mateix sant. A 3 de març de 1396, fundació d'un altre benifet en aquella capella, a titol de Sant Bartomeu, pel donzell Arnau de Vilarnau.

En 1421, el bisbe de Barcelona visità la capella del castell de Vilarnau, en la parroquia de Sant Sadurni de Subirats, avui d'Anoia (1).

Devem advertir que tenim algun motiu per pensar que la fa-

(1) Sobre l'historia civil del castell de Vilarnau d'Anoia, havem vist alguns documents en l'arxiu particular del difunt D. Marc Mir i Capella, de Sant Sadurni. El mes vell es l'establiment enfitèutic atorgat, en 1474, per donya Isabel de Masdovelles, viuda de Micer Pere Joan de Masdovelles, i per donya Isabel, muller de Galcerán Desguanechs, de la torre o castell i quadra de Vilarnau a favor de Guillem Mir, segons escriptura del notari barceloni Joan Fogaçot. En 1589, donya Castellana de Peramola i Masdovelles confirmà el citat establiment en favor de Llorens Montserrat Mir. Actualment el territori i les runes del castell de Vilarnau continuen de propietat de la familia Mir.

milia de Vilarnau de la comarca de Subirats o d'Anoia era procedent de la que havia tingut certs drets al castell d'Aramprunyà. Si el trovador fos d'aquesta familia, haguera estat coetani i parent dels següents membres: 1er, Pere de Vilarnau, qui, en 1249, reconegué al bisbe de Barcelona un cens quel prelat percibia en els feus del castell d'Aramprunyà i propi de la casa forta de Vilarnau de Subirats (1). 2on, Guillem de Vilarnau vené, en 1261, una casa forta o petit castell, per preu de 800 morabatins d'or, a Guillem de Corts, de Apiera, devant del notari de Vilafranca del Penedés, Romeu de Montoliu; prometent l'esmentat Corts al venedor que si aparexien altres deutes del seu propi pare, li pagaria indemnització, senyalant com a fiadors Ferrer de Castellet i Guillem de Falcs. 3er, Sibilia de Vilarnau, filla del difunt Guillem de Vilarnau i de sa muller Dolça, contragué matrimoni amb Guillem de Montoliu, al qual instituì procurador, en 1286, per a donar posessió de la casa forta a Simó de Llor, autoritzant l'escriptura el rector de Tamarit.

Resta tant sols indicar algunes noves de la familia Vilarnau del Rosselló. Ja havem parlat d'un Berenguer de Vilarnau que a mitjans del segle xiiè anava amb el comte de Rosselló. En el mateix temps un Ramon de Vilarnau figura com a testimoni en documents atorgats pel bisbe d'Elna. Prop d'una centuria mes tart, en 1221 i en 1244, un altre Ramon de Vilarnau. En el darrer dels anys citats fóu marmessor de Ramon de Canet i juntament amb el tudor dels fills d'aquest senyor rossellonés, ço es amb Bernat Hug de Serrallonga atorgaren als habitants del lloc de Canet l'us de l'aigua del molí. En 1251, dit Ramon de Vilarnau fóu un dels personatges que reteren homenatge al rei Jaume *el Conqueridor* i reconexeren el seu fill Pere per hereu.

Creiem encara que no havem trovat documentació, que en els

(1) En 1381, el bisbe de Barcelona redimí el citat cens a Guillem de Vilarnau.

segles XII^{è} i XIII^{è} ja existia el castell de Vilarnau dintre del vescomtat de Canet, prop de Perpinyà i molt probablement eren dos forts, el d'amunt i el d'avall, doncs en el segle XIV^{è} es cita sempre el *castro de Vilarnaldo inferiori*, lo que presuposa un «castro de Vilarnaldo superiori».

Com havem dit abans, el rei de Mallorca enfeudà el citat castell de baix o inferior, el 24 de juny de 1312, juntament amb els de Jullols del Conflent i Aspiranell i l'antic Castell-Rosselló, a Guillem de Canet. El mateix rei confirmà aquesta concessió en 1327 (1).

Estem, per conseguent, en presencia de tres distintes families de Vilarnau. La de Camós, en la rodalía de Banyoles, la del Rosselló i la d'Aramprunyà o de Subirats d'Anoia. No podem precisar a quina de les tres pertanyia el trovador. La única suposició que ens permetem fer es la de que era català i no de la Provença; puix el trovem massa temps a Catalunya. Ja havem dit que en 1267 era a Barcelona, en el seguici de l'infant Pere. En 1275 encara hi figurava. En efecte, havem descobert una confessió d'un deute de 3.000 sous atorgada a Osca el 7 de juny de 1275 per l'infante Pere a favor de Miguel P. de Barnabe, com a preu del cavall que va comprarli i que donà *an Vilarnau* (2).

La forma en que está anomenat el nostre personatge en les dues anotacions dels registres de l'infant Pere, de l'Arxiu de la Corona d'Aragó, ens proven que pertanyen ambdues al trovador de *Vilarnau* i no *Villarnaut*, segons la provençalització que s'ha fet d'aquell antic cognom.

Confiem en que les dades que havem aportat no serán inútils

(1) En 1419 el rei Alfons de Catalunya-Aragó confirmà dita enfeudació a Pere de Fenollet, vescomte d'Illa i Canet; i, en 1523, Pere Galceran de Pinós i Fenollet, vescomte de Canet, confesà el citat feu de Vilarnau de baix, a Carles V.

(2) Registre 37, fol. 91, Arxiu de la Corona d'Aragó.

quan es descobrirán nous documents, per determinar definitivament el prénom i la nacionalitat del trovador Vilarnau.

* * *

Respecte del trovador Guillem de Bergadà, ha dit En Milà *(De los trovadores en España,* pl. 280), que era el primogènit del vescomte Guillem del Bergadà i de la seva muller Berenguera i que degué néixer en la quarta o quinta década del segle XII^{è}, senyalant documents de l'Arxiu de la Corona d'Aragò que demostren que vivia en 1149 i 1174 i que «componia versos desde ántes de 1187 á 1191 á lo menos, y que si bien se puede sostener que trovó mas tarde, no hay motivo para negar que empezó ántes y acaso mucho ántes del periodo señalado».

Nosaltres aportàrem algunes noves inèdites d'aquest trovador en la monografia *Los vescomtes de Cerdanya, Conflent y Bergadà* (Memorias de la Real Academia de Buenas Letras, volùm VIII), i ara tenim altres tres documents que convé publicar.

El primer ofereix alguna dificultat en la data. Té un forat en el lloc de l'any, després de les dues XX, de manera que tan pot esser any XXI com any XXX o qualsevol altra fins al XXXXIII del rei Lluis de França, regnat que començà en 1137 i acabà en 1180. Presenta un altre conflicte, perqué diu «anno XX... regnante Ledovici rex», lo qual sembla correspondre millor al rei Lluis VI (1108 a 1137), que al rei Lluis VII *el jove* (1137-1180). Quasi sempre en els documents datats de l'any d'aquest darrer els notaris hi posaven el sobrenom «anno X... regni Ledovici junioris» i quand posaven *Ludovici* sec, s'entenia Lluis VI. Hi havia no obstant alguna excepció i creiem que es una d'elles el document de Guillem de Bergadà, pertanyent a l'Arxiu de la Seu de Barcelona (pergamins sense classificar). En la nostra opinió es posterior a 1157 ó siga a l'any XXI de Lluis VII. Es de la tenor següent:

«Notum sit omnibus hominibus tam presentibus quam futuris.

Ego Guillelmus de Bergitano facio ad te conveniencia fratri meo Raimundo de vita de me Guillelmi de honore que habeo et in antea quod Deus dederit habeamus in simul mente sive de honore sive de habere sic convenit et dono ad te fratri meo jam dicti ista hec omnia quod jam dicit per vestra bona amore et pro bene et non pro nullum malum ingenium. Neque ego Guillelmi non dono de avere neque de honore sive consilium de te fratri meo de ista ora in antea dum usque xxx solidos in antea. Et dono ego Guillelmi ipsa hec omnia quod de super est in vita mea ad te Remon fratri meo per vestra bona fide et amore et per bono consilium et bono adjutorio. Et si ego Willelmi mortuus fuerit sine infante de legitimo conjugii remaneat ad te Ramon fratri meo tota mea honore quanta ego habeo et habere debeo sine blandimento de nullum hominem vel feminam... et si ego habea... infantes de legitimo conjugii sicut habetis de tota mea honore duas partes et tercia qui remanet habetis vos fratri meo Raimundi et istas duas partes quomodo jam dicit sciam vos fratri meo dominum et bajulum pro bene... et castellos vel castellanos vos fratri meo tenetis et habeatis ad fidelitate de ipsos infantes... Actum est hoc facta ista conveniencia nonas aprilis anno XX... regnante Ledovici rex. Sig ✠ num Guillelmi de Bergitani. Sig ✠ num Reimundo de Fenoled, nos qui ista conveniencia feci et firmavi et testes firmare rogavi. Signum domna vicecomitissa matre nostra. Signum Berenguer de Currida. Signum Guillelm de Mujal. Signum Berenguer de Madrona, nos sumus testes visores et auditores. Et ista hec omnia supra scripta qualem de nos fratres Guillelmi et Raimundi qui primis fraudavi faciat directum dum usque ad xxx dies in consilium de duos amicos de me Guillelmi et alios duos de me Ramon. Petrus sacer qui hec rogatus scripsi die et anno quo supra».

D'aquest document es dedueix que el pare, Guillem, vescomte de Bergadà, ja era mort i que signa la vescomtessa vidua i els dos fills Guillem i Ramon, i que aquest darrer pren el cognom o el sobrenom de Fenolled; per consegüent, que es posterior a

l'any 1183, en qual cas no podia portar any del regnat de Lluis *el jove*, que acabà en 1180. Devant d'aquesta dificultat podriem sospitar si el document pertany al pare del trovador, que degué tenir també un germà anomenat Ramon i que l'any de la data es del regnat de Lluis VI, posterior a l'any XX del mateix monarca, 1127 de Crist i anterior a 1137 (1).

El segon dels documents de la familia del trovador de Bergadà que presentem es tan auténtic i tan inédit com el primer, però amb la data segura. Es del 13 de juny de 1166 i en son atorgants i signants el trovador, son pare, sa mare i el germà. La part mes important diu:

«Notum sit omnibus hominibus presentibus et futuris, quod ego Guillelmus de Berguitano vicecomite et conjugi mea nomine Berengaria et filio nostro Guillelmo atque Raimundo donatores sumus tibi Guillelmo milite et ad conjugi tue nomine Beatrice et omni vestre posteritate ipsum decimum qui est in parrochia Sancti Saturnini de Fonoled sicut Petrus Guisaldi avus conjugi tue jam dicte per nos tenebat in vita sua et omnem vestrum alaudium de Fonoled vel de Soler vel in aliis locis ubi Petrus Guisaldi tenebat in vita sua nec debebat tenere nec fevus quem per alii seniores tenebat nos jam dicti sumus vobis adjutores et valitores sine engan propter rogacione quod nos fecimus Berengarius patri conjugi tue Beatrice jam dicte ad obitum suum... Quod est actum idus junii anno XXX regni Ledovici regis junioris. Sig ✠ num Guillelmi vicecomite. Signum Berengaria Signum Guillelmi. Signum Raimundi» (2).

(1) Els vescomtes del Bergadà tenien domini o terres en un lloc anomenat Fonollet, prop de Berga, i de dita possessió havem donat noves en nostre llibre *Les cases de Templers i Hospitalers en Catalunya* (pl. 171). No es doncs estrany que un fill de la casa vescomtal prengués el nom geogràfic Fonollet com a cognom.

(2) Arxiu del Gran Priorat de Catalunya de l'Ordre de l'Hospital de Jerusalem, armari 3, Cervera, pergamí 359.

Aquest document es una nova prova de que el trovador era el fill major del vescomte i de que, en 1166, vivia en bona harmonia amb els pares.

El tercer i últim document per il·lustrar la historia de la familia del trovador Guillem de Bergadà que devem presentar, fa referencia a la cessió del vescomtat, atorgada pel seu germà Ramon, en 1199. En la nostra ja esmentada monografía *Los vescomtes de Cerdanya, Conflent y Bergadà* havem publicat la part important de l'escriptura de la dita cessió al rei Pere I, manifestant la sospita de si era en realitat la confirmació d'una anterior alienació feta pel pare del trovador. Com a remuneració de la cessió rebia del monarca una pensió anual de 200 sous. No sabem quina dificultat o questió es presentà poc després, que obligà als pocs mesos a un segon contracte d'alienació, anant Ramon de Bergadà a Tarragona a trobar al rei Pere. Heus açi l'escriptura conservada a l'Arxiu de la Seu de Barcelona:

«Sit notum cunctis Ego Raimundus de Berguedano bona, libera et spontanea voluntate diffinio et absolvo, laudo et concedo vobis domino meo P. Dei gracia Regi Aragonis et Comiti Barchinone illam emptionem vicecomitatus de Bergedano et castri de Podio reg; in hunc modum quod sicut antecessores mei tenuerunt melius possiderint, habuerent vel habere debuerent ita vos et vestri successores habeatis, teneatis et possideatis illum cum omnibus ipsi comitatui pertinentibus longue vel prope per proprium et franchum alodium, retento mihi illo manso qui dicitur del torrent ad omnem voluntatem nostram faciendam. Sciendum est tamen quod accipio a vobis domino meo P. regi per hanc diffinicione cccc. sodos. Renuncio etiam super hoc exceptioni non numerate peccunie et omni beneficio et auxilio legum et etiam omni juri consuetudini scripto et non scripto. Facta carta apud Terrachone XIII calendas maii in anno Domini MCC°. Sig ✠ num Raimundi de Bergedano qui hoc laudo et confirmo. Signum Dalmacii de Crexello. Signum Artalli de Alagone. Signum Bernardi de Portella. Petrus ausonensis

sacriste. Signum Petri scriptoris qui hec scripsit rogatu et mandato dominus R. de Bergedano».

Que el rei Pere era a Tarragona el dia 20 d'abril de 1200, ja ho provàrem amb un document publicat en l'*Itinerario del rey Pedro I de Catalunya, II en Aragon* (1) i en el qual signàren com a testimonis els meteixos Artal d'Alagón i Pere, sagristà de Vich, que trovem en el document que acavem de transcriure.

Aquestes son les noves documentals que podem avui afegir a les ja conegudes sobre la familia del trovador del Bergadà.

*
* *

Resta apuntar una petita observació sobre el trovador Ramon de Miraval.

En son notable monografía *La vie et l'œuvre du troubadour Raimon de Miraval*, M. Paul Andraud ha exposat l'opinió de que aquest poeta visquè aproximadament desde 1135 fins a 1216; que morì pels voltants del darrer dels citats anys i amb probabilitat a Lleida i ha dit que cap document de l'arxiu de la Corona d'Aragó, provinent de l'esmentada ciutat, fá menció de la mort d'En Miraval.

Andraud adverteix encara que un sol manuscrit (E. Bibl. Nat. fr. 1749), entre nou que donen la vida del trovador, conté la noticia que va morir a Lleida. Es un manuscrit del segle XIV^{è}, que inclou certs detalls novel-lescs bon xic sospitosos. Amb tot, l'indicació d'un lloc determinat creu dit autor que dona per la seva precisió major valor a aquest testimoni. El referit manuscrit diu: *e definet a Lerida, a Santa Clara de las donas de Sistel.* Sembla indicar que el trovador Miraval morì recullit en el convent de monges cistercienses de Lleida, quan vell i pobre seguì al seu

(1) Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona nº 20, any 1905.

senyor Ramon VI, comte de Tolosa, qui, desde 1215, per haver estat privat dels seus Estats, per disposició del Concili de Letran, va refugiar-se a Catalunya.

Per el contrari, Diez (Leben u. Werke der Troub.) conjectura que En Miraval no sortì de França o bé que hi tornà poc després de son viatge a Catalunya. Però aital hipotesi no es admesa per Andraud, qui dubta molt de que el citat trovador fos un dels dos autors de la tensó «Bertran si fossetz tan gignos». Diez s'ha fundat precisament en que en la citada composició se fa allusió al setge de Bellcaire per Simó de Montfort, en 1216. I també fundat en açó pensa que En Miraval morì entre 1216 i 1218.

Crescimbeni, en *Istoria della volgar poesia*, indica que el trovador Miraval morì en 1218.

Davant de tot això i creient que qualsevulla nova per petita que siga té interés, anem a publicar un pergamí que havem adquirit, pertanyent a la comarca lleidatana i de l'any 1229, on aparèix entre els testimonis un Ramon de Miravals:

«Notum sit cunctis quod ego Arnaldo Felicio Dorbana et Pereta nepota mea et viro suo Berengario de Merlles unusquisque pro toto per nos et per nostros vendimus vobis Guillelmi Jover et vestris quibus volueritis quedam peciam terre et alodii quam habemus in terminio et in orta de Calaterano propter cxx solidos jaccensium... afrontat dictam peciam terre et alodii ex una parte in vobis comparatore; de IIª in G. de Sagas; de tercia in G. de Muntfalco; de IIIIª vero parte in honore domus Avinganie Sancte Trinitatis (1)... Actum est hoc calendas augusti anno

(1) El convent de frares trinitaris d'Avinganyà, situat a la ribera del Segre, prop de la vila de Serós, a uns 22 kilometres de Lleida, fóu fundat en 1202. El convent de Santa Clara de Lleida, cisterciense, segons Pleyan de Porta *(Apuntes de historia de Lerida)*, fóu fundat per Jaume Ier, en els afores de la ciutat, en el lloc anomenat Secanet. Si el trovador Miraval morì en dit convent, en 1218, devia esser molt recent la construcció.

Domini MCCXXVIIII. Signum Arnaldus Felicius de Orbana... Signum Bernardo de Serralonga. Signum Raimundo de Miravals, testium. Dominicus Stephanus levita qui hec scripsit et hec ✠ signum fecit.»

Observem que 'l nom surt amb la forma *Miravals*, la mateixa que usà el seu contemporani Ramon Vidal de Besalú en la novela del *Tribunal d'amor*. Si el testimoni del nostre document es el trovador, roman provat que visquè al menys fins a 1229 i que no morì entre 1216 i 1218, com indicà Diez.

Es precis advertir que existia una familia catalana de Miravals. En nostre llibre *Les cases de Templers y Hospitalers en Catalunya*, havem parlat d'un Berenguer de Miravals, fill de Pons de Brugueres, que vivia, en 1205, en el camp de Tarragona; i un Ramon de Miravals que, en 1367, intervingué en la venda del castell de Lavit, en el Penedés. En un document atorgat a Vich, en 1256, signà com a testimoni «Bernardus de Miravals», document publicat per Mossen Gudiol en *Les bregues sobre lo senyoriu de Vich en temps del rei En Jaume I.*

* * *

Abans de tancar aquest article apuntarem una nova que potser serà útil algun jorn per a la biografía del desconegut trovador Guillem de Mur.

Milá i Fontanals diu que el citat trovador era probablement de la familia de Mur, castell i monastir situats en la conca de Tremp, ribera de la Noguera Pallaresa; però que ell no ha pogut aplegar cap cita ni noticia d'un membre d'aquesta casa senyorial amb el nom de Guillem. Efectivament, entre mes d'un centenar de documents de la familia de Mur que tenim reunits no hi veiem cap Guillem. El nom predilecte en la noble nissaga de Mur es Acard i poques vegades Bernat i Arnau. Durant tota la XIII[a] centuria, en els documents el cognom Mur està llatinitzat *Muro*.

Guillem de Mur era coetani i amic del trovador Guerau Ri-

quier i per consegüent pertany a la segona meitat del regnat de Jaume *el Conqueridor*.

Doncs bé; trovem un *G. de Muro* com a testimoni de l'autorització donada, en 1257, per Bernat de Mur, bisbe de Vich, a alguns canonges d'aquella catedral per alienar alguns horts (1). I tenim encara la venda de casa i hort amb aigua per a regar, en el raval de Barcelona, «apud Curiam comitalem», prop de la cort comtal, atorgada, en 23 de juliol de 1292, per Maria, muller de Bernat de Vilardell, a favor dels cònjuges Guillem de Mur i Medina, devant del notari de la propia ciutat, Jaume de Malví (2).

No sabem si el G. de Mur de 1257, probablement parent del bisbe Bernat de Mur, es el mateix Guillem de Mur de 1292 i menys encara si son el trovador o joglar que feia tensons amb En Riquier. De totes maneres, En Riquier, segons M. Anglade, morí en 1292 o l'any següent, i es molt probable que En Mur era mes jove. Consta que va contraure matrimoni, potser segones nupcies, en 1286. Tenim aquest document inédit (3).

«Sit omnibus manifestum quod ego Guillelmus de Muro, de familia domini Regis Aragonum, confiteor et recognosco vobis Eligssendi que alias vocamini Medina, filie Petri Medine quondam de villa Perpiniani, quod habui et recepi a vobis in dotem tempore nupciarum ducentos solidos... facio vobis augmentum et donacionem propter nupcias de ducentos solidos...» Autoritzada aquesta escriptura pel notari de Barcelona Bernat Pasqual, el 3 de les nones de novembre del citat any 86.

L'esser aquest Guillem de Mur, del seguici o servei del mo-

(1) Documents de la curia fumada de Vich, publicats per Carreras Candi; *Notes dotzecentistes d'Ausona* (*Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona*, volùm V, pl. 440).

(2) Pergamins de l'Arxiu de la Catedral de Barcelona.

(3) Pergamins de l'Arxiu de la Catedral de Barcelona.

narca de Catalunya i Aragó, ens fa sospitar que era persona d'alguna significació o apte en algun art; i per consegüent, no havent ne descobert en aquell temps cap altre del mateix nom, pensem que era el trovador amic d'En Guerau Riquier i del Comte Enric de Rodez.

Joaquim Miret i Sans.

SOBRE EL CASTELLANO *CADO*

Una observación previa hay que hacer al artículo *cado* del Dic. de la R. A. E: que esta voz no es un provincialismo aragonés, sino general en el castellano para designar «las cuevas de los conejos». De ella no hay más etimología que la del diccionario académico, CADUS «tinaja», omitiéndose en los diccionarios románicos. Claro es que la fonética autoriza esta derivación, recordando *vado*, pues aunque mecánicamente el único resultado normal es el vulgar *vao*, que ni siquiera consta en los diccionarios (véase *vao* en gallego, que no conoce *soldao*, sino *-ado* -ATU), la analogía de los participios, que aún se defienden en la escritura y en la pronunciación enfática contra la pronunciación común *-ao*, ha impuesto la forma *vado* como típica. Pero si CADU es fonéticamente tan admisible para *cado* como VADU para *vado*, hay razones para creer que el origen de la primera voz no es el indicado. Lo curioso es que CADU sí tiene representantes españoles, que han escapado a la investigación. En primer lugar existe un diminutivo *cadijo*, desconocido de los diccionarios y usual en Castilla, que significa «cacharros» y que se remonta a una base *CAD-CLU. Además existe un aumentativo *cadozo* (1), que denota «la *olla* de un río, en que hace el agua remolino por entrar en un

(1) La forma fonética *caozo* se habla en el salmantino. Torres Villarroel, *Obras*, X, 91.

hoyo profundo». Pero en la acepción de «madriguera» no hay para qué torcer una significación tan distante, mucho más que no hay dato alguno para apoyar semejante conjetura. Creo que el antecedente es el CAVUM que desde los orígenes del latín significó las cuevas de los animales minadores («Neque mures cava facient» Catón, *Rer. Rust.*, 128). Pero CAVU (como RIVU *rio*) no puede llegar mas que a *cao* con sujeción a las reglas conocidas. Y esto es cierto; pero es que sobre este vulgar *cao* ha actuado una falsa corrección cultista (la que produce tanto *hyperurbanismus* como PLAUSTRUM, PLAUDO, etc.), la misma que ha enmendado *vao*, *nío*, *desnuo*, etc., creyendo que estaban en el caso de *soldao* y *perdío*, la que tiende a producir *bacalado* y que de hecho ha producido ya *bacalada*, poniendo en el mismo caso los etimológicos y los que no lo son. En más amplias acepciones se nos aparèce el catalán *cau*, que significa «la mina o cuevas de los conejos, raposos, ratones, lagartos, grillos, etc., y aun las camas de los animales campestres». Este término catalán-provenzal no es sino el gemelo del francés *cave*, que no puede referirse mas que a CAVU; y así, aunque en catalán podíamos esperar el doblete CA(D)U **cau* y CAD(U) **cat* (comp. el provenzal NO(D)U *no* y NOD(U) *not*), la significación como la comparación con los otros derivados románicos permiten creer que no CADU sino CAVU ha sido el origen del castellano *cado* y del catalán *cau*.

Vicente García de Diego.

POUR UNE ÉDITION D'ESPRONCEDA

Dans toutes les éditions des œuvres poétiques d'Espronceda, l'hymne *Al Sol* a cent six vers, mais ces cent six vers sont divisés d'une manière qui varie. Dans l'édition publiée à Madrid, en 1884, par doña Blanca Espronceda de Escosura, le nombre des divisions est de six, comprenant respectivement 35, 15, 20, 8, 14 et 14 vers. Dans les éditions publiées à la même époque à Barcelone (*Biblioteca amena é instructiva*, puis *Biblioteca Salvatella*), il y a aussi six divisions, mais elles comprennent respectivement 35, 11, 24, 8, 14 et 14 vers. Dans la première édition en volume (Madrid 1840), il y a huit divisions: 23, 12, 11, 8, 16, 8, 14 et 14 vers.

Si l'on étudie l'arrangement des cent six vers, on voit qu'ils doivent se répartir en neuf strophes; ces neuf strophes sont dissemblables: elles ont respectivement 11, 12, 12, 11, 8, 16, 8, 14 et 14 vers.

Dans sept strophes (1, 2, 3, 5, 6, 8, 9), les deux derniers vers riment ensemble; deux strophes (4, 7) sont terminées par deux vers rimant ensemble entre lesquels est intercalé un vers libre.

Le premier vers des strophes 2, 3, 4, rime avec le troisième. Le premier vers des strophes 1, 5, 6, 7, 8, 9 est un vers libre. Mais le premier vers d'une strophe a invariablement onze syllabes, à l'exception du premier vers de la strophe 7, qui, dans toutes les éditions, n'a que sept syllabes (Y otra vez nuevos si-

glos). Ce fait est anormal, même dans une pièce aussi irrégulière que celle-ci, et il est naturel de supposer qu'il provient d'une transcription fautive.

Il ne faut pas oublier que l'édition de 1840 ne fut pas imprimée sous la surveillance du poète, alors absent de Madrid, mais par les soins de ses amis, ainsi que nous l'apprend la préface signée José García de Villalta:

...Mientras ausente el poeta nos afanamos sus amigos en completar la coleccion, mas por honra de nuestra época y de la musa y del habla castellana, que por obsequio al autor, cuya modestia y abandono generoso, proverbial entre cuantos le conocen, habria hecho su cooperacion dificilísima, anímanos en nuestra halagüeña tarea, la certidumbre de que es verdaderamente popular este trabajo, y de verdadera importancia para la literatura española, reunir en un solo cuerpo, esos preciosos fragmentos y composiciones sueltas, perlas de nuestro Parnaso, que ya en manuscritos, ya en incorrectas publicaciones, han circulado con aplauso universal, y, en nuestros dias, inaudito.

...Solo deploramos los amigos de Espronceda, que á pesar de nuestro esmero, puedan haberse deslizado algunas pequeñas incorrecciones tipográficas en el discurso de la obra; pues no hallándose en Madrid el autor, no hemos podido solventar las dudas de poca consecuencia, y mucho menos nos hemos tomado la presuntuosa libertad de profanar el testo.

Parmi les trois douzaines de *correcciones* qui occupent une page entière, aucune de celles qui concernent l'hymne *Al Sol* n'intéresse le premier vers de la septième strophe.

En l'absence du manuscrit autographe, il est élémentaire de se reporter à la première impression de la pièce étudiée: celle-ci a paru pour la première fois dans *El Liceo artístico y literario español* (Madrid 1838.—1, pp. 46-48), et c'est vraisemblablement dans ce périodique que les éditeurs de 1840 en ont pris copie. Le texte du *Liceo* est correctement divisé en neuf strophes, et le premier vers de la septième a bien onze syllabes:

Y otra vez nuevos siglos, nuevas gentes.

Les deux derniers mots ont été omis dans les éditions; ces deux mots ayant quatre syllabes et le vers n'ayant pas de rime, l'omission a fait de l'hendécasyllabe authentique un heptasyllabe, ce dont personne ne semble s'être aperçu jusqu'ici.

Les neuf strophes sont disposées de la manière suivante (les capitales représentent les hendécasyllabes, les minuscules les heptasyllabes; X et x représentent les vers libres):

1re strophe X A B A B C d c D e E
2e strophe A B A C B C D e d E f F
3e strophe A B A C B C D e D e f F
4e strophe A B A b C d C D e x E
5e strophe X A B A B X c C
6e strophe X A B A B X C X c X d D X x e E
7e strophe X A X X A B x B
8e strophe X A X A B X B x c C X X d D
9e strophe X X A b b A C x C X X X D D

Voici le texte, tel que le donne *El Liceo*; seule, la ponctuation a dû être légèrement modifiée par nous à certains endroits:

AL SOL

HIMNO

Pára, y óyeme ¡oh Sol! Yo te saludo
y estático ante tí me atrevo á hablarte;
ardiente como tú mi fantasía,
arrebatada en ansia de admirarte,
intrépidas á tí sus alas guia.
¡Ojalá que mi acento poderoso,
sublime resonando,
del trueno pavoroso
la temerosa voz sobrepujando,
¡oh Sol! á tí llegara
y en medio de tu curso te parara!

¡Ah! si la llama que mi mente alumbra
diera tambien su ardor á mis sentidos,
al rayo vencedor que los deslumbra
los anhelantes ojos alzaria,
y en tu semblante fúlgido atrevidos
mirando sin cesar los fijaria.
¡Cuánto siempre te amé, Sol refulgente!
¡Con qué sencillo anhelo,
siendo niño inocente,
seguirte ansiaba en el tendido cielo,
y estático te via
y en contemplar tu luz me embebecia!

De los dorados límites de Oriente
que ciñe el rico en perlas Oceano,
al término sombroso de Occidente
las orlas de tu ardiente vestidura
tiendes en pompa, augusto soberano,
y el mundo bañas en tu lumbre pura.
Vívido lanzas de tu frente el dia,
y, alma y vida del mundo,
tu disco en paz magestuoso envia
plácido ardor fecundo,
y te elevas triunfante,
corona de los orbes centellante.

Tranquilo subes del Cenit dorado
al regio trono en la mitad del cielo,
de vivas llamas y esplendor ornado,
y reprimes tu vuelo:
y desde alli tu fúlgida carrera
rápido precipitas,
y tu rica encendida cabellera

en el seno del mar trémula (1) agitas,
y tu esplendor se oculta,
y el ya pasado dia
con otros mil la eternidad sepulta.

¡Cuántos siglos sin fin, cuántos has visto
en su abismo insondable desplomarse!
¡cuánta pompa, grandeza y poderío
de imperios populosos disiparse!
¿Qué fueron ante tí? Del bosque umbrio
secas y leves hojas desprendidas,
que en círculo (2) se mecen
y al furor de Aquilon desaparecen.

Libre tú de la cólera divina,
viste anegarse el universo entero
cuando las aguas por Jehová lanzadas,
impelidas del brazo justiciero,
y á mares por los vientos despeñadas,
bramó la tempestad: retumbó en torno
el ronco trueno, y con temblor crujieron
los ejes de diamante de la tierra:
montes y campos fueron
alborotado mar, tumba del hombre.
Se estremeció el profundo:
y entonces tú, como señor del mundo,
sobre la tempestad tu trono alzabas,

(1) trémulo dans *El Liceo* et l'édition de 1840, mais la faute est indiquée dans les *correcciones* de l'édition.

(2) Dans les *correcciones* de l'édition de 1840: círculos. La correction est admissible, mais elle ne s'impose pas.

vestido de tinieblas,
y tu faz engreias,
y á otros mundos en paz resplandecias.

Y otra vez nuevos siglos, nuevas gentes
viste llegar, huir, desvanecerse
en remolino eterno, cual las olas
llegan, se agolpan y huyen de Oceano,
y tornan otra vez á sucederse,
mientra inmutable tú solo y radiante
¡oh Sol! siempre te elevas,
y edades mil y mil huellas triunfante.

¿Y habrás de ser eterno, inextinguible,
sin que nunca jamas tu inmensa hoguera
pierda su resplandor, siempre incansable,
audaz, siguiendo tu inmortal carrera,
hundirse las edades contemplando,
y solo eterno, perenal, sublime,
monarca poderoso dominando?
No; que tambien la muerte,
si de lejos te sigue,
no menos anhelante te persigue.
¡Quién sabe si tal vez pobre destello
eres tú de otro sol, que otro universo
mayor que el nuestro un día
con doble resplandor esclarecia!...

Goza tu juventud y tu hermosura
¡oh Sol! que cuando el pavoroso dia
llegue que el orbe estalle y se desprenda
de la potente mano
del Padre soberano,

y allá á la eternidad tambien descienda
deshecho, en mil pedazos destrozado,
y en piélagos de fuego
envuelto para siempre y sepultado,
de cien tormentas al horrible estruendo,
en tinieblas sin fin tu llama pura
entonces morirá: noche sombria
cubrirá eterna la celeste cumbre;
ni aun quedará reliquia de tu lumbre!

José de Espronceda.

* * *

Les deux mots omis dans l'hymne *Al Sol* ne sont pas la seule incorrection que l'on puisse relever dans l'édition de 1840 (et naturellement dans toutes les éditions postérieures, puisque toutes en dérivent). On en acquerra la preuve en conférant le texte de certaines pièces dans l'édition et dans telle ou telle publication antérieure. La célèbre *Cancion del Pirata*, par exemple, parut pour la première fois dans *El Artista* (Madrid, 1835, I, pp. 43-44); c'est d'après cette impression originale qu'elle est reproduite ici:

CANCION DEL PIRATA

Con diez cañones por banda,
Viento en popa, á toda vela,
No corta el mar, sino vuela
Un velero bergantin:
Bagel pirata, que llaman
Por su bravura el TEMIDO,
En todo mar conocido
Del uno al otro confin.

La luna en el mar rïela,
En la lona gime el viento,
Y alza en blando movimiento
Olas de plata y azul:
Y vé el capitan pirata,
Cantando alegre en la popa,
Asia á un lado, al otro Europa,
Y allá á su frente Stambul (1).

«Navega, velero mio,
Sin temor,
Que ni enemigo navio,
Ni tormenta, ni bonanza,
Tu rumbo á torcer alcanza
Ni á sugetar tu valor.

Veinte presas
Hemos hecho
A despecho
Del inglés,
Y han rendido
Sus pendones
Cien naciones
A mis pies.

Que es mi barco mi tesoro,
Es mi Dios la libertad,
Mi ley la fuerza y el viento,
Mi única pátria la mar.

(1) Nombre que dan los turcos á Constantinopla.

Allá muevan feroz guerra
Ciegos reyes
Por un palmo más de tierra;
Que yo aqui tengo por mio
Cuanto abarca el mar bravio,
A quien nadie impuso leyes.

Y no hay playa,
Sea cual quiera,
Ni bandera
De esplendor,
Que no sienta
Mi derecho,
Y dé pecho
A mi valor.

Que es mi barco mi tesoro,
Es mi Dios la libertad,
Mi ley la fuerza y el viento,
Mi única pátria la mar.

A la voz de ¡barco viene!
Es de ver
Como vira y se previene
A todo trapo á escapar:
Que yo soy el rey del mar
Y mi furia es de temer.

En las presas
Yo divido
Lo cogido
Por igual:
Solo quiero
Por riqueza

La belleza
Sin rival.

Que es mi barco mi tesoro,
Es mi Dios la libertad,
Mi ley la fuerza y el viento,
Mi única pátria la mar.

¡Sentenciado estoy á muerte!
Yo me rio;
No me abandone la suerte,
Y al mismo que me condena
Colgaré de alguna entena
Quizá en su propio navío.

Y si caigo
¿Qué es la vida?
Por perdida
Ya la dí
Cuando el yugo
Del esclavo
Como un bravo
Sacudí.

Que es mi barco mi tesoro,
Es mi Dios la libertad,
Mi ley la fuerza y el viento,
Mi única pátria la mar.

Son mi música mejor
Aquilones,
El estrépito y temblor
De los cables sacudidos,

Del negro mar los bramidos
Y el rugir de mis cañones;

Y del trueno
Al son violento,
Y del viento
Al rebramar,
Yo me duermo
Sosegado,
Arrullado
Por el mar.

Que es mi barco mi tesoro,
La victoria mi deidad,
Mi ley la fuerza y el viento,
Mi única pátria la mar».

J. DE E.

L'édition de 1840, ainsi que les éditions postérieures, s'écarte du texte de *El Artista* aux vers suivants:

7. en todo el mar — 32, 50, 68, 86. que es mi Dios — 93. del ronco mar — 104. que es mi Dios la libertad. — Mais les erreurs des vers 7 et 93 sont indiquées dans les *correcciones*.

***

Des fragments de *El Pelayo* parurent pour la première fois dans *El Artista* (I, pp. 137-138 et 183-184). Ils furent reproduits dans l'édition de 1840, qui publia en même temps d'autres strophes inédites du même poème. Les deux textes sont en discordance aux passages suivants:

Strophe commençant par Lánguida acaso mora peregrina:
vers 4. *Artista* (p. 183): Y en sus ojos amor prende de amores—*Edit.* (p. 49): Y en sus ojos de amor prende de amores.

Strophe commençant par El moribundo lívido el semblante:
vers 8. *Artista* (p. 184): Muertos al fin quedaron en conjunto —*Edit.* (p. 54): Muertos al fin quedaron en un punto.

Strophe commençant par El ruido crece del festin en tanto:
vers 5. *Artista* (p. 137): Ebrio Rodrigo, derribado el manto—*Edit.* (p. 280): Ebrio Rodrigo, desceñido el manto.

Strophe commençant par Y luego oyó rumor de cien cadenas:
vers 7. *Artista* (p. 137): Y oyó tambien en medio á su agonía.—*Edit.* (p. 11): Y oyó tambien por mofa en su agonía.

Strophe commençant par En medio á su delirio y agonía:
vers 7. *Artista* (p. 138): El lienzo que á su cuello el mismo liga—*Edit.* (p. 12): El lienzo que á su cuello mismo liga.

Ch. Tisserand.

OBSERVACIONES ACERCA DE GÓNGORA Y DEL CULTERANISMO EN ESPAÑA [1]

Qui variare cupit rem prodigaliter unam,
Delphinum silvis appingit, fluctibus aprum.
(HORACIO. *Ad Pisones.*)

Para juzgar acertadamente a Góngora y apreciar con exactitud el orígen, la índole y circunstancias del culteranismo, fuera necesario detenerse en largos estudios preliminares, á fin de señalar las verdaderas causas del contagio y desentrañar las condiciones esenciales y accidentales del siglo en que floreció el poeta: condiciones cuya directa y eficaz intervencion en las inspiraciones poéticas no es posible desconocer, á no estar ciegos del todo. Pero como no es este lugar á propósito para realizar obra de tan gran aliento, ni yo tengo el necesario para dar cima á tan árdua empresa, voy á exponer sencillamente algunas observaciones, que acaso puedan contribuir á ilustrar el proceso del culteranismo. Son en él tan contradictorios los fallos, y corren autorizadas opiniones tan falibles acerca de su orígen y

---

(1) *Revista de Ciencias, Literatura y Artes,* tomo I, Sevilla, 1855, páginas 317-342.

fundamentos, que tal vez no merezca el nombre de temeridad el sacar de nuevo á plaza cuestiones tan debatidas.

Por otra parte, siempre ofrece algunas dificultades el exámen estrictamente imparcial de escritores que, como Góngora, brillan por el vuelo de su fantasía entre los príncipes de la inspiracion y figuran por sus delirios á la cabeza de los corruptores del gusto. Y aunque semejante dualismo de caractéres poéticos es ménos declarado en Góngora de lo que han supùesto ciertos críticos y preceptistas; aunque dichos caractéres no andan en él tan discordes que no se aunen con frecuencia, no por eso es ménos difícil deslindar en las obras del ingenio cordobés lo que ha sido producto de sus facultades ingénitas, de lo que ha nacido al calor del espíritu de su tiempo.

Los sistemas filosóficos que alternativamente predominan y que dan, por decirlo así, su entonacion especial á los conocimientos y creaciones literarias de cada siglo, comunican gran interés á los varios juicios que forman acerca de una misma obra, colocados en puntos de vista diferentes, y aun opuestos, escritores de distintas épocas. Si á esto se añade lo mucho que contribuye á diversificar el carácter de tales juicios, hasta en hombres coetáneos, el temple intelectual propio de cada uno de ellos, se comprenderá mejor por qué hay siempre algo nuevo que observar, ya sobre puntos fundamentales, ya sobre calidades secundarias, ya sobre matices de expresion, ó simplemente de estilo, en obras que, al parecer, habían sido quilatadas definitivamente con la más severa disciplina.

Por regla general, cuando los pueblos decaen y se hallan próximos á una transformacion de creencias, sentimientos ó costumbres, la literatura y las artes se corrompen y dan en deplorables extravagancias. Viciada su inteligencia, desdorada su dignidad, las entidades colectivas llamadas naciones, ménos dóciles quizá que los individuos aislados á las duras experiencias de la desgracia, resisten someterse á la ley de postracion que indudablemente las sugeta, y que ha de confundirlas al cabo, si no reciben aliento

que las vivifique de algun sacudimiento saludable debido al poder infalible de la Providencia. De este fenómeno es correlativo el de la postracion de artes y letras. Cuando la cabeza y el corazon están profundamente dañados, la fuerza expontánea de la vida no siempre logra triunfar de los elementos deletéreos. No es este caso el único en que la vida se agita con apariencias mortales. Hay contagios de cuya influencia no se libran ni las constituciones más robustas, porque se dirigen tambien á la realizacion de un fin providencial y supremo; pero cuando uno de estos contagios morales se desarrolla, las naturalezas degradadas y enfermizas son las primeras que sucumben. Por eso el culteranismo se propagó y arraigó más entre españoles é italianos que en otros pueblos de Europa. Y como cada faz inteligencial tiene en cada país un ser que la representa ó determina más señaladamente que los demás que aspiran á efectuarlo, Góngora es el símbolo del churriguerismo literario español, como Ronsard lo es del francés, como lo es del italiano el caballero Marino.

Poeta en quien se adunan tan diversas circunstancias, y que en ocasiones resplandece con tan elevados timbres como el insigne rival de Quevedo y Lope de Vega, merece ser juzgado imparcialmente para que la exacta apreciacion de sus cualidades típicas facilite que se pueda, ya absolverlo, ya condenarlo, segun sean las aberraciones en que incurrió, fruto de la índole de su ingenio ó del espíritu de su siglo.

Don Luis de Góngora y Argote, hijo de nobles padres, nació el juéves 11 de julio de 1561 (un año antes que el inmortal Lope de Vega), y murió el lúnes 24 de mayo de 1627 (1). Su cuna se

(1) Véase la *Vida de Góngora* que va al frente de las ediciones de Zaragoza (1643) y Bruselas (1659). Quintana, en su *Coleccion de poesías selectas castellanas*, y otros muchos escritores concuerdan con esta fecha. Sin embargo, don Martin de Angulo y Pulgar, de quien, al parecer, tomó D. Nicolás Antonio las noticias que le sirvieron para trazar la de la vida

meció en Córdoba, patria de Séneca y de Lucano; y así como éstos auguraron tácitamente la destruccion de un estado social, la ruina de un gran imperio, de igual modo aquél fué precursor de la muerte de una dinastía y de un cambio radical en las costumbres nacionales. Con efecto: si al leer los versos de Lucano

«se oyen trotar los góticos bridones»,

como ha dicho un poeta español contemporáneo (1), al leer *Las Soledades* y *El Polifemo* de Góngora se ve avanzar precipitadamente la decadencia moral y política de España, y llegar el fin de la dominacion austriaca y el principio de nuestro afrancesamiento.

Echemos, pues, una ojeada, ántes de fijar la consideracion en Góngora, sobre el estado del país a la aparicion de este singular ingenio, y sobre algunos de los caractéres determinantes de los poetas españoles de la antigua Roma, con cuyos vicios literarios puede tener algo de comun el culterano de Córdoba.

Cuando nació don Luis de Góngora hacía seis años que el *Demonium meridianum*, como apellidaban al rey Felipe II sus enemigos, ocupaba el sólio de Castilla. En tan breve tiempo la enseña española se había mostrado invencible ante los muros de la capital del mundo, y podía vanagloriarse de haber humillado el orgullo francés en San Quintin y Gravelinas. El hijo de Cárlos V contaba entre sus provincias europeas los Paises-Bajos, el Rosellon, la Cerdeña, el reino de Nápoles, Sicilia y el Milanesado. En África le reverenciaban Túnez y Oran, las Canarias y Santa Elena. Esperaban en Asia las Filipinas que el intrépido

y escritos de Góngora, dice, en los *argumentos* de las *estanzas* de su *Egloga fúnebre á D. Luis de Góngora*, impresa en Sevilla por Simon Fajardo en 1638, que la muerte «le quitó la vida á 23 de mayo por la tarde (año 1627).»

(1) D. Gabriel García Tassara.

Velasco las hiciese tributarias de su grandeza; y en América se contaban sus vasallos por naciones y por imperios.

Mientras Alemania, mal curada de sus trastornos recientes, repelía la autoridad religiosa y respetaba el despotismo político; mientras débiles resíduos de los sectarios de Sikingen y de Muntzer gritaban, como sus antiguos gefes, al incendiar los castillos de los magnates: *Seamos hombres y Dios será Dios*; en tanto que Inglaterra amenazaba estallar de nuevo en sangrientas divisiones, y que los sectarios de la Liga por una parte, y los hugonotes por otra, desgarraban el corazon de la Francia, España gozaba el inmenso beneficio de su imponente unidad político-religiosa, gracias al vivo sentimiento católico de sus hijos, á la inflexible voluntad del rey Felipe, y á la acendrada fidelidad y pericia de sus victoriosos capitanes. Las artes y las letras resplandecían á la sazon con el brillo de un glorioso renovamiento: y cuando sacaba Herrera no usados tonos de la lira castellana y Ercilla componía en las florestas de Arauco, entre el fragor de los combates, el mejor de nuestros poemas épicos, Oliva nos facilitaba el conocimiento de las trágicas inspiraciones de Eurípides, traduciéndolas esmeradamente en nuestro idioma.

Pero el renacimiento que, fecundado por una nueva filosofía entonces llena de sávia, produjo en otras naciones consecuencias muy felices, no las tuvo entre nosotros tan ventajosas, porque le subordinamos nuestra originalidad, hasta llegar á sofocarla, y seguimos rindiendo tributo al escolasticismo, ya bastardeado y exhausto de alientos fecundadores. Estas causas influyeron en nuestro suelo notablemente en la corrupcion del gusto. La razon es muy sencilla. Como las civilizaciones prestadas carecen de carácter propio y de verdadero nacionalismo; como no hablan á los sentimientos naturales del pueblo, ni poseen la necesaria aptitud para dar á luz expontáneamente creaciones con sello de originales, cuando buscan en la variedad refugio contra el amaneramiento, lo estéril del principio que las mantiene las lleva fatalmente á sucumbir en las más extrañas locuras. Los síntomas

que de ordinario suelen anunciar este mal término de la imitacion sistemática son muy claros para los que saben leer en el curso de las edades. Basta, efectivamente, ver la aduladora elegancia de Poliziano, para augurar la corrupcion de Marino; la pompa, á veces extremada, de Herrera, para predecir las nebulosas exornaciones de Góngora. No en todos los siglos nacen hombres, como el sevillano Rioja, que, viviendo en medio de los mayores delirios poéticos, sepan conservar sin mancha grave la pureza de su estilo. La debilidad humana con frecuencia se deja arrastrar en el torrente de los caprichos populares afortunados; y siempre es corto el número de los hombres que, encerrados en el santuario de su alma, se libran del contagio dominante en la sociedad en que viven.

Más de una vez, y por más de un escritor, se ha dicho que el genio de los españoles, fácil á la exageracion y amante del lujo de colorido, debió al comercio con los árabes apasionarse con ardor de las pompas del Oriente; y que en este rasgo peculiar de nuestro carácter poético estriban las diferencias que existen entre la poesía castellana y la de otros pueblos de Europa. Tal observacion es incompleta. Ni es más exacta la de los críticos que atribuyen a la índole específica de nuestro ingenio la corrupcion de la poesía latina, alegando en pro de su idea que Séneca, Lucano y Marcial fueron españoles; pues si es verdad que éstos adolecen de exuberancia de color y caen frecuentemente en exageraciones lastimosas, tambien lo es que Quintiliano, duro censor del abuso de la hipérbole y de toda la demás viciosa hojarasca del lenguage, nació, como ellos, en España, y fué en Roma, contrastando la corrupcion general, campeon muy decidido de razonables doctrinas.

Lo que hay de cierto es que los pueblos corrompidos, lo mismo que los hombres estragados, no se satisfacen con cosas naturales y buscan en la exageracion sensaciones nuevas. Por eso vemos que recurren á las fuentes ménos puras y aspiran al lauro de innovadores, precisamente cuando, roto el freno de la

razon, se abandonan á los mayores delirios. Además, la aficion á la grandilocuencia, á la hipérbole, á la profusion de imágenes, á la intemperancia metafórica, no es solo patrimonio del Oriente, sino de los pueblos meridionales. Verdad es que esta mala propension á abusar del colorido se modifica, y hasta llega á desaparecer del todo, cuando impera en la marcha intelectual de los pueblos una filosofía sana y vigorosa y la perversion moral no ha infestado los espíritus. Pero cuando sucede lo contrario, ¿cómo pedir á la poesía una pureza de formas de que carece la sociedad, sumergida en fango, decrépita, próxima á la disolucion y á la muerte? En comprobacion de lo que he dicho acerca de la pompa del estilo en pueblos meridionales, ¿no vemos que censura Demetrio Falereo (1) algunas ampulosidades de Homero? ¿Y no sabrémos, sin más que leer los tres primeros capítulos de Longino (2), que en los tiempos de la sencillez griega existían escritores nebulosos, como Calístenes, ó hinchados, como Clitarco, y que Platon y Jenofonte pecaron tambien contra la naturalidad y pureza del buen gusto?

Los que dicen que Séneca, Lucano y Marcial introdugeron en la literatura del Lacio la falsa brillantez española, no alcanzan, por lo visto, á comprender que tan vastas consecuencias no pueden reconocer por orígen tan pequeñas causas. No se corrompe la literatura de un pueblo, y ménos la de aquel cuyo idioma era casi univesal, porque dos ó tres ingenios, nacidos con cuantas malas predisposiciones quiera suponerse, muestren indeliberado empeño de precipitarla en el abismo. En el siglo mismo de Augusto la abundancia de imágenes, la afeminacion y forzados giros en que á veces incurre Ovidio, da á conocer palmariamente que la decadencia de las letras romanas se aproxima, y que, no bien cunda la corrupcion de costumbres, la de la poesía cun-

(1) Libelo *De elocutione.*
(2) Tratado del Sublime.

dirá tambien y perderá el arte en sencillez y grandeza. Mecenas, el amigo y favorecedor de Horacio, escribe con tan extraño atildamiento, que Augusto se burla de él, como puede verse en los fragmentos de una carta que nos ha conservado Macrobio (1). Y, por último, el napolitano Estacio, de estilo no más puro que el de los mencionados españoles, degrada la dignidad de las musas haciéndoles pintar, con más triste sentimiento que cuando lloró la pérdida de su padre, las excelencias del leon favorito de Domiciano, muerto al furor de un tigre recien-llegado de la Libia (2). Despues de esto, ¿podrán parecer ilógicas las serviles adulaciones de Marcial á dicho emperador, á Nerva, á todo el que presuma hallar dispuesto á favorecerle, á todo el que pueda mitigar los rigores de su miseria? ¿Escucharémos indignados la impureza de sus palabras? ¿Nos sorprenderá que, no obstante su natural sencillo y candoroso (3), se aparte del rumbo seguido por los escritores del siglo de Augusto y acomode sus furtivas poesías al lenguage corriente (perdiéndose en trivialidades conceptuosas ó cínicas obscenidades), cuando encontremos, al buscar la antigua severidad romana en la Roma del poeta, bacanales desordenadas, matronas provocando, con vergonzosa desnudez, á los más lúbricos placeres, y delatores y asesinos cuya infamia será el imán que atraiga un dia á los bárbaros del Norte, que estrelle el sólio de los emperadores del mundo contra el hierro de los pastores del Cáucaso?

El lujo desenfrenado, la bajeza de los hombres, la impudencia de las mugeres, todo conspiraba entonces á degradar el espíritu y extinguir la nobleza de la inspiracion. En una sociedad de esta especie, Lucano, aunque dotado de relevantes facultades

(1) *Saturnaliorum:* lib. II, cap. IV. *De jocis Augusti in alios, et aliorum rursus in ipsum.*

(2) Silv. II, 5.

(3) Plinio el mozo, ep., lib. III.

poéticas, había de sentirse naturalmente arrastrado á ser lo que era el pueblo donde vivía. Postrada la grandeza antigua de Roma, los poetas sólo contemplaban en todas partes, con la ruda elocuencia de la realidad, la negra epopeya del desfallecimiento y del crímen. A la austeridad de costumbres sucedía el más escandaloso desenfreno; al patriotismo valeroso, el servilismo cobarde; á la heredada elegancia helénica, la abigarrada fastuosidad con que se amortaja el esqueleto de las sociedades corrompidas. ¿Era posible que el poeta de esta sociedad no diese en el escollo de la hinchazon, cuando más pugnase por ser grandioso, ni pervirtiese el estilo al tratar de ennoblecerlo? ¿Podía realizar la belleza delicada, que excluye vanos afeites, el hombre que se había criado respirando la degradacion moral en palacios imperiales, y que, nutrido entre infamias, cometió al fin la de vender á su madre y á sus amigos por libertar la existencia, entregándolos sin piedad, é inútilmente para él, al hacha sedienta de los verdugos?

Séneca, Lucano y Marcial no enturbiaron la pureza del gusto porque fueron españoles, sino porque no pudieron ménos de ceder á la infeccion general, de la que ningun ingenio estaba á salvo. No hay duda en que á poca distancia de ellos se levanta la figura colosal de Tácito desafiando los embates de la corrupcion; pero el autor de los *Anales* escribió bajo el paternal imperio de Trajano, que fué como isla de felicidad en el mar tempestuoso de la vergüenza romana, y su espíritu independiente, vigorosa protesta excepcional, es como voz de los tiempos que se eleva sobre el mezquino rumor de las épocas parciales, para examinarlas y juzgarlas desde su altura en nombre de la justicia y de la moral eternas. A pesar de sus desvaríos, los tres españoles citados son antorchas que prestan muy clara luz al cuadro de la moribunda civilizacion antigua; y, no bien dejaron de existir, la literatura romana fué perdiendo gradualmente las dotes de nobleza que aún poseía, al par que se ahogaba en el piélago de sus crímenes el más grande de los pueblos que han existido.

De entre las ruinas de tan poderoso imperio surgieron las naciones meridionales de la moderna Europa. Y aunque en la Edad media se inoculó en ellas el espíritu caballeresco del Norte; aunque el Dogma Cristiano las cimentó en bases muy otras de las que habían contribuído á organizar la sociedad romana, en la fabulosa extension de sus dominios; aunque esta organizacion, distinta esencialmente de aquélla, había creado naciones caracterizadas, muy diferentes en índole de la antigua Roma, en el siglo XVI vino el renacimiento á proclamar en el Mediodia, cristiano y genuinamente católico, el triunfo de la cultura pagana.

Ya he dicho que Góngora nació en los momentos en que España, sentada en la cumbre del poder, empezó á sentir la influencia de vientos contrarios y á bajar por la pendiente de la desgracia al abismo de la nulidad. Pero la agonía de esta gran nacion no duró cuatro siglos, como la del imperio de Occidente: una sola centuria bastó á postrarla en el polvo. Tan rápido descenso explica la rapidéz con que tomó vuelo entre nosotros la nube pestilencial, á cuyo riego era imposible que letras y artes dejáran de corromperse. El principio contagioso estaba en la atmósfera. Para vencerlo era necesario contar con una constitucion robusta y alimentar la inteligencia de manjares sanamente nutritivos.

Ahora bien: el culteranismo ¿fué *creacion* de Góngora, como han afirmado muchos críticos, y peculiar de España? El escolasticismo, que ha predominado en Europa durante siglos, y cuyas fórmulas, aplicadas exageradamente á la literatura, destruyen ó pervierten la expontánea sencillez de la expresion, ¿ha pasado por la poesía de los demás pueblos sin afearla, poco ó mucho, y reservado únicamente para nosotros su viciado aparato silogístico, sus argucias y retrúecanos? Procuraré contestar á estas preguntas con claridad: así se comprenderá mejor lo que el culteranismo significa. Para ello empezaré por sacar á plaza observaciones de nacionales y extrangeros que han discurrido en este asunto, á fin de que nos iluminen y conduzcan á formar opinion propia con mayor conocimiento de causa.

«Si Góngora (dice D. Manuel José Quintana, quien poco antes »le apellida *padre* (1) *y fundador de la secta llamada de los cultos)*, »á las excelentes disposiciones que tenía hubiese juntado la ins»truccion y el buen gusto que le faltaban; si hubiera hecho de su »lengua *el estudio profundo que Herrera*, y meditado sobre los »recursos que presentaba el idioma, atendidos su carácter, su »caudal y su armonía, tal vez consiguiera lo que deseaba, y ten»dría la gloria de ser un *restaurador* del arte, y no el oprobio »de haberle corrompido. Pero le sucedió lo que á todos los que »quieren levantar un edificio sin cimientos: dió consigo en un »abismo de extravagancias y delirios, en una gerigonza detesta»ble, tan opuesta á la verdad como á la belleza, y que, al paso »que fué seguida de una muchedumbre de ignorantes, fué repro»bada de cuantos conservaban todavía un poco de juicio y de »sensatez.»

Y en otro lugar prosigue: «Su genio independiente (el de »Góngora) era *incapaz de seguir ni de imitar á nadie:* su imagi»nacion, en extremo fogosa y viva, no veía las cosas de un modo

(1) Al señalar á Góngora con el dictado de *padre* del culteranismo, sin duda recordó el Sr. Quintana los versos

Aun no se le ha cerrado la mollera
Al padre *de los cultos desvaríos,*

de un soneto, que algunos tienen por de Lope, y que fué escrito en contestacion al de Góngora que principia:

Patos del aguachirle castellana.

Pero esta apreciacion, natural en una polémica satírica, no es disculpable en un juicio crítico, que requiere condiciones muy diversas. Antes de haberla tomado por moneda corriente, debió el Sr. Quintana estudiar la materia más á fondo, para no exponerse á equivocaciones que abonan mal su criterio, ménos desacertado que en ésta en otras varias circunstancias.

»comun, y el colorido débil y pálido de los otros poetas no pue»de sufrir comparacion con la bizarría, si así puede decirse, de »su expresion y su estilo» (1).

Este dictamen, al que he dado la preferencia por ser el que corre entre nosotros con mayor autoridad, y en el que han cimentado el suyo algunos críticos extrangeros, es, con perdon sea dicho de tan respetable autor, no sólo de una pobreza lamentable, gracias á la estéril filosofía que aquél ha profesado siempre, sino más equivocado de lo que generalmente se ha creido, aun concretándonos á la parte material ó sensible, única de que el señor Quintana se hace cargo. Ni se cifran en tal juicio los del mismo género que se encuentran en las obras de nuestros más famosos críticos y preceptistas contemporáneos.

D. Antonio Gil y Zárate, autor dramático de merecido concepto y persona de erudicion y saber, dice, á propósito del culteranismo, que «*el creador* de este nuevo sistema fué uno de »aquellos hombres que la naturaleza se complace en dotar con »las cualidades poéticas más relevantes»; y añade que Góngora «á haber nacido *cincuenta años ántes*, fuera el primero de nues»tros poetas» (2).

Tambien leemos en un libro importante (3), donde están indicadas algunas de las principales causas de la corrupcion del gusto, que «Góngora, génio osado y profundo talento, fué *el pri»mero* que levantó la bandera de la reforma. En sus manos (opi»na el escritor á que aludo) trocó la poesía sus *pobres atavíos* »por ricas y deslumbrantes galas; la *trivialidad* y *prosaísmo* de »los *imitadores* se convirtió en culta elevacion y altisonante gran»dilocuencia. Perdió la frase, *ántes rastrera y por demás sencilla*,

(1) *Introduccion* á la *Coleccion de poesías selectas castellanas.*

(2) *Manual de literatura*, II parte.

(3) *Estudios históricos, políticos y literarios sobre los judíos de España, por D. José Amador de los Ríos.* Madrid 1848.

»su *humilde estructura;* desaparecieron del dialecto poético mu»chas voces, para ceder el puesto á otras más inusitadas, de más »ilustre prosapia y de comprension más difícil...» Y, por último: «la poesía, ántes sólo imitadora, se hizo culta, hinchada y extra»vagante, cuando quiso ser original.»

Pero no son los críticos españoles los únicos que han atribuido á Góngora, *gefe*, y nada más, de los culteranos, el carácter de *creador* del estilo culto. El ginebrino Sismondi dice (1), aludiendo á los primeros tiempos del poeta cordobés: «Su lenguage y »versificacion tenían entonces claridad y pureza, y no era fácil »presentir en Góngora, atendida la picante naturalidad de su es»tilo, al que debía ser *creador* de una escuela oscura y afectadí»sima; debiéndose, no al arrebato de una fantasía juvenil, sino á la »reflexion y al estudio, el levantado estilo que *inventó* para la »poesía elevada, y al que puso el nombre de *culto*» (2).

Retrocedamos un siglo y hallaremos una sumaria apreciacion del orígen de la poesía culta y del poeta que mejor la simboliza, más en camino de acierto que las precedentes. «Conservóse el »estilo de nuestros poetas (decía el sabio humanista Luzan (3) á »principios del siglo pasado), por lo comun muy puro, y con »hermosura y elegancia natural, hasta el reinado de Felipe III; »en cuyo tiempo, *no sé por qué fatal desgracia*, empezó la poesía

(1) *Historia de las literaturas del Mediodía.*—D. José Lorenzo Figueroa empezó á traducir en Sevilla, en 1841, la parte de este libro concerniente á España; pero habiendo al poco tiempo abandonado tal empresa, la siguió y terminó D. José Amador de los Rios, añadiendo al trabajo de Sismondi *notas* y *apéndices* recomendables.

(2) Lope de Vega da á entender que el maestro Gimenez Paton fué quien puso nombre al culteranismo. Así lo hace presumir el verso en que, aludiendo á la gongórica greguería, dice:

«Lo que llamó Paton culteranismo.»

(3) *La Poética y reglas de la poesía en general,* libro I.

»española á perder y decaer; y aquel *sano vigor* y aquella *gran-*
»*deza* suya dejeneró en una hinchazon enfermiza y un artificio
»afectado. Se pudiera sospechar que esta peste volvió á renacer
»*con la lectura de los poetas del tiempo de D. Juan II*, que adole-
»cían infinitamente de ella; pero tengo por seguro *que no fué así*,
»sabiéndose que ya entonces ni se leían ni se estimaban; y yo
»creo que la infeccion *nos vino de Italia*, así como un siglo ántes
»nos había venido la cultura, y que nos la trajo y comunicó el
»conde Virgilio Malvezzi en su afectadísima é insufrible prosa
»castellana, que desde luego tuvo aplausos é imitadores, siendo
»los primeros los poetas. — Faltaría en esta ocasion á la verdad
»que profeso, y con que debo hablar al público cuando se trata de
»su enseñanza y desengaño, si callase que don Luis de Góngora
»(sea dicho sin ofensa de sus apasionados) fué *uno de los que más*
»contribuyeron á la propagacion y crédito del mal estilo.»

Fíjese bien la consideracion en las palabras ó frases subrayadas en las citas que preceden, y, sin más estudio que esta mera observacion, se verán las contradicciones en que suelen incurrir tales juicios, no ya comparados mútuamente, sino vistos sin ningun género de comparacion ni de extraña referencia. Prescindamos, no obstante, de esta circunstancia y vengamos al terreno mismo en que se colocan sus autores.

Para el Sr. Quintana, el culteranismo es *hijo* legítimo de Góngora, y nació, porque este poeta, *incapaz de seguir ni de imitar á nadie*, y dotado de imaginacion *en extremo fogosa y viva*, quiso arrojarse á efectuar innovaciones bizarras. Es decir, nació por el capricho de un hombre y se difundió merced á la necedad de un pueblo. ¡Triste juicio de los fenómenos intelectuales, aun considerados sin relacion con su encadenamiento sublime!

El Sr. Gil y Zárate, aunque no da un paso más allá de las cuestiones de *forma*, concibe que el espíritu de la época debió influir algo en el desarrollo que dió Góngora á sus brillantes facultades, cuando dice que si éste hubiera nacido *cincuenta años ántes* habría sido el primero de nuestros líricos. Sin embargo,

para el Sr. Gil el poeta cordobés fué *creador* de la ampulosidad culterana.

De acuerdo con esta opinion, el Sr. Rios, que busca las causas de la corrupcion del gusto en algunas de las que realmente la ocasionaron, sostiene que Góngora fué *el primero* que levantó la bandera de la reforma (1); y que en sus manos la frase, *ántes rastrera* y *por demás sencilla*, perdió su *humilde estructura* (2).

El parecer de Sismondi coincide con el del Sr. Rios, y todos cuatro con la opinion, admitida vulgarmente, de que el culteranismo fué invencion caprichosa y extravagante del ingenio á que se alude.

Estos juicios resuelven afirmativamente el problema establecido en la primera de las dos interrogaciones á que ofrecí más arriba dar contestacion categórica. Pero ¿se fundan en la verdad? Vamos á verlo.

En una preciosa carta manuscrita, titulada *Censura de las Soledades, Polyphemo, y obras de D. Luis de Góngora, hecha á su instancia por Pedro de Valencia, coronista de su magestad* (3), dirige este

(1) Gracian, en cuya *Agudeza y arte de ingenio* se lee que «el estilo aliñado tiene más de ingenio que de juicio», asegura que *D. Luis Carrillo* fué *el primer culto de España*. Esto prueba que no lo fué Góngora, y que tambien había *cultos* fuera de España. La autoridad de Gracian es de mucho peso en el asunto.

(2) No es posible suponer que persona tan ilustrada como el Sr. Rios aluda, cuando habla de *trivialidad* y *prosaísmo*, de frase *rastrera* y de *humilde estructura*, á Garcilaso, Leon, Herrera y demás grandes poetas predecesores de Góngora. En casi todos ellos resplandecen dotes de belleza y magestad que nada tienen de rastrero ni humilde. Ignoro, pues, á qué ingenios se refiere el Sr. Rios en las palabras citadas.

(3) Se encuentra (copiada del códice original) en un manuscrito, cuya portada dice así:

†

«I. H. S.

Versos satyricos del gran D. Luis de Góngora y Argote, príncipe y Homero de las Poesías de España, que por lo satyrico no se an impreso

sabio escritor á nuestro poeta las siguientes notables palabras: «Acontécele á V. Md. lo que de ordinario á los que hallan en sí »muchas fuerzas naturales; que confiados en ellas y llevados de »su ímpetu, con soltura descuidada, no se dejan atar con precep»tos, ni encerrar con difiniciones ó aphorismos del arte, ni aun »con advertencias de los amigos...»—«De estas generosas trave»suras hallo yo algunas en las dos poesías *Polyphemo* y *Soleda»des*, y las llevo ó disimulo con gusto y admiracion. Las que no »debo disimular, para cumplir con el mandato y comision de »censura de V. Md., son otras diferentes, que nacen, no del in»genio de V. Md., sino de cuidado y afectacion contraria á su »natural, que por huir y alejarse mucho de el antiguo estilo claro, »liso y gracioso de que V. Md. solía usar con excelencia en las »materias menores, huie tambien de las virtudes y gracias que »le son propias y menos convenientes para las poesías más gra»ves.»—«En estos vicios (continúa, después de señalar los princi»pales de que adolece el estilo poético del cordobés), digo que »cae V. Md. *de propósito*, y *haciéndose fuerza* por *extrañarse*, i *imi»tar a los italianos* y á *los modernos affectados*, que se affectan ó »afeitan por falta de ingenio y hermosura propia; pero V. Md., que »tiene belleza propia y grandeza natural, no se desfigure *por* »*agradar al vulgo*...»—«V. Md. mire si tengo razon de celarlo, y »suplicarle nos dé partos *propios* y *dignos* de su ingenio, qual »me parece que *va nasciendo* éste de las *Soledades*.»

---

con las demas obras suyas.—Trasladados del volúmen manuscrito de todas las obras que deste gran varon se han podido adquirir, corregidas de los vicios que hasta aora padecen las impresiones todas que de ellos an salido, por las noticias que dexó su autor, que quedó en la librería del Ilmo. Sr. D. Luis Venegas de Figueroa, obispo que fué de la santa iglesia de Almería, de donde los hice trasladar en este libro, siendo alcalde mayor de aquella ciudad.— Año de 1663.»

Este manuscrito, y otros no menos preciosos de mano del mismo Góngora, paran en poder de mi amigo el sabio colector y biógrafo de Quevedo, D. Aureliano Fernández-Guerra y Orbe, á cuya franca liberalidad he debido el conocerlos y manejarlos.

Esta carta fué escrita en Madrid á 30 de Junio de 1613.

Aquí tenemos un juicio, en cuyo exámen no necesitamos detenernos, que suministra datos muy curiosos para apreciar la exactitud de los que anteceden. De su contexto se deduce: 1.°, que no era ingénita en Góngora la propension al estilo enmarañado y presuntuoso, defectos en los que se *hacía fuerza* por caer, para *imitar á los italianos y á los modernos afectados;* 2.°, que efectuaba tales imitaciones *por agradar al vulgo*, lo cual patentiza que la enfermedad no era sólo del poeta, sino de toda la sociedad española de aquel siglo; y 3.°, la época en que las *Soledades*, obra la más culterana de Góngora, *iban nasciendo*, segun la expresion del coronista.

Obsérvese, ántes de que prosigamos, cuán generales debían ser en aquellos dias los aires de corrupcion, cómo estaban en la atmósfera los elementos mortales, cuando escritor tan juicioso como Pedro de Valencia se cegaba hasta el punto de indicar que las desatinadísimas *Soledades* (1) iban saliendo á luz con atavíos propios de un poeta claro y naturalmente puro.

---

(1) El Sr. Gil y Zárate afirma en su *Manual*, refiriéndose al comienzo de las *Soledades*, que sólo es inteligible el primer verso. Esta aseveracion es equivocada. Costará trabajo descubrir lo que dicen los versos, si se pasa por ellos con rapidez; pero si se reflexiona un poco no habrá dificultad en penetrarse de lo que el poeta expresa tan desfiguradamente. —En la misma exageracion, aunque por móvil distinto, se deja caer don Adolfo de Castro (colector en la *Biblioteca de Autores Españoles* de las poesías líricas de los siglos XVI y XVII). cuando establece que en las *Soledades* «se hallan pasages que honrarían á los poetas más famosos de cualquiera de los siglos, de cualquiera de las naciones». Nuestro insigne Quevedo apreció debidamente la nulidad é insignificancia de este poema en un rasgo más expresivo que cuanto pudiera añadir el mejor crítico:

Es cosa impertinente
Que quien escribió ayer hoy se comente.

¿Cabe, acaso, percibir belleza donde no hay claridad?

Ya hemos visto algunas de las razones en que me fundo para creer que Góngora no fué inventor del culteranismo. Señalaré otras para esforzar más la exactitud de los fundamentos en que se apoya mi creencia.

A pesar de lo que dice Luzan, y opinando yo con él que dicha peste vino en gran parte de Italia, puede asegurarse, prescindiendo de las causas primitivas de la infeccion, ya ligeramente consignadas en este escrito, que dos cosas contribuyeron mucho á decidir el rumbo de las novedades, hijas de la decadencia moral é intelectual reflejada en las inspiraciones poéticas españolas: el escabroso y retumbante estilo de los libros de caballerías y la lectura de nuestros poetas del tiempo de D. Juan II.

Tal vez parezcan aventuradas estas dos proposiciones, si se considera la diversa índole esencial de las novelas caballerescas y de las poesías gongorinas, y se recuerda que acaba de manifestarnos Luzan que en la época de Góngora no eran leidos ni estimados los poetas del siglo XV. Pero tales apariencias se desvanecen si se observa el fondo con algun detenimiento.

Es necesario no tener la más mínima idea de la condicion humana para dudar de que cuando se levanta una voz á censurar un vicio es porque el vicio existe. Ridícula empresa hubiera sido la de Cervantes si, al trazar las inmortales páginas del *Quijote*, sólo se hubiera propuesto luchar con fantasmas imaginarios, como los que deslumbraban á su héroe. Egercían, pues, vasto y pernicioso imperio en la imaginacion y en las costumbres los ya degenerados libros de caballerías cuando Cervantes esgrimió el arma que acabó de exterminarlos. Estos libros, en los que apenas quedaban vestigios del gallardo estilo en que está escrita la *Historia de Amadís de Gaula*, y que, á medida que se debilitaba su importancia filosófica (que la tuvieron, y grande, á pesar de cuanto se ha dicho en su contra), se iban intrincando en tenebroso laberinto de imágenes desaforadas y estrambóticas hipérboles, no podían dejar de influir en una poesía que buscaba la originalidad por caminos convergentes al que ellos seguían.

De que los poetas de D. Juan II eran leidos en tiempo de Góngora voy á ofrecer testimonio irrecusable.

Lope de Vega, en el prólogo del *Isidro*, poema consagrado á cantar las excelencias del Santo patron de Madrid, dice, haciendo mérito de haberlo escrito en quintillas, por ser metro puramente castellano: «qué cosa iguala á una redondilla de *Garci-Sanchez* ó don Diego de Mendoza? Perdóneme el divino Garci-»laso, que tanta ocasion dió para que se lamentase *Castillejo*, »festivo é ingenioso poeta castellano...» «Maravillosas son las »estancias del excelente portugués Camoens; pero la mejor no »iguala á sus mismas redondillas... en que parece que imita á »*D. Jorge Manrique*, cuyas coplas castellanas *admiran* los inge-»nios extrangeros, y *merecen estar escritas con letras de oro* (1)».

Si, pues, el poeta á quien sus contemporáneos apellidaron *fénix de los ingenios* y Cervantes *mónstruo de la naturaleza* opina que las coplas de Jorge Manrique merecen estar escritas con letras de oro, ¿no quiere decir esto que á fines del siglo XVI y principios del XVII no estaban tan olvidadas como supone Luzan las poesías del tiempo de D. Juan II?

Además, ¿quién que haya estudiado las obras de Góngora dejará de hallar semejanza entre sus oscuridades y las de su paisano el famosísimo Juan de Mena? ¿Quién podrá desconocer que existen analogías muy declaradas en la índole respectiva de estos dos grandes poetas? ¿No fueron ambos imitadores de las musas italianas? ¿No trataron de crear un dialecto poético, españolizando voces latinas y extrangeras y procurando introducir en nuestra poesía el hipérbaton del Lacio? ¿No coincidieron hasta en la circunstancia de no inventar el sistema de que son símbolos, dado que el uno siguió las huellas de D. Enrique de Villena y del

(1) La *aprobacion* de este poema data del 22 de enero de 1559, y su primera edicion (segun Clemencin) del mismo año. La que tengo á la vista, rara tambien, es la de Barcelona: 1608.

Marqués de Santillana, gefes de la escuela *dantesca* española, y el otro imitó más de una vez á su contemporáneo Marino y á otros poetas italianos y españoles de su misma época? (1) ¿No fueron sus altas dotes las que, llevándolos á extremar sus defectos, los pusieron más en relieve? Si borramos la diferencia nacida de la ancianidad del lenguage, ¿no hallaremos la oscuridad gongórica, con muchos de sus caractéres gráficos, en los siguientes versos de Juan de Mena?

«Despues que el pintor del mundo
Paró nuestra vida ufana,
Mostraron rostro jocundo,
Fondon del polo segundo,
Las tres caras de Diana.
E las musas clareciera,
Donde Júpiter naciera
Aquel hijo de Latona,
En un tachon de la zona
Que ciñe toda la esphera.» (2)

¿No se vé ya el retruécano que tan en moda estuvo en el siglo XVII, y que tanto agrada á ciertos escritores de hoy dia,

(1) «Góngora, olvidando la excelente máxima de que los buenos es»critores han de querer ántes agradar á los buenos que á los muchos, »vió con prava emulacion los aplausos que arrancaban las poesías de su »paisano D. Luis Carrillo de Sotomayor, imitador afectado de algunos »italianos modernos, y ambicioso de ganar renombre por desusados ca»minos. En el sepulcro de este celebrado mancebo resolvió Góngora ale»jarse del antiguo estilo, etc.» D. Aureliano Fernandez-Guerra y Orbe, en la *Vida de D. Francisco de Quevedo*, pág. LXVI.—La profunda erudicion y sana filosofía de Fernandez-Guerra hacen inapelables sus fallos.

(2) *La coronacion, compuesta por el famoso poeta Juan de Mena, en loor del ilustre caballero D. Iñigo Lopez de Mendoza, marqués de Santillana.*— Este poemita forma parte de *Las obras del famoso poeta Juan de Mena, nuevamente corregidas y declaradas por el maestro Francisco Sanchez, Cathedrático de Prima de Rhetórica en la Universidad de Salamanca. Salamanca: 1582.*

en estos versos de un poemita del mismo autor, titulado *Lo claro escuro*?

«Cuando ví morir mi vida,
E vida dar á mis males,
Cuya vida es despedida
De quien fué desconocida
A mis penas desiguales. etc.»

¿No hay singular parecido entre las trasposiciones de Góngora y las de Juan de Mena, de las cuales puede servir de ejemplo el verso

«Divina me puedes llamar Providencia?» (1)

Góngora no fué *creador* del estilo llamado culto. Los elementos de que éste se compone se encuentran esparcidos en los predecesores y coetáneos de aquel; y el mismo Lope de Vega, que tanto se burla de las exageraciones de dicho estilo, desluce con ellas, no ya sus últimas creaciones, sino las que salieron á luz mucho antes de que Góngora produgese sus obras más culteranas. Hasta en Fernando de Herrera se suelen encontrar asomos del amaneramiento gongorino, aunque el ilustre sevillano vivió cuando más se rendía párias á la bella forma poética del siglo de Augusto. Resulta, pues, que Góngora, lejos de crear lo que ya existía cuando él hubiera podido crearlo, se contentó con ensanchar y sistematizar elementos que andaban diseminados ó en naciente desarrollo; empresa en la cual le precedió tambien, sin el éxito ruidosísimo que él obtuvo, el mencionado Carrillo. Lo probaré sin esfuerzo.

Ya hemos visto que los poemas de Góngora donde más campa la hojarasca del ornato; los que podían engendrar mayor número de prosélitos, atendidas las inmoderadas inclinaciones de aquella literatura; los que desataron contra el cisne cordobés

(1) Copla XXIII de *El Labyrintho*.

hasta á los mismos que sacrificaban en áras del equívoco, del retruécano, de la simétrica antítesis, de la remontada hipérbole, no van más allá del año 1612. Veamos egemplos de culteranismo anteriores á dicha época. Expongo los primeros que se me ofrecen de entre los infinitos con que me brindan los escritos de aquel tiempo.

En 1.° de Agosto de 1609 aprobó el Licenciado Gaspar Escolano la publicacion de un libro titulado: *La constante Amarilis*, de Cristóbal Suarez de Figueroa (1), y en él se encuentran estos ridículos versos:

«A las aguas que van vertiendo risa
Por escarchado suelo,
Mordazas pone de cristal el cielo» (2).

Y estos otros, de expresion no ménos desaforada:

«Fué un tiempo enojo su copete alzado
A la patria del Euro proceloso» (3).

Y éstos, donde la frase es tan confusa como baja la metáfora:

«Cuando los campos desnudos
La vez que salía el alba,
Con guarniciones de yelo
Sacaban sayos de escarcha», etc. (4).

(1) Se imprimió en Valencia, por Pedro Patricio Mey, en el mismo año. Tengo noticias de una edicion de 1600, pero no la he visto.

(2) *Disc. I.*

(3) *Disc. II.* Habla de un árbol caído.
D. Luis Carrillo y Sotomayor dice tambien en su soneto *á un olmo:*

«Enojo un tiempo fué tu cuello alzado
A la patria del Euro proceloso.»

(4) *Disc. II.*

En el canto I del *Isidro* de Lope de Vega leemos, al abrir el libro, este miserable retruécano:

«Canto el varon celebrado
Sin armas, letras, ni amor,
Que ha de ser un *labrador*,
De mano de Dios *labrado*,
Sugeto de mi *labor*».

Y en una *Cancion en loor de San Isidro de Madrid, dirigida á Nuestra Señora de los Dolores* y escrita ántes de terminar el siglo XVI, estas desconcertadas imágenes:

«Divina Céres, celestial María,
Diosa del trigo que sembró en tu pecho
De Dios el dedo que tus campos labra;
Trigo que en piedra de la cruz deshecho
Formó aquel pan de néctar y ambrosía
Que baja á Dios, de Dios á su palabra...»

El mismo Lope dice en *El Peregrino en su patria* (1), aludiendo con hueca afectacion y concepto disparatado á las ruinas de Sagunto:

«Vivas memorias, máquinas difuntas
Que cubre el tiempo de ceniza y yelo,
Forman cuevas donde el eco al vuelo
Solo del viento acaba las preguntas, etc.»

En la *Jerusalem libertada* (2), obra predilecta suya, donde se ostentan, entre los desatinos cultos más reprehensibles, altas

(1) Fué aprobado en Valladolid por Tomas Gracian Dantisco, á 25 de Noviembre de 1603. Tengo á la vista edicion de Sebastian Cormellas, en Barcelona, 1605.

(2) Las licencias para la edicion de la *Jerusalem* que tengo presente fueron expedidas en Lisboa á 23 de Setiembre de 1609. Hay otras anteriores.

bellezas que piden admiracion y aplauso, hallamos que en una cueva de la Escitia

«Estaba el bofeton avergonzado
Con el mentís colérico, leyendo
Las leyes en el duelo, y afrentado
Palos, armas y noches previniendo.
Y por toda la margen el cuidado
Anotaciones trágicas haciendo,
Con una pluma que cortó de caña
Por no se remitir á la campaña.»

Por último, en *La Arcadia* (1), novela pastoral escrita á imitacion de la famosa de Sanazaro, y de índole nada á propósito para dar acogida á la bambolla culterana (*ambitiosa ornamenta*, que dijo Horacio), el pastor Celso encarece de este modo la hermosura de una ingrata:

«Si la frente no era nieve,
Era cielo de dos arcos,
Que á la lluvia de mis ojos
Señalaban tiempo claro.
A cuya sombra se vian
Dos soles bellos y zarcos,
Zafiros y ricas piedras,
Destos que lloran retratos;
Aunque entonces hizo en ellos
Dos sellos el amor casto,
Que fueron espejos mios
Mas fueron cristales falsos.»

Estas profanaciones del númen son de la misma especie que las de Góngora y sus sectarios, con las cuales se identifican en más de un punto. Dígase ahora si el hombre que, no por índole nativa, sino arrebatado en el torbellino de las circunstancias,

(1) El privilegio para la publicacion de *La Arcadia* fué concedido á Lope en San Lorenzo, á 15 de Agosto de 1598.

rinde tributo al mal gusto y plaga sus obras de delirios como los citados, no es en parte acreedor al anatema que fulminó contra Góngora y sus devotos, y á las donosas burlas que en sus comedias (1) y en muchos de sus escritos disparó contra los cultos. El que en su *Censura de la poesía culta* exclamaba que la creacion poética debía «costar grande trabajo al que la escribiese y poco al que la leyese», ¿no había contribuido tambien á la fundacion del culteranismo, dando, sin ser poderoso á enfrenar el torrente corruptor de la decadencia, en los defectos que luego exageró Góngora?

En el mismo Fernando de Herrera ¿no se ven rasgos que preludian la bastarda degeneracion del siglo XVII? ¿No es él quien dice en una elegía (2) (y cuenta que cito ejemplos de sus obras más perfectas)

(1) Lope ridiculizó agudamente el culteranismo de los poetas y escritores, y el *culti-latini-parlismo* de las mugeres (evidente señal tambien de las hondas raices que tenía en aquella sociedad la enfermedad epidémica) en varias de sus comedias, y principalmente en *La dama boba*, que hoy se representa en nuestros teatros, refundida por Solís, con el título de *Buen maestro es amor, ó la niña boba*. En *Las bizarrías de Belisa*, esta pregunta á D. Juan (acto III), aludiendo irónicamente á las cualidades de su rival:

«Diga, rey, si vino aquí
su ninfa, que Dios la guarde,
. . . . . .
aquella que escribe en culto,
por aquel griego lenguage
que no le supo Castilla
ni se lo enseñó su madre...»

En *Amistad y obligacion* y en otras producciones encontramos rasgos análogos encaminados al mismo objeto.

(2) En la que empieza:

«Esta amorosa luz serena y bella.»

Herrera murió, de edad muy avanzada, antes de 1617. Lá mayor parte de sus versos se imprimió en Sevilla, en un volúmen, en 1582.

«La lluvia que en mi faz continuo llueve
Regalar puede bien el puro hielo?»

Para expresar el dolor, que tan poco se compadece con estudiadas antítesis, ¿no se vale de algunas como la siguiente, incrustada en la elegía que consagra á llorar la pérdida de su Heliodora?

«Es dulce vida ya la amarga muerte
Y amarga muerte ya la dulce vida.»

¿No se hace oscuro en ciertos pasages, por el prurito de engolfarse en alusiones mitológicas? Queriendo dar novedad á la elocucion pintoresca, ¿no se arroja, en la composicion últimamente citada, a llamar al cielo *estrellado claustro*? El deseo de ennoblecer la estructura de la frase, ¿no le lleva á chocar en trasposiciones como la del verso:

«Y le digo señora dulce mía»?

Pero de los poetas españoles de los buenos tiempos, cuyas obras han merecido a la posteridad el dictado de clásicas, no es Herrera el solo en quien se descubren síntomas de corrupcion y de muerte.

Bartolomé Leonardo de Argensola, gran imitador de Horacio, en cuyo estilo había formado el suyo, generalmente severo, no vaciló en decir en un soneto *laureado*, compuesto en elogio del mártir San Lorenzo, que

«Cual cisne que con últimos alientos
Vive y muere cantando á un mismo punto,
Y en el sepulcro y nido todo junto
Más vivos articula los acentos:
Tal en la dura cama, en fuegos lentos,
El invicto español, vivo y difunto,
Levantó este divino contrapunto
Cercado de tiranos y tormentos.»

¿Y qué frase hubiera podido inventar Góngora, para no decir sencillamente *plegaria*, más ridícula que *divino contrapunto*?

Hasta el puro Luis de Leon, el más original y acaso el más grande de nuestros antiguos líricos (1), dice, encrespando la metafórica antítesis en una de sus poesías religiosas:

«...del sol la Vírgen se vestía,
Siendo como la nieve blanca y pura,
Y el Hijo, aunque era sol muy encendido,
Sacó de nieve puro su vestido.»

¿Y no se encuentran faltas de esta especie en el austero Ercilla, en el ingenioso Juan de la Cueva, hasta en el claro Garcilaso? (2) ¿No se vé desde luego que semejantes vicios son hijos de profundas causas, y que abundan de igual modo en la poesía

(1) Bien sé que para desvirtuar esta apreciacion, justísima en mi concepto, pueden algunos decir que Leon imitó, en varias de sus más notables poesías, composiciones latinas, de las que tradujo á veces trozos enteros. Pero los que no sepan ver en esta clase de imitaciones la originalidad de nuestro poeta; los que no sientan el fuego profundamente amoroso y cristiano del espíritu que lo anima; los que no vean retratada su alma en la sencilla claridad de sus versos, al través de los cuales se refleja el pensamiento, como los manantiales puros dejan ver las arenillas del fondo, no merecen la pena, ciertamente, de que procuremos convencerlos.

(2) Por no dar en prolijo, ceso en la enumeracion de ejemplos: enumeracion que podría multiplicar de una manera indefinida, sin más trabajo que abrir ciertos libros de poesía *erudita* ó *popular*. En cuanto al refinamiento y á la afectacion semi-escolástica en que se engolfa con frecuencia el príncipe de nuestros poetas bucólicos, bastará indicar, para convencer á los que nieguen en él tales defectos, que Garcilaso imitó y tradujo muchas veces á Petrarca (cuya sutileza y sofistería amorosa son de todos conocidas), y que recibió de los cancioneros, hijos de la literatura provenzal, el carácter metafísico y la aficion á las fórmulas escolásticas, que tambien llegaron á dominar, merced á dicho comercio, entre los más famosos vates italianos.

popular que en la *erudita*, aunque ésta aspiraba en el siglo XVI á emular la forma pura de los buenos tiempos de Roma? ¿No descubren tales errores que es ineficáz el esfuerzo de los médicos para poner diques á la propagacion del contagio? ¿No se encuentran en la sociedad las mismas singularidades en los caracteres, en las pasiones y en las costumbres? El amor de nuestras damas y galanes ¿no era entonces hinchado y verboso de suyo? ¿No es distintivo de aquella época la galantería, cuya índole siempre ha sido ampulosa y encopetada? Las mugeres, de tanto influjo en la vida social, no hablaban *horrendo*, como dice Juan de la Cueva? Y si esto es así, ¿cómo es posible creer, aunque lo afirme Quintana, que Góngora fué creador del estilo culto, al que sucumbieron al fin cuantos famosos ingenios lo habían antes escarnecido?

La verdad es que los resabios de la filosofía escolástica, el principio de imitacion y la preponderancia de la forma, debían apresurar entre nosotros el abatimiento de la poesía, empujada á su ruina por el desfallecimiento de la nacion. Entronizado el despotismo de la palabra, esto es, de la *materia*, fruto de un renacimiento de orígen pagano, la imaginacion había de agitarse estérilmente en el vacío y morir abrumada bajo el peso de su vanidosa pompa. El génio es como la tierra: para producir ha menester la semilla. Pero cuando esta semilla carece de fecundos gérmenes, cuando es exótica, no logra echar hondas raices y se marchita en breve la planta, aunque el más esmerado cultivo procure mantenerla en el vigor con que al principio se ostentaba. La poesía española se hundió por falta de ideas, agotadas sus fuerzas grotescamente en la combinacion de giros extraños y locuciones gigantescas para expresar fruslerías. Tan cierto es esto, que, refiriéndose á Góngora, dice el P. Ferrer de Valdecebro: «si igualáran á los versos los asuntos, había de tener mejor lugar que Homero». Pero lo que el buen fraile, admirador apasionado del cordobés, sospechaba instintivamente dos siglos ha, no ha llamado siquiera la atencion de los críticos españoles

del presente (1), y causa lástima ver cuán superficial, cuán desacordadamente se aprecian hoy por casi todos, y muy en particular por el más reciente colector de Góngora, las causas que produjeron el triunfo del culteranismo, las buenas y malas partes de aquel peregrino ingenio.

Probado que el culteranismo no ha sido engendro de su imaginacion enfermiza, y que la peste nos vino en su mayor parte de Italia, lo cual acredita que no es enfermedad peculiar de España, voy á poner fin á estas observaciones con otro egemplo, que corrobora lo ya expuesto acerca de las colosales proporciones de tan funesto contagio.

Nadie debe extrañar, porque es cosa naturalísima, que las causas arriba indicadas produgesen efectos análogos en pueblos de comun orígen, ni que la raza latina pagase tributo simultáneamente á un mismo vicio en diferentes naciones. Esto era lógico y no podía dejar de efectuarse. Pero lo que sí llama la atencion, porque atestigua la destructora potencia del principio deletéreo, es que en un pueblo separado del continente, oriundo de otra raza, y de hábitos y propensiones distintos de los que el renacimiento greco-romano había entronizado ó despertado en España, Italia y Francia, pagase tambien tributo al mal gusto que se difundía por Europa. Esto sorprende tanto más, cuanto que, mientras España caía, Inglaterra se elevaba. Cierto que estas pequeñas invasiones del espíritu corruptor no podían compararse al dominio despótico y absoluto que egercía en las naciones de procedencia latina; pero ni el mismo portentoso Shakespeare se vió completamente libre de sus nocivos halagos. Oiga-

(1) Entre los que hoy juzgan á Góngora y al culteranismo con más sagacidad filosófica que los escritores á que aludo, merecen especial mencion el Sr. Martínez de la Rosa y el elocuente biógrafo de *Quevedo*. Tambien es digno de mencion, aunque sólo discurre por la superficie del asunto, el Sr. Adolfo de Puibusque, para quien Góngora fué sólo *chef de l'école funeste qui égara la littérature espagnole.*

mos, sino, cómo el ciego impulso de la decadencia meridional se hace sentir entre las nieblas del Támesis. Así define *Romeo* (1), creacion de las más bellas y apasionadas de Shakespeare, el amor que experimenta su alma:— «¡O amor elocuente! »¡O amante odio! ¡O todo creado de nada! ¡O grave frivolidad! »¡O vanidad modesta! Cáos infame de ilusiones encantadas, plu»ma de plomo, humo brillante, fuego glacial, salud enferma, »sueño despierto, cosa que no es lo que es, tal es el amor que »siento, yo que en todo esto busco en vano el amor» (2).

¿Habría Góngora recargado más de colores esta pintura?

Pues veamos, para concluir, las siguientes palabras de *Capuleto* en el mismo drama. Habla con su hija:—«En tu persona »imitas una nave, el mar y los vientos. Tus ojos son un mar de »lágrimas, que tiene flujo y reflujo. Tu cuerpo es la nave que »boga en este océano de ondas amargas. Tus suspiros son los »vientos que hacen guerra encarnizada á tus ojos, y que, si no »sobreviene súbita calma, harán zozobrar tu barca combatida »por las olas» (3).

---

(1) En el drama titulado así.

(2) « . . . . . O brawling love! O loving hate!
O anything, of nothing first created!
O heavy lightness! serious vanity!
Mis-shapen chaos of well-seeming forms!
Feather of lead, bright smoke, cold fire, sick health!
Still-waking sleep, that is not what it is! —
This love feel I, that feel no love in this». (*Act.* I, *Esc.* 1.)

(3) « . . . . . In one little body
Thou counterfeit'st a bark, a sea, a wind:
For still thy eyes, which I may call the sea,
Do ebb and flow with tears; the bark thy body is,
Sailing in this salt flood; the winds, thy sighs;
Who,—raging with thy tears, and they with them,—
Without a sudden calm, will overset
Thy tempest-tossed body». (*Act.* III, *Esc.* v.)

¿Cabe alambicar más la alegoría?

He llegado al término que me propuse. ¡Ojalá despierten estas humildes observaciones, en los que más piensan y saben, el deseo de profundizar en estudio que puede ser tan útil á la juventud y al esclarecimiento de un período de gran significacion y trascendencia en nuestra historia literaria!

Manuel Cañete.

NOTA SOBRE EL HISPANISMO EN RELACION CON EL GERMANISMO

En torno a la gran guerra se agita la opinión española. En la prensa, en la querella de los partidos, descubrimos ideas y pasiones que proceden de la contienda presente; apasionados sentimientos a favor de Alemania y de su cultura; defensa elocuente de los aliados; simpatías a Francia y a su civilización liberal. La aristocracia exalta al Imperio del orden y de la disciplina, porque cree que si pereciera Alemania sería vencido el catolicismo en las futuras luchas de influencia. Para la nobleza reaccionaria, la Francia atea es el enemigo. Una minoría, interesante en el seno de esta clase social, adivina que en el germanismo se encierran elementos hostiles a España. El clero pregona la excelencia del poder conservador, que mantiene, más allá del Rin, las tradiciones y el prestigio de la autoridad. Francia debe ser redimida de sus antiguos pecados por la humillación y la derrota. La victoria austroalemana salvará los principios de conservación social de la confusión democrática (1). El ejército aplaude las campañas de la Alemania imperial, su agresión metódica, la ciencia de sus generales.

---

(1) Albert Mousset. *En Espagne. Catholicisme et Germanophilie.* La Revue Hebdomadaire, 20 Nov. 1915.

En cambio, los artistas, los escritores, en resuelta campaña de prensa, han exaltado la victoria francesa. De París recibieron las más nobles inspiraciones. La España liberal, que emprendió su íntima reforma en 1898, no ha vacilado en denunciar los vicios de la cultura alemana, la disciplina contraria a la originalidad, la inmensa fábrica de guerra en que desaparecen todas las razones de una vida armoniosa. Sin embargo, entre los defensores del Imperio hallamos a Benavente, cuyo teatro debe tanto a la influencia francesa; y es germanófilo un escritor indisciplinado en la composición de sus novelas, anarquista en su dirección espiritual, Pío Baroja, que espera del triunfo tudesco la muerte de la Iglesia Católica. Según él, en Berlín revive Lutero en guerra santa con Roma.

Contradicciones inesperadas, que revelan indecisión, apasionamiento, ignorancia. ¿Conviene a España, a los elementos esenciales de su genio, que se imponga en una Europa vencida el espíritu teutón? He aquí el problema que no han resuelto todavía los directores de la conciencia hispánica. Tal vez carecen de información adecuada para juzgar a una potencia arrogante; acaso el odio secreto contra Inglaterra o la rivalidad con Francia les anima en su actitud. Tales intervenciones de sentimiento en el orden intelectual anuncian siempre el crepúsculo de la razón. No sé si intereses políticos inmediatos pueden determinar, en los partidos, desconfianza hacia la fuerza inglesa que clavó su garra en Gibraltar, hacia los Estados Unidos, que libertaron a Cuba. Pero, en esta guerra combaten intereses más profundos; dos concepciones de la vida y del mundo entre las cuales debe escoger la Península una dirección moral. Olvidando antiguas tristezas, ha de definir sus esperanzas.

¿Qué debe a Alemania la España moderna? ¿Cuál es la explicación de la aparente simpatía al Imperio? ¿Será necesidad de conquistar nuevos dominios en la soledad que le ha impuesto el odio de los pueblos liberales, o existen afinidades secretas entre ambas naciones?

En la edad romántica, Alemania amó el pasado español, lo estudió fervorosamente. La «pequeña Alemania», protestante, liberal, leía a los enciclopedistas; pero la «grande», cuyo centro intelectual estaba en Viena, elogiaba a los escritores españoles, sobre todo a Calderón, y exageraba su entusiasmo para romper con el clasicismo francés. La simpatía al drama hispano fue una forma de galofobia. Los dos Schlegel, Guillermo y Federico, críticos de ideas generales, endiosaron a Calderón. Según Menéndez y Pelayo, admiraron mucho el teatro español y lo conocieron muy poco, sobre todo a Lope. Buscaban un gran poeta romántico, en el cual el sentimiento, el misticismo, la fe católica, sirvieran al fervor germano. En una época de tempestad romántica, *Sturm*, de nacionalismo literario, Calderón fué el poeta por excelencia que ofrecía una solución inesperada al problema del destino humano. Para los críticos teutones, la literatura española era profundamente castiza, dócil a las voces de la raza (1).

Hegel, en su *Estética*, afirma que el poema del Cid es el tipo de la epopeya romántica y se entusiasma, como los Schlegel, con este arte nacional español. «Nosotros los modernos, escribe, nos atrevemos a colocar este poema al lado de lo que la antigüedad presenta de más hermoso» por el vigor, la plasticidad y el movimiento. En el teatro ibérico descubre lo patético del conflicto entre el amor y el honor, la amistad, la autoridad real; un género peculiar a España a la vez «original y abstracto», personajes más concentrados que los de la escena francesa, héroes graves y altaneros (2).

Schopenhauer, que cita a Gracián en su *Parerga*, llama «profundo poeta» a Calderón porque, en *La vida es sueño*, se lee que:

> el delito mayor
> del hombre es haber nacido.

(1) *Historia de las ideas estéticas*, 1887, tomo IV, volumen I, páginas 214 y 215.

(2) *Esthétique*, 1875. Traducción Bernard. Tomo II, página 397.

¿No anunciaba en estos versos el poeta la doctrina filosófica que niega el valor de la vida? En efecto, escribe el filósofo, como comentario a este drama: «¿quién no ve que es un crimen la vida, «puesto que una ley eterna, la ley de la muerte, no tiene otra razón de ser?» (1).

La admiración de la Alemania romántica y filosófica ve a los escritores dramáticos del siglo de oro español y a su ruda epopeya.

En el siglo XIX, España recibe de Alemania una doctrina filosófica: el krausismo. Sanz del Río importa este sistema, que concilia en lengua abstrusa el idealismo y el realismo; metafísica de segundo orden en el país original, que lleva al estilo de los pensadores hispánicos una hórrida pedantería. Quizás si influye menos en el dominio de la pura especulación que en moral y en pedagogía. Es una regla de austeridad, especie de estoicismo o de nuevo senequismo, a que debemos la vida ejemplar de don Francisco Giner. En la enseñanza de Buylla, de Cossío, de Posada, en la crítica de *Clarín*, en la predicación laica de Altamira, descubrimos huellas de esta inspiración. Más tarde, el neokantismo de la escuela de Marburgo, la crítica de Cohen invaden las aulas universitarias españolas; pero predomina siempre en esta influencia la dirección ética.

Y precisamente las doctrinas que la España intelectual adopta se contraponen al espíritu de la Alemania imperial. En ellas se justifica el individualismo, virtud española; se discute el sentimiento de la obediencia; la voluntad es suprema legisladora; ninguna disciplina exterior doblega a la conciencia libre o se sobrepone al imperativo que ella misma promulga en su soledad. En la filosofía que mueve a los pangermanistas, el yo abandona sus derechos al Estado; el poder exorbitante triunfa de la volun-

(1) *Le Monde comme Volonte et Representation*, traduction Burdeau, 1898. Tomo I, página 371.

tad incierta de los hombres; en el Gobierno habita una fuerza divina, ante la cual se inclinan los individuos inferiores. Para Séneca y los moralistas ibéricos, el hombre es cosa sagrada, *res sacra*. En el sistema alemán predominante, sólo al poder corresponde esa dignidad; él determina los fines de su propia actividad, que son reglas imperiosas para el ciudadano. La libertad es un elemento de disociación y de anarquía. La sumisión: he aquí el deber inmediato del miembro de una asociación poderosa, de una nación que aspira a vencer y a perdurar.

En cambio, el individualismo, la falta de verdadera solidaridad son caracteres permanentes de la vida española. Un sentido exasperado de la independencia anima a sus capitanes, a sus místicos, a sus aventureros (1).

El español desconfía de la autoridad y de la ley. En la tradición jurídica de la Península se manifiesta esta predilección por la «Anomia», según el neologismo de un filósofo contemporáneo, es decir, un régimen sin leyes en que se realiza espontáneamente el concierto entre los hombres. En la *república*, las buenas voluntades fundan la verdadera paz. «A tener las repúblicas con orden y con concierto, escribía en el siglo XVI el jurista Cerdán de Tallada, y debajo de buena administración, cosas supérfluas serían las leyes.» Un teólogo, Fray Alonso de Castrillo, condenaba toda obediencia, salvo aquella que deben los hijos a los padres: «toda la otra obediencia es por natura injusta, decía, porque todos nacimos iguales y libres.»

En Luis Vives, en Fray Luis de León, hallamos opiniones semejantes. El primero prefiere la «educación de los gobernados» por el poder público, «la interior disposición de ánimo» a la pesada y estéril armazón legislativa. El gobierno por leyes es imperfecto para Fray Luis de León: «la perfecta gobernación es

(1) *An overwhelming sense of individuality and independence*, dice Martín Hume en «The Spanish People», 1901, pág. x, 6.

de ley viva, que entienda siempre lo mejor y que quiera siempre aquello bueno que entiende» (1).

Esta confianza en el libre impulso del hombre irrita al germanismo. El Estado es para él la fuente exclusiva del derecho. De la sumisión a la autoridad se derivan el orden, el progreso, la civilización. Entregado a sí mismo, sin la presión de sabios tutores, el individuo se convierte en agente de la más peligrosa anarquía.

La democracia, los derechos naturales, la pretendida igualdad de los hombres, he aquí tesis a que atribuyen los doctores de la nueva Alemania las miserias de Occidente. España no se ha libertado de este vicio latino: fué siempre una democracia hostil al feudalismo, a la rigidez y al orgullo de las casas. Democracia anarquista la denominó Unamuno; democracia presidida por un César, ha escrito el historiador portugués Oliveira Martins. La monarquía española nivela a los hombres; la comuna mantiene sus libertades; todos se creen iguales al rey, «dineros menos». Nada más extraño a la rigorosa jerarquía del imperio teutón que esta constante afirmación de la igualdad entre los hombres.

España es mestiza y es católica; dos razones de inferioridad que el pangermanismo examina sutilmente. La sangre tudesca regeneró a la Península en la época de las invasiones. Una raza aristocrática, un pueblo de señores, *Herrenvolk*, los visigodos, establecieron en la Península una civilización original. Unidad, instituciones durables, el prestigio de la monarquía, una legislación adecuada al nuevo estado social, todo lo debe al bárbaro la gente hispano-romana. Cuando la influencia extranjera decae; cuando los árabes y los judíos se establecen en las ruinas del reino visigodo y sustituyen su sangre y sus leyes a las de la dominación teutona, empieza la degeneración de España. Sólo

(1) Citado por P. Dorado. *Valor social de leyes y autoridades*, página 14 y siguientes.

en algunos personajes se conserva la antigua virtud de la raza. Velázquez es godo, por ejemplo. Donde descubrimos altivez y energía, seguramente persisten elementos del pasado alemán. La genealogía nos llevaría a constatar que entre los ascendientes de los españoles ilustres figura un representante de la estirpe superior. Ludwig Woltmann ha pretendido, en sus estudios sobre el Renacimiento, que los grandes artistas italianos descendían de alemanes y que los apellidos deformados revelan ese origen. En la Península, Velázquez y Camoens heredan la fuerza creadora del abuelo tudesco.

Ya Paul de Lagarde, precursor del pangermanismo, explicaba la degeneración ibérica por el mestizaje. «España, escribía, ha llegado a ser, gracias al aluvión judío y árabe, de tal manera semítica, que no se la puede considerar ya como país europeo (1). El conde de Gobineau, a quien endiosan los antropólogos tudescos, afirmó, en su célebre *Ensayo sobre la desigualdad de las razas*, que donde predominan, como en España, las influencias semíticas, es inevitable la degeneración.

España es católica, y el catolicismo es la religión de los «agermanos», de cuantos renuncian a una vida espiritual libre, al beneficio de la crítica y, en vez de seguir los dictados de su conciencia independiente, aceptan humildemente dogmas y ritos. La Iglesia es una gran institución política, contraria al espíritu de las nacionalidades. Acoge, sin distinción de sangre, a todas las razas en su seno impuro; predica una fraternidad anticientífica; aspira a la dominación del mundo, como el primer Imperio romano. Catolicismo y espíritu nacional son términos antagónicos, según Chamberlain y Rohrbach. De allí la implacable lucha en que Alemania defiende la idea de nación contra una religión hostil al patriotismo, a la diversidad de lenguas, al genio fundamental de los diversos grupos políticos. La Iglesia

(1) *Deutsche Schriften*, edición de 1903, pág. 103.

impone el latín, dogmas universales, la sumisión *perinde ac cadaver*. España es precisamente un pueblo profundamente católico, tierra de inquisición y fanatismo. Allí no llegará el poder, como en Alemania, a anexarse las Iglesias, a definir una religión nacional, a adoptar un dios adecuado a las pasiones y a los intereses de la raza. El clero será un agente de la dominación extranjera en la Península.

A priori podría deducirse, si no existieran textos precisos, de la doctrina germana sobre la jerarquía de las razas y de las religiones, que ella separa radicalmente a España de los pueblos de la cultura. El hombre del Norte, rubio, activo, inventor, se opone a los pueblos mediterráneos, inclinados a una estéril pereza. Un braquicéfalo es siempre inferior a un dolicocéfalo; el mestizo del mediodía, al europeo. En los pueblos ribereños de España y de Italia meridionales se maridan todos los agentes de degeneración. En la península ibérica se han juntado diversas inmigraciones: de la confusión étnica sólo podemos esperar estancamiento y mediocridad. Donde se funden sangres diversas, sin vigilante selección, un «caos de pueblos», como aquél en que se disolvió el poder romano, impide toda estabilidad, un progreso seguro y continuo. En el alma del híbrido (y el español lo es, porque sus antepasados ofrecían todos los contrastes de credo y de raza) combaten principios enemigos. Así se explica el desequilibrio que observamos, según los críticos tudescos, en todos los actos de una monarquía incierta en sus rumbos, la sucesión de terribles represiones y de períodos de lamentable flaqueza, las crisis de regionalismo y las explosiones de unidad.

El español se complace en la anarquía y se resigna al absolutismo; es supersticioso y critica acerbamente los prejuicios indispensables; ama la quietud, la *non curanza*, y profesa ideas revolucionarias. Alemania no puede esperar de este pueblo desconcertado, orden, trabajo, continuidad, principios de política exterior e interior, progreso industrial.

Esta nación de «pronunciamientos», de revoluciones palatinas, en que los partidos políticos se convierten en facciones en torno a un jefe y a un pendón, se contrapone al Imperio metódico, lento en las reformas, extraño a rebeldías e inquietudes. ¿Cómo juntar a un pueblo satisfecho de su mediocridad y a una nación prodigiosamente activa? Se multiplican los contrastes en todos los órdenes de la vida moral y material, a estar al examen de los doctores alemanes. El Imperio no puede transigir con una España católica, revolucionaria, incapaz de organización. En otras regiones podría suscitar un renacimiento, en el norte de Francia y de Italia, por ejemplo, allí donde se agotaron los beneficios de su sangre y de su acción. Tal es la convicción de Reimer cuando examina la situación de las grandes naciones de Europa. El híbrido reina en la península como en todo el mediodía locuaz. Volverán pronto esas regiones a la barbarie, a la muerte lenta en fiestas de sangre y de sol.

En vano se satisface el orgullo ibérico con elogios y promesas del Imperio teutón. Ningún vínculo durable acerca a estos pueblos antagónicos. Razones políticas de carácter provisional no podrán vencer los contrastes que el pangermanismo señala sin piedad. Entre el germanismo y el hispanismo cabe una tregua en nombre de intereses precarios; pero la Alemania activa y positiva, que abandona sus preocupaciones y sus errores del período romántico, que conquista tierras sin fatiga, se separa rudamente de España.

Del germanismo sólo puede esperar ésta hostilidad y desdén. A una amistad transitoria sucederán pronto el olvido y la crítica arrogante. La península vive en el reino de la impresión y de la sensación: ni inventa ni organiza. Sólo el mundo exterior existe para ella, los colores y las formas. Alemania le reprocha su impotencia: en vano busca en ella vida interior *(Innigkeit)*, libertad del espíritu, vocación militar. Ha fracasado su imperio colonial, se mantiene extraña a las glorias y a las inquietudes del presente. Los teutones, pueblo advenedizo en la fiebre de la

creación y de la acción, se burlan del reino arcaico y de sus confusos herederos de América. El hispanismo es, como el latinismo, una de las frágiles realidades que destruirá la raza suprema si llega a imponer al mundo su ley ineludible.

Francisco García Calderón.

REMARQUES

SUR LA

CHRONIQUE DITE D'ALPHONSE III

La *Junta para ampliación de estudios é investigaciones históricas* a récemment entrepris la publication d'un recueil de textes hispano-latins, où prendront place: 1° les chroniques postérieures à l'invasion arabe; 2° des documents littéraires; 3° des lois et *fueros;* 4° des documents liturgiques. Le premier fascicule de la première série, consacré à la Chronique dite d'Alphonse III et dû à la diligence du P. García Villada (1), ramène l'attention sur l'une des sources essentielles du haut moyen âge espagnol.

I

L'AUTEUR

La chronique qui commence à l'avènement de Wamba (672) et finit à la mort d'Ordoño Ier (866), a-t-elle été écrite par Al-

(1) *Crónica de Alfonso III.* Edición preparada por Zacarías García Villada, S. J. Madrid, 1918, in-8, 155 pp. Sur cette édition, voir M. Gómez-Moreno, *Crónica de Alfonso III,* dans *Bol. de la R. Acad. de la Historia,* LXXIII (1918), pp. 54-58 et G. Cirot, *A propos d'une édition récente de la Chronique d'Alphonse III,* dans *Bulletin Hispanique,* XXI (1919), pp. 1-8; cf. *Revue des Bibliothèques,* XXIX (1919), pp. 129-136.

phonse III, le dernier souverain des Asturies, ou par l'évêque Sébastien, qui aurait occupé le siège de Salamanque? Depuis le XVIe siècle, on discute et l'on hésite (2).

En faveur de l'attribution à Alphonse III un seul témoignage peut être invoqué: celui de la lettre-préface par laquelle débute la rédaction *A*, et celle-là seulement (3). Aux termes de cette lettre, un certain Sébastien, dont la qualité n'est pas indiquée, aurait sollicité d'Alphonse III, par l'intermédiaire d'un prêtre appelé Dulcidius, des éclaircissements sur l'histoire des Goths (entendons par là l'histoire des rois wisigoths et asturiens); et le roi, ayant favorablement accueilli cette demande, se serait mis au travail et aurait envoyé son ouvrage audit Sébastien:

Adefonsus rex Sebastiano nostro salutem. Notum tibi sit de historia Gothorum, pro qua nobis per Dulcidium presbiterem notuisti, pigritiae-

(2) A plusieurs reprises, on a sommairement énuméré, comme le fait le P. García Villada, *op. cit.*, p. 7, les partisans de l'une et l'autre opinion. Voir, par exemple, Contador de Argote, *Memorias para a historia ecclesiastica do arcebispado de Braga*, III, p. 87; Flórez, *Esp. Sagr.*, XIII, p. 465; Amador de los Ríos, *Historia crítica de la literatura española*, II, p. 138, n. 2; Caveda, *Examen crítico de la restauración de la monarquía visigoda*, p. 8, n. 1. Nous croyons inutile de compléter et de rectifier ces listes, qui se répètent; car, jusqu'ici, trois érudits seulement ont discuté avec l'ampleur nécessaire la question d'attribution, soit Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana Vetus*, éd. Pérez Bayer, I, pp. 493-496, García Villada, *op. cit.*, pp. 7-12 (défenseurs d'Alphonse III), et Flórez, *op. cit.*, XIII, pp. 465-469 (défenseur de Sébastien).

(3) Le P. García Villada, *op. cit.*, pp. 9-10, invoque un autre témoignage: celui du faux-titre, «de origen erudito y de época relativamente moderna», qui accompagne l'œuvre dans un certain nombre de manuscrits, et qui est diversement libellé (cf. p. 53): *Adefonsi regis tertii legionensis, cognomento magni, chronicon ad Sebastianum... (Codex Soriensis* et dérivés, sauf variantes minimes), *Chronica Adefonsi III cognomento magni...* (ms. *V*), *Chronicon Adefonsi regis asturiarum* (ms. *E*), *Memoriale regis Alfonsi ad Sebastianum...* (ms. *C*). Le nouvel éditeur ne semble pas avoir trop d'illusions sur la valeur de cet argument; pour notre part, nous n'en avons aucune.

que veterorum scribere noluerunt, sed silentio occultaverunt. Et quia Gothorum chronica usque ad tempora gloriosi Vuambani regis. Isidorus, yspalensis sedis episcopus, plenissime edocuit, et nos quidem ex eo tempore, sicut ab antiquis et praedecessoribus nostris audivimus, et vera esse cognovimus, tibi breviter intimabimus (4).

Cette lettre se trouve, ou mieux se trouvait, dans les plus anciens manuscrits de la rédaction *A* que nous puissions atteindre, soit le *Soriensis* et l'*Oventensis* de Castellá Ferrer (5). De plus, elle fait étroitement corps avec le texte de *A:* c'est en fonction d'elle que le ch. 2 commence par un *igitur*, destiné à la relier au récit du règne de Wamba; c'est aussi en fonction d'elle qu'à deux reprises l'auteur s'adresse au destinataire et lui dit, au ch. 2: «Sed si plenius cognoscere vis... beatum Iulianum Metropolitanum legito», et au ch. 3: «Et ut tibi causam introitus Sarracenorum in Yspaniam plene notesceremus, originem Ervigii regis exponimus»; c'est encore et toujours en fonction d'elle qu'il écrit, au ch. 7: «Rudis namque nostris temporibus, quum Viseo civitas et suburbana eius *a nobis* populata esset...» Enfin, quoique le début de cette lettre soit laborieux, mal construit, on n'observe aucune solution de continuité entre les diverses propositions qui composent la phrase en litige; bien mieux, d'un bout à l'autre, la lettre présente le développement logique d'une même idée (6). On ne saurait donc éliminer ce document *a priori*.

(4) Amador de los Ríos, *op. cit.*, II, p. 137, interprète cette lettre d'une façon très inattendue: «Conociendo [Alfonso el tercero] la historia »de los antiguos reyes visigodos, que le habia presentado, por medio del »presbítero Dulcidio, el obispo Sebastian de Salamanca..., en una carta »dirigida al referido Sebastian, poníale delante el ejemplo de Isidoro de »Sevilla, para que conforme á las memorias conservadas por los ancia»nos, se reanudase la historia de los godos...»

(5) Nous désignerons désormais ce dernier manuscrit sous le nom d'*Ovetensis F* (nous l'avions appelé jadis *Ovetensis C*).

(6) Cf. Tailhan, *Bibliothèques espagnoles du haut moyen âge*, dans Cahier et Martin, *Nouveaux mélanges d'archéologie*, IV, p. 336, n. 4. Telle

La lettre du roi Alphonse à Sébastien est cependant suspecte. D'abord, toutes réserves étant faites sur la valeur habituelle des attributions «royales», il est étrange—et Flórez l'avait très bien marqué — qu'un roi entreprenne d'écrire l'histoire pour l'instruction et à la demande d'un de ses sujets (7); ce dernier serait-il un de ses familiers, voire son parent, comme d'aucuns le veulent (8), la requête aurait-elle été transmise par un personnage mêlé de près aux affaires publiques (9), la chose ne surprendrait pas moins. Il est fort singulier aussi que ce roi-chroniqueur soit Alphonse III, lequel monta très jeune sur le trône, à peine adolescent, et mena pendant tout le cours de son règne une existence très active, occupé sans cesse à réprimer des révoltes intérieures, repousser des invasions musulmanes, ou diriger des incursions en terre ennemie (10). Enfin, la chronique attribuée à ce guerrier est parsemée de citations de l'Ecriture sainte, ornée de souvenirs bibliques, comme le pourrait être l'œuvre d'un homme élevé dans le giron de l'Eglise et en commerce perpétuel avec les textes sacrés (11).—Dira-t-on que la chronique a été composée, sinon par le roi lui-même, du moins sur

n'était pas l'opinion de Flórez, *op. cit.*, XIII, pp. 467-468; d'après lui, il y aurait une lacune entre les mots *notuisti* et *pigritiaeque:* il manquerait la fin de la lettre du roi et le début de la réponse de l'auteur.

(7) Flórez, *op. cit.*, XIII, p. 466.

(8) Cf. García Villada, *op. cit.*, p. 11, lequel rappelle le diplôme d'Alphonse III pour Orense, du 28 août 886 *(Esp. Sagr.*, XVII, pp. 243-246), où un évêque d'Orense, nommé Sébastien, est qualifié de *suprinus* du roi.

(9) Cf. García Villada, *op. cit.*, p. 12: Dulcidius, prêtre de Tolède, avait été envoyé en ambassade auprès du calife de Cordoue en 883, ainsi que nous l'apprend le *Chronicon Albeldense*, éd. Flórez, ch. 75.

(10) Flórez, *op. cit.*, XIII, p. 466.

(11) Flórez, *op. cit.*, XIII, pp. 466-467. Comparer García Villada, *op. cit.*, p. 45: «Nuestro autor tiene el prurito de moralizar, y a cada paso cita »textos de la Escritura para confirmar su exposición».

son ordre et en son nom ([12])? L'hypothèse est insuffisante, car elle n'aide pas à comprendre qu'un roi soit devenu historien pour instruire un de ses sujets. Et l'inverse serait plus intelligible.

Mais la lettre en question n'est pas uniquement suspecte en raison de l'adresse par laquelle elle s'ouvre. Elle est suspecte aussi parce qu'elle est entachée d'erreur. D'après elle, Isidore de Séville aurait conduit l'histoire des Goths jusqu'à l'avènement de Wamba, soit jusqu'en 672; or Isidore mourut en 636 ([13]). De plus, cette lettre est en contradiction formelle avec la fin du ch. 2: d'un côté, on affirme que, depuis Isidore, nul écrivain ne s'est occupé des Goths; de l'autre, on renvoie le lecteur à un ouvrage de Julien de Tolède ([14]). Ce n'est pas tout: l'auteur, qui prétend n'opérer que sur des traditions orales, a connu, selon toute vraisemblance, le Pseudo-Isidore de Béja ou *Continuatio hispana a. 754* ([15]), et il aurait même utilisé, croit-on, une chronique aujourd'hui perdue et à laquelle aurait également puisé le rédacteur anonyme du *Chronicon Albeldense* ([16]).

Sans doute, une confusion a pu se produire entre l'*Historia Gothorum* d'Isidore de Séville et quelque continuation isidorienne. Sans doute aussi, la contradiction signalée entre la première

([12]) García Villada, *op. cit.*, p. 10: «Difícil es precisar la intervención »del Rey en el escrito. Quizás sólo dió el impulso; pero fuera que lo re»dactara por sí mismo o por otra persona...»

([13]) Même erreur dans l'*Ovetensis* (cf. index de Morales, dans *España Sagrada*, XXXVIII, p. 367) et dans la préface du *Liber Chronicorum* de Pélage d'Oviedo: «Et beatus Isidorus Ispalensis ecclesiae episcopus... de »regibus Gothorum a primo Atanarico rege ipsorum usque ad catholicum »Bambanum regem Gothorum, prout potuit, plenissime exposuit» (Mommsen, *Chronica minora*, II, p. 262).

([14]) Sur l'utilisation de l'*Historia rebellionis Pauli*, voy. García Villada, *op. cit.*, p. 40.

([15]) García Villada, *op. cit.*, pp. 41-43.

([16]) García Villada, *op. cit.*, pp. 43-44.

phrase de la lettre et le renvoi à Julien de Tolède est peut-être plus apparente que réelle, Julien de Tolède ayant relaté un épisode particulier de l'*Historia Gothorum*, et non pas l'ensemble de cette histoire. Mais comment expliquer, le cas échéant, l'escamotage de la *Continuatio hispana*? Suffit-il d'avertir que la *Continuatio hispana* ne fournit que très peu de renseignements sur les rois wisigoths et que, par suite, Alphonse III pouvait considérer l'histoire de ces rois comme n'ayant pas encore été écrite ([17])? Comment en outre justifier, s'il y a lieu, l'utilisation déguisée de la source perdue? Qu'était cette chronique d'où découleraient en partie et la rédaction *A* et le *Chronicon Albeldense*? Certaines comparaisons, instituées entre ces deux textes, prouvent que l'original commun se serait étendu au moins de l'avènement d'Ervige à l'abdication de Bermude Ier ([18]). Des comparaisons nouvelles prouveraient aisément que, dans l'hypothèse d'un original commun, celui-ci se poursuivait jusqu'au règne inclus d'Ordoño Ier ([19]), c'est-à-dire jusqu'au point même où finit la rédaction *A*. L'auteur de cette rédaction aurait donc eu sous les yeux un ouvrage embrassant à peu près la même période que le sien propre et rapportant l'histoire même des rois qui, d'après la lettre-préface, n'avaient pas encore trouvé d'historien.

Si l'attribution au roi Alphonse est précaire, l'attribution à Sébastien de Salamanque est inadmissible ([20]). Elle ne repose en effet que sur le prologue du *Liber Chronicorum*, compilé, au début du XIIe siècle, par Pélage d'Oviedo, et d'après lequel l'his-

([17]) García Villada, *op. cit.*, p. 42: «La *continuatio hispana* trata principalmente de los árabes, y sólo brevemente de los reyes visigodos; pudo, por lo tanto, Alfonso III conocerla, y, al ver las escasas líneas dedicadas a estos últimos reyes, asegurar que su historia estaba por escribir».

([18]) García Villada, *op. cit.*, pp. 43-44.

([19]) Voir ci-dessous, § II, 3.

([20]) Cf. García Villada, *op. cit.*, pp. 7-9.

toire des rois goths aurait été rédigée: 1° de Wamba à Pélage, par *Julianus Pomerius*, archevêque de Tolède; 2° de Pélage à Alphonse II, par Sébastien, évêque de Salamanque; 3° d'Alphonse II à Bermude II exclus, par Sampiro, évêque d'Astorga ([21]). En d'autres termes, la chronique qui nous intéresse se scinderait en trois tronçons et serait due à trois auteurs distincts, dont Sébastien de Salamanque:

Et a praedicto rege Bambano usque ad catholicum Pelagium regem Gothorum beatus Iulianus Pomerius, Toletanae sedis archiepiscopus, qui arcam cum sanctorum pignoribus, qua nunc Ovetensis ecclesia gloriatur, cum rege Pelagio secum in Asturiis transtulit, et sicut a maioribus et praedecessoribus suis inquisivit de regibus Gothorum et audivit, prout potuit, plenissime scripsit. Et a Pelagio rege usque ad Adefonsum casti et catholici regis Gothorum Sebastianus, Salmanticensis ecclesiae episcopus, sicut a maioribus et praedecessoribus suis inquisivit de Gothis regibus et audivit, plenissime scripsit. Et ab Adefonso rege casto usque ad

([21]) La préface du *Liber Chronicorum* a été publiée plusieurs fois, notamment par Flórez, *Esp. Sagr.*, IV, pp. 200-201; Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVIII, pp. 370-371, et Mommsen, *Chronica minora*, II, pp. 262-263. — S'appuyant sur Nicolas Antonio, le P. García Villada, *op. cit.*, p. 8, n. 3, estime que cette préface n'est sûrement pas de Pélage et cela pour deux motifs: Pélage parlerait de lui à la troisième personne; Pélage n'a jamais écrit *de Gothis et Aragonensibus regibus*. Cf. *contra* Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVIII, pp. 132-133, qui a réfuté l'argumentation de Nicolas Antonio et G. Cirot, dans *Bulletin Hispanique*, XXI, pp. 5-7, qui réfute le deuxième argument du P. García Villada. Un troisième argument est, à la rigueur, possible (cf. G. Cirot, *loc. cit.*, p. 6): la Chronique de Pélage s'étendrait de Bermude le Goutteux, c'est-à-dire de Bermude II, jusqu'au règne d'Alphonse, fils du comte Raymond et de la reine Urraca, c'est-à-dire d'Alphonse VII; or, la Chronique s'achève en 1109, date de la mort d'Alphonse VI. Mais relisons la préface, et nous verrons que le *terminus ad quem* de chaque œuvre se confond avec le *terminus a quo* de l'œuvre faisant immédiatement suite. L'auteur ne se trompait donc pas en affirmant que l'histoire des «Goths» avait été conduite jusqu'à Alphonse VII, entendons par là jusqu'à Alphonse VII exclusivement.

Veremundum regem podagrogum Sampirus, Astoricensis ecclesiae episcopus, sicut a maioribus et praedecessoribus inquisivit et audivit de Gothis regibus, prout potuit, plenissime scripsit.

Mais cet ensemble d'affirmations ne supporte pas l'examen. Il est avéré: 1° que Julien de Tolède, indûment surnommé ici *Pomerius* (22), a raconté la révolte de Paul contre Wamba, et pas autre chose; 2° qu'il n'y a jamais eu trois chroniques, telles que Pélage les délimite; 3° que, par contre, Pélage a soudé l'une à l'autre, puis divisé à sa fantaisie en trois fragments deux chroniques différentes, allant l'une de Wamba à Ordoño Ier (c'est celle que nous étudions), l'autre d'Alphonse III à Bermude II (c'est celle de Sampiro). Dès lors, la théorie des trois auteurs distincts s'effondre d'elle-même, et la personnalité littéraire de Sébastien de Salamanque apparaît comme bien douteuse.

Pélage d'Oviedo voyait en Sébastien l'auteur d'une portion de notre chronique. Renchérissant sur l'opinion de Pélage, la critique a voulu voir en Sébastien l'auteur de la chronique tout entière. Pour établir pareille doctrine, on isole du contexte un nom, celui de Sébastien, et un fait, à savoir que Sampiro poursuivit l'œuvre de Sébastien. Puis, mentalement, on formule un syllogisme: il ressort de la préface du *Liber Chronicorum* que Sampiro d'Astorga fut le continuateur de Sébastien de Salamanque; or, Sampiro continua la chronique qui commence en 672 et finit en 866; donc, Sébastien est l'auteur de cette chronique (23). Le moins qu'on doive dire de ce raisonnement, c'est qu'il résulte d'une correction arbitraire apportée à un faux témoignage.

(22) Flórez, *Esp. Sagr.*, V, pp. 299 et suiv. Cf. Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, p. 280, et XXXVIII, p. 127.

(23) Flórez, *Esp. Sagr.*, XIII, p. 465: «el Obispo D. Pelayo expressa»mente dice, que el Obispo Sebastian escribió la historia que acaba don»de empieza la continuacion de Sampiro: y esta es de la que hablamos». —Flórez avait antérieurement, *Esp. Sagr.*, IV, p. 202, rejeté l'attribution à Sébastien.

Comme Pélage, dans la préface de son *Liber Chronicorum*, cite des personnages fictifs ou défigurés, tels qu'Isidore de Béja et *Julianus Pomerius*, à côté de personnages dont l'existence est indéniable, tels qu'Isidore de Séville et Sampiro d'Astorga, on en vient à se demander: Sébastien «de Salamanque» est-il un être réel ou un fantôme? Un évêque de ce nom a-t-il vécu, soit au VIIIe, soit au IXe siècle? Nul document contemporain ne signale ce prélat (24), mais ce ne serait pas là une preuve certaine de sa non-existence. En revanche, que l'on consulte la copie de la rédaction *A* insérée par Pélage dans l'un de ses recueils, l'*Ovetensis*. La formule: *Adefonsus rex Sebastiano nostro salutem*, propre aux manuscrits les plus purs, est devenue: «*Adefonsus rex* castus *Sebastiano nostro* Salmanticensi episcopo *salutem*», par suite d'une double interpolation. Ainsi, pour Pélage, Sébastien «de Salamanque» a été, au lieu et place du Sébastien non autrement désigné, le destinataire de la chronique, avant de devenir l'auteur d'une partie de cette chronique (25). Bref, Sébastien «de Salamanque» ne fait qu'un avec le Sébastien de la lettre-préface, affublé d'un titre, projeté dans le passé, et, de contemporain d'Alphonse III, mué en contemporain d'Alphonse II.

Nous avions naguère employé l'expression de Pseudo-Sébastien de Salamanque pour désigner l'auteur (26); depuis, nous avons appelé ce dernier Pseudo-Sébastien (27). Nous avions conservé le vocable Sébastien afin de tenir compte, dans une certaine mesure, de la dénomination devenue courante depuis Flórez (27a). Désormais, nous écrirons: Chronique dite d'Alphonse III,

(24) García Villada, *op. cit.*, p. 10.

(25) Le P. García Villada, *op. cit.*, pp. 10-11, croit, au contraire, que c'est le prologue qui a contaminé l'*Ovetensis*.

(26) *Revue Hispanique*, XXIII (1910), p. 235.

(27) Cf. l'article cité à la note 28.

(27a) Comparer l'hypothèse ingénieuse, mais fragile, de M. Gómez-Moreno, *loc. cit.*, pp. 57-58, touchant une collaboration possible entre Alphonse III et son parent, l'évêque Sébastien.

ou Pseudo-Alphonse, sans que, du reste, il entre en notre esprit la moindre idée de falsification.

II

Rédaction *A*.

Mal établi par Ferreras (1727), capricieusement corrigé par Berganza (1729), le texte de la rédaction *A* avait été fixé par Flórez (1756) et, pendant plus de cent cinquante ans, ce texte est demeuré immuable. En 1914, nous avions montré que l'édition de Flórez, excellente pour l'époque, n'était ni fondée sur les manuscrits les plus voisins de la rédaction primitive, ni même exempte d'interpolations d'origine pélagienne: là s'était borné notre travail, interrompu par la guerre [28]. Il restait non seulement à publier une édition nouvelle, mais encore à décrire et classer tous les manuscrits, énumérer et caractériser les éditions, déterminer la valeur de l'œuvre en précisant la nature des sources employées, étudier aussi le style de l'auteur: c'est ce qu'a fait, et bien fait, le P. García Villada, lequel ne laisse à ses émules que quelques points à éclaircir [29].

1° *Corrections à la Rédaction A.*

Le texte du Pseudo-Alphonse ne présente pas, à l'ordinaire, de difficultés spéciales d'interprétation: il ne semble pas avoir subi de graves altérations de forme, et les copies maîtresses que

---

[28] Voir *Pour l'édition critique du Pseudo-Sébastien,* dans *Revue des Bibliothèques,* XXIV (1914), pp. 203-222.

[29] García Villada, *op. cit.*, pp. 13-33 (*Los manuscritos*), 35-37 (*Las ediciones*), 39-46 (*Valor histórico de la Crónica*), 47-52 (*El latín de la Crónica*), 53-85 (*Texto de la redacción primitiva*).

l'on en possède, quoique modernes, ne sont pas fautives à l'excès. Cela ne signifie pas d'ailleurs qu'il n'existe ni passages ajoutés ou obscurs, ni variantes défectueuses.

1° Dans le *Soriensis*, et dans ce manuscrit uniquement, la rédaction *A* était précédée du titre: «In nomine Domini nostri »Ihesu Christi. Incipit chronica Visegothorum a tempore Vuam»bani regis *usque nunc in tempore gloriosi Garseani* regis (*var.* »dive memorie) Adefonsi filii collecta». Le Pseudo-Alphonse se terminant avec Ordoño Ier (866), non avec Alphonse III (910) ou Garcia Ier (914), il va de soi que ce titre constitue une addition, d'ailleurs intéressante: il atteste, en effet, d'abord que le *Soriensis*, dont on ignore la date exacte, avait été achevé au plus tôt dans les premières années du xe siècle (30); ensuite et surtout que, de très bonne heure, une suite avait été donnée à notre chronique. Où retrouver cette suite? Est-ce dans les chapitres initiaux de Sampiro, tels que nous les a transmis le moine de Silos, aux §§ 48-52? Est-ce dans le fragment, relatif aux règnes d'Alphonse III, Garcia et Ordoño II, que nous a également conservé, aux §§ 39-47, le même compilateur? Est-ce dans le manuscrit qui avait appartenu à Alvar Gómez (représenté aujourd'hui par le ms. *C* du P. García Villada), et qui offrait cette particularité qu'il renfermait lui aussi le début de l'œuvre de Sampiro? (31) Nous ne le pensons pas. Pour le règne d'Alphonse III, la principale source de Sampiro est facile à identifier: c'est la Chronique d'Albelda (32). D'autre part, le rédacteur du

(30) Comparer García Villada, *op. cit.*, p. 14: «no será aventurado »afirmar que el códice Soriense debía pertenecer a la primera mitad del »siglo x».

(31) On n'a aucune indication ni sur la provenance, ni sur le contenu, ni sur l'âge, même approximatif, du manuscrit d'où dérivait la copie d'Alvar Gómez. Sur cette dernière, voir, par curiosité, J. Pellicer, *Annales de la monarquia de España* (Madrid, 1681, in-fol.), pp. 396-397.

(32) Comparer dans Sampiro, ch. 1-5, et *Chron. Albeldense*, ch. 61-63,

fragment signalé plus haut n'a rapporté qu'un trop petit nombre de faits pour que l'on soit tenté de voir en lui un contemporain des plus anciens événements qu'il consigne (33). Résignons-nous à ignorer ce qu'était la continuation du Pseudo-Alphonse, mais, sans hésiter, biffons le titre parasite du *Soriensis* (33a).

2° Au ch. 11, le P. García Villada imprime: «Per idem tem»pus in hac regione Asturiensium in civitate Legione [*var.* Ge»gione] praepositus Caldeorum erat nomine Munnuza.» La leçon *Legione* est, rationnellement, la seule qui soit acceptable (34): comment les Arabes auraient-ils installé un gouverneur à Gijon, face à l'Océan, c'est-à-dire dans une situation telle qu'il avait derrière lui les populations placées sous ses ordres et que, en cas d'alerte, toute retraite lui était d'avance coupée? Quoique absurde, la variante *Gegione* est cependant la bonne. Que dit en effet notre chronique? Munuza était gouverneur des Asturies *(in*

---

les mentions concernant la tentative de l'usurpateur Fruela, la révolte des tribus vasconnes ou alavaises, l'expédition d'El-Mondhir contre Leon, la conquête de Deza et Atienza, celle de Coïmbre, le repeuplement de Porto, Braga, Vizeu, Chaves et Orense, la capture de Hicham Ibn Abd el-Aziz, une deuxième campagne d'El-Mondhir contre Leon, enfin la trêve conclue entre Alphonse III et l'émir Mohammed en 878.

(33) L'avènement, le mariage et la mort d'Alphonse III, une double victoire sur les Arabes, la construction de quelques édifices religieux ou civils, voilà en gros tout ce que l'auteur a retenu pour la période qui va de 866 à 910.—Noter en outre, au ch. 41 du Moine de Silos, une double allusion à la destruction du monastère de Sahagun par les troupes d'Almanzor en 988 et au sac de Compostelle par les Musulmans en juillet 997: ces deux événements, que sépare une période de plus de dix ans, sont ici chronologiquement confondus, preuve que le passage a été rédigé à une époque où le souvenir desdites incursions s'était fort altéré et atténué.

(33a) Comparer Argote, *op. cit.*, III, p. 91 et Flórez, *Esp. Sagr.*, XIII, p. 470.

(34) Cf. *Chron. Albeld.*, ch. 50: «et in Legione civitate Sarracenorum »jussa super Astures procurante Monnuza».

hac regione Asturiensium ... praepositus Caldeorum erat). Apprenant la déroute de l'armée musulmane à Covadonga et en Liébana, il abandonne aussitôt sa résidence *(relicta urbe)*, prend la fuite *(fugam arripuit)*; mais, poursuivi par les Asturiens *(quumque Astures persequentes)*, il est rejoint à *Olalles* et mis à mort; ses troupes furent même exterminées de telle sorte *ut ne unus quidem Caldeorum intra Pirinei portus remaneret*». Ainsi, résidence, fuite, poursuite et massacre de Munuza et des siens sont localisés dans les Asturies; et le récit, tendancieux du reste, est cohérent. Qu'arriverait-il, au contraire, si l'on adoptait la leçon *Legione*? Ou bien Munuza, après le désastre subi par ses coreligionnaires, aurait fait route vers le Nord, se dirigeant au devant de ceux auxquels il prétendait se soustraire, et en ce cas les mots *fugam arripuit* sont vides de sens; ou bien les troupes asturiennes auraient franchi les monts, massacré Munuza et ses hommes dans les plaines léonaises, et en ce cas les mots *intra Pirinei portus* échappent à toute exégèse.

3° Le ch. 13 débute ainsi: «Post Fafilanis interitum Adefonsus successit in regnum: vir magnae virtutis; filius Petri ducis »ex semine Leuvigildi et Reccaredi regum progenitus. *Tempore* »*Egicanis et Vitizanis princeps militiae fuit*, qui cum gratia divina »regni suscepit sceptra». Il est aisé de voir que le passage transcrit renferme une grosse bévue: Egica régna de 687 à 701; Witiza de 701 à 711; Alphonse Ier monta sur le trône en 739, après avoir épousé la fille de Pélage, et mourut en 757; il est donc inadmissible qu'il ait commandé en chef les armées de Witiza et, à plus forte raison, celles d'Egica ([35]). Logiquement, le relatif *qui*, lequel précède les mots *cum gratia divina*, devrait être mis avant *tempore Egicanis* ([36]) et se rapporter au duc Pierre, non à son fils Alphonse Ier. Mais le *Soriensis* et l'*Ovetensis F* présen-

([35]) L'erreur a été signalée à plusieurs reprises. Cf. notamment Flórez, *Esp. Sagr.*, XIII, 2e éd., p. 484, note, et Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, p. 69.

([36]) Cela entraînerait la correction de *progenitus* en *progeniti*.

tent une parfaite concordance: l'un et l'autre considèrent Alphonse Ier comme l'ancien *princeps militiae* d'Egica et de Witiza; d'où il résulte que la tradition manuscrite n'appelle pas nécessairement la correction qui vient d'elle-même à l'esprit. Ici, il paraît bien que nous avons affaire, non à une faute de copiste, mais à une faute d'auteur.

4° Au ch. 14, on lit: «Alaba namque Bizcai, Alaone et Ur-»dunia a suis incolis reperiuntur semper esse possessae, sicut »Pampilona, *Degius est*, atque Berroza». La leçon *Degius est* est commune à tous les manuscrits, sauf un (*C*), lequel porte *dictum est;* elle est donc antérieure au *Soriensis* et à l'*Ovetensis F*, mais son ancienneté ne la rend pas moins inintelligible. Elle ressemble fort à une glose marginale que l'inadvertance d'un scribe aurait incorporée au texte (37). Si nous n'osons pas proposer de conjecture—suppression de *est*, ou rejet formel de *Degius est*—, soulignons du moins la difficulté et avouons notre impuissance.

5° Au ch. 16, nous lisons dans l'édition García Villada: «Regnavit [Froila] ann. IX [*var.* XI] et mensibus tribus». Le Pseudo-Alphonse place en 757 la mort d'Alphonse Ier, père et prédécesseur de Fruela; il place, d'autre part, en 774 la mort d'Aurelio, successeur de Fruela et précise qu'Aurelio régna six ans et mourut dans la septième année de son règne: «sex annos regnavit, septimo namque anno in pace quievit». Entre 757 et 774, il s'est écoulé un intervalle de dix-sept ans. Retranchons de ce dernier chiffre les six années du règne d'Aurelio: reste, pour le règne de Fruela, une durée non de neuf ans, mais de onze. Ainsi, c'est la leçon «ann. XI» qui s'impose (38).

(37) Les mots *Degius est* n'auraient-ils pas été destinés à préciser le sens du vocable *Berrueza* ? *Degius*, soit aujourd'hui Monjardin, confine à la Berrueza.

(38) Cette leçon est du reste fournie par plusieurs manuscrits, et aussi par le *Chron. Albeldense*, ch. 53.

2° *Rime et rythme.*

L'étude comparative des manuscrits a permis d'éliminer bon nombre d'interpolations (39); l'examen du contexte permet à son tour de choisir entre certaines variantes. Mais s'il est d'autres passages interpolés ou fautifs que ne révèlent ni l'examen de la tradition manuscrite, ni la critique interne telle que nous l'avons pratiquée jusqu'ici, réussirait-on à les découvrir par d'autres procédés?

Dès 1862, José Amador de los Ríos reconnaissait chez le Pseudo-Alphonse l'existence de rimes, sans tirer d'ailleurs de son observation aucune conséquence au point de vue critique (40). Quelques années plus tard, le P. Tailhan reprenait et perfectionnait la doctrine de Ríos. D'après lui, notre chronique tout entière est écrite en prose à la fois rimée et rythmée; de sorte que, pour démasquer les interpolations, gloses ou fautes de copiste, on disposerait de deux critères sûrs, la rime et le rythme (41). Posé de la sorte, le problème est d'importance (42).

On sait que les écrivains de l'Espagne wisigothique recouraient volontiers à l'artifice de la rime, afin de rehausser l'éclat de leur style (43). Les auteurs hispano-latins du VIIIe siècle et des

(39) *Revue des Bibliothèques, loc. cit.*, pp. 216-219; cf. García Villada, *op. cit.*, pp. 15-16.

(40) Ríos, *op. cit.*, II, p. 143, texte et n. 1.

(41) Tailhan, *Bibliothèques*, p. 335, n. 1: «Si ... on tient compte non »seulement de la rime, mais aussi du rhythme, qui n'est jamais assez »incertain pour cesser d'être sensible, on arrive souvent à une restitu»tion plus complète des anciens textes. Telle glose, que la rime seule »ne permettrait pas de saisir, est trahie et livrée par le rhythme».

(42) Nous regrettons que le P. García Villada ne l'ait pas traité.

(43) Cf. Ríos, *op. cit.*, I et II, *passim*, et II, p. 316; Tailhan, *op. cit.*, pp. 333-334; et surtout Wilhem Meyer (de Spire), *Gesammelte Abhandlungen zur mittellateinischen Rythmik* (Berlin, 1905, 2 vol. in-8), I, p. 28, et II, pp. 278 et suiv.

siècles suivants ne manquèrent pas d'imiter les élégances équivoques de leurs devanciers. Aussi trouve-t-on chez le Pseudo-Alphonse maintes courtes phrases, maintes propositions à finales homophones, ainsi que Ríos et le P. Tailhan l'avaient noté et comme il est facile de s'en convaincre par ces quelques exemples (44):

ch. 2. Sed ille renu*ens* et adipisci regnum nol*ens*, tamen accepit invi*tus* quod postulabat exerci*tus:* statimque Toleto advec*tus*, in Ecclesiam Metropolis Sanctae Mariae est in regno perunc*tus*.

ch. 8. Arabes tamen, patria simul cum regno oppresso, pluribus annis per praesides babylonico regi tributa persolve*runt*, quousque sibi regem elege*runt*, et Cordubam urbem patritiam regnum sibi firmave*runt*. Gothi vero partim gladio, partim fame perie*runt*. Sed qui ex semine regio remanse*runt*, quidam ex illis Franciam petie*runt;* maxima vero pars in hanc patriam Asturiensium intrave*runt*, sibique Pelagium, filium quondam Fafilani ducis ex semine regio, principem elege*runt*. Dum vero Sarraceni factum cognove*runt*, statim ei per Alkamanem ducem ... et Oppanem ... filium Vuittizani regis, ob cuius fraudem Gothi perie*runt*, Asturias cum innumerabili exercitu mise*runt* (45).

ch. 9. Igitur etsi sententiam severitatis per meritum excepi*mus*, eius misericordiam in recuperatione ecclesiae seu gentis et regni venturam

(44) On s'étonnera peut-être de voir que nous faisons rimer des paroxytons avec des proparoxytons; mais, sur ce point, nous pouvons nous réclamer de la haute autorité de M. Wilhelm Meyer, *op. cit.*, II, pp. 279 et 280, lequel, dans le texte du huitième concile de Tolède, fait rimer «regími*nis*» et «ultió*nis*», «cénsu*s*» et «culmínib*us*», «remédi*um*» et «cen*sum*».—On s'étonnera moins sans doute de voir que nous n'adoptons pas les mêmes coupes que le P. Tailhan. Celui-ci hâchait et morcelait les textes à l'infini pour y découvrir des rimes, alors que celles-ci doivent être recherchées en fin de phrases, ou en fin de membres de phrases, mais jamais au milieu d'une proposition. Les procédés du P. Tailhan ont provoqué une amusante boutade de Mommsen, *Chronica minora*, II, p. 326, lequel compare les vers du Pseudo-Isidore de Béja à la prose de M. Jourdain.

(45) Cette succession de onze rimes identiques avait été signalée par Ríos, *op. cit.*, II, p. 143, n. 1.

expecta*mus;* unde hanc multitudinem paganorum sperni*mus* et minime pertimesci*mus*.

ch. 15. Alioquin tacere magis eliger*em*, quam falsa promere maluis*sem* (cf. ch. 25: Sed nec illud silebo quod verum factum esse cognosco»).

ch. 26. Rex cum exercitu ad eam ven*it*, et munitione circumded*it*. Ipse vero Muza cum innumera multitudine adven*it*, et in montem, cui nomen est Laturzo, tentoria fix*it*. Rex vero Ordonius exercitum in duo divisit capita, unum qui civitatem obsider*et*, alium qui contra Muzam dimica*ret:* statimque praelium committi*tur*, et Muza cum exercitu suo fuga*tur*.

Etant donné leur fréquence, et même leur variété, ces rimes ne sauraient être accidentelles (40). Mais doit-on croire à la continuité nécessaire, à la succession inéluctable des rimes? La théorie du P. Tailhan repose sur l'hypothèse d'un emploi continu. Or, quelles que soient la monotonie et la pauvreté habituelles du style de l'auteur, ce dernier, quand il le veut ou que le sujet s'y prête, varie ses constructions et ses tournures, change de temps et de mode au moment opportun, bref évite ou du moins espace les rimes, bien vite fatigantes. Témoins les passages que voici, d'autant plus caractéristiques qu'ils se composent tous de plusieurs propositions:

ch. 2. Pro quibus restaurandis domandisque provinciis Paulus dux a Vuambane directus cum exercitu, non solum iniunctum sibi negotium non peregit, sed contra patriam agens, tyrannorum scelestorum factus est princeps. Sed si plenius cognoscere vis quantas caedes ... quantasque famosissimas victorias idem exercuerit, quae de Pauli tyrannide excidia evenerint; beatum Iulianum Metropolitanum legito, qui historiam huius temporis liquidissime contexuit.

(40) Voir aussi la façon dont commencent divers chapitres. Ch. 5: «Ervigio autem defuncto, supradictus Egica electus est in regno».— Ch. 6: «Post Egicani decessum Vitiza ad solium patris sui revertitur »Toletum».—Ch. 7: «Vuittizane defuncto, Rudericus a Gothis eligitur in »regno».—Ch. 13: «Post Fafilanis interitum Adefonsus successit in reg»num».—Ch. 16: «Post Adefonsi discessum Froila filius eius successit in »regnum», etc.

ch. 9. Quumque Pelagius ingressum eorum cognov*it*, in monte Aseuva se contul*it*, in antro qui vocatur cova Sanctae Mariae; statimque eum exercitus circumded*it* (47), et propinquans ad eum Oppa episcopus, sic adloquitur, dicens: «Scio te non latere, frater, qualiter omnis Yspania dudum sub uno regimine Gothorum esset constituta, et omnis Yspanie exercitus in uno fuisset congregatus, Smaelitarum non valuit sustinere impetum; quanto magis tu in isto montis foramine te defendere poteris?»

ch. 10. Nâm quum a fundibalariis lapides fuissent emissi, et ad domum sanctae semper Virginis Mariae pervenissent, super mittentes revertebantur et Caldeos fortiter trucidabant (48).

ch. 11. Per idem tempus in hac regione Asturiensium in civitate Legione praepositus Caldeorum erat nomine Munnuza, qui Munnuza unus ex quatuor ducibus fuit qui prius Yspanias oppresserunt. Itaque dum internicionem exercitus gentis suae comperisset, relicta urbe, fugam arripuit, quumque Astures persequentes eum in loco Olaliense reperissent, simul cum exercitu suo eum gladio deleverunt, ita ut ne unus quidem Caldeorum intra Pirinei portus remaneret.

ch. 21. Etiam in occidentali parte huius venerandae domus aedem ad recondenda regum adstruxit corpora; necnon et tertiam baselicam in memoriam S. Tyrsi condidit, cuius operis pulchritudo plus praesens potest mirari, quam eruditus scriba laudare.

ch. 22. Subsequente itaque huius regni tempore, adveniens quidam vir nomine Mahmuth fugitivus a facie regis spaniensis Abderrahman, cui rebellionem diuturnam iniecerat, civis quondam emeritensis, susceptus est clementia regia in Gallecia; ibique per septem annos moratus est.

Ces passages non rimés ou mal rimés auraient-ils subi des retouches de la part des copistes successifs? La défaite serait par

(47) Tailhan, *Anonyme de Cordoue*, p. 191, n. 2, considère ce passage comme très bien rimé: «Cum Pelagius ingressum eorum cognovit | in »monte Auseva se contulit | in antro quod vocatur Cova Sanctae Ma»riae, | statimque eum exercitus circumdedit». Remarquer la coupure après *contulit*, qui laisse le sens comme en suspens, et remarquer aussi la coupure après *Mariae*, qui donne une sorte de vers blanc.

(48) Tailhan, *loc. cit.*, corrige *revertebantur* en *revertebant*, d'où une rime avec *trucidabant*. On rencontrerait, sous la plume du P. Tailhan, beaucoup de corrections de ce genre, proposées pour les besoins de la cause.

trop facile, et du reste le nombre même des passages signalés, ou susceptibles de l'être, est proportionnellement trop élevé pour que l'explication soit recevable. Notre chroniqueur n'a pas fait un usage constant de la rime. Dès lors, celle-ci, tant prônée comme élément de critique, perd toute valeur. Corriger systématiquement, en fonction de la rime, le texte que nous donnent les manuscrits, ce serait le refaire, le récrire en grande partie; dans ce travail de correction forcenée, la fantaisie du correcteur se donnerait nécessairement libre cours, sans frein ni contrôle aucun, et serait, à tout prendre, plus néfaste que celle des interpolateurs, si interpolateurs il y a eu.

Le critère de la rime étant ainsi écarté, celui du rythme retiendra peu notre attention. Qu'il s'agisse du Pseudo-Alphonse ou d'autres textes similaires, le P. Tailhan parlait tantôt de «forme rhythmoïde», tantôt de «style quasi-rhythmé», ailleurs de «prose rhythmoïdale» (49). Mais que signifient au juste ces expressions atténuées? Apparemment, le P. Tailhan établissait, de façon plus ou moins consciente, une comparaison entre le Pseudo-Alphonse et certaines catégories de textes liturgiques indubitablement rythmés (50). Mais le *cursus* obéit à des règles fixes, bien connues à l'heure actuelle (51): nous abandonnons aux spécialistes le soin de l'étudier, s'il y a lieu, dans notre chronique.

(49) Tailhan, *Bibliothèques*, pp. 219, n. 8, et 335, n. 1 (cf. p. 223, n. 7); *Anonyme de Cordoue*, p. XVI.

(50) Le P. Tailhan, s'il tâtonnait, ne mérite aucune sévérité rétrospective. A l'époque où il écrivait (1877 et 1888), les travaux fondamentaux sur la question n'avaient pas encore paru ou n'avaient pas eu encore grand retentissement.

(51) Cf. notamment les résumés de Angelo de Santi, *Il «cursus» nella storia letteraria e nella liturgia*. Ed. riveduta. Roma, 1903, in-8, 93 pp. et Albert C. Clark, *The Cursus in Mediaeval and Vulgar Latin*. Oxford, 1910, in-8, 41 pp.

3° *Le Pseudo-Alphonse et la Chronique d'Albelda.*

Le Pseudo-Alphonse est certainement postérieur au repeuplement de Vizeu, qu'il mentionne par incidence et qui se place avant l'année 877 (52). L'abrégé d'histoire universelle, communément désigné sous le nom de *Chronicon Albeldense*, a été rédigé en 881, puis continué et retouché en 883 (53). Le *Chronicon Albeldense* est-il, pour partie, un résumé de la Chronique dite d'Alphonse III et emprunte-t-il à celle-ci des mots et des tournures? Le *Chronicon Albeldense* et le Pseudo-Alphonse sont-ils au contraire indépendants l'un de l'autre et dérivent-ils tous deux d'un original commun? La première opinion a été formulée par le P. Tailhan (54); la seconde, par le P. García Villada (55).

* * *

De l'avènement de Wamba à la mort d'Ordoño Ier—limites extrêmes, répétons-le, du Pseudo-Alphonse—, nos deux textes

(52) P.-Alph., ch. 7: «Rudis namque nostris temporibus, quum Viseo »civitas et suburbana eius a nobis populata esset». *Chron. Albeld.*, éd. Flórez *(Esp. Sagr.*, XIII, pp. 433 et suiv.), ch. 62: «Ejus tempore ec»clesia crescit, et regnum ampliatur. Urbes quoque Bracharensis... *Ve»sensis*... a Christianis populantur... Parvoque procedente tempore, era »DCCCCXV...»—Sur la date de composition, comparer Flórez, *Esp. Sagr.*, XIII, p. 470.

(53) Flórez, *Esp. Sagr.*, XIII, p. 423.

(54) Tailhan, *Bibliothèques*, p. 336, n. 5. Cf., entre autres, Vicente de la Fuente, *Historia eclesiástica de España*, 2ª ed., III, p. 47.

(55) García Villada, *op. cit.*, pp. 43-44. Le P. García Villada signale, p. 43, n. 2, un *Examen crítico de la Crónica de Alonso III comparada con el Cronicón Albeldense*, conservé à la Bibliothèque Nationale de Madrid sous la côte 18.675, n° 4, et dû sans doute à Floranes. Nous n'avons pas connu cet écrit.

s'accordent à rapporter: 1° la durée de chaque règne, ceux d'Ervige et de Rodrigue exceptés (56); 2° la date de la mort de Pélage et de Ramire; 3° l'ascendance de Fafila, Alphonse Ier, Fruela et Ordoño, ainsi que le mariage d'Egica avec la fille d'Ervige et celui de Silo avec Adosinda. Tous deux peignent en quelques mots rapides le caractère d'Alphonse Ier, Fruela, Bermude et Alphonse II, savent qu'Ervige, Egica et Witiza finirent leurs jours à Tolède, qu'Alphonse II, Ramire et Ordoño furent enterrés à Oviedo, que Fafila mourut d'un accident de chasse, Fruela de mort violente, Alphonse Ier, Aurelio et Ordoño de mort naturelle. Tous deux enfin consignent un assez grand nombre de faits de guerre ou d'histoire intérieure:

Wamba. Révolte du duc Paul; déposition du roi.

Egica. Association de Witiza au trône.

Rodrigue. Invasion des Arabes.

Pélage. Défaite de l'armée envoyée contre Pélage; déroute consécutive des Arabes en Liébana.

Alphonse Ier. Campagnes contre les Musulmans: prise de Leon et d'Astorga, chevauchées jusqu'au Duero.

Fruela. Meurtre de son frère, Wimara.

Aurelio. Révolte des serfs.

Silo. Paix de fait avec les Musulmans.

Bermude. Abdication du roi.

Alphonse II. Victoire sur les Arabes, à *Lutos;* installation de la cour à Oviedo; construction des églises San Salvador, Santa Maria et San Tirso; défaite des Arabes sur l'*Anceo;* rébellion de Mahmoud de Mérida.

Ramire Ier. Usurpation de Népotien; invasion normande; révoltes d'Aldroitus et de Piniolus; constructions d'édifices civils et religieux.

Ordoño Ier. Repeuplement de Tuy, Astorga, Leon et Amaya; révolte de Mousa et prise d'Albelda; prise de Talamanca et de son gouverneur Mozeror; invasion des Normands.

* * *

(56) On observe, entre les deux textes, une différence d'une unité pour les règnes d'Aurelio, Silo, Mauregato et Alphonse II.

Non seulement on constate, chez le Pseudo-Alphonse et dans le *Chronicon Albeldense*, un fond commun de renseignements et de notices, mais encore on observe, de part et d'autre, l'emploi fréquent d'expressions soit similaires, soit même identiques (57).

P.-Alph., ch. 4: «*Filiam suam* Cixilonem egregio viro *Egicani*, consubrino Vuambanis, *in coniugio dedit* [Ervigius] (58)... defunctus est *Toleto*». —*Chron. Albeld.*, ch. 44: «*Filiam suam conjugem dedit Egicani. Toleto* obiit».

P.-Alph., ch. 5: «*Filium suum Vuittizanem* in *regno* sibi socium *fecit* (59) [Egica]... *Toleto decessit*».—*Chron. Albeld.*, ch. 45: «*Filium suum Vitizanem* principem secum *regno praefecit. Toleto decessit*».

P.-Alph., ch. 6: «*Toleto* decessit [Vuittiza]».—*Chron. Albeld.*, ch. 45: «*Toleto* vitam finivit».

P.-Alph., ch. 10: «ibique statim *Oppa episcopus* est comprehensus (60) et Alkamam *interfectus*».—*Chron. Albeld.*, ch. 50: «Sicque ab eo hostis Ismaelitarum cum Alcamane *interficitur*, et *Oppa episcopus* capitur».

P.-Alph., ch. 10: «Sexaginta vero et tria millia, qui *remanserant*... sic evidenter *iudicio Domini* actum est ut ipsius *montis* pars se a fundamentis evolvens».—*Chron. Albeld.*, ch. 50: «Tunc etiam qui *remanserunt* gladio... *monte* ruente *judicio Dei* opprimuntur».

P.-Alph., ch. 12: «Quadam occasione *levitatis ab urso interfectus est* [Fafila]».—*Chron. Albeld.*, ch. 51: «Iste *levitate* ductus *ab urso est interfectus*» (61).

P.-Alph., ch. 13: «[Adefonsus]*filius Petri ducis*».—*Chron. Albeld.*, ch. 52: «Iste *Petri*, Cantabriae *ducis*, *filius* fuit».

P.-Alph., ch. 13: «Simul cum fratre suo Froilane multa adversus Sarracenos *praelia gessit*».—*Chron. Albeld.*, ch. 52: «Et dum regnum accepit, *praelia* satis cum Dei juvamine *gessit*».

P.-Alph., ch. 16. «*Victorias* multas *egit* [Froila] adversum hostem Cordubensium».—*Chron. Albeld.*, ch. 53: «*Victorias egit*» (62).

(57) Comparer García Villada, *op. cit.*, p. 43: «La narración es... en algunas, *aunque raras* ocasiones, muy parecida en los términos».

(58) Cf. García Villada, *op. cit.*, p. 43.

(59) Cf. García Villada, *op. cit.*, p. 43.

(60) Cf. García Villada, *op. cit.*, p. 43.

(61) Cf. García Villada, *op. cit.*, p. 43.

(62) Cf. García Villada, *op. cit.*, p. 44.

P.-Alph., ch. 16: «Denique *fratrem suum, nomine Vimaranem*, propriis manibus *interfecit* (63), qui non *post* multum temporis talionem iuste accipiens a suis *interfectus est*».—*Chron. Albeld.*, ch. 53: «*Fratrem suum nomine Vimaranem* ob invidiam regni *interfecit*. Ipse *post* ob feritatem mentis in Canicas *est interfectus*».

P.-Alph., ch. 17: «Cuius [Aurelii] tempore libertini contra proprios *dominos* arma sumentes, tyrannice surrexerunt, sed principis *industria* superati, *in servitutem pristinam sunt* omnes *redacti*».—*Chron. Albeld.*, ch. 54: Eo regnante servi, *dominis* suis contradicentes, ejus *industria* capti *in pristina sunt servitute reducti*».

P.-Alph., ch. 18: «Iste [Silo] *cum* Ismahelitis *pacem habuit*».—*Chronicon Albeldense*, ch. 55: «*Cum* Spania ob causam matris *pacem habuit*».

P.-Alph., ch. 20: «Sponte *regnum dimisit* [Veremundus], reminiscens ordinem sibi olim impositum diaconi».—*Chron. Albeld.*, ch. 57: «Postea voluntarie *regnum dimisit*» (64).

P.-Alph., ch. 21: «*in loco* qui vocatur *Lutos*».—*Chron. Albeld.*, ch. 58: «*in locum Lutis*».

P.-Alph., ch. 21: «Basilicam quoque in nomine... Salvatoris Iesu Christi, *miro* construxit opere [Adefonsus II]... *Aedificavit* etiam ecclesiam in honorem Sanctae Mariae».—*Chron. Albeld.*, ch. 58: «Iste... templum Sancti Salvatoris... *mire* fabricavit. Aulamque Sanctae Mariae... *aedificavit*».

P.-Alph., ch. 22: «Subsequente itaque huius regni *tempore*, adveniens *quidam* vir *nomine Mahmuth fugitivus a* facie *regis* spaniensis Abderrahman, cui rebellionem diuturnam iniecerat, civis quondam emeritensis, *susceptus est* clementia regia in Gallecia».—*Chron. Albeld.*, ch. 58: «Suoque *tempore quidam* de Spania *nomine Mahamut a rege* cordobense *fugatus* cum suis omnibus Asturias ab hoc principe *est susceptus*».

P.-Alph., ch. 22: «...*kaste*, sobrie, inmaculate, pie ac gloriose regni gubernacula gerens, *amabilis Deo* et *hominibus... quiescit in pace*».—*Chronicon Albeldense*, ch. 58: «absque uxore *castissimam* vitam duxit... *in pace quievit*», et ch. 52: «*Deo* atque *hominibus amabilis* extitit» (65).

P.-Alph., ch. 23: «*ad pontem* fluvii *Narciae*».—*Chron. Albeld.*, ch. 59: «*ad pontem Narcie*».

P.-Alph., ch. 23: «Itaque subsequenti *tempore* Nordomanorum classes».—*Chron. Albeld.*, ch. 59: «Eo *tempore* Lordomani».

(63) Cf. García Villada, *op. cit.*, p. 44.

(64) Cf. García Villada, *op. cit.*, p. 44.

(65) Dans le *Chron. Albeld.*, ch. 52, ces mots s'appliquent à Alphonse 1er, non à Alphonse II.

P.-Alph., ch. 24: «Cum plurimis centris *forniceis* sit concamerata [ecclesia S. Mariae in latere montis Naurantii]».—*Chron. Albeld.*, ch. 59: «...ecclesiam et palatia arte *fornicea* mire construxit [Ranimirus]».

P.-Alph., ch. 24: «*Oveto* in pace *quievit* [Ranimirus]».—*Chron. Albeld.*, ch. 59: «*Ovelo* tumulo *requiescit*».

P.-Alph., ch. 25: «Civitates desertas... iste [Ordonius] *repopulavit*, id est *Tudem, Astoricam, Legionem et Amagiam* Patriciam», et ch. 26: «*Multas et alias* civitates iam saepe dictus Ordonius rex *praeliando cepit*, id est... *civitatem Talamancam* cum *rege* suo, nomine *Mozror*, et *uxore sua*».—*Chron. Albeld.*, ch. 60: «*Legionem, Asturicam*, simul cum *Tude et Amagia populavit; multaque et alia* castra munivit... *Talamancam civitatem praelio cepit: regem* ejus *Mozeror* ibi captum... cum *sua uxore*...»

P.-Alph., ch. 26: «*in montem*, cui nomen est *Laturzo*».—*Chron. Albeld.*, ch. 60: «*in monte Laturzio*».

P.-Alph., ch. 26: «*Iterum* Nordomani piratidae per haec *tempora* ad nostris litoribus *pervenerunt*».—*Chron. Albeld.*, ch. 60: «Ejus *tempore* Lordomani *iterum venientes*».

* * *

Les ressemblances de fond et de forme signalées ci-dessus attesteraient-elles imparfaitement encore la dépendance mutuelle des deux textes? D'autres exemples, plus probants sans doute, peuvent être produits.

a) Le *Chronicon Albeldense* résume à grands traits l'histoire des derniers rois goths et celle des rois asturiens jusqu'à Alphonse III. Toutefois, dans son extrême indigence, il développe quelque peu le récit des règnes de Wamba, Pélage, Alphonse II, Ramire et Ordoño. Ce sont précisément ces règnes que le Pseudo-Alphonse raconte avec le plus de détails.

b) Le Pseudo-Alphonse place le mariage de la fille d'Ervige immédiatement avant la mort de ce roi; l'association de Witiza au trône, immédiatement avant la mort d'Egica; les campagnes d'Alphonse Ier, avant l'éloge de ce prince; le meurtre de Wimara, juste avant le meurtre de Fruela, établissant ainsi entre ces deux derniers événements une relation de cause à effet. De plus, il mentionne la révolte des serfs sous Aurelio aussitôt après l'avènement du roi; les constructions religieuses d'Alphonse II, pres-

que en tête du récit du règne; la bataille de l'*Anceo*, avant la révolte de Mahmoud, et celle-ci, avant les indications touchant les mœurs du roi et sa fin pieuse. Même ordre dans le *Chronicon Albeldense*.—Comparez aussi dans les deux textes l'exposé des règnes de Ramire et d'Ordoño: en général, la succession des faits diffère peu.

c) D'après le Pseudo-Alphonse, ch. 10 et 11, l'armée envoyée par les Arabes contre Pélage disparut dans les circonstances suivantes: 184.000 hommes furent massacrés jusqu'au dernier devant la grotte de Covadonga, et ce carnage s'accompagna de la mort du général Alcama et de la capture de l'évêque Oppas; 63.000 survivants, échappés au massacre, mais non au jugement de Dieu, trouvèrent la mort en Liébana, écrasés par l'éboulement providentiel d'une montagne. Après quoi le gouverneur arabe des Asturies, Munuza, fut tué à son tour et, dès lors, les Asturiens purent librement se grouper, repeupler les terres, restaurer les églises, etc.—En raccourci, même ordonnance, mêmes personnages, même explication surnaturelle, et quelques expressions semblables dans le *Chronicon Albeldense*, ch. 50: «Sicque »ab eo hostis Ismaelitarum cum Alcamane *interficitur*, et Oppa »episcopus *capitur*, postremoque Monnuza interficitur: sicque ex »tunc reddita est libertas populo christiano. Tunc etiam qui *re*»*manserunt* gladio de ipsa hoste Sarracenorum in Libamina *mon*»*te* ruente *judicio Dei* opprimuntur, et Asturorum regnum divina »providentia exoritur.»

d) Ayant achevé le chapitre intitulé *Ordo Gothorum Ovetensium Regum* et abordant le récit de l'*Ingressio Sarracenorum in Spania*, l'auteur du *Chronicon Albeldense* commence en ces termes, au ch. 77: «*Sicut jam supra retulimus*, Ruderico regnante, »Gothis in Spania, *per filios Vitizani regis* oritur Gothis rixarum »discessio: ita ut una pars eorum regnum dirutum videre desi»derarent; *quorum etiam favore* atque farmalio (66) *Sarraceni*

(66) Sur le sens de ce terme, voir Flórez, *Esp. Sagr.*, XIII, p. 459, n. 4.

»*Spaniam sunt ingressi* anno regni Ruderici tertio, die III idus »novembris, era DCCLII.»—Précédemment, le chroniqueur ne nous a rien appris de tout cela, ou presque; au ch. 46, il s'est contenté d'écrire: «Istius tempore era DCCLII, farmalio terrae »Sarraceni *evocati* Spanias occupant, regnumque Gothorum ca»piunt.» La locution *Sicut jam supra retulimus* n'en est d'ailleurs que plus intéressante, puisqu'elle évoque moins des renseignements donnés plus haut, que le texte antérieurement résumé. Ce texte attribuait donc l'invasion arabe à la trahison des fils de Witiza. Or, telle est l'explication que donne, au ch. 7, le Pseudo-Alphonse ([67]).

e) Au ch. 78, le *Chronicon Albeldense* marque la chute du royaume wisigoth: «et periit regnum Gothorum, et tunc omnis »decor gothicae gentis pavore vel ferro periit», et tout aussitôt, il indique que la cause de la mort de Rodrigue est inconnue: «*De rege* quoque eodem *Ruderico nulli causa interitus ejus cogni*»*ta manet* usque in praesentem diem.»—Après avoir consigné la destruction de l'armée wisigothique: «omne agmen Gothorum »in fugam sunt versi et gladio deleti», le Pseudo-Alphonse, au ch. 7, poursuit ainsi: «*De Ruderico* vero *rege nulli cognita ma*»*net causa interitus eius.*» Voilà donc une phrase qui est loin d'être banale et qui, sans changement appréciable, apparaît à la même place dans les deux documents ([68]): jamais la parenté, ou, si l'on préfère, la dépendance, n'a été plus manifeste.

f) Le Pseudo-Alphonse, au ch. 2, note l'attitude du duc Paul,

([67]) P.-Alph., ch. 7: «Filii vero Vuittizani invidia ducti eo quod Rude»ricus regnum patris eorum acceperat, callide cogitantes, missos nuncios »ad Africam mittunt, Sarracenos in auxilium petunt, eosque navibus ad»vectos Yspaniam intromittunt».

([68]) Flórez, *Esp. Sagr.*, XIII, p. 421, s'appuyait sur la phrase en litige pour soutenir que le *Chron. Albeldense* est antérieur à la Chronique dite d'Alphonse III. Il ne semble pas s'être aperçu que la même phrase est rapportée par les deux textes.

qui, chargé de pacifier la Narbonnaise, se révolta contre le souverain; mais, au lieu de continuer son récit, l'auteur tourne court, et, en une phrase déclamatoire, renvoie à l'histoire écrite par Julien de Tolède.—Le rédacteur du *Chronicon Albeldense* n'aurait-il pas suivi ce conseil? De toutes manières, il s'est inspiré de Julien de Tolède pour relater les faits essentiels, jusqu'au triomphe inclus de Wamba, célébré à Nîmes; et il a non seulement complété, mais corrigé aussi, d'après Julien de Tolède, telle assertion du Pseudo-Alphonse, lequel considère à tort la victoire de Wamba sur les Vascons comme antérieure à la rébellion de Paul (69).

* * *

Nos deux chroniques, le Pseudo-Alphonse et le *Chronicon Albeldense*, qu'unissent tant de liens étroits, renferment cependant un certain nombre de mentions propres à chacune d'elles (70). Mais la présence de ces mentions suffit-elle à prouver que les deux textes sont indépendants l'un de l'autre et qu'ils ont puisé à une même source tous les faits et tous les termes qui leur sont communs? Nous ne le pensons pas (71). Certes, il est invraisemblable que le Pseudo-Alphonse ait utilisé

(69) Comparer à ce point de vue *Chron. Albeld.*, ch. 43, et *Historia rebellionis Pauli*, ch. 7, 9 et 10. L'inspiration est directe et se traduit même par l'emprunt de deux ou trois vocables.

(70) Cf. García Villada, *op. cit.*, p. 44: «... en cada una de ellas hay sucesos trascendentales que se omiten en la otra». Il nous parait superflu d'énumérer ici ces passages.

(71) Cf. *contra* García Villada, *loc. cit.*—L'hypothèse d'un original commun implique non seulement que cet original présentait toutes les particularités signalées ci-dessus, y compris la phrase relative à la mort de Rodrigne, mais aussi que dans un temps relativement très restreint, de 866 à 881 environ, trois chroniques parallèles et ayant dans l'ensemble même objet, ont vu le jour; floraison surprenante en Espagne, où les textes narratifs ont toujours été très espacés et très rares.

le *Chronicon Albeldense* (72); si tel était le cas, le Pseudo-Alphonse aurait amplifié un résumé, ce qui est déjà étrange, et, ce qui est plus étrange encore, l'aurait copié en partie, mais amputé de certains renseignements curieux, touchant, par exemple, la répudiation de Cixilone, le bannissement de Pélage, le mariage d'Alphonse Ier, le transfert de la capitale du royaume à Pravia, sous le règne de Silo, un combat en Bureba, sons le règne de Bermude, la déposition d'Alphonse II et sa restauration, l'attaque des côtes par une flotte musulmane sous Ordoño Ier.— Par contre, tant en raison du parallélisme des deux récits et de la fréquence des coïncidences verbales que du caractère spécifique de l'*Albeldense*—c'est, ne l'oublions pas, un épitomé—, il nous semble infiniment probable que le rédacteur de l'*Albeldense* a condensé le récit plus étendu du Pseudo-Alphonse (73), tout en prélevant à l'occasion des locutions et de courtes phrases. Qu'il ait ensuite complété le canevas ainsi tracé, qu'il ait ajouté aux données fournies par son modèle des renseignements nouveaux et qui sont loin d'être négligeables (74), cela ne soulève

(72) Sur ce point, nous sommes d'accord avec le P. García Villada, *op. cit.*, p. 44. Comparer Flórez, *Esp. Sagr.*, XIII, p. 471.

(73) Comparer García Villada, *op. cit.*, p. 44: «Menos probable es que »el Albeldense se sirviera de nuestra crónica, porque en ese caso no hu»biera pasado por alto varios de los hechos narrados en ella con porme»nores verdaderamente sugestivos, como es, por ejemplo, la enumeración »de las ciudades conquistadas por Alfonso I». L'exemple n'est pas heureux; l'*Albeldense* en effet résume en ces termes, au ch. 52, l'énumération à laquelle se réfère le P. García Villada: «Urbes quoque Legionem atque »Asturicam, ab inimicis possessas victor invasit. Campos quos dicunt »Gothicos usque ad flumen Dorium eremavit, et Christianorum regnum »extendit».

(74) Outre les renseignements déjà cités, noter que d'après l'*Albeldense*, Pélage et Fruela moururent à Cangas, que Fruela tua son frère *ob invidiam regni*, que Silo vécut en paix avec les Arabes *ob causam matris*, que le défenseur de la Galice contre les bandes normandes, en 859-860,

du reste aucune difficulté: nous avons vu qu'il avait eu recours à Julien de Tolède; il a pu recourir en outre à d'autres sources d'information qui nous demeurent inconnues, et même, pour une partie de son exposé, soit à des souvenirs personnels, soit à des traditions orales.

II

Rédaction *B*

Abad y Lasierra vantait la rédaction *B*, et, pour peu, il l'eût déclarée supérieure au texte traditionnel: «No intentamos, di»sait-il, desacreditar en una letra los demás Exemplares de esta »Cronica, pero nos es forzoso decir que, cotejadas las Ediciones »publicadas con este Codigo [de Meyá], encontramos en aque»llas muchas cosas artificiosamente compuestas é ingeridas, al »paso que á este le recomienda una narracion sencilla, precisa y »natural (75).» Pareil éloge est-il mérité?

* * *

Quoique enserrées dans les mêmes limites chronologiques et rapportant sensiblement dans le même ordre les mêmes faits, les deux rédactions *A* et *B* présentent des divergences considérables (76).

1° La rédaction *B* contient un nombre assez élevé de men-

fut le comte Pierre, que la femme du gouverneur maure de Talamanca se nommait Balkaiz, que Ramire mourut le *1er février* 850 et Ordoño le *26 mai* 866, etc.

(75) Voir *Revue Hispanique*, XXIII (1910), p. 238, n. 6.

(76) Sur la rédaction *B*, consulter García Villada, *op. cit.*, pp. 87-88 *(Sus diferencias con la primera)*, 89-98 *(La transmisión manuscrita)* et 99-131 *(Texto de la segunda redacción)*.

tions qui ne figurent pas dans *A* et concernent (77): 1° le lieu où mourut Receswinth (ch. 1); 2° la campagne de Wamba contre le rebelle Paul (ch. 1); 3° la tenue de conciles sous Wamba (ch. 2) et Ervige (ch. 3); 4° la répudiation de la femme d'Egica, à l'instigation de Wamba (ch. 4); 5° l'histoire de Theudifred, père du roi Rodrigue (ch. 6); 6° la date de l'entrée des Arabes en Espagne (ch. 7); 7° la révolte et l'élection de Pélage (ch. 8); 8° le mariage d'Alphonse Ier avec Ermesinda (ch. 11); 9° le lieu de la mort de Pélage (ch. 11); 10° la construction par Fafila de l'église Santa Cruz (ch. 12); 11° la prohibition du mariage des prêtres, prononcée par Fruela (ch. 16); 12° le repeuplement de la Galice jusqu'au Miño, opéré sous le même prince (ch. 16); 13° la participation du futur Alphonse II au gouvernement du royaume sous le règne de Silo (ch. 18); 14° la date précise du couronnement d'Alphonse II (ch. 21); 15° le retour des Normands dans leur patrie après l'expédition de 844 (ch. 23); 16° enfin, l'avènement d'Alphonse III (ch. 29), amorce d'un continuation dont seule la première phrase nous est parvenue.

2° Certaines des additions signalées ci-dessus n'ont été glissées dans le texte qu'au prix de retouches maladroites. Au ch. 1, c'est en insérant une glose que l'on identifie la localité appelée *Gerticos* (78). Au ch. 2, si l'on attribue à Wamba la tenue de conciles qui, d'après *A*, se tinrent sous Egica, son deuxième successeur, c'est qu'on transpose un passage qui, dans *A*, figure au ch. 5 (79). Au ch. 5, on a brisé le texte pour y introduire une sé-

(77) Le P. García Villada, *op. cit.*, pp. 87-88, n'a relevé que les passages numérotés ici 2, 4, 5 et 7; ces passages, dit-il, p. 88, «faltan en el »texto primitivo, y presentan un sello marcadamente legendario».

(78) *B*, ch. 1: «Gerticos, quae nunc *a vulgo appellatur Bamba, qui* in »monte Caure esse dignoscitur».—*A*, ch. 2: «Gerticos, quae nunc in »monte Caure dignoscitur esse».

(79) *B*, ch. 2: «Hic rex [Wamba] Toleto synoda saepius agere ordi»navit, sicut et in canonica sententia plenissime declaratur».—*A*, ch. 5:

rie de citations de l'Ecriture sainte (80). Au ch. 6, on a derechef brisé le texte pour intercaler quelques renseignements sur Theudifred, et l'opération a été si mal conduite, que le rédacteur a dû répéter, en tête du ch. 7, ce qu'il avait déjà dit en tête du ch. 6 (81). Au ch. 8, aussitôt après les mots: «et in Corduba urbe patricia »regnum sibi firmaverunt», le rédacteur met en scène Munuza, le gouverneur arabe des Asturies, en reportant ici une phrase qui dans *A*, est au ch. 11: «Per idem fere tempus in hac regione »Asturiensium praefectus erat in civitate Gegione, nomine Mu»nuza.» Et celui-ci ainsi nommé non plus après, mais avant la bataille de Covadonga, on s'est complu à raconter une longue suite de faits légendaires sur les causes de la révolte de Pélage et les circonstances de cette révolte: mission de Pélage à Cordoue, amours de Munuza et de la sœur de Pélage, fuite de ce dernier, première expédition dirigée contre lui, etc. — Enfin, au ch. 21, c'est par l'adjonction d'une note annalistique que la date du couronnement d'Alphonse II a été précisée (82).

3° Du ch. 2 jusque vers le milieu du ch. 25, les variantes de style abondent d'une version à l'autre (83). A partir du ch. 25 jus-

«Synodum saepissime congregavit [Egica], sicut canonica instituta evi»dentius declarant».

(80) Ces citations sont intercalées entre les mots *causa pereundi fuit* et *et quia reges* qui, dans *A*, ch. 6, se suivent sans interruption.

(81) Les renseignements sur Theudifred, père de Rodrigue, viennent après les mots: «Quo Vitizane defuncto, Rudericus a Gothis eligitur in »regno», par lesquels commence le ch. 6. Ce chapitre se termine par: «Iam nunc revertamur ad ordinem regni», et le ch. 7 débute en rappelant pour la seconde fois la mort de Witiza et l'avènement de Rodrigue: «Postquam Vitiza fuit defunctus, Rudericus in regno est perunctus».

(82) Cette note: «Unctus est in regno praedictus rex magnus Ade»fonsus XVIII kalendas octobris aera quo supra», précède les mots: «Anno regni eius tertio», par lesquels, sauf variante légère, s'ouvre le ch. 21 de *A*.

(83) Exactement jusqu'à: «Sed nec illud silebo quod verum factum esse »cognosco», c'est-à-dire jusqu'au récit de l'expédition d'Ordoño 1er con-

qu'à la fin, elle s'atténuent et finissent par devenir presque insignifiantes au regard de ce qu'elles avaient été. Or, dans la partie où les variantes sont continuelles, voici ce que l'on remarque.

L'auteur de *B* écrit avec tant de simplicité et de naturel, que son style apparaît comme bien fruste et bien gauche; l'auteur de *A* fait, au contraire, effort pour écrire une langue élégante ([84]). *B*, par exemple, use de transitions telles que: «Jam nunc rever»tamur ad ordinem regni» (ch. 6), «sed redeamus ad illud tem»pus» (ch. 7), ou encore: «sed redeamus ad causam» (ch. 23); il abuse des mots *praefatus*, *suprafatus*, *praedictus*, etc. Rien de tout cela dans *A* ([85]).—*B* emploie à deux reprises et presque sans variantes la même phrase, alors que *A* exprime la même idée de deux façons différentes ([86]).—*B* répète sans se lasser que Pélage, Alphonse Ier, Aurelio, Silo, Mauregato, Bermude et Ramire Ier moururent de mort naturelle: *A* évite les répétitions.—Bien plus, *B* se sert couramment d'expressions banales, ternes ou vagues, pendant que *A* bannit autant que possible les termes vulgaires, plats ou imprécis. Exemples:

B, ch. 2: «Quumque praefatus Ervigius in *palatio* esset nutritus».—*A*, ch. 2: «Qui Ervigius, quum esset *palatina peritia* enutritus».

---

tre Mousa. Pourquoi le début et la fin n'ont-ils pas été retouchés comme le reste de l'œuvre? On l'ignore.

([84]) García Villada, *op. cit.*, p. 88: «En la forma han sido refundidas »casi todas las frases y se ha empeorado el estilo y la construcción «sintáxica».

([85]) Noter aussi, au ch. 20, la manière dont est rappelé le nom d'un personnage antérieurement cité: «cuius [Froilani] prius in chronica Ade»fonsi maioris mentionem fecimus, quia frater eius fuit».

([86]) *B*, ch. 15: «Nec hoc miraculum silebo quod verius factum esse »cognosco»; ch. 25: «Sed nec illud silebo quod verum factum esse cog»nosco». Comparer *A*, identique au ch. 25: «Sed nec illud silebo quod »verum factum esse cognosco», mais portant au ch. 15: «Nec hoc stupen»dum miraculum praetermittendum est».

B, ch. 3: «Quumque rex a potione surrexisset, et *factum* persensisset». —*A*, ch. 3: «Quumque rex a potione convaluisset et *ordinem sibi impositum* cognovisset».

B, ch. 5: «Uxores et concubinas plurimas [Vitiza] accepit».—*A*, ch. 6: «et *sicut equus et mulus, quibus non est inteliectus*, cum uxoribus et concubinis plurimis *se inquinavit*».

B, ch. 12: «Parvo tempore vixit [Fafila]».—*A*, ch. 12: «qui *propter paucitatem temporis nihil historiae dignum egit*».

B, ch. 20: «Sponte regnum dimisit [Veremudus] *ob causam quod diaconus fuit*».—*A*, ch. 20: «Sponte regnum dimisit, *reminiscens ordinem sibi olim impositum diaconi*».

B, ch 22: «Quod rex *ut factum comperit*».—*A*, ch. 22: «Quod factum *ut regalibus auribus nuntiatum est*».

4° Ces variantes de pure forme ne sont pas les seules à relever. Lorsque *A* et *B* citent un même personnage ou un même fait, il n'est pas rare que la documentation de *B* paraisse incomplète ou différente. *B*, par exemple, se borne à nommer Alcama, général qui combattit Pélage, et qualifie simplement Munuza de *compar Tarech* (ch. 8); *A* note qu'Alcama fut l'un des compagnons de Tarik (ch. 8), et Munuza l'un des quatre chefs qui conduisirent les armées d'invasion (ch. 11). — *B* déclare que Oppas avait été métropolitain de Tolède; *A* prétend qu'il avait occupé le siège de Séville (ch. 8).—*B* n'identifie pas le général Omar tué par Fruela à *Pontuvio*, en Galice; *A* sait que ce général était un adolescent, fils du calife Abd-er-Rahman (ch. 16).

Autres exemples, portant non plus sur des personnes, mais sur des faits: *B* enregistre très rapidement la trahison des fils de Witiza; *A* insiste avec complaisance (ch. 7). — *B* ignore les antécédents de Nuña, femme de Fruela; *A* veut que Nuña, avant de devenir reine, ait d'abord été prisonnière de guerre et esclave (ch. 16).—*B* place le mariage de Silo avec Adosinda après la mort d'Aurelio; *A* ne contient pas cette inexactitude ([87]).

([87]) *B*, ch. 18: «Post cuius [Aurelii] obitum, Silo Adefonsi filiam, »nomine Adosindam, in coniugio accepit, pro qua re etiam adeptus est

— Selon *B*, les généraux «Alhabbez» et Melik étaient frères; rien de semblable dans *A* (ch. 22).—*B* indique, sans plus, qu'Alphonse II fut enterré à Oviedo; *A* spécifie que le roi fut enseveli dans l'église Santa Maria, qu'il avait lui-même construite (ch. 22). —*B* ne dit pas quels étaient les partisans du rebelle Népotien; d'après *A*, c'étaient des Asturiens et des Vascons (ch. 23). — *B*, dans son récit de l'invasion normande de 844, ne retient qu'un nom: *Farum Brecantium;* au témoignage de *A*, les Normands, avant de se diriger sur cette localité, auraient débarqué à Gijon (ch. 23).—*B*, lorsqu'il mentionne la rebellion d'Aldroitus et de Piniolus contre Ramire Ier, écrit: «Duo magnates, unus »[Aldroitus] procer, alius [Piniolus] comes palatii». D'après *A*, Aldroitus aurait été, comme Piniolus, comte du palais; bien plus, Piniolus aurait succédé en cet office à Aldroitus, de sorte que deux comtes du palais auraient successivement pris les armes contre leur maître (ch. 24)—Enfin, qu'il s'agisse des édifices bâtis par Alphonse II à Oviedo même, ou de ceux qu'éleva Ramire dans les environs de la capitale, *B* est très sobre de détails, tandis que *A* se complaît à décrire ces édifices, énumère les autels de l'église Santa Maria d'Oviedo, signale ce qu'on appelle la «capilla del rey Casto», vante la beauté de l'église San Tirso, etc. (ch. 21 et 24).

Deux rapprochements encore. Nous avons vu que *A* (ch. 2), après avoir marqué le début de la révolte de Paul, invite le lecteur à se reporter à Julien de Tolède; *B* (ch. 1) ne cite pas Julien de Tolède (88); il ne se contente pas de rapporter le prélude de la ré-

»regnum». *A*, ch. 18: «Post Aurelii finem Silo successit in regnum eo »quod Adosindam Adefonsi principis filiam sortitus esset coniugem».

(88) *B*, ch. 1: «quo predicto rege Vasconie prenuntium est delatum, »et statim illis in partibus premovit exercitum. Paulum vero de civitate »in civitatem fugientem persequitur rex, quousque Nimascum civitatem »ingreditur, ibique eum obsidione vallavit, tertio quoque die eos omnes »cepit, cum eo iudicialiter intendit, et ei oculos evellere praecepit»

bellion; il relate en outre la marche de Wamba contre Paul, la défaite et le supplice de ce dernier, enfin le retour du roi à Tolède; bref, il donne un récit complet de cet événement. — Nous avons vu aussi, qu'au mépris de toute possibilité chronologique, *A* veut qu'Alphonse Ier ait été *princeps militiae* sous Egica et Witiza; *B* passe sous silence ces états de service, si douteux (89).

* * *

Des observations qui précèdent, n'allons cependant pas conclure que *B*, malgré ses interpolations évidentes, repose peut-être sur une version antérieure à la rédaction *A*.

1° Le titre de *A* qui figurait dans le *Soriensis*, soit *In nomine Domini-collecta*, accompagne également *B*, quoique avec quelques variantes (90).

2° *A*, au ch. 2, copie presque littéralement une proposition dans Julien de Tolède: «Visa est apis de eius capite exilire» (91). *B* (ch. 1) transcrit sans méfiance cette proposition révélatrice: «Visa est apis ex capite eius exilire.»

3° La lettre-préface manque dans *B*, d'où suppression de la conjonction *igitur* qui, dans *A*, relie cette lettre au ch. 2; d'où également suppression du renvoi à l'histoire de Julien de Tolè-

»multa quoque agmina Francorum ibi interemit, provinciam quoque »illam ordine suo correxit, et ad urbem Toletanam cum triumpho »reversus est».

(89) *B*, ch. 13: «Quo mortuo, ab universo populo Adefonsus elegitur »in regno, qui cum gratia divina regni suscepit sceptra».

(90) *B*: «In nomine Domini. Incipit cronica Visegotorum a tempore »Bambani regis usque ad tempora gloriosi Ordoni regis divae memoriae »Adefonsi regis filio collecta.» *Var.* «usque ad tempus Garsiae regis filii »Adefonsi collecta.» Voy. García Villada, *op. cit.*, p. 99.

(91) Julien de Tolède, ch. 4 (*Esp. Sagr.*, VI, p. 536): «Et eo loco ipso »capitis apis visa est prosiliisse». Cf. García Villada, *op. cit.*, p. 55, n. 2.

de. Mais, alors qu'au ch. 7 on lit dans *A*: «Rudis namque nostris »temporibus, quum Viseo civitas et suburbana eius *a nobis* popu»lata esset», on lit dans *B*: «Rudis namque nostris temporibus, »quum civitas Viseo et suburbium eius *iussu nostro* esset popu»latum.» Le *iussu nostro* de *B* correspond au *a nobis* de *A;* ainsi, l'auteur de *B* se met en scène, tout comme celui de *A*, et par là même se trahit.

4° Rappelons que le ch. 14 de *A* renferme une faute manifeste, soit la leçon *Degius est*; comme *A*, *B* porte: «sicut Pam»pilonia, *Degius est*, atque Berroza».

Ces quatre constatations faites, la cause est entendue, croyons-nous; la dépendance de *B*, par rapport *A*, n'est plus discutable. Toutefois, une remarque complémentaire doit être présentée.

On sait que les deux recensions de *A*, celle du *Soriensis* et celle de l'*Ovetensis F*, se distinguent entre elles par des variantes typiques (92). Or, si l'on recherche dans *B* les variantes caractéristiques du *Soriensis*, on en retrouve quelques-unes, mais on en retrouve plus encore qui se rencontrent dans l'*Ovetensis F* (93).

a) *Variantes communes à* B *et au* Soriensis (94).

B, ch. 1: «et in *eodem loco* sepultus fuisset». Cf. *S.*—*O:* «et in *Toleto* sepultus fuisset».

B, ch. 2: «concrematae». Cf. *S.*—*O:* «crematae».

B, ch. 4: «teneret». Cf. *S.*—*O:* «*ob*tineret».

B, ch. 7: «Rudericus *ultimus* rex Gotorum». Cf. *S.*—*O:* «Rudericus rex Gothorum».

B, ch. 8: «*et sibi* Pelagium elegerunt». Cf. *S:* «*sibique* Pelagium elegerunt».—*O:* «*Tunc* Pelagium elegerunt».

(92) *Revue des Bibliothèques*, XXIV, pp. 209-210; García Villada, *op. cit.*, pp. 28-30.

(93) García Villada, *op. cit.*, p. 95: «... la base de esta segunda redacción »la constituye un manuscrito del grupo *S*». L'éditeur a donc reconnu seulement les variantes communes à *B* et au *Soriensis*.

(94) Comparer García Villada, *op. cit.*, p. 95.

B, ch. 10: «*de* cova ad pugnam». Cf. *S.*—*O:* «*ex* cova ad pugnam».

B, ch. 22: «in quodam *castello*». Cf. *S:* «in quodam *castellum*».—*O:* «in quodam *castro*».

b) *Variantes communes à* B *et à l'*Ovetensis (95).

B, ch. 1: «Recesvindus, Gothorum rex». Cf. *O.*—*S:* «rex Gothorum».

B, ch. 1: «adipisci (*var.* adipiscere) nolens». Cf. *O:* «adipiscere nolens».—*S:* «adipisci *regnum* nolens».

B, ch. 3: «Regnavit [Ervigius] annis VI, mensibus IV». Cf. *O.*—*S:* omis.

B, ch. 4: «synoda». Cf. *O.*—*S:* «synodum».

B, ch. 4: «ter prelium *gessit*». Cf. *O.*—*S:* «ter prelium *egit*».

B, ch. 4: «cum filio annis V». Cf. *O.*—*S:* «cum filio *vero* an. V».

B, ch. 8: «Arabes *tamen*». Cf. *O.*—*S:* «Arabes *autem*».

B, ch. 9: «in isto *montis* cacumine». Cf. *O:* «in isto *montis* foramine».—*S:* «in isto foramine».

B, ch. 9: «reparatus». Cf. *O.*—*S:* «reparandus».

B, ch. 11: «populatur patria». Cf. *O.*—*S:* «populantur patriae».

B, ch. 11: «gratias referunt *Deo* dicentes». Cf. *O.*—*S:* «gratias referunt dicentes».

B, ch. 25: «unum Sanctionem, alium Epulonem». Cf. *O:* «unum nomine Sanctionem, alium Epulonem».—*S:* «unum nomine Sanctionem *et* alium Epulonem».

B, ch. 25: «filius *eius* Lupus». Cf. *O.*—*S:* «filius Lupus».

B, ch. 26: «movit *et* ad». Cf. *O.*—*S:* «movit ad».

B, ch. 27: «his temporibus *nostris litoribus* pervenerunt». Cf. *O:* «per his temporibus *ad nostris litoribus* pervenerunt».— *S:* «per haec tempora pervenerunt».

B, ch. 27: «omnem eius maritimam». Cf. *O.*—*S:* «omnem*que* eius maritimam».

B, ch 27: «*deinde* Maioricam et Minoricam». Cf. *O.*—*S:* «*denique* Maioricam, *Fermentellam* et Minoricam».

Supposer que le rédacteur de *B* a puisé alternativement dans les deux recensions de *A* serait absurde, car les variantes indi-

(95) Citées à titre d'exemples. D'autres leçons, assez nombreuses, pourraient être produites: celles qui se retrouvent à la fois dans l'*Ovetensis* et dans la recension de *B* que contenait le Codex de Meyá.

quées ne sont pas de nature à éveiller de prime abord l'attention. En conséquence, ou *B* a suivi une recension antérieure à celles du *Soriensis* et de l'*Ovetensis F*, mais plus voisine cependant de l'*Ovetensis* que du *Soriensis;* ou bien, des contaminations s'étaient produites entre les deux recensions susdites, et il en était résulté une sorte de texte mixte, dont *B* se serait servi (96). Ce qui donnerait peut-être quelque poids à cette dernière hypothèse, c'est que le titre *In nomine Domini-collecta*, propre au *Soriensis*, a passé dans *B*.

***

On ignore où et quand fut exactement composée cette rédaction *B*. Qu'elle soit originaire des Asturies, cela est probable, si l'on songe à la place qu'elle accorde à la légende de Pélage (97); qu'elle soit antérieure au XIe siècle, cela est certain, puisqu'elle nous a été conservée notamment par un manuscrit de cette époque, le Codex de Meyá (98); mais on ne saurait préciser davantage. Peut-on, du moins, déterminer les sources écrites auxquelles le rédacteur de *B* a recouru pour compléter *A*? Ici encore, on en est réduit aux conjectures, sauf sur un point.

Nous avons montré ci-dessus que la rédaction *A* et le *Chronicon Albeldense* offrent de curieuses coïncidences. Non seulement les coïncidences signalées entre l'*Albeldense* et *A* subsistent pres-

(96) Par des voies différentes et pour d'autres motifs, M. G. Girot, dans *Bulletin Hispanique*, XVIII, p. 23, conclut lui aussi à l'existence d'un texte intermédiaire entre le *Soriensis* et l'*Ovetensis F.*

(97) García Villada, *op. cit.*, p. 89: «El texto primitivo de la crónica de »Alfonso III sabemos que fué redactado en Asturias, pero la presente re»fundición ¿dónde tuvo su origen? No lo hemos podido averiguar». Voir aussi p. 91.

(98) Sur la date du Codex de Meyá, voir García Villada, *op. cit.*, pp. 91-92.

que toutes entre l'*Albeldense* et *B*, mais encore il y en a de plus étroites et surtout de nouvelles: *B*, par exemple, se rapproche de la Chronique d'Albelda plus que de la rédaction *A*, lorsqu'il note la révolte des serfs à l'époque du roi Aurelio, l'invasion normande de 844, le lieu de sépulture de Ramire, ou qu'il précise quelque détail d'architecture.

B, ch. 17: «Cuius tempore *servilis* origo».—*Chron. Albeld.*, ch. 54: «Eo regnante *servi*».—*A*, ch. 17: «Cuius tempore libertini».

B, ch. 23: «Per idem tempus Nordomanorum gens, *antea nobis incognita*».—*Chron. Albeld.*, ch. 59: «Eo tempore Lordomani *primi*».—*A*, ch. 23: «Itaque subsequenti tempore Nordomanorum classes».

B, ch. 24: «Et Oveto in *tumulo* quiescit [Ranimirus]».—*Chron. Albeld.*, ch. 59: «Et Oveto *tumulo* requiescit».—*A*, ch. 24: «Oveto in pace quievit».

B, ch. 24: «Multa aedificia... *opere forniceo*... aedificavit».—*Chron. Albeld.*, ch. 59: «Ecclesiam et palatia *arte fornicea* mire construxit».—*A*, ch. 24: «cum plurimis centris forniceis sit concamerata».

B, d'autre part, signale, concurremment avec le *Chronicon Albeldense*, plusieurs faits que *A* passe sous silence; ce sont: la prise de Nimes où s'était réfugié le rebelle Paul, la tenue de conciles sous Ervige, la répudiation de la femme d'Egica, la date de l'entrée des Arabes en Espagne, le mariage d'Alphonse Ier et d'Ermesinda, la mort de Pélage à Cangas.

B, ch. 1: «Paulum vero de civitate in civitatem fugientem persequitur rex, quousque *Nimascum* civitatem ingreditur... et ad urbem Toletanam cum *triumpho* reversus est». — *Chron. Abeld.*, ch. 43: «Deinde pergens cunctis civitatibus Gothiae et Galliae captis ipsum postremo Paulum in *Neumausense* urbe victum celebri *triumpho* sibi subjecit».

B, ch. 3: «*Multa synoda egit* [Ervigius]».—*Chron. Albeld.*, ch. 44: «Iste *synodos multas* Toleto cum episcopis *egit*».

B, ch. 4: «Quumque regnum conscendit [Egica], avunculus eius Bamba rex ei praecepit ut coniugem dimitteret».—*Chron. Albeld.*, ch. 45: «Iste dum regnum accepit, filiam Ervigii cum juratione Wambani subjecit *(sic)*».

B, ch. 7: «Sed redeamus ad illud tempus quo Sarraceni Spaniam sunt adgressi III idus novembris *era* DCCLII».—*Chron. Albeld.*, ch. 46: «Istius

tempore *era* DCCLII farmalio terrae Sarraceni evocati Spanias occupant».

B, ch. 11: «Infra pauci vero temporis spatium Adefonsus, *filius Petri, Cantabrorum ducis*, ex regia prosapia, *Asturias advenit; filiam Pelagii*, nomine *Ermesindam*, in coniugio *accepit*».— *Chron. Albeld.*, c. 52: «Iste *Petri, Cantabriae ducis, filius* fuit; et dum *Asturias venit, Bermisindam, Pelagii filiam*, Pelagio praecipiente, *accepit*».

B, ch. 11: «Morte propia *Canicas* vitam finivit [Pelagius]».—*Chron. Albeld.*, ch. 50: «Obiit quidem praedictus Pelagius in locum *Canicas*».

D'autres détails enfin, moins importants, mais que *A* ne contient pas davantage, se retrouvent, soit modifiés et abrégés, soit sans changement aucun, tant dans le *Chronicon Albeldense* que dans *B*. Ainsi, les deux textes disent tous deux que la victoire de Pélage rendit la liberté ou la paix au peuple chrétien; qu'Alphonse II fut digne d'être aimé de Dieu et des hommes; qu'Alphonso Ier, Aurelio et Silo moururent de mort naturelle. Ajoutons à cela quelques expressions identiques, qu'il s'agisse de l'entrée de Pélage dans les Asturies, de la rudesse des mœurs de Fruela, de la chasteté d'Alphonse II, de la sépulture de ce prince, ou de la mort de Piniolus.

B, ch. 8: «Pelagius... Asturias *est ingressus*».— *Chron. Albeld.*, ch. 50: «Iste... Asturias *ingressus est*».

B, ch. 11: «Iam denique *tunc reddita est* pax terris».—*Chron. Albeld.*, ch. 50: «Sicque ex *tunc reddita est* libertas populo christiano».

B, ch. 14: «*Deo et hominibus amabilis extitit* [Adefonsus I]».—*Chron. Albeld.*, ch. 52: «*Deo atque hominibus amabilis extitit*» (99).

B, ch. 14: «*Morte propria decessit* [Adefonsus I]».—*Chron. Albeld.*, ch. 52: «*Morte propria decessit*».

B, ch. 16: «Hic vir [Froila] *asper moribus fuit*».—*Chron. Albeld.*, ch. 53: «Sed *asper moribus fuit*».

B, ch. 17: «*Proprio* morbo vitam finivit [Aurelius]».—*Chron. Albeld.*, ch. 54: «Aurelius vero *propria* morte decessit».

(99) Nous avons déjà remarqué que, dans *A*, ch. 14, cette expression s'applique à Alphonse II.

B, ch. 18: «*Propria morte* migravit e saeculo [Silo]».—*Chron. Albeld.*, ch. 55: «*Morte propria* decessit».

B, ch. 22: «*Castam... vitam duxit* [Adefonsus II]» (1).—*Chron. Albeld.*, ch. 58: «Absque uxore *castissimam vitam duxit*».

B, ch. 22: «Et qui in hoc saeculo sanctissimam vitam *egit*, Oveto ipse in *tumulo in pace quievit*».—*Chron. Albeld.*, ch. 58: «qui cuncta pace *egit*, *in pace quievit*... hic *tumulatus* jacet».

B, ch. 24: «Alium, nomine Piniolum... gladio *interfecit* [Ranimirus I]». —*Chron. Albeld.*, ch. 59: «Superbumque Piniolum victor *interfecit*».

Ainsi, la Chronique d'Albelda, qui est souvent en rapport avec *A* et *B*, est plus fréquemment en rapport avec *B* seulement. Dès lors, ou *B* et le *Chronicon Albeldense* procèdent l'un et l'autre d'un original commun, d'où procéderait également *A*; ou *B* a simplement pillé le *Chronicon Albeldense*. La première hypothèse est indéfendable: d'abord, nous avons vu que l'*Albeldense*, sauf erreur d'optique, n'est qu'un résumé de la rédaction *A*; ensuite, en admettant par impossible trois dérivations parallèles d'une même source, on ne légitime pas *ipso facto* la présence simultanée dans *A* et *B* du titre *In nomine Domini*, du passage tiré de Julien de Tolède, de l'allusion au repeuplement de Vizeu et de la leçon *Degius est*. La seconde hypothèse est au contraire plus naturelle, et c'est à elle que nous nous arrêterons (2).

III

Rédaction *C*

Ecrite sous sa forme primitive aux alentours de l'année 877 (rédaction *A*), remaniée et refondue antérieurement au XIe siècle (rédaction *B*), la Chronique dite d'Alphonse III devait, au

(1) *A*, ch. 22: «... kaste... regni gubernacula gerens».

(2) *B* est d'aillleurs fort loin d'extraire de la Chronique d'Albelda toutes les mentions nouvelles qu'il aurait pu y prendre.

XIIe siècle, subir des altérations nouvelles: la rédaction *A*, interpolée, a donné naissance au texte *C* (3); la rédaction *B*, interpolée à son tour, est devenue le texte *D* (4). Ecartons ce dernier sur lequel la lumière a été pleinement faite.

***

La rédaction *C* nous est parvenue sous deux formes différentes: celle du *Liber Chronicorum*, qui est complète, et celle du *Tumbo negro de Santiago*, qui est tronquée et ne commence qu'avec le règne de Bermude (5). Le *Tumbo negro* étant provisoirement mis hors de cause, faut-il ou non attribuer à Pélage le *Liber Chronicorum*? (6)

Il est avéré que Pélage d'Oviedo compila, postérieurement à l'année 1118, le cartulaire de son église dénommé *Libro gótico;*

(3) García Villada, *op. cit.*, pp. 133-137; cf. Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVIII, pp. 123-125. Texte incomplet dans Sandoval, *Cinco Obispos*, pp. 44-55.

(4) García Villada, *op. cit.*, pp. 139-149; cf. G. Cirot, *La Chronique léonaise et les chroniques de Sébastien et de Silos*, dans *Bulletin Hispanique*, XVIII (1916), pp. 1-25. Texte dans *Bulletin Hispanique*, XIII (1911), pp. 381-397 (Chronique léonaise).

(5) Consulter, pour les manuscrits du *Liber Chronicorum*, Mommsen, *op. cit.*, pp. 263-264; G. Cirot, dans *Bulletin Hispanique*, XVIII (1916), pp. 11-13, et P. Högberg, *Manuscrits espagnols dans les Bibliothèques suédoises*, dans *Revue Hispanique*, XXXVI (1916), pp. 459-463; pour ceux du *Tumbo negro de Santiago*, notre article *A propos d'un manuscrit hispanique de Leyde*, dans *Mélanges offerts à M. Emile Chatelain* (Paris, 1910, in-4), pp. 332-336.—Voir aussi, mais sous réserves, Antonio Blázquez, *Elogio de Don Pelayo, obispo de Oviedo é historiador de España* (Madrid, 1910, gr. in-8, 45 pp.), p. 14, n. 1.

(6) Sans remonter à Flórez et à Risco, citons, en faveur de l'attribution à Pélage, Mommsen, *Chronica minora*, II, p. 263, et G. Cirot, dans *Bulletin Hispanique*, XI (1909), p. 265; cf. XVIII (1916), p. 24; contre cette attribution, García Villada, *op. cit.*, p. 8 et p. 133, et G. Cirot, dans *Bulletin Hispanique*, XXI (1919), p. 6 et pp. 7-8.

au surplus, ce cartulaire porte une marque d'origine; c'est l'épigraphe: *Pelagius episcopus hoc opus fieri iussit* (7). Il est non moins certain que Pélage constitua d'autre part un recueil de documents, principalement narratifs: c'est l'*Ovetensis*, qu'a décrit et en partie copié Morales (8). Or, le *Liber Chronicorum* se raccorde tant au *Libro gótico* qu'à l'*Ovetensis* (9): comme le premier, il contient la bulle d'Urbain II du 4 avril 1109 et celle de Pascal II du 30 septembre 1105, les actes du concile de Leon de 1020 et ceux du concile de Coyanza de 1050 (10); comme l'*Ove-*

(7) Sur le *Libro gótico*, voir C. M. Vigil, *Asturias monumental, epigráfica y diplomática* (Oviedo, 1887, gr. in-4), p. 47. Le document le plus récent que renferme ce cartulaire est du 2 décembre 1118.

(8) Sur l'*Ovetensis*, voir *Revue des Bibliothèques*, XXIV (1914), pp. 211-215; cf. G. Cirot, dans *Bulletin Hispanique*, XI (1909), p. 264, n. 2; XVIII (1916), p. 8 et p. 24; XXI (1919), p. 4 et p. 7; García Villada, *op. cit.*, p. 26. Morales, *Viage*, éd. Cano, p. 123, dit—et nous l'avons répété d'après lui—que Pélage offrit ce manuscrit à Alphonse VI; mais il dit également que ce manuscrit comprenait la Chronique de Pélage, laquelle finit à la mort du roi précité (1109). Il y a là une contradiction que nous aurions dû souligner. Le manuscrit n'aurait-il pas plutôt été offert à Alphonse VII (1126-1157)?

(9) En attendant la description détaillée du *Liber Chronicorum* que doit donner M. G. Cirot (cf. *Bulletin Hispanique*, XVIII, p. 13, n. 1, et XXI, p. 4, n. 1), voir Ríos, *Historia crítica de la literatura española*, II, p. 157, n. 1; G. Cirot, *Les Histoires générales d'Espagne* (Paris, 1904, in-8), pp. 117-118, et Antonio Blázquez, *El reinado de Bermudo II en los manuscritos de la Crónica del Obispo de Oviedo D. Pelayo*, dans *Cultura española*, 1908, pp. 651-654.—L'incipit du *Liber Chronicorum* porte la date de 1132: «Incipit liber chronicorum ab exordio mundi usque era MCLXX». Mais ne faut-il pas lire: *MCLXXX*? Cf. la date de 1142, trois fois répétée dans le traité concernant Tolède, Saragosse, Leon et Oviedo (Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVIII, p. 375); cf. aussi la date de 1138 (ère 1176), qu'on trouve dans la lettre de Pierre à Pélage citée plus bas.

(10) Noter également que, des deux rédactions du diplôme d'Alphonse II pour Oviedo, 16 ou 25 novembre 812, l'une, abrégée, figure dans le *Libro gótico*, fol. 6 v., l'autre, beaucoup plus développée, dans le *Liber Chronicorum*.

tensis, d'autre part, il renferme le catalogue des évêchés espagnols intitulé: *Numerus sedium hispaniensium*, la Division de Wamba, quoique avec de notables différences, la chronique dite d'Alphonse III et les œuvres historiques d'Isidore de Séville; enfin, *Liber Chronicorum*, *Libro gótico* et *Ovetensis* transcrivent tous trois, sauf variantes, les bulles de Jean VIII, les actes du concile d'Oviedo et l'historique de l'*arca santa*. Ces trois collections sont donc assurément de même souche.

Bien plus, Pélage d'Oviedo signe à sa manière le *Liber Chronicorum*. Le recueil s'ouvre par ces mots: *Pelagius Ovetensis ecclesiae episcopus fuit consecratus sub era MCXXXVIII, III kalendas ianuarii* (11). Il continue par une notice qui énumère les réparations effectuées dans l'église cathédrale d'Oviedo sous la direction dudit évêque et se termine par la demande de prières que voici: *Vos ergo, fratres charissimi, qui ad praedicta altaria Deum exoratis, praedictum episcopum Pelagium die ac nocte in memoriam habeatis* (12). Puis vient une rose des vents avec la légende: *Pelagius episcopus me fecit* (13). Autres indices, très frappants: c'est à Pélage que sont adressées les bulles de Pascal II et de Calixte II, le *De regularibus canonicis* du patriarche de Jérusalem, et une lettre de Pierre, chanoine du Saint-Sépulcre. Ce sont tels épisodes de la vie pastorale de Pélage que rap-

(11) Cf. Mommsen, *Chronica minora*, II, p. 263: «... sed de cuius origine dubitari non potest, cum inceperit sic: *Pelagius Ovetensis*», etc.

(12) Texte dans Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVIII, pp. 371-372.—Entre autres autels, Pélage en aurait édifié trois, respectivement dédiés au Sauveur, aux apôtres Pierre et Paul et à saint Jean l'Evangéliste. Or, d'après l'acte de consécration de l'église de Compostelle, que renfermait l'*Ovetensis* (voir *Revue des Bibliothèques*, XXIV, p. 215), et d'après les actes du deuxième concile d'Oviedo (*apud* Sampiro, ch. 9), que renfermait le *Liber Chronicorum*, les trois principaux autels de la basilique compostellane auraient été dédiés aux mêmes saints. Cf. notre *Etude sur les actes des rois asturiens*, p. 71.

(13) Cf. G. Cirot, dans *Bulletin Hispanique*, XI, p. 265, et XVIII, p. 20

pellent l'historique de l'*arca santa*, la propre chronique de Pélage et le concile d'Oviedo de 1115, quand ces textes nous montrent l'évêque découvrant les reliques de sainte Eulalie (14), intervenant lors du miracle annonciateur de la mort d'Alphonse VI (15), ou s'efforçant de réprimer les abus dont pâtissait son diocèse (16). C'est Pélage qui a découvert dans les manuscrits de l'église de San Pedro de Camarmeña une partie des renseignements consignés dans la notice sur Tolède, Saragosse, Leon et Oviedo (17). C'est à certaines préoccupations de Pélage que répond la transcription du *Liber Historiae Francorum* (18). Mieux encore, c'est sa doctrine qui s'étale, lorsqu'il s'agit des droits vrais ou supposés de l'église d'Oviedo, et point n'est besoin de dire que les actes du ou des conciles d'Oviedo, les bulles de Jean VIII, celles d'Urbain II, Pascal II et Calixte II forment un faisceau de documents connexes (19), tous essentiels pour la dé-

(14) *Esp. Sagr.*, XXXVII, p. 355, depuis *Pelagius Ovetensis* jusqu'à *canere ubique*, soit dix-huit lignes de texte imprimé, et de panégyrique indirect.

(15) Chronique de Pélage, ch. 13; éd. Flórez, *Esp. Sagr.*, XIV, p. 474.

(16) Sur le concile de 1115, voir Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVIII, pp. 257-260 (texte, pp. 266-274).

(17) Le texte de cette notice, publiée par Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVIII, pp. 372-376, commence ainsi: «Pelagius episcopus Ovetensis ecclesiae »ait: ut reperimus in antiquissimis codicibus, quos invenimus in ecclesia »sancti Petri de Carmamena, et *sicut audivimus a majoribus et a praedeces-*»*soribus nostris* ita scripsimus». Comparer la formule imprimée en italique avec la formule: *sicut a maioribus et praedecessoribus suis inquisivit et audivit*, cinq fois répétée dans la préface du *Liber Chronicorum*; et comparer aussi cette dernière formule avec celle que nous trouvons dans la lettre-préface de la rédaction *A: sicut ab antiquis et praedecessoribus nostris audivimus.*

(18) Nous verrons plus loin que Pélage s'est montré curieux des choses de France.

(19) A ces textes, joindre l'acte de répartition des paroisses asturiennes entre les prélats venant à Oviedo pour assister au concile (texte dans Flórez, *Esp. Sagr.*, XIV, pp. 401-402).

fense des prérogatives de l'église d'Oviedo, menacées ou attaquées, à l'époque de notre prélat, par Braga ou Lugo, Compostelle ou Tolède (20). Ainsi, la personnalité de Pélage domine tout le *Liber Chronicorum*. Soyons assuré qu'en dehors de Pélage lui-même, nul n'aurait eu un pareil souci de sa gloire et de ses intérêts (21).

***

La recension du Pseudo-Alphonse incluse dans l'*Ovetensis* présente des variantes et des additions qui ont été étudiées et sont bien connues (22). Variantes et additions ont passé dans le texte *C* (23), mais ce dernier a été accru d'autres interpolations (24). Qu'elles découlent de l'*Ovetensis* ou soient caractéris-

(20) Nous reviendrons ailleurs sur la question du concile d'Oviedo.

(21) Le prototype des exemplaires connus du *Liber Chronicorum* paraît être le manuscrit dit de *Batres* (XIIIe siècle), conservé aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale de Madrid sous le n° 1513 (ancien F 134). Comme l'a indiqué M. G. Cirot, dans *Bulletin Hispanique*, XXI, pp. 5-6, il se peut que ce manuscrit présente des omissions et interversions; mais, à supposer qu'il ait omis une histoire des rois aragonais et déplacé les actes du concile de Leon de 1020, s ensuit-il nécessairement que le *Batres* ait été «constitué par des textes empruntés à des manuscrits divers»? Il subsiste, en tout cas, des indices de cohésion matérielle: ainsi, l'acte de répartition des paroisses asturiennes, copié à la fin du *Batres* (fol. 117 v.), est annoncé dans Sampiro, ch. 12 (cf. G. Cirot, dans *Bulletin Hispanique*, XVIII, p. 145, n. 2); d'autre part, la notice sur Tolède, etc., rappelle les actes, déjà transcrits, du concile de 1020: «Deinde dedit mores bonos »Legioni roboratos, quod sunt, ut supra scripsi» (*Esp. Sagr.*, XXXVIII, p. 375).

(22) *Revue des Bibliothèques*, XXIV, pp. 215-218; cf. García Villada, *op. cit.*, pp. 26-27.

(23) García Villada, *op. cit.*, pp. 134-135; cf. G. Cirot, dans *Bulletin Hispanique*, XVIII, p. 21 (indications de sépulture). Sur la provenance de *C*, voir G. Cirot, *loc. cit.*, p. 24, et García Villada, *op. cit.*, p. 134.

(24) Voir García Villada, *op. cit.*, pp. 135-137.

tiques du *Liber Chronicorum*, telles variantes ou additions de *C* s'éclairent par comparaison, pour peu qu'on les envisage en leurs rapports avec les œuvres de Pélage.

a) Il y avait dans l'*Ovetensis* un long texte composé: 1° d'un catalogue des évêchés espagnols ([25]); 2° de la Division de Wamba, très amplifiée et transformée en ce *Liber Itacii* qui a mérité la juste sévérité de Flórez ([26]). *C* nous a conservé les mêmes documents, mais le second a été ramené à des proportions plus modestes et débarrassé des passages qui concernent soit le siège de Leon, soit celui de Lugo des Asturies ([27]).—D'autre part, l'historique de l'*arca santa* se lit dans le *Libro gótico* et se lisait dans l'*Ovetensis* ([28]); découpé en trois tronçons, il est inséré par le rédacteur de *C*: 1° au ch. 8 (règne de Pélage); 2° au ch. 18 (règne de Silo); 3° aux ch. 20 et 21 (règnes de Bermude et d'Alphonse II) ([29]). Qu'est-ce à dire, sinon que les interpolations majeures de *C* sont constituées par de larges emprunts faits soit au *Libro gótico*, soit à l'*Ovetensis*? Comparons la manière dont a été interpolée à son tour la Chronique de Sampiro: les actes du concile d'Oviedo, transcrits sur le *Libro gótico* et l'*Ovetensis* ([30]),

([25]) Voir index de Morales, dans *Esp. Sagr.*, XXXVIII, p. 366; cf. Flórez, *Esp. Sagr.*, IV, p. 196 (texte, pp. 259-260).

([26]) Cf. Flórez, *Esp. Sagr.*, IV, p. 199 et suiv., et *Revue des Bibliothèques*, XXIV, p. 213, où nous aurions dû distinguer le *numerus sedium hispaniensium* du *Liber Itacii*.

([27]) G. Cirot, dans *Bulletin Hispanique*, XVIII, p. 14.

([28]) Cf. pour le *Libro gótico*, Vigil, *op. cit.*, p. 57, A 12; pour l'*Ovetensis*, *Revue des Bibliothèques*, XXIV, p. 213. Texte dans Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, pp. 352-358.

([29]) Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVIII, pp. 123-124; G. Cirot, dans *Bulletin Hispanique*, XVIII, p. 15 et pp. 16-17; García Villada, *op. cit.*, pp. 136-137. Le ch. 21 du Pseudo-Alphonse s'est trouvé en quelque sorte absorbé dans l'historique de l'*arca santa*.

([30]) Cf. pour le *Libro gótico*, Vigil, *op. cit.*, pp. 56-57, A 7-9; pour l'*Ovetensis*, *Revue des Bibliothèques*, XXIV, p. 213. Texte dans Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVII, pp. 295-301.

sont venus enfler presque démesurément cette chronique, non sans avoir souffert, en cours de route, quelques remaniements très appréciables (31).

b) Pélage, dans sa propre chronique, n'omet aucune indication de sépulture et prend soin de noter où furent ensevelis les rois dont il parle (32); de même, il nomme de propos délibéré toutes les reines ou concubines, tous les infants ou infantes, légitimes ou non, dont il a eu connaissance (33).

La rédaction *A* du Pseudo-Alphonse citait uniquement les sépultures de Rodrigue, Alphonse II, Ramire et Ordoño (34), et Sampiro avait oublié celles de Garcia Ier, Fruela II, Alphonse IV, Sanche Ier et Ramire III (35). La rédaction *A* citait incidemment trois reines, femmes d'Egica, de Fruela et de Silo (36), et Sampiro ignorait les noms des compagnes de Fruela II, Alphonse IV, Ordoño III, Sanche Ier, Ramire III (37). La rédaction *A* n'énumérait jamait systématiquement les enfants des souverains, et Sampiro pas davantage.—Mais l'*Ovetensis* et le *Liber Chronicorum* ont comblé les lacunes. Dès l'*Ovetensis*, nous savons où furent enterrés Egica, Witiza, Pélage, Fafila, etc., et nous apprenons à connaître Gaudiosa, femme de Pélage; Froileva, femme de Fafila; Ermesinda, femme d'Alphonse Ier, et Paterna, femme

(31) Sampiro, ch. 6-13; éd. Flórez, *Esp. Sagr.*, XIV, pp. 440-446. Sans entrer ici dans le détail d'une discussion, disons que les actes du concile d'Oviedo ont été dédoublés.

(32) Pélage, ch. 4 (Bermude II), 5 (Alphonse V), 6 (Bermude III), 8 (Ferdinand Ier), 9 (Sanche II), 15 (Alphonse VI).

(33) Pélage, ch. 2 (Bermude II), 5 (Alphonse V), 7 (Ferdinand Ier), 14 (Alphonse VI). Rien pour Bermude III et Sanche II.

(34) *Revue des Bibliothèques*, XXIV, p. 216.

(35) Sampiro, *apud* Moine de Silos, éd. Flórez (*Esp. Sagr.*, XVII), ch. 53, 58, 59, 65 et 67.

(36) *Revue des Bibliothèques*, XXIV, p. 216.

(37) Sampiro, *apud* Moine de Silos, ch. 58, 59, 63, 65, 66.

de Ramire Ier (38). Avec *C* surgissent l'énigmatique Bertinalda, femme d'Alphonse II (39), et Mummadonna, femme d'Ordoño Ier, ainsi que les enfants issus de cette dernière union (40). Comparez, dans la version interpolée de Sampiro, les additions relatives aux sépultures non identifiées (41), aux noms de reines passés sous silence, aux noms d'infants ou d'infantes jusqu'alors ignorés des documents narratifs (42). Lorsqu'ont été rassemblées les trois chroniques d'Alphonse III, Sampiro et Pélage, un travail de coordination a certainement été entrepris (43), dont nous apercevrions par ailleurs d'autres traces (44).

(38) *Revue des Bibliothèques*, XXIV, p. 216; cf. García Villada, *op. cit.*, p. 27. Mêmes indications dans *C*; cf. García Villada, *op. cit.*, pp. 134-135, qui ne cite cependant pas la reine Paterna.

(39) Mentionnée dans l'historique de l'*arca santa* (*Esp. Sagr.*, XXXVII, p. 357): «Habuit tamen in Galliis sponsam Bertinaldam nomine orta[m] »ex regali genere, quam numquam vidit».

(40) Cf. García Villada, *op. cit.*, p. 137; cf. G. Cirot, dans *Bulletin Hispanique*, XVIII, p. 17.—Pour les fils d'Ordoño Ier, comparer au texte de *C* le ch. 3 de Sampiro.

(41) Sampiro, éd. Flórez, ch. 16 (Garcia Ier), 20 (Fruela II), 27 (Sanche Ier), 28 (Ramire III). Une seule lacune persiste: c'est pour Alphonse IV.

(42) Sampiro, éd. Flórez, ch. 1 (enfants d'Alphonse III), 18 (enfants d'Ordoño II), 20 (femme et enfants de Fruela II), 21 (femme et fils d'Alphonse IV), 23 (reine Thérèse, femme de Ramire II, et leurs enfants), 25 (femmes et fils d'Ordoño III), 26 (femme et fils de Sanche Ier), 28 (femme de Ramire III).

(43) Comparer l'hypothèse, émise par M. G. Cirot, dans *Bulletin Hispanique*, XVIII, p. 23, d'une édition du Pseudo-Alphonse intermédiaire entre *A* et *C*, et *ibid.*, p. 142, d'une édition de Sampiro, intermédiaire entre le texte silésien et le texte pélagien.

(44) Voir, par exemple, dans Sampiro, ch. 1 et ch. 17, les passages ajoutés qui concernent des constructions civiles ou religieuses, ainsi que des aménagements d'édifices.

c) La rédaction *A*, ch. 22, rapporte qu'Alphonse II gouverna le royaume «*caste*, sobrie, inmaculate, pie ac gloriose». C'est par incidence, et à tort, que l'épithète *castus*, évidemment dérivée de l'adverbe *caste*, est appliquée par l'*Ovetensis* à un roi appelé Alphonse (45). Mais cette épithète reparaît ailleurs, et il en est fait un constant usage (46). Les actes du premier concile d'Oviedo l'accolent au nom du roi Alphonse II (47); dans les documents diplomatiques du *Libro gótico*, elle est de règle, soit qu'Alphonse II s'intitule lui-même ainsi, soit que ses successeurs le désignent de la sorte (48). Le rédacteur du *Liber Chronicorum* s'empare également du qualificatif en question, et, s'il ne l'emploie qu'une fois dans le texte proprement dit de *C*, au ch. 23 (49), il le répète dans le prologue (50). L'historique de l'*arca santa* n'est

(45) Cf. l'incipit de la lettre-préface; *Revue des Bibliothèques*, XXIV, p. 216; García Villada, *op. cit.*, p. 11.

(46) Noter aussi l'emploi fréquent de l'adjectif *carissimus* à travers tout le *Liber Chronicorum*. Nous trouvons dans la notice préliminaire de Pélage: *fratres charissimi (Esp. Sagr.*, XXXVIII, p. 371); dans le prologue: *charissimi fratres* (Mommsen, *op. cit.*, p. 262); dans les deux bulles de Jean VIII: *fili charissime* (Sampiro, ch. 7 et 8; *Esp. Sagr.*, XIV, p. 441); dans la bulle d'Urbain II: *frater in Christo karissime Martine (Matritensis*, 1513, fol. 69 v); dans celle de Pascal II: *charissime frater Pelagi Ove»vetensis episcope (Esp. Sagr.*, XXXVIII, p. 340).

(47) Voir aux canons 1 («gloriosissimi regis Adephonsi *Casti*») et 11 («Mauregato invasore regni Adephonsi *Casti*»); *Esp. Sagr.*, XXXVII, p. 295 et p. 300.

(48) Cf. *Actes des rois asturiens*, p. 46. Voir aussi la légende qui accompagne, dans le *Libro gótico*, la miniature se rapportant au diplôme de 812 (Vigil, *op. cit.*, p. 56, A 4).

(49) «Coiermanum suum in secundo gradu Adefonsum *castum* a seculo »emigrasse». Cf. G. Cirot, dans *Bulletin Hispanique*, XVIII, p. 17.

(50) Sébastien de Salamanque a écrit l'histoire: «a Pelagio rege usque »ad Adefonsum *casti* et catholici regis»; Sampiro commence son récit: «ab »Adefonso rege *casto*».

pas davantage exempt de l'habituel cliché (51), sur lequel il glose du reste (52).

d) A l'époque d'Alphonse II s'étaient nouées entre le royaume des Asturies et la monarchie franque des relations dont les sources carolingiennes ont gardé le souvenir (53), mais que taisent les documents asturiens. Pour trouver trace de ces relations dans les textes espagnols, il faut descendre jusqu'au *Libro gótico*, à l'*Ovetensis* et au *Liber Chronicorum*, compilés en un temps où l'influence française s'exerçait dans la Péninsule. C'est donc avec l'assentiment «du très pieux prince des Francs», c'est même à la suite d'une démarche auprès dudit prince, qu'Alphonse II réunit le premier concile d'Oviedo (54). C'est, de même, *cum consilio Caroli principis magni*, qu'Alphonse III, peu soucieux des anachronismes, aurait tenu le deuxième concile (55); et les actes de ces deux assemblées, au mépris de la chronologie, rappellent tous deux l'intervention de Théodulf, évêque d'Orléans (56). C'est *in Galliis* qu'Alphonse II a pris femme, d'après

(51) «Post aliquantos autem annos Adefonsus rex *Castus*... usque ad »regnum praedicti Adefonsi regis cognomine *Casti*» (*Esp. Sagr.*, XXXVII, p. 354 et p. 355).

(52) Le *Chron. Albeld.*, ch. 58, avait mentionné le célibat du prince: «absque uxore castissimam vitam duxit». Pélage mentionne son mariage blanc (cf. le texte cité plus haut). Cf. Lucas de Tuy, dans Schott, *Hispaniae illustratae*, IV, p. 76, et Rodrigue de Tolède, *De rebus Hispaniae*, IV, 12, lesquels insistent.

(53) Voir S. Abel et B. Simson, *Jahrbücher des fränkischen Reiches unter Karl dem Grossen*, II (Leipzig, 1883, in-8), pp. 104, 141-142 et 151-152.

(54) Actes du premier concile d'Oviedo, canon 1 (*Esp. Sagr.*, XXXVII, p. 295): «necnon piissimi Francorum principis Caroli consilio, quem ec- »quidem missa legatione». La mention de cette ambassade repose sur un fait authentique, mais déformé, semble-t-il: Alphonse II avait envoyé des messagers à Charlemagne, mais les textes carolingiens sont muets sur la question du concile.

(55) Sampiro, ch. 10; *Esp. Sagr.*, XIV, p. 443.

(56) Actes du premier concile d'Oviedo, canon 6 (*Esp. Sagr.*, XXXVII, p. 298): «sicut praedictus magnus rex Carolus per Teodulphum episco-

l'historique de l'*arca santa;* et, d'après le même texte, c'est, ajoutons-le, de la Narbonnaise que Pélage a tiré l'office de sainte Eulalie (57).

e) La recension de l'*Ovetensis* et la rédaction *C* relatent que le roi Silo et sa femme Adosinda furent enterrés dans l'église Saint Jean l'Evangéliste de Pravia (aujourd'hui S. Juan Evangelista de Santianes). La même indication est reproduite dans un diplôme d'Alphonse III, du 20 janvier 905, où on lit: «In terri»torio Praviae monasterium S. Ioannis Evangelistae ubi jacet »Silus rex et uxor ejus Adosinda regina» (58). Cette mention n'est pas simplement insolite; elle est mieux que cela, car elle nous rappelle toute l'histoire de la translation des restes de sainte Eulalie. Souvenons-nous, en effet, qu'au retour de son expédition contre Mérida, c'est à Pravia que Silo dépose les précieuses reliques; c'est de là qu'elles sont ensuite transférées à Oviedo; et surtout n'oublions pas que c'est par Pélage qu'elles sont, dans la suite, fortuitement découvertes (59).

»pum nobis significavit».—Sampiro, ch. 11 *(Esp. Sagr.*, XIV, p. 444): «ve»rumetiam sicut praedictus princeps magnus Carolus per Theodulfum »episcopum nobis significavit». La mention de Théodulf n'est certainement pas, elle non plus, inventée de toutes pièces; mais il va de soi que Théodulf, contemporain d'Alphonse II, ne peut pas avoir vécu à l'époque d'Alphonse III.

(57) *Esp. Sagr.*, XXXVII, p. 355: «deinde inquisivit [Pelagius] et in»venit in Narbonensi provincia responsa et antiphonas, quae sunt supra»taxatae virginis».—Rappelons, pour mémoire, la présence dans le *Liber Chronicorum* de fragments du *Liber historiae Francorum* (sur le texte transcrit par Pélage, cf. B. Krusch, dans *Mon. Germ. Hist. Scriptores rerum merovingicarum*, II, p. 231).

(58) *Esp. Sagr.*, XXXVII, pp. 331-332. Ce diplôme est au fol. 18 v. du *Libro gótico.*

(59) *Esp. Sagr.*, XXXVII, pp. 354-355: «et Beatissimam Virginem »Eulaliam... extraxit [Silo] a sepulcro... et misit in capsellam argenteam, »quam ipse facere jusserat, et quartam partem cunabuli ipsius virginis »ibi invenit, quod cum [corpore] beatae virginis Eulaliae secum in Asturiis

f) S'il faut en croire le *Liber Itacii*, soit, au demeurant, l'*Ovetensis*, les Vandales fondèrent dans les Asturies l'église de Lugo (aujourd'hui Lugo de Llanera). Dotée par les différents rois vandales, cette église obtint même le privilège de l'exemption; et l'on ne manqua point de délimiter son diocèse (60). Le *Libro gótico* n'a pas oublié cette église de Lugo des Asturies: tout au début du cartulaire, il y a une notice, aux termes de laquelle Lugo devrait son établissement, non pas au roi Gondéric, comme le dit le *Liber Itacii*, mais au roi Gunthamond; celui-ci, après avoir bâti la ville, y aurait construit une église, dédiée à la Sainte Vierge; puis, ayant envoyé à Rome des messagers et obtenu l'approbation du pape Zéphyrin, il aurait assemblé un concile et décidé, avec les pères de ce concile, la création d'un évêché dans la ville récemment construite (61). Cette édifiante notice est, à

»territorio Praviae adduxit, et in ecclesiam sancti Joannis Apostoli et »Evangelistae et sanctorum Petri et Pauli et Andreae, quam ipse funda»vit, eam posuit», etc.

(60) Textes dans Flórez, *Esp. Sagr.*, IV, p. 217 (fondation et exemption), p. 220 (délimitation du diocèse); cf. aussi p. 231.—Remarquer que si, d'après le *Liber Itacii (loc. cit.*, p. 217), l'église de Lugo *numquam fuit subdita ulli metropoli*, d'après la bulle de Paschal II *(Esp. Sagr.*, XXXVIII, pp. 340-341), l'église d'Oviedo *nulli unquam legitur subjacuisse metropoli.*

(61) Vigil, *op. cit.*, pp. 48-49, A 2^a. Ne nous attardons pas aux anachronismes. Gunthamond, roi des Vandales de 484 à 496, aurait fondé Lugo en 361 et consulté le pape Zéphyrin, qui occupa le trône pontifical de 199 environ à 217; mais observons incidemment qu'Alphonse III (866-910) aurait, selon les actes du deuxième concile d'Oviedo, consulté Charlemagne, mort en 814, et l'évêque Théodulf, mort en 821.—Observons aussi la procédure suivie par Gunthamond: il consulte le Saint-Siège; Alphonse III fera de même, lorsqu'il voudra réunir le deuxième concile d'Oviedo et ériger l'église d'Oviedo en métropole; ainsi procédera également Alphonse VI, lorsqu'il décidera de substituer à l'office mozarabe l'office romain.—Et pour finir, signalons les quelques coïncidences verbales que voici: Gunthamond «*quamque citius* potuit *Romam* legatos suos

peu d'intervalle, suivie d'un acte d'Alphonse II portant délimitation du diocèse d'Oviedo. Or, les limites assignées par Alphonse II au diocèse d'Oviedo coïncident exactement avec celles que le *Liber Itacii* assigne au diocèse asturien de Lugo (62). Il faut donc que l'église d'Oviedo, héritière temporelle de Lugo, soit aussi son héritière spirituelle; en d'autres termes, il est nécessaire que le siège de Lugo ait été, à un moment donné, transféré à Oviedo. Tel est justement le fait que certifie la rédaction *C*, au ch. 18: «Rex iste [Froila] episcopatum in Ovetum »transtulit a Lucensi civitate que in Asturiis ab Evandalis edi»ficata fuit» (63), et que le pape Calixte II authentique, dans une bulle de 1105, sur la foi des renseignements que lui avait fournis Pélage (64).

Rien de moins désintéressé que ces mentions réitérées de Lugo des Asturies et de son ancien diocèse (65). Nous savons qu'à la fin du XIe siècle et dans la première moitié du XIIe, les églises d'Oviedo et de Lugo se disputèrent la juridiction d'un certain nombre de paroisses sises en Galice, et que le conflit ne

»*misit*» (Vigil, *op. cit.*, p. 49); Alphonse III «*velociter* presbyteros suos... »*Romam* ad papam Joannem... *misit*» (Sampiro, ch. 6); Alphonse VI «*ve*»*lociter Romam* nuntios *misit* ad papam Aldebrandum» (Pélage, ch. 10).

(62) Vigil, *op. cit.*, p. 57, A 10. Cf. *Actes des rois asturiens*, pp. 47-48.— La notice de Gunthamond renvoie à une autre délimitation (Vigil, *op. cit.*, p. 49) qui diffère sensiblement de l'acte d'Alphonse II. Mais ni les contradictions, ni les anachronismes n'effrayaient les scribes d'Oviedo.

(63) Flórez, *Esp. Sagr.*, XIII, p. 483, note; G. Cirot, dans *Bulletin Hispanique*, XVIII, p. 16; García Villada, *op. cit.*, p. 136.

(64) Cf. Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVIII, p. 122. Les expressions employées dans la bulle sont celles-là même dont se sert la Chronique; voir *Matritensis*, 1513, fol. 71 v: «...Froilani regis qui episcopatum in Ovetum »transtulit a Lucensi civitate que in Asturias ab Evandalis edificata fuit».

(65) Sur Lugo des Asturies, voir Risco, *Esp. Sagr.*, XXXVIII, pp. 120-122.

se termina qu'en janvier 1154 (66). Or ces paroisses, notamment Neira, Sárria, Flamoso, Aviancos, font partie du diocèse de Lugo des Asturies, tel que le délimite le *Liber Itacii* (67). Les rois vandales les auraient données à Lugo des Asturies; Alphonse II en aurait assuré la propriété à Oviedo, par l'acte précité; Ordoño 1er, par un diplôme du 20 avril 857, les aurait également concédées à Oviedo (68); au deuxième concile tenu en cette ville, le roi Alphonse, délimitant à son tour le diocèse de la métropole, y aurait englobé les paroisses en litige (69). Il ne restait plus qu'à obtenir confirmation du Saint-Siège; ce qui a été fait, du reste. Une bulle d'Urbain II, délivrée le 4 avril 1099 en faveur de l'évêque d'Oviedo, Martin—dont Pélage était alors coadjuteur—, interdit à tout évêque *voisin* «intra Ovetensis parrochie terminos »citra tuam tuorumve successorum voluntatem episcopale offi- »cium pro quoquam sui iuris predio celebrare» (70). Les bulles

(66) Cf. *Actes des rois asturiens*, pp. 51-52.

(67) Pélage a véritablement joué sur le mot Lugo, et, dans le *Liber Itacii*, il se laisse surprendre au moins une fois en flagrant délit d'imposture. Cf. Flórez, *Esp. Sagr.*, IV, p. 199: «Acabado esto dice: *Post mor- »tem Theodomiri Mirus suscepit regnum Era DXVII. et fecit celebrare Con- »cilium Bracarense;* este es el II. Aqui pone las firmas de los Obispos que »assistieron al Concilio, y en la del Lucense dice assi: *Lucensis Ecclesiae, »quae aedificata fuit ab Ewandalis in Asturiis, his gestis subscripsi*».

(68) *Libro gótico*, fol. 8 v.; *Esp. Sagr.*, XXXVII, p. 323 et suiv. Cf. *Actes des rois asturiens*, pp. 49-50.

(69) Sampiro, ch. 13 (*Esp. Sagr.*, XIV, p. 446); cf. *Actes des rois asturiens*, pp. 50-51. Cette délimitation d'Alphonse III s'achève ainsi: «et »sicut praedictam sedem haereditaverunt nostri praecessores et *Van- »dali reges stabilierunt*, ita nos eam stare praecipimus et confirmamus». Le document conciliaire s'apparente donc au *Liber Itacii* et aux actes d'Alphonse II et d'Ordoño 1er, et fait bloc avec eux. Voir aussi un diplôme d'Alphonse II pour Lugo du 27 mars 832; cf. *Actes des rois asturiens*, pp. 74,75-76 et 77-78.

(70) *Matritensis*, 1513, fol. 70 r.

de Pascal II (30 septembre 1105) et de Calixte II (26 juin 1122), adressées à Pélage, confirment implicitement, elles aussi, à l'église d'Oviedo la possession des paroisses contestées (71).

Quoique déchues de leur splendeur, la ville et l'église de Lugo des Asturies n'ont pas disparu des documents remaniés d'Oviedo: la ville est donnée à l'église d'Oviedo, d'abord par Alphonse III, le 20 janvier 905 (72), ensuite par Ordoño II, le 8 août 921 (73); quant à l'église, elle est attribuée en prébende temporaire, si l'on peut dire, à l'archevêque de Braga, à l'évêque de Mondoñedo et à celui de Tuy, lorsqu'ils viendront à Oviedo pour assister au concile (74).

* * *

Un mot encore sur la rédaction partielle de *C* et le recueil qui nous l'a transmise.

Comparé au *Liber Chronicorum*, le *Tumbo negro de Santiago* s'en sépare nettement, quoi qu'il ait été parfois confondu avec

(71) Bulle de Pascal II (*Esp. Sagr.*, XXXVIII, p. 341): «Praeterea »mansuro in perpetuum decreto sancimus, ut quidquid juste hactenus »suprafatae Ovetensi ecclesiae testamentis regalibus oblatum est, quid»quid *parochiarum* legitima possessione possidere cognoscitur, tibi tuis»que legitimis successoribus firmum semper integrumque servetur». La bulle de Calixte II, portant confirmation générale, reproduit en outre presque textuellement (*Matritensis*, 1513, fol. 72 r.) le passage cité de la bulle d'Urbain II: «Nec vicinorum episcoporum alicui liceat intra Ove»tensis parrochie terminos absque eiusdem ecclesie episcoporum volun»tarie episcopale officium pro quoquam sui iuris predio celebrare».

(72) *Esp. Sagr.*, XXXVII, p. 330: «et ecclesiam S. Mariae de Luco cum »suos muros antiquos integros, cum suis adjacentiis».

(73) Vigil, *op. cit.*, p. 61, A 22, et p. 416, d'après le *Libro gótico*, fol. 26 v.

(74) *Esp. Sagr.*, XIV, p. 401: «Ad Bracharensem archiepiscopum et »Dumiensem episcopum et Tudensem episcopum ecclesiam Sanctae Ma»riae de Lugo».

lui (75). Nous avons montré ailleurs quels sont les textes que le *Tumbo negro* emprunte au *Liber Chronicorum*, quels sont ceux qu'il élimine et ceux aussi qu'il ajoute (76). Tenons pour certain que ce recueil, tel qu'il s'offre à nous, est postérieur à 1157, date de la mort d'Alphonse VII, dont il relate brièvement le règne, mais antérieur à 1178, date approximative de la mort du chanoine Pedro Marcio, dont il contient la souscription; qu'il n'est sûrement pas dû à Pélage, mais qu'il ne peut être attribué avec certitude au susdit Pedro Marcio (77); qu'il a vu le jour à Compostelle, non à Oviedo, mais dérive en droite ligne d'une collection qui, elle, avait été formée à Oviedo même (78).

En ce qui concerne les chroniques d'Alphonse, de Sampiro et de Pélage, le texte du *Tumbo negro* s'écarte notablement de celui du *Liber Chronicorum* (79). Il s'en distingue non seulement

(75) Sur le recueil, inexactement dénommé *Tumbo negro de Santiago*, voir F. Fita et A. Fernández-Guerra, *Recuerdos de un viaje á Santiago de Galicia* (Madrid, 1880, in-4), pp. 40-41; G. Cirot, *Les Histoires générales d'Espagne*, p. 119; *Mélanges Chatelain*, pp. 332-339; R. Menéndez Pidal, *Crónicas generales de España*, 3e éd. (Madrid, 1919, in-8), pp. 1-3.

(76) *Mélanges Chatelain*, pp. 337-338. Compléter la liste des principaux textes supprimés en y ajoutant: la notice préliminaire de Pélage (réparations de l'église cathédrale d'Oviedo), la préface du *Liber Chronicorum*, les fragments du *Liber historiae Francorum*, le concile de Coyanza, le *De regularibus canonicis* et la lettre de Pierre à Pélage. Compléter d'autre part la liste des textes nouveaux en mentionnant la courte suite à la Chronique de Pélage, publiée *ibid.*, p. 334.

(77) La souscription de Pedro Marcio ne s'appliquerait-elle qu'au *privilegio de los Votos* et non à l'ensemble du recueil? Cela n'est pas impossible. Cf. López Ferreiro, *Historia de la iglesia de Santiago*, II, p. 132, n. 1, et p. 137.

(78) Sur la manière dont ce recueil aurait été formé, voir ce que dit M. Gómez-Moreno, *Discursos leídos ante la R. Academia de la Historia...* (Madrid, 1917, in-8, 45 pp.), pp. 7-8.

(79) Dans les *Mélanges Chatelain*, p. 337 et p. 338, nous appelions *Liber Pelagii* ce que nous appelons ici *Liber Chronicorum*; et nous appe-

par des variantes de forme, peu intéressantes en général, mais nombreuses ([80]); il s'en distingue aussi par des omissions peut-être accidentelles ([81]), et par des lacunes trop étendues ou trop caractéristiques pour qu'elles soient fortuites. La Chronique dite d'Alphonse III ne commence qu'avec le règne de Bermude ([82]), élaguant ainsi les deux tiers de la rédaction primitive, les trois quarts environ de la recension interpolée par Pélage; la Chronique de Sampiro abrège les actes du concile d'Oviedo, supprimant la fin du ch. 10 (depuis *Tunc inquit predictus rex)*, ainsi que les ch. 11 et 12 tout entiers ([83]); à son tour, la Chronique de Pélage est écourtée, et des travaux récents ont montré quels sont les passages en déficit ([84]). Le compilateur du *Tumbo negro* s'est-il donc servi d'une rédaction sensiblement identique à celle du *Liber Chronicorum*, et dans laquelle il aurait pratiqué des

---

lions *Liber Chronicorum* uniquement la collection de chroniques incluse en ce recueil.

([80]) Voir les relevés effectués d'après les manuscrits de Madrid 1513 *(Liber Chronicorum)* et 1358 *(Tumbo negro;* ms. d'Alcalá), par M. G. Cirot, dans *Bulletin Hispanique*, XVIII, pp. 16-18 (Pseudo-Alphonse), 144-147 (Sampiro), 149-150, en note (Pélage, ch. 1-8, le texte du ms. 1358 étant diplomatiquement reproduit pp. 151-153); XI, pp. 265-266, en note (Pélage, ch. 9-15).—Aucune variante vraiment typique dans le texte du Pseudo-Alphonse; cf. García Villada, *op. cit.*, p. 134, n. 1.

([81]) Voir par exemple G. Cirot, dans *Bulletin Hispanique*, XVIII, p. 145, note *c* du § 13 de Sampiro; p. 146, note *a* du § 18; p. 147, note *i* du § 26; notes *a-d* du § 28; note *c* du § 29.

([82]) Non pas avec le règne de Mauregato, comme le dit le P. García Villada, *op. cit.*, p. 134, n. 1.

([83]) G. Cirot, dans *Bulletin Hispanique*, XVIII, p. 145, note *e* du § 10.

([84]) Voir A. Blázquez, dans *Cultura española*, 1908, pp. 656-659 et 662-663, et surtout G. Cirot, dans *Bulletin Hispanique*, XVIII, pp. 149-153 (cf. XI, pp. 263-265).—L'allusion à une histoire des rois d'Aragon ne se rencontre pas dans le *Tumbo negro;* cf. G. Cirot, dans *Bulletin Hispanique*, XVIII, p. 150, et XXI, p. 5.

coupures? A-t-il au contraire utilisé une rédaction très sensiblement différente, et dont il aurait respecté la teneur?

La question se pose à propos de la Chronique de Pélage; mais ce n'est pas le lieu de l'étudier (85). Elle ne se pose pas à propos du Pseudo-Alphonse et de Sampiro, car, de toute évidence, ces textes ont subi de véritables amputations (86). On comprend du reste qu'un scribe travaillant à Compostelle, au XIIe siècle, ait allégé les actes du concile d'Oviedo d'une partie qui était caduque, et sans intérêt pour son église (87). On comprend de même qu'il ait biffé l'histoire des rois asturiens jusqu'à Bermude exclus: le tombeau de l'apôtre saint Jacques n'a été découvert que sous le règne d'Alphonse II; mais le règne d'Alphonse II est rapporté par le Pseudo-Alphonse de telle sorte qu'il est inséparable de celui de Bermude (88); d'où l'*incipit* choisi.

Nous clorons ici ces *Remarques*, déjà longues. Peut-être conviendrait-il d'examiner comment les compilateurs du XIIe et du XIIIe siècle, Moine de Silos, Rodrigue de Tolède et Lucas de Tuy, ont employé la Chronique dite d'Alphonse III. Nous remettons cet examen à plus tard.

L. Barrau-Dihigo.

(85) Cette question n'est pas résolue; comparer A. Blázquez, *loc. cit.*, p. 663, et G. Cirot, dans *Bulletin Hispanique*, XVIII, p. 24 et pp. 149-150; XXI, p. 8.

(86) Au moins dans un exemplaire du *Tumbo negro* (Bibliothèque de l'Université de Leyde, Vossius O 91), le texte du fuero de Leon de 1020 est aussi abrégé; cf. *Mélanges Chatelain*, p. 335.

(87) La suppression n'est du reste pas contestable; comparer Sampiro, ch. 10, 11 et 12, et actes du premier concile d'Oviedo, canons 5-8, 10 et 12.

(88) Voir Chronique dite d'Alphonse III, ch. 20-21.

NOTICES ET EXTRAITS

DES MANUSCRITS ESPAGNOLS DE COPENHAGUE

Les manuscrits espagnols qui appartiennent à la Grande Bibliothèque Royale de Copenhague ne sont pas, il est vrai, aussi nombreux ou aussi précieux que ceux du fonds français de la même bibliothèque; toutefois, il y en a quelques-uns qui méritent de retenir l'attention des hispanisants.

Avant de m'occuper des manuscrits qui feront l'objet spécial de cette étude, et pour donner une simple idée de la richesse des collections, je signalerai quelques autres manuscrits, d'après le catalogue (1).

1. Ny kongl. saml. (Nouveau fonds royal), n° 220, in-folio: *Cronica de Madrid desde el año 821 a 1657.*

2. Nouveau fonds royal, n° 114, in-folio: *Leges visigothorum cum aliis antiquis fragmentis* (descriptae ex membrana in-4° in

(1) M. Joh. Erichsen, dans son ouvrage *Udsigt over den gamle Manuscriptsamling*, Copenhague 1786, in-8.°, a dressé la liste des mss. faisant partie de l'Ancien fonds royal *(Gaml. kongl. saml.)*. Quant au fonds de Thott, il en existe un catalogue spécial imprimé, dont le tome IV comprend les mss. *(Catalogus bibliothecae Thottianae*, t. IV. Hafniae, 1795). Voy. aussi Graux, *Mss. grecs de Copenhague*, dans les *Archives des missions scientifiques*, sér. 3, t. IX (1880), p. 133, et en général l'exposé historique de G. C. Werlauff, *Hist. efterretninger*, 2e éd., Kbhvn, 1844.

bibliotheca Magnaeana n° 805.—XIIIe siècle, 621 pp., sur parchemin (1).

3. Nouveau fonds royal, n° 461, in-4°: *Discurso historico* de lo acaecido en el alboroto ocurrido en esta villa y corte de Madrid desde el domingo de Ramos 23 de marzo de 1766.—Le ms. concorde avec celui d'Upsal (cfr. *Revue Hisp.*, t. XXXVI, p. 439); c'est sans doute une copie de même époque.

4. Gaml. kongl. saml. (Ancien fonds royal), n° 593, in-folio: *Historia de la fundacion del monasterio de Santa Maria la Real de la ciudad de Najera*, por Prudencio de Sandobal.—D'après N. Antonio, *Bibl. hisp.*, t. II (1672), p. 266, il existait, dans la bibliothèque du comte-duc d'Olivares, un manuscrit de cet ouvrage, coté d'après Gallardo (*Ensayo de una bibl.*, col. 1497) E 21.

5. Ancien fonds royal, n° 2219, in-4°. *Comiença vn tratado que fizo Juan de Mena* al señor don Juan de Guzman, duque de Medina Sydonia y conde de Niebla sobre el titulo de duque, etc.—Fuero del rey don Alonso VII de Castilla, etc.

6. Ancien fonds royal, n° 2217-18, in-4°, 2 ex.: Une relation: «A los muy illustres señores rector y maestrescuela y claustro de la vniversidad de Salamanca», traitant de l'histoire de cette université et la littérature espagnole depuis 1200 jusqu'à 1500. Sur papier. Une annotation dit: «Creo que es de Chacon (?)». *Incipit:* «Mandome v. s. los dias passados que pues yo avia visto la mayor parte de las scripturas antiguas de aqueste studio y tiene alguna noticia de las historias de España y antiguedades della hiziese vna breue relacion de lo mucho que esta universidad de Salamanca...», etc.

(1) Ayant achevé ces notices, je constate que, dès 1909, M. Gigas (*Revue Hispanique*, t. XX, p. 429) a reconnu que ce manuscrit de la Collection Arna-Magnéenne de la Bibliothèque de l'Université de Copenhague avait appartenu lui aussi à la bibliothèque de C. Lerche et, originairement, à la collection d'Olivares.

7. Fonds de Thott, n° 256, in-folio: *Discursos maritimos de Olanda y Zelanda*, etc. (entre autres choses, quelques instructions). Voy. *Cat. bibl. Thott*, t. IV, 230.

8. Fonds de Thott, n° 1080, in-4°: *Obras diversas del conde Rebolledo, embaxador alla corte Danese.*—C'est une erreur. On y trouve seulement quelques poésies espagnoles et françaises écrites par divers auteurs, une description des cérémonies de la cour d'Espagne, datée du 2 janvier 1641, mais rien d'écrit par Rebolledo.

9. Fonds de Thott, n° 1325, in-4°: *Epitome de la vida del emperador Carlos V*, par J. Antonio de Vera y Çuñyga.

10. Ancien fonds royal, n° 2059, in-4°: *El ynfierno*, de don Fr. de Qvebedo, et autres ouvrages du même auteur.

11. Ancien fonds royal, n° 2060, in-4°: *Anagrammas*, de Fray Felix Giron Sevillano.

12. Ancien fonds royal, n° 590, in-folio: *Fragmentos historicos de la vida de Don Gaspar Philipe de Guzman*, conde de Olibares, por Juan de Vera y Figueroa, conde de la Roca, et quelques lettres de sa main, la dernière datée de 1622; 226 ff. Le ms. a fait partie de la bibliothèque du comte Chr. Danneskiold-Samsöe, lequel l'avait acquis en 1726 à la vente de la riche bibliothèque de Fr. Rostgaard (n° 574 de la *Bibliotheca Rostgaardiana*, Hafniae, 1726).

13. Nouveau fonds royal, n° 173, in-folio: *Reparos sobre la Chronica de Isidoro Pacense* cotejada con los Autores Arabigos. Traduccion del original frances del abate Longuerue (1).—Siendo la cronica de Isidoro Pacense impresa en Pamplona par Sandoual el año de 1615 muy alabada, y citada por los hombres doctos, en especial por Mr. de Marca en su historia de Bearn, lib. X°, cap. I, 2. 5, me ha parecido no seria inutil el hacer algunos extractos de ella, añadiendole algunas notas, etc.

(1) Louis du Four, Abbé de Longuerue (1652-1733).

14. Fonds de Thott, n° 1323, in-4°: *Beati Isidori Gotorum Vandalorum et Sueuorum in Hispania Chronicon* quod nunc demum plus ultra parte auctius prodit e Bibliotheca Isaaci Vossii. *Incipit:* Omnium terrarum quae sunt ab occiduo usque ad Indos pulcherima es o sacra semperque felix principium gentiarumque mater, Spania. Jure tu nunc omnium regina provinciarum a qua non occasus tantum sed etiam oriens lumina, etc.

Mais à coté de ces manuscrits, qui sont en général plus modernes et copiés sur papier, et d'autres encore traitant de l'Espagne—M. Erichsen, *op. cit.*, p. 82-83, en compte 29 volumes in-folio et 23 volumes in-4° faisant partie de l'Ancien fonds royal—, j'ai trouvé les manuscrits mentionnés ci-dessous, qui réclament un examen spécial. Ce qui doit aussi être noté, c'est que j'ai pu constater que quelques-uns proviennent de la riche bibliothèque du comte-duc d'Olivares, rapportés en Damemark par Cornelius Pedersen Lerche (1), qui fut ambassadeur à la cour d'Espagne en 1650-1653 et 1658-1662.

---

(1) Lerche, qui semble avoir fait également un séjour en Espagne en 1642-1645, fut un homme très lettré et particulièrement versé dans les langues romanes. C'est de sa bibliothèque et de celle de J. Reetz, autre ambassadeur en Espagne, que provient la riche collection de vieux imprimés espagnols que possède la Bibliothèque royale. On peut se faire une idée de ses goûts de bibliophile en feuilletant le *Catalogus librorum omnium facultatum et linguarum C. Lerche...* Hafniae, 1682, in-4.° M. W. A. v. d. Osten, conseiller privé, acheta en 1744 la propriété du comte Chr. Lerche, neveu de Cornelius Lerche, avec toute la bibliothèque. A la vente Osten *(Catalogue,* Hafniae, 1764), la plus grande partie fut acquise par Thott, Gerstorff, Ulfeldt et Reitzer et, plus tard, par la Bibliothèque royale.—M. Gigas *(Revue Hispanique,* t. XX, p. 429) a identifié quelques manuscrits de Lerche qui appartiennent à la Bibliothèque de l'Université de Copenhague (Collection Arna-Magnéenne) et proviennent de la bibliothèque d'Olivares.

1. *Fuero juzgo* (1). Ms. coté: Ancien fonds royal, n° 1942, in-4°, en parchemin, 276 ff. à deux colonnes, écriture gothique, initiales et titres en rouge, XIVe siècle. Sur le feuillet de garde, on lit: «Este libro por ser curioso, util y raro, he presentado a mi señor y hermano D. Cornificio Ulfeldt, gran maestro de las coronas de Dinamarca y Norwega. Copenhagen a 2 febr. 1644. Ilario Ulfeldt». Voy. sur Ulfeldt, *Rev. Hisp.*, t. XXXVI (1916), p. 422 (n° 10). Une annotation qui se trouve sur le premier feuillet: «El lic:do don her:do de galues» indique probablement un possesseur antérieur.

Le ms. commence (en rouge) (2): El parte prim(er)o de la eleccion de los principes et del ensennamiento como deven jutgar derecho et de la pena de aq(ue)llos q(ue) jutga(n)t torto.—Este libro fue fecho de CLXVI ob(is)pos en el qu(ar)to co(n)ceio de toledo ante la p(re)sencia del Rey do(n) Sosnando (!) en el tercero ano q(ue) el reyno.—Con cuydado d(e)l amor de xpo et con g(ra)nd dilige(n)cia de do(n) sisnando, etc.

A en juger par quelques observations sur la rédaction du manuscrit, il concorde très exactement, abstraction faite de détails peu importants, avec l'*Escurialensis* 1 (voy. l'éd. de 1815 par l'Acad. espagnole), qui est du XIIIe siècle.

Après le prologue, qui finit par: et la gloria celestial. Amen, suit (18 r°) avec le titre en rouge: Dell ensenamiento de los iuyzios et quales fueron los reyes godos.—Los juyzios so(n) dos el prim(ero) iuyzio es de los evangelios en el qual yaze la mi(sericordi)a encubierta. E escusar la iusticia q(ue) es llamada talio(n). El segundo iuyzio etc. (cf. éd. de l'Académie, Madrid, 1815, p. xv, n., d'après laquelle la même intercalation se trouve dans *Esc.* 1, et dans *Malp.* 1, suppléée par une main postérieure).—Puis 19 r°: Esta es la cue(n)ta de los reyes godos et qu(an)to regno cada uno dellos. Atanaricus fue primero rey de los godos casse mouio so poder el prim(er)o anno de CCC de la era de los romanos, etc.—20 v°: Del deparamiento deste libro de los iuyzios. Los antiguos sabio(s) solie(n) abbreuiar las posio(n)es de sus libros en comme(n)cimie(n)to de sus

(1) Un autre exemplaire du *Fuero juzgo* se trouve à la Bibliothèque de l'Université de Copenhague; décrit dans le Rheinisches Museum f. Jurisprudenz, 1835; cf. Gigas, *Revue Hispanique*, t. XX, p. 435.

(2) La résolution des abréviations est indiquée entre parenthèses.

scripturas a tal abreuiamiento, etc. (cf. éd. de 1815, p. xvi, au milieu de la colonne de gauche)... Finit: et pusieron los por adela(n)tados ante q(uien) se parassen et por cosa en q(ue) se afiuziasen.—Puis suit, inscrite dans des cercles en rouge, l'énumération des 12 livres différents.—25 r°: Nos que deuemos dar p(re)gon de salut (cf. *Esc.* 1) por el fazimiento de las leyes apareciamos non de faz(er) buena huebra como, etc.—(éd. de 1815, p. 2, n. 30): non est conuenible cosa en las leyes que el entie(n)da de faz(er) gra(n)t rvydo et gent fablar assi como fazen en las escuelas de los philosophos mas deue fazer la ley q(ue) sea a saluamie(n)to del pueblo (=*Esc.* 1).—(éd. de 1815, p. 2, n. 35): que aquello que dice pueda seer et deue catar—(éd. de 1815, p. 2, n. 41): q(ue) entonce semeie (ajouté plus tard en marge).—*(ibid.*, n. 44): Le même titre que dans l'éd. de 1815, mais le texte du 5e ch. et, pour le 5, le contraire.—(éd. de 1815, p. 3, n. 5): de buena fabla (=*Esc.* 1).—*(ibid.*, n. 13): ante deue gardar (lo ajouté) que ma(n)da q(ue) ma(n)darlo a otro g(uarda)r (=*Esc.* 1).—(édition de 1815, p. 3, n. 41): Todos los q(ue) son de la corte del rey el rey deue los g(uar)dar et gou(er)nar co(n) amor de la tierra asi como el pude a los fijos et a las cosas q(ue) so(n) de cada uno debe las defender, etc. (=*Esc.* 1).

Libro II (éd. de 1815, p. 6, n. 18. Le titre): El libro segundo de las pleytesias de (!) sus causas sus titulos (=*Esc.* 1) et aussi le titre XXII (éd. de 1815, p. 7, n. 2): Del alcalde o dotro de qual q(u)ier dignidat quier q(ue) es sospechado dalgu(n)a de las partes et si iutgare contra la ley (=*Esc.* 1). Manque aussi le titre premier du livre second: Nos que queremos, etc., et le livre commence par la loi du titre second (cf. édition de 1815, p. 7, n. 5, *Esc.* 1): Que el rey e los pueblos deuen seer sometidos de las leyes. Nuestro senor que es rey poderoso, etc.—Titre XIV est ainsi conçu: Que los pleytos deue(n) yutgar las ma(n) posteroa et quales pero mas deuen dexar en sus vezes (cf., éd. de 1815, p. 15, n., *Esc.* 1).

Libro III: tit. XVII (voy. l'éd. cit., p. 44, n. 1): De las arras e de las ma[n]das de los barones et de las mugeres. La cosa en que mas deuemos, etc. (=*Esc.* 1).—Mais on ne trouve pas par exemple dans notre ms., libro VI, tit. XVII, la loi qui suit dans *Esc.* 1 ce titre (voy. l'éd. cit., p. 117, n. 12): Esta es otra ley que fue fecha, etc., il concorde ici avec le texte de l'Académie.

Libro VII: tit. I (éd. cit., p. 119, n. 8): El alcal(de) no(n) deue tormentar, etc. manifesto et si no(n) q(u)isiere p(re)sentar ante q(ua)tro testimo(n)ios fagal tal carta e tal recabdo sobressi antel alcal(de) q(ue) meta su cuerpo (=*Esc.* 1).—Tit. XI, 5 (l'éd. cit., p. 122, n. 1): El senor q(ue) ua fazer, etc. (=*Esc.* 1, etc.).

Libro VIII: tit. I, 5 (éd. cit., p. 134, n. 23): en tales g(u)isas ell alcalde q(ue) si por aue(n)tura algu(n) o(mbr)e consciare al sieruo ageno q(ue)l fuerte algu(n)a cosa de casa por tal q(ue) falle g(u)isa o manera de sacar, etc. (=*Esc.* 1).

Libro XII: tit.. II, 1. Notre ms. finit par: resplendor abierto (voy. l'édition cit., p. 187, n. 12) et continue immédiatement par le chapitre second: De los q(ue) denuestan la sancta t(ri)nitat. Si euangelio dize, etc.— Tit. III, 5 manque, III, 6 suit immédiatement et continue après la fin: ca la ley de x:o ma(n)da gu(ar)dar todos estos dias. E demas mandamos q(ue) ni(n)gu(n) iudio no(n) pueda au(er) s(ier)uo xano en ni(n)gu(n)a ma(n)er)a. E silo ouier o lo touier sieruo fra(n)q(ue)ado, encubierto o paladino o passare esta constitucio(n) en alguna man(er)a toda la meytat de toda su buen sea del Rey e demas reciba C açotes (voy. *op. cit.*, p. 193, XII, 12 à la fin). Notre manuscrit saute donc les chapitres VII-XIII et continue par le ch. XIV: Yo fulan fiji de fulan, etc., qui finit—ce qui ne concorde pas avec *Esc.* 1.—par: Om crea en la s(an)c(t)a t(ri)nidat et q(ue) viua segu(n)t la costumbre de los xanos en los coi(n)es e en los ayutorios et en g(ua)rdar las fiestas et en todo leal.—Puis suit le ch. XV: Aq(ui) comiença el coniurio de los iudios q(ue) se torna(n) x̄anos, etc.— Le ms. saute le ch. XVI, et pour le XVII[e] (*op. cit.*, p. 199, n. 4): Que ningun iudio non iutgue xano a ningun xano, etc. (=*Esc.* 1), le texte de cette loi commence: Ningun iudio non sea osado dese apoderar o ma(n)dar ni ap[re]miar ni despechar, etc.—Le ms. saute le ch. XVIII.—Après la fin du ch. XIX (los fieles cristianos) vient: Estas leyes so(n) q(u)i aq(ui) so(n) scriptos nueuamientre sobre los iudios en este li(br)o fu(er)on leydos a los iudios e(n) la eglesia de s:ca m(ari)a e(n) la cibdat de toledo en vi. dias por andar de etc. (*op. cit*, p. 204, à la fin) ...regno.

2. *Forum judicum.* Fonds de Thott, n° 327, in-folio. Titre au dos: *Leges Wisigotor. et alie recentiores.* Le manuscrit est écrit sur parchemin, à deux colonnes et d'une écriture gothique, initiales en rouge; il doit être du XIVe siècle. Selon toute probabilité, le manuscrit a fait partie de la bibliothèque du comte-duc d'Olivares. La Cote *C 28*, qui se trouve au fol. 1 r., est signalée dans la liste de manuscrits imprimée par Gallardo (*Ensayo de una bibl.*, t. IV, col. 1490). C'est donc un des «quinque codices latini antiquae notae praeter illos qui hispanice habentur». Plus tard il a été acquis par C. Lerche (*Bibl. Lerche*, Append. mss.

in-4°, n° 15) et par M. V. J. Osten (*Bibl. Osten*, mss. in-folio, n° 9), puis par Thott, à la vente Osten. Il concorde en général avec le manuscrit de San Juan de los Reyes (Cf. l'éd. de l'Acad. espagnole, Madrid, 1815), comme on le verra aussi par quelques observations sur la rédaction du manuscrit.

Il commence sans titre par: Cum studio amoris Christi ac diligentia religiosissimi Sisenandi regis Hispanie atque Gallecie sac(er)dotes apud toletanam urbem in nomine Dei, etc. (Cf. *op. cit.* Titulus 1 jusqu'à: Amen (p. IX).—De instrumentis legalibus liber primus. Titulus de legislatore (en rouge). Quod sit artificium, etc., mais le texte de ce chapitre est: Item in suadendis legibus erit plena causa, etc., et Lex est emula divinitatis, etc., qui est le texte du titre 2, ch. 1-2 (voy. éd. cit., p. 1, n. 2, = S. J. R.).—Puis: Salutare dat(ur)a in legum concione p(re)coniu(m), etc.—Tit. 2 commence: Lex regit omnem, etc.=ch. 3 de l'éd. cit.

Liber II, tit. 1, ch. 1: Pragma suum emendatis legibus, etc., manque; il est, comme dans le ms. de San Juan de los Reyes, placé au chapitre 5 (*op. cit*, p. 4, n. 10) et le livre commence par: Omnipotens rerum dominus, etc. (= ch. 2.)—Le ch. 32 manque (*op. cit.*, p. 16, n. 16), etc.

Liber VI, tit. 2, ch. 3 (*op. cit.*, p. 81, n. 9) est ainsi conçu: De personis iudicum, etc. Sicut pia veritas m(en)dacij assertione non capit(ur) ita non, etc. Puis: De maleficis consulentibus eos. Malefici vel immissores, etc.—Tit. 5, ch. 12 commence: Precedentium n(on) vicia sed virtute emulando coniectans, etc. (*op. cit.*, p. 90, n. 4), mais par exemple le ch. 21 qui manque dans S. J. R., se trouve dans notre manuscrit.

Liber VIII, tit. 4, ch. 17 (*op. cit.*, p. 113, n. 6): quidquid dampni admiserit in duplum ille componat, etc., concorde avec S. J. R. et aussi Liber IX, tit. 2. ch. 9 (*op. cit.*, p. 127, n. 1): Unde res ipsa in principis potestatem iterum veniat, etc.—Tit. 2, ch. 9 (*op. cit.*, p. 128, n. 8): se munificare presumpsit XXX auri sol. daturum se nouerit. Minores v(er)o p(er)sone et ea q(ue) accep(er)int, etc. (cf. mss. *Legion., Complut., op. cit.*)... ualiturum. Bamba rex. —Puis: Cogit n(ost)ram gl(ori)am saluberrima intentio actionis... eandem legem anteriorem implere iubemus. Recemundus rex, et ensuite le titre 3.

Liber X, tit. 1, ch. 6 (*op. cit.*, p. 130, n. 8): Si quis nesciens vel sciens domum aut uinea(m) in co(n)sortis t(er)ra plantau(er)it, etc. (mss. *Legion., Complut., op. cit.*).

Mais liber XI, tit. 3, ch. 4, par exemple (*op. cit.*, p. 138, n. 3): Si quis transmarinus negotiator mercenariu(m) de n(ost)r(i)s p(ro) uegetando com(m)(er)cio suscepit det, etc.—Liber XII, tit. 2, ch. 18 (*op. cit.*, p. 147, n. 3),

suit après la fin (excipiat): Bamba rex. Superiori lege antiqua censuit institutio ut quicumque uolens, etc. (=S. J. R., *Complut.)* et finit: anima q(ue) peccaverit sola puniatur.—Tit. 3 *(op. cit.,* p. 148, n. 1) se trouve dans notre ms. et le ch. 1 *(op. cit.,* p. 149, n. 34): pro redemptione contin: mortuum, concorde encore une fois avec le ms. *Complut.*—Tit. 3, ch. 2, au commencement: Sicut in sacro eu(an)gelio p(re)dicat d(omin)us et p(ro)latam (=S. J. R.) et le 3e ch. du même titre diffère du ms. *Complut. (Op. cit.,* p. 150, n. 19): Res tamen eius in principis potestate p(er)maneant.—Tit. 3, ch. 13 *(op. cit.,* p. 154, n. 15): more se conversari p(ro)fitetur intime (=S. J. R.).—Ch. 14 *(loc. cit.,* n. 15): ut nec affecta talia q(ue)ram (différent de *Complut.)* et *(ibid.,* n. 17): q(ue) in celo et que in terra (différent de *Complut.)* et aussi *(ibid.,* n. 21): dexteram patris Iterum uenturus est cum gloria, etc. (différent de *Complut.).*

Le Fuero juzgo finit: qualiter pro eorundem perfidorum testimonio studiosas conseruare persistat.

A la fin du ms., quelques *decreta Adefonsi et Fernandi regis,* une liste alphabétique de mots latins et le *Liber consuetudinum palentine ciuitatis.*

3. *Rasis el Moro.*—La Bibliothèque de Copenhague possède aussi un manuscrit de cette chronique. Nouveau fonds royal, n° 445, in-4°, écrit sur papier et évidemment de même époque que le manuscrit de Stockholm (Voy. *Revue Hisp.,* t. XXXVI, p. 410), c'est-à-dire du XVIIe siècle. Il comprend toutes les parties connues de la chronique et commence par une introduction qui diffère un peu du texte traditionnel.

Historia y descripcion de España con entrada en ella de romanos, godos y moros, escrita en arabigo por Rasus, moro, el año del señor de 979, traducido en latin y en portugues por mando del Rey Don Dionis de Portugal, año de 1318, y en castellano por el maestro Mahomat, natural de Cordoua, año de 1342.

DEDICATORIA

Abunde Dios en todas sus bontades para siempre e sea en paz e temor de sus enemigos el muy poderoso e mejor de los omes temido, e adorado del mundo, e querido del gran Profeta embiado al tierra Balharab Miramolin de Africa. Su criado Abuhenque Mahomat, fijo del Mahomat,

fijo de Mosse Rasus el escribano, natural de España, pone a sus pies el cumplimiento de su mandao, e fizo esta obra e diole cima.

PROLOGO

Muchos fechos Dios pusso en el ome, enel Espiritu, enel entendimiento, enla voluntad, diole luz, e pusolos como espejo paraque los conociesse, e por las cosas majores buscasse a su criador, etc. (Voy. l'éd. de Gayangos dans les *Memorias de la R. Acad. de la Hist.*, t. VIII, p. 33.)

HISTORIA

Acabase el quarto del mundo (Voy. l'éd. de Gayangos, *op. cit.*, p. 34, lig. 11) en el sol poniente e es muy buena tierra e muy abondada, e de mucha(s) e muy buenas fuentes, e menguada de todas las animalias ponzonientas que ay en otras tierras ca esta por su bondad non las cria, nin consiente. E España es igualada de los ayres e de los vientos e de los quatro tiempos del año, etc.

Puis les chapitres: De las sierras.—De los ríos.—Comienzo de la historia de España. E nos fallamos que gente de ning(un) logar viniesse a morar a España antes que Dios embiasse el diluvio de las aguas, mas fallamos que despues del dilubio finco Noe con su compana, etc. (c'est-à dire la 2e partie dont a rendu compte Gayangos, *op. cit.*, p. 64-66).—Comienzo de la historia de los reyes godos. E nos sabemos por las escrituras que fallamos en España que los godos vinieron a ella e la tobieron debajo de su poder e otrosi sabemos, etc.

Mais —fait particulièrement intéressant—la lacune du début du règne de Don Rodrigue, qui se trouve dans le manuscrit de Stockholm, ainsi que dans les manuscrits connus, n'existe pas dans notre manuscrit, et ce passage (voy. Menéndez Pidal, *Catálogo de la Bibl. Real.* Madrid, 1898, p. 46) est conçu ainsi:

...auia vn ome bueno y muy esforzado e de edad e tal que bien debia ser gobernador de la tierra e que daria su derecho a cada vno e que seria buen Rey, e este llamaban Roderico (le ms. de Stockholm finit ici, cfr. aussi Saavedra, *Invasión de los árabes*. Madrid, 1892, p. 149). E quando lo ficieron Rey folgavan todos mucho en España luego que lo sopieron, e facian alegrias por toda la tierra, ca sabian era ome esforzado e de buen sesso para todo alo que se pusiera, e luego que fuera Rey fizo su Palacio muy bueno e muy adornado e de muchos buenos omes que eran con el ele aconsessaban lo mejor que debia fazer, e asi era temido de todos sin fazer tuerto a nadie, e con esto viuian en paz, ela Reyna Egilena

muger de este Rey, auia consigo por Dama con otras en su palacio a vna fija del conde Julian, e a esta llamaban Florinda, e fuera tan fermosa e tan bien apuesta que a todos marauillaba su fermosura, e vn dia que todas las damas folgaban en su Palacio e danzaban, el Rey enamorose della e non sabia como se lo dezia, e non podiendo sosegar se lo dixo, mas Florinda fizo desprecio del e guardabase de Roderico, e tanto fatigado se vio desu desseo que la forzo mal de su grado ela tobo por su amiga, e despues de la auer gozado e tenido assi como le parecia fuesse a folgar el Rey con otras e tenialas enmas que a Florinda, e como ella esto viera cayosele el corazon de pena e matara al Rey si facer lo pudiera a su salbo, e para se vengar escribio a su Padre Julian quanto passara en la fuerza que el Rey le fizo e que non fallaba remedio a su mal si non morir como desaventurada, e tanto sopo decille que quando Julian vio la carta non falto mucho para se caer desi, e morir de la pena que obo. E Julian era ome de buen fecho e de animo e pensaba como mejor podria tomar emmienda del Rey, e vinose a España e fuesse a Palacio do el Rey estaba en Toledo, e recibiolo como solia e como amigo, e Iulian non daba a entender su mal nin su pena, e metiole el Rey en consejo con los otros omes que tenia, ca eran de los mejores de España, ensi passara Iulian fasta que dixo ael Rey: Señor vos os fallais el mas querido e mas bien aventurado de quantos Reyes ha tenido España fasta vos, e non aveis guerra nin se vos atreben los señores de fuera de España, e toda la tierra de do sois señor esta en paz, e todos han plazer, e ami me pareze debeis mirar adelante e saber que los tiempos se mudan, esi los omes non son exercitados en las armas ese dan aser follones, e como a sucedido antes en España, podria lebantarse algun tyranno delos que desean batalla e tomar emmienda de los males que los godos les abemos fecho en su tierra, e para que non mancillen la paz de España e siempre seais bien aventurado debeis mandar que todas las armas que abedes en vuestro Reyno elos mejores omes de pelea(r) vayan a los linderos de Francia e de Africa e alli defiendan la tierra que abedes de vuestra corona, ca non esta aquella tierra tan apercebida como menester es, e si esto mandais facer non abra España que temer para siempre, e yo señor dare la buelta a coidar lo que me tenedes encomendado, que aora la mi venida non fuera para otra cossa si non para vos informar de esto. E de que el Rey oyera lo que Iulian dixo p(l)ogole mucho e dixo lo mandaria assi facer, e luego fizo juntar todas las armas que obiera en su reyno, e que se juntaran todos los omes que mejor podian tomallas e que fueran donde Iulian decia, e agradecioselo mucho e diole buen algo por el consejo, e volbiose Iulian en Africa, e quando alla se vido e que el Rey auia fecho sacar las armas de España, e que non cuidaba mas de folgar e aver vicio

e que todos lo facian assi, se passo adonde estaba Muza e dixole como el Rey non le auia querido tener en su corte e le auia despreciado e non le dixo mas, e que si queria meterse por España lo podria facer sin embargo de nadie, e que le diria como lo faria sin daño ninguno, e Muza non se atrebio por mas que Iulian le dixo, e despacho sus cartas ael Mirammolin de lo que Iulian decia e del temor que auia non fuesse engaño, e dixo le a Muza el Mirammolin que non fuera de golpe contra España, si non que embiase alguna gente e algunos caballos e buscasse buen capitan que con ellos fuera, e que luego se veria la verdad, e Muza fizolo assi, e aparejo nauios para quatrocientos de apie e para docientos caballos, e passaron el estrecho de la mar con Tarife, e Iulian dio a Muza en prenda buen algo de que non mentia. E como los moros passaron en España entraronse por la tierra sin fallar embargo, e sopieron non tenia defensa e auisaron a Muza, e les embio mucha gente e bien parada para la guerra, e se fueron metiendo por la tierra e por Andalucia fasta la Lusitania, e todos fugian de los Moros eles dejaban lo mas de su aver, e los fallaron sin armas para se defender e fazer embargo, como Iulian selo dixera a Muza, e passaban de mas moros cada dia, e quando el Rey Rodrigo sopo la traycion cayo en el engaño que le fizo el conde, e luego embio allamar a Sancho, que era ome muy fuerte e muy valiente e muy ossado mucho e de mucho para las lides, e contole el Rey todo lo que passara e dela mala manera que el conde Iulian le diera consejo, de que Sancho fue marauillado—(Ici le ms. de Stockholm continue: farian por el mismo, e quando don Sancho fue partido del Rey, etc.; mais les mss. ne concordent pas dans les termes, cf. Saavedra, *op. cit.*, p. 149),—e luego que fue partido del Rey junto las mas gente(s) que pudo, e andubo tanto por sus jornadas fasta que llego cerca de do estaban los moros, e busco omes que fizo venir antesi que le dixeren dellos e quantos fueran, e quando lo sopo fizo contar los suyos, e fallo eran tres tantos que los moros, e obo en esto gran plazer e tobo que non sele defenderian, e puño de esforzar su gente e fuese ayna para donde estaban, e quando sopieron quel poder del Rey Roderigo venia sobre ellos obieron gran miedo, empero salieron del monte donde estaban e movieronse contra ellos, e passaronse alo llano, e Sancho que les vio andubo fasta estar mas cerca e les embio adezir quese le diesen ante que a todos los matasse, e los moros tobieron el mandamiento enpoco, e ael por Sancho, ele respondieron ca ellos non auian salido de su tierra para esso, e assi aplazaron la batalla para otro dia, e asi cenaron e passaronse, e cadauno cuydaba del mejor consejo, e cataron sus armas e sus caballos si les fallecia alguna cosa para la corregir e pararon su facienda—(Voy. Menéndez Pidal, *Catálogo*, p. 48-49)—e quando el dia queria salir commenzaron todos

de se armar, e despues que armados fueron los vnos e los otros pararon sus hazes e la gente estuvo queda, etc... Aqui iace el rey don Rodrigo de los godos. Cfr. Saavedra, *op. cit.*, p. 154.

Le ms. continue un peu différemment du ms. de Stockholm et de l'éd. de Gayangos: Vencida que fue la batalla, ganaron los moros toda la tierra sin fallar quien selo embargasse. E quando sopieron por España (Voy. Gayangos, p. 67) que Rodrigo e los suyos fueran vencidos elo que el conde Iulian e Don Opas ficieron en ayuda de los moros, fueron desacordados e non sopieron aver otro consejo sinon que hermaron muchas villas e allegaronse alas mas fuertes sierras, etc.

Comme on le voit, cette version de la chronique de Rasis diffère beaucoup des rédactions connues; elle est en général plus étendue dans la forme, sinon dans le fond.

Au contraire, la partie du manuscrit qui raconte l'histoire de la trahison du comte Julien semble être un résumé plus moderne et plus sommaire, en admettant que la relation publiée par Menéndez Pidal soit la rédaction primitive.

4. *Cronica de Mosen Diego Ramirez de Avalos.* Ancien fonds royal, n° 566, in-fol., copie de la fin du XVIe siècle. Je puis constater que ce manuscrit a aussi fait partie de la bibliothèque du comte-duc d'Olivares: la cote *D 16*, au fol. 1 r°, de même époque que l'écriture du ms., se retrouve chez Gallardo (*Ensayo de una bibl.*, t. IV, col. 1489: Diego Ramírez Dávalos, Crónica de los reyes de Navarra). Il a été rapporté en Danemark par C. Lerche (*Bibl. Lerche*, Append. mss. in-folio, n° 28). La fin du manuscrit porte aussi l'indication suivante: «Fue acauada la pres:te cronica de los reyes de nauarra año de mill y quinto y treinta y quatro año (1534). Pormi el licenciado mosen diego Ramirez aualos de (la) piscina a loor de Dios en cuya virtud y potencia estos gloriosos reyes an reynado y agora como catolicos en la eternal paz reposan con su criador.—Año de 1589.

Il existe un grand nombre de copies de cette chronique. L'introduction, qui est dédiée à Charles IV de Navarre, manque

dans notre manuscrit (voy. Menéndez Pidal, *Catálogo*, p. 118). Le texte commence par:

Capitulo primero del primer libro qual se declara que rreyes rreinaron en España despues del diluvio hasta el tiempo que fue conbertida planpona etada nauarra por señor sancerin obispo de tolosa, uno de los discipulos de Jesus, esta no solamente digno de ser leydo mas de todos los sauios muy estimados.

Por tomar principio de la sagrada escriptura despues que nuestro señor destruyo los abominables pecadores del mundo con las aguas del diluvio. El primero que las españas poblo e fue rrey dellos tubal, quinto hijo de Japhet, etc... Le contenu concorde avec l'expose de Menéndez Pidal.—Finit: cuyo brazo en bien y prosperidad de la yglesia y pueblo cristiano esfuerce Dios por su clemencia. Amen.

5. *Cronica de los reyes catolicos*. Ce manuscrit, qui provient aussi de la bibliothèque de C. Larche (*Cat.* Append. mss. in-folio, n° 12), coté: Ancien fonds royal, n° 565, in folio, XVIe siècle, contient, d'après une note du feuillet de garde écrite d'une écriture plus récente: *Cronica de los reyes catolicos de Diego de Palencia*. Il comprend 322 ff. en papier, un peu déchirés à la fin, où il en manque quelques-uns. La marque *C 9*, au haut du premier feuillet, me fait croire que le manuscrit est identique à celui qu'a signalé Gallardo (*Ensayo de una bibl.*, t. IV, col. 1487), et qu'il a donc fait partie de la bibliothèque du comte-duc d'Olivares. Sur l'auteur et les possesseurs de cette chronique, une autre note du premier feuillet nous renseigne ainsi: «Es de pero Mexia. Esta coronica es de don fran:co mexia, hijo de pero mexia: tiene trezientos y veinte y dos hojas compuesta Diego (*sic*) depalentia.» Sur le feuillet de garde, on trouve aussi un Soneto de setina a la sepoltura de p[edr]o mexia, coronista del emperador».

On pourrait donc croire que c'est la chronique d'Alonso Fernandez de Palencia que contient notre manuscrit, lequel aurait appartenu à la famille de Mexia (1). En réalité, c'est la deu-

(1) Pedro Mexia (1496-1552) fut *Coronista* du roi Charles-Quint; son fils Francisco fut dominicain.

xième et troisième parties de la chronique d'*Hernando del Pulgar*, le célèbre chroniqueur de Henri IV, ce qu'on peut constater en comparant le texte du manuscrit et celui de l'édition publiée par Cayetano Rosell dans la *Bibl. de aut. esp.*, t. LXX (1878), p. 253.

Le manuscrit commence: Como la princesa staua en la cibdad de Segobia, supo la muerte del rey don enrique su her(mano), luego se yntitulo rreina de castilla e de leon e hizo las obsequias muy solenes por el anima del rey. Otrosi alli (en) segobia se hizo por los de la cibdad vn cadahalso do vinieron todos los cavalleros e rregidores de la clerecia de la cibdad e alçaron (en el) los pendones rreales diciendo castilla castilla por el rey don hernando e por la reyna doña ysabel proprietaria de estos reynos, e besaronle todos las manos conociendola por reyna e señora dellos e hizieronla solenidad e juramento de fidelidad, etc. (*Bibl. de aut. esp.*, t. LXX, 1878, p. 253).

Fol. 3 r°. Capitulo (2) de la platica (que) se ovo sobre la manera que se avia de tener en la gobernacion del reyno. Hablo de ansi mismo (all[i] en) segobia cerca dela succesion del reyno porque alguno de los grandes' que heran parientes, etc.—6 r°. De las cosas que passaron con el marques de villena (=ch. 5, *op. cit.*).—7 r°. De lo quel rey e la rreina embiaron a dezir al marques de villena.—9 r°. Capitulo (=ch. 6, *op. cit.*) como el arçobispo de toledo partio de la corte por quel rey no le dio los edificios de su casa.—14 v°. Capitulo (=ch. 13) de como la rreyna passo los puertos·—17 r°. Capitulo (=ch. 14) de lo que el cardenal escrivjo al rey de portugal e de su rrespuesta.—19 r°. Capitulo (=ch. 17) de como el rey de portugal entro en Castilla...—313 r°. Capitulo (=ch. 115) de la celada quel rey mando poner a los moros de baça. Los moros de la cibdad de baça, segun avemos dicho, todos los dias salian, etc.—315 v°. Capitulo (= ch. 123) de la consulta que obieron el rey moro y los de guadix por entregar la cibdad de baça.—317 v°. Capitulo (=ch. 124) de la respuesta quel cabdillo de baça dio al commendador mayor de leon sobre la entrega de baça.—320 r°. Capitulo (=ch. 125) como el rey e la reyna fueron a la cibdad de guadix ela recibieron.—320 v°. Siguen las cosas que pasaron (en) el año de M III XC mos años et como el rey e la reyna mandaron... (=ch. 127).—321. Acabada la batalla y de echar el rey a los moros de los lugares dichos, partio de cordoba... (=ch. 132). La fin de la chronique semble manquer.

6. *Enriquez del Castillo. Cronica.* Ce ms., Ancien fonds roy-

al, n° 2220, in-4.°, en papier, probablement du XVIe siècle et portant la date de «mes de 24 dsem(bre)» sans indication de l'année, est intitulé: «Comiença la coronica del muy Alto y muy poderoso Rey don Enrique el quarto, de gloriosa memoria, fecha por el licen:do Diego Enriquez del Castillo, su chronista y capellan e del su consejo». La cote *F 22*, qu'on trouve aussi bien sur le dos qu'en haut du premier feuillet, me fait croire que ce ms. aussi fait partie de la bibliothèque du comte-duc d'Olivares (Voy. Gallardo, *Ensayo de una bibl.*, t. IV, col. 1516); plus tard acquis par C. Lerche (*Cat.*, Append. mss. in-4°, n° 16).

La chronique, qui comprend dans notre manuscrit 271 ff., commence par: «Quanto los principes señalados y antiguos varones de las hedades pasadas quedaron famosos y sus virtuosos trabajos cubiertos de renombre...», et concorde très bien avec l'édition publiée dans la *Biblioteca de autores españoles*, t. LXX, p. 99.

7. *Fueros de Sobrarbe.* Fonds de Thott, n° 328, in-folio, en parchemin, avec des additions marginales, XVe siècle. M. Thott a acheté ce ms. à la vente de la bibliothèque de Mr. Osten. Le feuillet de garde porte une note qui renvoie à l'ouvrage de Diego de Morlanes, *Alegaciones en favor del reino de Aragon en la causa del virey estrangero* (Zaragoza, 1591). Les cinq premiers feuillets sont occupés par la table des sept livres que contient la rédaction.

Fol. 6 r°. Capitulo de las mouaciones del rey don Felip dadas a los nauarros.—De tomar los bienes al padre o a la madre fuero era antig(u)o q(ue) si padre o madre o q(ua)l qujere otra persona ficiesse donacio(n) de h(ere)dat o de bienes nobles a sus criaturas o a q(ual)qujere otra p(er)sona en casamjento e morjesse el quj reçibe la donacio(n) sin c(ria)turas q(ue) los bienes dla data donacion h(ere)daua(n) los mas cercanos parjentes donde se sigujan muytas vegadas q(ue) el padre ola madre olas p(er)sonas q(ue) faze(n) las donaciones sobre dtas finquauan pobres e menguados. Et nos q(ue)rjendo pon(er) remedio conuenjble sobre esto, establescemos por fuero que si padre ho madre o q(ual)qjere otra persona q(ue)

fiziere donacion por razon de matrimonjo, si muere el que recibe la donacion sin c(ria)turas (qu)e deua(n) h(ere)dar q(ue) los bienes dla dta donacio(n) e si murjese co(n) c(ria)turas e las c(ria)turas murjeren antes (que) vengan a p(er)ffetta hedat o despues sin c(ria)turas o sin fazer testament, que los bienes torne(n) al aquelo o al aquela e ado q(ue)lla p(er)sona q(ue) fizo la donacion si biue(n) e si fuere(n) muertos q(ue) h(er)eden los mas cercanos parjentes segu(n) fuero.

Fol. 8 r° commence le prologue: En el none de ihu xpo qui es e sera nro saluamiento empeçamos este libro pora siempre remembrança de los fueros de sobrarbe de xandat exalcamiento.

Quando moros conq(u)irieron españa sub era DCCII años por la traicion q(ue)l rey sodrigo *(sic)*, fillo del rei ralasinus (!) fizo al conde don Julian su sobrino, que se iazio c(on) su muller. Et embio so sobrino a los moros e pues por la grant onta q(ua)nt ouo el conte don julian: ouo fabla co(n) los moros: con miramomenin *(sic)* rei de marruecos e con abozubra el albochali e con otros reges de moros, e fizo essir ala batalla al rei rodrigo entre murcia e lorca en el campo q(ue) dizen de sangona, e ouo y grant matança de x(risti)anos e perdiose hi el rey don rodrigo que atiempos fo trobado el cuerpo en un sepulcro en portogal que auie escripto que aylli iacie el rey don rodrigo; entonçe se perdio espanya de mar a mar entre los puertos.... Et dieronse apie faciendo caualgadas e priçieron se a cauayllos e partien los bienes a los plus esforçados entro a que fueron en estas montaynas de aynsa e de sobrarbe plus de trecientos a cauallo e no era ninguno qui fiziesse uso por otro la sobre las ganancias e las caualgadas barallauan et ouieron lur acuerdo que tramisiessen en Roma por conseyllar... finit: quanto mellor pudieron como ombres que se ganauan las tierras de los moros e despues esleyeron.

Le manuscrit, qui concorde dans l'ensemble avec le manuscrit de Stockholm, contient en outre les appendices historiques. (Cfr. Morel-Fatio, *Cat. des mss. esp. de la Bibl. Nat.* — Paris, 1881-92, n° 43-45).

8. *Rodericus Ximenes*. De rebus Hispaniae. Fonds de Thott, n° 554, in-folio, 156 ff. sur parchemin et sur deux colonnes, xve siècle. Ce ms. a passé aussi de la bibliothèque de C. Lerche dans celle de M. Osten, et a été acquis à sa vente par Thott. La reliure est en veau brun; sur le dos, on remarque plusieurs monogrammes: PETA; les plats sont armoriés et portent la devise:

Non est mortale quod opto. Il se trouve donc que ce manuscrit, ainsi que celui de Stockholm (voy. *Revue Hispanique.*, t. XXXVI, p. 467), a fait partie de la bibliothèque de Paul Pétau (1568-1613).

Les quatre premiers feuillets contiennent la «tabula rubricorum» et le texte concorde très bien avec le manuscrit de Stockholm et l'édition de Schott (*Hisp. illustrata*, t. II, p. 26), commençant par: «Serenissimo et inuicto et semper augusto domino», finissant par: «Fernando tercio: carnis ingresso. Benedictus canonicus explicit, etc. Hic explicit cronica Regum ispanie quam scripsit Rodericus primus et archiepiscopus toletanus. Quam collegi ex scriptis beati ysidori... (Voy. *Revue Hisp.*, t. XXXVI: p. 472 (155 v°). In magno Danubii flumen.»

Ça et là, entre les chapitres et à la fin du manuscrit, on rencontre, comme dans le manuscrit de Stockholm, les additions de Benoît de Saragosse.

Mais le manuscrit de Copenhague présente aussi au fol. 5, au commencement de la chronique, une superbe miniature, un spécimen admirable de l'art des miniaturistes espagnols (1). Elle se compose, on peut dire, de deux parties: l'une, au premier plan, représente le roi d'Espagne assis sur le trône et tendant la main droite pour prendre un livre relié en rouge, que lui présente l'auteur à genoux; l'autre, dans le fond, représente la porte et le mur d'une forteresse située sur un rocher.

A défaut du manuscrit à confronter avec celui-ci, je ne puis naturellement pas décider si nous avons à faire à l'original du manuscrit de Stockholm.

P. Högberg.

(1) Voy. Bruun, *Les mss. enluminés de la Bibl. royale de Copenhague*, dans les *Aarsberetninger fra Det store kongelige Bibliotek*, vol. III (1874-89), p. 247.

ADICIONES Y CORRECCIONES

A LA *BIBLIOGRAFÍA ARAGONESA DEL SIGLO XVI*

DE D. JUAN M. SÁNCHEZ

ADVERTENCIA PRELIMINAR

Un acaudalado bibliófilo, D. Juan M. Sánchez, llevado de su acendrado amor a la patria chica, ha aumentado con dos nuevos volúmenes el todavía poco importante caudal de nuestras bibliografías regionales. La *Bibliografía aragonesa del siglo XVI*, continuación de la *Bibliografía zaragozana del siglo XV*, no desmerece de ésta en cuanto a presentación y lujo tipográfico, y, al examinarla nosotros por vez primera, llamónos desde luego la atención el escaso número de obras descritas en comparación con las que debieron salir de las prensas aragonesas durante todo el transcurso de un siglo.

Y llamamos escaso dicho número, no porque lo sea en sí, toda vez que, como dice muy bien mi estimado amigo y maestro Mr. R. Foulché-Delbosc en los *Comptes rendus* del nº 99 de la *Revue Hispanique*, el Sr. Sánchez es «le premier bibliographe qui ait réuni plus de neuf cents notices relatives à des livres imprimés en Aragon de 1501 à 1600; un nombre important de ces livres n'avaient jamais été cités ou décrits avant la publication de la *Bibliografía aragonesa*»; la escasez depende de que, si de las 905 noticias bibliográficas de que en total se compone la

obra, separamos aquellas en que se demuestra la no existencia de la edición citada, las señaladas como dudosas y las que reconocidamente no son aragonesas, queda tan sólo un total de 800 obras impresas en todo un siglo por cerca de 40 impresores, o sean 8 cada año.

Teniendo esto en cuenta y llevado de mis aficiones, me dediqué durante algún tiempo a buscar impresiones aragonesas del siglo XVI, y aun cuando el que a ello pude dedicar fué muy escaso, porque azares de mi profesión me hicieron marchar de guarnición a África, no fué vana mi búsqueda, y fruto de ella son las páginas que siguen.

Hay en la obra del Sr. Sánchez, al lado de aciertos innegables, ligerezas de bulto y apreciaciones que sólo pueden hacerse con un extenso y profundo conocimiento de nuestra bibliografía, y aun así, se corre el riesgo de equivocarse.

No una vez, sino varias, afirma dicho señor, al referirse a alguna de las obras por él reseñadas: «Edición no descrita hasta ahora» y, como lo probamos con algunas, lo fueron con anterioridad por Salvá o por Gallardo, cuyas bibliografías son bien conocidas. Ligereza acusa cuando, al enumerar las diferentes ediciones de una obra, dice: «Véase en el año correspondiente» y, al evacuar la cita, o no se describe ni se menciona, o se demuestra en dicho lugar que no existió nunca la edición de referencia.

Entre las varias personas a quienes tuve que molestar para que me enviasen las descripciones que en el texto figuran, y a las que desde aquí doy las más expresivas gracias, fué una el inteligente y erudito cronista de Huesca y Director de la Biblioteca Provincial D. Ricardo del Arco, quien, en carta fechada en 15 de Febrero de 1915, me decía lo que sigue, y que copio aquí a ruegos suyos y por lo interesante de la cuestión que en sus líneas se resuelve:

El Sr. Sánchez ha procedido con muy poca *rectitud literaria*, al redactar su *Bibliografía aragonesa del siglo XVI*, en lo tocante a Huesca. Me consta con certeza que al escribirla conocía mi estudio sobre la imprenta

en esta Ciudad publicado en la *Revista de Archivos:* y, sin embargo, las obras *Chaves*, Tomas de (año 1581), *Santolaria*, Martín de (1583) y *Cartas* del Convento de la Merced, no citadas en su *Desiderata* anterior a su libro, las pone en éste como descubiertas por él, sin indicar que todas estas ediciones las había dado yo a conocer anteriormente en mi citado estudio; añadiendo aun en la de *Santolaria* (1583) (página 558 de su tomo 2.º) que es edición *no citada hasta ahora*, para mayor frescura; además de confundir esta obra con la del mismo autor de 1585, creyendo que es una sola, pero ediciones distintas; y es porque no conoció la segunda obra; error que repite al citar a éste en la página 561. De los Estatutos de la Universidad dice que no conoce más pormenores bibliográficos que los que yo había dado en mi estudio y le amplío hoy. Lo mismo digo del citado *Santolaria* (1585).

La obra que el Sr. Sánchez pone como impresa en Huesca en 1570, de *Gascon*, Juan (In logicam etc.), tomándolo de Latasa, no ha existido; fué un error de imprenta, poniendo 1570 en lugar de 1576, que es la fecha verdad. Así le resultan dos ediciones. En efecto; Latasa dice que es en 4.º, de 334 páginas, y la edición verdad tiene también 334 páginas en 4.º; Latasa no conoció ésta, y así pone la dedicatoria *Ilustribus*, etc., que va en el folio 2.º v.º como si fuera portada. Vése esta dedicatoria con las mismas palabras en un ejemplar de 1576, *auténtico*. Así resulta que pone la imprenta en Huesca empezando en el año 1570 (partiendo de una errata que salta á la vista comparando la nota de Latasa con el ejemplar de 1576) cuando no principia hasta 1576. ¿Cómo no cayó en esto? Porque no quise yo citar esta edición de 1570 apócrifa.

Resuelta con las mismas palabras del Sr. del Arco la interesante cuestión del comienzo de la imprenta en Huesca, réstanos tan sólo felicitar al Sr. Sánchez por la labor realizada, digna de todo encomio, y en la que los pequeños lunares que ha señalado Mr. Foulché-Delbosc con su competencia acostumbrada, y nosotros en las páginas que siguen, quedan oscurecidos si se atiende al enorme trabajo llevado a cabo por el meritísimo bibliógrafo aragonés.

I

1.—MONTALVO: Alonso Díaz de.—Fuero Real. 1501.

Además de las ediciones mencionadas en la página 4 pueden citarse:

Salamanca.—Juan Bautista de Terranova.—1569. Descrita por Salvá en su *Catálogo* n. 3672.

Gallardo, en su *Ensayo de una Biblioteca de libros raros y curiosos,* describe al número 2015 una edición de 1543 sin lugar ni pie de imprenta, y que bien pudiera ser la de 1544, puesto que empieza con esta fecha.

También observaremos que este autor ha debido ser catalogado por su verdadero nombre de Alonso y su apellido Díaz de Montalvo, y no como figura en el encabezamiento: asimismo debe corregirse la fecha 1510 que aparece al margen de la página 5, y leerse 1501.

II

2.—CIRUELO: Pedro.—Arte de bien cõfesar. 1501.

Como el primer hijo del labrador Antón Fernández, que no fue hijo, sino hija, este número 1 resulta, por el lugar que ocupa, que no es 1, sino 2, y ni aun éste es el que le corresponde; pues como esta obra no lleva indicación alguna tipográfica, aun teniendo la seguridad absoluta de que es zaragozana, ha debido incluirse entre aquellas que carecen del año de impresión.

A las ediciones mencionadas en la página 7 añadiremos las de

Sevilla. — Juan Cromberger. — 1536. Citada en el Catálogo de la Biblioteca del Marqués de Jerez de los Caballeros.

III

3.—ARAGON: Juan de.—Instructiones curatorum. [1501].

Sin año ni indicación alguna tipográfica, por lo que, como la anterior, debió figurar en la sección correspondiente.

IV

4.—Manual de Sacramentos. 1501.

La observación anterior es también aplicable a esta obra.

V

5.—SEDULIO: Celio. 1502.

Al mencionar el Sr. Sánchez las diversas ediciones de las obras de este poeta latino, dice:

«Zaragoza.—1508.—Edición dudosa. Véase en el año correspondiente.»

En el año correspondiente no se cita edición alguna.

Las de Zaragoza de 1515 y 1530, aunque no lo dice, están comentadas por Antonio de Nebrija y no por Juan Sobrarias.

VI

6.—NEBRIJA: Antonio de.—Aurea expositō hȳnor vna cū textu. 1502.

Entre las ediciones se cita:

«Zaragoza.—Jorge Coci.—1528.—Véase en el año correspondiente.

»Zaragoza.—1563.—Véase en el año correspondiente.

»Zaragoza.—Lorenzo y Diego de Robles.—1586.—Véase en el año correspondiente.»

Ninguna de las tres figuran en la obra del Sr. Sánchez, y, como no he tenido ocasión de verlas, no me es posible asegurar su existencia.

A la lista de las obras y ediciones de Nebrija hemos de hacer también algunas observaciones: En las *Introductiones in latinam gramaticam*, la edición de

Barcelona.—Juan Rosembach.—1523

debe ser la que describe Gallardo en el n. 2634, pero cuyo año de impresión es el de 1522.

La de

Huesca.—Juan Perez de Valdivielso.—1585

no la describe el Sr. Sánchez, a pesar de advertir a continuación: «Véase en el año correspondiente.»

El impresor del *Aulii Persii Flacii satyrae cum interpretatione*,

Alcalá.—1521

es Arnaldo Guillén de Brocar, y no Juan, como puede verse en el n. 2647 del *Ensayo* de Gallardo, en donde se describe.

La edición del *Paschale Sedulii cum commento*,

Zaragoza.—Jorge Coci.—1508

en la que se añade: «Véase en el año correspondiente», ya no es dudosa, como se decía en el artículo Sedulio, sino que se le añade el nombre del impresor. A pesar de ello, en el año correspondiente no se describe.

En cambio no se menciona entre las ediciones la de

Zaragoza.—Jorge Coci.—1530

descrita en la obra del Sr. Sánchez al n. 169.

De las *Reglas de la ortografía castellana* impresas en

Alcalá.—Arnaldo Guillén de Brocar.—1517

dice el Sr. Sánchez: «Edición no mencionada hasta ahora». No mencionada hasta ahora en su libro, querrá decir, puesto que Salvá la describe al n. 2341 de su *Catálogo*, y lo mismo hace Gallardo en el n. 2645 de su *Ensayo*.

Como se ve, no es muy de fiar el Sr. Sánchez en sus rotundas afirmaciones, y otros ejemplos de ello tendremos ocasión de ver más adelante.

VII

LÁPIDE: Juan. 1506.

℣ Resolutorium dubiorū circa celebrationē | miſſarum occurrentium per venerabilem pa- | trem dominū Iohannem de lapide doctorē | theologum pariſiēſem: ordinis cartuſieñ ex ſa- | crorum canonum probatorunqꝫ doctorum ſen- | tentiis diligentur collectum. | ℣ Summa dubiorum in hoc opere reſoluto- | rum. CLXVI.

Al fin:

Accipite optimi ſacerdotes hoc opuſculū (ad de- | bitū ordinē ꝫ ritū circa celebrationem miſſarū | tenendum vtiliſſimum: vigilāti ſtudio atqꝫ sum- | ma diligentia nuper in inſigni Ceſarauguſtana | ciuitati impreſſum arte ꝫ industria Georgij coci alemani. Peractū vero. xviij die menſis decem- | bris. Anno dñice Incarnationis Milleſimo q̄n- | genteſimo ſexto.

4.°—32 hojas no fols.—Signs. a^8-d^8.—Letra gótica de varios tamaños.—Impreso en negro y rojo.

Fol. ai r.°—Portada en rojo.

Fol. ai v.°—Operis | ¶ Subſequentis operis in quo dubia circa miſſar ce- | brationē (*sic*) occurrentia pectranctantur: distitio cum ſum- | maria in ſingulis partib⁹ cōtentor expositione. | Totus ſequens tractatus in | decem capitula partitur. (En rojo).

Sigue el sumario de los capítulos, que acaba en el fol. a.vi. lín. 22.

Fol. a.vi. lin. 23.—¶ Incipit tracta⁹ dubiorū ac dificultatū circa officium | miſſe z ea que ad debita meiuſdem celebrationem exi- | gentur frequentius occurrecium: iuxta sacrorum cano- | num conſtitutiones / probatorūqz doctorum firmiores atqz tutiores ſententias / resolutorius. Capitulum primum.

(Sigue el texto).

Fol. d.vii. v.° lin. 26.—Termina el texto. A continuación el colofón.

Fol. d.viii.—En blanco.

En poder del entendido librero de Madrid Sr. Vindel hemos visto el ejemplar que nos ha servido para la anterior descripción.

VIII

20.—ROJAS: Fernando de.—La Celestina. 1507.

Entre las ediciones citadas por el Sr. Sánchez figura la de

Zaragoza.—Jorge Coci.—1545,

añadiendo: «Véase en el año correspondiente»; a pesar de ello, no la describe, sin duda por olvido, haciéndolo únicamente de la impresa por Diego Hernández en el dicho año, por cuya causa la describiremos en su debido lugar.

A creer lo que se afirma en la *Bibliografía* de la edición de Krapf, hecha indudablemente por el sabio maestro D. Marcelino Menéndez y Pelayo, no existe la edición, mencionada por

Salvá en su *Catálogo*, de Sevilla 1528. Que Salvá se equivocó es indudable, como allí se prueba, tomando por un 8 el 3 que figuraba en el *Catálogo* de la venta de White Knight; pero, no obstante la afirmación del sabio maestro, existe la edición de Sevilla 1528, que no figura en ninguno de los repertorios bibliográficos que tengo á mano.

Su descripción es como sigue:

(Grabado en madera representando a los principales personajes de la obra y que ocupa media página). Debajo:

Trajicomedia de Cali- | sto y Melibea. En la q̄l | se contienen demas de su agradable y | dulce estilo muchas sentencias filoso- | fales: ꝛ auisos muy necesarios para mancebos: mostrando les los engaños que estan encerrados en siruientes | ꝛ alcahuetas.

Al fin:

Acabasse la Trajicomedia conel tratado de Centurion con diligen- | cia corregido y emendado. Impresso por Iacobo Cromberger aleman y Iuan cromberger. Año del señor de M.d.xxviii en fin de Março

En 4.°—Letra gótica.—Láminas de madera.—64 hojas sin foliar.—Signs. a-h. de 8 hojas cada una, sin llamadas.

Existía en la Biblioteca del Marqués de Jerez de los Caballeros.

Como tampoco se describe en la edición de Krapf la edición de Salamanca 1502, lo hacemos a continuación:

(Grabado en madera.) Tragicomedia de Calisto y Melibea. | En la quale se cōtienen de mas de su | agradable y dulce estilo muchas sen- | tencias filosofales: y auisos muy ne- | cessarios para mancebos: mostrando- | les los | engaños que estā encerrados | en seruientes y alcahuetas. E nueua- | mente añadido el tractado de Centu- | rio.

Al fin:

El carro d' febo despues d'auer dado
mill y quinientas dos bueltas en rueda
ambos entonces los hijos de leda
a phebo en su casa tienen aposentado
ꝙndo este muy dulce y breue tratado
despues de reuisto y bien corregido
cō gran vigilancia puntado y leido
fue de Salamanca imꝑsso acabado.

En 4.°—Letra gótica.—70 hojas en todo sin foliar.—Signs. A-J, todas de 8 hojas, menos la J, que tiene 6. Consta de 21 actos. Al principio de cada uno hay un grabado de madera; los actos 12 y 19 tienen dos.

IX

32.—BURCHARD: Juan.—Ordinariū missae. 1509.

El Sr. Sánchez no ha examinado con detenimiento la obra mencionada, puesto que considera como una sola la de Burchard y el *Resolutorium* de Juan de Lápide, que por lo visto encuadernaron juntos alguna que otra vez, en atención a la analogía de su asunto. El colofón pertenece al *Resolutorium*, como puede verse en la descripción que hicimos de la edición de 1506 y en la que hace el Sr. Sánchez en su obra al n. 66.

A pesar de lo que dice dicho señor al tratar en el n. 81 del *Tractatus Sacerdotalis* de Nicolás de Plove, no todos los *Resolutorium* forman cuerpo con aquélla, puesto que las descripciones mencionadas demuestran que son números bibliográficos distintos.

X

33. VEGA: Fray Pedro de. [1509]

Al ocuparse el Sr. Sánchez de este escritor, menciona dos ediciones del *Flos Sanctorum* impresas en Zaragoza en 1541 y 1546

por Jorge Coci y Pedro Bernuz, respectivamente, y que no describe en el lugar correspondiente, no obstante la advertencia que hace a dicho efecto.

A las ediciones de dicha obra se puede añadir la siguiente, no citada por el Sr. Sánchez:

Alcalá de Henares.—Andrés de Angulo.—1572.—Véase el *Catálogo* de Vindel, tom. III, n. 3620.

XI

52.—VALERA: Diego de.—Crónica. 1513.

Las observaciones que hace el Sr. Sánchez respecto a esta edición serían del todo ociosas si hubiese visto la descripción que de ella hace Gallardo, tomada del ejemplar que existía en la Biblioteca del Duque de Medinaceli. Otro ejemplar he tenido en mis manos, con arreglo al cual he hecho la papeleta bibliográfica que sigue, diferente de la de Gallardo en la ortografía y puntuación:

(Escudo de armas reales con el Tanto Monta).

LA CRONICA DE ESPAÑA.

En fol.—Letra gótica.—107 hojas foliadas a dos columnas.—6 más de principios.—Signs. +^{6}. — a^{6}. — s^{6}., todas de 6 hojas.—Retratos de capricho que parecen naipes.

Al fin: Fue acabada eſta copilaciō en la villa del puerto de ſanta-maria: bispera de ſant Iuan de junio / del año del señor de mill y quatrocientos y ochenta y vn años / siendo el abreuiador della en edad de ſeſenta y nueue años: ſean dadas infinitas gracias a nuestro redēptor y a la glorioſa virgen ſu madre ſeñora nuestra.

Fol. CVII v.º: «Muchas coſas illuſtriſſima princeſa son q̄ me perſuaden aſſi alguna coſa por ingenio o trabajo de estudio / hallarſe pueda a nues-

tros cõtemporaneos. Y ahun a los que por venir ſe eſperan por modo de breuedad: la qual es amiga de todo ſano entendimiento: la comuniquemos: porque nueſtra edad / o tiempo: que a los antepaſſados varões en parte pareſce hauer embidia: no ſea engañada. La qual edad apenas cede ni lugar dar quiere a algun ſiglo de los que fueron antes del nueſtro presente. Y porque las hyſtorias y coronicas que por luengos interuallos de tiempo por guerras: y otras varias diſſenciones pareſcen ſer ſepultas y enmudecidas: sin fructo: a causa de la penuria de originales y tranſuntos que por pereza / o flaca liberalidad / es interuenida. Agora de nueuo ſereniſſima princeſa de ſingular ingenio adornada: de toda dotrina alumbrada: de claro entendimiento manual: aſſi como en socorro pueſtos / ocurren con tan marauilloſa arte de escreuir: do tornamos en las edades aureas: reſtituyendonos por multiplicados codices / en conoſcimiento de lo paſſado preſente / y futuro: tãto / quanto ingenio humano conſeguir puede: por nacion alemanes muy eſpertos: y continuo inuẽtores en eſta arte de impremir: q̃ sin error diuina dezir ſe puede. De los quales alemanes es vno Jorge Coci Theutonico, de marauilloſo ingenio / y doctrina / muy eſperto de copioſa memoria / familiar de vueſtra alteza a honrra del ſoberano ꝛ immenſo Dios / vno en eſſencia y trino en perſonas. Y a honrra de vueſtro real eſtado: ꝛ inſtrucion y auiſo de los vueſtros reynos: y comarcanos. En vueſtra muy noble ꝛ inſigne cibdad de Çaragoça fue impreſſa a coſta y eſpenſas del dicho Jorge Coci. En el año del naſcimiento de nueſtro saluador Jesucristo de mil y quinientos | y treze. A veynte dias de abril. Deo gracias. (Al pie el escudo del Impresor.)

Sign. — + 1. — Portada.

Sign. + 1 v.°—Indice de los capitulos.

Sign. + 6 v.°—Comiença la coronica de Eſpaña: dirigida a la muy alta y excellente princeſa sereniſſima reyna y ſeñora nueſtra: ſeñora doña ysabel Reyna de España de Cecilia y Cerdeña duqueſa de athenas condeſa de Barcelona: abreuiada por su mandado: por moſſen Diego de Valera su Maeſtreſala y del ſu conſejo.

Fol. 1.°—Capitulo primero. del parayso terrenal.

XII

78.—Fueros. 1517.

El n. 6 o sea:

> ¶ Fori editi per serenissimū dominū Carolū regē Aragonū in cu- | riis generalibus cōuocatis in ciuitate Cesaraugustana: qui fuerūt publicati | decima septima die mēsis januarij. An- | no a natiuitate domine millesimo qui- | gentessimo decimo nono,

a poco que se fije el Sr. Sánchez comprenderá fácilmente que no pudo ser impreso en 1517, como aparece en su obra.

XIII

79.—LAX: Gaspar. 1517.

De sus diferentes obras se mencionan las ediciones siguientes, a las que haremos algunas observaciones:

Tractatus exponibilium propositionum.

> Zaragoza.—Jorge Coci.—1529. Véase en el año correspondiente».

En el año correspondiente hay, efectivamente, una edición de Zaragoza; pero el impresor no es Coci, sino Pedro Hardouin.

De Syllogismis.

> «Zaragoza.—Pedro Hardouin.—1529. Véase en el año correspondiente».

En dicho año no consta su descripción, si bien en 1528, nú-

mero 146, figura la *Summa Sylogismorum* del mismo autor, impresa por Hardouin, y a la cual debe referirse la indicación.

De Oppositione Propositionum.

«Zaragoza.— Pedro Hardouin.—1528. Véase en el año correspondiente».

En dicho año no consta su descripción.

Tractatus Summularum.

«Zaragoza.—Jorge Coci.—1525. Véase en el año correspondiente».

Tampoco consta su descripción.

Tractatus Parvorum Logicalium.

«Zaragoza.—Jorge Coci.—1525. Véase en el año correspondiente».

En el n. 132 se registra con referencia a Latasa, pero no se describe, haciéndolo, en cambio, en el n. 144 de otra de

Zaragoza.—Pedro Hardouin.—1528,

que no se incluye entre las obras de Lax.

Quaestiones Phisicales.

«Zaragoza.—Jorge Coci.—1527. Véase en el año correspondiente».

En dicho lugar, n. 140, se describen las *Quaestiones logicales* y no las *Phisicales*.

Summa Propositionum.

«Zaragoza.—Pedro Hardouin.—1528. Véase en el año correspondiente».

Al n. 158 encontramos descrita una edición que corresponde

a los anteriores datos, pero que se refiere a la *Summa Proportionum*.

Quaestiones in Libros Peryarmenias Aristotelis.

«Zaragoza. — Pedro Hardouin. — 1530. Véase en el año correspondiente».

«Zaragoza.—Jorge Coci.—1532. Véase en el año correspondiente».

La primera se describe al n. 167, sólo que ahora no es Hardouin, sino Coci, el impresor, y la segunda, n. 186, citada por referencia de Latasa, no se desprende de lo que allí se dice que sea Coci y no otro cualquiera el impresor.

XIV

84.—Cláusulas. [1517].

Este rarísimo impreso, aun teniendo la seguridad absoluta de haberlo sido en Zaragoza, falto como está de toda clase de indicaciones tipográficas, debió ser incluído en la sección correspondiente.

XV

96.—FRANCÉS: Antón. 1520.

Latasa, al citar el *Doctrinal de Mutaçafes*, no hace sino copiar a Uztarroz, en cuya librería estaba el libro y no en la del Pilar o La Seo, como supone el Sr. Sánchez.

XVI

100.—Romance del conde Dirlos. [1520].

No hay seguridad de que fuese impreso en Zaragoza, y menos aún de que lo fuese en dicho año.

XVII

116.—FERNÁNDEZ DE SANTAELLA: Rodrigo. 1523.

Aunque el Sr. Sánchez, al final del artículo dedicado a este escritor, advierte que «Quien desee más datos sobre el arcediano de Toledo y fundador de la Universidad hispalense, puede consultar con fruto la notable monografía escrita por el bibliógrafo D. Joaquín Hazañas y la Rua, titulada *Maese Rodrigo, 1444-1509*», no siguió él el consejo que daba a los demás, por cuya causa quedáronsele en el tintero varias ediciones del *Vocabularium*, todas ellas mencionadas por el Sr. Hazañas:

Sevilla.—Juan Tomé y Magni.—1499.
Zaragoza.—1508.
Sevilla.—Juan Varela.—1528.
Sevilla.—Juan Varela.—1538.
Salamanca.—Pedro de Castro.—1540.
Salamanca.—Andrea de Portonariis.—1549.
Medina del Campo.—Guillermo de Miles.—1550.
Toledo.—Juan de Ferrán.—1552.
Medina del Campo.—Sebastián Martínez.—1555.
Salamanca.—Juan María de Terranova.—1556.
Salamanca.—Andrea de Portonariis.—1566.
Alcalá.—Andrés de Angulo.—1569.

Esta última edición afirma el Sr. Sánchez que fué impresa por Juan de Villanueva, sin que sepamos los fundamentos en que se apoya para así asegurarlo.

XVIII

120.—MONTAÑEZ: Fray Jaime.—Espejo de bien vivir. 1523.

De la edición de

Valencia.—Juan Navarro.—1559

dice el Sr. Sánchez: «Edición no citada hasta ahora.» Vea el n. 3950 del *Catálogo* de Salvá, impreso hace bastantes años, y se convencerá de cuán equivocado estuvo al asegurarlo así.

XIX

136.—BASURTO: Fernando de. 1526.

Extraño parece que un escritor dedicado a escribir solamente de obras impresas en Aragón no haya visto siquiera los interesantes apuntes que acerca de escritores aragoneses dejara inéditos el célebre Uztarroz y que Latasa aprovechó perfectamente. Si el Sr. Sánchez los hubiese examinado, podría haber aumentado algún tanto los datos relativos a Basurto.

«Este autor—dice Uztarroz—escribió un diálogo venatorio y piscatorio en el qual dice muchas antiguedades de la casa de Luna y algunas del reyno de Aragon, dedicado a D. Pedro Martinez de Luna, primer Conde de Morata, y en el fin del libro dice asi:

«Fue impresa la presente obra en la insigne ciudad de Zaragoza, donde el dicho Vasurto auctor reside a los xvii del mes de Marzo, año de MDXXXIX, por Mestre George Coci».

»Este autor se halló en la conquista de Granada, que fué el año 1492; en la foja 11 celebra algunos caualleros por grandes cazadores:

«Por serviros os quiero decir de algunos caballeros, que yo en mi tiempo alcancé, que fueron muy diestros y valientes cazadores de nues-

tros enemigos en la conquista del reyno de Granada, los cuales, tambien, ayudados de la gracia y divina clemencia, hicieron en ellos crueles hazañas con muy valerosos esfuerzos que en todos ellos reinaban, unos corriendo a los moros por la Vega de Granada, otros arrojando lanzas por la puerta de Elvira, otros arrimando escalas en la muralla de Alhama, otros en prender, como prendieron, al rey Chiquito de Granada. C.—O, quanto me olgara que los nombres de algunos dessos caualleros me declarases, pues como testigo de vista lo puedes hazer, que la paga de los plazeres recibidos toda te vendrá junta, y mejor si me dices quien al rey Chiquito prendió.—P. Son tan pocos de los que me acuerdo, que os habreis de tener por contento con lo poco. — C. Con lo que me dirás me tendré por satisfeho.—P. Pues habeis de saber que de los primeros que me acuerdo fueron los Maestres de Santiago y Calatrava, y el buen Conde de Cabra, y el Alcalde de los Donceles, y los Duques de Seuilla *(sic)* y de Arcos, y el buen caballero Don Alonso de Aguilar con ciertos caualleros de la casa de Mendoza, y un otro cauallero del reyno de Aragon que Don Juan Martinez de Luna tuuo por nombre, etc. Este cauallero murio de un saetazo.»

En otro lugar añade Uztarroz:

«Hernando de Vasurto escribió un libro de la *Vida y milagros de Santa Orosia*, en versos endecasílabos: floreció en tiempo de D. Juan de Aragon y Navarra, obispo de Huesca, Jaen y Barbastro, que rigió aquellas sillas episcopales desde el año 1483 hasta el de 1526, que descansó en paz».

«Cita esta historia D. Vicencio Blasco de Lanuza en el tomo 1.º de la *Historia de Aragon*, lib. 3, cap. 31, y en el de 23 dice que dedicó esta obra a don Pedro Vazquez, ilustrisimo hijo de Jaca, obispo de Alguer, y esto habia de ser por los años de 1542, porque en éste le consagró obispo de aquella sede D. Fernando de Aragon, arzobispo de Zaragoza, con asistencia de D. Jaime Casanate, obispo Aladense, y de D. Geronimo de Toro, obispo de Filadelfia, como advertimos en las notas del *Modo de proceder en Cortes*, de Geronimo de Blancas. Tambien hace memoria de este escritor la *Historia de Santa Orosia*, en varios lugares, etc.»

En otra ocasión nos volveremos a ocupar de Basurto.

La edición de

Zaragoza.—Esteban de Nájera.—1550

no la describe el Sr. Sánchez a pesar de añadir: «Véase en el año correspondiente. Edición no citada hasta ahora.»

XX

166.—MÁXIMO: Valerio. 1529.

No nos cabe duda alguna de que el ejemplar que de la *Crónica de los hechos de los griegos y romanos* existe en la Biblioteca de la Seo de Zaragoza, y que, en su *Catálogo*, se supone impreso en dicha ciudad en 1529, fuera uno incompleto de la edición que en dicho año se hizo en Alcalá, en cuya portada no se indica sino el año de impresión. Unido este solo dato a ser el traductor Mosén Hugo de Urríes, nada de particular tiene el error cometido, y que el Sr. Sánchez debió subsanar no incluyendo esta obra en su notable *Bibliografía*.

XXI

169.—SEDULIO: Celio.—Coelii Sedulii presbyteri | Paschale opus: cū cō- | mento Antonii | Nebrissēn. 1530.

«Cuarta edición zaragozana—dice el Sr. Sánchez—del poema de Sedulio, comentado por Nebrija»; pero como, tanto en el n. 5, tratando de Sedulio, como en el 6, tratando de Nebrija, no se cita más edición anterior a ésta que la de

Zaragoza.—Jorge Coci.—1515

(puesto que la de 1508 no sólo es dudosa, sino que, a pesar de la llamada al año correspondiente, no se cita), habremos de contentarnos con que la presente sea la segunda y no la cuarta edición.

XXII

190.— BASURTO: Fernando de. — Descripcion poetica del martirio de Santa Engracia. 1533.

A pesar de lo dicho por Latasa, no es de creer que se imprimiera la relación siguiente, y que copiamos a continuación en gracia a su interés y curiosidad:

El memorable recebimiento y fiestas dignas de memoria que la insigne y muy noble y leal ciudat de Çaragoça hiço a la serenissima y mui poderosa señora la Emperatriz y Reina N. S.ª Doña Isabel e a los serenissimos Principes don Felipe e doña... sus hijos, el qual se les hiço pasando su Magestat a la ciudat de Barcelona con breuedad de tiempo, donde a Miercoles que se cuenta a 5 dias del mes de Março, año del Nacimiento de N. S. Jesu Christo de 1533 años, siendo Çalmedina en la dicha ciudat el espectable y magnifico Sr. Ramon de Castellon, y jurado en cap el mui noble y Magnifico Sr. Mr. Geronimo la Raga, y jurados segundo y tercero y quarto y quinto los espectables y magnificos señores Ioan de la Naja, Señor de Pradilla, y Maestre Tarauni, doctor en Medicina, e Anton Thomas Sanchez y Miguel Doiz, y escribanos de los hechos y secretos de la dicha ciudat, y jurados los magnificos y virtuosos señores los señores Miguel Francés y Domingo Español, todos ciudadanos de la dicha ciudat, los quales, con industria y prouidencia suya, ordenaron el dicho recebimiento en la manera que se sigue:

Primeramente, el dicho Miercoles que se sigue, que era a 5 de Março, partio la Emperatriz N. S.ª del Monesterio de Santa Fe a las 10 horas antes de mediodia, et, siendo informados de su venida los señores jurados, mandaron que con mucha presteza se apercibiesen todos los labradores de la dicha ciudat, y que todos a caballo saliesen a recebir a su Magestat y que fuesen camino de Santa Fe por donde ella venia, y cumplido su mandamiento salieron al dicho recebimiento en numero de mil y trecientos labradores, dellos en mui buenos caballos, y otros en sus propios rocines, con hasta docientos mancebos labradores, todos con ballestas y escopetas y montantes, los quales lleuaban la auanguardia, y, juntos en su ordenança, salieron al dicho recebimiento hasta ser pasados un poco adelante de la atalaya de Quarte, donde encontraron a su Magestat, que venia en una litera de raso carmesi, y llegado a ella uno de los labradores

principales y bien hablado, que se llamaba don Claros, le hiço relacion de como los labradores de la ciudat venian a besar los pies de su Magestat, que le suplicaban los quisiese ver luego; su Magestat mandó que luego parasen las andas y dio la mano a algunos de los labradores; pasaron todos los de a pie y a cauallo, y puestos en la retaguardia de la guarda de su Magestat, caminó su Magestat, acompañada de algunos caualleros de Castilla y de Aragon, por el camino que viene a dar en la bolsa de la Aljaferia, entre medio del qual salieron los jurados de la dicha ciudat, bien acompañados de muchos nobles y honrados ciudadanos con sus maças y oficiales y gramallas; y, llegados a su Magestat, le besaron la mano y al Principe e Infanta, y, tomando a su mano derecha al jurado en cap, siguieron su viaje.

Luego, dende a poco camino, salieron a recibir a su Magestat los señores del Consejo de Aragon, bien acompañados de letrados y algunos ciudadanos, a los quales recibio assi como a los jurados, e habiendo besado la mano a la Emperatriz y al Principe, siguieron su viaje yendo delante. No tardó sino muy poco quando llegaron los Diputados con sus maças y oficiales, y hecho lo mismo que los pasados en besar la mano a su Magestat, siguieron por su orden el camino, a donde vio tan gran numero de gente, assi de la dicha ciudat como estrangera, q̄ era venido al recebimiento, q̄ era digna de ser mirada, tanto que apenas los caualleros cortesanos ni de los otros podian hender por la gran gente que hauia, y mucho mas huuiera, sino que estaban esperando por otros caminos por donde creian que venia su Magestat, con la qual al presente venia durmiendo en sus faldas el Principe, y su Magestat venia descubierto el rostro: la Infanta venia en una litera con su aya, antes de la Emperatriz, la qual era de brocado, pero de mucho valor, y venia descubierto el rostro; y ansi con aquella orden caminaron hasta la Aljaferia, a donde su Magestat estuuo aquella noche, y venia acompañada de xix damas de buenos atavios, algunas portuguesas y otras castellanas, y una aragonesa, que era la hija del señor conde de Ribagorça.

Aquesta noche embió el conde de Ribagorça una valerosa colacion a las damas, aunque las diferencias de los platos fueron grandes y muchas.

Luego entró una valerosa cena que el Marques de Villena embió a las damas, en la qual auia xxx platos de diuersos manjares, ansi para los que comian carne como para los que comian cosa de cuaresma, y lleuaron los platos 30 criados suyos vestidos de carmesi.

Tambien salieron a recebir a su Magestat los señores inquisidores e algunos de sus oficiales, y llegaron no muy lexos de la Atalaya de Quarte, y hecho su acatamiento a la Emperatriz, le besaron la mano y tornaron en su orden.

Los señores del Consejo Real salieron a recibir a su Magestat con sus mazas y acompañados de muchas personas de letras, e, auiendo besado la mano a la Emperatriz, siguieron su viaje hasta la Aljaferia, donde su Magestat y damas quedaron aquella noche, y con ella el Marques de Lombai y su mujer la marquesa, por ser camarera de la Emperatriz.

El reciuimiento que la ciudad hiço a su Magestat el jueues siguiente.

Grande fue el trabajo y vigilancia que los jurados tuuieron aquella noche en preuenir con gran diligencia las cosas que complian al dicho recibimiento, y, venida la mañana, luego mandaron a todos los oficios que saliessen, cada qual con sus pendones y vanderas y juegos e inuenciones que tenian para el dicho recebimiento; que a las 7 horas todos fuessen a la Aljaferia para el recebimiento de su Magestat, so ciertas penas que a todos les pusieron; que todos tornasen en la orden q̄ les era dada, sin mover ruidos ni escandalos, lo qual se hiço e cumplio por los tales oficios, porque todos salieron con sus trompetas y atabales e juegos e invenciones e pendones y vanderas, y creyendo que su Magestat, Principe e Infanta entraran por la mañana, fueron a salir sin orden por llegar mas aina, y algunos sin comer, y llegados a la Aljaferia, esperaron hasta el punto que la Emperatriz salio, que eran cerca de las dos despues de mediodia.

No pasó sino mui poco que los jurados de la dicha ciudad salieron al recebimiento acompañados de todos los mas principales ciudadanos e de algunos caualleros con sus maças y trompetas e atabales como menestriles vestidos con gramallas de carmesi aforradas las vueltas de las mangas de raso carmesi, y llegados en su orden a N. S.ª del Portillo, estuuieron esperando a su Magestat hasta que vino la hora de su salida para entrar en la ciudat.

En este medio llegaron al dicho recebimiento los señores inquisidores bien acompañados de personas notables de la dicha ciudat, y despues dellos los Diputados y Consejo de Aragon y Consejo Real, cada qual por sí bien acompañados.

Dende mui poco tiempo que todos llegaron, llegó el Gouernador, bien acompañado de muchos caballeros y de otros muchos señores de la ciudat con sus maças de la gouernacion, y estuuo, assi como los pasados, esperando la salida de la Emperatriz.

Venida la hora que su Magestat estaua para salir de la Aljaferia, visto que el dia era desabrido de aires y calor, mandó que no saliesen con ella el Principe e Infanta, sino que los lleuasen en su litera a casa del

Arçobispo, donde auia de aposentar; lo qual se hiço assi, e yendo acompañados de muchos caualleros los lleuaron a las dichas casas.

Luego salió su Magestat vestida toda de negro a la portuguesa, con un bonetico en la cabeza, acompañada de todas sus damas con mucha honestidad; iban vestidas las mas dellas de seda negra con boneticos, algunas a la portuguesa, otras con muchos brocados de armiños sacados por las aberturas de las mangas, todos los cabellos de fuera crespados, cada qual dellas acompañadas de caualleros; y saliendo su Magestat, otros muchos caualleros cortesanos salieron, los Condes de Aranda y Ribagorça junto a la Emperatriz.

Allegada su Magestat a la puerta del Portillo, halló que estaua a la dicha puerta por la parte de afuera un arco triunfal bien traçado con una letra en medio del arco fecha en fauor de la Emperatriz, que fué figura del gran batallador Iudas Macabeo, que decia:

Con mucha mayor mercer
es llamado vencedor
vro Carlo Emperador,
pues os pudo a vos vencer.

En entrando su Magestat por la puerta del Portillo, la recibieron los jurados con el palio de brocado, que era bien valeroso, el qual era de brocado de harto valor, con los atoques de damasco carmesi con las armas de la Emperatriz, Reino y Cibdat, el qual iba puesto en diez y ocho varas (1) plateadas, las quales en compañia de los jurados llebauan algunos ciudadanos que hartos descansaban por el peso del palio.

Puesta su Magestat debaxo del palio y hecha oracion a N. S.ª del Portillo, començó de hacer su viaje acompañada segun dicho es, y de ai començaron los oficios a mostrarse con sus invenciones y vanderas y pendones.

Vio su Magestat enfrente de la puerta del Portillo un tablado entoldado, encima del qual estauan ciertos tundidores tundiendo, armados en blanco con sus almetes puestos y leuantadas las vistas, y notado por su Magestat que oficio era, sin mostrar parecerle bien ni mal prosiguio su camino acompañada de los oficios; e con sus banderas y como iban y la orden que lleuaban es en esta manera:

Primero es de saber que los mancebos pelayres y texedores con los

(1) Al margen: 14 eran las varas.

pendones colorados de gran campo de cada uno el suyo, e lleuaba el vno por deuisa un N. S.ª dorada y el otro los palmares y cerdas del oficio; eran de tafetan y iban hasta 80 mancebos vestidos de sayos cortos rosados en una manga abierta de vnos marlos blancos en ella, y lleuaban casi todos rodelas; lleuaban sus amos los pendones, y algunos lleuaban ropas largas de lo mesmo. Los mancebos sastres lleuaban vandera blanca con una † colorada, y todos vestidos de calças y jubones blancos; y iban como soldados, y los mas dellos con montantes y rodelas, los quales serian en numero de 70; iban los amos siguiendo las banderas a cavallo, vestidos de negro a la portuguesa, con bonetes y capuços; iban bien deuisados, porque lleuaban algunos dellos encima de los capuços cadenas, y muchos doblones llenos y otros retorcidos, y algunos mui ricas cadenas, e los capuces aforrados de oro.

Los colchoneros lleuaban una vandera pequeña como pendon, sin cabos, cerrada, amarilla, la qual lleuaba por diuisa un colchon plateado con un compas encima de la bara; y ellos iban vestidos de sayos de coutres y jubones de terciopelo; iban entre todos 20 hombres.

Los herreros lleuaban por deuisa encima de una bara una aguila grande de oro con un rotulo colgado en el pico que decia: In principio erat Verbum et Verbum erat apud eum et Deus erat Verbum, y lleuaban en las manos unas baras largas coloradas con unos martillos al cabo, y ellos vestidos de negro; e iban juntamente con este oficio el oficio de los cerrajeros con una vandera colorada, e lleuaban por diuisa una llaue larga, y otra danza de arcos de moças que lleuaban unas cantaricas en la cabeza, de las quales salian flores y açucenas, y fue tenida por buena invencion, porque dançaban mui bien.

Los cinteros y freneros lleuaban pendon de tafetan colorado con bolsas y cintos y por deuisa...

Los espaderos y lanceros lleuaban una vandera de tafetan labrada de colorado, blanco, con espadas y lanças por deuisas, los quales iban todos con espadas de dos manos y calças y jubon.

Los boneteros y capeleros mancebos lleuaban una vandera rondada de açul y blanco con una † colorada atrauesada, los quales iban de guerra como soldados con montantes y escopetas, y los amos iban todos junto a la vandera con capuces y bonetes a la portuguesa.

Los veleros mancebos iban, como romeros, vestidos de unas capetas blancas mui cortas, y lo demas todo blanco; lleuaban unos bordones blancos grandes y capeles blancos con muchas veneras de Santiago en ellas, y los mas iban con sayos negros con muchos fluecos y brocados de belos sacados por las mangas y cuerpos, y lleuaban bordones capeletes ansi como los mancebos.

Los carniceros tenian un toro bravo con una manta de oripel y muchos cascaueles, con doce mancebos con lanças y jubones y cueras blancas y 14 caxantes, todos a caballo bien adereçados, y el toro con rouas porque no hiciese mal; salieron con este toro al Mercado y fueron por el Coso a la puerta Cinaja y la Carrera y a la plaça de La Seo y a Palacio, adonde le corrieron delante las damas y caualleros.

Los puñaleros y silleros iban con coseletes y espadas de dos manos y algunos con escopetas.

Los çapateros y chapineros mancebos lleuaban dos vanderas, la vna amarilla, y por diuisa una torre, y la otra dorada, y por deuisa una N. S.ª y San Crispin; los quales iban vestidos todos con ropas cortas de oripel labradas, muy gentiles, y algunos iban de guerra, y eran en numero de 80 mancebos; parecian muy bien; iban los amos junto a la vandera y lleuaban los de las cuerdas juntos ropas largas de lo mesmo a la portuguesa.

Los blanqueros lleuaban una dança de saluajes de hasta 20 hombres y una vandera colorada, y lleuaban mascaras y barbas grandes.

Los çurradores mancebos iban con una vandera colorada, y unos castillos colorados por deuisa con un leon dorado, y ellos iban vestidos de unas ropetas roçagantes cortas, con boneticos de cuero plateados a la portuguesa.

Los plateros iban todos a caballo con capuces negros y bonetes a la portuguesa, y algunos lleuaban a la redonda de los capuces, por defensa, mucha chaperia de plata tirada, y todos con cadenas de oro, y en los boneticos unos penachos de oro y plata; iban muy bien, porque iban ricos.

Muchos destos oficios lleuaban trompetas y atabales en tāto numero, que habia en este recebimiento pasados de cinquenta trompetas y veinte pares de atabales; esto sin contar los de la dicha Emperatriz, sino solamente los que lleuaban los oficios.

Pasados los oficios venian entre el oficio postrero las chirimias y sacabuches y dulçainas del Condestable de Castilla, y luego las del Conde de Aranda, y tras ellas las trompetas de la Emperatriz y otros muchos menistriles. Pasados los menestriles venian muchos caualleros, ansi de Castilla como de Aragon, en especial el Marques de Astorga, y el de Villena, el Marques de Aguilar, el Conde de Aguilar, don Hernando de Toledo, mayorazgo del Conde de Oropesa, el Marques de Cenete, el Conde de Chinchon, don Pedro Dauila, el Conde de Aranda, el Conde de Ribagorça, el Conde de Sastago e otros muchos caualleros que venian en compañia de las damas.

Despues de algunos destos caualleros y señoras venia la guardia de a pie, y tras ella venia el guion de su Magestat, y luego las maças de la

Emperatriz, y entre ellas muchos de los señores de Aragon, ansi oficiales reales como otras personas.

Despues de estos venia su Magestat debaxo del palio, que le traian los jurados y ciudadanos, segun dicho es; e al tiempo que entraron por el Coso su Magestat iba mirando a todas partes.

Luego iba el Gouernador, y despues las damas, y con ellas los caualleros, segun dicho es, y a la postre iban los cinquenta de a caballo de la guarda de su Magestat, todos de librea.

Llegada su Magestat a la puerta Cineja, se le hiço en ella vna solene fiesta mui devota y no poco apacible, en un arco triunfal que en lo alto se le hiço, todo con muchas invenciones y letras, que vn vn *(sic) Hernando de Basurto* compuso e inuentó, la qual se hiço en esta manera:

Luego que la Emperatriz se reparó junto a la puerta, salió un pastor a recontar lo que en la dicha puerta hauia de acaecer, y ricontado se soltó vn trueno, en el qual se mostraron en el medio del tablado los XVIII caualleros de S.ª Engracia con S. Lupercio armado, con dos vanderas pintadas por la una parte de las armas de Portugal y de la otra la † con una letra que decia: *unum Deum colimus*; y tirado otro trueno, se abrio un cielo que en muy alto estaua en cima del arco, en el qual parecio Sra S. Engracia, adornada de ricos atauios de brocado y seda, con vna corona en la mano y vna guirnalda en la cabeza; y luego que los XVIII caualleros la vieron, començó a cantar Lupercio diciendo:

Ella es ella,
Santa Engracia,
Nuestra estrella.

Y cantando y respondiendo a dos coros, començó a bajar S. Engracia de la altura del cielo con un sotil ingenio, y hablando con los XVIII y respondiendo ellos, abaxó hasta donde estaua la Emperatriz, la qual, de que vido que venia de alto, se marauilló su Magestat y salio a ella, y llegada S. Engracia a ella le dixo ciertas coplas a la portuguesa; y hauiendole dado aquella corona, su Magestad la tomó y la dio al Conde de Chinchon con una peticion que el infantito, que era S. Engracia, le dio. No era la corona de valor, porque ya los señores jurados tenian aparejado el presente en otras cosas de oro y plata; y porque lo que dixo el pastor y los XVIII caualleros y S. Engracia a la Emperatriz no quede sin ser sauido a los que vendran, se dirá aqui, la qual su Magestad esperó por ser apacible.

Dios mantenga, Amen, Amen,
a todos quantos venis,
y a vos, noble Emperatriz,
con vuestro çagal, tambien,
y dé fauor
al mui alto Emperador,
y le tenga de su mano,
pues es Cesar Carlo Ma[g]no,
valiente conquistador,
tan jocundo,
y tambien *(sic)* auenturado,
quanto nunca fue hallado
en los Reyes deste mundo;
porque, a mi ver,
ninguno tuuo mujer
vuestro par ni igual de vos,
y si suya os hiço Dios,
fue por vos lo merecer.
Con raçon
la Fortuna hiço aquesto,
pues, con causa, os dió por vuestro
este mundo y Aragon,
tan fiel,
que presto vereis en él,
si quereis aqui esperar,
una santa singular
a vuestro mismo joyel,
que, por su traje
y su persona Real,
vereis ser de Portugal,
de v̄ro̅ mesmo linaje,
porque aqui acauó,
porque a nuestro Dios honró
en tiempo que fue Daciano
unico juez tirano,
quando la martyrizó,
y con ella
otros martyres murieron
portugueses, que quisieron
padecer por su querella,
y a su costado
tambien murió degollado,
ansi lo digo y concluyo,
por la fe un tio suyo
que Lupercio fue llamado;
al qual vereis
entre todos mas herido;
y si el cuento es bien medido,
diziocho hallareis
caualleros
que fueron de los primeros
por Iesus martyriçados,
portugueses señalados,
defensores verdaderos,
de quien luz
la santa de todos fue,
pues honrando nuestra fe
un Dios confesó en la cruz,
y con audacia
la bendita Santa Engracia,
cuyo nombre assi se nombra,
de los martyres fue sombra
contra el pueblo de desgracia,
por dechado
a la alta suma bondad
se dexó en esta ciudad
su cuerpo glorificado;
por Patron
le tenemos con razon,
y veneramos
esta Santa, y la llamamos;
en quien reina la pasion,
y assi ella
a todos vale y socorre,
siendo muro y fuerte torre
de quien se encomienda a ella.
Gran raçon
teneis, Reina de Aragon,
contino tener memoria,
pues en él fue la victoria
de vuestra clara nacion
por bondad,

pues della sereis pagada,
que tengais encomendada
aquesta noble ciudad,
y procureis,
alta Reina, pues podreis,
ganarle todo fauor
con Cesar Emperador,
pues por vuestro le teneis:
que el galardon
Santa Engracia le dará,
pues a Dios suplicará
os embie la salvacion.
Y si no os vais,
antes que de aqui partais,
por memoria,
vereis parte de su historia
si un ratillo aqui esperais.

Fin.

Acabado el pastor sus coplas, soltaron el trueno, y apercebidos los xviii caualleros y S. Engracia, començaron a cantar en dos coros, segun dicho es, y començando a baxar dixo S. Lupercio:

Y nació en Portugal
de alta sangre Real,
y todos en general
venimos aqui con ella.

Respuesta.

Ella es ella, Santa Engracia, nuestra estrella.

Acabados estos sonetos *(sic)*, a mui señalado concierto se hincaron de rodillas los xviii caualleros, y dixo S. Engracia:

Yo soi yo
quien Daciano aqui murió.

Los caualleros:

Ella es ella, S. Engracia, nuestra Estrella.

Acabados estos, dixo Santa Engracia, hablando con ellos:

Santos bien auenturados
que aqui fuisteis degollados,
estad todos consolados,
pues quedasteis sin querella.

Los caualleros:

Ella es ella, Santa Engracia, nuestra estrella.

Santa Engracia a la Emperatriz:

A la Reina poderosa
salue Dios,
pues soi cierta que sois vos
de mi Nacion generosa.
Sea loado,
porque aqui os ha guiado
para en poderos ver,
pues os quiso Dios hacer
Virgen de mi dechado.
E pues sois en este suelo
gran Matrona,
tomad, reina, esta corona
que teneis allá en el cielo
ya ganada,
porque sois justificada
con la templança y justicia,
enemiga de codicia
deste mundo, que no es nada;
e pues la suma bondad
ya os la ha dado,
empleá vuestro cuidado
en fauor desta ciudat,
y sereis
pagada, como vereis
allá en el cielo,
con un diuino consuelo,
que por ello cierto habreis.
Holgad, Reina esclarecida;
ya entendeis
que a donde los pies teneis
yo cierto perdi la vida,
que Daciano,
severo juez tirano,
yo os lo digo,
que fue cruel enemigo
de todo el pueblo christiano;
e vos rogo querais ser,
con vuestra imperial corona,
de aquesta ciudad patrona,
donde quise padecer,
porque en ella,
reinando nuestra querella
fenecimos
los que a nuestro Dios servimos
al tiempo que fui doncella.

Acabadas las coplas, se tornó a subir S. Engracia por su ingenio con otros sonetos que los caualleros cantaron a concierto. Luego la Emperatriz se entró por la Puerta Cineja, yendo los oficios delante, y todos los demas. Las letras que en el arco triunfal de la Puerta Cineja hauia, con sus inuenciones, son las siguientes: Primeramente hauia una letra larga en lo alto del arco de parte a parte que decia:

Plus vltra con Aragon
se le entrega y se le ofrece,
porque el mundo mas merece.

En esta letra auia dos cifras: la vna era que adonde decia Aragon estaban las armas de Aragon, y donde decia Mundo estaua figurado el Mundo. Baxo desta letra estauan las armas del Emperador, con un demonio debaxo dellas, que decia y la tenia en lo alto:

Para siempre ha de durar
su victoria e imperar.

A la mano izquierda estauan las armas de la Emperatriz, que eran quinas de Portugal, y decia la letra:

Triunfo tuuo, pues ganó
tanto bien para su gloria,
quien tiene della memoria.

En medio de las armas del Emperador y Emperatriz estaua pintado el *Deseo* con dos bariles iguales en las manos, y decia la letra:

Sin engaño de los dos
camina su pensamiento,
viendo que el contentamiento
por igual le hiço Dios.

Luego, debaxo del Deseo, estaua pintada una Aue Fenix, que es una sola en el mundo, que en el fuego hace sacrificio de si misma, en alabança de la Emperatriz:

Solo le hiço Dios
para ser mas estimado,
mas, si el mundo es bien mirado,
tampoco no es mas de vos.

Al otro cabo del Fenix estaua pintada la *Razon* a manera de antigua romana, y decia la letra, endereçada al Emperador y Emperatriz:

No hiciera mi deuer
si causara desunion:
lo está junto un querer
en un mismo coraçon.

A la mano izquierda del arco estaua el *Contentamiento*, pintado a manera de un gentil hombre, con una letra endereçada a la Emperatriz y decia

Muy cumplido se ve en vos,
porque está el Contentamiento

contento; porque a los dos
contentos os tiene Dios
por vuestro merecimiento.

Estaua junto al Contentamiento la *Esperanza*, y decia la letra endereçada a la Emperatriz:

De tenerla es gran raçon,
pues por esso sperais deuer
al mas alto merecer
de quantos fueron y son.

Estauan en baxo del arco pintadas dos Reinas, que la una a la otra se miraban, y eran la reina Ester y la reina [de] Saba; y decia la letra, hablando con la Emperatriz:

Callemos todos con vos,
Reina nuestra,
pues la victoria fue vuestra
quando a Cesar hiço Dios.

Entrada su Magestat por la Puerta Cineja, fue por S. Pedro y por las Botigas hondas y por la Calle Nueva al Mercado, adonde los jurados le auian hecho un sitial para ella y sus damas muy bien adornado, con un rico dosel y cielo, y todo con tapiçado de quatro gradas en alto, el qual se le hiço para que dende alli viese pasar por orden los oficios e inuenciones; mas viendo su Magestat que ya era tarde, no quiso mas de quanto vio la dança de los coros de las moças con las cantaricas que lleuaban los cerrajeros, y ansi con su orden entró por la puerta Toledo y fue por la calle Mayor, hasta el cabo de la carrera y a la plaza de La Seo.

Llegada su Magestat junto a La Seo, salieron a recibirla con mucha veneracion el obispo Marton, vestido de pontifical y mitra, con los canonigos de La Seo, que lleuaban todos capas ricas de brocado con la †; y llegado la Emperatriz a xx pasos de las gradas de la puerta, se apeó, y hecho acatamiento y oracion a la †, se entraron todos con ella con el palio y cantando el *Te Deum laudamus*, y llegados junto al altar la juraron por Visoreina de Aragon y lugarteniente general, y su Magestat juró en los sacros Euangelios de obseruar y catholicamente guardar los fueros, priuilegios y inmunidades y exenciones del Reino; e siendole leido por el protonotario, dixo su Magestat: si juro; y hecho en tal caso la ceremonia que se requiere, para mayor firmeza dixo: amen. Luego se salio

su Magestat de La Seo por la misma puerta principal, y se fue a casas Arzobispales, donde estaua su aposento, lo qual todo fue acabado el jueues a las seis horas.

Otro dia viernes se hiço a su Magestat y al Serme Principe e Infanta las fiestas siguientes:

Primeramente mandaron los jurados que el viernes, acabado de comer, se adreçasen todos los oficios, y cada qual con sus pendones, juegos y deuisas y bailes y danças viniesen a la plaza de La Seo, y, cumplido su mandamiento, vinieron cada qual de la manera siguiente:

Los zapateros y chapineros vinieron con su vandera y vestidos de su deuisa, y traian una dama gran bailadora; fue dança muy bien concertada y bien mirada; y llegados a la plaza, bailaron delante el Principe e Infanta, y bailando entraron en palacio y bailaron; luego mandó la Emperatriz que todos los juegos pasasen por la parte del rio, porque se iba a los corredores, lo qual se hiço ansi.

Los peligeros lleuaban vandera colorada, y en ella por deuisa el bautismo de S. Joan, con las cuerdas llenas de martas y arminios, y ellos vestidos de negro con muchos aforros de arminios blancos, sacados muchos bocados; e iban los mancebos de guerra con muchas rodelas, y lleuaban una bestia fiera que es tenida como dragon y daua placer a la gente, con 4 salvajes que la guardaban.

Los pelayres y texedores vinieron con su pendon y deuisa, y despues de auer hecho su muestra en la plaça al Principe e Infanta, fueron por la parte del rio e hicieron ante su Magestat el mesmo acatamiento y cosas de guerra, ansi como un caracol con una dança de espuelas.

Los cerrajeros y freneros fueron con su vandera y aguila, y despues de auer andado por la plaza de La Seo, fueron por la parte del rio y con su dança de arcos de moças con sus cantaricos dieron placer a su Magestat [y] al Principe que ya estaua con ella, y hecho su acatamiento se fueron. Los boneteros vinieron en ordenanza ante la Emperatriz.

Los peligeros vinieron con su deuisa y con un dragon que traian mui placentero, con el qual, ansi el dia de la entrada como otro despues, se holgaron. Los veleros vinieron con su deuisa y romeros y dançaron ante la Emperatriz.

Los çurradores vinieron con su deuisa y una dança muy buena de mancebos.

Los blanqueros vinieron con su deuisa y salvajes, y dançaron ante su Magestat.

Los sogueros vinieron fasta doce dellos vestidos, como salvajes, de ca-

ñamo, y no cuidando se dio fuego a uno y se quemó. Ansi mesmo fueron otros algunos oficios con sus pendones y deuisas, que a su Magestat hicieron acatamiento, estando siempre mirando en los corredores con el Principe e Infanta y con todas sus damas.

Venida la noche se hicieron por la ciudat grandes luminarias y fogueras, y salieron por la ciudat haciendo grandes alegrias infinitas personas con grandes sonidos de trompetas y bocinas, que parecia noche de Carnestolendas.

Salieron los señores jurados mui acompañados de ciudadanos con muchas achas y trompetas y atabales, y fueron por las calles de Doña Maria y a la Madalena y calle Mayor y Mercado y al Coso y a la Puerta Cineja, adonde en el arco della estauan grandes luminarias, y parecia cosa de grande magestat como las invenciones se parecian; y venidos todos a sus posadas, se acabaron las fiestas del viernes.

La fiesta que a su Magestat se le hiço el sabado siguiente.

Venido el sabado despues de mediodia estauan juntos en La Seo las cabezas de los Santos y Martires de la dicha ciudat dende la mañana, porque se creyo que se hacia la procesion el sabado por la mañana; e como su Magestat e Principe se levantaron algo tarde, mandó que asta despues de comer cesase la procesion; y venida a la hora de las dos, salio su Magestat mui acompañada de todos los grandes señores, e con el Principe e Infanta, que juntos venian en una mula, y con todas sus damas; y vino antes que la procesion saliese, en una mula, a mirar la procesion a las casas del señor de Osera, las quales D. Leonor de Gurrea mui bien adereçadas [tenia] de ricas camas y tapiceria, como para tal monarcha; y puesto el dosel de brocado en una ventana encima los entresuelos, se puso su Magestat a ver la fiesta, y el Principe e Infanta en la otra ventana.

Dende a poco la procesion pasó con todas las cabezas y reliquias de la ciudat que ordinariamente el dia del Corpus suelen salir, con muchas chirimias, sacabuches, y trompetas, y atabales, y salterios, gaitas e viguelas de arco, y cantores, et otras maneras de instrumentos, e por el cabo de la carrera, y por donde estaua su Magestat, auiendo pasado adelante los oficios con sus pendones y deuisas y juegos con mucho orden; despues de lo qual iba el obispo Marton, de Pontifical, con su mitra, y los canonigos de La Seo y N.ª S.ª del Pilar con sus capas ricas de brocado, con todas las cruces de las iglesias de toda la ciudad; e al tiempo que pasauan los pendones y vanderas por debaxo de la ventana de su Magestat, le hacia su acatamiento, y de ai fue la procesion al Mercado, y

tornó por la calle Nueva y a las Botigas hondas y al cabo de la carrera, de manera que quando allegó de vuelta aun no auia acabado de pasar la gente que en la procesion iba, y conuino detenerse las cruces y pendones hasta que pasasen, y ansi de aquella manera se tornó a La Seo ya casi noche.

En el fin de esta procesion iban los jurados con sus bramoyas de carmesi bien acompañados de muchos nobles ciudadanos, los quales mandaron que fuesen con la cabeza de S. Engracia las trompetas y atabales, chirimias y sacabuches que tenia la ciudat; e, seyendo ya tarde, su Magestat salió de donde estaua y fue a N.ª S.ª del Pilar, en la qual estuuo mui poco haciendo oracion, e yendo acompañada de grandes señores y de sus damas, se fue a Palacio, adonde para aquel dia ouieron fin las fiestas.

Las fiestas que el domingo siguiente se hicieron a su Magestat.

Venido el domingo siguiente, por traer a efecto los señores jurados las fiestas de los carros triunfales que tenian aparejados para el servicio de su Magestat, mandaron q̃ fuesen traidos a la plaça de La Seo, donde su Magestat mandó que se hiciesen, porque se le hiço de mal ir al Mercado, y traidos todos, con solo verlos se holgauan, por estar mui adreçados y pintados arrebolados como estauan, ḋemas de los cielos e invenciones que traian para representar las historias adelante declaradas, de los quales carros y representacion todos tuvieron cargo los clerigos y cantores de la cofradia del Angel Custodio, que los jurados en nombre de la ciudat le dieron.

Venida que fue la hora de las tres, su Magestat salió a la ventana q̃ sale a la plaça de La Seo, que está al lado de la rexa junto a las casas de la Diputacion, en la qual estaua puesto un rico dosel de brocado, y el Principe e Infanta estauan en la ventana de la rexa, los quales tenian delante unas almohadas de carmesi, y asi estuuieron esperando las historias de los carros, que se representaron en la manera siguiente:

El primer carro.

Fue de la Señora Santa Engracia y su martirio, en el qual, ante todas cosas, se mostró Daciano adelantado con sus alguaciles y pregoneros hechando un edito que todos los christianos que no quisiesen adorar los Dioses se fuesen luego de la ciudat, y como Santa Engracia llegó a Daciano con sus XVIII caualleros, entre los quales venia San Lupercio, y como, porque confesó un Dios, la martiriçó, y degolló a S. Lupercio, y

a ella asparon y sacaron con tenazas una teta; la qual historia se representó mui bien y con mucha contemplacion hasta que con el clauo dio el anima a Dios; mas es de notar que, en acabando Daciano de hacer el edicto, que lo primero que acaecio fue que entró S. Engracia con sus XVIII caballeros, con un guion delante de las armas y quinas de Portugal, por la calle que viene de N.ª S.ª del Pilar a la plaza de La Seo, los quales venian con sus trompetas y atabales y menestriles, representando ser persona real Santa Engracia, y llegados al carro se apearon y subieron en él lleuándola del brazo S. Lupercio, y subidos començó S. Engracia de reprehender a Daciano, sobre lo qual todos fueron presos y S. Lupercio degollado, y S. Engracia martiriçada; y quando dieron las animas a Dios, baxaron dos angeles y los lleuaron al cielo.

El segundo carro.

Fue de la Ascension de Nuestro Señor como subio a los cielos despues de auerse despedido de su madre y apostoles, y como lo subio el Espiritu Santo.

El tercer carro.

Fue como N. S. viene a juzgar los vivos y los muertos y los buenos y los malos, y como los buenos ouieron gloria y los malos fueron al infierno. Este fue un carro mui bueno y cosa que se miró con mucha atencion, porque auia un infierno con grandes caras espantosas de demonios y deuisadas, mui feos y de espantosos vestidos, en manera que quando se acabó era ya casi de noche; fue tan grande la gente que cargó en tan pequeño espacio, y tantos los tablados que se hicieron, que murieron algunas cabalgaduras del trabajo que pasaron en la grande apretura de la gente, y no solo esto, mas aun muchas personas se vieron en mucha afrenta por goçar de la fiesta; la qual se acabó de noche, y todo lo demas de aquel dia domingo.

El lunes siguiente no ouo cosa ninguna que de escribir sea, excepto la entrada del Conde de Venavente, por ser como fue de gran mira, por la mucha gente y libreas de mucho valor y recamera con que entró; y ansi es verdat, que traia en la delantera quarenta caçadores con sus açores y caballos, todos con sus libreas de paño y seda muy vistosas, y con doce pajes, todos a caballo, y doce moços de espuelas, y otra gente de a cauallo, y 90 acemilas, todas con sus reposteros de sus armas; entraron con el muchos señores de los que ya estauan en la corte, en especial el Marques de Villena, y el Marques de Astorga, y el Marques de

Cenete, y el Conde de Aguilar, y el mayorazgo del Conde de Oropesa, Don Hernando de Toledo, y Gutierre Quixada e otros algunos caualleros; entró por la plaça de La Seo con muchas trompetas y atabales chirimias y sacabuches, todas suyas, y con sus libreas, y fue a Palacio a besar las manos a su Magestat, y auiendolo efectuado se tornó a su aposento siempre acompañado de todos los caualleros.

El martes siguiente, queriendo su Magestat poner en execucion su partida, mandó a gran priesa que partiese luego su recamara, porque se queria luego partir, e poniendo en efecto partió por la mañana mucha gente cortesana y la recamara de la Emperatriz y las criadas de las damas y otra mucha gente; fue la causa de la breve partida auer llegado a la Emperatriz dos correos del Emperador con la certificacion de su venida breue a España, e como su magestat otro fin no lleuaua sino ver al que mas queria, recelando no se les embarcase el Emperador antes que ella dentrase en Barcelona, desamparó todas las cosas de acá para ir a goçar de la vista de todo su bien; muchos caualleros y señores cortesanos y otras gentes quisieran estar mas dias en Çaragoça, por verla bien proveida y abastada de todas las provisiones necesarias y en mui buenos precios; mas como lo mas puede siempre mas que lo menos, ouieron de seguir el guion de su Magestat, pues el fin de todos era obedecer sus mandamientos.

Visto por el Sr. de Pradilla, jurado segundo, e por Anton Tomas, jurado III, e por Miguel Doiz, jurado quinto, que estaua su Magestat tan cerca de su partida, determinaron de ir a besar las manos a la Emperatriz por hablarle algunas cosas tocantes a la ciudat y ofrecerle, para quando fuese acabado, el presente de plata que la ciudat le hacia; y puesto en efeto, salieron de las casas de la ciudat con sus gramayas de carmesi y con sus maças, acompañados de algunos ciudadanos, a las once horas, antes de auer comido, y llegados a la puerta del aposento de su Magestat, los recibió alegre y benignamente, diciendoles que los agradecia mucho lo que por ella auian hecho en esta ciudat, y que siempre lo tendria en memoria para los satisfacer, y que les rogaua, pues estaua mucho en su mano, que abreuiasen las Cortes de Monçon; los jurados respondieron que ellos en nombre de la ciudat besaban los pies de su Magestat por querer tomar en quenta tan flacos servicios, &. Agradeció el presente mucho, que, por no estar acabadas las pieças de plata del seruicio, no se dio, y dixeron remitirian a Barcelona o a Monçon. La Emperatriz les dio a besar la mano.

Llegada que fue la hora que su Magestat estaua aparejada para su viaje, se puso en medio de una litera de carmesi, y ella y el Principe y estando acompañada de muchos grandes señores, entre los quales estaua

el Condestable de Castilla y el Conde de Venavente, aunque el dia antes auia llegado de camino, el Marques de Astorga y los demás que ordinariamente la siguen, y con su Magestat la Infanta y damas, y con muchas trompetas y menestriles y con su guion salio por el puente y siguio su viaje a la vuelta de Barcelona, adonde plege a N. S. presto vean sus ojos al Emperador nuestro señor, y su Magestat se goce con ella y con el Principe e Infanta sus hijos, y a todos los guarde por muchos tiempos, como por ellos es deseado.

(Registro del Reino de Aragon, desde 1516 a 1558. Fol. 215 y sigs.—Academia de la Historia.—Colec. Salazar.—K. 47).

XXIII

Fueros. 1533.

Salvá, en el n. 3675 de su *Catálogo*, describe una edición de los *Fueros* igual a la descrita por el Sr. Sánchez en su *Bibliografía*, terminando ambas al fol. 78; pero en los volúmenes que las contenían se habían añadido otros tratados: en el visto por el señor Sánchez en el *British Museum*, 26 hojas no foliadas con las signaturas a^8-b^8-A^{10}, todo lo cual describe en su obra (tom. I, pág. 18), siendo el último de ellos el siguiente:

> ¶ Fori editi per serenissimū | dominū Carolū regē Aragonū in cu- | riis generalibus cōuocatis in ciuitate | Cesaraugustana: qui fuerūt publicati | decima septima die mēsis januarij An- | no a natiuitate domini millesimo quī- | gentesimo decimo nono.

Como se comprende fácilmente, estos Fueros no pudieron ser impresos en el año 1517, en que se describen; y en el de 1519, en el que probablemente lo fueron, debiera haber al menos alguna referencia.

Aun cuando en la descripción no se diga, deben comprender

las 10 hojas de la signatura A, ya que las otras 16 corresponden perfectamente a las mismas 16 que describe Salvá.

En el tomo que éste poseía se habían añadido 11 hojas con la signatura A-B, que empezaban con la inscripción:

Carolus Imperator et Aragonū rex. Fori editi per Cesarem catholicum dominum nostrum Carolum regem Aragonū primum in curiis quas aragonēsib⁹ celebrauit in villa Montissoni die vicesima mēsis Decēbris de Anno cōputato a natiuitate dñi Millesimo quingētesimo xxxiij.

«Todo en folio—añadía Salvá,—de hermosa letra gótica y bella impresión a dos columnas».

Estos *Fueros*, como los de 1519, se imprimirían en el mismo tamaño y forma que los generales, a fin de unirlos con éstos, como lo prueban los dos tomos conocidos.

XXIV

205.—ALVAREZ: Francisco.—Historia de Etiopia *y otro opúsculo*.—In. fol.—Zaragoza. [1536].

Dice el Sr. Sánchez:

«En el *Catálogo* de la biblioteca del Excmo. Sr. D. Pedro Caro y Sureda, marqués de la Romana, página 150, columna 1, se cita esta impresión zaragozana, y sólo con las indicaciones copiadas. Evidentemente hay error de fecha, pues la edición de esta obra, tenida como *princeps* hasta ahora, es la de 1557, y no es impresión zaragozana, sino de Amberes. La primera de Zaragoza que nosotros conocemos es de 1561, como se verá en el año correspondiente.»

En la Biblioteca Nacional de Madrid, a donde fué a parar en su mayor parte la del Marqués de la Romana, existe un volumen, designado con la signatura R-2112, procedente de esta última y en el que, a continuación de la *Historia de Etiopia*, impresa en Zaragoza en 1561, hay otro opúsculo titulado:

Historia de las cosas q̄ hā | pasado en Italia desdel año .M.D.xxi. de | n̄rā redēpciō hasta el año .xxx. sobre la restitu- | ciō del duque Frācisco Sforcia enl | ducado d' Milā: en | la q̄l se recuentā las grādes victorias del Em*p*ador dō | Carlos nuestro señor desdel *p*ncipio de su im*p*io hasta su | sacra coronaciō y tābien se recuētā las batallas q̄ en este | tiēpo el rey de Frācia *p*dio hasta ser preso en pauia por | los capitanes de su M. traduciola d' latin en castellano | el maestro Bernardo Perez canonigo de Gādia. Va | dirigida al serenissimo y muy esclarecido principe don | Phelippe hijo del mismo Emperador nuestro señor.

Esta obra, original de Galeacio Capella, fué impresa en Valencia en 1536. De aquí, sin duda, el error de los que confeccionaron el *Catálogo* mencionado y en el que debió leerse:

Historia de Etiopia.—Zaragoza.—1561,—y otro opúsculo.—Valencia.—1536.

XXV

230.—MEXIA: Pedro. 1542.

Copiamos del Sr. Sánchez, sin quitar punto ni coma:

«Ejemplar falto.

»Al fin: ❡ Fue impreso el presente libro enla muy noble y muy leal ciudad de Çaragoça | en casa de George Coci: a | costas de Pedro Bernuz y Bartholome de Nage- | ra. Acabose a tres dias del mes de Julio: año de la encarnacion de nuestro saluador Je- | sucristo de mil quinientos y | quarenta y dos. | ✠.

»Al fin del ejemplar de esta misma obra [¿de cuál?], impresa en Zaragoza en 1547, y que se conserva en la biblioteca de San Isidro de Madrid, hallamos esta hoja, única de esta edición, y que atestigua su existencia, ya que no la vemos registrada en ningún repertorio bibliográfico.»

El Sr. Sánchez adivina, con sólo el colofón copiado, la obra a que pertenece, y como no lo dice tampoco, al menos en este lugar, sospechamos que se refiere a la *Silva de varia leccion*, de la que, al ocuparse en 1547 (n. 262), menciona, como impresa en Zaragoza, una edición de 1542.

XXVI

233.—VALERA: Mosen Diego de. 1542.

(Escudo de armas reales). LA CORONICA DE ESPA- | ÑA ABREUIADA POR MA- | DADO DE LA MUY PODE- | ROSA SEÑORA DOÑA | ISABEL REYNA DE CASTILLA ꝛc. | Año M:D:xlij.

Portada con orla. El título todo en encarnado, excepto el año, que va en negro. Letra gótica, con retratos de reyes que parecen de naipes.

A la vuelta de la portada:

Tabla | ☙ Eſta ſiguiente cronica illuſtriſſima princeſa es partida en quatro partes principales: aſſi como ſe declara por esta tabla.

Son seis hojas de tabla con la signatura ✠.

En el folio 1 comienza la historia. Sign. a-m. de 8 hojas.

El ejemplar que tenemos a la vista está falto de las últimas hojas, llegando tan sólo al fol. xcix. y faltándole tres hojas de la signatura n.

No descrita, aunque sí citada, por el Sr. Sánchez. El único ejemplar que conocemos existe en la Biblioteca de la Academia de la Historia.

XXVII

CERCOL: M. Jorge. 1543.

Quadrage, triviales chriarum à Magistro Georgio Cercolensi in ludo Monsonensi prelectore edite... Cesarauguste, 1543.

Al fin:

Excusum est hoc opusculum Cesarauguste in officina Georgii Coci theutonici opera cum diligentia Petri Bernuz, et Bartholomei à Najera, Anno a Christo nato Millesimo quingentesimo quadragesimo tertio. Die vero decimo mensis Octobris.

8.°—l. red.—A la vuelta del membrete el escudo del impresor. A la vuelta de la portada una carta del autor al Dr. Juan Nueros.—Son observaciones gramaticales.

No descrita por el señor Sánchez. La descripción anterior está copiada del *Ensayo de una Biblioteca*, etc., de Gallardo, n. 1753.

XXVIII

241.—VENEGAS: Alejo. 1544.

Hay que enmendar el año de impresión del escrito *Brevia scholia in Petri Papaie Samaritem comoediam*, que no es 1554, sino 1542, como puede verse en el *Ensayo* etc. de Gallardo, n. 4263.

XXIX

ROJAS: Fernando de. 1545.

Tragicomedia | de Calisto y Melibea, Enla qual se contienen | (demas de su agradable y dulce estilo) muchas | sentencias

philosofales: y auisos muy necessa- | rios para mancebos: mostrando les enga- | ños que estan encerrados en seruientes y alca- | huetas. Agora de nueuo corregida y emendada. | Impressa en çaragoça: en la oficina de George | Coci. Año de M.D.XLV.

Al fin:

Acabo se la Tragicomedia | de Calisto y Melibea con el tratado de centurio: | corregida y emendada con mucha diligencia. | Impressa en Çaragoça en la officina de | George Coci. A costas de Pedro ber- | nuz y Bartolome de nagera. Acabo- | se XVII dias del mes de | Junio. Año de mil y quinientos y quaren- | ta y cinco.

En 8.—Signs. aiiii-niiii.—Al principio de cada acto un grabado de madera.—En la hoja 104 v.° el escudo del impresor.

Existe un ejemplar en la Biblioteca ducal de Wolfenbuttel.

Esta edición, diferente de la que en el mismo año imprimió Diego Hernández (véase en la *Bibliografía Aragonesa* el n. 245), quedósele en el tintero al Sr. Sánchez, a pesar de que en el n. 20 la menciona y dice: «Véase en el año correspondiente.» La descripción que hacemos está copiada de la *Bibliografía* que acompaña a la edición de la *Celestina* hecha por el benemérito Eugenio Krapf.

XXX

ESCOBAR: Luis de. 1545.

(Gran escudo de armas). «Las quatrocientas reſpue- | ſtas a otras tantas preguntas: que el Illuſtriſſimo ſeñor don Fa- | drique Almirãte de Caſtilla y otras perſonas en diuerſas vezes embiaron a pre- | guntar al autor / que no quiſo ſer nombrado / mas de quanto era frayle menor con quiniẽtos | prouerbios de conſejos y auiſos / por manera de letania.

Dirigido alos Illuſtriſſimos Se- | ñores don Luys enrriquez Almirãte de Castilla / y doña Ana de cabrera Duqueſa de Medina su muger / condes de Modica ꝛc ❧ M+D+XLV+ ❧.

Al fin:

❡ A gloria y alabança de nueſtro ſeñor Jesu | chriſto / y de la ſiempre virgen Maria ſu glorioſa madre. Feneſce el presente li- | bro llamado Las quatrocientas reſpuesſtas y Letania. Impreſ- |ſo en la muy noble y felice ciudad de Çaragoça en caſa de | Jorge Coci. A coſta ꝛ induſtria de Pedro Ber- | nuz y Bartholome de Nagera. Acabo ſe | a xvi. dias del mes de Setiẽbre. Año |del naſcimiento de nueſtro redẽptor Jesu chriſto | M.D. XLV.

Debajo el escudo del impresor Coci.

En 4.°—Letra gótica. — 8+122 fol. -Signs. ✠-A-H⁸-I⁸-M⁸-N¹⁰-O⁸-P⁶.—Texto impreso a dos y tres columnas.—Portada (en rojo y negro).—Argumento.—Tabla.—Texto.—Colofón.

Fol. I r.°—Portada.

Fol. I v.°—Argumento en el preſente libro ❧ Illuſtriſſimo ſeñor Almirante, etc. | Proteſtacion.

Fol.+ii.—Sigueſe la tabla del pſente libro. Por el a. b. c.

Fol.+viii v.°—❡ Fin de la tabla.

Fol. j r.°—Parte primera de la ſacra eſcriptura.

Fol. xvi r.°—De materias theologales. | ❡ Segunda parte de materias | Theologales. |

Fol. liv v.°—❡ Tercia parte de preguntas de dudas naturales.

Fol. lxviii.—❡ Quarta parte de doctrinas morales.

Fol. ci v.°—❧ Parte quinta ❧ | Quinta parte de enigmas. En la qual es de ſa- | ber: que Enigma es la pregunta de que [es] coſa y coſa: que alguno haze con palabras encubier- | tas y eſcuras / para que los otros no la puedan entender ſin que el miſmo la declare. Como | quando alguno pregunta por las treuedes diziendo: Que coſa y coſa: tres pies y vna corona. | y por la vaca preñada dice: Que coſa y coſa / va por el rio y no ſe moja. Y deſtas tales pregu- | ntas q̄ ſe llamã Enigmas es toda eſta Quinta parte y algunas veces ſe llamã Methaforas por otro nõbre.

Fol. cxiiij r.°— ¶ Prologo del autor de las quatrocientas reſpueſtas al Illuſtriſ- | ſimo ſeñor don Fadrique enriquez / Almirãte de Castilla Conde de Modica ꝛc. En la letania preſente de quinientos prouerbios y auiſos.

Fol. cxxii r.°—Colofón y escudo del impresor.

Fol. cxxii v.°—En blanco.

Existe ejemplar en nuestra Biblioteca Nacional bajo la signatura U-7939.

El Sr. Sánchez cita otra edición de la misma fecha, hecha también en Zaragoza, pero por Diego Hernández.

XXXI

251.—OSUNA: Fray Francisco de. 1546.

El Sr. Sánchez omite en el lugar correspondiente las dos ediciones de *Pars occidentalis* de

Zaragoza.—Juana Millan.—1548 y 1549,

a pesar de mencionarlas en este lugar con el conocido aditamento de «Véase en el año correspondiente».

XXXII

259.—LOPEZ DE CORELLA: Alonso. 1547.

También aquí peca de ligero el Sr. Sánchez mencionando entre las obras de este autor *Anotationes in omnia Galeni opera*, una de cuyas ediciones dice que fué la de

Zaragoza.—Viuda de Nagera.—1562.

En el lugar correspondiente demuestra precisamente el señor Sánchez que no existió tal edición.

XXXIII

266.—MEXIA: Pedro. 1547

Como no hemos hecho un detenido estudio de todas y cada una de las obras mencionadas en la *Bibliografía Aragonesa del siglo* XVI, únicamente lo más saliente es lo que resalta a nuestros ojos, y así advertimos que la *Silva de varia leccion*, impresa en

Lion.—Jacobo Fabro.—1556.—Texto italiano,

y de la cual dice el Sr. Sánchez que es «edición no citada hasta ahora», está descrita en el *Catálogo* de Salvá n.° 1901.

En cambio no cita entre las ediciones de los *Coloquios o Dialogos* la de

Zaragoza.—Viuda de Bartolomé de Nájera.—1562

descrita por el propio Sr. Sánchez al n. 424.

XXXIV

271.—CASTILLO: Jaime Agustin del. 1548.

Como curiosidad, y al mismo tiempo complemento de su biografía, copiamos el siguiente documento, interesante también por las personas que en él se nombran:

«En el nombre de la Santissima Trinidad, Padre y hijo y Spiritu Sancto, tres personas y vn solo Dios verdadero. que viue y reyna por siempre sin fin, y de la gloriosa siempre virgen nra señora sancta maria y del bien auenturado gloriosissimo apostol Sanctiago, luz y espejo de las Españas, y de todos los otros sanctos y sanctas de la corte celestial.

A todos sea manifiesto como en la villa de Gante, del condado de

Flandes, estando en ella su Magestad y su corte, primero dia dell mes de Agosto de mil y quinientos y cinquenta y nueue años, stando en la iglesia de Sanctiago de la dicha villa ante el muy Illmo. señor don Gomez de Figueroa, conde de Feria, comendador de la encomienda de Segura de la orden de Señor Sanctiago, y en presencia de mi, Juan de la Vega, scriuano de su magestad, y testigos de yuso scriptos, pareció presente el doctor micer Jayme Augustin del Castillo, regente de la cancelleria y del supremo consejo de su magestad, de la corona de Aragon, y presentó vna carta y prouision y vna cedula del Rey nro Señor, administrador perpetuo de la orden y caualleria de señor Sanctiago, scriptas en papel y firmadas de su real nombre y refrendadas de Francisco de Erasso, su secretario, con ciertas firmas y señaies en las espaldas dellas, segun por la dicha prouision y cedula parecia; su tenor de las quales es este que se sigue:

Yo, Don Phelipe, por la gracia de Dios Rey de España, de las dos Sicilias, de hierusalem, administrador perpetuo de la orden de la caualleria de Sanctiago, por autoridad appca, hago sauer a vos Sancho de Viezma, caualiero de la dicha orden, capitan general de las galeras della y en vra ausencia de las dichas galeras a qualquier cauallero de la dicha orden que esté en ellas, que el doctor my. agustin del Castillo, regente de la cancelleria y del nro supremo consejo de la corona de Aragon, me hizo relacion que su proposito y voluntad es de ser de la dicha orden y viuir en la obseruancia y sola regla y disciplina della, por deuocion que tiene al bien auenturado apostol señor Sanctiago, supplicandome le mandase admitir y dar el auito e insignia de la dicha orden; e yo, acatando su deuocion, meritos y los seruicios que me ha hecho y spero que hará de aqui adelante a mi y a la dicha orden, porque por informacion por mi mandado hauida consta que concurren en el las calidades que los stablecimientos de la dicha orden disponen, tuuelo por bien, y por la p̄sente vos diputo y doy poder y facultad y cometo mis veces para que en mi nombre y por mi auctoridad, como administrador susodicho, vos, juntamente con algunos otros comendadores y caualleros de la dicha orden, estando en las dichas galeras, podais armar y armeis cauallero della al dicho doctor my. agustin del castillo, con los autos y cerimonias que en tal caso se acostumbran hacer; y ansi por vos armado cauallero, cometo y mando al licenciado Juan de Lezcano, frayre de la dicha orden, Prior de las dichas galeras, que, estando en ellas, le dé el auito e insignia de la dicha orden con las bendiciones y segun y como la regla della lo dispone; y assi dado el dicho auito, mando al dicho doctor my. augustin del castillo que esté y resida en prouacion en las dichas galeras el verano para ello declarado por establecimiento de la dicha orden, aprendiendo la regla della y las otras

cosas q̃ como tal caballero deue saber, y que antes que el dicho verano cumpla embie el dicho Prior relacion de sus meritos y costumbres al mi consejo de la dicha orden, para que en él vistos, si fueren tales que deua permanecer en la dicha orden, mande recebir del la profesion expresa que en las dichas galeras deue hazer, o proueer en ello lo que segun Dios y orden deua ser proueido, de lo qual mandé dar y di esta mi carta firmada de mi nombre y sellada con mi sello de la dicha orden. Dada en Bruselas a xi dias del mes de Julio de mil y quinientos y cinquenta y nueue años. / Yo el Rey. / Yo Franc° de Eraso, secretario de su magestad Real, la hice escribir por su mandado.

EL REY.

Por quanto, por vna prouision firmada de mi mano, hize merced al doctor my. Augustin del Castillo, regente de la cancelleria, del nro consejo supremo de la corona de Aragon, del auito de la orden de Sanctiago, cuya administracion perpetua yo tengo por auctoridad app.ca, y conforme a los establecimientos della es obligado a yrle a recebir y residir en las galeras de la dicha orden y estar en ellas en prouacion el verano para ello declarado, segun mas largamente se contiene en la dicha prouision a que nos referimos, y el dicho Regente nos ha suplicado fuessemos seruido dispensar con el y mandarle dar el dicho auito en esta corte, donde nos está siruiendo en el dicho cargo de Regente, attento que por este impedimento no podria yr a recebirle a las galeras de la dicha orden, y nos, acatando lo susodicho, lo habemos tenido y tenemos por bien. Por ende, por la presente cometo y doy mi poder y facultad cumplida a vos el conde de feria, comendador de Segura, cauallero de la dicha orden, para que, juntamente con otros algunos comendadores y caualleros della, en mi nombre y por mi auctoridad, podais armar y armeis cauallero de la dicha orden al dicho Regente con los autos y cerimonial que en tal caso se acostumbran hazer, y assi armado cauallero, cometo y mando al licenciado Garcia Alvarez de Arellano, frayre de la dicha orden, que dé el dicho auito e insignia della, con las vendiciones y segun y como la regla lo dispone, lo qual es mi voluntad que assi se haga y cumpla, no embargante que, conforme a la dicha mi prouision, el dicho Regente habia de yr a recebir el dicho auito a las galeras de la dicha orden, con todo lo qual yo dispenso en este caso y por esta vez, quedando en su fuerça y vigor para en lo demas con tanto que yendo a España el dicho Regente, donde estan y han de residir las dichas galeras, sea obligado a yr y vaya a estar y ande en ellas el verano primero que llegare, de manera que haga en las dichas galeras la profesion expresa, conforme

a lo contenido en la dicha prouision de que de suso se hace mencion, porque solo dispensamos en quanto toca a darle el auito fuera dellas, por la sobre dicha causa, conque si ansi no lo hiziere y cumpliere, caia e incurra en las penas declaradas por los establecimientos de la dicha orden, y demas desto en pena de dozientos ducados, los quales queremos y mandamos que se cobren de su persona e bienes, no cumpliendo lo en esta ñra cedula contenido, para ayuda del sueldo de las dichas galeras; y queremos y mandamos que le deis el aucto, no embargante que la dicha prouision no esté sellada ni registrada en forma, con que dentro de doze meses primeros siguientes sea obligado a hacerlo el dicho Regente. Fecha en Gante a primero de Agosto de mil y quinientos y cinquenta y nueue años. / Yo el Rey. / Por mandado de su Magestad, *Francisco de Erasso.*

Y ansi presentadas las dichas carta y cedula Real de su Magestad y leidas por mi el dicho scriuano, el dicho my. Augustin del Castillo pidió y requirio al dicho señor Conde de Feria las obedezca y las cumpla en todo y por todo como en ellas se contiene, y lo pidio por testimonio.

E luego el dicho señor Conde tomó en sus manos las dichas carta y cedula Real de su Magestad y las besó y puso sobre su caueza, y dijo que las obedecia e obedecio con el mayor acatamiento y reuerencia que podia, como carta y cedula de su Rey y señor natural y administrador perpetuo de la dicha orden, a quien Dios nuestro señor dexe viuir y reynar con acrecentamiento de muchos mas reinos y señorios, y que estaua presto de las cumplir en todo y por todo como en ellas se contiene; y cumpliendolas luego incontinente, estando en la capilla mayor de la dicha yglesia, estando presentes don Juan de Quiñones y don Vgo de Urries, caballeros de la dicha orden, padrinos del dicho my. Augustin, y otros caualleros de la dicha orden, el dicho conde armó cauallero al dicho my. Augustin del Castillo desta manera: que los dichos don Juan de Quiñones y don Vgo de Urries le calçaron vn par de espuelas, y el dicho Conde le ciñó vna espada, y ansi ceñida, el dicho Conde la sacó de la vayna, y teniendola en la mano desnuda dixo al dicho my. Augustin del Castillo: my. Augustin del Castillo: quereis ser cauallero? Y el dicho my. Augustin respondio: si quiero; y el dicho Conde dixo: Dios os haga buen cauallero y el apostol Santiago; y luego el dicho Conde dixo otra vez al dicho my. Augustin del Castillo: my. Augustin del Castillo: quereis ser cauallero? y el dicho my. Augustin tornó a responder y dixo: si quiero; y el dicho Conde dixo: Dios hos haga buen cauallero y el apostol Sanctiago; y luego tercera vez dixo el dicho Conde al dicho my. Augustin: my. Augustin: quereis ser cauallero? y el dicho my. Augustin respondio y dixo: si quiero; y el dicho Conde dixo: Dios hos haga buen cauallero y el apostol

Sanctiago; y dichas estas palabras el dicho Conde tocó con la dicha spada en la caueza y ombro del dicho my. Augustin, y la tornó a meter en la vayna que tenia en la cinta el dicho my. Augustin; a lo qual todo el dicho Conde y don Juan de Quiñones y don Vgo de Urries estubieron vestidos de sus mantos blancos con cruces de la dicha orden de Sanctiago, y el dicho my Augustin dixo que pidia y pidio a mi el dicho scriuano le diese por testimonio todo lo susodicho para que constase en todo tiempo como habia sido armado cauallero por mano del dicho Conde en nombre de su Magestad y prouision y cedula reales de su Magestad, a lo qual fueron presentes por testigos don hernando de Acuña y Domingo de Orbea, comendadores de la dicha orden; y ansi armado cauallero el dicho my. Augustin en la manera que dicha es, luego el dicho my. Augustin dixo que requeria e requirio al licenciado fray Garcia Aluarez de Arellano, frayre de la dicha orden, capellan de su Magestad, que a todo estuuo presente, que obedezca las dichas carta y cedula reales de su Magestad, que habian sido leydas por mi el dicho scriuano en su presencia, que de suso van incorporadas, y el dicho licenciado fray Garcia Aluarez de Arellano dixo que las obedecia y obedecio con el acatamiento y reuerencia deuido, y que estaua presto de las cumplir, y, cumpliéndolas, de le dar al dicho my. Augustin el auito e insignias de la dicha orden de Sanctiago, como su Magestad por las dichas prouision y cedula lo manda, y haciendolo ansi, luego tomó al dicho my. Augustin por la mano, y estando presentes el dicho Conde y los dichos don Hernando de Acuña y Domingo de Orbea, y en presencia de mi el scriuano, hizo posar en el suelo al dicho my. Augustin y le leyo por vn libro de la dicha orden ciertas preguntas, y le hizo hincar de rodillas y le vistio vn manto blanco con vn auito e insignia de la dicha orden de Sanctiago, con ciertas vendiciones, y el dicho Conde y el dicho licenciado Arellano y los demas caualleros de la dicha orden abraçaron al dicho my. Augustin. De todo lo qual segun pasó, de pedimento del dicho my. Augustin y para guarda de su derecho, yo, el dicho Juan de la Vega, scriuano, di el presente testimonio, que fue fecho en la villa de Gante, estando en ella su Magestad y su corte, dia, mes y año susodicho. A lo qual fueron presentes por testigos los dichos don Juan de Quiñones y don Vgo de Urries y don Hernando de Acuña y Domingo de Orbea, thesorero de su Magestad, y los dichos señores Conde de Feria y licenciado Garci Alvarez de Arellano la firmaron de sus nombres en el registro desta carta, a los quales yo el presente scribano doy fe que conozco. El licenciado *Garci Alvarez de Arellano.*—*Don Gomez.* E yo el dicho Juan de la Vega, scriuano de su Magestad e su notario publico en la su corte, rreynos y señorios, presente fuy en vno con los dichos ts° a lo que dicho es, e lo fice escrebir segund que ante

mi pasó, e por ende fize aqui este mio signo, que es atal, en testimonio de verdad. (Signo). *Juan de la Vega.*

(*Biblioteca de la Academia de la Historia*. Colección Salazar, M-88).

XXXV

277.—CUCALA: Bartolomé.--Baculus clericalis, 1548.

La edición de

Zaragoza.—Agustín Millán.—1552

no se describe a pesar de remitir al lector al año correspondiente.

XXXVI

278.—ICIAR: Juan de.—Ortografía. 1548.

Se cita una edición de

«Zaragoza.— Viuda de Bartolomé de Nájera. — 1563. — Véase en el año correspondiente».

En el año correspondiente se ve que a la edición le falta el nombre del impresor.

No se cita en este lugar la edición de

Zaragoza.—1556,

anotada en la obra del Sr. Sánchez al n. 384.

XXXVII

291.—VALLES: Pedro.—Historia de don Hernando de Abalos, Marqués de Pescara. 1549.

De la edición de

Zaragoza.—Esteban de Nájera.—1557

dice el Sr. Sánchez que no ha sido citada hasta ahora; pero, a pesar de su afirmación, los que lo deseen pueden ver su descripción en el *Ensayo* etc. de Gallardo, al n. 4169.

XXXVIII

303.—AVILA Y ZÚÑIGA: Luis de.—Comentarios. 1550.

En 1550 se hicieron en Amberes, por Juan Steelsio, dos ediciones, cuya descripción puede verse en la tantas veces citada obra de Gallardo, n. 309 y 310. Las dos están en castellano, y no una en este idioma y la otra en latín, como asegura el señor Sánchez.

XXXIX

308.—Coplas de Anton el vaquero de Morana. 1550.

℣ Comiençan las coplas de Anton el vaque- | ro de Morana. Y otra que cuentan como vn hombre q̄ venia | muy penado de amores rogaua a vn barquero que le paſſaſſe el | rio. Y otras que dizen: Romerico tu que vienes. Con otras co- | plas. Impreſſas nueuamente en casa de Agostin Millan. (Cinco grabaditos en madera.)

En 4.°—Letra gótica.—Texto a dos columnas.

El ejemplar que tenemos a la vista es el mismo que perteneció al librero de Munich Jacques Rosenthal, quien lo describía en un anuncio que publicó con el título de *Editions originales de Romances Espagnoles*. Esta descripción fué aprovechada por el Sr. Sánchez, quien, suponiendo erróneamente que dicha pieza estaba completa, publicó trozos de las composiciones que figuran en el encabezamiento y que hoy desgraciadamente faltan. El indicarse por Rosenthal que sólo tenia cinco hojas ya lo dejaba sospechar.

Su contenido actual es el siguiente:

Coplas de Anton el vaquero de Morana, sin encabezamiento é inmediatamente después de las viñetas. El texto es igual, salvo alguna que otra variante sin importancia, al publicado en el *Ensayo* etc. de Gallardo, tom. I, col. 695; terminando el folio primero:

Señora, mal haga Dios
a tan mal casamentero
que a tal dama como a vos

quedando incompleto el resto de la composición. Faltan, pues, el final de esta copla y las nueve restantes, así como las otras dos composiciones mencionadas en el encabezamiento. El que hoy resulta folio 2 comienza con una canción incompleta, en la que se glosan los versos

Que yo te juro por mi
de no querer otro dueño.

y termina en la primera columna, comenzando la segunda con la siguiente canción:

CANCION.

Mis servicios son, señora,
como el que la palma enxiere,
que sin ver el fruto muere.

La palma es de tal natura,
que crece de poco en poco;
yo, triste, me bueluo loco
creciendo vuestra hermosura.
Que muera quiere ventura
como el que la palma enxiere,
que sin ver el fruto muere.

De lauro, palma y cipres
coronauan los antigos;
vos y amor, como enemigos,
coronaysme de otros tres.
La causa no se qual es,
como el que la palma enxiere,
que sin ver el fruto muere.

Con dolor, celo y fatiga
coronays de vuestra mano,
pues es trauajar en vano
quien a seruiros se obliga.
Quereys que a mi se me siga,
como el que la palma enxiere,
que sin ver el fructo muere.

Y pues tal es vuestro intento,
quiero de vos apartarme,
pues no quereis afloxarme
el graue dolor que siento.
Conosco mi perdimiento
como el que la palma enxiere,
que sin ver el fructo muere.

Fin.

CANCION.

Quisiera poder querer(os)
no quereros, que si os quiero
procuro, señora, os ver;
viendos por quereros muero.

Pensar ser de vos querido
es presuncion en que pierdo
de mi mismo el propio acuerdo,
a causa de vuestro oluido.
Por tan vuestro me profiero,
que, por solo vuestro ser,
en quereros no me quiero
por querer vuestro querer.
Con mas q̄reros que os q̄iera,
mas ingrata os me mostrays;
y si quiero que querays,
vos sola quereys que muera.
Mediante lo qual espero
no ganar, pero perder,
y ansi procuro vos ver,
pues en veros luego muero.
Causa propia es que mirādo
acreciento en mi sospiro;
al contrario es si no os miro,
que siempre biuo penando.
Fuy yo en amores primero,
vos postrera en conceder,
yo procurando de os ver,
y en mirandos luego muero.
Segun es vuestra crueldad,
ya quereros no querria;
mas viuo sin alegria
no viendo vuestra beldad.
Y ansi el querer verdadero
permite mi padecer,
que [si] procuro de os ver,
viendos por quereros muero.
Prueuo ser de mi forçado
poder querer no quereros;
nos viendo muero por veros,
viendos crece mi cuydado.
Juzgad por lo que refiero
mi vida qual a de ser,
que si procuro de os ver
luego por quereros muero.
Mi querer jamas rehusa
q̄ os niegue entera aficion;
pero vuestra condicion
es quien el remedio escusa.
Oluido lo que no quiero,
si oluidallo puede ser;
mas no puedo por querer
alcançar lo que yo espero.

Fin.

CANCION.

Las grandes passiones mias
me tienen casi mortal
por no doleros mi mal.

Por vos tengo mi sentido
fuera de toda cordura,
y a mi me a puesto en olvido
desque vi vuestra figura.
El qual mal siempre me dura,
y aun pienso ques mortal
por no doleros mi mal.

Tengo vida dè tal suerte,
que yo muero y viuo junto,
llamando la triste muerte
con la boz ya de difunto.
Ven por mi en este punto,
pues que es la persona tal
que no le duele mi mal.

Por contentar tal señora,
ven, ven, no este detenida
y llamala (la) matadora
daquel que fue tan querida.
Ven, ven, y acaba mi vida,
porque triunfe de la tal,
pues no le duele mi mal.

Con muerte se acabará
la pena que no merezco,
y el mundo conoscerá
quanto yo por vos padezco.
A todo ello me ofrezco,
pues gano fama inmortal
por no doleros mi mal.

Fin.

VILLANCICO.

Pues amas, triste amador,
dime que cosa es amor.

Es amor un mal que mata
a quien mas le obedece,
mal que mucho mas mal trata
al que menos mal merece.
Fauor que mas fauorece
al menos merecedor.
Dime que cosa es amor.

Es amor vn tal poder,
que fuerça la voluntad;
a donde pone querer
quiere luego libertad.
Es mas firme su amistad
quando finge desamor.
Dime que cosa es amor.

Es vna fuente do mana
agua dulce y amargosa,
que a los vnos es muy sana
y a los otros peligrosa.
Vnas veces muy sabrosa
y otras vezes sin sabor.
Dime que cosa es amor.

Es vna rosa en abrojos,
que nace en qualquier sazon,
quando se vence los ojos
consentiendo el coraçon.
Cogese con gran passion,
con gran peligro y temor.
Dime que cosa es amor.

Es vn xarope mesclado
de vn plazer y mil tristuras;
quien lo beue descuydado
tiene dos mil desuenturas.
Y si beuer lo procuras,
moriras si no ay fauor.
[Dime que cosa es amor].

Fin.

VILLANCICO.

Gritos daua el pastorcico
en las sierras donde está.
Dios mio, si morirá.

Dexaua cerca el camino
sus reses y su cabaña;
yuase por la montaña
como hombre fuera de tino.
Da bozes con desatino
en el lugar a do está.
Dios mio, si morirá.

Vase la noche y el dia
solo este pastorcillo:
no tañe su caramillo
como antes hazer solia.
Con la pena que sentia
huye de do gente está.
Dios mio, si morirá.

Sufriendo tales passiones
se va por lo despoblado,
y con este su cuydado
canta sus lamentaciones.
Haze endellas maldiciones,
tan aquillotrado está.
Dios mio, si morirá.

Tal vida tiene por buena
en seruicio de quien ama,
y la encendida llama
por aliuio de su pena.
La razon que le condena
la mesma lo acabará,
y ansi presto morirá.

Gritaua quera manzilla
por los montes y xarales;
no se quexa de sus males
si no duna pastorcilla.
Ya no quiere yr a la villa,
si no estarse donde está.
Dios mio, si morirá.

Gritando vi que decia:
Bien seas venida, muerte,
pues es dichosa mi suerte,
que mi mal feneceria.
Tuue espanto en lo que oya
y mirando qual está,
yo creo que morirá.

Entiendo que aquí termina este lindo villancico, pues falta la hoja que sigue a ésta. Por tal causa, dejo de copiar la composición que ocupa la primera columna del hoy fol. 4 y en la que se glosan los versos

que no estoy aborrecida
ni mis parientes querran.

Al final de la misma columna comienza este

OTRO VILLANCICO.

Pues vos consentis
que sufra tormento,
tambien lo consiento.

Quien quiera que sienta
mi grande passion,
dirá que es razon
que yo lo consienta.
Pues vos soys contenta
que sufra tormento,
tambien yo consiento.
Lo que vos hagays
he yo por bien hecho,
aunque mi prouecho
jamas procurays.
Pues que vos holgays
que sufra tormento,
tambien yo consiento.
Hazeysme sufrir
vos tal placer;
yo en no merescer
no dexa sentir;
quereys consentir
que sufra tormento,
tambien soy contento.

Yo puse la vida
a vuestro mandado,
holgando de grado
que fuese perdida,
que de vos vencida,
es vencimiento
para mi tormento.
Recibo vitoria,
y siendo vencido,
en ver mi sentido
alegre memoria;
questando en la gloria,
en el pensamiento
no cabe tormento.
Pues vuestra hermosura
me quiere perder,
yo quiero querer
lo quella procura;
pues sufra tristura
en mi pensamiento,
tambien soy contento.

VILLANCICO DE PERBA.

Donde yré sin ventura
que me pueda consolar
quanto parta de os mirar?

Pues la mas mortal herida
quel amador triste siente
es pensar quel ques ausente
con poca pena se oluida;
pues con mal que assi figura
lo por venir sin errar,
quien se podrá consolar?

Porq̄ el q̄ pena en presencia
aunque sufra mal y fuerte,
no se iguala con la muerte
del triste questá en ausencia.
Muerto viue con tristura
sin poderse remediar
quien se parte de os mirar.

VILLANCICO.

Ningun cobro ni remedio
puede mi pena cobrar,
sino vuestro remediar.

Que si vos no remediays,
doy la vida por perdida;
si remedio no me days,
triste Dido soy perdida;
pues por vos pierdo la vida
si os partis por la mar,
que no hay otro remediar.
En contentaros y serviros
fue el fin de mi deseo;
mis cuydados y sospiros
por vos sola los poseo,
y ningun remedio veo
que escuse de me matar
sino vuestro remediar.

Vos sola soys el remedio
de mi suerte y perdimiento:
yendo vos, no se que medio
ponga miedo a mi tormento;
assi remedio no siento
para la vida me dar
sino vuestro remediar.

Respuesta.

Haz llantos quantos podras,
triste reyna sin ventura,
que matarte bien podras,
mas tu nunca lo veras
a Eneas y a su figura.

Fin.

VILLANCICO

Quien tuu[i]ese tal ventura
como tuuo Joan pastor,
que murio de mal de amor.

Quien no siruio a Cupido
no sabrá dezir su pena,
ni la pesada cadena
con la questuuo prendido.
Los males que a padecido
le causaron tal dolor,
que murio de mal de amor.
El celo es un fuerte mal,
y mayor desesperar,
y tambien el no alcançar
la dio pena desigual.
Disfauor otro que tal
y la ingratitud peor
le mataron por amor.

Muriose de pensamiento
por amor de una zagala;
su rostro, linaje y gala
le cegó su entendimiento.
Desamor de fe y tormento
le causaron tal dolor,
que murió de mal de amor.
Con vna muerte pagó
mil muertes que padecia,
en ver que ella no querria
hazer lo que el le rogó.
Embidia le tengo yo
que fuese merecedor
de morir de mal de amor.

Fin.

CANCION.

Despues que mal me q̄sistes,
nunca mas me quise bien,
por no tener fe con quien
vos, señora, aborrecistes.

Glosa.

No quiero que esperança
me valga por no valerme,
ya no quiero bien quererme,
pues me dio vuestra mudança
causa para aborrecerme.
Teniame algun amor
por la gloria que me distes;
mas pues se me fue el fauor,
tengo me ya desamor
despues que mal me quesistes.
Obligame la razon
serme mortal enemigo,
pues quitada la ocasion
no hay porque esté bien conmigo,
ni mas me tenga aficion.
Por el bien que en vos senti
hallaua me en el tambien,
queria me bien a mi;
mas despues que lo perdi
nunca mas me quise bien.
Pues vos me soys enemiga,
yo no quiero serme amigo;
ved, señora, en quanto os sigo,
que siento en vuestra fatiga
descanso si me fatigo.
Viendome de vos extraño,
no deseo ningun bien,
pues perdiendo bien tamaño
yo mismo me hago el daño
por no tener fe con quien
mal podria yo tenerla
teniendo la tal con vos,
que soys vos misma por ella;
y esta lexos a ser dos
quen vno esten bien con ella.
Todo plazer me desuia
y el enojo que tuuistes,
pues crece la pena mia,
ved que a quien tanto os q̄ria
vos, señora, abo[r]recistes.

Fin.

CANCION.

¡A Pelayo! ¡que desmayo!
De qué, di?
De vna zagala que vi.

¡A Pelayo! ¿donde estas?
Si su rostro ver pudieras
y contino no la vieras,
no te pudieras ver mas.
ay que muerto me veras!
¿De qué, di?
Duna zagala que vi.
¡Di por tu vida, garçon,
¿es blanca aquella donzella?
Pelayo, delante della
queda la nieve carbon.
¡Ay, que di mi coraçon!
¿A quien, di?
A una zagala que vi.
Dime, pues as començado,
¿que ojos tienen tus amores?
Paresce que son señores
de todo lo que an mirado.
¡Ay, que me muero cuitado!
¿De qué, di?
Duna zagala que vi.

Fin.

Deo gracias.

XL

311.—ANÓNIMO. [1550].

☙ Coplas de tri- | ſtes nueuas me han venido | de gran dolor y paſſion. Con quatro | canciones muy ſentidas para ta- | ñer y cantar con viguela. Ago- | ra nueuamente cõpuestas. | ☙ Impreſſas en Çaragoça en | caſa de Agoſtin Millan.

En 4.°—Dos hojas.—Letra gótica.—Portada orlada y tres grabaditos de madera, debajo de los cuales va el título.—Texto a dos columnas.

Como la mayor parte de estas piezas son excesivamente raras, las reproducimos a continuación, seguros de que nos lo han de agradeder los aficionados a nuestra literatura.

Inmediatamente después del título se inserta la primera composición:

Tristes nueuas me an venido
de gran dolor y passion,
en saber, como he sabido,
quel buen rey habia metido
a mi sobrino en prision.
De que la nueva me vino,

yo, triste, estaua cenando;
mandé ensillar mi rocino,
caualgué, señor sobrino,
ques la causa preguntando.
Todo el mundo me responde
quel rey hos manda matar;
y, sabido el porqué y donde,
mas envidia he de vos, conde,
que manzilla ni pesar.
Si es maldad q̃ se os leuanta,
combatamos la los dos;
si es assi como se canta
que dormistes con la infanta,
oxalá fuera yo vos.
Escalastes el castillo
y a la infanta corrompistes,
y al fin vino a descubrillo
vn pequeño pagezillo
a quien dello cuenta distes.
Escala no fue tomada,
y (en) ello no fue menester,
que la puerta me fue dada,
siendo el page en la celada;
no se pudo mas hazer.
Dezime, pues allá entrastes,
esto ques mi parecer;
¿quando con ella os hallastes
si abraçastes y besastes
como se suele hazer?
¡Que tetas deuia tener
segun tengo por antojo!
Mi tio, podeys creer
que por solo se las ver
dierays de los dos vn ojo.
¡Que manos tan cordiales!
¡que boca para besar!
O reniego de mis males,
que amores en cabos tales
bien supistes negociar!
Debil animo teneys,
sobrino, para esta empresa;
esforçá y no desmayeys
a morir, pues que sabeys
que a vuestra infanta le pesa.
No esteys, conde, desmayado,
sino encomendaos a Dios,
que diera todo mi estado
por hauer la yo alcançado
como la alcançastes vos.
De que veays al rey pasar
no le hagays obediencia,
que no hay porque se humillar,
pues no quiso reuocar
tan alta y cruel sentencia.
De que os suban al tormento,
sobrino, delante el rey
direys con consentimiento:
Por dichoso, rey, me siento
que se cumpla en mi tu ley.
De que diga el pregonero:
Esta es la sentencia y pena,
responded: Assi la quiero,
que, pues por la infanta muero,
es poco lo que se ordena.
De que hos hayan degollado
la cabeça esté por sí,
direys: Bienauenturado
cuerpo, que assi has gozado
de la infanta a quien seruí.
De que os hauran enterrado,
el rey os terná por yerno,
vos quedareys ensalçado
y el quedará deshonrado,
y por vos todo su reyno.

Fin de las coplas de Tristes nueuas me han venido.

CANCION.

Coraçon quen muchas partes
tiene la fe repartida,
firmeza no se le pida.

No se le pida firmeza
al variable coraçon,
sino con mucha razon
desamor y gran crueza.
Pidasele ques vileza
seguir tan mudable vida,
firmeza no se le pida.
Coraçon falso y mañero,
sepas, sino has entendido,
quel amor ques repartido
no puede ser verdadero.
El que siga este sendero
con voluntad repartida,
firmeza no se le pida.
Pida se le ingratitud
y toda causa dengaño;
pida se le qualquier daño
y el destierro de salud.
Pida se le multitud
de quereres sin medida,
firmeza no se le pida.

CANCION.

Las gracias de la doncella
que biue en este lugar,
bien las puedo publicar
no diziendo quien es ella.

Es galana y es hermosa,
que a todos mata de amores;
es vn vergel de primores,
sobre todo virtuosa.
De vna doncella tan bella
sus loores tan sin par
bien las puedo publicar
no diciendo quien es ella.
Es muy callada y honesta,
de todo bien esperança,
es tan sabia en su respuesta
ques escuela de criança.
De tal pieça y tal estrella,
sus gracias por ensalçar,
bien las puedo publicar
no diciendo quien es ella.
Si ninguno no comprende
quien es aquesta galana,
abaste quella me entiende,
pues mi vida della mana.
Sus virtudes, mis querellas,
con el baylar y cantar,
bien las puedo yo contar
no diciendo quien es ella.

CANCION.

Es como el sol reluziente
hermosa y sin tener par
la que ami haze penar.

Es vna segunda Dido
la que ami me prenda y mata;
es la que me suelta y ata,
descanso de mi sentido.
Es la que me ha redimido
de mi congoxa y pesar,
la que a mi me haze penar.
Es una Penelopé
de dos mil gracias extrenus;
es vna amorosa Venus
alexandrina en mercé.
Es la que guarda la fe
sin rompella ni quebrar
la que a mi haze penar.
Es un habito vestido,
de mi halma hecho a su grado,
que mis ojos lo han cortado
y esperança lo ha cosido.
Es mi bien, es mi apellido,
es mi gloria y desear
la que a mi haze penar.

Deo gratias.

Ejemplar en la Biblioteca del Duque de T'Serclaes.

XLI

Silva de varios romances. 1551.

Tercera par- | te dela Silua de va- | rios Romances | Lleua la misma orden que | las otras | (Escudo del Impresor) | Impresa en Çaragoça por | Esteuan G. de Nagera | M.D., L. I.

En 12.°—Letra gótica. — Grabado de madera. — 156 hojas, 154 foliadas y dos de Tabla.—Signaturas aa-nn, todas de doce hojas.

Portada de letra colorada y negra circuída de orla.

A la vuelta empieza el texto. Tabla.

Existía un ejemplar en la Biblioteca del Marqués de Jerez de los Caballeros.

XLII

326.—BECCATELLI: Antonio.—Libro de los dichos y hechos... del rey don Alonso. 1552.

Entre sus ediciones cita el Sr. Sánchez la de

«Zaragoza.—Agustin Millan.—1554.—Véase en el año correspondiente»

en la cual debe enmendarse el año, que es el de 1553, según puede verse en la descripción que hace al n. 346.

XLIII

331.—LOPEZ DE GOMARA: Francisco. 1552.

Debe enmendarse en la página 28, línea 6, el nombre de Agustin Millan, al que le falta una *l*, y en la misma página, y línea 27, sustituir el nombre de *Bernal Diaz de Luco* por el de Bernal Diaz del Castillo, que es a quien, sin duda alguna, quiso referirse el Sr. Sánchez, ya que el primero nada tiene que ver con la conquista de México, que es de lo que aquí se trata.

XLIV

338.—MUÑOZ DE PAMPLONA: Alonso.—Fueros de Aragon. [1552].

«Aunque no hemos logrado ver ningún ejemplar de este impreso zaragozano—dice el Sr. Sánchez,—no caben dudas acerca de su existencia».

Como que seguramente es el descrito en el n. 325 y que Latasa, que pecó de algo ligero tratándose de datos bibliográficos, atribuyó a uno de los que intervinieron en la confección. Desde luego están divididos en los mismos nueve libros.

XLV

350.—Fueros. 1553.

Este número y el 352 *Del Inquisidor de pesas y medidas, de los vestidos y otras cosas*, no forman sino un solo y único ejemplar impreso, como puede verse en la descripción que sigue, algo más extensa que la que figura en la *Bibliografía* del Sr. Sánchez:

(Escudo de las armas de Aragon sostenido por un angel y debajo):

En Çaragoça en casa de Bartholome de Nagera. | Año de Mil quinientos cinquenta y tres.

Fol.—10 hoj. no fol.—Signs. A^6-B^4.—Letra gótica de varios tamaños.—A dos columnas.—48 líneas en cada una.—Capitales grabadas en madera e impresas.

Fol. Ai r.°—Portada.

Fol. Ai v.°—En blanco.

Fol. Ai r.°—❧ Fori editi in Curijs generali- | bus apud villam Montiſoni / per Ceſaream ꝛ Ca- | tholicam Maieſtatem conuocatis: ꝛ per Sereniſſimum ꝛ excelſum | Principem Philipum primogenitum Aragonum celebratis: que fuerunt finite die vi- | geſimo ſeptimo menſis Decembris / de anno computato a natiuitate domini: Milleſimo | quingenteſimo quinquageſimo tertio. Dictati ꝛ publicati Cesaraugusta per quadraginta et tres perſonas a ſua Celſitudini ꝛ Curia generali electas et nominatas in predictis curi- | js generalibus / sub die vigesimo ſeptimo menſis Martii eiusdem anni.

❡ Del officio del inquiſidor | de los oficiales delinquentes.

Sigue el texto en español.

Sig. Bi.—Final de la 1.ª columna.

El tiempo que han de durar los ¦ preſentes fueros.

Sign. Bi. 2.ª col.—Reformacion / prohibi- | cion / y limitacion de los veſti- | dos y atauios de perſonas aſſi hombres como mugeres en el reyno de Aragō fe- | cha por ſu Alteza y la corte general ce- | lebrada en la villa de Monçon y alli fe- | nescida en el año preſente Mil quinien- | tos cincuenta y tres.

Sign. Biiij r.°—linea 19, col. 2.ª ❧ Finis.

Sign. Biiij v.° En blanco.

Como ha podido verse, es la misma que la del *Inquisidor de vestidos y otras cosas*, título con que, para más llamar la atención, bautizó estos *Fueros* el entendido librero D. Pedro Vindel.

XLVI

Relacion: [1554].

(Escudo de armas reales).

COPIA DE | LAS NVEVAS QUE POR CARTAS ES- | criptas al Illuſtriſsimo señor Virrey de Aragon se entiē- | den aſsi del reſcebimiento y caſamiento de ſu Alteza | en el reyno de Inglaterra, como de la Rota del cam- | po de Frācia ſobre Sena, y auiſos del armada de ſu Ma- | gestad, y del Piamonte, y de Venecia de las coſas del Turco... | Con licencia del illuſtriſsimo señor Virrey | (adorno) | Fue impreſſo en casa de Auguſtin Millan en la cuchilleria. (Al fin) Finis.

En 4.°—4 hojas, let. red. Portada orlada.—Sign. A. Texto.

Portada.

v.° Grabado en madera representando un guerrero armado a caballo.

Sign. Aii.—Texto.

Pág. 6.—COPIA DE LA ROTA DEL CAMPO DE PEDRO ESTROCI, Capitá de Sena por el rey de Francia, eſcrita a dos de Agoſto deſte año de mil y quinientos y cinquẽta y quatro por el marques de Mariñan (que huuo la victoria por parte de Españoles) al duque de Florẽcia.

Existe un ejemplar en la Biblioteca del Excmo. Sr. Duque de T'Serclaes.

XLVII

Crónica.

«Coronica llamada las dos conquistas del Reino de Napoles, donde se cuentan las altas y heroicas virtudes del... Rey don Alonso de Aragon, con los hechos y hazañas marauillosas que en paz y en guerra hizo el gran capitan Gonçalo Hernandez d'Aguilar y d'Cordoba, etc. Çaragoça. En casa de Miguel Capila, 1554. In fol. goth. avec le portrait du Grand Capitaine donné deux fois.»

Esta nota, tomada por el Sr. Sánchez del *Manuel du libraire*, de Brunet, en el que se añade que es la primera edición de la crónica, merece algunas observaciones.

En otra ocasión, y en un artículo publicado por mí en la *Revista de historia y genealogía*, me he ocupado de este asunto, y como, por lo visto, el Sr. Sánchez no lo conoce, diré aquí algo de lo que contenía.

El Sr. Rodríguez Villa, al publicar las *Crónicas del Gran Capitán (Nueva Biblioteca de Autores Españoles*, tomo X), y que tampoco ha visto el Sr. Sánchez, como se verá aquí y en otras partes, dió, en la *Introducción* que a las *Crónicas* puso, una descripción bibliográfica algo mas extensa que la de Brunet, y la cual es como sigue:

Cronica llamada Las dos | Comquistas del Reyno de Napoles

donde se cuentan las altas | y heroycas virtudes del serenisimo principe Rey don Alonso de Aragon con los he- | chos y hazañas marauillosas que en paz y en guerra hizo el Gran Capitan Gon- | çalo Hernandez de Aguilar y de Cordoba. Con las claras y notables obras de | los Capitanes don Diego de Mendoça y don Hugo de Cardona, el | conde Pedro Navarro, Diego Garcia de Paredes, y de otros | valerosos Capitanes de su tiempo.

Sigue el escudo de armas de D. Diego Hurtado de Mendoza y de la Cerda, Duque de Francavila, etc., grabado en madera; y al pie de él se lee: «Con priuilegio de su Magestad por diez años. | Vendese en Çaragoça en casa de Miguel Capila mercader de libros. M. D. L. IIII.»

Al dorso de esta portada dentro de un ovalo, el busto del protagonista y la leyenda: «El Gran Capitan.»

A continuación: «Concede su alteza priuilegio a Miguel Capila merca- | der de libros que ninguna persona de cualquier estado o con- | dicion que sea por tiempo de diez años no puedan imprimir el li- | bro llamado la Vida y Coronica del Gran Capitan | ni traerlo a vender de otros reynos sin licencia | suya y si lo contrario hiciere pierda los li- | bros que huuiere imprimido y incur- | ra en otras penas contenidas en el original pri- | uilegio. Dado en Valladolid a vi de Febrero de | MDLIIII. | Fue visto y examinado el presente libro por el illustrissimo | y reuerendissimo señor don Hernando de Ara- | gon, Arçobispo de Çaragoça y con su | licencia impreso.»

He copiado tan minuciosamente para probar que se trata de una edicion que no ha existido, aun cuando existan algunos ejemplares en cuya portada se exprese que fueron impresos en 1554. Miguel de Zapila, quien por lo visto era bastante vivo, aprovechó para esta obra el privilegio concedido para la impresion de la *Vida y Coronica del Gran Capitan*, escrita por Pablo Jovio y traducida por Pedro Blas Torrellas, hecha en Zaragoza en el expresado año, lo que fácilmente puede comprobarse

viendo que ambos son exactamente iguales y que se refieren a una misma obra. Una vez hecho esto, Zapila dejó correr algunos ejemplares con la portada descrita, pero no se le ocurrió corregir la dedicatoria a don Diego Hurtado de Mendoza y en la que se habla del católico rey don Felipe nuestro señor, tratamiento que no pudo dársele antes del 25 de Octubre de 1555, en que Carlos V abdicó la corona.

Quedamos, pues, en que la edición de 1554 no ha existido nunca, y que la primera de esta obra es la de Zaragoza 1559. Por cierto que, en la descripción que de ésta se hace, n. 404, el Sr. Sánchez la pone bajo el nombre de Hernando Pérez del Pulgar, y la de 1554 como anónima. O lo uno o lo otro, o, mejor dicho, ni lo uno ni lo otro.

XLVIII

369.—ADRIAN DE AINSA: Antonio. 1555.

Enmiéndese, en la página 58, el año de impresión de la edición de

Zaragoza.—Miguel de Guesa

que no es 1575, sino 1577, como puede verse en la descripción del n. 534.

XLIX

375.—MONTESINOS: Fray Ambrosio de. 1555.

Entre las obras de este autor se ha debido incluir *Las meditaciones de Sant Agostin*, manuscrito descrito por Gallardo en el n. 3137 de su *Ensayo* etc.

L

376.—FERNANDEZ DE SANTAELLA: Rodrigo. 1555.

Vocabularium Eccle- | siasticum: editum a | Rhoderico Ferdinãdo de sancta Ella: artium & sacrae theologiae Magistro. | Nunc de integro correctum & emendatum. ¶ Agora nueuamẽte añadida el arte del cō | puto que compuso el Bachiller Hiero- | nymo de Valencia. | Impressum Caesaraugustae. In aedibus Bartholomei a Nagera. Anno Domini M.D.L.V.

Al fin: Escudo del impresor y debajo:

Fue impreso el presente Vocabulario Ecclesiastico en la muy noble ciudad de Çaragoça en casa de Bartholome de Nagera. Acabose a cinco dias del mes de Iunio del año de M.D.L.V.

En 8.°—Letra gótica.—184 hojas a dos columnas y sin foliar.—Signaturas a-z con reclamos al fin de cada pliego.—Portada, frontis y titulo de rojo y negro.

A la vuelta de la portada:

A la serenisima e cristianisima princesa Doña Isabel, esclarecida reyna de España, nuestra Señora, su indigno siervo y capellan y protonotario maestre Rodrigo de Santaella, con quanta humildad y suyeccion puede.

Considerando yo muy alta y muy catolica princesa...

Instruccion para saber leer y entender las abreviaciones de este libro.

Encabezamiento de la obra en esta forma:

Vocabularium ecclesiasticum per ordinem alphabeti. Editum a Roderico Ferdinando de Sancta | Ella artium ꝛ sacre theologie magistro.

Al principio del *Arte del computo:*

Arte del computo nueuamente compuesta por el bachiller

Hieronymo de Valencia muy vtil y necesaria a todas las personas ecclesiasticas no menos a los estudiantes...

Tabla.

Por esta tabla que se sigue sabras perpetuamente las fie[stas] movibles. [Hay un roto].

La descripción anterior la debemos a la amabilidad del actual Jefe de la Biblioteca publica de Mahón, a quien damos desde aquí las más expresivas gracias.

LI

392.—GUTIERREZ DE GUALDA: Juan.—ARTE BREVE Y MUY PROVECHOSO DE CUENTA CASTELLANA Y ARITMETICA. 1557.

A las cuatro ediciones que menciona el Sr. Sánchez podemos añadir las dos siguientes:

Zaragoza.—Pedro Bernuz.—1566. Descrita en la *Bibliografía Aragonesa* al n. 465.

Zaragoza.—Miguel de Guesa.—1569. Descrita por nosotros.

LII

394.—PEREZ DEL PULGAR: Hernando.—HISTORIA DE LOS REYES CATOLICOS. [1557].

Ya ni los niños que estudian las primeras letras confunden, como lo hace el Sr. Sánchez, a Hernando del Pulgar, cronista de los Reyes Católicos, con Hernán Pérez del Pulgar, señor del Salar, y autor solamente de la *Breve parte de las hazañas del excelente nombrado Gran Capitan.*

Que Cerdá, en 1772, así lo creyese, nada tiene de raro; pero que no deshiciese el error bibliógrafo tan erudito como el señor Sánchez, es como para ponerlo en duda.

LIII

YCIAR: Juan de. 1559.

ARTE | BREVE Y PROVECHO- | ſo de cuenta Caſtellana y Arithme | tica donde se mueſtran las cinco re- | glas de guariſmo por la cuenta caſte- | llana, y reglas de memoria. Y agora | nueuamẽte en esta poſtrera impreſ- | ſion se han añadido vnas cuentas | muy graciosas y prouechosas, ſacadas del libro de Fray Iuan | de Ortega: y mas al cabo | va añadida vna cuenta | abreuiada de ma- | rauedis. | Vẽden ſe en caſa de Miguel de çapila. | En çaragoça. | 1559.

Al fin:

℔ FUE IMPRESA LA PRESEN- | te obra en la muy noble y leal ciudad de | Çaragoça en casa de la viuda de Eſte- | uan de Nagera a costa de Mi- | guel de çapila mercader de | libros. Acabo ſe a. 27. | del mes de Iunio. | Año de nro ſe- | ñor. 1559.

(Escudo del impresor).

En 8.°—Letra redonda.—Signaturas A⁸-C⁸-D⁴.—Portada.—A la vuelta el retrato de Yciar.—Texto.—Colofón.

Sign. Ai r.°—Portada orlada.

Sign. Ai v.°—Retrato de Yciar, Ioannes de Yciar Aetatis sve anno XXV.

Sign. Aii r.°—Comiença el capitvlo primero de la vnidad y del numero y que cosa es la vnidad y numero y de su difinicion.

Sign. Diiii.—Colofón.

Posee un ejemplar el Excmo. Sr. Duque de T'Serclaes.

LIV

MONTEMAYOR: Jorge de. 1560.

Los Siete | libros de la Diana de | Iorge de Motemayor, dirigidos al | muy Illustre señor don Ioã Castella | de Vilanoua, señor delas ba- | ronias de Bicorb, | y Quesa. | Agora nueuamente añadido de ciertas obras del | mismo autor, y con diligencia corregido. (Grabado en madera.) En Çaragoça en casa | de Pedro Bernuz. | 1560.

Al fin:

¶ Fue impressa la presente obra en la muy noble y | leal ciudad de Çaragoça en casa de Pedro Bernuz | a costa de Miguel de Suelues alias çapila In- | fançon, mercader de libros, vezino de | Çaragoça. Acabose a veinte | de Agosto, año. | 1560.

En 8.°—Sin foliación.—208 hojas en todo.—Signaturas A-Z, Aa-Cc, todas de 8 hojas.

Descrita según una papeleta del Marqués de Jerez de los Caballeros.

Primera edición hecha en Zaragoza, y no descrita, ni aun citada, por el Sr. Sánchez.

LV

417.—ALVAREZ: Francisco.—Historia de las cosas de Etiopia. 1561.

Para completar la descripción hecha por el Sr. Sánchez falta lo siguiente:

Fol. LXV v.°, lin. 13.—Deo gratias... | Amen. | ℭ Fin de la historia de Etiopia. | ℭ Aqui comiença la copia de diuerſas Cartas | de algunos padres y hermanos de la | compañia de Jesus...

Fol. LXVI r.°—(Portada orlada) ℭ Copia de diuerſas | Cartas de Algunos padres y hermanos | de la compañia de Jeſus. Recebidas el | año de mil y quinientos cinquēta cin- | co. De las grandes marauillas q̄ dios nueſtro ſeñor obra en augmēto de la ſan- | ta fe catolica, en las Indias del Rey de | Portugal, y en el Reyno d'Iapon, y en | la tierra de Braſil. Con la deſcripcion d' | las varias leyes, y costumbres de la | gente del gran Reyno de la China | y otras tierras | nueuamēte deſ- | cubiertas en que ay nueuas | de grande admiracion y | hedificacion, pero | muy verdade- | ras... (Grabado con la inscripción alrededor). Dios te | ſalue muy | benigno | Iesu...

Fol. LXVI v.°—ℭ Prologo. | ℭ Al Chriſtiano Lector. (A continuación.) Copia de vna carta que escriue, etc. Sigue el texto.

Fol. LXXX r.°—Fin de las cartas. Comiença la Tabla.

LVI

426.—MONTEMAYOR: Jorge de. 1562.

Entre las ediciones citadas en este lugar por el Sr. Sánchez faltan, que sepamos, las siguientes:

Primera parte de la Diana enamorada.

Zaragoza.— Pedro Bernuz.—1560.— Descrita por nosotros anteriormente.

Lisboa.—1565.—Citada por Salvá.

Venecia.—Io. Comencini.—1574.—Citada por Salvá.

Pamplona.—Tomás Porralis.—1578.—Descrita por Salvá.

Amberes.—P. Bellero.—1580.—Citada por Salvá.

Amberes.—P. Bellero.—1581.—Citada por Salvá.

Segunda parte de la Diana enamorada de Jorge de Montemayor por Alonso Pérez.

Alcalá.—1564.—Según Nicolás Antonio.

Valencia.—1564.—Según los señores Gayangos y Vedia en la traducción de la *Historia de la Literatura española de Ticknor.*

Pamplona.—Tomás Porralis.—1578.—Citada por Salvá.

El Sr. Sánchez menciona una de la primera parte de

Zaragoza.—Agustín Millán.—1570,

equivocando el nombre del impresor, que lo fué la Viuda de Bartolomé de Nájera, como puede verse en la descripción que dicho señor hace en el n. 490 de su obra.

También merece citarse, entre las obras de Jorge de Montemayor, la siguiente:

(Grabado en madera.)—Glosa de diez coplas | de don Jorge Manrique hecha por Jorge de | Montemayor: sobre la muerte de la muy al- | ta princesa doña Maria hija del Rey dō | Juan tercero de Portugal: dirigi- | da al muy magnifico ȝ discreto | señor Juan de Silua Regidor | de Portugal. (B. N. de Lisboa, tomo de *Varios, reservados*, núm. 177.)

En 4.°—6 hojas.—Sign. A.—Let. gót.—Portada orlada.—El autor a su señoria.—Texto: en lo alto, en medio el de Jorge Manrique, y debajo, a dos columnas, la glosa que empieza: Placeres, quedaos detras.

Copiada la descripción del *Ensayo* etc., de Gallardo, n. 3125.

LVII

428.—ZURITA: Geronimo. 1562.

Al citar el Sr. Sánchez la edición de este año de *Los cinco libros postreros de la primera parte de los Anales*, dice: «Véase

la papeleta siguiente». Así sería en otro tiempo, porque hoy se han intercalado entre ambas obras cuatro papeletas bibliográficas que en nada se relacionan con Zurita.

LVIII

444.—TRUJILLO: Fray Tomás de. [1563].

Reprobacion de trajes. Caesaraugustae, 1563. In 8.°

«Así—dice el Sr. Sánchez—cita esta obra Fr. Ambrosio de Altamura en el *Bibliotecae dominicanae... incrementum ac prosecutio*. Roma, 1627, página 398, columna 2.ª, y Nicolás Antonio en el tomo II de la *Biblioteca Nova*. Es extraño que, habiéndose publicado la mayor parte de las obras de Fr. Tomás Trujillo desde 1580 en adelante, ésta lo fuera en Zaragoza en 1563. ¿Habrá equivocación en la fecha?»

No, Sr. Sánchez, no; ni hay equivocación en la fecha, ni las obras de Fr. Tomás de Trujillo se publicaron desde 1580 en adelante; prueba de ello es la portada que copiamos, y que debió dar origen a la equivocación del P. Altamura.

(Escudo y debajo):

LIBRO LLAMA- | do Reprobacion de trajes, y abuſo de ju- | ramentos. Con vn tratado de lymoſnas. | Cõpuesto por el muy Reuerendo padre fray Tho- | mas de Trujillo preſentado en S. Theologia: de la | Orden de nueſtra Señora de la merced. Dirigido a | la Sacra', Catholica, Real Mageſtad del Rey don | Phelipe ſegundo, nuestro ſeñor. | Con licencia y priuilegio Real. Eſta taſſado a | cinco blancas el pliego. Año 1563. | Vendelo Franciſco Curteti mercader de libros | en Çaragoça.

Si al final no se expresase que

«Fue impreſſa la preſente obra con li- | cencia Real, en la muy noble ciudad de Eſtella en el Reyno de Nauarra: | por

Adrian de Anvers. Y acabose a veynte y quatro dias del mes de | Abril Del año de mil y | quinientos y ſeſenta y tres años», la creeríamos impresa en Zaragoza, pero nunca después de 1580, como aseguraba el Sr. Sánchez.

LIX

445.—ANÓNIMO.—Respuesta al papel intitulado «Su oro al Cesar». [1564].

Apologia por los Franciscanos.—Zaragoza.—1564.—4.°

«En el *Catálogo* del Excmo. Sr. D. Pedro Caro y Sureda, Marqués de la Romana, página 134, columna 1.ª, registramos la presente obra.

No tenemos más noticias de ella».

Tal dice en este lugar el Sr. Sánchez, y voy, en vista de ello, a cumplir con una de las obras de misericordia que no es precisamente la de vestir al desnudo.

Floreció en España hace ya muchos años un Fray Juan de Ribas y Carrasquilla, religioso, aunque indigno (así lo dice él), del hábito de Santo Domingo de Guzmán. Este tal, en un *Aduertido entendimiento y vltima voluntad*, folleto de 10 hojas, escribía:

«Diálogo apologético nombré al papel... *Don Joseph Saez*, Capellan de Santa Engracia en la insigne Zaragoça me fingí. Iniquo contaje, fingir Autores por divulgar libelos... *Don* es voz extraña de mi estado, y aun de mi nacimiento, mas fue estofo del sonido: hizome armonia el *Don*, aunque no lo tuvo mi padre ni yo...

»No soy Don Joseph de Saez: fr. Juan de Ribas soy: no soy Capellan de Zaragoza... no imprimiendo en Zaragoza con licencia, si en casa de Andres Carrillo en Cordoba sin ella...

»Atiéndase que como en Cordoba a Andres Carrillo le costó

su dinero el haber impreso mi Papel *Su oro al Cesar* sin los requisitos necesarios»...

Ya tenemos aquí el autor del Papel *Su oro al Cesar* que se supone impreso en Zaragoza.

¿Se refiere a éste el Catálogo del Marqués de la Romana, o a una respuesta desconocida por nosotros? No lo sabemos, aunque sí advertimos al Sr. Sánchez que tenga presente esto que hemos copiado para cuando haga la *Bibliografía aragonesa del siglo* XVII, ya que el papel del P. Ribas se publicó en 1653 y su respuesta tuvo que ser escrita algún tiempo después.

LX

471.—PULGAR: Hernando del. 1567.

Todavía aquí sigue confundiendo el Sr. Sánchez a este autor con su casi homónimo Hernán Pérez del Pulgar, y así atribuye al primero la

> Crónica del Gran Capitán.— Sevilla.—Jacobo Cromberger.—1527,

que por cierto no se titula así, sino como ya hemos dicho.

Entre las ediciones de *Los claros varones de España* no se citan las de:

> Sevilla.—Estanislao Polono.—1500.—Descrita en Gallardo, n. 3536.
>
> Sevilla.—Estanislao Polono.—1500.—Descrita en Gallardo, n. 3537.
>
> Valladolid.— Francisco Fernández de Cordoba.— 1514. —*Catálogo* de Salvá, n. 3493.

LXI

473.—RIBAS: Pedro de.—Libro llamado El Porqué. 1567.

A la edición de

Alcalá.—Hernan Ramirez.—1589,

añade el Sr. Sánchez: «Edición dudosa».

No hay tal duda, pues en el *Ensayo* etc., de Gallardo, se describe con todos sus pelos y señales en el n. 3605.

LXII

479.—FICINO: Marsilio.—Cura y preservacion de la peste. 1568.

Esta edición no existe, a pesar de lo que dice el Sr. Sánchez, fundado en que Latasa tuvo en su poder un ejemplar de ella. Este último manifiesta en su obra que Francisco Curtel lo vertió de italiano en español a 18 de Abril de 1568; pero como equivoca el apellido Curteti del traductor y la fecha que indica coincide en un todo con la de xviii de Abril de MDLXIIII, en que, efectivamente, fue impreso, salvo en lo de tomar por una V la primera I del año, hay que creer que esto fue otra equivocacion de Latasa y borrar este impreso de la *Bibliografía aragonesa*.

LXIII

GUTIERREZ DE GUALDA: Juan. 1569.

❧ ARTE BREBE Y ❧ | MVY PROBECHOSA DE CV- | ENTA CASTELLANA Y ARISMETICA, | DONDE SE

DEMVESTRAN LAS CINCO REGLAS DE | guarismo por la cuenta caſtellana, y reglas de memo- | ria. Compuesta por Iuan Gutierrez | (Medallón con corona real y dos cabezas de águila y en el centro el retrato de Felipe II con la inscripción: Philipvs. Dei gra. His. Rex). | Impreso en Çaragoça. | Con licencia del Excellentiſſimo señor dō Hernādo de Aragon | Arçobiſpo de Çaragoça, y con licencia de los Señores Inquiſidores. Impreſſo | en caſa de Miguel de Guessa a 14 de Iunio. Año 1569. ¶ Acoſta de Miguel de ſuelues infançon.

Al fin:

❧ Fue impreſso el preſente | tratado en lo *(sic)* muy noble y leal ciudad de çaragoça, en caſa de Miguel de Gueſſa, impreſſor. Año | mil y quinientos y ſeſenta | y nueue.

En 8.°—Letra redonda.—Signaturas A^8-C^8-D^4. —Portada.—Texto.—Colofón.

Sign. Ai r.°—Portada.

Sign. Ai v.°—Tabla del presente libro.

Sign. Aii r.°—Capitulo primero para co- | nocer las letras.

Sign. C^8 r.°, lin. 3.ª—Añade ſe en el presente | tratado mas de lo que en el ſe contiene eſtas reglas | que ſe ſiguen las quales por su pro- | pio nombre se llaman reglas quadradas.

Sign. D_4.—Colofón.

Existe un ejemplar en la magnífica Biblioteca que posee nuestro estimado amigo el Excmo. Sr. Duque de T'Serclaes.

LXIV

ESTRADA: Fray Luis de. 1571.

Libro | Llamado | El Rosario de | nuestra Señora y Summa- |rio de la vida de Christo. | Compvesto por el padre fray Luys de Estrada, | Rector del Collegio de S. Bernardo, | en la vniver-

sidad de Alcala | de Henares. | (Grabado en madera representando a la virgen con el niño). | Dirigido a la muy Illustre Señora doña | Magdalena de Ulloa. | ¶ Va el libro dividido en tres partes, conforme a | la particiò que se vera en la vuelta de la 2 hoja. | En çaragoça en casa de Pedro Bernuz. | Vendense en casa de Pedro de Ybarra, mer- | cader de libros, en la calle Mayor. | 1571.

Al fin:.

Marca del impresor y debajo: En Çaragoça a casa de | Pedro Bernuz. | 1571.

En 8.°—Signaturas A⁸-T⁸.—151 hojas numeradas. Iniciales adornadas y numerosos grabados en madera.

Portada.

Al reverso de la portada: *Aprovacion* fechada en Zaragoza a xxviii de Enero de 1571 por el licenciado Cercito.

Licencia de la Inquisición en el Palacio de la Aljafería a xxx de Enero de 1571.

Al reverso de la segunda hoja: Este tratado va partido en tres partes principales, conviene a saber:

Aprobacion del Consejo, suscrita por Fray Juan de Vega.

Privilegio por diez años fechado en Aranjuez a 22 de Noviembre de 1568.

Epigrama latino de Simon de Acuña, portugues.

Epistola dedicatoria a la muy Illustre señora doña Magdalena de Vlloa, &.

Epistola al lector.

Al folio II comienza el texto.

Descripción facilitada por mi querido amigo el erudito capitán de infantería D. Juan Moreno de Guerra, quien la ha hecho teniendo a la vista un ejemplar de la Biblioteca del Excmo. Señor Duque de T'Serclaes.

LXV

ANÓNIMO. 1571 (?).

Romance Ymperial el qual trata de como | la S. C. C. Real Magestad del Emperador Carlos quin- | to Rey de España y señor nuestro, hizo retirar al gran Turco | Solyman cō su poderoso exercito que truxo sobre la ciudad de | Viena en el Archiducado de Austria. Año M.D.xxxij. | Juntamente con otro Romance sobre la lamen- | tacion de la nueua del Turco por la perdi- | da de su armada. Impressos cō licen- | cia por Juan Millan. | Ha se de cātar al tono de: Que tocā alarma Juana. Juana q̄ tocā alarma. (Cuatro grabaditos en madera). Al fin: Laus Deo.

En 4.°—4 hojas.—Letra gótica.—Texto a dos columnas.—Signatura A.

El primer romance empieza:

En el templo estaua el Turco

Publicado por Durán, n. 1152 de su *Romancero*.

En la página 7 comienza

¶ Otro roman- | ce nueuo:

Huyendo va Mahometo,
capitan que asi se llama:
herido va ese perro,
pero mas lo va en el alma.

Como todos los pliegos sueltos pertenecientes en otro tiempo al librero Rosenthal y descritos por éste en el *Catálogo* ya mencionado, el ejemplar que hemos descrito está hoy en la Biblioteca del Excmo. Sr. Duque de T'Serclaes.

LXVI

502.—Romances. 1571.

Tres famosisimos romances de D. Juan de Austria.

Zaragoza.—Miguel Fortuño Sanchez. 1571.

«Cita este rarísimo impreso D. Jerónimo Borao en su opúsculo titulado *La Imprenta en Zaragoza*, página 48.»

El Sr. Sánchez, al decir lo que antecede, debió tener en cuenta que, tanto en la advertencia *Al que leyere*, que va al principio del tomo II de su *Bibliografía*, como en el *Indice* cronológico de impresores que va al final, dice bien claramente que Miguel Fortuño Sánchez empezó a imprimir en Zaragoza en 1597, y, por lo tanto, mal pudo salir de sus prensas la edición que le atribuye Borao. Este tomó sin duda por año de impresión el en que ocurrieron los sucesos a que los romances se refieren. En 1597 volveremos a ocuparnos de ellos con más detenimiento.

LXVII

VALLES: Pedro. 1576.

Crónica de los Reyes Católicos D. Fernando y Doña Isabel. Zaragoza.—Año de 1576.—Folio.

Aunque mencionada en algunas Bibliografías, es un error de fecha, por 1567.

LXVIII

555.—Flor de romances. 1578.

Flor de | Roman- | ces, y Glosas, Cã- | ciones y Villan- | cicos. Agora nueuamente todo | recopilado de diuerſos y gra-

ues Autores. | En estos seys Romances prime- | ros se tratan los triumphos y | muerte del Inuictissimo | nuestro Cesar Car- | los Quinto. | (Adorno). | En Çaragoça. | Impresso con licencia, en casa de Iuan Soler, impressor, año | 1578.

Al fin: Aqui se acaba | el Romancero en el qual se con- | tienen muchos Romances, Glo- | sas, Canciones, y Villancicos, re- | copilados de muchos y buenos | Poetas. Impresso con licencia, en | Çaragoça en casa de Ioan Soler. | Acabose a veynte y quatro dias del mes de Nouiem- | bre del Año Mil y | Quinientos Se- | tenta y ocho.

En 12.° Sin foliar.—132 hojas.—Signs. A-L de 12 hojas.

Descrita según una papeleta del Marqués de Jerez de los Caballeros.

LXIX

571.—BELIANIS DE GRECIA. 1580.

Si su autor fué el licenciado Jerónimo Fernández, se ha debido colocar su nombre en lugar del título del libro.

Tampoco se cita la edición de

Burgos.—Martin Muñoz.—1547.—1.ª y 2.ª Parte. Descrita por Salvá en el n. 1532 de su *Catálogo*.

LXX

Cartel. 1581.

El Cauallero del Fenix, y el Cauallero del Cisne, y el Cauallero de la Vengança, Guardas perpetuas del Sepulchro del verdadero Amor. Dizen que auiendo buscado por gran parte del mundo el lugar donde pudiese estar con mas razon, an aportado a este Reyno, en el qual, por experien-

cia, han entendido quan mal le conocen sus moradores, y viendo la poca ocasion que para esto tienen los Caualleros del, no embargante la aspereza y ingratitud que de las Damas desta tierra por todo el Mundo se publica, les ha parecido, por la honrra del cargo que traen, hacer conoscer a los que lo contradixeren quan mal han guardado las leyes del verdadero Amor, y para este effeto es de sauer que, quando tomamos el cargo desta auentura, fue prometido que todos tres la defenderiamos en qualquier parte, y assi, en cumplimiento desto, cinco dias despues que su Excelencia aya buelto aqui de acompañar a la Cessarea Magestad de la Emperatriz, en la calle del Cosso, ante su casa, asistiremos los dichos, en tres puestos, desde la vna de medio dia hasta la escuridad de la noche armados de Ynfantes. Con el primero combatirá el que llegare a vn golpe de lança arrojadiza, otro de Baston herrado, dos botes de Pica, cinco golpes de Espada, y si este ganare el Mantenedor, no pueda pasar, dandole en señal de victoria vnos gvantes, y si el Auenturero lo hiziese mejor, le daran otros, y licencia para passar a combatir segundo puesto, que se defenderá a vn bote de lanças de Armas, y a otro de lanca Iabalina, dos de Pica, y cinco golpes de Espada, y harasse con el lo que con el primero se a dicho, dando por precio guantes adobados, y si la verdad de su Amor fuere tal que passare de la segunda guarda, ha de combatir con el tercero a vn golpe de Claua, y otro de hacha de armas, y dos botes de pica, y cinco golpes de espada; y al que todas las tres guardas passare se dará en señal de su valor una pieça de plata de veynte escudos abaxo, y le seran manifiestos grandes secretos del Sepulchro del verdadero Amor; y no pidimos, como se acostumbra, firmarse Caualleros, porque nos parece que es bastante occasion la demanda que arriba les ponemos para donde ay tanta nobleza y exercicio. Las condiciones del combate seran como se acostumbra en este Reyno, como mas largamente se verá en poder de los Iueces, que seran los muy Illustres señores Don Martin de Bolea y Castro, y Don Francisco de Altamira y Alagon. Será el precio de Galan, tres plumas; de la pica, vnos guantes de Ambar; de la lança arrojadiza, vna girlanda de oro y seda, y del Baston herrado, otro baston de Plata esmaltado de quinze escudos abaxo; de la lança de Armas, otra lança de Plata de valor de doze escudos abaxo; de la Iabalina, vnos grillos de Plata de valor de diez escudos abaxo; de la Claua, vn coracon de Plata de veynte escudos abaxo; de la hacha de Armas, dos higas de cristal guarnecidas de oro de valor de quinze escudos abaxo; de la espada, vn Leon de Plata de doze escudos abaxo; de la folla, vna muerte de plata de quinze escudos abaxo, y podran los mantenedores ganar los precios generales, y assi mismo llamar a alguno de sus compañeros, si necesidad tuuiere, a que combata por el: y en seguri-

dad y firmeza de todo lo susodicho va la firma siguiente: fecha en Fraga a veynte y tres de diciembre de mil y quinientos y ochenta y uno.—*Don Hieronymo de Calcena.*

Hallarse a el original en poder del Capitan de la Guarda de su Excelencia del Visorey.

Una hoja en folio impresa por una cara.

Existe un ejemplar en la Biblioteca Nacional de Madrid. Sección de manuscritos.

Este cartel, como el que copiamos mas adelante, los creemos impresos en Zaragoza, dada la naturaleza del asunto. Los dos *Quijotes*, tanto el de Cervantes como el de Avellaneda, principalmente este último, hacen referencia a los torneos que se celebraban en dicha ciudad durante todo el siglo XVI.

LXXI

582.—CORDOBA: Fr. Antonio de.—TRATADO DE CASOS DE CONCIENCIA. 1581.

Falta entre las ediciones de esta obra la de

Zaragoza.—Domingo de Portonariis.—1584,

citada por el Sr. Sánchez en el n. 626 y descrita por nosotros, y sobra la de

Zaragoza.—1593,

que no describe el Sr. Sánchez, a pesar de añadir: «Véase en el año correspondiente.»

LXXII

616.—PÓRTOLES: Jeronimo. 1584.

Entre las obras de este escritor cita el Sr. Sánchez: *Scholiorum in Molinum pars secunda*, impresa en

Zaragoza.—Lorenzo y Diego de Robles.—1588,

y, no obstante añadir: «Véase en el año correspondiente», su descripción figura en 1587 y a continuación de la primera parte. (Véase el n. 661.)

La parte cuarta la describe dos veces: una con la tercera, en el año 1590 (véase el n. 710), y otra aislada en el año 1592, en que fué impresa. (Véase el n. 739.)

LXXIII

626.—CORDOBA: Fray Antonio de. 1584.

TRACTADO | DE CASOS DE | CONSCIENCIA COM- | pueſto por el muy reuerendo y doctiſsimo Padre | fray Antonio de Cordoua, de la orden del Se- | raphico Padre S. Franciſco, de la provi- | ncia de Caſtilla, de la Obſeruancia. | *Van de nueuo añadidas por el miſmo Auctor en eſta* | *impreſsion cincuenta y dos Queſtiones, y otras adi-* | *ciones neceſſarias, y de muchos errores emẽdadas.* | (Grabado con la leyenda Ave Maria gracia plena.) Debajo: En Çaragoça. | En casa de Domingo de Portonarijs Vrſino im- | preſſor de la S. C. C. R. M. y del Reyno | de Aragon, Año 1584. | A coſta de Franciſco Simon, y Pedro Ibarra.

En 12.°—4 hojas sin fol.+515 fol.+19 de Tabla.—Signs. A-Z -Aa-Zz-Aaa-Sss, todas de 8 hojas.—Reclamos.—Portada.—

V.° en blanco.—Licencia.—Aprobacion.—Censura.—Prologo.—Grabado.—Texto.—Tabla.—Fin de la Tabla.

Sign. Ai r.°—Portada.

Sign. Ai v.° En blanco.

Sign. A_2 r.°—Licencia a Juan Soler, impresor de libros, para que pueda imprimir la obra: fechada en Zaragoza a 7 de Diciembre de 1581, firmada por el Dr. Marco Antonio Reues.

Sign. A_2 v.°—Licencia para la impresión firmada por el licenciado Ioan Vileta en Barcelona a 25 Enero de 1581.

Sign. A_2 v.°, lin. 13.—Aprobación del Obispo de Barcelona, Juan Dimas Loris, fechada en dicha ciudad el 25 de Enero de 1581.

Sign. A_3 r.°—Censura de F. Lorenzo de Villavicencio, fechada el viernes 12 de Abril de 1577 (1).

Sign. A_3 v.°—Prólogo del Autor al Lector.

Sign. A_4 r.°—Termina el Prólogo.

Sign. A_4 v.°—Estampa.

Sign. A_5 r.°, fol. 1.—Comiença | el tratado de casos | de conſciencia, compueſto por el muy | reuerendo y doctiſſimo Padre Fray An- | tonio de Cordoua de la orden del | Seraphico Padre ſant Francis- | co de la prouincia de Caſtilla, de la Ob- | ſeruancia. | ? | Question I. (Texto.)

Sign. Qqq_5 v.°, fol. 515 v.°—Termina el texto, y debajo: Sub correctione Sanctæ matris Ecclesiæ | hæc omnia dicta sunt.

Sign. Qqq_6.—Tabula alphabetica de las 195 Questiones precedentes.

Sign. Sss_8 v.°—Fin de la Tabla.

Dice el Sr. Sánchez que no le ha sido posible encontrar ningún ejemplar de esta impresión zaragozana. A nosotros nos pareció lo más sencillo acudir en su busca a la Biblioteca Nacional, en donde existe un ejemplar con la sign. R—20.312.

(1) Dice haber visto la edición de 1575.

LXXIV

Cartel. 1587.

Porque ha muchos dias que las guardas del interesado Amor andan buscando libertad, y conforme a las condiciones de su cartel no queda remedio ni esperança si en esse Reyno no queda livre: viendo los inconvenientes que de aqui se podrá seguir, y teniendo por cierto que la verguença passada seruirá de remedio, me ha parescido que será bien dar fin a su prision alegrando al siglo con su libertad: y assi va esse mio, y lleva orden a mis guardas para que le entreguen en precio de mejor hombre de Armas al cauallero que el dia de la Ascencion, o el siguiente, mejor puesto fuere en la silla, y mejor pusiere la lança en el ristre, y lleuare mejores lanças y mejor señalare, y mas lanças rompiere, como lo ordena la Cofradia del señor Sant Iorge. Lleua para el que mejor corriere la lança de las damas un arco de plata, y para el mas galan las flechas de Cupido; entendiendose que ninguno de estos precios generales puede ganar el q̄ no se presentare a los SS. Iueces el dia de la Ascension desde las dos de la tarde hasta las siete de la noche. Nuestro Señor dé su gracia y amor para que en esta y en las demas ocasiones os ayays como del valor de vuestras personas se espera. En mi desconocido Aluergue: a dos de Mayo de Mil y quinientos ochenta y siete.—*La Nigromante Desconocida.*

En 4.° Impreso por una sola cara.

Existe un ejemplar en la Biblioteca Nacional, Sección de Manuscritos.

LXXV

XIMENEZ ARIAS: Diego. 1588.

Lexicon | Ecclesiasticvm | Latino hispanicvm, ex | Sacris Bibliis, Conciliis, Pontificvm, | ac Theologorum Decretis, dinorum vitis, variis Dictiona- | riis, aliisq; probatissi, scriptoribus concinnatum, ser- | uata vbiq; vera etymologia, orthogra- | phiae &

accentus ratione. | Opus nomun. | Ad Augustissimum Philippvm II. Hispaniarum Regem Catholicum. | Autore F. Didaco Ximenez Arias, Alcantarensis, Theologo, Ord. Prædicatorum, Nunc, denuo ab eodem | plus dimidia parte auctum & locupletatum multis additionibus adiectis sub hoc signo *. | Quanta ventaja haga este Vocabulario al mas nuevo de Rod. de Sancta Ella, no solo en millares de | vocablos, mas en otras cosas, cotejandolos lo conoceras. Al fin va el Computo. | (Escudo de armas reales.) | Cæsaravgustæ... vg et Ioannis e... 1588.

Folio.—4 hojas no fol.—320 páginas+4 hojas no fol. Signaturas A^4-A-V^8-✠.—Letras capitales grabadas de varios tamaños. —Portada.—V. Privilegio. Madrid 31 de Enero de 1581.—Tasa.—Licencia de la orden.—Aprobacion.—Dedicatoria latina a Felipe II.—F. Didacus Ximenez Arias... Ecclesiastico lectore Instruccion &.—Texto a dos cols.—Computo (de 1584 a 1709).

«Al único ejemplar que hemos podido examinar—dice el señor Hazañas, de cuya obra *Maese Rodrigo—Sevilla 1909*, página 178, copiamos la anterior descripción—le faltan trozos en la parte inferior de la portada. Lo creemos impreso por Pedro Puig y Juan Escamilla *(sic)*, de quienes conocemos impresiones de Zaragoza de 1587.

Biblioteca Provincial de Gerona.»

El Sr. Sánchez, al describir la edición de esta obra hecha en Zaragoza en 1583, sólo menciona las siguientes:

«Salamanca.—1572.
Salamanca.—Domingo de Portonaris.—1578.
Salamanca.—1583.
Lisboa.—1588.—Edición no citada hasta ahora.»

De algunas más hace mención el Sr. Hazañas, y entre ellas está la de Lisboa, que el Sr. Sánchez cree haber sido el primero en señalar.

Ediciones del *Lexicon* descritas por el Sr. Hazañas:

Salamanca.—Andrea de Portonaris.—1566.
Braga.—Antonio de Maris.—1569.
Salamanca.—Domingo de Portonaris.—1572.
Salamanca.—Vicente de Portonaris.—1578.
Zaragoza.—Domingo de Portonaris.—1583.
Salamanca.—Vicente de Portonaris.—1584.
Salamanca.—Vicente de Portonaris.—1585.
Zaragoza.—1588. (Es la descrita anteriormente.)
Lisboa.—Antonio Ribero.—1588.
Barcelona.—Jaime Cendrat.—1597.

No mencionamos las posteriores al año 1600.

LXXVI

Pregones. 1578.

PREGONES | HECHOS CONTRA | LVPERCIO LATRAS, EN LA CIVDAD DE | Çaragoça del Reyno de Aragon, a 5 de Agoſto | 1588, el vno por mandado del Excelẽtissimo S. Don | Artal de Alagon Conde de Saſtago, Camarlengo | Lugartiniente, y Capitan General por su Mag. | en dicho Reyno, y el otro por los Señores | Diputados de aquel. | (Escudo de armas reales.) | Con licencia Impreſſos en Çaragoça, en casa de Lo- | renço y Diego de Robles Impreſſores de la Vniuerſi- | dad en la calle de S. Aguſtin y vendenſe en la mes- | ma emprenta. ∞ DLXXXVIII.

En 4.°—4 hojas.—Portada.—Texto.

Fol. 1 r.°—Portada.

Fol. 1 v.°—PREGON HECHO POR MANDA- | DO DE LOS SEÑORES DI- | putados del Reyno de Aragon.

Fol. 3 r.°— PREGON HECHO POR MAN- | damiẽto del excelentiſsimo señor don Artal de Ala- | gon Lugartiniente y Capitã General por su Ma- | gestad en este Reyno de Aragon.

Fol. 4 v.°—Dat. en Çaragoça a 5 de Agosto 1588. | Don Artal de Alagon Lugartiniente, y Capitan General Petrus Roda.

Un ejemplar de este impreso existe en nuestra Biblioteca Nacional, Sección de Manuscritos.

LXXVII

708.—RODRIGUEZ: Fr. Manuel.—Explicacion de la Bula de la Santa Cruzada. 1590.

El Sr. Sánchez hace un revoltijo con las ediciones de esta obra y las de la *Suma de casos de conciencia* del mismo autor, y así habrá que enmendar indicando que las ediciones de

Zaragoza.—Lorenzo de Robles.—1595,
Zaragoza.—Lorenzo de Robles.—1597,

son de la obra mencionada en segundo lugar; y la de

Zaragoza.—Angel Tavano.—1600,

se refiere a la *Explicación de la Bula de la Santa Cruzada*. Véase el n. 856.

LXXVIII

727.—MORLANES: Diego de. 1591.

El Sr. Sánchez le atribuye los *Estatutos y ordinaciones de las lites de Zaragoza*, y, aunque sea su autor, era mucho más indicado el decirlo al describir la obra en el n. 754, en donde figura como anónima.

LXXIX

732.—BRUN: Jerónimo. [1591].

Lo más noble [¿no diría notable?] *del cerco de Paris, que hizo el Duque de Nemurs, Gobernador de los cercados: el socorro que embió el Rey Don Felipe con los Duques de Parma y Humena.— Caesaraugustae apud Ioannem Escarrilla.—1591. In 8.°*

«Nicolás Antonio, en el tomo I, página 570, de la *Biblioteca Nova*, es el único bibliógrafo que da noticia de este rarísimo impreso zaragozano. Esta impresión, de existir, hay que colocarla algunos años antes; porque Juan Escarrilla murió en 1588; a no ser que supongamos que salió de las prensas de la Viuda de Juan Escarrilla».

No, Sr. Sánchez; este impreso no puede colocarse algunos años antes, porque da la maldita casualidad de que el socorro de París por Alejandro Farnesio, duque de Parma, fué en esta época; no podemos, pues, supeditar á Juan Escarrilla los sucesos posteriores a su muerte. Su última suposición, atribuyendo la impresión a la Viuda, es la única verosímil en este caso.

LXXX

Pregon. 1592.

Pregon dado por el Doctor Miguel de Sanz, Comisario Real para el conocimiento de los culpados en las sediciones del Reyno de Aragon, en el que se encarga a los alcaldes, nobles, obispos, curas, etc., la aprension y arrestos de dichos culpados y se da

la lista de sus nombres, al frente de la cual figura Antonio Perez. Çaragoça, Lorenço Robles, 1592. 1 hoja en fol.

Descripción tomada del *Catálogo* de Salvá, n. 3108.

LXXXI

Pregon. 1592.

Escudo de armas reales.

Al fin: Con licencia impreſo en Çaragoça por Lorenço de Robles Impreſor del Reyno de Aragon y de la Vniverſidad. Año 1592.

1 hoja impresa por solo una cara.

Después del texto, en el que se mencionan los perdones dados el 17 y 23 de Enero de 1592 (véase los n. 733 y 734 de la *Bibliografía)* y que está firmado por Pedro Navarro en Zaragoza a 13 de Abril del mismo año, viene una lista a cuatro columnas de los exceptuados, divididos en *Prima classe* y *Secunda clase*, encabezadas, respectivamente, por Antonio Pérez y Agustín Ximeno, procurador, idénticas en un todo a la que figura en la copia que hace el Sr. Sánchez en el n. 733.

El único ejemplar que conocemos figura en la magnífica biblioteca del Duque de T'Serclaes.

LXXXII

763.—CARRILLO: Martín. 1594.

El *Tratado de ayudar a bien morir*, que, según el Sr. Sánchez, se imprimió en

«Zaragoza.—1596.—Véase en el año correspondiente»

no figura en tal lugar ni en otro alguno, y a la *Explicación del Jubileo*, impresa en Zaragoza.—1600, falta el nombre del impresor Angel Tavano. Véase el n. 852.

LXXXIII

Union y concordia. 1594.

VNION, Y CON- | CORDIA GENERAL DEL | REYNO DE ARAGON, HECHA Y ACORDA- | DA POR LAS PERSONAS, POR LA CATHOLICA Y REAL | Magestad del Rey Don Philippe nueſtro Señor, y la corte General | nombradas en las cortes vltimamente celebradas en la | Ciudad de Taraçona, el año MDXCII. | (Escudo con las barras de Aragon y debajo:) Impreſſa en Çaragoça, por Lorenço de Robles | Impressor del Reyno de Aragon y de la Vniverſidad. | M.D.L.XXXX.IIII. | ❡ Vendenſe en caſa de Pedro de Ybarra Mercader de libros.

Al fin:

Eſta taſſada la preſſente Vnion y concordia | a dos reales y medio cada volumen.

En folio.—24 páginas foliadas.—Signs. A-B con reclamos.—Texto a dos columnas.

Fol. 1 r.°—Portada:

Fol. 2.—En blanco.

Fol. 3.—Licencia a Lorenzo de Robles para imprimir los Cabos que se han resuelto de la Union Dat. en Çaragoça, a 3 de Marzo de 1594. El Duque de Albuquerque Lugartiniente y Capitan General.

Fol. 4.—Acto de Corte y comision por la Catholica y Real Magestad del Rey Don Phelipe nuestro señor, y la Corte General de Aragon en las Cortes celebradas en Taraçona el

año M.D.XC.II. concedida y otorgada a algunas personas, para hazer y concluyr la Vnion General. (Sigue el texto.)

Fol. 6.—Vnion, y concordia general del Reyno de Aragon, en virtud y fuerça del precediente Acto de Corte, y por las personas en el nombradas hecha, acordada y concluyda a xxvi dias del mes de Hebrero del año M.D.XCIIII. (Sigue el texto.)

Fol. 24.—Fin de la Vnion, y concordia del Reyno de Aragon.

Debajo:

Erratas... Tasa.

Ejemplar en la Biblioteca de la Academia de la Historia.

LXXXIV

778.—ALVARO: Fray Juan. 1595.

Falta su nombre en el índice, si bien el n. 778 figura aplicado a Fray Antonio Alvarez.

LXXXV

BARONIA DE QUINTO. 1596.

SVMARIO | DEL PROCESSO, | Don Christophori de | Funes; super appre- | hensione Varonie de Quinto | (Grabado en madera representando a la Virgen del Pilar de Zaragoza | EN ÇARAGOÇA | con licencia impresso, por Lorenço de Ro- | bles Impressor del Reyno de Aragon, | y de la Vniversidad, M.D.L XXXX.VI.

Fol.— 2 hojas prels.— 137 págs. + 1 hoj. al fin.— Signs. tip. ¶-¶¶.—A-M.—Texto a dos columnas.—50 líneas en cada una.—Letra redonda de un solo tamaño.—Capitales grabadas en madera.—Reclamos.

Fol. 1.—Portada.

Fol. 2, sign. tip. ¶¶.—TABLA DE LOS CAPITULOS | deste sumario, y cosas mas notables de la margen. A la vuelta hoja intercalada con el ¶ Arbol de la Genealogia desta Casa, y vistas las escrituras della es en la figu- | ra siguiente:

Pág. 1.—SUMARIO DEL PROCESO... Empieza el texto.

Pág. 137 r.°—Al final: Fin del Sumario del proceso.

Pág. 137 v.°—En blanco.

Sign. M5 r.°—RUBRICA DEL PROCESO ORIGINAL.

Sign. M5 v.°—(Colofon:) ¶ Ympresso con licencia, en Çaragoça por Lorenço de Robles, Im- | pressor del Reyno de Aragon, y de la Vniversidad. | Año M.D.L.XXXX.VI.

Esta papeleta nos ha sido remitida por nuestro estimado amigo el erudito escritor D. Ricardo del Arco, jefe de la Biblioteca provincial de Huesca, en donde se conserva un ejemplar de tan raro impreso.

LXXXVI

Tres famosisimos romances. 1597.

¶ Tres famoſiſſimos Romances, el primero | de la memorable y triunphante victoria que tuuo el Sereniſſimo | ſeñor Don Joan de Auſtria contra la armada Turqueſca | enel Golfo de Lepanto, a ſiete de Octubre, Año de | mil y quinientos ſetenta y vno. El ſegundo el pre- | ſente que embio el gran Turco al ſeñor | don Joan de Auſtria, y el tercero, otro | preſente que hizo el ſeñor don | Joan de Auſtria al gran Turco, con muy ſa- | bias respuestas. ❧ ☜ |

Al fin:

¶ Laus Deo | ¶ Impreſſo con licencia, en Çaragoça en caſa de | Miguel Fortuño Sanchez, en la cuchilleria, Año de | mil y quinientos y nouenta y ſiete.

En 4.°—Letra gótica a dos columnas.—4 hojas sin signatura. El primer romance empieza:

De Sicilia con gran poder
la Armada Real partia;
con lindo acuerdo y concierto
Don Ioan de Austria la regia.

Termina:

y a nuestro Buen Rey Phelipe
guarde y alargue la vida.

Fol. 3 v.°, 2.ª col.—Romance del preſen- | te que embio el gran Turco lla- | mado Sultan Selim, al | al *(sic)* ſeñor don Ioan | de Auſtria.

Empieza:

Yo el gran Sultan Selin,
Rey de Reyes coronado,

Termina:

que si Mahoma dormia
agora ya ha recordado.

Fol. 4 r.°, 2.ª col., lin. 9.—Romance de la reſ- | pueſta q̄ hizo el ſeñor don Ioan | ſobre el preſente que le em- | bio el gran Turco.

Empieza:

A ti Selimo Sultan,
El que grā Señor ſe llama

Termina:

ſe bien que el infierno vela
ſegun las penas que paſſa.

Publicados por Durán en su *Romancero*, n. 1188, 1193 y 1194, respectivamente. El impreso que nos ha servido para hacer la anterior descripción se encuentra en la Biblioteca del Excmo. Señor Duque de T'Serclaes.

En la misma Biblioteca, riquísima en *Relaciones* y *Pliegos sueltos*, hemos examinado otras ediciones de *Los Tres Famosisimos Romances* hechas en

Barcelona.—Geronimo Margarit.—1623.—Tiene un grabado representando la Batalla Naval.
Barcelona.—Antonio Lacaballeria.—1694.

En esta última edición se dice que los romances fueron compuestos por Antonio de la Fay, sin que sepamos los fundamentos de la atribución.

En el *Ensayo* etc., de Gallardo, figura al n. 818 otra edición de

Madrid.—Francisco Sanz.—Sin año,

y en la cual, además de los tres romances, hay otros seis alusivos todos a la batalla de Lepanto. Su texto ofrece diferencia con el que hemos descrito.

LXXXVII

Relacion. 1597.

Relacion del senti- | miento que la Vniuersidad de Çaragoça ha hecho | a la muerte de su Fundador D. Pedro Cer- | buna, Obispo de Tara- | zona.

Al fin: Impressa con licencia, en Çaragoça por Lorenço de Robles, Impressor del Reyno de Aragon, y de la Vniuersidad. 1597.

En folio.—Dos hojas sin numerar y sin signatura.—Texto de letra cursiva y redonda a dos y tres columnas.

La extremada rareza de este singular impreso, cuyo único ejemplar conocido existe en la Biblioteca del Excmo. Sr. Duque de T'Serclaes, nos mueve a publicarlo en este lugar, seguros de que se nos agradecerá el que le demos a conocer.

Relacion del sentimiento que la Vniuersidad de Çaragoça ha hecho a la muerte de su Fundador D. Pedro Cerbuna, Obispo de Taraçona.

Cerbuna, que estas gozando
de las grandezas del cielo,
con humildad te suplico
me escuches un poco atento;
y aunque es verdad que a tu alma,
por la vista de su objecto,
quanto en la tierra [h]a passado
le es llano, perspicuo y cierto,
quiero decir breuemente
lo que por tu muerte han hecho
la insigne Vniuersidad
y algunos de tus hijuelos.
Al punto que fue notorio,
grato señor, que eras muerto,
soltose la rienda al llanto,
porque el agua es contra el fuego,
y estando los coraçones
con llamas de amor desechos,
era bien que se apagassen
para sentir el tormento;
no fue la rota de Emilio,
ni de Neron el incendio,
la sangre de Salaminia,
ni de los de Tyro el yerro,
no la batalla de Tribia,
la perdida de Marcelo,
de Birsia las talaciones,
ni de Erostrato los hechos,
llorados por todo el mundo
con tan terribles affectos
quanto se lloró tu muerte,
columna de nuestro reyno:
y, dado ya testimonio
deste primer sentimiento,
traçaron como la fama
cantase tus pensamientos;
hizieronte vn Mauseolo,
y vn Cenotafio te hizieron,
cuya grandeza ocupaua
el sacro lugar de vn templo,
y en tus escuelas, conformes,
el claustro de tus maestros
salió, como era razon,
al funeral ministerio;
los capirotes pajizos,
azules, blancos, bermejos,
trocaron sus hermosuras
en tristeza y color prieto;
estuuo lleno de antorchas
y de luminarias lleno
el Mauseolo que dixe,
con mil diferentes versos;
vnos cantaron tu vida;
otros, tu endiosado zelo;
otros, que a Aphitio excediste;
y otros, que a Casio Seuero;
otros, que al fuerte Alexandro;
otros, que al sabio Carneo;
otros, que al docto Mecenas;
y otros, que al magno Polemon;
al fin, con este aparato
vn sacrificio ofrecieron
cantando tus alabanças
qual daua lugar el tiempo;
y porque el claustro conforme
mandó auisar los ingenios
para cantar tus encomios,
te quiero dar cuenta dello.
Salio vn certamen curioso,
curioso, breue y discreto,
y, al fin, como de tus hijos,
que no se esperaua menos;

leyose, cumplido el plazo,
en el teatro donde ellos
las borlas dan de sus grados,
el qual estaua cubierto
de tristes paños de luto,
indicios bien manifiestos
del graue mal que sentian
y general descontento;
fixaron en negras armas
tu corderillo, tu cieruo,
y hieroglificos huuo
con ocultados misterios.
Pero de tanto bullicio,
con el certamen boluiendo,
acabaré de contarte
qual y como fue el sucesso:
en el se alabó tu vida
con multitud de sonetos,
y en él con muchas octauas
el ser del hombre dixeron;
cantaronle sus miserias,
cantaronle sus defectos,
y epilogandolos todos,
mostraron bien sus talentos;
alli la Vniuersidad,
como la que hazia el duelo,
con funerales canciones
te manifestó su intento;
en el se trató de como
huye la vida qual sueño,
lo que contó el Rey propheta
y la Sibila de Phebo;
huuo estremados papeles
con muy subidos conceptos,
y para animar a todos,
huuo generales premios;
los jueces, como deuian,
a sentenciar se pusieron,
y al fin, señor, la sentencia
hechó en tu alabança el resto,
a vnos dieron anillos,
a otros dieron espejos,
a otros, cruces de plata,
y a todos juntos, contento.
No he dicho lo que pensaua,
pero, por si soy molesto,
con tu licencia, Cerbuna,
me pondré en la boca vn sello,
porque pretender decir
lo mucho que por ti hizieron,
sera numerar los athomos
y las estrellas del cielo.

Fin del Romance.

Sonetos en las exeqvias de Don Pedro Cerbuna, Obispo de Taraçona, Fundador de la Vniuersidad de Çaragoça, al Certamen y a la deuocion:

Soneto de Luys Diez de Aux.

Fue la vara serpiente conuertida,
Quel caudillo del pueblo peregrino
Temió en el monte, symbolo diuino,
De quen la muerte puso Dios la vida.

Por ques amarga, fiera, dessabrida,
Que espanta la razon y turba el tino,
Y donde toca, puede abrir camino
Para la Patria nuestra prometida.
Y assi muriendo viue eternamente
Quien a la muerte en vida se prepara
Como el gran fundador del claustro augusto,
Que qual Moysen la conoció serpiente
Al parecer y en los efectos vara,
Por quien ya goza del Eterno gusto.

Soneto a la deuocion.

Nunca el Romano Imperio perdió tanto,
En la muerte de Agusto, o de Africano,
Ni de otro que, dexando a Marte o Iano,
Siguiesse a Christo en su gobierno santo,
Quanto en Cerbuna muerto, que con llanto
Saldiuia adora, ya que en Vaticano,
Como espero, no puede; do al Britano
Y al fiero Trace fuesse horror y espanto,
Mas su docta Minerua, que de Athenas
A nuestra illustre Augusta [h]a trasladado,
Nueua Artemisia en tan aceruo caso,
Vrnas le ofrece de sus ricas venas,
Y los del cielo para que [h]a bolado
Su Oriente hazen allá con nuestro Ocaso.

Soneto a la deuocion.

Desde tu zenotafio religioso
Suban inciensos de oraciones pias,
Que si gozas eternas hierarchias,
Será Dios en sus santos oy glorioso,
Y si qual cieruo herido estas ansioso,
Desseando saciar tus agonias
En el agua y la sangre que creyas,
Sacó al cordero el yerro riguroso.
Siguirante tus obras, gran Perlado,
Que semejante al hombre mas prudente,
Leuantaste en el muro tu edificio,

Donde en piedra la Virgen se ha mostrado
A Pedro piedra, tu que en el oficio
Y en obras sucediste juntamente.
A Minerva exercicio
Y suspension a Palas
Diste, y en vn lugar lanças y plumas
Con no menores titulos igualas.
Sube con estas alas
Donde ay de tus limosnas grandes sumas,
Que en nombre de la Virgen y dos Pedros,
Creceran como en Lybano los cedros.

SONETO A LA DEUOCION.

Valeroso Simon, hijo de Onias,
Santo Zorobabel, que has reparado
El templo de las ciencias arruinado,
Inuencible y famoso Mathatias:
Ya que estas en las altas hierarchias
De tus diuinas obras rodeado,
Buelue a ver lo que tanto te [h]a costado
Pues no la viste en tus felices dias.
Vino como a Saul la muerte fiera,
De la boraz inuidia estimulada,
Y llevote, señor, del mundo al cielo.
Fuyste fuego en bolar para tu esphera,
Y assi, pues que tu esphera te fue dada,
Mira glorioso al desdichado suelo.

SONETO DE FRAY GERONIMO DE ERRADA.

Si dentro de la muerte está la vida
Y dentro de la vida graue muerte,
Razon será llamar la vida muerte,
Pues en la triste muerte se halla vida.
Si quien muere en la muerte goza vida,
Recibiendo la vida por la muerte,
Mas dicha quen la vida ay en la muerte,
Pues en tal muerte consistia la vida.
Pastor insigne, cuya vida y muerte

Muerte para tus hijos fue en la vida,
Muriendo nuestra vida con la muerte,
Pues libre de la muerte gozas vida,
Dele vida tu vida a nuestra muerte,
Pues da muerte tu muerte a nuestra vida.

Fin de los Sonetos.

Endechas de Martin Perez de Oliuan, en nombre de la Vniuersidad de Çaragoça, a la muerte de su fundador, don Pedro Cerbuna, Obispo de Taraçona.

Suspiros despedidos
del centro de mi pecho,
bolad adonde está mi Norte claro
y, en llamas conuertidos,
mostradle el paso estrecho
en que difunta viuo sin su amparo.
Mas ¡(h)ay! que el hado auaro,
presente en la memoria,
con el la se concierta,
y con perpetuas lagrymas despierta
el trance extremo de mi breue gloria,
y haze que el miedo elado
aguarde siempre el fin mas desdichado.
Qual suele el marinero
en vn fragil nauio,
que lucha con los vientos y corrientes,
sin arte ni luzero,
y dexa a su aluedrio
mastel, entena, velas, popa y frente,
assi me veo al presente,
que sulco el mar furioso
de lagrymas saladas,
con ayes y suspiros contrastadas,
sin norte, amparo, guia ni reposo,
y por tu ingrata muerte,
las sciencias dexo en manos de la suerte.
Y queda mi manada
de doctas abejuelas

cebando en myrra amarga los sentidos,
y aquella laureada,
que honra a tus escuelas,
absorta en su dolor, llanto y gemidos,
y por tus apellidos,
el Eco con gran duelo
a varia muchedumbre
en los delgados ayres y techumbres
responde, altera, aflige, entona al cielo,
tras el Cerbuna vna,
no hallando parangon a mi fortuna.
Y las hijas de Hibero,
en su Cesarea Augusta
(las artes digo), indignas de ofendellas,
hechando vn ay postrero
contra la Parca injusta,
proponen, piden, fundan sus querellas,
y las Pierias bellas,
vertiendo hilo a hilo
mil perlas christalinas,
entre roncos clarines y bozinas,
truecan en triste acento el dulce stilo,
y aumentan sus corrientes
mares, rios, cisternas, lagos, fuentes.
Tambien muestran su llanto,
con lagrymas intensas,
tierras, casas, palacios, templos, villas,
pues que (en obscuro manto),
llorando nuues densas,
a la gran madre riegan las mejillas;
pero, por no sufrillas,
en breue las consume,
y, con indignos besos,
alegre abraça tus sagrados huessos,
y tanto por su lance ya presume,
que da con tus despojos
temor al coraçon, agua a los ojos.
Mas tu que, arrebatado
qual zelador Elias,
gozas los dignos fructos del desseo
del concauo estrellado,

mira mis ansias pias,
mis tiernos años y mi grato empleo;
embia vn Eliseo
que enxuge ya mis luzes;
prosiga acá tu intento
y, con doblado espiritu, de aliento,
por medio de los doctos Arcaduzes,
para que mis hijuelos
passeen, corran, buelen a los cielos.
Y mientras el socorro no llegare,
cancion, dexa tu canto,
que tengo por meior boluerme al llanto.

La sequencia de los difuntos, traduzida por Luis Diez de Aux para el certamen hecho a las Exequias de Don Pedro Cerbuna, Obispo de Taraçona, fundador de la vniversidad de Çaragoça.

Decretó la eterna idea
quel dia de la yra sea
el mundo buelto en ceniza,
segun Dauid prophetiza
con la Sybila Eritrea.
Y el temor vniuersal,
quando en aquel tribunal
den los hombres cuenta estrecha,
adonde solo aprouecha
su merito a cada qual;
quando la temida trompa
el ayre y sepulcros rompa,
a cuyo grito despiertos
se leuantaran los muertos
ante aquella eterna pompa
será el dar nuestra baxeza
respuesta a la suma alteza,
espectaculo de suerte
que tendrá temor la muerte
y pasmo naturaleza.
Abrá vn libro ques archiuo
de todo el cargo y recibo
de Dios con el hombre junto,
adonde verá en vn punto
cada vno su causa al viuo.
Pues quando aquel Presidente
en su tribunal se asiente
y, siendo Juez y testigo,
tome seuero castigo
del Mundo generalmente,
¿que palabras buscaré?
¿a quien me encomendaré?
Y si aun los predestinados
yran atemorizados,
yo ¿como pareceré?
Soberano Redemptor:
pues con diuino valor
a los hombres rescatastes
y con ellos me comprastes,
no prueue vuestro rigor.
Iesus, que de amor cargado
a ser hombre haueys baxado
para que yo fuese Dios,
cerrad el profundo vos
a los qne os an confesado.
Cansancio os costó el buscarme,

y si solo por llamarme
sobre vna cruz os subistes,
el trabajo que suffristes
no sirua de condenarme.

Iuez de justicia y vengança,
premiador de la esperança,
nuestra culpa se perdone
antes quel juicio pregone
que nadie perdon alcança.

Y aunque, libre y distraido,
grauemente os he ofendido,
ya me pesa de lo hecho,
y, embuelto en llanto mi pecho,
humilde clemencia os pido.

Porque me anima el perdon
quen la casa de Simon
distes a la Pecadora,
y ver quen su ultima hora
saluastes al buen Ladron.

Y si los votos que ofrezco
que los oygays desmerezco,
mirando vuestra bondad,
(y no a mi), me perdonad
el infierno que merezco.

Y quando los condenados
esten al fuego entregados,
llamadme entre los benditos
a los bienes infinitos
que teneys aparejados.

Las manos juntas, postrado,
el coraçon humillado,
contrito y arrepentido,
y rebvelto en poluo, os pido
tengays de mi fin cuydado.

Pues en este dia, Señor,
de angustia, llanto y horror,
que vuestra yra se eterniza,
saldré dentre mi ceniza
lleno despanto y temor.

Perdonad a este, por quien
distes, haziendole bien,
la vida de tantos modos,
y dadles descanso a todos
por siempre jamas. Amen.

Fin de la Sequencia.

Sub Correctione S. R. E.

LXXXVIII

Controversia. 1599.

ILLVSTRE ADMODVM DOMINO IOANNI | MARTINO MIRAVETE DE BLANCAS, VTRIVSQUE IV- | RIS EXIMIO DOCTORI, ET INVICTISSIMI PHELIPPI DOMINI NOSTRI HISPA- | niarum Regis, digniſſimo Conſiliario, atquè in præſente Regno Aragonum Fiſci Regii Aduocato me | ritiſſimo—Frater Athanaſius de Çaldiuar AE. F. precatur. | Con-

trouerſia. An idem corpus ſine aliqua fui diuerſitate poſsit de potentia abſoluta eſſe in pluribus locis circunſcriptis. | CONCEPTVS | LOGICI. PHISICI. METAPHISICI.

Cinco puntos en cada una de las materias, impresos en tres columnas.

Una hoja en folio, impresa por un solo lado.

Al pie:

His aderit libentiſsime reſponſurus Frater Athanaſius Çaldiuar, Ordinis Sanctiſsimae Trinitatis, de redemptorum familia sibi patrocinante Reuerendo admodum Patri | Fratre Gabriele Mançano Sacrae Theologiae Doctorae & liberalium artium Magiſtro e arundem què in Caeſarauguſtana Academia | acutiſsimo interprete. Disputabantur in Theatro Caeſarauguſtano die (en blanco) mensis Nouem- | bris per totum diem. Anno 1599.

D. Gabriel Sora Rector Vniuerſitatis.—V. M. F. Gabriel Mançano proeſes.

Caeſarauguſtae, apud Lauren. Rob. Rob. Reg. Arag. & Vniuerſita Typogra. anno 1599.

Existe un ejemplar en la Biblioteca Nacional de Madrid.

LXXXIX

862.—Nuevas de cartas. Sin año.

COPIA DE LAS NVEVAS... del recebimiento y casamiento de su Alteza en el reyno de Inglaterra...

De este impreso zaragozano dice el Sr. Sánchez que, «aunque carece de fecha, por el nombre del impresor, que lo fué Agustín Millán, deducimos debió ser impreso en el decènio 1570 á 1580».

No es muy consecuente consigo mismo dicho señor, porque en la advertencia preliminar, dirigida *Al que leyere*, dice bien

claramente que Agustín Millán empezó á imprimir en 1551 y murió en 1564, por cuya causa no pudo efectuar ninguna impresión después de esta última fecha.

Si le parece al Sr. Sánchez, colocaremos este impreso hacia el año 1554, en el que se verificó el casamiento de Su Alteza, después Felipe II, con María, Reina de Inglaterra.

XC

887.—MANRIQUE: Jorge. 1584.

* COPLAS | DE DON IORGE | Manrique, Con vna glosa muy | deuota y christiana, de vn religioso de la | Cartuxa (1) | † | Van añadidas las coplas de Min- | go Reuulgo glosadas por Her- | nando del Pulgar. Iuntamen- | te va vn caso memora- | ble, de la conuer- | sion de vna | dama | * | Assi mismo van las cartas, en re- | franes de Blasco de Garay, racio- | nero de la Sancta Iglesia de To- | ledo. Con vn Dialogo entre | el amor, y vn cauallero | viejo. Compuesto | por Rodrigo | Cota | * | EN HUESCA | Por Ioan Perez de Valdiuielso, | Impresor de la Vniuersi- | dad, año de | 1584. | A costa de Francisco Simon librero.

En 12.°—Sin foliación.—Signaturas a-m-n.—Portada.—Prólogo: Ad lectorem.—Texto.—Reclamos.—28 líneas por página.

Sign. ai r.°—Portada.

Sign. ai v.°—En blanco.

Sign. a^2 r.°—Prólogo. | AL LECTOR.

Sign. a^3 v.°—Termina el prólogo. ¶ Laus Deo.

Sign. a^4 r.°—AD LECTOREM. ¶ Epigramma.

Sign. a^4 r.°—Lín. 15: ARGVMENTO (una octava).

(1) Escrito con tinta y con letra de aquel tiempo, se añade: «llamáuase don Pedro de Valdepeñas».

Sign. a^4 v.°—Comienza el texto de las Coplas y tras de cada una su glosa.

Sign. c^6 r.°—Termina la glosa de la copla XXVI.

Sign. c^6 v.°—Las nueue co- | plas que se siguē | son todas de dō | Iorge las quales | ni el otro glosa- | dor toco, ni yo | las entiendo glo- | sar, por no cōfun- | dir su cōtinuada | y sabrosa senten- | cia. Y porque a | penas se podria sacar mucho fru- | to de su glosa.

Sign. c^7 r.°—De don Iorge. | Copla XXVII.

Sign. c^9 v.°—Siguen las Coplas y su glosa en la XXXVI, terminando en la sign. d^4 r.°.

Sign. d^4 v.°—GLOSA DE LAS | Coplas del Reuulgo, hecha por | Hernando del Pulgar: para el señor conde de Haro, | Condestable de Castilla. | Sigue el texto.

Sign. d^6 r.°—Copla primera.

Sign. g^6 v.°—FIN.

Sign. g^7 r.°—Crea vuestra señoria, si esta | Glosa la tomara entre ma- | nos vn buen maestro soy cierto | que hiziera grande y prouechosa | obra porque toca en grandes y di- | uersas materias en que pudiera | muy bien estender la pendola, a | las quales yo no puedo alcançar: | pero hize la declaracio para que | se entiendan. Quiera Dios, que el | desseo que antes se auia de las en- | tender se aya egora *(sic)* que son en- | tendidas para las cumplir. Dias | ha que vuestra señoria me | mando que se las em- | biasse y no he | auido lugar | hasta ago- | ra.

Sign. g^7 v.°—*Caso.* | ¶ CASO MEMO- | rable, que acaecio a vna muy her- | mosa dama en el reyno de Fran- | cia, sobre vn espejo que pidio | a vn su confessor. La qual | despues acabo sus dias | en muy sancta | vida.

Empieza:

Porque no es razon callar
lo ques justo descubrir,
vn caso quiero dezir
estraño y cierto.

Sign. h^{5} r.°—Termina:

Pleguele, por su amor,
que a los que aca quedamos
que nos tenga con sus manos.
Amen.

¶ *Deo gratias.*

Sign. h^{5} v.°—*Cartas* | ¶ CARTAS EN RE- | franes de Blasco de Garay | Racionero de la san- | cta Iglesia de | Toledo. PROLOGO DEL | author Blasco de Garay, | al lector de la obra.

Sign. h^{7} r.°—Termina el Prologo.

Sign. h^{7} v.°—*Cartas* | ¶ PRIMERA CARTA, | en que finge como sabiendo vna | señora, que vn su seruidor se que- | ria confessar, le escriue por | muchos refranes, para | si pudiesse tor- | nalle a su | amor.

Sign. m^{3} r.°—Terminan las cartas.

Sign. m^{3} v.°—DIALOGO ENTRE | el amor y un cauallero viejo. | Hecho por el famoso autor Rodrigo | de Cota el tio, natural de Toledo: el | qual cõpuso la Egloga que dizen | de Mingo Reuulgo, y el primer | auto de Celestina, q̃ algunos | falsamente atribuye- | ron a Ioan de | Mena.

Sign. n^{3} v.°—Termina el texto y debajo: A Dios gratias.

Un ejemplar de esta rarísima edición se conserva en la Biblioteca Nacional de Madrid.

XCI

891.—SANTOLARIA: Martin. 1585.

§ DIALECTICA | INTEGRA. | QUAE IVXTA COMMVNEM VIAM DIALECTI- | corum tribus instrumentis disseren-

di, nimirùm diuisione, definitione, & argumẽta- | tione comprehensam, & perutile decretum Aristotelis ad vrsum, vt par est, traductum seruata duntaxat | philosophica perspicuitate methodice docet omnia cõmunia, tum elementa, tum instrumenta disserendi, | per quoe legitime permixta circa rem initio positam in disputatione (nomine tamen illius antea cogni- | to) primo discerni verum a falso multiplici ratione communi potest, vt inde veritas, alioquin | ex propriis credita, mira circũspectione communium intelligatur, & intel- | lecta rectiùs, vt decet, vbiq; defendi legitima ra- | tione possit. | Autore Martino Santolaria liberalium Artium | doctore, ac earundem in Oscensium Academia | publico professore. | SVB CENSVRA SACROSANCTA MATRIS ECCLESIAE CATHOLICAE ROMANAE. | *Omnibus athereus totus sol vtilis extat* | *Omnia viuificans luce micante sua.* | *Omnibus hic liber ad Sophiam tendentibus omnem* | *Vtilis est totus cemere vera docens.* | (Grabado en madera representando un sol rodeado de la leyenda: TOTVS VTILIS OMNIBUS y de varias figuras). | OSCAE | EXCVSORE IOANNE PEREZ A VALDIVIELSO | Typographo Vniuersitatis. | 1585.

Al fin:

OSCAE, | Ex officina Ioannis Perez a Valdiuielso | Typographi Vniuersitatis, anno a virgineo | partu 1585.

En fol. — 10 hojas prels. s. n. + 36 + 400 + 64 + 367 páginas numeradas. — 16 fols. de Indice y erratas.—Sigs. §§ 6-a-c-A-Z Aa-Zz-Aaa-Bbb.—Letra redonda de dos tamaños en el texto y cursiva de un solo tamaño en las notas marginales.—Renglón seguido.—55 líneas en cada página.—Capitales grabadas en madera.—Reclamos.—Tres partes con numeración distinta.

Fol. § 1 r.°—Portada.

Fol. § 2 r.°—Operis approbatio, del Dr. Juan Longares y de D. Martin Claregneth de Cancer, obispo de Huesca.

Fol. § 2 v.°—ADMONITIO | LECTORIS.

Fol. § 8 r.° y v.°—Versos latinos de Miguel Berenguer, Juan Miguevilla, Juan Campodarbe, Juan Laguna y Juan de Cambra.

Fol. § 9 r.°—Cuadro sinoptico de *Dialecticae integrae* hasta el fol. § 10 v.°

Fol. 1, sign. tip. a.—PRAEFATIO.

Fol. 5, sign. top. a3. —PRAEFATIO | SVASORIA.

Fol. 34.—PRAEFATIO | FORMALIS.

Fol. 1, sign. tip. A.—TRACTATIO | ET EA DVPLEX.—Comienza el texto hasta el folio 400.

Fol. 400.—FINIS primae partis Logicae de Categoria | vel diuisione.

Fol. 1, sign. tip. A.—SECUNDA DIALECTICAE... PARS...

Fol. 64.—FINIS secundae partis...

Fol. 1, sign. tip. Aa.—TERTIA DIALECTICAE... PARS...

Fol. 354.—EPILOGUS.

Fol. 367.—Finis Logicae Arist. Termina el texto.

Fol. 367 v.°—INDEX RERVM ET SEN- | TENTIARVM...

Fol. Bbb, 8 r.°—ERRATA CORRIGENDA... Debajo el colofón.

Descripción remitida por el Sr. D. Ricardo del Arco, jefe de la Biblioteca Provincial de Huesca, en donde existe un ejemplar de este rarísimo impreso.

XCII

Romance. 1585.

ROMANCE DEL | muy solemne y sumptuoso rece- | bimiento, fiestas, y regozigos que le fueron hechas en la | ciudad de Barcelona, a la Catholica y Real Magestad | del rey don Philippe nuestro señor, y de la embar- | cacion del Serenissimo Principe de Piamonte | y Duque de Saboya, y de la esclare- | cida Infanta dona Catha- | lina de Austria. | 1585.

Al fin:

Impresso en Huesca con licencia del illustre señor Doctor Tho- | mas Cortes, Vicario general y Official | año 1585.

En 4.°—Letra redonda-—4 hojas.—Signatura a.—Texto a dos columnas.

El ejemplar procedente de la colección Rosenthal existe hoy en la Biblioteca del Duque de T'Serclaes.

XCIII

Certamen. 1585.

Cartel | de los muy illvstres señores | cofadres de la cofadria del inclyto | martyr Sant Lorenço de la civdad de Hvesca | en el qual señalan premios a los que mejor escriuieren en alabança deste | glorioso sancto.

Al pie:

En Huesca, impresso por Ioan Perez de Valdiuielso, Impressor de la Vniuersidad.

Una hoja en folio doble impresa por una sola cara.

Después de un elogio del Santo, se enumeran las siguientes condiciones para el certamen:

1.ª Lo primero que se pide, es, que se haga en nombre del mismo sancto (introduziendolo tendido ya sobre las parrillas rodeado de humo y llamas) vn razonamiento al tiranno, fundado en aquellas palabras que el mismo dixo *(Assatvm est iam, versa, et mandvca)*, en cuatro octauas, y sea de manera, que se eche de ver la gallardia del animo con que padecia, juntamente con la modestia y cortesia natural deste invicto martyr: al que mas viuamente lo representare, se le daran tres varas de tafetan azul, al segundo quatro plumas finissimas, al tercero vn par de guantes adobados muy buenos.

2.ª Porque en el salmo CXI (que comiença *Beatvs vir qvi timet dominvm*) se pinta la bondad y pureza de vn alma senzilla, en quien particularmente resplandece la charidad y largueza con los pobres, que es vn viuo retrato de lo que hizo nuestro generosissimo martyr, desseamos vello traducido en lengua castellana, cada versillo del en vna estancia, como las de la cancion del vnico Garcilasso cuyo principio es SI DE MI BAXA LYRA. Han de ser nueue estancias: al mas auentajado le daran tres varas de tafetan blanco, al segundo un espejo de finissimo cristal, al tercero la Paraphrasi Latina de los Salmos que hizo en verso el doctissimo Arias Montano.

3.ª Razon es que la agudeza y facilidad de la Poesia puramente española participe y entre con su donaire y gala en este vniversal regocijo y fiesta; para la qual se ha hecho la redondilla que se sigue, cuyos pies se han de glosar concluyendo (como es costvmbre) con vno dellos cada copla. El que mejor lo hiziere lleuara dos varas de tafetan carmesi, el segundo vn limpiadientes de oro, el tercero las obras de Christobal de Castillejo.

4.ª ....

No puede vno mismo lleuar de vn mismo certamen mas de vn premio; de differentes, quantos mereciere: todo lo que se escriuiere se ha de dar a los muy illustres señores don Enrique de Palafox y de Portugal, y Blasco de Azlor, regidores de dicha cofadria, por toda la octaua del glorioso martyr, en dos traslados, vno cerrado y sellado con el nõbre del author, otro aun sin señal ni cifra. El dia de la octaua dara los premios el illustre señor Canonigo Pedro de Lastanosa, Doctor, y Cathedratico desta antigua Vniuersidad, con asistencia de los M. illust. SS. Iusticia Prior y Iurados. Dado en Huesca el primero de Agosto de 1585. —*El doctor Cortes*, Canonigo y Vicario general.

El único ejemplar que conocemos se encuentra en nuestra Biblioteca Nacional, Sección de Manuscritos.

XCIV

Flor de varios romances. 1589.

Flor | de Varios Ro- | mances nueuos, y | Canciones. | Agora nueuamente recopilados de | diuersos autores, por el Bachiller Pe- | dro Moncayo, natural | de Borja | *(grabado que representa a un trovador y a una dama)*. | En Hvesca. | Impressos con licencia, por | Iuan Perez de Valdiuielso, | Impressor de la Vniuer- | sidad, 1589. | A costa de Pedro Ybarra librero.

En 12.°—132 hojas foliadas, inclusa la portada y dos para concluir la Tabla.

Descrita según una papeleta del Marqués de Jerez de los Caballeros.

XCV

900.—Estatutos. 1594.

§ STATVTA | VNIVERSI- | TATIS, ET STV- | DII GENERA- | LIS OSCEN- | CIS. | OSCAE. | Ex officina Ioānis Perez | a Valdiuielso, Oscensis Academiae | Typographi, anno redem- | ptionis nostrae | 1594.

Al fin:

OSCAE: | Typis Ioānis Perez a Valdiuielso, Oscensis | Academiae Typographi, anno Domini | 1594.

Folio.—3 hojas preliminares sin numerar y 91 foliadas.—Signs. * -a-m.—Letras redonda y cursiva de un solo tamaño.—Renglón seguido.—38 líneas por página a dos columnas.—Capitales grabadas en madera.—Reclamos.

Fol. * 1 r.°—Portada encerrada en una orla grabada en madera muy historiada.

Fol. * 1 v.°—En blanco.

Fol. * 2 r.°—PROLOGVS.

Fol. * 3 r.°—INDEX | EORVM QUAE IN HOC | VOLVMINE CONTINENTVR.

Fol. 1.—§ DE ELECTIONE | RECTORIS... Comienza el texto hasta el final, folio 91 v.°

Fol. 65.—Termina el texto latino y sigue en castellano: Los derechos de Consejos, Arca, Doctores y | otras personas.

Fol. 87.—STATVTA | DE ORDINE ET FORMA | LEGENDI...

Fol. 91.—DECLARACION | DEL ESTATVTO | DEL SALARIO DE | DOCTORADO.

Fol. 91 v.°—Termina el texto: LAVS DEU. Debajo el colofón.

Descripción remitida por el director de la Biblioteca provincial de Huesca, D. Ricardo del Arco, a quien, desde aquí, damos las mas expresivas gracias por su amabilidad. El ejemplar que se ha descrito reside en dicho Centro.

Lucas de Torre.

THE PLOUGHMAN KING

A COMPARATIVE STUDY IN LITERATURE AND FOLKLORE

The story of the Visigoth King Wamba, which forms the subject matter of Lope de Vega's play *El Rey Bamba*, is the legend of the ploughman becoming king, and has as such repeatedly drawn the attention of scholars (1). However, it does not seem to have been recognized as belonging to the vast treasure of universal folklore, nor to have been analyzed and made subject of a comparative study. This is what I shall attempt to do in the following pages.

When looking over the many versions and the literature bearing on the subject, we find that it can hardly be regarded as one legend of unity of character and spirit; it is rather a group of legends having the Visigoth king as a central figure, but probably only a part of them being of strictly traditional character and coming from genuine, popular sources.

---

(1) Menéndez y Pelayo, *Obras de Lope de Vega* publicadas por la Real Academia Española, tomo VII, Madrid, 1897, Observaciones preliminares, pp. XVI-XXV. *Antología de poetas líricos castellanos*, tomo XI, Madrid, 1903, pp. 54-7. Ramón Menéndez Pidal, *Crónicas generales de España*, Madrid, 1898, p. 25. Alfredo Alves, *Algumas Tradições Populares*, Revista Lusitana, III, 1893, pp. 77-8. Max-Léopold Wagner, *Les éléments folkloriques de la légende de Wamba*, Revista Lusitana, VIII, 1905, pp. 171-8. J. Leite de Vasconcellos, *Tradições populares de Portugal*, Porto, 1882, p. 105.

Above all we may distinguish two classes, which I shall call the Election and the Coronation Legends. Of both the following versions are known.

1. Election Legends.

1. *Poema de Fernan Gonçalez* (2). F. G. about 1250.

2. *Chronicle of 1344* (3). Cr.

3. Diego Rodríguez de Almela, *Valerio de las Historias de la Sagrada Escritura y de los hechos de España* (4), end of the 15th century, and of the same author: *Compendio historial de todas las crónicas de España*. According to Menéndez y Pelayo, *Obras* etc., p. xxi, both versions are essentially identical, the second being somewhat more verbose than the first. Both have been designated in this study by A.

4. Ballad Duran 578 (5), B. D., in its present form of the 16th century, probably.

5. A second shorter version of the same ballad (6) B. W., probably of the same date.

6. Version of Alves (7) P., a popular story collected in Portugal in our time.

2. Coronation Legends.

1. Julianus of Toledo, *Historia rebellionis Pauli* (8), second part of the 7th century.

(2) Published by C. C. Marden, Baltimore, 1904, stanzas 28-30, p. 5.

(3) Ramón Menéndez Pidal, op. cit., p. 25.

(4) Madrid, D. Blas Román, 1793, pp. 101-4. The passage in question is quoted in full by Menéndez y Pelayo, *Obras* etc., pp. xviii-xx.

(5) *Romancero general*, Madrid, Rivadeneyra, 1877, I, 397.

(6) Published by Wagner, op. cit., pp. 174-5.

(7) Op. cit.

(8) Florez, *España Sagrada*, VI, 536.

2. *Crónica de Alfonso III* (9), end of the 9th century.

3. Lucas of Tuy, *Chronicon Mundi* (10), first part of the 13th century.

4. Roderick of Toledo, *De Rebus Hispaniae* (11), same date.

5. *Crónica general de España* (12), second part of the 13th century.

6. Several later versions which derive from the above mentioned sources.

* * *

Let us consider first the election legends. Menéndez y Pelayo denied their popular and traditional character, supposing the ballad contained in the *Rosa gentil* to be but a versification of Almela's version, due to the compiler Juan Timoneda. Wagner supposes the sources of Almela to be found in popular ballads current at that time. The fact that a version is contained in the *Chronicle of 1344*, a work which is known to have made use of epic material, leads us to conclude that the legend existed before 1344, while its occurrence in the *Poema de Fernan Gonçalez* makes it certain that it was well known in the middle of the 13th century. The author of the latter poem may have taken it from a Latin source, yet the story was doubtless current among the people, for the *Poema* contains distinctly popular elements, and the words *com(mo) avedes oydo* refer to a widely-known tale (13).

(9) Published by Zacarías García Villada, Madrid, 1918, pp. 567- and 101-2.

(10) Schottus, *Hispania illustrata*, IV, 55.

(11) Ibid., II, 53.

(12) Ramón Menéndez Pidal, *Primera Crónica general de España*, Madrid, 1906, p. 300.

(13) cf. C. C. Marden, op. cit. pp. 134-5.

The differences between the six versions may be summarized as follows ([14]):

1. Being without a king, the Goths send an embassy to the pope, asking him to pray to God that he may reveal to them the man most fit for the high office: Cr. The story of the embassy is left out, the pope does the praying on his own account, no mention made of how he heard of the troubles in Spain: B. D., B. W. The pope and his interference is not mentioned at all: F. G.

2. God reveals to the pope that the future king of the Goths will be a ploughman named Wamba: Cr., B. D., B. W. No revelation of any kind mentioned: F. G.

3. Wamba is sought for a long time: B. D., F. G. No such mention is made: B. W., Cr. None of these three points is spoken of in P.

4. The place where the messengers find Wamba is given: localization of the legend: Cr.: Ircana la Vieja; P.: Idanha a Velha, Portugal.

5. The messengers meet a woman bearing a basket on her shoulder and addressing the ploughman by the name of Wamba, inviting him for dinner: B. D.; she has the basket on her head: B. W.; no basket mentioned: Cr.; the whole episode is left out: F. G.

6. The messengers greet him as their king: B. D., B. W., F. G.; they ask for his name to make sure he is Wamba: Cr. No mention of the messengers is made: Wamba's wife informs him of the news the moment she brings him his dinner: a boiled rooster in rice: P.

7. Wamba thinks he is the victim of a joke: B. W. He at

([14]) Since according to Ramón Menéndez Pidal, *Crónicas generales*, p. 5, Almela merely copied the version of the *Crónica de 1344*, his account has not been considered here.

first thinks they are spirits; when he becomes convinced of their sincerity, he gives his humble condition as a motive sufficient to make him decline the honor: Cr. He implores them not to kill him: B. D. He had to be compelled to accept the honor, for he had known that he would die of poison and therefore had disguised himself as a farmer, though he was of noble blood: F. G. He is simply incredulous: P.

8. Wamba puts a rod (vara) in the ground, saying that he would accept the dignity offered to him if it should begin to blossom, whereupon the miracle happens: B. D., B. W., Cr., P. The episode is omitted: F. G.

9. P. alone mentions another miracle: Wamba says: «When this boiled rooster will begin to crow, I shall be king of Portugal», and the miracle happens.

10. He is crowned king: F. G., Cr.; both he and his wife are crowned: B. D.; no mention of the coronation made: B. W., P.

11. The color of the oxen: the one *blanco y cereño=sereno*, according to Wagner, the other *prieto*: B. D.; the one *blanco manchado*, the other *negro:* B. W.; the one *blanco*, the other *bermejo:* Cr.; the color not related: F. G., P.

12. P. alone adds the disloyalty of Wamba's wife.

Of these points 3, 6 and 10 are obviously of minor importance and due to the tendency to bring out details, in which different narrators naturally vary. The fact that Cr. and P. localize the legend, agreeing in the locality which they suppose to have been Wamba's home, and that P. represents a local legend still living among the people of that region, gives these versions a value which the others do not possess and goes far to show that the *Chronicle of 1344* used genuinely popular sources. The miracle of the rooster seems to point to a linking of the legend with another one, the latter being found in other connections, as pointed out by Alves. The motif of the king suffering from the infidelity of his wife has always been quite popular, as can be

seen from the favor which the Tristan story received all over Europe. Wamba being apparently a favorite figure in that neighborhood, he seems to have been made to play the rôle of King Mark and Arthur. As far as all other points are concerned we may distinguish two groups; in the first (S) Wamba is a real ploughman, who is designated by the deity to become king; in the second: (T) he is a man of noble blood who disguised himself as a ploughman, because he had been forwarned that being king would mean death. The episodes of the pope, the woman, and the rod fall in consequence of this change. Only for point 7 it seems certain that B. D. knew the version of F. G.

Now the question must be answered: which of the two groups represents the older and truly popular version? The problem seems difficult, five younger versions standing against the oldest. Of the former, Cr. and P. are certainly of traditional character because of their attempt to localize the legend; however, this point might have been omitted in the résumé given by the author of the *Poema*, as he deals with the legends which he treats in the introduction to the *Poema de Fernan Gonçalez* in rather a brief and concise way. Another and better way to solve the problem is offered us through an examination of the old Spanish chronicles relating the history of the Gothic kings, and there we meet again with the motif of Wamba's being poisoned.

The oldest historian who seems to know of the event is the author of the *Chronologia et series regum Gothorum* (15), end of the 7th century: Postea Wamba ab Ervigio regno privatur. The same short notice of the tragic event is given in the *Chronicon Albeldense* (16), which was composed two centuries later. In the *Chronicle of Alfonso III* (17), who died in 910, the legend is fully

(15) Bouquet, *Recueil*, II, 706.

(16) Florez, *España Sagrada*, XIII, p. 449.

(17) Op. cit., pp. 56-7. This is the primitive version, the second reads as follows: Quumque praefatus Eruigius in palatio esset nutritus et ho-

developed: Qui Eruigius quum esset palatina peritia enutritus, et honore Comitis sublimatus, elate et callide aduersus regem excogitans, herbam, cui nomen est spartus, illi in potum miscuit, et statim regis memoria est ablata. Quumque episcopus ciuitatis, seu optimates palatii, qui regi fideles erant, quibus penitus causa potionis latebat, uidissent regem absque memoria iacentem, causa pietatis commoti, ne rex inordinate migraret, statim ei confessionis et poenitentiae ordinem dederunt.

The *Chronicle of Alfonso III* was used by Lucas of Tuy, in whose work, the *Chronicon Mundi* ([18]) we find the following passage referring to the end of Wamba's reign: Ex quo coniugio natus est filius nomine Eruigius, qui cum esset in palatio Regis nutritus et honore Comitis sublimatus, elatus superbia callide aduersus regem Bambanem excogitavit, et potionem lethiferam dedit ei, ex qua Rex officium memoriae perdidit.

The version contained in Roderick of Toledo, *De Rebus Hispaniae* ([19]), goes back to the same source: Qui Ervigius in palatio nutritus processu temporis honore Comitis sublimatus, mortuoque Cindasuindo in superbiam elevatur, et contra regem Bambam factionem incepit callide cogitare, et Regis potui ingessit herbam per quam Regis memoria turbaretur.

Lucas of Tuy and Roderick of Toledo were used in their turn by the author of the *Crónica general de España* ([20]), which pre-

nore Comitis sublimatus, superbia elatus, callide aduersus regem est excogitatus, herbam cui nomen est spartus illi dedit potandam, statimque ei memoria est ablata. Quumque episcopus ciuitatis, seu et optimates palatii qui regi fideles erant, quos penitus potionis latebat, uidissent regem iacentem et memoriam nullam habentem, causa pietatis commoti, ne rex sine ordine migraret, statim ei confessionis ordinem seu et poenitentiae dederunt. Ibid., pp. 101-2.

([18]) Op. cit., p. 58.

([19]) Op. cit., p. 53.

([20]) Op. cit., p. 300.

sents the following reading: E pues que murio el rey Cindasuindo et su fijo Recesuindo embrauescio este Eruigio et cresciol orgull, e desi penso en cualguisa podrie facer mal a fuerto al rey Bamba, et metiol una yerua empoçonada en el uino que auie de beuer, e luego que el rey beuio daquel uino, perdio la memoria.

Thus there can be no doubt as to the anteriority of the motif to the *Poema*. Even if we do not interpret the text of the *Chronologia* as referring to the story, the version of the *Chronicle of Alfonso III* would prove its existence in the early part of the 10th century. It is, therefore, possible that it entered the original legend some time before the composition of the *Poema*, contributing to change the whole plot of the legend, for reasons which will be discussed later.

The tale of the Ploughman King is not confined to the realm of Spanish literature. Long before the date of the earliest Spanish version we meet with it in one of the oldest Chansons de geste, the *Voyage de Charlemagne à Jérusalem et Constantinople* ([21]). Upon arriving in the latter city, Charlemagne finds King Hugh ploughing a field with a golden plough:

282 Chevalchet l'emperere, ne se vait atarjant,
Trovat le rei Hugon a sa charue arant.
Les conjugles en sont a or fin reluisant,
Li aissels et les roes et li coltres aranz,
Il ne vait mic a pied, l'aguillon en sa main,
Mais de chascune part at un fort mul amblant.
Une chaiere sus le tient d'or soz pendant.
La sist li emperere sor un coissin vaillant.
La plume est d'oriel, la teie eschariment.
As piez un eschamel neielet d'argent blanc,

([21]) Ed. Koschwitz, *Karls d. Grossen Reise nach Jerusalem und Constantinopel*, Heilbronn, 1883, pp. 17-9. cf. C. R. Unger, *Karlamagnus Saga ok kappa hans*, Christiania, 1860, pp. 470-1.

Son chapel en son chief, molt par sont bel li guant,
Quatre estaches d'or mier entorn lui en estant,
Desus i at jetet un bon paille grizain.
Une verge d'or fin tint li reis en sa main.
Si conduit son arere tant adrecieement
Si fait dreite sa reie come ligne qui tent.

Li reis tient sa charue per son jorn expleitier.

Or desjoindrai mes bos por la vostre amistiet.
Li reis desjoint ses boes et laisset sa charue,
Et paissent par cez prez, amont par cez coltures.

Sire, dist li reis Charles, ceste vostre charue.
Tant i at de fin or que jo n'en sai mesure,
Se senz guarde remaint, crien qu'ele seit perdue.
Et dist Hugue li reis: De tot ço n'aiiez cure,
Onques nen ont larron tant com ma terre duret.
Set anz i porrat estre, ne serat remoüe.

In this version the ploughman is then a real king, who performs the work without giving up his royal splendor. Various reasons by way of explanation of this strange duty are given in the different versions of the Voyage ([22]). MS. 7 expressly states that the king was not compelled to plough, but that he did it as he remembered his descent from Adam, the first ploughman. In *Galien* Hugh had been predestined to become a ploughman by fairies who appeared at his cradle in the hour of his birth. We notice that in the description the goad is not omitted, though in accordance with the rest of Hugh's attire it is of pure gold; evening is approaching, and the king is described unyoking his oxen. The account of the marvelous honesty of the people of Hugh's empire belongs to the class of legends told of different

([22]) Koschwitz, op. cit., pp. 60-1. The *Viaggio di Carlomagno in Ispagna*, ed. Ceruti, Bologna, 1871, in the Scelta di Curiosità letterarie, CXXIII-CXXIV, omits the episode altogether.

princes, notably of Theoderic the Great, Alfred the Great, Frode III of Denmark ([23]), Bryan of Ireland and Duke Rollo. Also the episode of the theft of the plough recounted by Wace and Benoît de Sainte More may be remembered here ([24]).

The explanations given in MS. 7 and in the *Galien* are certainly spurious and had become attached to the legend after the original meaning had been lost. The former has recourse to the Bible, the latter to the fairies of the Arthurian romances. The underlying basis of the episode is undoubtedly an agricultural ceremony, which was still preserved in China up to very recent times ([25]). During the first spring month the emperor, attended by the high dignitaries of the empire ploughed a field with his own hand, running three furrows across it; the ministers followed, turning up five or nine furrows according to their rank. George Foot Moore ([26]) thinks the object of this ploughing to have been to provide the materials for sacrifice, as the worshipper was supposed to present only the fruit of his own labor. The same author is inclined to see relationship between this ceremony and the prince's ploughing in India and elsewhere ([27]).

While these parallels do not show the legend of the Ploughman King connected up with the election motif as was the case in the Spanish and Portuguese versions, still there exists a story

(23) Saxo Grammaticus, *Gesta Danorum*, ed. Holder, Strassbourg, 1886, pp. 164 and 169. Francisque Michel, *Chronique des ducs de Normandie par Benoît*, t. I, Paris, 1836, p. 340, note 1, pp. 340-3, vss. 7390-7469.

(24) E. Andresen, *Maistre Wace's Roman de Rou*, Band I, Heilbronn, 1877, pp. 83-5. Michel, op. cit., pp. 332-9.

(25) The first to call attention to this resemblance was Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, Paris, 1865, p. 343, note 2.

(26) *History of Religions*, New York, 1916, p. 11.

(27) While this may be the case, it is doubtless true that the Chinese of our day are no longer conscious of the origin of this ceremony. Most Chinese textbooks have rationalized it, stating that the Emperor Whangti instituted the custom to encourage agriculture.

bearing the same characteristics as the tale of Wamba and in striking resemblance with it: the legend of Libuse, one of the oldest and best known Bohemian legends. Eight versions of the story have been accessible to me; they are:

1. Cosmas, *Chronicon Bohemorum* ([28]). C., beginning of the 12th century.
2. Dalimil, *Rhymed Chronicle* ([29]). Da., beginning of the 14th century, and a translation of it into German prose, 1330-46.
3. Marignola's *Chronicle* ([30]). M., 1353.
4. Neplach, *Chronicon Bohemiae* ([31]). N., 1368.
5. Pulkava's *Chronicle* ([32]). Pu., 1374.
6. Aeneas Sylvius, *De Bohemorum Origine* ([33]). A. S., 1458.
7. Hajek's *Chronicle* ([34]). H., 1541.

([28]) Scriptorum Rerum Bohemorum Tomus II: Cosmae Ecclesiae Pragensis Decani *Chronicon Bohemorum*, Pragae, 1783, pp. 9-18.

([29]) *Rymovana Kronika Ceská*, Fontes Rerum Bohemicarum, t. III, Pragae, 1882, pp. 11-6. Translated into French by Louis Léger, *La Bohême historique, pittoresque et littéraire* sous la direction de Joseph Fricz et Louis Léger, Paris, 1867, pp. 260-4. A translation into German verse: *Di tustch Kronik von Behen lant*, herausgegeben von Venceslav Hanka, Bibliothek des Literarischen Vereins in Stuttgart, Stuttgart, 1859, XLVIII, pp. 23-31. A translation into German prose: Christophori Hoffmanni Benedictini Emmerammensis Ratisbonae *Chronicon Bohemiae*, Pez, Script. rer. Austr., II, c. 1048-9, *Di Pehemische Cronica*, Fontes rer. Boh., t. III, Pragae, 1882, pp. 524-5.

([30]) *Kronika Marignolava*, Fontes rer. Boh., t. III, Pragae, 1882, pp. 524-5.

([31]) *Chronicon Bohemiae*, auctore Neplachone, Opatovicensis abbate, Pez, Script. Rer. Austr., t. II, c. 1021.

([32]) Fontes Rer. Boh., t. V, Pragae, 1893, pp. 67.

([33]) Js. Dubravii Olomucensis episcopi *Historia Bohemica* a Cl. V. Thoma Jordano, cui in fine adiecta Aeneae Sylvii Cardinalis *De Bohemorum Origine ac Gestis Historia*, Francofurti, Joh. Georg Steck, 1687, pp. 55-8, 59-62.

([34]) *Kronyka Czeskd*, pp. x-xi. No year given: Cum gratia et Privilegio Reg e Maiestatis. The title page bears the following dedication: Poten-

8. Dubravius, *Historia Bohemica* (35). Du., 1552.

While it is essentially true that most of the later historians dealing with the oldest period of Bohemian history drew on Cosmas, taking over large parts of his narrative, still they considered popular tales and oral legends of local character besides, so that there is a possibility of tracing the Libuse legend back to a stage anterior to that found in Cosmas, with the help of the later chronicles To do this, it is necessary to establish the more important variants (36).

---

tissimo, Illustrissimo que Monarche, Principi Ferdinando, Romanorum, Ungarorum, Boemorum que Regi, Infanti Hyspaniarum, Archiduci Austrie que Regi & Domino meo clementissimo, Venceslaus Hagek ex Liboran, Maiestatis vestre Regie deditissimus Sacelanus, Regnandi prosperitatem, Pacem atque Salutem in Domino.

(35) Js. Dubravii etc., pp. 14-5, 15-8.

(36) I had practically completed my comparative study on the Bohemian branch of the legend, when the Library of Congress placed at my disposal the first volume of Cesky Lid with Tille's excellent article: *Lidové povídky o panovníkovi, povolaném od železného stolu*, Cesky Lid, I, 118-25, 233-7, 402-8. Tille did not know the Spanish and Portuguese branch of the legend. His arrangement of the facts makes it rather difficult to follow the variants for each individual point. Above all, having been written in the Bohemian language, his study will on that account be inaccessible to most Romance scholars. So I hope to be pardoned when in the following lines I am compelled to reproduce facts which have been established by the Bohemian scholar. It will be the case only in a few instances and to a very limited extent.

The historians posterior to Dubravius and Hajek mostly followed the latter in their accounts of the legend. While Veleslavin, Paprocky, Theobald, and Stransky do not offer any noteworthy variants, Balbin is the only author who states that Premysl was of noble blood. This trait is certainly spurious, since it is in contradiction with the account of the oldest historians and with popular tradition such as still exists among the Bohemian people and especially among the farmers of Stadice. It is to be noted that in both countries, Spain and Bohemia, authors be-

1. Being dissatisfied ([37]) with the rule of Libuse, daughter of Prince Krok, the Bohemians wish for a male ruler and compel her to choose a husband. After having consulted the gods, she calls a meeting of the people. She asks them to go and find their future prince, following her horse, of whitish color: Pu., A. S., H; color not given: C., Da., M., Du. It would lead them to their future prince who would be a ploughman called Premysl, i. e. the thoughtful ([38]). They would find him ploughing a field: C., M.; he would eat at an iron table: Du., A. S., H. They would find him eating at an iron table upon their arrival: Du. She enjoins them not to quarrel on the road, for in a thousand years this would have bad consequences for the country: Da., M., Du, H.-M. alone adds that early in the morning, before the meeting, Libuse sees from her window a farmer who comes to consult her because of a certain omen: When yoking his oxen, he had seen a large number of eagles circling above his head and then alighting on his plough. She tells him to go back to his field, to tell no one about the omen, and to wait for the outcome of the adventure, «for», she says, «you had a good omen and will be prince of this whole country». Whereupon the ploughman returns ([39]).

---

longing to a more rationalistic age cease appreciating the old legend and, independently from each other, make the Ploughman King a man of noble blood. Balbin's version shows the same tendency which we observe in the *Poema*.

([37]) The causes of the dissatisfaction: the quarrel of the two farmers, and the legend of Libuse's descent I have not considered here, as neither one belongs, strictly speaking, to the legend of the Ploughman King. Both are related by practically all the historians mentioned above. On the variants cf. Tille's study.

([38]) quod interpretatur Premeditans, Pu.

([39]) It is to be noted that not in all versions are the indications of Libuse so complete, but they are always understood. It is very probable that the different writers tried to avoid giving all the indications in full in order not to have to repeat them later, when they come to dscribee

2. She gives them royal garments for her future husband: C., M., Pu., H., Du. No mention is made of this, but it is understood: Da., N., A. S.

3. The horse ran ten miles: A. S.; fifty miles: Du.; till the evening of the second day, ten miles from Vysehrad: Pu.; till the evening of the third day: H.; to the Bila river: C., Da.; no mention made: M.—N., which shortens the account considerably, says nothing about the discontent of the people, the meeting, the horse, and the circumstances by which the messengers would recognize their prince, except his name and profession.

4. The people select deputies to follow the horse: Du.; the number is thirty: H.; the number not given: C., M., N., Pu.; the grandees and the people follow the horse: A. S.; only the grandees mentioned: Da., Pu.

5. The date given: the 13th of May, 722, only by H.

6. The legend is localized in all versions: the village of Stadice near the Bila river.

7. Da. and Pu. give etymologies of the word Stadice. Da. derives the word from the verb *stoji* to stand, because Libuse's horse remained standing before the ploughman, which is evidently a popular etymology. Pu. says: quod interpretatur locus gregum.

8. The messengers ask a boy whom they meet whether

---

how the oracle of Libuse was fulfilled. For this reason they give only the most characteristic traits of Libuse's prophecy, adding the rest when recounting the realization of the oracle. The best example for this is offered by Pu. Narrating the prophecy, he simply says: Et hoc vobis do signum: dum ad virum eundem veneritis, videbitis eum super mensam ferream comedentem. op. cit., p. 6. After the miracle of the oxen, the rod, and the iron table he goes on to say: Quod cum vidissent magnates nuncii qui venerant, recordati sunt eius quod Libussa dixerat de mensa ferrea et de bobus, qui evanuerunt, ac de virga florente et fructum portante; ibid. p. 7.

the village bears the name which Libuse had mentioned, and whether there lives a man by the name of Premysl. Then they are shown the ploughman: C., H. No mention is made of the boy: Da., M., Pu., A. S., Du. The villagers of Stadice give them the necessary information: N.

9. The horse neighs when seeing the ploughman: C.; it approaches him: Pu., Du. It rears before him «comme s'il était retenu par le mors», «als ob es gefangen ware»: Da. It caresses him: A. S.; it neighs and kneels down before him: H.; the episode is omitted: M.

10. They greet him as their prince in a very pompous way: C., M., N., H; the greeting only indicated: Pu., A. S., Du. They laugh and intend to take him away by force: Da.

11. He is silent: C., M., Da., Pu., H. It is stated that he receives them kindly: A. S. He accepts the dignity only after the miracle of the rod: N., Du.

12. Without his having uttered any objection, they protest that no one would decline a crown: A. S. only.

13. The color of the oxen: the one with a white streak around the body, *albedine praecinctus*, and a white head, the other with a white forehead, a white rump and hind legs of the same color: C. The same data in H.: Geden znich bijlym propasany wpuly/ A bylu ma Hlawu/ Druhy na cele byly/ A na Zadku zadny nohy mage byle. The oxen are checkered: Pu. The one has a white head, the other a white streak around his body and white hind legs: M. Both oxen are white with some red spots: Du. The color is not given: Da., A. S. Neither color nor number given: N.

14. Premysl wears shoes made of bark, *subere*,: C., M., Pu., of bast: Da., H.; of oakwood: A. S.; of untanned leather: Du., no mention made: N.

15. He asks the oxen to go whence they had come, and they at once disappear: C., M., Du. They disappear as if they had been swallowed up by the earth: evanuerunt quasi intrarent in

terram absque omni scissura: Pu. They fly off into a mountain: A. S.; H. adds that since that day unclean water comes out of the rock (40). No account given concerning the further fate of the oxen: Da., N.

16. Premysl puts the rod (oster, odka, stimulus) with which he had goaded his oxen in the ground. It sends off three branches with foliage and nuts; two wither, one grows high: C., M., N., H.; two wither, the third develops into a tree: A. S.—Pu. adds that it bears good nuts to this day (41). Only the third produces nuts: Du. The rod sends off five branches bearing together five nuts, four of which turn out to be hollow: Da.

17. He interprets (42) the miracle in this wise: there will be many members of the ducal family, but only one will reign at a time: C., M., N. If they had come later, after he had finished ploughing the field, all would have reigned: C. Da. and H. add: if they had come later, there would always be bread in the country, but as it is, there will be times of famine also. Of three members of the ducal family only one will prosper at a time, the others will go down, if they had come later, all the three would have prospered; also the whole future of Bohemia would have been better in that case: Du. Out of three male children that will be born to the princely family two will die; if they had

(40) J. Gebhart. *Oesterreichisches Sagenbuch*, Pest, Lauffer & Stolp, 1862, drawing on oral sources besides Hajek's *Chronicle* and the *Illustrierte Chronik von Boehmen*, adds that the inhabitants of that neighborhood consider the water as coming from the subterraneous ox-stable: p. 200.

(41) Tercius crevit ac dilatatus est valde, prout usque in presentem diem videri potest, fructum nucum annis singulis producens, cuius fructus per multos annos non deperit nec putrescit, nec eciam unquam vermis in eisdem nucibus invenitur: p. 7.

(42) The order of the events differs with the different chroniclers. According to Pu. the messengers ask him for the significance of the miracle on their way home, and it is not till then that he gives the interpretation.

come later, all the three would have lived: A. S. Pu. adds: since they came before the time, the main line will die out when the grandson will avenge the grandfather (43). The same interpretation with reference to five children, four of whom will go down: Da.

18. Premysl inverts the plough, takes a loaf of bread and a piece of sweet cheese out of a pouch and begins to eat, using the ploughshare as a table and inviting the messengers to partake: Da., M., A. S., H. The invitation omitted: Pu. Upon their arrival, the messengers find him eating at the inverted plough: Du. He does not use the ploughshare as a table, but his pouch: C.; he serves the meal on the turf itself: N.

19. They drink water from a spring coming out of a near-by linden grove and running into the Bila river. The spring bears the name of *Koenigsbrunn*=King's Spring, to this day. Gebhart, op. cit. p. 201.

20. Premysl interprets the episode of the iron table: it portends that his descendants will rule with an iron hand over Bohemia: Da., H.; no interpretation given: C., M., Pu., N., A. S., Du.

21. He dons the purple and the shoes which Libuse had sent him: M., Du., H.; no express mention is made of the ceremony, but it is understood: C., Da., N., Pu., A. S.

22. He takes with him his humble shoes and his pouch: Du.; his shoes only: C., M., Pu., A. S., H.; his pouch only: N.; the episode is omitted: Da. Asked by his new subjects why he does so, he answers it is because he wishes his descendants to remember the fact that the founder of the dynasty was a farmer:

(43) Eciam dico vobis, quodsi permisissetis me agrum, in quo arabam perarasse: genus meum masculinum in isto principatu jugiter remansisset, sed quia ante tempus venistis, genus meum masculinum deficiet. Et in hoc vobis do signum: quando genus tale deperiet, nepos vindicabit avum.

all versions. Pu. alone mentions a ceremony which he says still existed in his time (44).

23. The locality where Premysl was found ploughing the field has been considered as sacred ever since and is called the *Koenigsfeld* = King's Field. The people still call the spot *beim Koenigshäusel*, probably because of a monument which no longer exists. The descendants of the Ploughman King ordered the hazel rod, which according to the legend was derived from Premysl's goad, to be looked after and protected from destruction. Long before the time of Charles IV. the owners of one of the oldest estates of Stadice were appointed guardians of the bush, with the obligation of sending its nuts to the kings of Bohemia every year. In return for these services the estate enjoyed complete immunity from taxation and was called the *Freihof* of Stadice. Gebhart, op. cit. p. 201. According to Dalimil, the inhabitants of Stadice considered themselves as the descendants of Premysl. V. Tille (45) mentions an episode dating from the time of Rudolf of Hapsburg to the effect that a nobleman, Tobias of Bechyně, scornfully asked the Bohemians to select a king from the farmers of Stadice, a proof that toward the end of the 13th century the legend was still living.

Some of the variants enumerated above are obviously due to different tendencies which can be observed clearly in the individual authors who have treated the legend. Thus Aeneas Sylvius' humanism and love of philosophy pierces through in the passage where the messengers indulge in a long discourse on the

(44) Que hodierna die in Wyssegradensi ecclesia diligencius conservantur. Nam in vigilia coronacionis regum Boemie processionaliter obviam dantes canonici et prelati futuro regi calceamenta sibi ostendunt et coturnum humeris sive imponunt, ut memoriam habeant, quod de paupertate venerunt et nunquam superbiant.

(45) Op. cit., p. 233.

eagerness of man for power and sway. The date given by Hajek may have its source in some local tradition. Libuse's injunctions to the messengers not to quarrel on the road may have for its basis an old and wide-spread folkloristic motif, that of the quest, in which sometimes the men are bidden to keep silent altogether, sometimes merely to abstain from quarrelling. Marignola being the only chronicler who knows of a previous meeting of Libuse and Premysl, it is likely that the account is an invention of his own. I do not know how wide-spread the belief in auspices was among the Slavs. However, the omen itself bears a great resemblance with those of Romulus and Remus and that of Tarquinius Priscus and Tanaquil, as told by Livy (46). Points 9, 15, and 16 offer an excellent opportunity to observe the growth of the legend (47). In Cosmas the horse neighs when seeing Premysl; in Hajek, who stands at the end of the development, it kneels down before the ploughman. In Cosmas the oxen simply disappear; in Hajek they fly off into a rock. The latter author evidently collected a local legend, connecting it up more or less artificially with the rest of the story. In Cosmas the rod merely grows; in Aeneas Sylvius it develops into a tree.

From points 6, 19, and 23 it follows clearly that the legend is localized. In all versions there is no question but Premysl is a real ploughman and no prince or nobleman in disguise. Point 22 makes it certain that the profession of the ploughman was looked upon as an honorable one: Premysl is proud of it and wants his descendants to remember the origin of their ancestor. The Libuse legend then represents the stage found in group S of the Spanish branch of the story, and this fact certainly tends to confirm the result arrived at in the examination of the Spanish and Portuguese versions.

(46) l. I, cap. 7 and 34.

(47) cf. Palacky, *Geschichte von Boehmen*, Prague, 1836, I, 84.

In point 11, N. and Du. agree with the Spanish versions of group S in that Premysl makes his decision dependent upon the miracle of the rod. In all other Bohemian versions no definite order is observed in the narration of the events. In Cosmas, Premysl puts the rod in the ground without having given an adequate answer to the messengers, who greet him as their prince. The same is true of Dalimil, Marignola and Pulkava. Aeneas Sylvius states that he receives the messengers kindly, then the miracle of the oxen flying off is related, and afterwards the episode of the rod. According to Hajek, Premysl puts the rod in the ground, then dismisses the oxen, and finally the rod begins to send off branches. It is highly probable that N. and Du. followed here the right order, all the more so because they are not contradicted by C. and Da, the oldest chronicles.

The legend of the rod in the form in which we find it in the story of Wamba is a Hebrew-Christian motif occurring again and again in pious stories ([48]), but as often happens with tales of that character, its origin must be sought outside of Christianity. The Christian churchfathers and poets were generally satisfied

([48]) cf. Wagner, op. cit.; Leite de Vasconcellos, op. cit.; Ludwig Uhland, *Schriften zur Geschichte der Dichtung und Sage*, Stuttgart, 1865-73, II, 77, 94, IV, 286, VII, 602; Felix Liebrecht, *Des Gervasius von Tilbury Otia Imperialia*, Hannover, 1856, pp. 22 and 112; E. Rohde, *Der griechische Roman*, Leipzig, 1900, p. 208; *The Folk-tales of the Magyars* translated by the Rev. W. Henry Jones and Lewis L. Kropf, London, 1889, pp. 11 and 87; Toldo, *Leben und Wunder der Heiligen im Mittelalter, Kochs Studien zur vergl. Litgesch.*, VI, 1906, p. 323, VIII, 1908, p. 49; René Basset, *Revue des traditions populaires*, XIX, 1904, p. 532, XXI, 1906, pp. 9 and 124, XXII, 1907, p. 289, XXV, 1910, p. 141; *Zeitschrift des Vereins f. Volkskunde*, XV, 1905, p. 393; F. Zander, *Die Tanhäuser-Sage und der Minnesänger Tanhäuser*, Koenigsberg, 1858; J. G. Th. Graesse, *Der Tannhäuser und Ewige Jude, zwei deutsche Sagen in ihrer Entstehung und Entwickelung historisch, mythologisch und bibliographisch verfolgt una erläuter*, 2. Aufl., Dresden, 1861, p. 28. G. Paris, *La Légende du Tannhäuser*, in Légendes du moyen âge, Paris, 1908.

with changing the moral, leaving the form as they found it or changing it only so far as was absolutely necessary for the new purpose; what was important for them was the application of the story, not the story itself (49).

In Cosmas and his followers we find the tale in this ante-Christian stage. The tree as a symbol of life either of a single individual or a whole race is a common motif. Thus King Astyages (50) dreams of a vine rising from the lap of his daughter and overshadowing all Asia. Signy (51), wife of the Icelandic gode Grimkell, dreams of a tree growing out of her bed, strong and beautiful and sending off many branches. It portends the birth of a child that will be the ancestor of a powerful race. Also Harlon's dream (52) pointing to the birth of William the Conqueror may be mentioned here:

Roman de Rou, 2869 Sire, dist ele, io ne sai,
Se n' est pur ceo ke sungié ai,
Ke un arbre de mun cors isseit,
Qui uers le ciel amunt creisseit,
De l' umbre ki entur alout
Tute Normendie aumbrout.

Finally the dream of Ragnhild (53), mother of King Harald Fairhair, belongs to the same group of portents (54).

(49) Cf. Gaston, Paris, *La Poésie du Moyen Ago*, Paris, Hachette, 1895, I pp. 180-3.

(50) Herodotus, lib. I, cap. 108.

(51) *Hardar S. Grimkelssonar*, c. 7, p. 18.

(52) Hugo Andresen, op. cit., II, p. 145.

(53) *Heimskringla*, ed. Gerhard Schoening, *Saga Halfdanar Svarta*, Hafniae, 1777, p. 71.

(54) An intermediary stage between the two forms of the legend of the flowering rod is found in a Rhenish legend: Das Schachspiel, in Karl Simrock, *Rheinsagen aus dem Munde des Volks und deutscher Dichter*, Bonn, 1857, p. 80. The rod is here a staff made of mulberry; the tree is said to be still blooming at Braunweiler near Cologne.

The story of the iron table belongs likewise to the wide realm of universal folklore. I might mention here as a parallel the oracle saying given to Aeneas and his Trojans ([55]): how they would recognize the country destined to them by the gods: it would be the land in which, after their arrival, they would eat the table together with the meal. Having landed in Latium, they were so little satiated with their scanty provisions that they ate the parsley leaves on which they had served the meal. Then they realized the fulfilment of the oracle. The interpretation of the episode of the iron table given by Dalimil and Hajek is perhaps spurious, for the other chroniclers do not dwell upon it; moreover, it is in striking contrast with the character of Premysl, who is generally said to have been a wise and humane ruler. Cosmas did not know what to make of the episode; he probably did not understand how a ploughshare can be used as a table, so he replaced it by the pouch; but he would have hesitated to change the story if any symbolical meaning had been attached to it. The tale is doubtless Libuse's oracle, that is, it gives some of the tokens by which the messengers recognize their future prince; in other words, the iron table in the Bohemian legend has the same function which the table of parsley leaves has in the story of Aeneas.

The legend of the Ploughman King is not restricted to the Bohemian Slavs: Tille ([56]) mentions three other versions, which seem to live in the oral traditions of the Hungarian Slavs and the Poles. For those who have no access to the study of Tille, written in the Bohemian language, I shall give the most important variants. I shall call the Hungarian version Hu., and the two Polish versions P. 1 and P. 2 respectively.

1. The Hungarians (Hu) and Poles (P. 1, P. 2) are looking for a king.

(55) Dio Cassius, lib. V, cap. 23.
(56) Op. cit. p. 466.

2. They get a message from Heaven to the effect that he will be their king who will eat at an iron table on the 8th of July: Hu.; no date given: P. 1, P. 2.

3. All the grandees have iron tables made for themselves and begin to eat under the broad sky: Hu., P. 1, P. 2.

4. A farmer by the name of Stephan is in the field when his wife brings him his dinner. «We also can eat at an iron table», he says, inverts his plough and begins to eat: Hu. The farmer's name not given: P. 1, P. 2. His wife brings him his breakfast: P. 1. He sits down before the inverted plough together with his helper: P. 2.

5. Only P. 1 specifies the vessels: a pot and a wooden bowl.

6. An angel from Heaven places a golden crown on the farmer's head: Hu.; no mention made of the angel; the crown comes down from Heaven, hovering above his head: P. 1. The crown settles on the head of the helper: P. 2.

7. The farmer is afraid: Hu. He defends himself with his goad. The latter develops into a cross, and therefore both crown and cross are bent: Hu., P. 1. The serf laughs, the goad drops from his hand, no mention made of its further development: P. 2.

8. No one can take the crown from his head: Hu. The nobles revolt and kill him: Hu., P. 1.—P. 2 adds that the lords and soldiers come to receive him as their king; his death not mentioned.

Tille draws the undoubtedly correct conclusion that the legends of the flowering rod and the iron table are not peculiar to the Bohemian story of Libuse, but belong to the realm of universal folklore. As we see, the tale of the flowering rod is not developed in the Hungarian and Polish versions; the iron table, on the other hand, plays exactly the same rôle as in the Premysl legend, in that it forms part of an oracular saying. The three versions differ from the Bohemian in that in Hu. and P. 1 the ploughman is married, and that in all the three a woman brings

him his meal. Hu. and P. 1 alone know of the unnatural death of the Ploughman King.

Having restored the original Spanish and Bohemian versions, we still have to compare both and to determine their agreements and differences.

Agreements:

1. The people of a country are seeking a king.
2. He is designated to them by the deity.
3. He is sought by messengers and found ploughing a field with two oxen.
4. They greet him as their prince.
5. Before accepting his new dignity, he asks the deity to perform the miracle of the rod and thus reveal its will.
6. The rod sends off branches and foliage.
7. He is led home by the messengers and made prince.

Differences:

1. The leadership of the horse.
2. The miraculous disappearance of the oxen.
3. The episode of the iron table.

(1–3: only in the Bohemian version.)

4. The miracle of the rod is a mere oracle in the Spanish version, with a symbolical interpretation in the Bohemian.

The impression we gain at once from this comparison is that of completeness on the part of the Bohemian branch of the legend, a quality which the Spanish branch does not appear to possess. The loss of points 1 and 2 of the table of differences may have been caused by the rationalistic spirit of the period in which the big Spanish chronicles were composed. The episode of the iron table is rather loosely connected with the rest of the

story. A trait of it might perhaps still be seen in the Spanish and Portuguese versions, since they mention the fact that it is dinner time and that the ploughman is brought his meal. The change of the story of the goad could all the more easily be worked out because Wamba was not the founder of a dynasty, and thus the symbolism attached to it would have lost its *raison d'être*.

It is to be noted that in three points in which the Hungarian and Polish versions differ from the Bohemian they agree with the Spanish and Portuguese. As for the first, the ploughman being married, it his difficult to decide whether it proves that the Libuse legend is younger than the others: this trait may have entered both branches of the story independently from historical sources. The same cannot be said with regard to the second point; for the fact that a woman either calls him for dinner or brings him his meal occurs in four versions of the Spanish and Portuguese and in the Hungarian and two Polish tales as well. This trait, therefore, points to a version anterior to the Premysl legend. In the latter it was probably left out as superfluous and no longer harmonizing with the rest of the story. As for the third point, the Ploughman King's violent death, it is again doubtful whether it entered the legend from historical sources, as seems extremely probable for the Spanish and Portuguese branch, or whether it belongs to the oldest fund of the story.

The change which the story underwent when passing from stage S to stage T of the Spanish must be explained by the altered conditions. Rationalistic Spain of Alfonso the Wise no longer had room for ploughman kings, and the learned author of the *Fernan Gonçalez* or one of his predecessors worked out the change, which was facilitated by the fact that history or perhaps the oldest fund of the legend, which at that time might still have been known, offered a plausible motive for Wamba's disguising himself as a ploughman. The story might also have been influenced by the tale of Ulysses feigning to be mad and plou-

ghing the sand of the beach to avoid his being forced to take part in the expedition against Troy. As we have seen in note 36, the same rationalistic tendency got hold of the Bohemian branch in the account of Balbin.

There are some minor points common to only a part of the Spanish-Portuguese and Slav versions, but which are too slight and too vague to base any conclusions upon. Thus white as the color of the ploughman's oxen occurs in some versions of both groups. The woman calling Wamba in B. W., B. D., and Cr. would correspond to the boy in C. and H. and to the villagers in N. in that these persons give the messengers the main information.

Tille concludes his study by saying that with the material which he had at hand it would be impossible to come to any definite conclusion as to the origin of the legend. I do not think that the additional material contained in this study would justify such an examination. Still, some remarks should be made on the general character of the story; then it will be seen what conclusions might be drawn from these observations.

From all we know about Teutonic folklore it seems tolerably certain that the Goths are the only Germanic clan that had received and developed the legend of the Ploughman King. From the very character of the tale follows that it can hardly have arisen among people ignorant of agricultural pursuits, or who despised them so much as to make them the business of their wives and slaves. This would give us a key for the approximate date of the Slav branch of the legend: it cannot have existed before the Slavs turned to agriculture. According to both Palacky (57) and Bachmann (58) the Bohemians were addicted to agricultural pursuits before their settling in Bohemia, even be-

(57) Op. cit.
(58) *Geschichte Boehmens*, Band I, Gotha, F. A. Perthes, 1899, p. 182.

fore the separation of Northern and Southern Slavs. The case lies entirely differently with the Teutonic clans. Down to the time of the migration their royal dynasties boasted of their descent from Wotan, the god of war, which goes far to show the mental attitude of these peoples. If the legend then occurs among the Goths, they must have taken it over from the Slavs, who for a long time were their neighbors in the plains of Eastern Europe.

It might be supposed that the occurrence of the iron ploughshare in the legend should throw some light on the time of its origin. This is not the case, however, since according to K. H. Rau the appearance of the iron share does not belong to the events which mark the beginning of a new epoch in the history of civilization, but merely depended upon the general knowledge of the use of metals and the existence of fuel in sufficient quantities ([59]).

The problem of the origin of the word plough, Germ. pflug, is still doubtful. It may be noted that Jacob Grimm himself admitted for a time the possibility of the word having been borrowed from the Slavs ([60]).

The question of how it happened that the legend became at-

([59]) *Geschichte des Pfluges*, Heidelberg, 1845, p. 21: Ob man einen gewissen Teil von Holz, oder der längeren Dauer wegen von Eisen fertigte, dies macht keinen beträchtlichen Unterschied, es hing nur davon ab, ob man in einem Lande frühzeitig die Metalle benutzen lernte und reichlich genug mit Erz und Brennstoff versehen war. Daher kann das Erscheinen einer eisernen Schaar nicht unter die Ereignisse gezählt werden, welche in der Entwickelungsgeschichte bestimmte Epochen bilden.

([60]) *Geschichte der deutschen Sprache*, Leipzig, 1880, Band I, p. 40: Wenn nun für aratrum, ahd. pfluoc, nhd. pflug... gelten, und man weiss, dass die anlaute pf, p der undeutschheit verdächtig sind, so scheinen diese Wörter entlehnt aus sl. ploug, böhm. pluh,... p. 48: späteres pfluoc pflôge vielleicht von Slaven und Litthauern eingedrungen oder so uralt, dass es der lautverschiebung entging.

tached to the Visigoth king Wamba has been adequately answered by Menéndez y Pelayo ([61]).

What finally was the earliest form of the legend, before it entered the chronicles, was it epic, lyric, or poetic at all? This brings up the question of the famous fragments of Zelena Hora, which naturally cannot be entered upon here. There is, however, no necessity for supposing the existence of epic or other poems on which Cosmas and the authors of the Chronicle of 1344 drew. Both the Spanish-Portuguese and the Bohemian branches of the legend are well localized, and these local legends may have formed the basis of the accounts given in the chronicles.

Both in Spain and Austria the story did not pass unnoticed by the poets. Lope de Vega in the 17th century used it as a basis for his play *El Rey Bamba*, Grillparzer in the 19th for his *Libussa*. Arturo Farinelli ([62]) admits the possibility of the Austrian poet having known the Spanish play ([63]).

***

Let us turn now to the coronation legends centering around Wamba.

Julian of Toledo says: Nam mox e vertice ipso, ubi oleum ipsum perfusum fuerat, evaporatio quaedam fumo similis in mo-

([61]) *Obras*, etc., p. xvii, Antología, pp. 56-7.

([62]) *Grillparzer und Lope de Vega*, Berlin, 1894.

([63]) On the role of the Libuse legend in literature cf. Goedeke, *Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung*, Band VIII, Dresden, 1905, pp. 438-40; E. Grigorovitza, *Libussa in der deutschen Literatur*. Berlin, 1901; E. Kraus, *Zeitschrift fuer oesterreichische Gimnasien*, LIII, 1902, p. 6; G. O. Curme; *Libussa*, New York, 1913; Arnost Kraus, *Povest o Libusi v Literature nemecke*; Athenaeum, Blaetter fuer Literatur, Prag, 6ter Jahrgang, 1889, n°. 9.

dum columnae sese erexit in capite, et e loco ipso capitis apis visa est prosiluisse (64).

The passage in the *Chronicle of Alfonso III.* (65) reads as follows: Ea hora praesentibus cunctis, uisa est apis de eius capite exilire, et ad coelum uolitare, et hoc signum factum est a Domino ut futuras uictorias nuntiaret, quod postea probauit euentus.

Lucas of Tuy (66) says: Hic Toleti ea hora qua unctus est in Regem cum quandam euaporatione visa est apis, a cunctis qui aderant, ex capite eius exire & ad coelos volare. Hoc signum factum est a Domino, ut futuras uictorias nunciaret de inimicis per eum, & dulcedinem pacis, quam habuit erga suos.

The text of Roderick of Toledo (67) offers the following reading: Et in ipsa hora qua a Pontifice ungebatur, cunctis cernentibus visus est vapor ab eo loco, ubi unctionis oleum fundebatur in modum virgae fumeae ascendisse, et visa est apis de eius capite prosiluisse, et ad coelos continue volitasse. Et qui diligentius cogitabant, intellegebant per eum Gotthorum regnum foeliciter exaltandum et in pacis dulcedine gubernandum.

The *Crónica general* (68) shows the following version: Cuenta la estoria que aquella ora quel ouo ell arçobispo unciado, quel salio de la boca una abeia, et que uolo suso en alto contral cielo, et esto que ls uiron todos; mas aquellos que lo uiron et pensaron en ello que podrie seer, entendieron que por aquel rey serie exalçado et onrrado et auenturado el regno de los godos et que se manternien en bien et en paz.

As we see, all these versions agree with each other, except that the *Crónica general* does not mention the cloud and has

(64) *Historia rebellionis Pauli,* ch. 4, ed. Florez, *España Sagrada,* VI, p. 536.

(65) Op. cit., p. 55. The second version does not offer notable variants.

(66) Op. cit., p. 55.

(67) Op. cit., p. 53.

(68) Op. cit., p. 284.

the bee fly out of the king's mouth. The cloud plays in all probability the rôle of the halo in church legends and in the story of Servius Tullius ([69]). The episode of the bee seems to have originated under the influence of the Bible, where the bee plays an important part: the land of milk and honey, the story of Samson, the Ecclesiast, the Proverbs; the Hebrew word and proper name Debora means bee. Thus the insect soon became the symbol of different virtues, the most common of which seem to have been hope and foresight. Avilés, in his *Ciencia Heroyca* ([70]), characterizes this symbolism with the following words: Las abejas se toman por símbolo de la obediencia que los pueblos deben tener á sus Reyes; tambien son índice de la eloquencia, de la castidad, y moralmente las abejas están comparadas á los buenos y prevenidos ecónomos que se proveen en el buen tiempo para que no les falte en el miserable... En la Republica de las abejas está representado el mejor Imperio y Regno governado con rectitud, justicia y clemencia. This would be in accordance with the wise and prudent character of the historical Wamba, such as he appears to us in the chronicles. Judging from the texts quoted above, the bee as a symbol of hope seems to have been quite well known in Spain during the middle ages. It might be added that this symbolism was not restricted to the Peninsula, as is proved by the manuscript of Aristotle in the library of Rouen. The *Chronicon Fani Sancti Neoti* ([71]) speaks of a dream which Rollo had upon his arrival in England and which portended the establishment of a Christian Norman duchy in the North of France. A swarm of bees has the most prominent part in this vision. According to the editor of Asser's *Life of King Alfred* ([72])

([69]) Livy, l. I, cap. 39.

([70]) Tratado IV, Madrid, 1790. I quote the passage from the *Enciclopedia universal ilustrada*, Barcelona, José Espasa é Hijos, tomo I, p. 231.

([71]) W. H. Stevenson, *Asser's Life of King Alfred*, Oxford, 1904, p. 134.

([72]) Op. cit., p. 103.

this passage is an interpolation borrowed from Norman sources. As it differs from the versions of Dudo of St. Quentin and the later Norman writers, it must be of more recent date, but still anterior to the Norman conquest of England. It certainly attests the favor the bee enjoyed in the monastic symbolism of ecclesiastical writers. We see, then, that the story of the cloud and bee is devoid of all popular and traditional elements and is of purely learned and hagiographic character.

To sum up the conclusions of this study, we may say that the Election Legend of the Ploughman King is undoubtedly of popular and traditional origin and belongs to the realm of universal folklore, though its exact sources cannot be determined with the material at hand. It does not appear to have originated with the Goths, but to have been taken over from the Slavs at a time anterior to the establishment of the Goth kingdom in Spain. The Coronation Legend of King Wamba, on the other hand, is of erudite and ecclesiastical origin and far more recent date.

In concluding I should like to express my gratitude to Rector Cosmas Vesely of Saint Procopius College at Lisle, Ill., who placed at my disposal the valuable work of C. Zibrt: *Bibliografie Ceské Historie*, Prague, 1902, and *Hajek's Chronicle*, to Mr. A. R. Nykl of the University of Chicago and Professor Novy of the University of Michigan, who both helped me in the translation of the Bohemian texts, and to Dr. L. E. Benedict, Reference Librarian of the University Library at Ann Arbor, Mich., who gave me most valuable aid in obtaining the works indispensable for a successful termination of this study.

Alexander Haggerty KRAPPE.

LA *CARCEL DE' AMOR*

Y EL *CORTEGIANO* DE B. CASTIGLIONE

Si realmente el conde B. Castiglione se fué por primera vez a España en 1519, como parece haber demostrado A. von Reumont (1), podemos casi asegurar con Menéndez y Pelayo (2), que algunos trozos de su afamada obra fuéronle sugeridos por aquel ambiente español en que vivía, y aun no vacilaremos en afirmar que a tal influencia se debe cuanto escribió de España y de los españoles (3).

Pero, aun concediendo que no hubiese ido a la Corte imperial antes de marzo 1525, para seguir a Carlos V en su marcha a Toledo y luego a Sevilla en el año siguiente y a Granada, después de haber dado sus últimos retoques al *Cortegiano* (para componer, recorrer y enmendar el cual se fijó con amorosa detención de artista finísimo a intervalos desde el año 1508 a 23 de mayo de 1524, fecha del códice laurenciano que representa la última redacción), podemos estar igualmente ciertos de que directamente de libros y personajes españoles del ambiente espa-

(1) *Vierteljahrsschrift für Kultur u. Lit. der Renaissance.* I, 400.

(2) Juan Boscán (*Antología de poetas líricos castellanos*, t. XIII), pág. 96.

(3) Véase; I, 21; II, 21, 22, 31, 37, 42, 65, 72, 73, 74, 76, 78, 82, 85, 92; III, 35, 41, 54; IV, 38.

ñol de Roma, con el cual se encontró siempre a contacto en su calidad de embajador mantuano en la corte papal hasta el 1524, tomó fácil ocasión para insertar y fijar en su hermoso libro juicios, observaciones, retratos de personajes españoles. Cotejando las buenas y malas cualidades, fué arraigándose su inclinación hacia los españoles, cosa no muy frecuente por entonces entre los italianos. Contra Calmeta, por ejemplo, por boca de Federico Fregoso, asienta que si no es posible negar «que no haya muchos españoles muy locos y llenos de una fantasía harto pesada; pero... los de mayor punto, y todos aquellos que se apartan de la banda, comúnmente son blandos y mansos y bien criados» (1) y no le disgusta aquel su continente grave y solemne, tantas veces reprochado y mofado por tantos escritores nuestros de aquel tiempo. Es partidario de ellos: «y cierto, hablando en general, los españoles se compadecen más con los italianos, porque aquella gravedad sosegada natural de España me parece más conforme á nosotros que la presta y arrebatada desenvoltura de los franceses...» (2) Y es prueba cierta de su simpatía y propensión hacia los españoles el hecho de haber aceptado la calidad de súbdito español (el pingüe obispado de Ávila lo habría aceptado a condición de que se reconciliaran el Emperador y el Papa) de Carlos V, que así pensaba aliviarle el gran dolor sentido a causa del saqueo de Roma y de las injustas reconvenciones del Papa Clemente, que le hacía cargos de no haberle notificado a su tiempo las tretas que se armaban en la corte española. De estas reconvenciones, sin embargo, supo defenderse con la carta fechada en Burgos el 10 de diciembre de 1527.

No se puede razonablemente dudar que a Castiglione, diplomático y literato de mucha cultura, le faltase el conocimiento de aquella lengua española que junto con la francesa le interesaba

(1) Boscán, pág. 172 (edición *Libros de Antaño*); Castiglione, II, 22.
(2) Boscán, pág. 198; Castiglione, II, 37.

para su ideal cortesano: «porque el trato destas dos naciones es muy ordinario en Italia, y entrambas lenguas nos cuadran más que las otras, y los dos príncipes destos dos reinos, por ser poderosísimos en la guerra y abundantísimos en la paz, siempre tienen cada uno su corte llena de muy singulares hombres que andan acá y acullá por todo el mundo, y á nosotros hartas veces nos conviene tratar con ellos» (1). Por lo menos hubo de aprender siquiera en la corte de Roma a escribir y hablar el castellano, tan difundido por aquel entonces en Italia, y no sólo entre las clases encumbradas de la sociedad (2).

Por lo tanto, entre los libros de lengua española leyó seguramente la *Cárcel de Amor*, la novela corta de Diego de San Pedro, no sólo caballeresca y sentimental, sino histórica también, por haber sido realmente protagonistas la Reina Católica y el maestro don Pedro Girón (3). Esta novelita, en la cual influyeron la *Historia duorum amantium* (1444) de Eneas Silvio Piccolomini y la *Fiammetta* de Bocçaccio, fué traducida al italiano por

(1) B., pág. 198; C., II, 37.

(2) B. Croce, *La Spagna nella vita italiana durante la Rinascenza*. Bari 1917, cap. VIII, pag. 149 e sgg. A. Farinelli, *Note* (in *Giorn. Stor. d. Letter. Ital.*, vol. LXXI, pag. 274 e sgg.)

(3) Véase Julio Cejador y Frauca, *Hist. de la lengua y liter. castellana*. Madrid, 1915, pág. 391, t. I. El propio Cejador escribe acerca de esta novela: «La *Cárcel de Amor* es el *Werther's Leiden* de aquellos tiempos, dijo justísimamente Luis Usoz en su prólogo al *Cancionero de Burlas*. Hasta en el empleo de la forma epistolar, en que está escrita la mayor parte de la *Cárcel de Amor*, se parece a la novela de Goethe, y mucho más en las tintas lúgubres del cuadro, en lo frenético y desgraciado de la pasión del héroe y en el suicidio con que acaba. Nicolás Núñez, de quien hay coplas en el *Cancionero general*, añadióle un remate consolatorio con canciones y villancicos, que se imprimió en casi todas las ediciones. Pero si pueden advertirse defectos en la trama de la novela, el estilo y lenguaje, elegante siempre y sonoro, sentencioso y expresivo, y no pocas veces elocuente y fogoso, es merecedor de toda alabanza» (I, pág. 392).

Lelio Manfredi, cuya versión fué impresa (1) repetidas veces como libro muy codiciado, especialmente por la bellísima y cultísima Doña Isabel d'Este Gonzaga, que la mandó buscar presurosamente en Milán, después de impresa, en 1506, por Alfonso Ordóñez, familiar del Papa Julio II, a instancias de madona Gentile Feltria de Campofregoso (2).

***

Ya Menéndez y Pelayo había señalado un pasaje del *Cortegiano* muy parecido a otro de la *Cárcel de Amor*, lo que le hizo sospechar si Castiglione conocería la novela de Diego de San Pedro, popularísima en la corte de España, donde había llegado a ser codiciado breviario de amor (3). El doctísimo y comedido A. Farinelli, a quien ningún estudioso de las literaturas italiana y extranjeras pagará jamás el caudal de conocimientos que fluyen de sus obras, notaba recientemente que otros y más decisivos cotejos se podrían hacer entre el célebre tratado italiano y el librito español (4). Estos cotejos atañen a la defensa y loores de las mujeres que en el libro III del *Cortegiano* hace el Magnífico Juliano de Médicis contra las acusaciones y los borrones obstinados de Gaspar Pallavicino; asimismo que en la *Cárcel de Amor* aboga por las mujeres el desdichado amante Leriano contra las invectivas de Teseo: disputa antigua y sujeto trillado que entra a formar parte de toda una vasta literatura de interés marcadamente histórico, misógena a la par que filógena, llena de lozanía

(1) Menéndez y Pelayo, *Orígenes*, pág. cccxxiv, cita siete reimpresiones hechas en la primera mitad del siglo xiv: las de 1515, 1518, 1528, 1530, 1533, 1537, 1546.

(2) Luzio Renier: *Nicolò da Correggio* (en *Giorn. Stor. d. Letter. Ital.*, vol. XXII, pág. 71-73).

(3) *l. c.*, pág. cccxxiv.

(4) *l. c.*, pág. 282 (en nota).

y celebrada en todos los países desde la antigüedad hasta nuestros días.

Como es muy fácil imaginar, la tal discusión se desenvuelve con diversa fortuna en los dos citados escritores: en el primero campea el primor señoril, con la compostura y elegancia clásica del caballero humanista, amigo de Rafael y de Pedro Bembo, que da vida y voz a damas y gentileshombres de la corte más culta y refinada del Renacimiento italiano. D. Antonio María Fabié advierte que «Castellón pone con gran oportunidad y acierto en sus labios el panegírico de la más bella mitad del género humano. Pero con la fina malicia, que tanto atractivo da a su obra, opone Castellón al Magnífico contradictores como Frigio, por cuyo medio aduce, exagerándolos, cuantos defectos se atribuyen a la mujer, si bien, como caballero y galante, traza el atildado y pulcro diplomático las cosas de modo que el defensor de las mujeres alcance sobre sus contrarios la más señalada victoria, trayendo a este fin muchas pruebas históricas y otras que, sin tener este carácter, contribuyen en gran manera a dar amenidad al ingenioso alegato de Médicis» (1).

En Diego de San Pedro la discusión se desarrolla con la sequedad y la rigidez de un arte primitivo, y, hacinando elementos diversos, el autor tienta hermosearla inútilmente con el oropel de una retórica falsa e hinchada, particularmente en las arengas y cartas.

¡Con cuánta naturalidad, por ejemplo, Julián de Médicis encamina su razonamiento en defensa de las mujeres y lo inserta en la donosa y variada conversación, interrumpiendo garbosamente en los labios de Pallavicino una primera objeción a todo lo que hasta entonces había venido diciendo sobre las cualidades que se ajustan a la Dama de Palacio! En cambio, en la *Cárcel de Amor* aparece en seguida cuánto es inverosímil que Leriano,

(1) *Prólogo* a la trad. de Boscán (ed. cit.), pág. LVIII.

sin caer en la cuenta que va a faltarle la vida, obstinado en dejarse morir de hambre, desesperado por amor, «esforçando la lengua con la pasion de la saña», tome rumbos para un largo discurso, confutando metódicamente las invectivas misógenas de Teseo, que subdivide nada menos que en quince causas y veinte razones para demostrar la obligación que tienen los hombres de apreciar y amar a las mujeres.

Véanse algunos de estos parangones en los dos escritores. De una observación, de un principio filosófico mueven ambos para demostrar la dignidad de las mujeres.

El Magnífico Julián de Médicis, a la aseveración de Pallavicino que las mujeres son animales imperfectos y, por consiguiente, de menor valor que los hombres, contesta, difundiéndose en riguroso razonamiento, que «segun la opinion de los que más saben y segun la verdad... la sustancia en ninguna cosa puede recibir en sí más ó menos; y por esto, así como ninguna piedra puede ser más perfectamente piedra que otra, cuanto al sér de la piedra, ni un leon más perfectamente leon que otro, así un hombre no puede ser más perfectamente hombre que otro; y, por consiguiente, no será el macho más perfecto que la hembra cuanto á la sustancia suya formal, porque entrambos se comprehenden debaxo de la especie del hombre...» Es un principio indiscutible de filosofía escolástica que la naturaleza no falta nunca totalmente a su fin o, como se expresa Dante:

> ..... *impossibil...*
> *che la natura, in quel ch'è uopo, stanchi* (1).

Y la consecuencia es «que si vos considerais bien los efectos de la natura, hallaréis que ella produce las mujeres tales como son, no acaso, sino con razon, conforme al fin necesario que

(1) *Parad.*, VIII, 114.

conviene (1)». En resumen, lo creado por Dios es bueno y perfecto para su establecido fin, como asienta Leriano, en cuyas palabras está contenido casi en germen el razonamiento de Julián, al que han dado ocasión: «todas las cosas hechas por la mano de Dios son buenas necesariamente, que segun el obrador han de ser las obras; pues siendo las mugeres sus criaturas, no solamente a ellas ofende quien las afea, mas blasfema de las obras del mismo Dios» (2).

La decimaquinta causa por la cual, segun Leriano, «hazen yerro los que mal las tratan (*las mujeres*) es por las grandes cosas de que han sido causa: dellas nacieron hombres virtuosos que hizieron hazañas de dina alabança; dellas procedieron sabios que alcançaron a conocer que cosa era Dios, en cuya fe somos salvos; dellas vinieron los inventivos que hizieron cibdades y fuerças y edificios de perpetual ecelencia; por ellas vuo tan sotyles varones que buscaron todas las cosas necesarias para sustentacion del linage umanal.» (3).

En su larga defensa de las mujeres, Julián prueba precisamente cuánto les son los hombres obligados, ya que «algunas han sido causa de infinitos bienes á sus maridos, y á hartos dellos han corregido de muchos yerros» (4). Y escoge para probar su tesis abundantes ejemplos de tiempos antiguos y modernos. «Que—observa—desas otras que fueron causas de muchos bienes para el mundo podría traeros infinitos exemplos... asimismo de aquellas que han sido maestras de grandes hombres»; todo lo cual sostiene con los ejemplos de las troianas, de las sabinas; de Fulvia, que descubrió a Cicerón la conjuración de Catilina, y, en fin, dirigiéndose a sus oyentes, concluye: «no me quiero ocupar

(1) B., pág. 305-306; C., III, 12-13.
(2) *C. de A.*, edición de la «Bibliotheca hispanica», 1904, t. XV.
(3) *C. de A.*, ed. cit., pág. 72-73.
(4) B., pág. 317; C., III, 21.

en nombraros los claros entendimientos que hay agora en muchas partes, y hartos dellos aquí presentes, que cada dia escriben y echan en el mundo obras maravillosas, tomando por sujeto la hermosura y valor de las mujeres» (1). Si no son las mismas palabras, el proceso del discurso podría llamarse en Castiglione un desarrollo del tema puesto y trazado por el antiguo escritor.

De las quince causas aducidas por Leriano (por las que son reprehensibles los detractores de las mujeres), y que atañen a los nocivos efectos morales, la maledicencia, el deshonor que atrae sobre sí el maldiciente, Castiglione deja pasar las que le debieron parecer un tanto débiles; tales, por ejemplo, el respeto que debe cada uno a las mujeres por miramiento a su madre, la desobediencia al mandamiento divino de honrar los padres, el peligro de la condenación eterna, la consideración que debemos a la hermosura, el daño que puede hacerse, porque «como las palabras tienen licencia de llegar a los oydos rudos tanbien como a los discretos, oyendo los que poco alcançan las fealdades dichas de las mujeres, arrepentidos de averse casado, danles mala vida o vanse dellas, o por ventura las matan».

Huelgan en Diego de San Pedro curiosas consideraciones de carácter religioso—y antes hemos referido una—, por las que deberíamos ser llevados a tener en mucha consideración a las mujeres: ellas inician y avaloran a los amadores en la práctica no sólo de la virtudes cardinales sino también en las de la fe, de la esperanza y de la caridad divina, así que «son tan devotos catolicos que ningun apostol les hizo ventaja»; «disparates teológicos, apunta Menéndez y Pelayo, que fueron sin duda la principal causa de la prohibición del libro, que en la mezcla de lo humano y lo divino anuncia ya los diálogos platónicos de la escuela de León Hebreo» (2).

(1) B., pág. 329, 368; C., III, 52.
(2) *Orígenes*, pág. CCCXXXII-CCCXXXIII.

Castiglione escoge una sola, apenas rozada en la antigua novela española, la de la fe y del sentimiento religioso, afirmando que debemos honrar a las mujeres, ya que la humanidad ha sido salvada precisamente por una mujer, la Virgen María, y es amparada y sostenida por ella delante de Dios. El pensamiento está escuetamente expuesto en Diego de San Pedro: «La segunda causa es porque delante del *(de Dios)* y de los hombres no ay pecado mas abominable ni mas grave de perdonar quel desconocimiento: pues cual lo puede ser mayor que desconocer el bien que por Nuestra Señora nos vino y nos viene? Ella nos libró de pena y nos hizo merecer la gloria, ella nos salva, ella nos sostiene, ella nos defiende, ella nos guía, ella nos alunbra; por ella, que fue muger, merecen todas las otras coronas de alabança» (1). En cambio, ¡cuánto más ampliamente está desenvuelto y donosamente ilustrado en Castiglione! Muéstrase, sobre todo, espontáneo y deriva con mucha naturalidad de haber Niccolò Frisio, para rechazar el Magnífico Julián, que había afirmado que muchas mujeres, «así en los tiempos pasados como en los presentes, han mostrado gran ánimo, y hecho en el mundo hazañas tan maravillosas como las que se escriben de los hombres», recordado el pecado de Eva y con sutil punta de ironía que «esas hazañas comenzaron a hacerse cuando la primera mujer, errando, hizo errar al hombre contra Dios, y por mayorazgo nos dexó la muerte, las fatigas y las pasiones, y todas las miserias y trabajos que hoy en dia en el mundo se sienten» (2). De aquí la garbosa y airosa contestación de Julián: «Pues veo que todavía os inclinais a entrar en lo sagrado, tambien os habré de salir por ahí. ¿No sabeis vos que ese yerro, como fué hecho por una mujer, así fué corregido por otra? Y montó mucho más el provecho que ésta nos truxo que el daño que aquélla nos hizo; de manera que esta culpa,

(1) *C. de A.*, pág. 71, ed. cit.
(2) B., pág. 313; C., III, 19.

siendo redimida con tales y tantos méritos, con razón se llama bienaventurada. Pero yo no quiero agora fundarme en decir cuánto todas las criaturas humanas sean inferiores a la Virgen Nuestra Señora, por no mezclar las cosas divinas con estas nuestras baxas y vanas pláticas». Y prosigue recordando a sus interlocutores las muchas mártires del nombre cristiano y la humildad de tantas mujeres pías que viven santamente sin ninguna ostentación, contrariamente a «muchos hombres hipócritas malditos». Y aquí una invectiva contra los frailes hipócritas y malvados; «notable, dice V. Cian en su esmerado comento, porque nos revela también en Castiglione aquel espíritu de aversión contra los frailes que caracteriza el Renacimiento, en el que vemos una serie de bufones en cogulla y en el cual el genio satírico y cómico de Nicolò Machiavelli creaba, en la *Mandragola*, el personaje de fray Timoteo».

El maldecir de los hombres contra las mujeres fastidia a Leriano. Habría un remedio: «que si por ventura los que con ellas se deslenguan pensasen recebir contradicion de manos, podria ser que tuviesen menos libertad en la lengua» (pág. 71). Y una severa «contradicion de manos» también Castiglione la considera eficaz y bien merecida: «Por eso... parecerme ha tambien justa cosa castigar gravemente a los que con mentiras andan disfamando mujeres. Y tengo yo por cierto que sea obligado todo buen caballero a defender la verdad siempre que sea menester, en especial cuando sepa que alguna mujer es acusada falsamente de mala» (1).

Es un pensamiento que surge y brota del sentimiento caballeresco, que no podía faltar en los gentileshombres del Renacimiento italiano, curtidos en las aulas y, sobre todo, en la corte de Urbino, hasta hallarse conteste el propio Gaspar Pallavicino. Diego de San Pedro le había ya gravemente afirmado, remon-

(1) B., pág. 343, 344; C., III, 28.

tándose a los orígenes de la caballería, como a la razón misma desta institución: «La setima es porque quando se estableció la cavalleria, entre las otras cosas que era tenido a guardar el que se armava cavallero, era una que a las mugeres guardase toda reverencia y onestad, por donde se conosce que quiebra la ley de nobleza quien usa el contrario del la»(1).

Entre las tantas benéficas influencias que sobre el hombre ejercen las mujeres, es principalísima la del amor, que ennoblece y limpia las manchas del ánimo, sostiene Leriano: «y los simples, de su natural inocentes, quando en amar se ponen, entran con rudeza y hallan el estudio del sentimiento tan agudo, que diversas vezes salen sabios; de manera que suplen las mujeres lo que naturaleza en ellos faltó ... los firmes enamorados, para abonarse con las que sirven, buscan todas las formas que pueden, de cuyo deseo biven iustificadamente sin eceder en cosa de toda ygualdad, por no infamarse de malas costunbres... La quarta es porque al que fallece fortaleza ge la dan, y al que la tiene ge la acrecientan: hazennos fuertes para sofrir, causan osadia para cometer, ponen coraçon para esperar: quando a los amantes se les ofrece peligro, se les apareia la gloria: tienen las afrentas por vicio, estiman mas ell alabança del amiga quel precio del largo bevir; por ellas se comiençan y acaban hechos muy hazañosos: ponen la fortaleza en el estado que merece; si les somos obligados, aqui se puede iuzgar».

Los poetas provenzales y luego los nuestros del «dolce stil nuovo» habían ya ampliamente desarrollado el alto concepto espiritual que:

Al cor gentil ripara sempre amore

que:

Amore e cor gentil sono una cosa;

(1) *C. de A.*, pág. 71, ed. cit.

y Dante, que habia llamado al Amor «Signore de la nobiltade»(1) había ya aseverado que «buona è la signoria d'Amore, però che trae lo intendimento del suo fedele da tutte le vili cose» (2).

Por lo tanto, sentimos resonar un eco de las palabras de Leriano en lo que Castiglione tan poética y elegantemente hace decir a César Gonzaga: «¿Quién no sabe que sin mujeres no se puede alcanzar placer ni contentamiento en esta vida; la cual sin ellas sería grosera, sin ningun gusto y casi salvaje, y más áspera que la de las fieras alimañas? ¿Quién no alcanza que las mujeres son las que quitan en nuestros corazones todos los baxos y viles pensamientos, las fatigas, las miserias y aquellas tristezas tristes que andan en compañia de todo esto? Y si quisiéramos muy bien considerar la verdad, conoceremos que acerca del conocimiento de las cosas grandes no nos desvian ellas, ni nos embarazan, antes nos despiertan y nos levantan. Hacen asimismo en la guerra ser los hombres sin miedo, y realmente yo tengo por imposible que en corazon de un hombre donde una vez haya entrado amor pueda jamás entrar vileza ni cobardía; porque quien ama, desea siempre hacer cosas que le hagan ser amado, y teme ordinariamente no le acaezca algo que le deslustre, por donde venga á tenelle en poco la que él desea que le tenga en mucho; y así muy fácilmente se pone mil veces á peligro de muerte porque su señora conozca que él merece el amor della; de manera que si se pudiese hacer un exército todo de enamorados, y que peleasen en presencia de sus damas, yo tengo por cierto que el mundo todo no sería bastante á resistille, salvo si contra él no viniese de la misma manera otro de otros tantos de enamorados» (3).

Un concepto platónico, pero que huele a misticismo, hay en

(1) *Vita Nuova*, XII.
(2) *Vita Nuova*, XIII (Cfr. *Convivio*, III, 8).
(3) B., págs. 366-367; C. III, 51.

Diego de San Pedro acerca del amor de la criatura por el cual podemos elevarnos al de Dios: «La otava razon porque nos hazen *(las mujeres)* contemplativos, que tanto nos damos a la contemplacion de la hermosura y gracias de quien amamos, y tanto pensamos en nuestras pasiones, que quando queremos contemplar la de Dios, tan tiernos y quebrantados tenemos los corazones, que sus llagas y tormentos parece que recibimos en nosotros mismos; pòr donde se conosce que tambien por aqui nos ayudan para alcanzar la perdurable holgança» (1).

Castiglione descuida este motivo y sujeto tejiendo en el libro III el elogio de las mujeres, y podemos decir que apenas toca el argumento cuando acepta la interpretación místico-alegórica de la tradición cristiana, aludiendo al Cantar de los Cantares, donde Salomón, «queriendo escribir cubiertamente cosas altísimas y divinas, fingió, por ascondellas debaxo de un hermoso velo, un blando y ardiente diálogo de un enamorado con su amiga, pareciéndole que no se podía hallar aquí entre nosotros semejanza más conforme á las cosas divinas que el amor de un singular hombre con una singular mujer, y así, escribiendo desta manera nos quiso dar un cierto aire ó un olor de aquella divinidad que él por ciencia y por gracia conocia mejor que otro» (2). En cambio, la cuestion está mejor tratada en el libro IV, en cuyo capítulo 64.° alude nuevamente a este poemita del Viejo Testamento, dando una interpretación del todo mística acerca del beso: «y porque el separarse el alma de las cosas sensibles y baxas, y el juntarse totalmente con las inteligibles y altas, puede ser sinificado por el beso, dice Salomon en aquel su divino libro de los Cánticos: *Bésame con el beso de tu boca*, por mostrar deseo grande que su alma sea arrebatada por el amor divino á la contemplacion de la hermosura celestial, de tal ma-

(1) *C. de A.*, pág. 75.
(2) B., pág. 368-369; C., III, 52.

nera, que juntándose con ella entrañablemente desampare al cuerpo» (1).

En este libro IV, el encargo de dar los preceptos del amor y de la belleza (cosa sagrada y buena en sí, reflejo necesario de la bondad), de demostrar que la contemplación racional de la belleza particular simple y pura ennoblece y refina mayormente el amor, y que de ésta hay que subir hasta la contemplación de la belleza universal abstracta, está reservado al cardenal Pedro Bembo, como quien había tratado del amor platónico en los *Asolani*, y que ahora aprovecha largamente el *Convite* y del *Fedro* de Platón, de los comentarios de Marsilio Ficino, como también de los *Tres libros de Amor* de Francisco Cattani de Diacceto.

De la familiaridad con las mujeres y de los amorosos lazos depende para Leriano toda buena virtud, todo airoso adorno, toda la fortuna más deseable del hombre, y nada menos que la salvación del alma; porque las penas del amor, las lágrimas y los suspiros infunden en el corazón la ternura y le disponen a la contrición sincera de los pecados. Ellas nos dan sabios consejos de dulzura y de paz, hacen surgir en nosotros el sentimiento del honor, nos enseñan, corrigiendo la inclinación a la avaricia, a ser liberales, de manera que podamos granjearnos la afición de todos, al mismo tiempo que conservan y acrecientan los haberes confiados a ellas; nos enseñan a ser moderados en el comer, como en todos nuestros actos, comedidos y bien educados, deseosos del vestir elegante y señoril, corrigiendo tal vez algún defecto natural, de manera que ellas promueven las industrias y suscitan la competencia, la emulación entre los cultivadores de las artes: «Por ellas nos desvelamos en el vestir, por ellas estudiamos en el traer, por ellas nos ataviamos de manera que ponemos por industria en nuestras personas la buena disposicion

(1) B., pág. 503.

que naturaleza a algunos negó... Por las mugeres se inventan los galanes entretales, las discretas bordaduras, las nuevas invenciones: de grandes bienes por cierto son causa... Nos conciertan la musica y nos hazen gozar de las dulcedunbres della, por quien se asueñan las dulces canciones, por quien se cantan los lindos romances, por quien se acuerdan las bozes, por quien se adelgazan y fertilizan todas las cosas que en el canto consisten... Crecen las fuerças a los braceros, y la maña a los luchadores, y la ligereza a los que boltean y corren y saltan y hazen otras cosas semeiantes... Afinan las gracias los que, como es dicho, tañen y cantan; por ellas se desvelan tanto, que suben a lo mas perfeto que en aquella gracia se alcança, los trobadores ponen por ellas tanto estudio en lo que troban, que lo bien dicho hazen parecer meior, y en tanta manera se adelgazan, que propiamente lo que sienten en el coraçon ponen por nuevo y galan estilo en la cancion o invencion o copla que quieren hacer... Por ellas se ordenaron las reales iustas y los ponposos torneos y las alegres fiestas; por ellas aprovechan las gracias, y se acaban y comiençan todas cosas de gentileza» (pág. 76-77).

Es este el trozo en que se advierte algo de animación insólita, notado por Menéndez y Pelayo, verdaderamente parecido a este otro de Castiglione: «No alcanzo, señor Gaspar—dice César Gonzaga —cuál engaño ó cuál diablo os haya traído á decir mal de mujeres: ¿No veis vos que de todos los exercicios alegres y cortesanos que dan lustre al mundo, la principal causa son las mujeres? ¿Quién trabaja en saber danzar y bailar con gracia sino por ellas? ¿Quién se da á tañer y cantar bien sino por contentallas? ¿Quién compone buenos versos, á lo menos en lengua vulgar, sino por declarar aquellos sentimientos que los enamorados padecen por causa dellas? (1). Acordaos de cuantas cosas

(1) En la *Vita Nuova* (Cap. XXV) Dante había escrito: «El primo che cominciò a dire sí come poeta volgare, si mosse però che volle far inten-

maravillosamente escritas en la poesia careceríamos agora, en la lengua griega y en la latina, si las mujeres no hubieran sido tenidas en mucho por los poetas. Pero dexando todos los otros, ¿qué mayor pérdida pudiera pensarse que fuera la del Petrarcha, el cual ha escrito tan divinamente como veis en esta nuestra lengua sus amores, si hubiera puesto todo su ingenio solamente en las cosas latinas, así como está claro que lo hiciera, si el amor de madama Laura no se lo estorbara?» (1).

Hay también una diferencia: Castiglione ha entresacado, entre tantas fácilmente confutables e ingénuas razones que el escritor español había calculado sostener en alabanza y honor de las mujeres, las que a su espíritu refinado de cortesano del Renacimiento debían de parecer más verdaderas y sólidas y aquellas que se relacionan con la cultura de las artes y la civilización por las mujeres impulsada.

Contra los detractores de las mujeres, como se ha dicho, Leriano propone saludables contradicciones de mano que pudiesen refrenarlos; micer César Gonzaga, confirmando lo expuesto por el Magnífico Julián de Médicis, añade: «verdaderamente los tales que se alaban perjudicialmente de una gentil dama, ó sea verdad ó mentira, merecen ser gravemente castigados; y si alguna vez llevan algo sobre la cabeza, son ciertamente hombres de honra los que les dieron tal pago» (2). La mujer realmente caída en la culpa de amor está generosa y victoriosamente defen-

---

der le sue parole a donna, a la quale era malagevole d'intendere li versi latini».

En Boiardo (*O. I.*, II, 4; 2) Castiglione ya había podido leer estos dos versos:

Amor primo trovó le rime e i versi
E suoni e canti e ogni altra melodia.

(1) B., pág. 368; C., III. 52.
(2) B., pág. 349; C., III, 42.

dida en la *Cárcel de Amor* y en el *Cortegiano*. Dice Leriano: «No es causa porque de nosotros devan ser afeadas *(las mujeres)*, o culpa merecedora de grave castigo, que porque algunas ayan piedad de los que por ellas penan, les dan tal galardon. ¿A que muger deste mundo no haran conpasion las lagrimas que vertemos, las lastimas que dezimos, los sospiros que damos? ¿qual no creera las razones iuradas? ¿qual no creera la fe certificada? ¿a qual no moveran las dadivas grandes? ¿en qual coraçon no haran fruto las alabanças devidas? ¿en qual voluntad no hara mudança la firmeza cierta? ¿qual se podra defender del continuo seguir? Por cierto, segund las armas con que son conbatidas, aunque las menos se defendiesen, no era cosa de maravillar, y antes devrian ser las que no pueden defenderse alabadas por piadosas que retraydas por culpadas» (pág. 77-78). Es el mismo argumento y punto sólido de defensa, hasta el mismo giro del discurso en la forma interrogativa, y aquí y allá casi las mismas palabras en todo lo que en Castiglione sigue diciendo eficazmente, aunque repetidas veces, en el movido diálogo César Gonzaga: «Y si con verdad *(es decir, está detractada una mujer)* ¿qué castigo ó qué pena podrá bastar para un hombre tan malo y tan traidor, que pague con tanta ingratitud y maldad á una mujer de bien lo que ella hizo por él vencida de sus falsas blanduras, de sus fingidas lágrimas, de sus continas importunidades, de sus quexas y lamentaciones, de sus artes y mañas y juramentos falsos, con lo qual todo hubo ella de caer á amar mucho, y, amando mucho, fué necesario entregarse totalmente á un tal malino espíritu?» (1). Y más adelante, hablando de los peligros mayores a los que está expuesta la virtud de las mujeres, vuelve a remachar calorosamente el clavo sobre las malas artes de seducción con que los hombres rodean a las mujeres. Y aun aquí resuenan las apasionadas palabras de Leriano: «No sé yo, pues, qué remedio tengan

(1) B,. pág. 349-350; C., III, 42.

estas importunadas y combatidas mujeres para guardarse de tantas redes cuantas nosotros les armamos, en especial armándoles con tal dulce cebo. En fin, ¿por tan recia cosa teneis que una mujer, viendose amada en todo estremo y largo tiempo de un hombre de bien y buen cortesano, de buenas costumbres y de buen linaje, el cual mil veces cada dia se ponga á peligro de muerte por servilla, y nunca piense sino en tenella contenta, que ésta tal, con aquel dar y herir continuo con que suele el agua muchas veces romper las peñas, quede vencida y se determine á amalle, y, determinada á este amor, le haga merced de aquello que, segun vos decis, ella naturalmente por su inclinacion desea más que el hombre? ¿Tan grave os parece este yerro que, siendo presa esta mujer con tantos regalos y blanduras, no merezca á lo menos aquel perdon que muchas veces á los homicidas, á los ladrones, á los salteadores y traidores se concede? ¿Querríades vos por ventura que este pecado fuese tan grave que, por haber resbalado en él alguna mujer, todas por eso hubiesen de ser condenadas y tenidas en poco?» (1).

En uno de los últimos capítulos o párrafos, Diego de San Pedro «*Prueba por exemplos la bontad de las mugeres.* Tiene donde escoger con abundancia, entre las tantas de las que podría recordar: porque «son y han sido tantas, que no se puede con el seso umano comprehender»; al mismo modo que el Magnífico Julián dice a Gaspar Pallavicino: «Por cierto ninguna cosa podria atajarme en esto, sino hallar yo tanto que decir sobre esta materia, que no sabria por dónde echar primero» (2).

La *Cárcel de Amor* tiene un árido elenco de veintidós nombres de mujeres entresacados de la historia, de la Biblia, de las conocidas leyendas tradicionales griegas y latinas; en el *Cortegiano* hay una agradable exposición, en medio de señoril y variado

(1) B., pág. 364-365; C., III, 50.
(2) B., pág. 317-318; C., III, 22

diálogo, sazonado acá por un chiste, allá por alguna observación de uno o de otro disputador de la tertulia, de una larguísima serie de ejemplos que completan nada menos que quince capítulos, del XXII hasta el XXXVI del tercer libro, y ponen en luz nobles figuras de mujeres de la antigüedad y de la edad moderna, de la historia y de la leyenda, afamadas en las virtudes, por su ánimo varonil, por su constancia en el amor, por su pudor, por los beneficios traídos al mundo en las letras, en las ciencias, en la vida pública y en la guerra. Pudiera llamarse esta parte del libro italiano un amplio desarrollo metódico razonado del breve trazo contenido en el libro español.

De las mujeres referidas por Diego de San Pedro a título de alabanza, sobre todo por el amor conyugal y por la castidad, sólo tres concurren en Castiglione: Porcia, mujer de Bruto; Artemisa, mujer de Mausolo, y la diosa Palas, inventora de las artes. Se goza el escritor español citando «algunas modernas de la castellana nacion» y precisamente a Doña María Coronel «en quien se començo el linaje de los Corneles», la cual «porque su castidad fuese loada y su bondad no escurecida, quiso matarse con fuego, aviendo menos miedo a la muerte que a la culpa»; Doña Ysabel, «madre que fue del maestre de Calatrava don Rodrigo Tellez Giron y de los condes de Hurueña, don Alfonso y don Juan», fiel, con peligro de su vida, al recuerdo del difunto marido, y Doña Mari Garcia, de ilustre linaje toledano, solícita custodia de su virginidad hasta la muerte.

Habrá Castiglione seguido también a la tradición literaria enumerando y encareciendo ejemplos de virtuosas mujeres antiguas y modernas; pero cuando trata de esclarecer nombres ilustres de mujeres italianas de tiempos remotos y aun de los suyos propios, vemos que las alabanzas fluyen sinceramente del corazón y que las aviva casi con un nuevo espíritu sugerido por el noble orgullo nacional. De frente a estas tres ilustres españolas él puede ostentar una fúlgida corona de glorias femeniles italianas, cuyo recuerdo aún es lustre y timbre de gloria

de grandes magnates contemporáneos: «Y en Italia, entre otras muchas, fué muy ecelente señora la condesa Matilda, de la cual sería mejor que hablase el señor conde Ludovico, porque viene de aquel linaje» (1). Y no era adular al amigo y al pariente. Castiglione, observa V. Cian, acoge una noticia que en el siglo XVIII y hasta el pasado siglo era tenida por verdadera, es decir, la descendencia del Conde Ludovico de la afamada condesa de Toscana. Y poco más adelante, después de la digresión de tan entusiastas alabanzas de Isabel la Católica (2), vuelve Julián de Médicis a recordar las nobles damas que fueron gloria de Italia. «Pero, volviendo otra vez a nuestra Italia, digo que aún aquí no faltan señoras ecelentísimas; porque en Nápoles tenemos dos singulares reinas; y en la misma ciudad murió poco ha la reina de Ungría (3), señora tan ecelente cuanto vos sabeis, y bastante para igualarse con el famoso y nunca vencido rey

(1) B., pág. 336; C., III, 34.

(2) «Este trozo, escribe Menéndez y Pelayo (Boscán, pág. 96), refleja de tal modo la tradición viva de los contemporáneos de aquella extraordinaria mujer, que por lo menos hay que admitir que Castiglione, antes de su legación en España, había vivido en íntimo trato con muchos españoles, y de sus labios había recogido aquel entusiasta panegírico...» Lo mismo había notado en una nota a la traducción de Boscán D. A. María Fabié: «Gran interés tiene para los españoles este elogio que de la Reina Católica hace Castellon, el cual habla aquí como si hubiera recogido de boca de los contemporáneos de la Reina este juicio». (pág. 554). Pero su suposición que tal fragmento pueda ser añadido ó por lo menos retocado durante la estancia de Castiglione en España, no es cierta, por todo lo que hemos dicho al comienzo de este estudio. (Véase tambien Prólogo, pág. LIX).

(3) Beatriz, hija de Hernando I, rey de Nápoles y de Aragón, que llegó a ser mujer de Mateo Corvino, rey de Hungría, fallecida en Ischia en 1508. «A pesar de sus manejos políticos—escribe V. Cian (*l. c.*) —tenemos que recordarla con loor por haber contribuído a estrechar los vínculos intelectuales entre Italia y Hungría, adonde hizo llegar cultos poetas y artistas italianos, digna en ello de su gran marido.»

Matías Corvino, su marido. Asimismo la duquesa doña Isabel de Aragon (1), hermana del rey don Hernando de Nápoles, la cual en las ásperas revueltas de la fortuna ha mostrado su virtud y esfuerzo, como suele el oro mostrar en el fuego su valor. Pues si dais vuelta á la Lombardia, vereis luego á Doña Isabel, Marquesa de Mantua (2), á cuyas virtudes se haría injuria hablando dellas tan templadamente como sería forzado hacello aquí agora donde estamos. Mas pésame que no hayais todos conocido á la Duquesa de Milan doña Beatriz (3), su hermana, porque con ella daríades cabo á no maravillaros más ya de otro ningun ingenio de mujer, por singular que fuese. La duquesa tambien doña Leonor de Aragon, duquesa de Ferrara (4) y madre destas dos señoras que yo agora os he nombrado, fué tal que sus señaladas virtudes mostraban bien a todo el mundo que ella no solamente merecía ser hija de rey, mas ser reina de mucho mayor estado que no habían poseído todos sus antecesores. Y por deciros de otro, ¿conoceis vos por ventura muchos hombres en el mundo que sufriesen los recios encuentros de la fortuna con tanto seso cuanto los sufre la reina doña Isabel de Nápoles (5), la cual despues de la perdida de su reino; despues del destierro y muerte del rey Don Federique, su marido, y de dos hijos; despues de la prision del Duque de Calabria, su primogénito, todavía en mitad de estas adversidades parece reina, y pasa con tan buen ánimo

(1) Hija de Alfonso I de Nápoles y de Hipólita Maria Sforza, hubo de sufrir trágicos casos como mujer del duque de Milán Juan Galeazzo.

(2) Hija de Hércules I de Este y de Leonora de Aragón, mujer de Federico Gonzaga, marqués de Mantua; «puede llamarse la encarnación más esplendorosa del ideal feminil de nuestro Renacimiento» (Cian).

(3) Fué mujer de Ludovico el Moro.

(4) Leonor de Aragón fué madre de Alfonso, Beatriz e Isabel de Este.

(5) Isabel del Balzo, hija del Príncipe de Altamura y mujer de Federico de Aragón, que fué desdichado rey de Nápoles desde 1496 hasta 1501 y murió duque de Anjou en Francia en 1504.

su miserable pobreza, que muestra muy claramente que, aunque haya mudado de estado, no ha mudado de condición? Dexo de hablar agora de infinitas otras señoras y de mil mujeres de baxa suerte, como de muchas pisanas, que en la defension de su patria contra los florentines mostraron aquel generoso esfuerzo, sin temor de la muerte, que pudieran mostrar los corazones mas animosos que hayan sido jamas en el mundo; y así fueron celebradas por muchos famosos poetas en sus versos» (1).

Nuevas alabanzas de las mujeres y nuevos ejemplos de benéficas virtudes y de supremacía feminil continúan aún en otros capítulos del *Cortegiano*; en la *Cárcel de Amor* este asunto, que, de resultas de los cotejos establecidos, Castiglione tuvo sin duda presente para su obra, finaliza con una última y corta exhortación de Leriano a Teseo, y se había ya alargado demasiado e inverosímilmente, tanto que «mucho fueron maravillados los que se hallaron presentes oyendo el concierto que Leriano tuvo en su habla, por estar tan cercano a la muerte, en cuya sazon las menos vezes se halla sentido; el cual, quando acabó de hablar tenia ya turbada la lengua y la vista casi perdida». Ingenua confesión de un arte pobre todavía, en el cual, observa Menéndez y Pelayo, «contrastan los lugares comunes de la poesía caballeresca... con las reminiscencias de la novela sentimental italiana».

En el librito español se esboza apenas un estrecho y difícil sendero, que más tarde llega a ser vía dilatada y luminosa, camino real en el magnífico cuadro donde Baltasar Castiglione retrató y representó la vida señoril del siglo XVI italiano.

A. GIANNINI.

(1) B., pág. 340-341; C., III 36.

CORNEILLE A-T-IL CONNU

EL HÉROE DE BALTASAR GRACIÁN ?

On attribue à Pierre Corneille une connaissance assez étendue du théâtre espagnol, auquel il emprunta le sujet de son premier chef-d'œuvre. Il serait peu vraisemblable qu'il eût borné ses lectures en castillan aux seuls ouvrages dramatiques, à l'Histoire de Mariana ou au Romancero: mais jusqu'ici, que je sache, aucune preuve du contraire n'a été apportée.

Or un passage de la tragédie d'*Horace* qui fut représentée en 1640, me paraît directement inspiré d'un des chapitres de *El Héroe* de Baltasar Gracián.

Les dates ne s'y opposent pas: en effet, le plus ancien texte que nous possédions de *El Héroe* est de 1639, et le privilège fut accordé le 15 avril. D'autre part, le passage d'*Horace* auquel je fais allusion se trouve dans la deuxième scène de l'acte V, et fut par conséquent un des derniers rédigés. D'ailleurs Corneille avait pu connaître la première édition de cet ouvrage, celle de 1637, dont nous ne possédons aucun exemplaire, mais dont j'ai démontré l'existence dans mon étude sur Gracián (1).

Si ce petit opuscule n'était pas encore célèbre en France, puisqu'il ne trouva pas de traducteur français avant Gervaise (2),

(1) *Revue Hispanique*, décembre 1913. Chapitre III, p. 383-386.
(2) *Revue Hispanique*, décembre 1913. Chapitre XX, p. 666-668.

en 1645, il était cependant connu de ce côté des Pyrénées, puisque, la même année, sans avoir connaissance du travail de Gervaise, l'abbé de Ceriziers composa son *Heros françois*, à l'imitation du Héros espagnol (1).

On pourrait objecter que Pierre Corneille n'était peut-être pas en état de lire un texte aussi difficile: mais outre que M. de Chalon, qui avait guidé ses premiers pas dans l'étude de l'espagnol, était vraisemblablement capable de lui en faciliter l'intelligence, il suffit de voir la citation de Guillen de Castro, que Corneille a faite dans l'Avertissement mis en tête du *Cid*, pour se rendre compte que les subtilités du style ne devaient guère l'arrêter.

Le passage d'*Horace* que je signale se trouve dans la scène II de l'acte V, et comprend les vers 1555-1580. Invité par le roi Tulle à se défendre, Horace déclare souhaiter la mort, parce qu'après avoir acquis une gloire éclatante, il ne saurait plus que déchoir dans l'estime des Romains; la même pensée se trouve exposée dans le *Primor* XV de *El Héroe* intitulé: Renouvellement de grandeur, *Renouacion de grandeza*.

Peut-être ce *Primor*, comme je l'ai indiqué, fut-il inspiré par un mot de Charles-Quint, rapporté par Antonio Perez, et dont Corneille eut probablement connaissance, puisque la publication d'une nouvelle édition des *Obras y Relaciones*, en 1631, venait de donner un regain de popularité à l'auteur. Perez expose qu'un prince habile doit tenir perpétuellement en haleine l'admiration de ses sujets (2). Mais ce n'est là qu'une maxime politique: la question traitée par Gracián est plus générale et plus subtile. Le

(1) *Revue Hispanique*, decembre 1913. Chapitre VIII, p. 465 et Chapitre XX, p. 668-669.

(2) *Las Obras y Relaciones de Antonio Perez, secretario de estado que fve del Rey de España Don Phelippe II deste nombre.— Illvstrat Dvm Vexat. — Por Iuan de la Planche MDCXXXI.*—P. 555.—Voir mon Etude sur Gracián, Chapitre VIII, p. 458.

héros, dit-il, doit débuter par des coups de maître: «Que le Héros se lève avec des splendeurs de Soleil... Ce sont des gages de l'opinion que des débuts avantageux, et ceux d'un Héros doivent viser cent stades plus haut que les limites d'un homme ordinaire» (1). Mais ces brillants débuts doivent être suivis d'exploits qui non seulement les égalent, mais les surpassent: «Il ne suffit pas de débuts généreux, si la suite est dégénérée» (2). La foule attend beaucoup du héros: «Il faut beaucoup pour se dégager d'une grande attente. Celui qui regarde a de hautes conceptions, parce qu'il lui coûte moins d'imaginer les prouesses qu'à celui qui les exécute de les accomplir» (3). Pousser son crédit dénote autant de difficulté que de le commencer. La réputation vieillit, et les applaudissements tombent dans la décrépitude, comme tout le reste, car les lois du temps ne connaissent pas d'exception...» (4). «C'est donc un coup, autant d'aigle que de phénix, de renouveler la grandeur, de rajeunir la renommée, et de recommencer à renaître aux applaudissements» (5). Mais il faut encore que le Héros se surpasse lui-même, car «la plus grande perfection perd à être quotidienne, et les rassasiements qu'elle donne impatientent l'estime, dégoûtent la bonne opinion» (6).

Horace, plus modeste, se contente de dire qu'il est presque impossible que le héros reste ou semble rester égal à lui-même:

---

(1) *El Héroe*, p. 37.—Je cite d'après mon édition: *Baltasar Gracián. El Héroe. Reimpresión de la edición de 1639 publicada con las variantes del códice inédito de Madrid y el retrato del autor, por Adolphe Coster*. Chartres, Lester, 1911.

(2) *El Héroe*, p. 38.

(3) *El Héroe*, p. 38.

(4) *El Héroe*, p. 38.

(5) *El Héroe*, p. 39.

(6) *El Héroe*, p. 39.

«Le peuple, qui voit tout seulement par l'écorce,
Prend droit par ses effets [ceux de la vertu] de juger de sa force,
Et s'ose imaginer, par un mauvais discours,
Que qui fait un *miracle* en doit faire toujours:
Tout ce qui brille moins remplit mal son attente;
Il veut qu'on soit égal en tout temps, en tous lieux. (1)
. . . . . .
L'honneur des premiers faits se perd par les seconds;
Et quand la renommée a passé l'ordinaire,
Si l'on n'en veut déchoir, il ne faut plus rien faire» (2).

Le mot de *miracle*, employé au vers 1562, se retrouve précisément dans Gracián, qui dit: «Des miracles de progrès ne suffisent pas à rehausser des débuts ordinaires, et, tout au plus, tout effort dans la suite est une pièce mise à ce qui précède» (3). Quant au reste, on ne trouve dans ces vers aucune autre expression qui semble directement empruntée à Gracián. Mais la pensée, dans les deux morceaux, est si semblable, qu'à défaut de certitude, ce rapprochement fournit une présomption très forte que Corneille a connu *El Héroe*, surtout si l'on considère la date des deux ouvrages.

Ad. Coster.

(1) *Horace*, v. 1559-1565. Texte de 1641.
(2) *Horace*, v. 1570-1572. Texte de 1641.
(3) *El Héroe*, p. 37.

A PROPOS D'UN MANUSCRIT DES POÉSIES DE LUIS DE LEÓN

Dans un article intitulé *Notes pour une édition des poésies de Luis de León* publié dans la *Revue Hispanique* (XLVI, 1919, pp. 193-248), j'ai tenté de résoudre les difficultés que présente la Dédicace à Pedro Portocarrero des poésies du célèbre augustin. J'avais fait état d'un manuscrit cité par Merino sous le numéro III (t. VI, p. xx-xxii), et par le P. Méndez, dans sa *Vida de Fr. Luis de León* (*Revista Agustiniana*, vol. I, núm. 1, p. 61-62), comme ayant appartenu à la Bibliothèque de San Felipe el Real, et que je croyais disparu. M. Onís écrit, en effet, en parlant des textes autographes des poésies: «Unicamente la mayor parte de la traducción en tercetos del *Libro de Job* se encuentra en un manuscrito, descrito por Merino en el núm. III, que debe conservar, en alguno de sus Archivos, la Orden de San Agustín.» (*Revista de Filología española*, t. II, p. 235, année 1915).

Mais, les circonstances m'ayant permis de retourner cet été en Espagne, j'ai retrouvé ce précieux manuscrit à la Biblioteca de la Academia de la Historia sous la cote 10-10-5 fila 2.

Je ferai remarquer en passant que les ouvrages ainsi cotés ne sont pas tous catalogués, et que, le nombre des manuscrits de la deuxième file 10-10-5 n'étant indiqué nulle part, il est facile que quelques-uns s'égarent. C'est à un détail de cette nature que j'attribue l'impossibilité où s'est trouvé l'aimable et zélé bibliothécaire de l'Académie, Don Pedro Longás, de retrouver la *Vida*

de Fr. Luis de León du P. Méndez, bien que la *Revista Agustiniana*, qui la publia en 1881, déclare formellement l'avoir tirée d'un manuscrit de cette Bibliothèque (*Revista Agustiniana*, volumen I, núm. 1, p. 58).

Le volume a pour titre: *Poesías varias de L. de León y otros papeles manuscritos*. La première page du recueil porte en haut une croix, †, et les mots: «Pertenece a la Lib.ª de S. Ph.e el Real.»

Puis vient un feuillet, surmonté lui aussi d'une croix, et le titre: «Poesias castellanas | de | Luis maior | A continuados ruegos de officiosos | Amigos que las deseaban impresas | inclino la cabeça | escondio el cuerpo. | Ambas cosas manifiesta la oja siguiente. | Negole la muerte execucion, y modo. | Zelo del bien comun restituye oy | esto (?) de sus obras a la estampa, | su nombre parte al proprio, parte al debido.»

Dans le haut de la page à droite, d'une autre main: «Esta hoja y la siguiente son de letra original de D. Franc. Queuedo, las que estan cotejadas con una carta original del mismo Queuedo que existe en la Libreria de S. Ph.e el Real. M. N. D. Z.»

En bas, d'une écriture différente: «Estas notas no pueden ser de Queuedo, porque si este hubiera visto este M. S. se hubiera valido de el con preferencia al que le sirvio de guia para hacer su edicion de 1631; y en ello hubieran ganado mucho la reputacion del poeta y la de su editor. La casualidad hizo que D.n Juan Agustin Cean Bermudez hallase en el baratillo de Sevilla un manuscrito, que por el cotejo hecho aparece ser una copia hecha por este del convento de S.n Felipe. La primera hoja del M. S. del S.or Cean dice asi: *Obras del M.° F. Luis de Leon, recogidas por D.n Iosef Pellicer de Salas y Tovar, Señor de la Casa de Pellicer, Cronista de los Reynos de Castilla y Leon: dedicadas al Exmo. S.or Condestable de Castilla, Duque de Frias, Marques de Berlanga: En Madrid, Año de 1631*. De aqui se infiere que el S.r Pellicer iba à publicar estas poesias en el mismo año en que lo hizo Queuedo, adelantandose en ello por desgracia del

M.° Fr. Luis, y nuestra. Y no pudiendo dudarse por el Cotejo que el S.or Pellicer hizo su copia por este manuscrito, es de presumir que estas notas son mas bien de mano del S.or Pellicer, como editor de él, que no de Queuedo, el qual no vió este M. S. pues no era tan ciego para no preferirle à la descuidada y viciada copia que siguió en su edicion.»

Vient ensuite un autre feuillet avec un nouveau titre:

† | Poesias castellanas | del | M.° fr. Luis de Leon (Un peu en dessous de cette dernière ligne, et recouverts en partie par elle, on lit les mots: *Luis mayor*, qui ont été rayés). Continuos ruegos de officiosos Amigos | le inclinaron a estamparlos | Disimvlaba el nombre con el de vno dellos | Temor docto. | Presuncion decente. | Religioso recato. (Au-dessus du mot *recato* se lit le mot *estremo*). | Negole la muerte execucion, y modo. | Zelo del bien comun las restituye | a la estampa | a su nombre.

Toute cette page est biffée par des traits obliques. Au verso se lit le troisième titre, définitif:

Poesias Castellanas | del | M.° fr. Luis de Leon. | Continuos ruegos de officiosos Amigos | le inclinaron a estamparlas. | Pero (ce mot est rayé) Temor docto, presuncion decente, re | ligioso recato lo disimulaban (ces deux derniers mots ont été corrigés en *le mouian a disimular*) su | nombre con el de vno dellos. | Negole la muerte execucion y modo. | Zelo del bien comun las restituye oi, | a la estanpa | a su nombre.

Le feuillet suivant commence par une croix, et continue par le titre: «A Don Pedro Portocarrero frai Luis de Leon—*encubriendo su nombre | con el de vn Amigo.*» Les mots soulignés paraissent être d'une autre main que les premiers.

Puis viennent la Dédicace, et les poésies de l'auteur qu'a reproduites Merino: de temps en temps une note marginale indique qu'il manque un ou deux vers dans le texte.

Au verso du feuillet 128 prend fin la traduction du Psaume 17: *Diligam te Domine.*

Au feuillet 129 commencent les chapitres de Job, précédés de

l'*Argumento*: «Job, natural de Hus, prouincia vezina a Idumea y Arabia, etc.» En marge on lit la note suivante d'une autre main: «Desde el fol. 129 inclusiue hasta el 205. se acaba de imprimir en el tomo de la Exposicion de Iob de su mismo Autor fr. Luis de Leon. Pero este que es el Original, nunca ni por ningun precio se debe extraher; pues à el se debe recurrir en qualquier duda que pueda ocurrir.=Se imprimieron los tercetos y Argumentos siguientes en el Iob el año de 1779.»

Au folio 158, verso: «Cap. 18. v° en el borrador (f. B. d. l. —El cap. 18 que se cita en el borrador esta aqui en limpio fol. 196.»

Au folio 162, verso: «Cap. 21. 22. 23. 24 fr. b. P. d. l. en el borrador.—Veanse estos cap. adelante fol. 197.6.» Les initiales *fr. b. P. d. l.* prouvent qu'il s'agit bien de Basilio Ponce de Leon. Merino n'ayant cité que l'abréviation *f. B. d. l.* du folio 158, j'avais contesté, à tort, qu'il fût question du neveu de Luis de Leon, qui fut, en effet, chargé par les Augustins de s'occuper d'éditer le Livre de Job et qui songea probablement à publier également la traduction en vers qu'avait laissée son oncle.

Au folio 174, recto, commence un cahier d'un format plus petit qui contient d'abord le chapitre 34, plus complet que celui qui est copié aux folios 172 verso et 173 recto. La page débute par une croix surmontant les lettres I. H. S. Les feuilles de ce cahier portent une numération qui fait suite à celles du recueil; mais il possède également une pagination plus ancienne qui a été biffée et qui commençait au numéro 49.

Au folio 178 (53 de l'ancienne pagination) commence le chapitre 35. Au folio 180 (55 de l'ancienne pagination) commence le chapitre 36; puis viennent les chapitres 37, 38 avec de nombreuses additions, 39; au folio 190 (65 de l'ancienne pagination), le chapitre 40; au folio 192 (67 de l'ancienne pagination), le chapitre 41; au folio 194 (69 de l'ancienne pagination), le chapitre 42.

Tous ces chapitres sont écrits d'une écriture hâtive; ils prennent fin au verso du folio 195.

Au folio 196 commence un texte soigneusement écrit, mais qui ne semble pas de la même main que le précédent: il contient les chapitres 18, 21, 22, 23, 24 (incomplet), 27 (incomplet) et 30 (incomplet). Il prend fin au folio 205 recto du cahier de moindre dimension.

Au folio 206, recto commence un Traité d'Hortensio Paravicino dédié à Don García de Toledo Osorio duc de Ferrandina, sans pagination. Le P. Méndez (*Revista Agustiniana*, vol. I, n° 1, p. 60) cite en effet ce traité comme terminant le volume. Ce manuscrit répond donc parfaitement à la description qu'en avaient donnée le P. Méndez ou le P. Merino.

L'étude rapide que j'en ai pu faire m'a confirmé dans l'explication que j'avais proposée de la dédicace des poésies à Pedro Portocarrero. Je n'ai malheureusement pu obtenir la photographie des trois pages de titre et de la première page de la Dédicace, ni tenter d'identifier avec quelque chance de succès les diverses écritures du manuscrit: il serait cependant fort utile de savoir à qui se doivent attribuer les notes que j'ai reproduites, et de prouver que les premiers mots du premier titre sont de la main de Luis de Leon. Je ferai d'ailleurs observer en passant que les autographes de ce dernier, rédigés hâtivement, diffèrent notablement de ceux qu'il rédigeait à main reposée: dans ce dernier cas son écriture me semble perdre toute personnalité et pouvoir aisément se confondre avec celle d'autres copistes.

Au surplus je n'entends m'occuper ici que de la force nouvelle que l'examen rapide de ce manuscrit apporte à l'hypothèse que j'avais émise et que je rappelle en quelques mots: Luis de Leon, désireux de ne pas endosser aux yeux du grand public la paternité de ses poésies, qu'il considérait comme des bagatalles peu dignes d'un théologien, professeur d'Ecriture Sainte, se serait décidé à les publier sous un pseudonyme, et comme émanant d'un laïc. Il aurait choisi à cet effet le nom de *Mayor*.

Contrairement à ce que je supposais, ni dans la première, ni dans la seconde page de titre, ce nom n'est écrit avec une ma-

juscule. Mais, étant données la négligence et la fantaisie avec lesquelles on usait des majuscules au XVIe siècle, je crois qu'il ne faut attacher aucune importance à ce détail.

Le rédacteur de ces trois titres n'était certainement pas Luis de Leon: les éloges emphatiques qu'il donne au poète le démontrent surabondamment. Peut-être n'est-il autre que Pellicer, comme semble l'indiquer la note anonyme de la première page: or José Pellicer, né en 1602, vint faire ses humanités à Salamanque, et se perfectionna ensuite à Madrid sous le P. Juan Luis de la Cerda. Après un séjour à Alcalá, il revint à Salamanque étudier le droit, fut commissaire de l'Université pour la Manche et le Royaume de Tolède, Vice-Recteur en 1621, gradué *in utroque iure* et professeur de l'Université, si l'on en croit Latassa. En 1629 il fut nommé par les Cortes *Cronista de Castilla*. Il a donc vécu aux mêmes lieux que Luis de Leon, une quinzaine d'années après la mort de celui-ci, et a pu interroger des hommes qui l'avaient connu, Basilio Ponce de Leon, par exemple, qui, après avoir occupé à Salamanque les chaires de Scot, de Saint-Thomas et de Durand, devint professeur de Prime de théologie en remplacement d'Antolinez, en 1626.

Quoi qu'il en soit, le rédacteur de ces pages de titre savait que Luis de Leon ne voulait pas publier ses poésies sous son véritable nom: que peuvent bien signifier en effet les mots: *Inclinó la cabeça, escondió el cuerpo*, si ce n'est que, baissant la tête en signe d'assentiment, Luis consentit à publier ses poésies, mais *dissimula sa personne*, c'est-à-dire prit un pseudonyme?

La seconde page de titre est encore plus explicite. En effet, *disimulaba el nombre con el de vno dellos* me paraît signifier, non pas que l'auteur laissait courir ses poésies sous le nom d'un ami, mais bien, qu'ayant décidé de les publier, il avait résolu de le faire en prenant le nom d'un ami: l'addition faite à la dédicace: *encubriendo su nombre con el de vn Amigo*, vient à l'appui de cette assertion.

Les expressions suivantes: *temor docto*, *presuncion decente*,

religioso recato caractérisent cette attitude: en dissimulant son véritable nom, Luis faisait preuve de l'appréhension d'un savant, d'une délicatesse infinie et d'une réserve digne d'un religieux, réserve même excessive, comme le fait entendre la correction *estremo* au lieu de *recato*.

Il ne reste dans ce titre qu'un mot obscur: celui de *modo*. Que faut-il entendre par les mots *Negole la muerte execucion y modo*? Que la mort l'ait empêché de publier ses poésies, cela s'entend aisément; mais qu'il lui ait manqué les *moyens* de le faire, c'est ce que rien ne permet d'expliquer. Il faudrait donc conclure que le rédacteur du titre était instruit de détails sur l'histoire de ces poésies, qui nous sont inconnus. Peut-être Pedro Portocarrero, à qui elles étaient dédiées, et qui sans doute avait prié son ami de consentir à ce qu'elles parussent, avait-il pris à sa charge les frais d'impression, et se trouva-t-il, au dernier moment, dans l'incapacité de fournir les fonds. Sa situation financière était sans doute déjà mauvaise, car lorsqu'il mourut en 1600, évêque de Cuenca, il était criblé de dettes, et lorsqu'on le sollicita de faire un testament, il refusa, en disant qu'il n'avait rien à léguer, car deux années des revenus de son évêché ne suffiraient pas à payer ses créanciers (1).

Ce manuscrit mériterait une étude approfondie que je n'ai pas eu le loisir de faire, et qui d'ailleurs sortait du champ de mes recherches. Il offre de plus l'intérêt d'être un de ceux dont Merino se servit pour son édition des poésies, où il l'a décrit sous le numéro III.

Je compléterai ces quelques remarques en signalant aux futurs éditeurs des Poésies de Luis de Leon, d'abord le manuscrit 10-10-5 primera fila, de l'Académie de l'Histoire. Il porte en titre: *Obras de F. Luis de Leon de la Orden de S. Agustin*. En tête

(1) Voir *Historia de la muy noble y leal ciudad de Cuenca*, por Juan Pablo Martyrriço. En Madrid, 1629. p. 203.

se trouve la *Tabla de lo conthenido en este libro*, qui occupe cinq feuillets non chiffrés. Le texte commence au folio 1 par l'ode à la *Vida retirada* et se termine au folio 223 recto. Il est écrit avec le plus grand soin; les titres et la pagination sont en carmin. Il contient sur des feuilles volantes quelques notes, dues sans doute à Merino. Ce manuscrit est en effet celui qu'il décrit sous le numéro I, qui lui servit de préférence aux autres pour son édition et qui aurait appartenu à Gaspar de Jovellanos.

Le cinquième manuscrit, que Merino désigne sous le nom de ms. de Rufrancos, se trouve à la Biblioteca Nacional de Madrid (ms. 4142).

Le sixième, conservé au Collège de San Ildefonso de Alcalá et exécuté entre 1612 et 1614, ne semble pas avoir été entre les mains de Merino, qui cite seulement les extraits qu'en avait faits, sur un cahier de cent quarante-huit pages, l'Ecolâtre de la cathédrale de Baza, Pedro Alvarez y Gutierrez. Les extraits de l'Ecolâtre se trouvent également à l'Académie de l'Histoire (ms. 10-10-5 primera fila.) Mais il semble qu'une partie du manuscrit d'Alcalá, ou tout au moins une copie complète, en ait été remise au P. Méndez. En effet, l'Académie de l'Histoire possède trois volumes reliés en parchemin (ms. 10-10-5 fila segunda) dont l'un contient un certain nombre de poésies de Luis de Leon qui semblent avoir fait partie d'un recueil plus complet. A partir du folio 1 se succèdent: la traduction de l'Hymne Pange lingua; les Psaumes 1, 2, 4, 6, 11, 12 sous deux formes, 17, 18, 26, 38, 41, 71, 102 sous deux formes, 103, 106, 109, 113, 124, 129, 136, 145, 147; p. 26 commence la *Traduccion del Libro de Job por el mismo fr. Luis de Leon*, comprenant les chapitres 3-12 inclus. Au verso de ce dernier chapitre (fol. 38 v.) se trouve, avec le titre *Al mismo*, la poésie *Cuando sera que pueda*. Puis viennent: *Al mismo. Que vale quanto vee* (fol. 39 v.).—*Agrial. Recoje ya en el seno* (fol. 41 r.).—*Profecia de Tajo* (fol. 42 r.).—*Noche serena. A D. Oloarte. Cuando contemplo el cielo* (fol. 43 v.).—*A la Vida Relixosa. Mil varios pensamientos* (fol. 45 v.).— *Cancion a N.ra S.a*

estando preso en la Ynquicion. *Virgen que el Sol mas pura* (fol. 47 r.).—*Del conocimiento de si mismo: Cancion. En el profundo del abismo estaua* (fol. 49 r.)—Le folio 50 est en blanc: une numération plus ancienne se trouve à la marge opposée, commençant par le chiffre 22 et finissant par le chiffre 46 (49 r. actuel).—Le cahier se continue par des notes sur différents sujets qui n'ont rien à voir avec Luis de Leon.

Or les traductions du psaume 6 et du psaume 102, et la deuxième traduction du psaume 12 sont tirées par Merino du manuscrit d'Alcalá qui les contenait seul; il en est de même de l'ode *A la Vida religiosa*. L'ode *Del conocimiento de si mismo* n'existait, dit Merino, que dans les manuscrits d'Alcalá et de Rufrancos. Enfin, au titre de l'ode *Virgen que el sol mas pura*, Merino ajoute les mots *estando preso en la Inquisicion*, qu'il déclare tirer du manuscrit d'Alcalá. Il semble donc bien que le fragment de l'Académie de l'Histoire soit une copie de celui-ci, ou un reste du manuscrit original.

Le septième manuscrit, décrit par Merino sous le nom de Fuentelsol, a été retrouvé par M. Onís à la Biblioteca de Palacio sous la cote 2-H-5.

Le neuvième existe toujours à la Colombine de Séville.

Il ne reste donc à retrouver que le deuxième manuscrit, appartenant à Estanislao Lugo, composé de cent soixante-cinq feuillets et intitulé: *Las obras del M. R. P. Fr. Luis de Leon* (Merino déclare d'ailleurs qu'il était identique à celui de Jovellanos, à part quelques détails de la table); puis le manuscrit de Pellicer (n° IV), découvert par Juan Agustin Cean Bermudez, mais presque identique à celui de San Felipe el Real; enfin le manuscrit n° VIII, qui avait appartenu au P. Luis Minguez. Quant au dixième, qui se trouve sans doute encore dans la Bibliothèque de Florence, il offre un intérêt secondaire. L'Académie de l'Histoire possède également (ms. 11-3-5=7/n° 12, Irusta 12) les notes qu'avait rédigées Nicolas Irusta sous le titre: «Juicio sobre las Poesias de fr. Luis de Leon Por D. N. Irusta. Estando en Valen-

cia donde Mayans vio y disfrutó esta coleccion.» Irusta est le commentateur que Merino cite sans le nommer dans sa préface. Peut-être, en cherchant plus soigneusement que je n'ai pu le faire, trouverait-on les trois manuscrits dont j'ai signalé l'absence, dans cette même bibliothèque de l'Académie de l'Histoire où sont réunis les éléments les plus intéressants d'une future édition des Poésies de Luis de Leon, que les admirateurs du grand poète appellent de tous leurs vœux.

Ad. Coster.

RELACION DE LAS FIESTAS

QUE SE HAN HECHO EN ESTA CORTE A LA CANONIZACION DE CINCO SANTOS: COPIADA DE UNA CARTA QUE ESCRIBIO MANUEL PONCE EN 28 DE JUNIO 622.

Domingo 19 de Junio deste año, se començó en esta Corte el octavario de las fiestas que hazen la villa y los padres de la Compañia de Jesus y de Nuestra Señora del Carmen á la Canonizacion de los Santos S. Isidro de Madrid, S. Ignacio de Loyola, S. Francisco Xavier, S. Teresa de Jesus, y S. Felipe Neri. El dia antes, para despues de las vísperas, salieron juntas y en alarde público todas las danças y invenciones portatiles de la villa, y fueron por toda la calle Mayor, hasta Palacio: delante yvan en orden atavales y trompetas, bien adornados: seguiase la dança de los Gigantes, vinculado principio á toda fiesta; despues dellos, una dança de labradores, vestidos de tafetan carmesí, á la ligera, para voltear sobre espadas; tras ellos ivan dos Angeles vestidos de tafetan azul, con alas y tunicelas, que tiravan con dos listones de nacar una Aguila Real, hecha de plumas de oro, de muy gran estatura, y perfectamente imitada. Continuavase una dança de doze, en tres quadrillas, vestidos de Turcos, Franceses y Españoles, con adargas y lanças, para fingir batalla. Despues venia una dança de peregrina vista y invencion. Eran doze galeras bien hechas y naturales, con tres árboles cada una, entenas, velas y jarcias, llenas de vanderolas, flámulas y gallarde

tes. Estas eran tan ligeras, aunque grandes, que cada una la sustentava un hombre metido en ella, de suerte que el medio cuerpo salia entre las obras muertas y la parte inferior iva cubierta con lienços que imitavan las aguas, y pendientes de los hombros las llevaban tan diestramente, que con ellos dançaban y fingían su batalla naval, seis en trage de turcos, y seis en trage cristiano.

Yva luego otra dança de ocho, ricamente vestidos con ropas de brocado carmesí y pasamanos de plata, con muchas cintas y plumas, que tañian diversos instrumentos de música y parecian tan bien á la vista quando deleitaban los oidos. Seguialos una representacion de los quatro elementos, artificiosa y natural: empeçó en una dança de labradores, costosamente vestidos de telas pardas, con monteras y cuellos de villanos y açadas plateadas, con que fingian en los movimientos ir cavando la tierra: la qual venia representada en una mujer encima de un carro de forma quadrada, sentada en unas yervas, con la copia de la abundancia en las manos. Al agua acompañaba otra dança de ocho, vestidos en forma de pezes diferentes, y bien imitados del natural; dançaban con movimientos como nadando: el carro era muy vistoso y llevaba una fuente encima como de piedra: representava el elemento una mujer vestida de una túnica blanca con velos de plata encima, recostada en una peña y con la urna en las manos. Despues de ella venian ocho en otra dança, figurados de paxaros grandísimos, muy perfectos y naturales, con sus plumas, picos, uñas y alas, que parecian ir botando quando dançaban. El elemento del aire, sobre un carro que tenia forma de nube y parecia ir soplando y lleno de viento: yvan encima algunos páxaros atados, y el Boreas representado con mucha semejanza á los de la antigüedad. Al fuego guiaban ocho vestidos de carmesí encendido con llamas figuradas, y el carro, que era pomposo, tenia encima formado un monte de fuego muy semejante y lleno de lumbre fingida, en que iba el elemento sentado con el mismo trage que esotros, aunque mas costoso y encendi-

do; llevaba muchos tiros imitados, así de artilleria como de los menores que son de fuego.

Davan fin á este acompañamiento quatro carros triunfales de os que se acostumbran el dia del Corpus, en los quales se representaron autos de la vida de San Isidro, en las plaças públicas del lugar: á su Magestad, al Consejo, y la Villa.

Adorno de la Iglesia de S. Andrés.

El adorno de la Iglesia de S. Andrés (donde está el cuerpo de San Isidro) se encargó á los padres de la Religion de Clérigos menores: que solo á su curiosidad pudo fiarse. Colgaronla de telas y reposteros ricos, tan iguales, conformes y bien elegidos, que no parecían colgaduras, ni paños, sino luminaciones y pinturas. El cielo de la capilla mayor se cubrió todo de telas de la China, de suerte entreveradas y texidas, que aventajaron los bordados mejores y se juzgaba admirable, en la altura de aquella Iglesia, averlas puesto con primor tan singular, que no pudiera el pincel asentar los colores en el lienço con igual perfeccion y correspondencia. Fué dignamente celebrada su industria, y aumentaron la opinion de que en el culto divino merece el lugar primero su perfecta puntualidad. Huvo muchos papeles escritos en alabança del Santo, todos puestos en orden sobre las colgaduras, á distancia de poderse leer.

Procesion de la Compañia á S. Andrés.

Despues de acabadas las visperas solemnes, llevaron los padres de la Compañia sus dos Santos en procesion á la Iglesia de San Andrés, para que el siguiente dia saliesen acompañando el cuerpo de San Isidro en la general; fueron con hachas blancas gran suma de estudiantes y seglares, de la juventud que asiste en aquellas escuelas, todos vestidos de gala y adereçados con pieças de oro y joyas de mucho valor; seguialos otra muchedum-

bre de devotos, dignamente compuestos y luzidos, y al fin dellos toda la Religion de San Ignacio, con sobrepellices y velas: tan compuestos, correspondientes é iguales, que parecian governados por un espíritu comun á todos sus cuerpos. Llevaban el primer estandarte de San Francisco Xavier, en una vara de plata, hecho de tela blanca alcachofada, de precioso valor y hermosa vista, y en medio, bordada de hilos de oro de martillo, la imagen del Santo entera en su escudo, y al otro lado las armas Reales hechas del mismo modo y correspondencia; luego traian sobre andas de plata bruñida la imagen del Santo; el hábito era de terciopelo negro bordado de plata y oro en ramos vistosos y forrado en velo de plata cabellado: tenia en la mano una mata de azucenas, hecho el tronco de esmeraldas y las flores de perlas gruesas, la diadema de diamantes y el blanco de perlas y aljofar, cuya hermosura y valor ni puede encarecerse ni apreciarse. Despues venia el estandarte de San Ignacio, hecho de raso blanco bordado de flores de oro, y en medio su imagen como la de San Francisco, y á las espaldas las armas de la Iglesia. La imagen que iva en las andas (tambien de plata) llevava el hábito mismo, salvo que la bordadura era mas alta y vistosa. En la mano derecha llevaba un Jesus con sus resplandores, hecho por dos partes iguales, ambas de perlas y diamantes ricos, y la diadema de la misma forma; ofensa de la belleza destas piedras será toda comparacion, y del valor que tenian, toda estimacion presumida: baste decir que fueron elegidas y obradas por el cuidado y devocion de Don Agustin Fiesco, Tesorero general de la Santa Cruzada, cuya eleccion, generosidad y riqueza pudieran solas acertar, ofrecer y adquirir tan inestimables insignias, que, por ser lo mas que pudieron dedicar los hombres al Santo, no se juzgaron indignas de adornar la cabeza y las manos del que tiene inferiores las estrellas. Acompañavan despues la procesion gran suma de devotos, en muchedumbre, hasta dexar los Santos en la Iglesia, donde fueron recebidos con gran solemnidad de música y reverencia; quedaron á los lados del Santo cuerpo de nuestro patron

San Isidro, donde estuvieron todo el dia siguiente, hasta que el lunes los volvieron á su casa, para celebrar con ellos el octavario.

Los altares y adorno de la Procesion.

Fueron vistosas y generales las luminarias de la noche antecedente; el número dellas y de los faroles de la Plaça Mayor es siempre en igual estremo. Amaneció el camino que avia de seguir la procesion vistosamente adornado; hicieronse nueve altares de singular grandeza. El primero en la plaça de la Cebada, junto al humilladero de San Francisco, que fué á cargo de los frailes de su Religion: huvo tres frentes, el mayor en forma de retablo, de sesenta pies de alto, hecho de cortaduras y laços de papel tan curiosos y bien dispuestos, que igualó las mejores pinturas y brocados: encima de la cornisa tenia un quadro de San Isidro arando, hecho con tanto artificio y primor, que desde qualquier parte que se miraba se via de rostro el Santo y los bueyes con que araba. En la orla de la cornisa estaba este dístico, que es admirable y ingenioso:

Pontifices divos, Reges, sua pignora monstrat.
Matritum, totus quid magis orbis habet?

Los dos colaterales eran menores y de diferentes pinturas, todos cubiertos de flores, ramilletes y pieças curiosas.

En medio de esta plaça se pusieron dos pirámides, de mas de setenta pies de alto, con dos imágenes de S. Teresa y Elias de escultura admirable, doradas. Rematavan en dos escudos de Nuestra Señora del Carmen y su Santidad.

En esta misma plaça hicieron aquella misma noche los hortolanos y jardineros, una huerta y jardin de dozientos y cincuenta pies quadrados, repartido en quatro partes, con una calle ancha en medio, por donde pasó la procesion; tenia gran suma de flores y plantas puestas en correspondencia, y los árboles con

sus frutas; todos los quadros tuvieron fuentes de invenciones diversas, que procedian de la que tiene el sitio con gran cantidad de agua, y en él estaba imitado San Isidro arando con sus bueyes, y mucha suma de páxaros cantando, todo conforme al natural, sumamente deleytoso.

El segundo de los altares estaba á la primera vuelta de la calle de Toledo, arrimado al Hospital de la Latina: hizieronle sus diputados, con la traça que se acostumbra, de gradas cubiertas con cielo de plata prensado y lleno de flores en forma piramidal, que remataba en una imagen de N. S. de la Concepcion, con todas las demás cosas de que se forman y componen los altares, y cercado de varandas de evano y bronze, curiosas y extraordinarias. En el primer sitio que corresponde de la casa de la Compañia á la calle de Toledo, formaron los Padres un castillo de singular grandeza y hermosura, tanto que subia mas que los edificios de las casas altas. Formabanle quatro cubos, y en medio otro mas alto; tenia sobre las almenas imágenes de los cinco santos; en las troneras y ventanas, relicarios y pinturas admirables, y en las gradas de abaxo otros menores, que hazian forma de altar; era de marmol blanco imitado, con listas de plata y negro, que hazian hermosísima vista.

A poca distancia dél hicieron su altar sumptuoso y rico en todo extremo, porque era mas alto que el Castillo; remataba en un Pelicano, hecho de plumas blancas con toda perfeccion, y de gran cuerpo; tenia á los lados las imágenes de los dos Santos Ignacio y Francisco; sustentaban el trono en que estaban puestos dos Aguilas negras con plumas de oro, poco mayores que el Pelicano, en cuyos hombros estrivaban las nuves del trono superior: abaxo se continuava el altar con muchas gradas cubiertas de medios cuerpos de santos, de cosas ricas, curiosas y extraordinarias, que no pueden reducirse á número, todo dispuesto y ordenado con curiosidad y grandeza.

A la esquina de la calle que va á la Iglesia de la Compañia hiçieron su altar los padres de la Orden de Nuestra Señora de la

Merced; cubrieronle con una fábrica hermosa, de color de piedra, en forma de custodia, debaxo de la qual estaba el cuerpo del altar perfectamente adornado y lleno de pieças diferentes y vistosas.

Enfrente de la calle que baxa á la puerta Cerrada se pusieron otros dos pirámides, de igual grandeza y hermosura: las basas eran quadradas de color de marmol, y lo demás de diferentes colores. Rematavan en escudos de las armas de Nuestra Señora del Carmen y las de su Magestad, con vanderas á los lados, y encima de las basas, las imágenes de San Ignacio y San Francisco, de perfecta escultura, todas cubiertas de oro, que miravan al Mediodia.

En la Plaça Mayor, á la esquina de la calle Nueva que sale á la puerta de Guadalajara, hizieron su altar los Padres de la Orden de Santo Domingo, tan admirable, rico y suntuoso, que no solo excedió á los demas, sino á los que se han visto hasta hoy: yguala-ba á los primeros terrados de las casas, que son de setenta pies geométricos de altura; su forma era tan extraordinaria y de tanto artificio, que sin el dibuxo della no puede explicarse. Rematava en un pirámide que tenía una imagen de Nuestra Señora, y á los lados correspondientes á la basa dos mesas que salian afuera, con arcos hechos de flores, y en medio las imágenes de los Santos. Subian desde el campo de abaxo quatro hileras de gradas por los lados, que no formavan escalera en la fachada, sino una planicie vistosa cubierta de láminas plateadas que se cortavan en las gradas con flores de mano; en cada una estavan un relicario y un candelero entreverados, y en la mesa mayor del Teatro tanta suma de relicarios grandes, ramilletes, pinturas, y estatuas, que las pieças de plata, braseros, cantaros, aguamaniles y pomos, no parecian considerables siendo de inestimable valor: en suma, no se puede explicar ni comprender la grandeza y perfeccion que tuvo, á los que no le vieron.

A la primera entrada de la puerta de Guadalajara se pusieron otros dos pirámides de la misma forma que los de arriba, salvo

que los remates eran de escudos del nombre de *Jesus*, y los imperiales, y abaxo estavan quatro estatuas de santos de la Religion de San Ignacio, todas doradas. Tenian en las quatro frentes de las basas ingeniosos geroglíficos, correspondientes á la fábrica superior.

Los Padres de la Orden de la Santisima Trinidad ocuparon la entrada de la calle de Santiago con su altar muy bien dispuesto, con una fachada á modo de edificio moderno, luminado de plata y listas azules; estava encima un quadro del retrato de su Santidad y á los lados los de sus Magestades y Altezas; dentro se formava el altar con gradas que remataban en un trono, y sobre el, figurada de imágenes enteras, la Santisima Trinidad; lo restante, como los demas altares deste dia.

Los Padres Agustinos cerraron la calle Mayor con su altar desde la esquina de la carcel de la Villa hasta la casa del Marqués del Valle; tuvo sesenta pies de alto y quarenta de ancho, de tan extraordinaria traça, que necesita del dibuxo para entenderse. Formavanle tres altares en proporcion, y sobre ellos estaban despues de las gradas, en el de enmedio, un trono formado de lámparas de plata, que parecían solo las caxas de abaxo, y encima estava una imagen de Christo resucitado. A los colaterales subian quatro arboles hechos de flores, que tenian encima imágenes de los quatro Santos canonizados. Desde el trono hasta la última grada del altar de enmedio estaba una figura de la Iglesia con dos tarxetas en las manos, en que estaba escrito: En la primera: *Omnes isti congregati sunt.* Y en la otra: *Et venerunt ibi.* Al pie de cada uno de los quatro Santos estava un escudo con estas letras: En el de San Isidro, *Rigans montes de superioribus suis.* En el de San Ignacio: *De fructu operum tuorum satiabitur terra.* En el de San Francisco: *Filii tui de longe venient, et filiae tuae de latere surgent.* En el de Santa Teresa: *Videbitur Deus deorum in Sion.* De las llagas de Christo salian cinco listones, que significaban su sangre, y caian por encima de la cabeça de la Iglesia en otros tantos calices que tenian Angeles en las

manos: significando que la Iglesia regada con la sangre de Christo produze el fruto de los Santos; y asi tenia delante de si otra targeta mayor con esta letra: *Ecclesia irrigata multiplicat.* La defensa de la Iglesia hecha por los escritos de San Agustin y por las armas de los Reyes Católicos se mostrava en una imagen del Santo con los tomos de sus obras delante y á otro lado algunas armas y un estoque desnudo entre ellas. Y á los lados sobre el plano del altar estaban dos sitiales de brocado carmesí con doseles de lo mismo, y en ellos de rodillas dos figuras enteras de sus Magestades, imitadas con toda propiedad.

En la plaça de San Salvador, enfrente de las casas del Ayuntamiento se pusieron otros dos pirámides como los referidos, en cuyas basas habia geroglíficos ingeniosos en alabanza de su Magestad y en honor de la Villa: y encima quatro estatuas doradas de San Isidro, la bendita Maria de la Cabeça, España, y el Rey. Rematavan en las armas de su Santidad y las Reales, con vanderas carmesies y orlas de plata.

A las espaldas de las Casas del Cardenal de Toledo cerraron aquella calle los Padres de la Orden de Nuestra Señora del Carmen con un altar figurado en un mar con muchas pinturas de pezes, conchas naturales y yervas, en el qual estava una galera grandísima y puesto dentro della el altar, con una imagen grande de Santa Teresa arrimada al arbol mayor. Esta galera estaba suspendida en un ex, de suerte que dos Angeles (figurados en dos niños) la movian y tiraban, de suerte que parecia estar flutuando en el agua: a los arboles menores estavan puestas imágenes de Santos de su Orden y la de San Isidro: tenia velas, jarcias y faroles, todo con propiedad y gran suma de vanderolas y flámulas; parecia navegar derrotados en el piélago Arrio, Calvino y otros hereges, significando en esto su perdicion. Los colaterales eran de unas peñas imitadas muy vistosas, con mucho adorno de pieças y curiosidades sin número, que rematavan en dos figuras de S. Ignacio y S. Francisco, todo cubierto de luzes y flores naturales y imitadas.

En el lienzo de la pared, del lado del Evangelio, que está en la calle que baxa á la Puente Segoviana, á las espaldas de la Iglesia de San Pedro, hizieron su altar los Padres de la Orden de San Francisco de Paula. Este tuvo la traça muy propia y superior, porque le formava un retablo ochavado, de sesenta pies de altura y quarenta de ancho, con pilastras y cornisamento, de orden dórico con su frontispicio, estribos á los lados y en el maçizo de las pilastras sin remates. En medio tenia un quadro admirable de un Salvador con gran número de religiosos de su Orden y el mismo Santo debaxo de sus braços. A los colaterales otros dos quadros. Al lado derecho, uno de San Francisco de Paula, con quatro Angeles, que tenian las insignias de sus quatro votos, y al otro uno de Santa Elena, de gran estimacion y primor. Encima destos quadros, al lado derecho, estaba un hieroglífico, contenido en una targeta: pintose en él á su Magestad armado y una figura de España coronada de almenas (como Cibele) que tenia en las manos una escala que llegava al cielo (figurado arriba) y en ella quatro Angeles, que significaban, con los escudos de sus Religiones, los quatro Santos españoles que se han canonizado, y debaxo esta letra:

Philipo Augusto, España Religiosa,
Cielos pueblan, gozando eternidades,
Sacra veneracion en sus Deidades.

Sobre el quadro de Santa Elena, en otra targeta estaba otro hieroglífico. Pintaronse en los dos lados della las armas de su Santidad y las Reales, debaxo mucho mayores las de la Villa, y por fruta del arbol las tiaras, aguijadas y hoces: encima de las armas á San Dámaso, Isidro, y la bendita Maria de la Cabeza, su mujer. Debaxo esta letra:

En vano derribar su fruto intenta
Enemigo comun, quando tu planta,
Madrid, dichosa al cielo se levanta.

Las gradas eran seis; estavan cubiertas de velo de plata prensado y adornadas con mucha suma de ramilletes, luces, relicarios y pinturas: á este altar se dió el primer grado en la traça, por ser propia de altar, aunque menos pomposa y grande que la de Santo Domingo, que excedió á todas en la magestad y invencion. Estos hieroglíficos y virtudes, con sus inscripciones, ofreció una devocion á San Francisco de Paula, de quien soy devoto; si son defectuosos, son míos; si acertados, fueron del Santo.

Sobre la grada mas alta, arrimados á las quatro pilastras de los remates, estavan: al lado derecho, la imagen de San Isidro, vestida al natural, con diadema de oro, polaynas y cuello de villano, tan propio en el número de cordones caydos, que parecia retrato verdadero de su antigua sinceridad: y al otro, la de S. Francisco de Paula. Rematava el retablo en una imagen de la Caridad y en pirámides vistosas de azul y blanco.

Sobre el teatro en que se fundaba el altar se pusieron quatro estatuas doradas, de diez pies de alto, sobre sus plintos, dos á cada lado, que significaban, con sus insignias, las quatro virtudes en que florecieron estos quatro Santos: la Fé de San Ignacio, la Humildad de San Isidro, la Penitencia de San Francisco Xavier, la Castidad de S. Teresa. En la cornisa del plinto de la Fé, tenia esta letra:

Dabitur enim illi fidei donum electum.

En el blanco del plinto, estos versos:

Del que en la fee constase poderoso,
Sugetó en su virtud los elementos,
La estirpe (o Ignacio) en culto Religioso,
á tu fé sacrifica sus aumentos.
Tu que fuiste ministro fervoroso,
á quien Dios entregó sus Sacramentos,
acepta, pues tu mérito fue extremo,
de mínimo poder, amor supremo.

En la cornisa del plinto de la Humildad:

Humilibus autem dat gratiam. (I Pet., 50)

En el blanco:

Tu del primero en humildad segundo,
Recibe el don que ofrecen á tu celo
hijos del que, humildísimo en el mundo,
á ser divino le sublima el cielo.
Recibe afectos de animo profundo,
Isidro Santo, honor del patrio suelo,
y Madrid, de quien eres hijo y padre,
goze el premio por ti de ser tu madre.

En la cornisa del plinto de la Penitencia:

Quam bonum est correptum manifestare poenitentiam. (Eclbs., 20)

En el blanco del plinto:

Del segundo Francisco penitente,
consagra la familia esta memoria
al tercero Francisco, al eminente,
cuya virtud se conquistó tal gloria.
Sacra veneracion la tierra aumente,
al que triunfó de singular victoria;
y de su penitencia los trofeos
lleven al sol espíritus sabeos.

En el plinto de la Castidad:

Erat etiam virtuti castitas adiuncta, etc. (Jud., 16.)

En el blanco del plinto:

El que se ciñe la inmortal corona,
Virgen Teresa, que de Dios alcanças,
no de marchitas flores te corona,
sino de adoraciones y alabanças.

Tu, santa, tu, magnánima, perdona
si añade breve gloria á tus bonanças;
pues á tu castidad son altos dones
cándidos sacrificios y oblaciones.

La traça y edificio de los altares es imposible explicarse sin el dibuxo: y con él lo será tambien entenderse las disposiciones del adorno, y así esta relacion parecerá limitada á los que los fabricaron, si bien no lo ha parecido á todos los que los vieron con atencion; mas deben considerar que si quisieran los mismos que los tuvieron á cargo hacer memoria de los relicarios, ramilletes, pinturas, braseros llenos de flores, curiosidades y luces que pusieron, no les fuera posible conseguirlo, como tampoco lo es referir todas las telas, colores, bordados, joyas, diamantes y perlas que llevaban los de la máscara y acompañamientos, que si esto se intentase me pudieran pedir tambien que contase los religiosos de la procesion general, las luces que tuvieron, las luminarias y el número de cohetes que quemaron en los fuegos.

Todas las calles referidas se adereçaron costosamente de colgaduras ricas y extraordinarias, y el suelo se cubrió de yervas olorosas y floridas, menos necesarias entonces de lo que presumia la prevencion, porque llovió dos veces aquel dia, una por la mañana temprano, quando todo el concurso de naturales y forasteros andava por las calles á ver su adorno, y otra demediada la tarde, quando esperava mayor número de gente la procesion. Es oculto y investigable el decreto de la causa primera, negado por su eminencia al entendimiento del hombre, en cuyo abismo queda desvanecido el mayor discurso, viendo que las causas segundas negaron este socorro á las necesidades de la tierra, quando le apellidaba en deprecaciones, y oy se muestran liberales en ocasion tan dañosa, que pareció castigo lo que fué deseado por beneficio.

Procesion general de los cinco Santos.

Descrivir la procesion menudamente, ni puede ser deleitable ni conviene. Los pendones de esta villa, y los que se agregaron de las aldeas circunvecinas, fueron ciento y cinquenta y seis. Las cruces bien adornadas, setenta y ocho. Las Religiones son nueve, de que los Religiosos son sin número. Los clérigos del cabildo llevaron la imagen de San Felipe Neri, vestido como sacerdote costosamente; los Religiosos de Nuestra Señora del Cármen, la de Santa Teresa de Jesus, con honesta grandeza vestida, y el Domingo despues deste otavario hicieron su fiesta solemne, con humildad curiosa y perfeccion exemplar. Los Padres de la Compañia fueron entreuerados entre las tres últimas órdenes, y la mayor parte enmedio en dos hileras, todos con velas y sobrepellices; llevaron las imágenes de sus dos Santos del modo que está referido.

Detras ivan todos los Consejos, y despues dellos la urna de plata en que está el cuerpo sagrado de San Isidro: su grandeza, perfeccion y valor no puede significarse en tan breve discurso: tiene tres varas de largo, dos de alto y dos de ancho; es toda de plata y oro bruñido y cortado en ramos gravados, con admirable pompa y hermosura: llevavala un carro fuerte con ruedas secretas, por ser grande su peso, aunque agradable: yva cercada de luces y soberano acompañamiento de grandes, títulos y señores, que llevavan en medio á su Magestad, cuya severidad imperiosa y presencia amable causaban reverencia voluntaria y amor rendido.

Luminarias y fuegos.

Este dia y el Lunes siguiente huvo luminarias festivas en la Plaça Mayor y en el Colegio de la Compañia; Martes se hiço en la plaça de Palacio un juego de cañas de invenciones de fuego,

en quatro quadrillas de á ocho; entraron corriendo parejas con cavallos fingidos al natural: llevavan en los estremos de las lanças plumas de fuego. Despues tomaron adargas, en que llevaban ruedas que despedian gran suma de cohetes, con estruendo y festividad; las cañas eran de fuegos voladores. Acabadas las carreras, entró un toro imitado, lleno de tanta suma de cohetes, que parecia una tempestad de truenos y rayos tan continua y de tanto estruendo, que se ocultó el regocijo entre las apariencias del rigor. Corrido y rejoneado el toro, quedó muerto en el fuego, y se acabó la fiesta sin desgracia.

Máscara de la Compañia de IHS.

Miércoles 22 celebraron su fiesta los Padres de la Compañia. Tuvieron adornada la iglesia de ricas colgaduras, tan preciosas que no parecia estar colgada de telas, sino de láminas texidas: tales fueron las prevenciones, que solo juzgaba la vista paños y figuras de oro sobre paredes de seda. El altar fué con extremo curioso y lleno de riquezas y luzes: todo el cuerpo de la iglesia tenia dos órdenes de hieroglificos luminados vistosamente, en alabanza de sus Santos. El claustro estaba adereçado de estimables telas y lleno de versos escritos, en conformidad del certamen, por los mayores ingenios desta Corte, que son los que ilustran mas estas fiestas. Este dia por la tarde salió una máscara triunfal desde su casa á Palacio á traer el certamen que se habia fixado, con gran acompañamiento de atabales, trompetas y chirimias y toda la juventud que asiste en estas escuelas á estudiar la lengua latina. Como son la mayor parte hijos de personas nobles y ricas, fueron todos á caballo adereçados de galas y joyas, y pusieron el certamen en la plaça Mayor desta villa y en la de Palacio treinta dias antes deste en que fueron á quitarle.

Dieron principio á la máscara quatro atabaleros y ocho trompetas, á quien seguian una quadrilla de 24, vestidos rica y visto-

samente con plumas y telas de colores, en los trages que visten todas las naciones de América: la qual venia representada en una mujer con el trage indio, sentada en un cocodrilo, sobre un carro triunfal de admirable y vistosa arquitectura. Este y todos los demas carros llevavan tiros de á seis caballos escogidos, y en medio de los brutescos, targetas con muchos versos en alabança de sus dos Santos cuyo era el triunfo, que por no ser esenciales y seguir la brevedad, no los refiero.

A este carro seguia otra quadrilla conforme, de otros tantos en trage de Persianos, Egipcios y Turcos, que son las naciones que habitan el Asia, la qual venia en otro carro triunfal de la grandeza del otro y de diferente escultura: yvan todos vestidos tan naturalmente, con sus almayzales, baqueros y turbantes, que no diferenciavan de los bárbaros sino en el interior. La gran suma de bordados, guarniciones, joyas, diamantes, perlas y plumas que llevaban, y algunos en los caballos, ni puede significarse ni tiene suma: baste dezir que todos fueron adornados del amor de sus padres, de la traça de los de la Compañia y de las riquezas desta corte. Quede esto entendido asi para los restantes, por no repetirlo mas, y tambien que ninguno fué á pié, ni en mal caballo.

Siguió al Asia el Africa, acompañada de otra quadrilla de treinta, vestidos y armados como los Ethiopes y bárbaros de aquellas regiones: llevavan armas de conchas y plumas singulares y un Rey debaxo de su pabellon verde, admirablemente adornado: todos de diferentes colores, llenos de pedreria y adereços ricos sobre los vestidos de telas; venía el Africa sobre un Elefante en su carro, lleno de cabezas de fieras y de animales vistosos, con gran pompa y magestad.

Acompañaban el carro de nuestra Europa otros tantos en quadrilla en trage romano, español, francés, flamenco y tudesco, de cada uno seis, todos igualmente luzidos, porque en igual competencia luzieron las riquezas y las galas, sembrando los vestidos de joyas y adereços ricos y singulares. Vino en el trono

del carro Europa en figura de Reina, sentada en los hombros de un toro, como suelen pintarla por el que la robó de Phenicia.

Despues destas partes del mundo venian representadas las de los cielos, de los siete planetas, y el otavo de las estrellas, con algunas de las figuras que consideramos en ellas, assi de los doze signos Aries, Tauro, Geminis, Cancer, Leo, Virgo, Libra, Escorpio, Sagitario, Capricornio, Aquario y Piscis, como las demas contenidas en las imágenes celestes, que no fueron todas retratadas, por no convenir con el intento del certamen, á que fué correspondiente todo el triunfo desta máscara. A estos planetas acompañavan esquadras de aquellas profesiones ó ciencias á que inclina el influxo de los planetas y en que tiene mayor dominio. A la Luna (llamada Diana en la tierra, y venerada de los antiguos por diosa de las selvas en que caçaba) acompañava una esquadra de caçadores gallardamente vestidos, con adereços de campo bordados, y con venablos, javalinas, arcos, escopetas y horquillas de monteria, con halcones y sacres para bolar: y con los demas instrumentos que son necesarios en la caça, todo perfecto, adornado y lucido con igual perfeccion y grandeza.

Diana los seguia en su carro vistoso lleno de targetas y flores plateadas, vestida una tuniceta de velo de plata, y grandes rosas blancas en los ombros, con su aljaba de flechas, y arco de plata en la mano: llevava la Luna en la frente, como la retrataban los antiguos; delante llevavan figurado el signo de Cancer, casa deste Planeta; el Aguila, que se considera junto á la cabeza del Ophiuco, y los Peces, que estan situados sobre la imagen de Andromeda y miran al polo ártico.

A Mercurio (dios gentílico de las ciencias) acompañaba una quadrilla de los profesores de las mas ilustres, artistas, juristas, canonistas y teologos, con capirotes y borlas, como acostumbran traer en los actos de las Universidades, y al fin uno con muceta, representando el Rector: todos llevavan los bonetes y las insignias cubiertos de joyas de perlas y diamantes y piedras de

gran valor: seguíalos en su carro Mercurio, con su galero, caduceo y coturnos alados: las riquezas que llevava en su adorno son sin número: ivan figurados delante del el signo de Virgo con su espiga en la mano, que es una de las casas de este Planeta, y el Dragon que abraza las Ursas de nuestro Polo.

A Venus acompañaban niños hermosos y ninphas representadas en ellos, con trage natural de túnicas, cabelleras rizadas y agradables rostros, que no se juzgaba el sexo sino en la disposicion varonil, apenas determinada contra lo femenil de los semblantes. En la proa del carro venia la estatua de Cupido con sus insignias, aljava y arco, y en la parte suprema Venus, diosa de la hermosura y del deleyte, vestida de tela blanca, con vandas de plata y oro, que aumentando su belleza causaban mayor pompa á su imitacion. Llevavan cerca del carro la imagen del Tauro, signo que es una de las dos casas deste planeta, y la del Dragon segundo.

Apolo, principe de la Poesia, llevó consigo, en honor de los que han sido illustres en ella, honroso acompañamiento de poetas laureados, como su caudillo y planeta; ivan vestidos en diversos trages, griegos, romanos y españoles, con gran suma de riquezas que los adornaban, y seguianlos las nueve musas, Clio, Euterpe, Thalia, Melpómene, Terpsichore, Erato, Polimnia, Urania y Calliope, cuyos exercicios y estudios á que presiden se contienen en estos versos:

Clio gesta canens transactis tempora reddit.
Melpomene tragico proclamat maesta boatu.
Comica lascivo gaudet sermone Thalia.
Dulciloquis calamos Euterpe flatibus urget.
Terpsichore afectus citharis movet, imperat, auget.
Plectra gerens Erato faltat pede carmine vultu.
Carmina Calliope libris Heroica mandat.
Uraniae coeli motus scrutatur et astra:
Signat cuncta manu, loquitur Polymnia gestu.
Mentis Apollineae vis has movet undique Musas.
In medio residens complectitur omnia Phaebus.

Ivan vestidos á modo de ninfas con palmas y laureolas; las túnicas eran blancas, bordadas de colores diversos y llenas de vandas vistosas y flores de velos de plata, con cabelleras hermosas y lazos hechos de perlas y joyas en las cabezas, que parecian admirablemente quanto mas suspendian por su valor.

El carro en que venia Apolo era un navio perfectamente imitado, con tres árboles vistosos, xarcias, racamentos, velas, faroles, gallardetes y flámulas que hazian agradable vista. En el asiento de popa venia sentado el planeta, con resplandores de oro en la cabeza y vestidura regia carmesi: si el Sol es padre del oro, excusado será decir, donde tanto se ha entendido á la conveniencia, el que llevaria en el vestido, en las joyas y en el trono. Delante iva figurado el signo de Leo, que es casa de Apolo, todo cubierto de estrellas.

Acompañaban á Marte, antiguo dios de la guerra, una esquadra de soldados ricamente armados, con petos, espaldares, golas, glevas, braçaletes y manoplas de diferentes labores: unas blancas bruñidas, otras doradas, pavonadas y embutidas de oro, luzidos, briosos y dispuestos, con pistolas ricas, adereços de espadas extraordinarias, frascos de pólvora en las cintas, lanças, adargas, picas, todos cubiertos de vandas, penachos y cintas de colores, que parecia un exército abreviado y un alarde mirado en un espejo. Iva Marte en su carro en forma de un castillo de piedra lleno de tiros, almenas y troneras, armado de punta en blanco con armas de azul y oro, un estoque desnudo en la mano y gran suma de armas á los pies. Delante llevavan figurado el signo de Escorpio, que es una de las casas de este planeta; el Ara, que se considera cercana al circulo antártico, y la Liebre, que está junto á Orion.

Jupiter venia acompañado de un Emperador y veinte y quatro Reyes, como planetas que los domina y preside. Ivan todos con ceptros en las manos y coronados con coronas ricas. Justamente puede decirse que representavan ser Reyes: porque la gran suma de riquezas que llevavan, solo Reyes pudieran conseguirlas. El

trage fué español con calças y capas cortas; los colores paxizo, carmesi y blanco, con botas justas y espuelas doradas. Bien puede estimarse España por Reina de las otras provincias, pues sus vasallos, aun niños, parecen Reyes, no solo representados, sino príncipes verdaderos. Delante ivan figurados con toda propiedad los dos signos de Piscis y Sagitario, casas de Jupiter, y luego se seguia el carro, de pomposa arquitectura, en cuyo trono venia el planeta con un rayo en la mano y un cetro en la siniestra, vestido de tela riza cabellada, coronado como rey y con resplandores de dios, aunque fabuloso.

En el acompañamiento de Saturno venia significada la edad de oro ó primera, en que solo se ocupaban los hombres en labrar la tierra y vivir sinceramente.

Manifestose en una quadrilla de labradores, todos con aguijadas en las manos y del modo que pintan á nuestro santísimo Isidro (y asi el comun los llamava con devocion y buen zelo á todos Isidros); los vaqueros y cintos eran todos de una manera, aunque diversos en las bordaduras y colores, todas de oro y plata, sobre paño buriel, con cabelleras á lo antiguo de Castilla, caperuças y polaynas. Fueron tan costosos y ricos los vestidos, que en lo material se juzgaban galas de príncipes, quando la vista se descuidaba de advertir en el modo, que era villano; lo agradable de las melenas y cuellos mal atados con los cordones caydos, á todos causaba deleite, aficion y ternura; bien asi eran semejança de los ángeles labradores que acompañaban el arado de Isidro: de estrellas eran sus trages, llenos de diamantes y perlas; de serafines sus rostros, compuestos, hermosos y alegres. O bien consagrada cultural o gentilidad christianal Llevavan figurado el Delfin, que se considera en el cielo junto al Pegaso. Seguiase luego el carro lleno de músicas simples, como el timpano, sinphonias, albogues y flautas, y el planeta figurado con toda perfeccion, vestido admirablemente, aunque solo la mitad del cuerpo se cubria, de un manto carmesí estrellado de botones de perlas.

A este carro se seguian doze ángeles, vestidos tunicelas

blancas, llenas de rosas de cintas de diferentes colores, sembradas de joyas inestimables, con cabellos largos, rizos, diademas y alas de oro. Llevavan estandartes del triunfo, con insignias de las virtudes destos dos Santos; otras palmas vistosamente adornadas, llenas de coronas de flores. Uno dellos llevava un estandarte con el nombre de IHS; otro, con trage eclesiástico, las armas de la Iglesia, y un seglar, vestido de gala, las del Imperio, correspondiendo ingeniosamente á los Santos, al Pontífice que los canonizó y á su Magestad que haze fiestas por haberlo conseguido. Detras venía un carro triunfal, todo delineado de azul y plata, que formava una custodia sobre diez y seis columnas, con su chapitel: tenia mas de 40 pies de alto y 30 de circuito, con vanderas al rededor, quatro angeles en las quatro esquinas, una figura de la Fama de estatura de un hombre encima del chapitel, y dentro de la caxa del trono los santos, San Ignacio y San Francisco, puestos de pies sobre un mundo y sustentando con las manos el cielo, como estan estampados en el Certamen; las vestiduras eran negras, con remates bordados de plata; llevavan delante gran música de trompetas y clarines; tiravan este carro doze caballos blancos, en tres tiros de á quatro, y llevavan en las frentes insignias á modo de unicornios; detras venían los que traían en alto el certamen, impreso en raso blanco. Todo fué con propiedad, todo vistoso, dispuesto y bien ordenado: tanto puede el govierno destos padres, tanto alcanza la virtud destos Santos.

Jueves, viernes y sábado siguientes huvo gran suma de fuegos junto al Colegio de la Compañia, siempre con diferentes invenciones, vistosas y entretenidas, que añadieron á la fiesta perfeccion y solemnidad.

Publicacion de los premios del Certamen de la Compañia.

Sábado se publicaron los premios del certamen de la Compañia, á que asistieron sus Magestades y Altezas: hiçose en la sala

de la Congregacion, donde primero se representó un diálogo en alabanza de los Santos canonizados: los interlocutores fueron ricamente vestidos como en los demas actos antecedentes; luego se leyó el certamen, y en acabando los versos de cada asumpto se tañían chirimías y trompetas, y esta orden se guardó hasta el fin. Fueron jueces los Excelentísimos señores Principe de Esquilache, y los Marqueses de Zerralbo y Velada, cuya suficiencia y ingenios son ornamento ilustre de su grandeza y emulacion de las edades antiguas. Los que salieron premiados tendran su lugar debido en el libro que se imprimirá desta fiesta. Otros hombres eminentes, obligados de la magestad de los asumptos y piadosos afectos de religion, escrivieron dignamente á los principales intentos del certamen, y los excelentísimos y rectos jueces pasaron en silencio sus obras, persuadidos (en mi opinion) á que los premios señalados en el eran corta satisfaccion de lo que merecieron sus escritos, á imitacion de Timantes, que, no pudiendo igualar con la perfeccion del arte la tristeza del paternal afecto en la muerte de Iphigenia (aunque habia retratado la de toda su familia), cubrió el rostro con un velo, manifestando que lo imposible á las fuerças es acuerdo prudente no intentarlo. Entre muchos á quien cubrió el velo deste silencio fueron los que pudieran conseguir la victoria y el lauro, si fuera la competencia con los venerados sugetos de las escuelas de Grecia ó las Romanas: El doctísimo maestro Luys Trivaldos de Toledo, cuya erudicion y doctrina, adquirida en cinquenta años de perpetuos estudios en todas letras, le han merecido opinion del mas digno sugeto de nuestros tiempos, y epílogo verdadero de la gloria de los antiguos. Quien no venera su nombre, niega las honras debidas a la virtud. El doctor Miguel de Silvera, á quien deben las ciencias universales su mayor estimacion y perfecto conocimiento, pues no sólo es insigne en ellas, como lo fueron los que con excelencia las alcançaron, mas es eminente y capaz, no como un particular, sino como todo un siglo de hombres ilustres: en él la filosofia tuvo eminencia, la medicina enseñanza, la jurisprudencia

decoro, la matemática consumado maestro, la latinidad eloquencia, la poética observancia, perfeccion y magestad. El maestro Pedro de Torres Rámila, Colegial en el insigne Teologo de Alcalá, de cuyos estudios sagrados goza premios de estimacion, siendo accesorias en él tantas perfecciones humanas por su peregrino ingenio, por la noticia de las otras artes y entero conocimiento de las lenguas latina y toscana: y por la excelencia con que se iguala á lo perfecto de la antigüedad en los versos latinos. Antonio Lopez de Vega, que despues de diez y ocho años de continua y honrosa asistencia en las Universidades, donde consiguió la enseñanza de los Canones y Leyes y la suma perfeccion de la Retórica y Poética, nos ha dado continuas prendas en sus escritos, en tantos años de comunicacion. Sea su mayor elogio el libro que tiene impreso de sus rimas, en tres lenguas, que mi alabanza es ofensa de la que merecen sus méritos.

Publicacion de los premios del Certamen de la Villa.

Lunes despues del octavario se publicaron en el segundo patio de Palacio, en presencia de sus Magestades, los premios del certamen de la Villa, de que fueron jueces Don Juan de Castilla, su Corregidor, quatro Regidores y el Reverendísimo padre Fray Antonio Perez, guardándose en todo la forma del primero, así en la música y ostentacion, como en los que fueron premiados, y quedaron satisfechos por haber tenido el lugar que merecieron ó por haberse elegido lo mas digno de sus escritos. Los que pasaron en silencio en la distribucion son los referidos arriba, á que se añade, por haber escrito en éste, Juan Pablo Martir Rizo, que por la asistencia de sus estudios, excelencia de su ingenio, noticia y perfeccion del arte con que escribe, ha conseguido general estimacion. Apruebe nuestra limitada alabanza lo que en la suya está escrito en el libro intitulado: *Expostulatio spongiae*, fol. 25:

Credidisti fortasse, nos á quibusdam nusarum tuarum exemplaribus in errores inductos, quae authoris, Ioanis Pauli Martir Ricii, nomine circuntulisti, ut nobis tam pueriliter illuderes? (videbor tanto viro iniuriam facere) si illum hic in salutem relinquam, quem optime omnino, ut pote recenter á te in criticorum album, ascriptum spongiae tuae authorem fecisti, ut maius extanti viri authoritate tibi nomem comparares.

De ambos juicios fué secretario Lope de Vega, á quien se ha reconocido el acierto de estas resultas, pues en ellas ha mostrado su eleccion y quanto es bien afecto y inclinado á los varones insignes.

Con Licencia.
En Madrid. Por la Viuda de Alonso Martin.
Vendese mas arriba de la Victoria,
En casa de Juan Perez, librero.

COMPTES RENDUS

Catálogo paremiológico de Melchor García Moreno. Madrid, 1918, gr. in-8, 4 ff. n. ch.-248 pp.-2 ff. n. ch.

Le *Catálogo paremiológico* publié par M. Melchor García Moreno est le catalogue des livres qui forment sa collection privée. Les limites de cette collection sont extrêmement étendues, puisque ce sont celles de la plus grande Parémiologie, en donnant à ce mot son sens le plus vaste, au lieu de le restreindre, comme on le fait d'ordinaire, aux seuls recueils de proverbes. Les recueils de proverbes rentrent bien dans la collection de M. García Moreno, et ils en forment même la partie la plus nombreuse et—à notre avis—la plus intéressante, mais y rentrent aussi les recueils de maximes, sentences, aphorismes, pensées, réflexions, adages, dits, axiomes, apophthegmes, etc. Le cadre semble donc être le même ou à peu près le même que celui de l'admirable collection Bernstein, à Varsovie. Comme dans cette dernière, on y trouve des livres en un grand nombre de langues, mais il est naturel que les ouvrages espagnols y prédominent. Les aphorismes dont Baltasar Alamos de Barrientos illustra sa traduction de Tacite y voisinent avec ceux d'Antonio Pérez, et les apophthegmes d'Erasme avec les Maximes de La Rochefoucauld. Il est à peine besoin de dire que M. García Moreno possède presque toutes les œuvres essentielles de parémiologie espagnole; on doit plutôt dire qu'il les possède toutes, puisque, n'ayant pas encore réussi à acquérir l'édition originale (Çaragoça, 1549) du *Libro de refranes* de Pedro Vallés, il n'a pas hésité à faire reproduire le volume tout entier en fac-simile, mettant ainsi un livre d'une insigne rareté à la portée de tous.

C'est une heureuse idée que d'avoir inséré les portraits de quelques parémiographes ou érudits célèbres: Arias Montano, Adolfo de Castro, Erasme, Juan de Espinosa, Garibay, Gracian, Juan de Iriarte, le marquis

de Santillana (qui, s'il reste étranger aux *refranes* qui lui ont été si longtemps attribués, composa des *Prouerbios* fameux), Malara, Mayans, Hernan Núñez (?), Antonio Pérez, Pérez de Herrera, Ramirez de Prado, Sbarbi, Diego de Torres, Vives. Je le répète, l'idée est louable, et l'on aimerait qu'elle fût reprise et amplifiée. Mais le principal intérêt de ce Catalogue, ce qui en fait une œuvre destinée à rendre de réels services aux hispanisants, c'est, d'une part, qu'il nous donne, aussi souvent que cela a paru désirable, un fort beau fac-simile de la page de titre; d'autre part, que les descriptions sont accompagnées de véritables notices bibliographiques, et que ces notices sont aussi soigneusement dressées qu'on peut le souhaiter.

S'il fallait exprimer un regret, ce serait celui de ne pas trouver à la fin du volume un index de tous les noms cités dans les descriptions et dans les notices; une nouvelle édition nous donnera peut-être satisfaction sur ce point. Et cette future édition décrira aussi les volumes qui, depuis Janvier 1918, sont sûrement venus s'ajouter aux 480 dont se composait alors une collection comme il n'en avait pas encore été formé en Espagne, collection que son possesseur a rendue, en quelque sorte, accessible aux travailleurs et aux curieux, par une intelligente initiative à laquelle on souhaite des imitateurs. Puisse l'exemple de M. García Moreno inciter les collectionneurs de livres à publier le catalogue de leur bibliothèque, et puissent ces catalogues être rédigés et édités dans des conditions aussi satisfaisantes à tous égards que l'est le *Catálogo paremiológico*.

R. Foulché-Delbosc.

J. K. Jerome. Las divagaciones de un haragán. Libro para los días de asueto y de pereza. Vertido del inglés al castellano por Ramón D. Perés, C. de la Academia Española.—Colección selecta internacional. Barcelona. MCMXVII. Gustavo G. Gili, editor, in-8.°, 250 pp.

M. R. D. Perés poursuit l'œvre méritoire de rendre accessibles à ses compatriotes les œuvres marquantes de la littérature de langue anglaise. Que le choix qu'il fait de ces œuvres obéisse à un plan préconçu ou aux hasards de ses lectures, il n'en est pas moins fort heureux. Les Espagnols goûteront autant *Las divagaciones de un haragán*, de J. K. Jerome, qu'ils ont goûté *El libro de las tierras vírgenes*, de Rudyard Kipling, mais

pour des motifs tout opposés. Autant le second de ces livres peut les charmer par sa singularité, autant le premier leur sera dès l'abord accessible et familier. C'est un livre d'humour, d'humour anglais sans doute, mais qui laisserait supposer que ce genre de comique spécial a considérablement évolué depuis Dickens et n'est plus aussi impénétrable aux étrangers. Les Français eux-mêmes, qui y sont particulièrement rebelles, peuvent trouver un vif agrément à suivre l'auteur dans le récit de ces menus incidents de la vie domestique si drôlement commentés. Quant aux Espagnols, ils ne seront dépaysés que dans la mesure où les mœurs anglaises diffèrent de leurs propres mœurs, mais quant au mode d'observation et d'expression, à cette façon de mettre en relief les trivialités de l'existence quotidienne, ils se sentiront vraiment chez eux. Les meilleures pages de J. K. Jerome pourraient être signées par Palacio Valdés; les autres ne nous semblent pas sensiblement supérieures aux bons passages d'un Luis de Taboada, d'un Manuel Matoses ou de tel ou tel écrivain *festivo* de la péninsule. Nos voisins pourront donc s'en délecter sans adaptation préalable.

C'est une bonne fortune pour un auteur quand il trouve pour le traduire un écrivain de la valeur et de la conscience de M. R. D. P. C'est une bonne fortune surtout en Espagne, où les mauvaises traductions constituent une calamité nationale. Et, sans doute, l'anglais plus éloigné du castillan n'a pas sur celui-ci cette sorte de vertu déformante du français dont on peut voir les déplorables effets même sur des auteurs estimables; il n'en reste pas moins qu'une traduction impose toujours à la plume la plus experte une servitude parfois assez pénible. Qui oserait se vanter d'avoir pu se dégager de l'obsession du terme étranger, de la syntaxe étrangère, pour revêtir la pensée d'autrui d'une forme aussi naturelle et aussi élégante que la sienne propre? La meilleure traduction ne vaudra jamais une œuvre originale. Et il serait imprudent de faire une exception même pour celle dont nous nous occupons, qui est excellente. Qu'il nous suffise de dire que si cette règle vaut quand on compare M. R. D. P. à lui-même, elle ne tient plus quand on le compare à d'autres et que bon nombre d'ouvrages de première main gagneraient à être écrits avec un style aussi châtié et une langue aussi pure que *Las divagaciones de un haragán.*

H. Peseux-Richard

Luis María Jordán: La túnica de sol. Biblioteca de Autores americanos. F. Granada y C.ª, editores. Barcelona, in-8.°, 221 pp.—Los jardines galantes. Buenos Aires, 1911, in-8.°, 190 pp.—La copa de oro. Poesías. Buenos Aires. Librería Científica y Literaria El Ateneo, in-8.°

La túnica de sol, recueil de contes, dont le premier a donné son titre au livre de début de M. L. M. J., ne saurait suffire à accuser la personalité d'un écrivain. Pourtant, si ces courtes productions, dont quelques-unes marquent l'inexpérience mais jamais la gaucherie, apparaissent bien comme l'œuvre d'un apprenti, c'est celle d'un apprenti bien doué et qui pourra devenir facilement un bon ouvrier. M. L. M. J. prosateur nous fait donc concevoir des espérances que nous souhaiterions de voir réalisées bientôt, si M. L. M. J. poète ne nous obligeait à les reporter dans un autre domaine où leur réalisation nous semble beaucoup moins éloignée. Comme rimes de début, *Los jardines galantes* sont, en effet, plus qu'une promesse, c'est un livre qui fait honneur à la jeune poésie hispano-américaine et dont des extraits bien choisis pourraient figurer en très bonne place dans une nouvelle édition de l'Anthologie de M. Manuel Ugarte. Et il en est de même, à plus forte raison, de l'œuvre suivante *La copa de oro*, dont le titre, emprunté à ces vers bien connus de Samain:

> Je suis la coupe d'or, fille du temps païen,
> Et depuis deux mille ans je garde, à jamais pure,
> L'incorruptible orgueil de ne servir à rien,

s'adapte à merveille à cette poésie d'inspiration toujours élevée et qui ne trouve des accents de haine que pour maudire le machinisme, l'agiotage et l'utilitarisme grossier de notre temps. Dire que cette inspiration soit très originale serait peut-être un peu hasardeux. M. L. M. J. se donne lui-même comme un disciple de Verlaine et de Samain. On trouve chez lui les motifs habituels et les mètres nouveaux des jeunes écoles poétiques d'Espagne et d'Amérique et aussi leurs procédés parfois un peu artificiellement primitifs et puérils. D'ailleurs, le titre seul de *Jardins galants* évoque toute une région du Parnasse contemporain: *Jardins mystiques, Jardins gris, Jardins lointains, Jardins dolents, Jardins abandonnés*, etc., etc.; on ne dira pas que les poètes ne cultivent pas leur jardin. L'ambition de M. L. M. J. ne s'étend pas au delà des limites du sien. C'est là qu'il s'extasie devant les chrysanthèmes, sa fleur préférée, dont

la hantise se traduit dans de nombreuses pièces qui sont parmi ses meilleures. Et sans doute, nous prenons beaucoup de plaisir à l'y accompagner, mais nous en prendrions plus encore si l'atmosphère qu'on y respire nous semblait moins familière. Car, à vrai dire, n'était quelque détail chronologique, par exemple, la Noël en plein été, qui nous fait songer que nous avons changé d'hémisphère, nous nous croirions non pas à Buenos Aires, mais sur les bords de la Loire ou de la Seine. Passe encore pour le jardin spirituel que le poète se choisit où il veut: nous souhaiterions que l'autre, celui qui a un terroir, un ciel, une place déterminée dans le temps et dans l'espace, l'impressionnât de façon à nous faire percevoir sous le rythme des vers ce je ne sais quoi qui donne la sensation d'un milieu inconnu.

H. Peseux-Richard.

C. A. Torres Pinzón. Prosas y esbozos. Tipografía Minerva. Bogotá, in-8.°, 174 pp.

Les *Prosas* de M. Torres Pinzón, ce sont de courts articles de genre très varié, allant de la méditation au récit dramatique, du conte symbolique à la fantaisie littéraire, reliés cependant entre eux par un ton de désenchantement et de mélancolie et aussi par une visible préoccupation de philosopher selon les règles des écoles actuellement en honneur. C'est ainsi qu'un de ces articles est intitulé «Subjetivismo lunar» et qu'un autre nous fait assister aux luttes de l'Idée et du Sentiment. Et tout cela se lit avec plaisir, mais ne laisse dans l'esprit qu'une impression assez fugitive, ne tranchant pas suffisamment sur la masse des productions analogues qui s'impriment chaque jour.

La seconde partie du livre, intitulée «Esbozos», est beaucoup plus intéressante. Ce sont des études critiques consacrées par moitié à des gloires littéraires nationales ou du moins sud-américaines, d'une part, et de l'autre à des célébrités universelles. Qu'il nous soit permis à nous autres Européens, de regretter que M. Torres Pinzón ait jugé bon de nous faire la part si belle. Car enfin, de Strindberg, de Rossetti, de Shelley, etc., nous avons les oreilles rebattues, tandis que si nous ignorions tout ou à peu près tout de Luis López de Mesa, de Roberto Liévano, de Silva et des autres écrivains colombiens ou vénézuéliens étudiés par l'auteur, ce ne sont sans doute pas les seuls dont nous aurions plaisir sinon profit à faire la connaissance. Mais la mode le veut ainsi. Presque

toute la jeune critique hispano-américaine, et trop souvent aussi celle de la Péninsule, aime à prendre ses sujets d'étude parmi les grands écrivains de langue non castillane. Ce faisant, elle exerce un droit incontestable dont nous usons nous-mêmes, Anglais, Allemands, Italiens ou Français, quand nous nous efforçons de faire connaître à nos compatriotes les auteurs espagnols ou américains. Malheureusement la similitude n'est qu'apparente. Si nous nous sommes spécialisés dans le domaine hispanique, c'est que notre domaine national est exploité de façon intense par une foule de travailleurs de la plume qui ne laissent rien ignorer au monde non seulement de nos chefs d'œuvre, mais de nos plus futiles productions. En est-il de même en Espagne ou en Amérique? Nous connaissons tous la réponse. Les écrivains de langue castillane se plaignent d'être ignorés du grand public international. Comment ne le seraient-ils pas puisqu'ils s'ignorent eux-mêmes?

H. Peseux-Richard.

Heath's Modern Language Series. First Spanish Course. By E. C. Hills and J. D. M. Ford. Boston, New York, Chicago, [1917], in-8, VI-330 pp., cartes en couleurs.

Le cours d'espagnol de M. M. H. et F., destiné aux étudiants de langue anglaise et particulièrement aux Américains des Etats-Unis, paraît être un heureux compromis entre les ouvrages relevant de la méthode directe et ceux qui, bravant le discrédit des anciens manuels de thèmes et de versions, ont maintenu le culte de la traduction et de la grammaire. Totalement dépourvu d'illustrations, il évite ces questions puériles sur la nature des objets représentés, auxquelles seules des mères ou des nourrices peuvent répondre sans sourire ou sans bâiller; d'autre part, on n'y trouve pas ces phrases, si souvent raillées par les humoristes, où la préoccupation d'assembler des mots soumis à de mêmes règles grammaticales, mais éminemment disparates pour le reste, amène des coq-à-l'âne si saugrenus. Les auteurs ont voulu, avant tout, être clairs et concis. Leurs leçons sont courtes et faciles; ils vont au plus pressé, ajournant à plus tard les exceptions non essentielles. Mais désireux, en même temps, d'être complets, ils ont inséré, soit en caractères plus petits, soit dans des notes, les remarques utiles ou les explications intéressantes. C'est là, sans doute, la partie la plus originale de leur œuvre, celle qui marque une vraie maîtrise de la langue. Certaines des observations ainsi

consignées n'ont jamais, que je sache, été faites, même dans des ouvrages beaucoup plus volumineux et beaucoup plus savants.

Chaque leçon se compose d'un court exposé en anglais (rarement plus de trois lignes sans alinéa) coupé de nombreux exemples et judicieusement divisé en parties numérotées; puis d'un court vocabulaire précédant des exercices d'une abondance et d'une variété extrêmes et qui n'excluent pas la simple traduction, laquelle reste, quoi qu'on en dise, le plus efficace des moyens de contrôle. La leçon se termine par un résumé grammatical en espagnol où les élèves retrouvent, formulées dans une langue nouvelle, les règles qu'ils viennent d'appliquer.

Comme la répétition est l'âme de l'enseignement, on reprend, à partir du chapitre 38, mais avec plus d'ampleur et de détails, tout ce qui a été vu précédemment. Les exercices se multiplient et leur difficulté s'accroît progressivement. Les verbes surtout, déjà découpés et débités en tranches facilement absorbables, sont de nouveau broyés et triturés jusqu'à complète assimilation.

Quant à l'ordre suivi dans l'exposé des catégories grammaticales, on admet couramment aujourd'hui que chaque auteur est libre de l'adapter à sa méthode, aux commodités du développement et aux possibilités des comparaisons et des analogies qu'il peut présenter. Ce n'est donc pas sur ce point qu'on peut chercher chicane à MM. H. et F., alors même qu'un autre nous semblerait plus naturel, non plus que sur certaines assertions trop absolues mais qui devaient l'être dans un cours de première année, quittes à être adoucies et corrigées dans le livre qui suivra.

S'adressant à des Américains, les auteurs n'ont eu garde d'oublier de signaler, le cas échéant, les plus notables différences de vocabulaire, de sémantique ou de syntaxe, qui séparent l'espagnol d'Amérique de celui d'Espagne, ou les particularités de telle contrée du domaine hispano-américain.

La disposition typographique très claire, très heureuse, achève de faire de ce livre, bien conçu et d'une correction rare, un livre sympathique où l'étude, étant agréable, doit être fructueuse.

H. Peseux-Richard.

TABLES

DU TOME XLVI

1919

I. TABLE PAR NUMÉROS

NUMÉRO 109.—JUIN 1919

L. Barrau-Dihigo.—Etude sur les Actes des rois asturiens (718-910). 1
Ad. Coster.—Notes pour une édition des poésies de Luis de León. 193
Joaquim Miret i Sans.—Enquesta sobre el trovador Vilarnau, amb algunes noves de Guillem de Bergadà, Ramon de Miraval i Guillem de Mur. 249
Vicente García de Diego.—Sobre el castellano *cado*. 267
Ch. Tisserand.—Pour une édition d'Espronceda 269
Manuel Cañete.—Observaciones acerca de Góngora y del culteranismo en España (Réimpression). 281

NUMÉRO 110.—AOÛT 1919

Francisco García Calderón.—Nota sobre el hispanismo en relación con el germanismo. 313
L. Barrau-Dihigo. — Remarques sur la Chronique dite d'Alphonse III. 323
Paul Högberg.—Notices et extraits des manuscrits espagnols de Copenhague. 382
Lucas de Torre.—Adiciones y correcciones á la *Bibliografía Aragonesa del siglo XVI* de D. Juan M. Sánchez. 400
Alexander Haggerty Krappe.— The Ploughman King. A comparative Study in Literature and Folklore. 516
A. Giannini.—La *Carcel de amor* y el *Cortegiano* de B. Castiglione. . 547
Ad. Coster.—Corneille a-t-il connu *El Héroe* de Baltasar Gracián ?. 569

Ad. Coster.—A propos d'un manuscrit des poésies de Luis de León 573
Manuel Ponce.—Relación de las fiestas á la canonización de cinco santos (1622). Reimprímela C. B. Mendiola 583

COMPTES RENDUS

Catálogo paremiológico de Melchor García Moreno. Madrid, 1918. [R. Foulché-Delbosc] 607
J. K. Jerome.—Las divagaciones de un haragán. Vertido del inglés al castellano por Ramón D. Perés. Barcelona, 1917. [H. Peseux-Richard] 608
Luis María Jordán.—La túnica de sol. Barcelona.—Los jardines galantes. Buenos Aires. 1911.—La copa de oro. Buenos Aires. [H. Peseux-Richard] 610
C. A. Torres Pinzón.—Prosas y esbozos. Bogotá. [H. Peseux-Richard] 611
E. C. Hills and J. D. M. Ford. First Spanish Course. Boston, New York, Chicago, 1917. [H. Peseux-Richard] 612

II. TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

Barrau-Dihigo (L.)

Etude sur les Actes des rois asturiens (718-910) 1
Remarques sur la Chronique dite d'Alphonse III 323

Cañete (Manuel)

Observaciones acerca de Góngora y del culteranismo en España (Réimpression) 281

Coster (Ad.)

Notes pour une édition des poésies de Luis de Leon 193
Corneille a-t-il connu *El Heroe* de Baltasar Gracián ? 569
A propos d'un manuscrit des poésies de Luis de León 573

Foulché-Delbosc (R.)

Compte rendu. Catálogo paremiológico de Melchor García Moreno. Madrid, 1918 607

García Calderón (Francisco)

Nota sobre el hispanismo en relación con el germanismo 313

García de Diego (Vicente)

Sobre el castellano *cado* 267

Giannini (A.)

La *Carcel de amor* y el *Cortegiano* de B. Castiglione 547

Högberg (Paul)

Notices et extraits des manuscrits espagnols de Copenhague 382

Krappe (Alexander Haggerty)

The Ploughman King. A comparative Study in Literature and Folklore 516

Mendiola (C. B.)

Texte. Manuel Ponce. Relacion de las fiestas a la canonizacion de cinco santos (1622) 583

Miret i Sans (Joaquim)

Enquesta sobre el trovador Vilarnau, amb algunes noves de Guillem de Bergadà, Ramon de Miraval i Guillem de Mur 249

Peseux-Richard (H.)

Compte rendu. J. K. Jerome. Las divagaciones de un haragán. Vertido del inglés al castellano por Ramón D. Perés. Barcelona, 1917. 608

Compte rendu. Luis María Jordán. La túnica de sol. Barcelona.—Los jardines galantes. Buenos Aires, 1911.—La copa de oro. Buenos Aires 610

Compte rendu. C. A. Torres Pinzón. Prosas y esbozos. Bogotá 611
Compte rendu. E. C. Hills and J. D. M. Ford. First Spanish Course. Boston, New York, Chicago, 1917 612

Ponce (Manuel)

Relacion de las fiestas a la canonización de cinco santos (1622). Reimprímela C. B. Mendiola 583

Tisserand (Ch.)

Pour une édition d'Espronceda 269

Torre (Lucas de)

Adiciones y correcciones á la *Bibliografía Aragonesa del siglo XVI* de D. Juan M. Sánchez 400